BnF Gallica

Le règne de Dieu dans la grandeur, la mission et la chute des empires ou Philosophie de l'histoire considérée au point [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Leroy, Louis (1821-18..). Auteur du texte. Le règne de Dieu dans la grandeur, la mission et la chute des empires ou Philosophie de l'histoire considérée au point de vue divin... / par l'abbé Louis Leroy,... ; précédé d'une lettre d'approbation de Mgr Parisis,... et des lettres bienveillantes de Mgr Malou,... et de Mgr Pie,.... 1859.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

FERRET GUIONIE 1985

LE RÈGNE DE DIEU

DANS

LA GRANDEUR, LA MISSION ET LA CHUTE

DES

EMPIRES

OU

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE DIVIN,
DANS LES VERTUS QUI ONT ÉLEVÉ LES NATIONS,
LE RÔLE PROVIDENTIEL DE L'EXISTENCE DES PEUPLES,
LES VICES QUI ONT AMENÉ LA RUINE DES ÉTATS,

PAR L'ABBÉ LOUIS LEROY,

Membre de plusieurs Sociétés savantes.

PRÉCÉDÉ D'UNE

LETTRE D'APPROBATION DE Mgr PARISIS,

ÉVÊQUE D'ARRAS, DE BOULOGNE ET DE SAINT-OMER.

ET DES LETTRES BIENVEILLANTES DE Mgr MALOU,

ÉVÊQUE DE BRUGES,

ET DE Mgr PIE,

ÉVÊQUE DE POITIERS.

PARIS,

LIBRAIRIE DE JACQUES LECOFFRE ET Cie,

Rue du Vieux-Colombier, 29.

—

1859

LE RÈGNE DE DIEU

DANS LA GRANDEUR, LA MISSION ET LA CHUTE

DES EMPIRES.

330

25876

PROPRIÉTÉ.

Toute contrefaçon sera rigoureusement poursuivie.

C.

Pas-de-Calais. — ARRAS. — Imprimerie de ROUSSEAU-LEROY, rue Saint-Maurice, 26.

DÉPÔT LÉGAL
Pas-de-Calais
N° 95.
1859.

LE RÈGNE DE DIEU

DANS

LA GRANDEUR, LA MISSION ET LA CHUTE

DES

EMPIRES

OU

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE DIVIN,
DANS LES VERTUS QUI ONT ÉLEVÉ LES NATIONS,
LE RÔLE PROVIDENTIEL DE L'EXISTENCE DES PEUPLES,
LES VICES QUI ONT AMENÉ LA RUINE DES ÉTATS,

PAR L'ABBÉ LOUIS LEROY,

Membre de plusieurs Sociétés savantes.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

PRÉCÉDÉ D'UNE

LETTRE D'APPROBATION DE Mgr PARISIS,

ÉVÊQUE D'ARRAS, DE BOULOGNE ET DE SAINT-OMER,

ET DES LETTRES BIENVEILLANTES DE Mgr MALOU,

ÉVÊQUE DE BRUGES,

ET DE Mgr PIE,

ÉVÊQUE DE POITIERS.

PARIS,

LIBRAIRIE DE JACQUES LECOFFRE ET Cie,

Rue du Vieux-Colombier, 29.

1859.

BIBLIOTECA
FACULTAD DE TEOLOGÍA
SAN DAMASO

ÉTUDES

SUR LA

FOI RÉELLE DE DIEU

QUANDO DIVIDEBAT ALTISSIMUS GENTES; QUANDO SEPARABAT FILIOS ADAM, CONSTITUIT TERMINOS POPULORUM JUXTA NUMERUM FILIORUM ISRAEL.

DEUTERONOMIUM, cap. 32, vers 8.

Houlle, 19 mars 1859,

fête de saint Joseph.

A MA MÈRE [1].

Vous qui avez été le soutien et la joie de mon enfance, le conseil et le guide de ma jeunesse, et qui êtes encore la consolation et le bonheur de ma vie, recevez l'hommage de ma reconnaissance filiale ; car votre cœur m'a appris à connaître le cœur d'une mère chrétienne : et à l'orphelin qui s'est écrié avec l'accent de la tristesse : On dit que c'est si doux une mère ! j'ai répondu : Oui, c'est la douceur paisible jointe à l'amour le plus tendre ; la sollicitude clairvoyante unie au dévouement le plus entier, le plus constant. Et au

[1] **Célestine Desanoy, veuve de Pierre-Joseph Leroy, propriétaire à Roquetoire, arrondissement de Saint-Omer.**

jeune homme qui m'a dit dans un moment d'expansion : Comment vous ne connaissez pas ma mère ? Il me semblait que tout le monde devait la connaître ! j'ai répondu également : Une mère c'est l'assemblage de toutes les vertus, cachées sous le voile de la modestie : c'est la clémence qui pardonne, c'est la charité qui compatit, c'est la foi qui éclaire, c'est la piété qui appelle les bénédictions. Quand on souffre, une mère veille et soulage, et quand on est délaissé, qui console, sinon une mère ?

Si un fils doit s'efforcer de rendre aux auteurs de ses jours les bienfaits qu'il en a reçus, il est juste, ma mère, que je vous dédie ce livre que les leçons de votre foi m'ont inspiré [1]. Il me souvient qu'au retour du printemps, alors que tout était feuillage tendre, fleurs épanouies et chants mélodieux dans l'héritage paternel, en nous faisant admirer ces merveilles de la nature, vous répétiez ces versets d'un saint cantique : Les plantes de la terre et les oiseaux du ciel nous invitent à bénir le Seigneur ! Au temps des moissons, quand vous recueilliez dans l'allégresse les fruits de vos sueurs, vous nous disiez encore : Mes enfants, remercions la Providence qui nous prodigue ses biens si généreusement ; et vous ajoutiez : Les années ont donné à votre père et à moi l'expérience ; eh bien ! jamais nous n'avons vu le profanateur du dimanche jouir d'une longue prospérité. Lorsque l'hiver nous réunissait autour du foyer domestique, et que notre aïeul nous intéressait par le récit de quelque épisode de la

[1] Je le dédie à ma mère avec d'autant plus d'empressement, qu'il existe une tendance chez les *libres-penseurs* de nos jours à commencer les orgueilleux mémoires de leur triste vie en rabaissant leurs parents, afin de mieux se montrer les fils de leurs œuvres.

première Révolution, durant laquelle il avait confessé la foi dans les cachots pour avoir donné asile à des prêtres fugitifs; ou que notre père, rappelant des temps antérieurs et ses jeunes années, passées dans le petit séminaire de Boulogne-sur-Mer, se plaisait à redire les bienfaits d'un illustre protecteur, Mgr Partz de Pressy, toujours l'on vous entendait terminer les entretiens par ces réflexions : C'est Dieu qui conduit tout : tour-à-tour il protége et il éprouve.

Mais c'était surtout au jour de l'adversité, sous les coups de la mort, qui ravissait les uns après les autres les membres de votre nombreuse famille, qu'apparaissait, même au milieu de vos larmes, votre résignation chrétienne : Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a enlevés, que sa sainte volonté soit faite [1] ! Ce sont de petits anges au ciel qui seront les protecteurs de la famille ! Tel était le soupir de votre âme déchirée par la douleur. Puis, quand notre père, homme simple, droit et craignant Dieu [2] eut été — nous en avons la douce confiance — trouvé digne de la récompense de ses mâles vertus, vous nous avez réunis, mes deux frères, ma sœur et moi, auprès de sa couche funèbre, et là vous nous avez dit : Mes enfants, votre père n'est plus, Dieu l'a rappelé à lui ; notre bonheur ne sera plus jamais complet ici-bas. Je n'ai qu'une prière à vous adresser : c'est que vous adoucissiez par votre soumission affectueuse les années de

[1] Les amis de la famille savent combien ma mère aime à répéter les pensées des Écritures, qu'elle lit dans son formulaire de prières et ses autres livres de piété. Ils connaissent aussi son admiration pour les beautés de la nature, l'aspect des bois, et son goût prononcé pour les chants des oiseaux et les êtres animés de la création.

[2] Job, ch. 1, v. 1.

ma vieillesse. C'est une partie de la promesse que nous vous avons faite alors, et que nous avons toujours tenue depuis, que j'accomplis encore aujourd'hui, ma mère, en vous offrant ce fruit de vos pieuses réflexions et ce gage de mon amour [1].

[1] J'ai dit que notre aïeul avait confessé la foi dans les cachots de la Révolution pour avoir donné asile à des prêtres fugitifs : parmi ces hôtes vénérés, qui l'ont bénie, notre famille compte M. l'abbé Cossart, lors de son passage pour l'Allemagne : M. Migne a publié, dans sa *Collection des Orateurs sacrés*, la vie et les œuvres de ce pasteur dévoué. Elle compte encore M. l'abbé L. M. Paris, dont Feller rapporte la vie ; M. l'abbé Bighan, grand-oncle, je crois, d'un conseiller à la Cour de Douai, et d'autres prêtres, ensuite déportés ou martyrs. L'une de nos tantes, mère de M. l'abbé X. Lassé, directeur actuel de la florissante Institution catholique de Marcq, près Lille, m'a souvent rapporté qu'à minuit elle préparait, aidée de sa sœur Séraphine, ma bienfaitrice, l'autel du sacrifice dans la plus grande salle de la maison ; qu'elle tendait des voiles aux fenêtres pour intercepter la lumière ; puis introduisait dans ce sanctuaire improvisé les pieux fidèles, qui arrivaient des paroisses voisines pour assister à la sainte messe et entendre les exhortations touchantes de ces ministres persécutés, qui se succédaient sur la route de l'exil ou le chemin du martyre. Un registre des années de la Terreur, conservé dans les archives de l'église de Roquetoire, porte les actes des enfants, baptisés à la maison, avec les noms de plusieurs de ces prêtres, et parfois à côté, les noms de notre père et de notre aïeul, Pierre Leroy, qui servaient de parrains.

Bruges, le 3 février 1859.

Monsieur l'Abbé,

Quoique l'approbation de votre illustre et savant évêque dût vous suffire, vous avez voulu invoquer mon témoignage en faveur du livre que vous vous proposez de publier sous ce titre : *Le Règne de Dieu, dans la grandeur, la mission et la chute des Empires*.

Je regrette infiniment, Monsieur l'Abbé, que mes nombreuses occupations ne me permettent point en ce moment de lire votre intéressant ouvrage d'un bout à l'autre pour l'apprécier à sa juste valeur. Je vous dirai, cependant, qu'en le parcourant, j'ai pu me convaincre que votre but est excellent. Vous combattez le fatalisme et le naturalisme dans l'histoire. A l'exemple de Bossuet, vous vous efforcez de montrer le doigt de Dieu dans les grands évènements qui ont modifié le sort des nations. C'est là une belle thèse, qui se trouve à l'ordre du jour; vous avez donc fort bien fait de la traiter.

J'ai rencontré aussi des pages qui feront plaisir aux amis

éclairés des études historiques ; et je désire que votre livre obtienne de légitimes succès.

Recevez, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mon profond respect et de mon dévouement affectueux.

† J.-B., évêque de Bruges.

Poitiers, le 11 février 1859.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je ne suis rentré à Poitiers que depuis deux jours, après de longues pérégrinations diocésaines, qui vont encore recommencer... Ce que j'ai pu rapidement parcourir de votre excellente publication, m'a dénoté l'esprit parfait dans lequel elle est conçue, et le talent incontestable avec lequel elle est écrite

Je suis donc heureux de pouvoir vous dire, Monsieur le Curé, que j'adhère d'avance et que je souscris au jugement porté sur votre livre par Mgr Parisis, votre évêque, dont l'autorité est si grande dans l'Église de France.

Croyez, Monsieur le Curé, à mes sentiments de respectueux et entier dévouement.

† L.-E., évêque de Poitiers.

Arras, le 10 mars 1859.

A Monsieur Leroy, curé de Houlle.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous dois des félicitations pour votre ouvrage *le Règne de Dieu dans la grandeur, la mission et la chute des Empires.*

D'abord, j'aime que les prêtres, après avoir rempli les grands devoirs de la prière et du ministère des âmes, sachent se ménager du temps pour quelque étude sérieuse et utile, au-delà même de celle qu'exige le travail des Conférences diocésaines. Ces études, un peu difficiles, sont comme la gymnastique de l'intelligence : elle y acquiert de la souplesse et de la force, et se trouve ensuite plus apte aux exercices ordinaires.

Ce qui m'a réjoui en second lieu, c'est le titre même de votre ouvrage : *le Règne de Dieu* dans l'histoire de l'humanité. Rien de plus à propos que cet ordre de considération, car rien de plus méconnu aujourd'hui que le règne de Dieu dans les affaires du monde. Je suis vraiment effrayé quand je remarque comme presque partout on y a formellement et officiellement substitué le règne de l'homme, non-

seulement par l'influence toujours restreinte de la science ouvertement athée, mais, ce qui est bien plus efficace, par le courant des idées générales et par la nature exclusive des institutions publiques.

A part le très-petit nombre de ceux dont l'Apôtre a dit : *Justus autem meus ex fide vivit* [1], les plus honnêtes gens traitent aujourd'hui l'humanité comme la fin de toutes choses; ils n'apprécient les meilleurs œuvres qu'autant qu'elles s'y rapportent, en sorte que cette grande parole par laquelle Dieu se définit lui-même : *Ego sum* A *et* Ω, *principium et finis* [2], en réalité c'est l'humanité qui l'usurpe et se l'applique.

C'est là sans doute un grand crime, mais c'est aussi un grand malheur, car, ce coupable système dont on ne se rend pas compte est ce qui de nos jours retrécit toutes les conceptions, abaisse tous les sentiments, emprisonne tous les arts dans le sensualisme, fait descendre tous les talents dans la sphère des intérêts grossiers et réduit toutes les vertus au bien-être présent. Voilà, Monsieur le curé, ce qui donne à votre ouvrage un mérite de circonstance.

Comment en effet des hommes qui ne savent pas sentir l'action divine dans ce qui se passe sous leurs yeux, sauraient-ils la discerner dans les événements anciens ? Comment ceux qui méconnaissent la main de la Providence sous laquelle et par laquelle ils vivent, seraient-ils capables de la voir dans l'histoire ; et comment habitués à ne rencontrer autour d'eux qu'une politique qui demande tout au gé-

[1] Hebr., x, 38.
[2] Apoc., I, 8.

nie humain, ne s'habitueraient-ils pas à ne voir dans la vie des peuples que le jeu naturel et les hazards inévitables des passions, des calculs et des chances de l'humanité.

Il importe de leur apprendre, qu'il y a tout autre chose dans ce mouvement successif des nations qui naissent, qui grandissent et qui meurent ; que ce quelque chose, c'est le principal ; qu'au-dessus de la volonté de l'homme agissant sans contrainte dans le vaste domaine de sa liberté, il y a le plan divin qui s'exécute toujours précisément par le libre exercice de la volonté humaine quelle qu'elle soit, et que les grands événements regardés par de modernes historiens comme des caprices du sort, n'ont été que l'accomplissement des conseils éternels de Dieu, parce qu'il est écrit : *Sortes mittuntur in sinum et a Domino temperantur* [1].

C'est là ce que vous avez voulu prouver, non par quelques récits particuliers mais par l'histoire totale et comparée de tous les grands peuples qui ont passé sur la terre. Pour cela vous avez dû d'abord en résumer les faits principaux dans des considérations sommaires afin de signaler le caractère dominant de chacun d'eux en bien comme en mal, et je me plais à reconnaître que cette partie de votre travail est sérieusement traitée. Vous avez invoqué des témoignages nombreux, vous êtes, autant qu'il vous a été possible, remonté jusqu'aux sources, et il en est résulté un ensemble d'exposition auquel tous vos lecteurs reconnaîtront du mérite.

Mais ce n'était là que la préparation de votre thèse. La thèse elle-même, telle que vous vous l'étiez posée, c'était

[1] Prov., XVI, 33.

de faire voir comment les desseins de Dieu se sont accomplis dans les évènements heureux ou malheureux et par les actions bonnes ou mauvaises de chaque peuple.

Bossuet ayant, dans son immortel discours sur l'histoire universelle, exposé cette haute démonstration en ce qui concerne la venue du Messie, Fils de Dieu fait homme, dont l'apôtre avait dit : *In plenitudine temporum, instaurare omnia in Christo, quæ in cælis et qua in terra sunt*[1], vous avez cru qu'il y avait lieu, non pas de compléter, mais de développer la pensée-mère de ce grand génie en signalant dans chaque nation une vocation distincte et une participation plus ou moins immédiate à cette œuvre culminante des choses d'ici bas, le salut des hommes en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

On ne peut nier que cette mission spéciale ne soit vraie; on ne doit même jamais dans l'étude de l'histoire méconnaître ce point de vue, et vous avez eu raison de signaler certains évènements majeurs où cet enseignement suprême nous est donné par l'Écriture sainte et par les saints Pères. Cependant, comme il s'agit ici, non plus seulement des créatures et de leurs actions, mais du Créateur lui-même et des dispositions intimes de sa Providence, on trouvera, Monsieur le Curé, qu'en voulant être trop précis, vous avez quelquefois dépassé les bornes imposées à nos faibles lumières, car il est écrit : *Quis agnovit sensum Domini aut quis consiliarium ejus fuit*[2] ?

Quelques-unes de vos appréciations seront contestées, parce qu'elles paraîtront trop absolues et par cela même

[1] Eph., I, 10.
[2] Rom., XI, 34.

trop restreintes. Les vues de Dieu sont multiples comme le sont les lois de la nature. C'est par cette multiplicité, si admirablement harmonieuse, que les unes et les autres touchent à l'infini et la révèlent. Il nous suffit d'en saisir un petit nombre pour adorer ce que nous ne connaissons pas. Nos aperçus en ce qui regarde les voies de Dieu sont précisément dans les conditions de tout ce qui appartient à la Foi. Nous en voyons amplement assez pour croire, mais jamais assez pour comprendre à fond. Vous n'avez pas été sans remarquer comment le Discours sur l'histoire universelle s'est religieusement maintenu dans ces limites.

D'autres observations pourront vous être faites sur la manière dont vous jugez certaines choses même tout humaines, et notamment sur les éloges peu tempérés que vous décernez à des peuples païens pour certaines phases de leur existence.

Toutefois ces remarques n'empêchent pas que votre livre ne révèle un travail consciencieux, des recherches remarquables, un grand esprit de foi et un vrai désir du bien.

Ces quatre titres suffisent pour que je vous en témoigne ma paternelle satisfaction et vous souhaite de nombreux lecteurs.

† P.-L., évêque d'Arras,

de Boulogne et de St-Omer.

TOUT RESTAURER DANS LE CHRIST.

Saint Paul, Ephes., ch. 1, v. 10.

LORSQU'EN mil-huit-cent-quarante-deux je suivais la classe de Seconde dans une excellente institution catholique, mon professeur, actuellement l'un de nos plus éminents littérateurs, remit à ses élèves un cours d'histoire, en leur disant : « Il n'y a rien dans ce livre, mais au moins il n'est pas mauvais. » Voilà à quoi en étaient les livres d'histoire à cette époque : les uns étaient mauvais, les autres, insignifiants. Voilà où la plupart en sont encore à peu près aujourd'hui. Les premiers sont peut-être un peu moins hostiles au catholicisme; mais les derniers ont en majeure partie conservé le même caractère de naturalisme dans les idées, le même cachet d'insignifiance dans les récits. Ouvre-t-on quelqu'une de ces histoires : on y aperçoit une interminable série de détails accumulés, un mélange souvent embrouillé des évènements de tous les royaumes, rapportés simultanément, et surtout

une longue suite de faits comme stéréotypés, lieux communs redits cent fois, et invariablement de la même manière, par tous les compositeurs de Cours et de Manuels, voire même par la plupart des auteurs de longs traités historiques. La raison en est que les plus récents de tous ces copistes ne font que reproduire, avec quelques variantes dans le style, les compilations que leurs devanciers avaient prises dans d'autres copistes plus anciens ; et c'est ainsi qu'on tourne sans cesse dans un même cercle : parce que la fin principale est moins de livrer au public une œuvre historique, que de fournir un article commercial. Aussi, le lecteur qui ouvre ces sortes d'ouvrages, éprouve-t-il tout d'abord un sentiment pénible ; il lit quelques pages, s'arrête et se dit en feuilletant le volume à divers endroits : Je ne suis pas au bout ! Il essaie ensuite de continuer sa lecture, mais le découragement arrive, puis le sommeil ; les mains laissent échapper le livre ; au réveil, il ne le reprend plus.

Il est une autre cause encore de répulsion : c'est que les narrateurs de faits anciens, oubliant que l'homme ne s'intéresse véritablement qu'à ce qui le touche de près, n'ont point su donner à leurs récits d'écho dans les cœurs. Ils n'ont montré ni l'action de Dieu dans les évènements, ni son intervention dans la vie de l'humanité, qui pourtant manifestent sa puissance et sa providence, tout autant que les êtres de la création publient sa grandeur et sa gloire. Ils n'ont rattaché les actions de l'antiquité ni à notre Religion ni à notre patrie. Que m'importe à moi, Catholique et Français, ce qui s'est passé il y a deux ou trois mille ans dans les gouvernements païens de l'Asie, de l'Afrique et même de l'Europe ! Tel est le langage amené par cette répétition

assourdissante : les Grecs ont dit ceci, les Romains ont fait cela ; et un poète, impatienté, s'est écrié : « Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ! » Cette lassitude, mêlée d'ennui, n'aurait point eu lieu, si l'on nous avait montré Dieu conduisant les évènements des Empires vers une noble fin ; et la Grèce et Rome, aussi bien que les autres nations, préparant le règne du Christ et du Christianisme dans le monde. La vie des héros grecs se serait, en quelque façon, confondue avec celle des saints docteurs ; l'existence des Romains serait devenue celle de nos missionnaires et de nos martyrs. Les annales des peuples se seraient transformées en premières annales de l'Église : l'histoire profane eût été ce que toujours elle aurait dû être : une introduction à l'histoire du Catholicisme et à l'histoire des royaumes catholiques, chargés de le faire régner sur la terre. A ce titre, elle eût doublement intéressé les sujets des États modernes et les fils de l'Église.

Ainsi envisagée, l'histoire subirait de profondes modifications, toutes dans l'intérêt de la vérité. On n'appliquerait plus à ses diverses parties des appréciations matérialistes et fausses, semblables à celles de Montesquieu qui résume ainsi les temps de la République romaine et les commencements de l'Empire : Tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance et de courage..., à quoi aboutirent-ils? à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres (1).

(1) Montesquieu, *Grandeur des Romains et leur décadence*, ch. 15, *des empereurs*. Bien entendu que nous n'attaquons pas les belles considérations politiques que renferme cet ouvrage, mais uniquement le naturalisme, parfois poussé jusqu'à l'aveuglement, qui y règne d'un bout à l'autre.

Au lieu de ces jugements, empreints de je ne sais quelle ineptie, l'historien se sentirait porté à approfondir et à étendre cette considération élevée de l'un de nos plus éloquents prélats : ce serait une longue étude à faire sur toute la philosophie de l'histoire romaine, que celle, durant les années de la République, de la préparation matérielle et politique de la royauté spirituelle de Rome [1]. Les annales des nations ne présenteraient plus l'homme comme point de départ des actions, et la terre comme terme de ses actes. Personne ne consentirait à répéter avec Montesquieu : Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquèrent à la fois et pénétrèrent partout [2]. Mais, partant de Dieu, le suprême arbitre des destinées humaines, pour aboutir au Christ et à sa religion divine, l'historien dirait avec Bossuet : Dieu se ressouvint de tant de sanglants décrets du Sénat contre les fidèles, et tout ensemble des cris furieux dont tout le peuple romain, avide du sang chrétien, avait si souvent fait retentir l'amphithéâtre : il livra donc aux Barbares cette ville enivrée du sang des martyrs, comme parle saint Jean [3]. Méditant cette pensée sublime du Génie du Christianisme : « Mettons l'éternité au fond de l'histoire des temps ; rapportons tout à Dieu, comme à la cause universelle [4], » l'écrivain judicieux, loin d'écrire à l'exemple des auteurs que la foi ne guide plus : Ce peuple s'éleva par les talents dont l'avait doué la nature, il domina par ses instincts

[1] Mgr Pie, évêque de Poitiers, *Instruction synodale sur Rome, Recueil de mandements*, tome 2, pag. 533.

[2] Montesquieu, *Grandeur des Romains et leur décadence*, ch. 19, *Grandeur d'Attila.*

[3] Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, ch, 1.

[4] Châteaubriand, *Génie du christianisme*, liv. 3, ch. 1, *Histoire.*

guerriers, et périt, parce qu'abandonné de la fortune, il essuya des revers; l'écrivain judicieux, dis-je, laisserait de côté toutes ces banalités à l'usage d'un philosophisme anti-religieux, et écrirait à l'imitation de tous les écrivains inspirés de la Bible : le Seigneur éleva cette nation par les vertus et les qualités qu'il lui accorda ; le Seigneur la combla de richesses et de gloire pour ses fins ; le Seigneur la détruisit ensuite à cause de ses vices [1]. Entre ces deux manières d'écrire l'histoire, il y a un abîme ; il y a toute la distance qui sépare la vérité de l'erreur.

Mais nous ne nous étendrons pas davantage sur ces considérations, dont le développement va former le sujet des deux premiers chapitres. Après avoir suffisamment indiqué l'objet de notre travail, il nous reste à montrer quelle marche nous avons suivie pour l'atteindre. Comme toute prospérité et toute grandeur viennent des vertus ou des qualités dont l'Auteur de notre nature et de tout don parfait doue les peuples, aussi bien que les individus, nous en faisons la base de leur élévation et le principe de leur puissance. Nous y rattachons comme causes secondes ou comme conséquences, leurs législations, en les comparant ; leurs mœurs, en les caractérisant ; leurs institutions, en les jugeant. Comme les États, ainsi que les êtres de la création, doivent, dans le plan de la Sagesse souveraine qui ne forme rien sans fin, avoir leur raison d'être : nous exposons, d'après l'Écriture et les saints docteurs, la mission assignée à chacun d'eux, avec d'autant plus de

[1] Voir la Genèse, les Juges, les Rois, les Paralipomènes, les Machabées et les Livres de Judith et d'Esther, passim.

soin que, si quelques mots ont été dits touchant le rôle providentiel de la Judée, de l'Assyrie et de la Perse, et encore sans développement ni preuve; jamais personne n'a présenté la mission divine de l'Égypte et de la Phénicie, n'a parlé des belles et grandes missions religieuses de la Grèce et de Rome. Nous avons groupé autour des missions des peuples les principaux évènements qui ont marqué leur existence, afin de donner une histoire complète; mais en la débarrassant de cette foule de petits incidents qui ne servent qu'à entraver la marche générale : l'essentiel n'est point de savoir si une armée a attaqué de front ou par le flanc gauche, ni de connaître les actes de la vie privée des grands personnages, défauts dans lesquels on est trop souvent tombé ; mais bien de savoir quels furent les résultats des batailles sur l'avenir des royaumes en guerre, et de connaître quelle impulsion les hommes d'État surent imprimer aux affaires publiques. A mesure que le lecteur avancera, il rencontrera tous les faits historiques qui ont une portée réelle, tous les personnages qui ont joué un rôle important ; seulement il les trouvera quelquefois à d'autres endroits que ceux où les placent des historiens : la raison qui nous a porté parfois à sacrifier l'ordre chronologique, c'est le désir de grouper des évènements de même nature, afin de rendre plus évidente notre thèse. C'est ainsi, dans l'Empire romain, qu'après avoir décrit l'ère des persécutions et ses touchants épisodes, nous réunissons les fléaux, qui, selon la prophétique vision de l'exilé de Pathmos, en furent les châtiments.. Si l'on nous demande pourquoi nous rapportons les glorieux combats des martyrs et les épouvantables catastrophes qui les accompagnent ou les suivent,

nous répondrons que ces luttes magnanimes des confesseurs de la foi et ces bouleversements multipliés sont une partie intégrante des annales de l'Empire romain, en même temps qu'une éclatante manifestation du règne de Dieu sur le monde. Faire consister l'histoire romaine dans la description des émeutes qui ensanglantèrent Rome, ou dans le récit nauséabond des turpitudes du peuple-roi, et ne point dépeindre l'héroïsme des martyrs, c'est ressembler à des hommes qui prétendraient avoir donné une idée complète du spectacle de l'univers, en se contentant de parler de la boue qui recouvre la surface de la terre, sans dire un mot des astres qui rayonnent au-dessus de nos têtes. Et puis, dans ces temps de haines acharnées et d'attaques incessantes contre l'Église et ses droits, il n'est peut-être pas inutile de rappeler aux chrétiens les exemples du devoir, pour le jour de la persécution, et de montrer aux futurs persécuteurs les redoutables châtiments qui les attendent. Afin d'éviter d'ennuyeux retours sur les actions intérieures des royaumes, laissées en arrière pour suivre une guerre extérieure, nous avons tracé l'histoire de chaque État séparément. De cette manière, n'ayant qu'à s'occuper d'un peuple à la fois, le lecteur embrasse mieux l'ensemble et les détails de sa vie, il saisit mieux les diverses influences morales auxquelles il a cédé, et suit plus parfaitement l'enchaînement des faits qui constituent sa période d'accroissement ou de décadence. Comme les vices sont, selon le témoignage des Saintes Lettres, la cause de toute ruine, nous en faisons le principe de l'abaissement des Empires et la cause de leur chute, qui en est le châtiment divin. A ces vices nous rattachons les défauts que les constitutions poli-

tiques et les institutions renferment, les vices de l'idolâtrie, et les excès de tous genres qui, en s'aggravant, ont amené la perte des nations. Comme cette triple thèse est importante, nous l'établissons tout d'abord, en mentionnant les promesses et les menaces que le Seigneur adressa à son peuple, puis en les reprenant les unes après les autres pour en montrer l'application sur les peuples anciens, et sur les peuples modernes.

Voilà la fin complexe de notre travail. Ardent admirateur de tant de brillantes pages, inspirées par le génie catholique à l'Épiscopat de France et aux nombreux enfants de saint Benoît, de saint Dominique et de saint Ignace, nous remercions Dieu de l'humble part qu'il nous a accordée : la persévérance dans l'étude. Aussi n'avons-nous négligé aucune recherche. Entouré des auteurs les plus accrédités, nous avons étudié notre sujet dans Diodore de Sicile, Hérodote et Strabon, Thucydide, Xénophon, Quinte-Curce et Polybe, Plutarque, Platon et Aristote. Nous avons pris ensuite Justin, Tite-Live, Salluste, Cicéron, Jules-César, Valère-Maxime, Sénèque, Suétone, Pline et Tacite. Nous avons terminé avec Dion, Capitolin, Trébellius, Lampride, Hérodien, Zozime, Ammien-Marcellin, Jornandès et quelques autres, au nombre desquels se trouve Josèphe. Nous avons spécialement interrogé Tertullien, saint Justin, Origène, saint Cyprien, Lactance, Orose, Eusèbe, Sozomène, Théodoret, Clément d'Alexandrie, saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme, Prudence, Salvien, Procope, saint Augustin, saint Jean Chrysostôme et d'autres Pères de l'Église. Parmi les nombreux auteurs modernes, que nous avons consultés, Rollin, Ferrand et Barthélémy nous ont

guidé pour la critique historique de plusieurs faits importants. Quelques données de l'Auteur du célèbre *Discours sur l'Histoire universelle* rentraient dans notre plan, nous les avons employées à confirmer certaines réflexions qui eussent paru hasardées : ces éclairs du génie illuminent de loin en loin notre travail. Trop souvent de nos jours, on a fait dégénérer l'histoire en roman : et cela, parce qu'à l'exemple des écrivains protestants d'Angleterre, ou à l'imitation de Voltaire, le père du mensonge, on s'est abstenu de citer les sources historiques, afin de pouvoir calomnier tout à son aise, et falsifier les récits à sa guise. C'est pourquoi, afin de prouver chacune de nos assertions par les affirmations de l'Esprit-Saint, par les témoignages des écrivains de l'antiquité et par les considérations des auteurs modernes, nous avons lu en entier la plupart des ouvrages que nous citons au bas des pages ; nous en avons extrait les passages ou les pensées qui se rapportent à notre sujet, vérifiant par nous-même les citations que nous leur empruntons. Nous avons lu surtout, et plusieurs fois, les saintes Écritures, comparant les diverses versions du texte sacré.

Telles sont les garanties que nous pouvons offrir à nos lecteurs bienveillants. Quant à ceux qui, selon la pensée de Fénelon, tournent toujours autour de la vérité sans vouloir la saisir, parce qu'une secrète passion les en empêche ; quant aux esprits, disposés à n'admettre que leurs propres œuvres ou à ne suivre que les méthodes usées d'une vieille routine ; et aux hommes, beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense, qui jugent et critiquent sans avoir lu, nous ne nous en occupons pas. Si le livre que nous offrons au public

rencontre quelqués sympathies dans la jeunesse française, et, qu'en l'attachant au vrai, il serve à l'attacher au bien, et, par là, concoure à son bonheur; ou s'il peut contribuer à ramener à Dieu et à la pratique de sa religion sainte quelqu'âme, égarée dans les sentiers de l'erreur et du mal, nous nous croirons amplement récompensé de plusieurs années d'études et de veilles.

INFLUENCE

DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

SUR L'HISTOIRE.

Qu'est-ce que l'histoire? L'histoire, dit un prélat justement célèbre par l'importance, la solidité et le nombre de ses écrits, est le tableau des œuvres de Dieu dans le genre humain, en même temps que celui des œuvres de l'homme agissant dans le domaine de sa liberté[1]. L'histoire a donc un double but : elle présente, dans le tableau des évènements humains, l'action de Dieu se développant à côté de l'action de l'homme, ou par le moyen de cette action. Ne montrer que les œuvres de l'homme en les isolant des œuvres de Dieu, c'est ne montrer qu'une partie de la vérité, en prétendant donner la vérité tout entière; c'est ne mettre en scène que l'agent secondaire, en cachant l'agent principal; c'est ne développer souvent que les effets sans remonter

[1] Mgr Parisis, *Tradition et Raison*, 3e partie, question historique.

aux causes, n'offrir que les conséquences, sans indiquer les fins ; c'est, en un mot, dénaturer l'histoire, en fausser les récits. Or, selon la pensée de Polybe, si de l'histoire on ôte une partie de la vérité, elle n'est plus bonne à rien. Si l'on ne s'applique qu'au récit des faits en eux-mêmes, sans parler de leurs véritables causes ou de leurs importants résultats, et que l'on s'abstienne de révéler le moyen qui amena le succès, elle n'est plus qu'un exercice d'esprit dont le lecteur ne pourra retirer aucun profit pour son instruction. Tout se réduira à un stérile plaisir sans utilité aucune [1].

Action générale du matérialisme et du rationalisme.

Voilà cependant comment l'histoire a été généralement écrite dans ces derniers temps, surtout depuis un siècle. On a nié l'intervention de Dieu dans les évènements humains : comme si Dieu, dont la Providence est un des principaux attributs, en cessant de s'occuper des intérêts de la terre, ne cessait point par là même d'être parfait, selon ce qu'affirme Descartes, lorsqu'il dit : Si Dieu n'intervenait pas dans tous les évènements du monde, il ne serait plus Dieu [2]. Ressuscitant les systèmes païens de quelques philosophes grecs, la philosophie moderne a prétendu à son tour que Dieu était trop grand, trop haut placé pour daigner s'occuper des petits êtres qui se remuent et s'agitent sur la surface du globe: comme si ce n'était point lui, entouré de cette même ma-

[1] Polybe, liv. 1, ch. 2 ; liv. 3, ch. 6.
[2] Recueil des lettres de Descartes, lettre 8.

jesté, qui les eût créés, comme s'il n'était point descendu du plus haut des cieux pour les sauver. Qu'est-il résulté de ces paradoxes insensés? C'est que cette philosophie s'est attachée à faire disparaître de l'histoire tout miracle, tout fait surnaturel, toute intervention divine. Sous l'influence d'un tel système, on a écrit l'histoire comme ne l'avaient point écrite les païens eux-mêmes, qui n'hésitaient pas à reconnaître et cette Providence et cette intervention ; et on a pu lire de longs traités historiques sans y rencontrer le nom de Dieu. On a même poussé la précaution sur ce point jusqu'à retrancher partout non-seulement les faits divins, reconnus comme tels par les chrétiens, mais encore les endroits où les écrivains païens s'accordent à voir l'action de la divinité soit pour protéger, soit pour punir. On a vu des historiens, tels que Volney, affecter de remplacer le nom de la divinité par celui de la Fortune qui, chez les anciens, signifiait encore au moins une divinité subalterne ; mais qui dans leur bouche est devenu le synonyme de néant. On les a vus s'efforcer de prouver que le hasard seul décide des batailles, et qu'on ne doit pas chercher ailleurs la cause de la chute des États [1]. L'humanité, si noble dans sa céleste origine, si intéressante par la sollicitude de Celui qui préside à ses éternelles destinées, si élevée dans sa fin, n'est plus qu'un vaisseau abandonné sans capitaine ni pilote sur l'océan du monde, et dont l'équipage révolté se déchire dans d'incessants combats. Son histoire, sous la main de ces profanateurs sacriléges, est devenue semblable à une terre, autrefois riante, et aujourd'hui dépouillée de ses fleurs et de la verdure qui en faisait l'ornement. Ils ont arraché à ses pages,

[1] Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte.*

ici le colloque de l'ange avec l'homme, là, le secours invincible du Fort des combats, ailleurs, la divine mission d'une immortelle héroïne. A cette brillante végétation dont était parsemé le jardin de l'histoire, ils ont substitué des faits arides, des narrations sèches, des points de vue qui ne dépassent plus les horizons terrestres.

Ainsi l'histoire est devenue matérialiste, tout aussi matérialiste que la philosophie, que les lettres, que les arts. Le protestantisme au moins, en proclamant la souveraineté de la raison, reconnaissait encore la divinité des Écritures et l'ordre surnaturel. La philosophie moderne, fille du protestantisme, faisant un pas de plus, a proclamé aussi la souveraineté de la raison, mais elle a rejeté l'ordre surnaturel et la divinité des Écritures. Le protestantisme avait mutilé les livres saints pour les tourner contre l'Église ; le philosophisme en rejette même le témoignage humain, afin d'effacer tout souvenir et toute trace du Christianisme : car son mot d'ordre était alors d'écraser l'Infâme, comme il fut ensuite de l'étouffer dans la boue, comme il est maintenant de lui tirer son chapeau et de le laisser passer. Quels furent les résultats de ce rationalisme dans l'histoire ? Ils furent de n'admettre d'abord que les faits dont la raison peut donner une explication naturelle, d'écarter tous les faits divins cités par l'Écriture, comme si elle n'était pas la plus authentique des histoires ; de ne jamais rapporter un seul des évènements qu'elle mentionne ; ou, si l'on est amené à en mentionner un en passant, de le dénaturer pour le présenter comme un simple évènement humain que la science se charge d'expliquer. Ces résultats furent encore ou d'exagérer la beauté et la perfection des civilisations païennes,

ou d'en cacher les vices et les défauts ; de montrer qu'elles sont l'œuvre de la raison humaine, et d'y faire méconnaître la main du Dieu qui a dit, par la bouche de ses prophètes, que ses yeux sont ouverts sur toutes les nations, et que les grands royaumes reçoivent de lui la puissance [1].

Avec le matérialisme dans l'histoire, les sociétés ont paru n'être nées que pour la terre ; on n'a donné pour piédestal à leur élévation que les causes, les ressources, les industries humaines, sans voir derrière ces sociétés la main de Dieu qui les aide, en disposant tout en leur faveur, et qui accorde la réussite à leurs entreprises pour parvenir à ses fins [2]. On n'a plus parlé que des forces physiques, résultat de l'organisation, telles que la facilité à supporter la fatigue et la faim ; ou des forces morales, telles que la bravoure et l'intrépidité, mais considérées uniquement comme des modes du caractère, et non comme des dons de Dieu qui, en gratifiant les peuples de ces qualités, a eu ses desseins ; et qui a donné, selon les Prophètes, aux empires la force, aux héros le courage, afin qu'ils accomplissent son œuvre. Après avoir décrit la constitution matérielle d'un peuple, son organisation physique et morale, de la même manière qu'on décrit l'organisation physique et l'instinct d'un animal, on a fait vivre ce peuple d'une vie toute matérielle, de la vie de ces animaux dont toute l'occupation est de chercher leur pâture. Si on le montre au milieu de ses conquêtes, ce sera de la même manière qu'on dépeint le lion ou le tigre allant chercher leur proie. On n'envisagera que l'agrandissement de son territoire, l'étendue de sa domination. Si on le con-

[1] Psaume 65 ; Daniel, ch. 7, v. 18.
[2] *Cité de Dieu*, liv. 5, ch. 1 et 13.

sidère au milieu du repos de la paix, c'est uniquement pour parler de son industrie, de son commerce, de sa prospérité matérielle, de ses jeux, de ses goûts, de ses jouissances terrestres ; en un mot, comme on visiterait l'étable où le bœuf s'engraisse, ou tout au plus, l'écurie qui renferme un beau cheval. Le but de Dieu sur ce peuple, la fin pour laquelle il l'a créé, lui qui n'a pu créer les nations, comme le reste des êtres, qu'en vue de sa gloire et de leur salut, n'entrent plus pour rien dans les considérations de l'histoire. Les peuples vivent d'une vie matérielle, uniquement pour la terre ; puis ils sont replongés dans le néant ; et leur fin s'explique à la manière du matérialiste Broussais, qui ne voyait dans la mort que l'altération et la décomposition des organes. L'action du Maître de la vie lui échappe complètement ; et il ignore ce qu'enseigne l'Esprit-Saint, que la vie est ôtée aux nations comme aux individus de la même manière qu'elle leur avait été donnée, et avec le même droit.

Oui, sous le travail de l'impiété, le champ de l'histoire s'est rétréci, il est devenu le champ des passions : au lieu de ces riches considérations sur la miséricorde et la justice infinies ; de ces salutaires réflexions sur les récompenses accordées à la vertu d'un peuple par la prospérité, et sur les châtiments de ses vices dans d'éclatants revers, il n'a plus offert à l'explorateur qu'une série de batailles séparées par quelques instants de paix, et bientôt suivies d'autres batailles : spectacle monotone, sans causes comme sans but proportionnés aux heureux ou aux désastreux effets qui en résultent ; les seules réflexions portent sur les combinaisons et les ruses toujours mesquines de la politique humaine. Les nations, dans ce désolant système, ne sont plus que

des agglomérations d'hommes formées par le hasard, ayant pendant leur durée plus ou moins de chances, et aboutissant tôt ou tard à une fatale destinée. Aussi, après ces graves évènements par lesquels se trouve modifiée la situation d'un peuple, vous entendez l'historien-philosophe répéter pour toute réflexion les mots de fatalité, de triste sort : uniques consolations qu'il accorde aux malheureux vaincus, seul enseignement qu'il leur laisse. Pour lui, il n'y a plus que deux mobiles des actions, l'ambition ou l'intérêt : l'ambition de la gloire, l'ambition de la domination ; l'intérêt du commerce, l'intérêt de la jouissance. Voilà comment il explique la paix et la guerre : dans ces deux mobiles, il cherche les causes de la grandeur des nations. Ne vous attendez pas à ce qu'il vous apprenne mieux celles de leur décadence ; tout au plus hasardera-t-il, à la façon des païens et dans le même sens qu'eux, de timides aperçus sur les conséquences naturelles des désordres publics ; ensuite il se lancera, à l'exemple de Montesquieu, dans une foule de considérations politiques et de causes secondaires, qui ne sont point des causes, mais uniquement des accessoires [1].

Voilà, il le faut avouer à la honte d'une société chrétienne, l'esprit qui a animé la plupart des historiens de la seconde partie de la renaissance, et qui anime encore la plupart des historiens actuels ; il a dominé tellement dans les idées du siècle qu'on le reconnaît dans une multitude d'histoires de l'antiquité grecque et romaine, dont les éditions se sont succédé rapidement en déversant partout le

[1] Voir Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.*

poison du matérialisme. Il n'est pas rare même de le rencontrer dans les écrits d'historiens religieux. Comment s'en étonner, lorsque des agiographes, pour ne point blesser les oreilles protestantes, se sont efforcés de faire disparaître les miracles de la vie des saints ; et, pour mériter les approbations d'une philosophie déiste, ont essayé de travestir les héros du catholicisme en héros philosophes ? Qu'est-il résulté de ce genre philosophique de composer l'histoire ? L'écrivain, inhabile à comprendre le rôle providentiel qu'étaient destinées à remplir dans la vie des peuples leurs qualités, leurs vertus, leurs institutions, les a reléguées, en guise d'appendice, à la suite du détail de leurs actions, au lieu de les présenter comme le soubassement qui portait l'édifice de chaque nation. Ayant perdu avec la foi le fil conducteur, il ne peut plus suivre les accroissements progressifs, parfois rapides d'un peuple, selon la mission à laquelle le conviait le Souverain de l'univers. L'apogée des nations demeure pour lui sans but ; aussi n'est-il pas rare de voir des historiens ignorants déplacer cet apogée. Pour l'Égypte, au lieu de le reconnaître au temps de Sésostris, il en est qui le mettent sous Amasis, c'est-à-dire quand l'Égypte, ayant accompli sa mission, était en pleine décadence et à la veille de sa chute. Pour l'Assyrie, ils hésitent entre deux époques, celle de Ninus et Sémiramis, et celle des Nabuchodonosor, parce qu'ils ne comprennent pas que, chargé de deux rôles importants, cet État eut deux périodes de splendeur. Je ne parle pas du rapide empire d'Alexandre : comme à leurs yeux l'histoire n'est qu'une succession de faits, nullement un plan que Dieu développe, ils ne trouvent d'autre explication raisonnable des conquêtes du héros que l'ambi-

tion, explication la plus déraisonnable de toutes, si on l'isole des projets divins. Quant à l'empire romain, beaucoup le proclament au faîte de sa gloire sous la république, et regardent déjà le siècle d'Auguste comme faisant partie de la décadence ; ne sentant pas que cet État eut, sous la république, une première mission à accomplir à l'égard d'autres États ; et, sous l'empire, une seconde dans l'intérêt de l'Église naissante et de son chef ; conséquemment qu'il eut deux périodes de grandeur, la seconde supérieure à la première comme sa fin. Que dire de la décadence des peuples ? Beaucoup d'historiens, loin d'en remarquer la progression continue, font, au contraire, l'éloge des éléments qui la précipitent. Ils vantent les jeux, les théâtres, certaines innovations, c'est-à-dire les sûrs indices d'une décadence marquée. Ne comprenant pas que les vices sont les seules causes des calamités, ils ne veulent croire à aucun châtiment divin ; aussi les révoltes multipliées de provinces, marques infaillibles d'une chute prochaine, les invasions étrangères qui commencent cette chute, restent des énigmes pour ces écrivains. Ils se figurent que, sans la dernière expédition qui a conquis ces peuples, ils eussent continué d'exister. Non, leurs désordres les auraient plutôt fait crouler seuls, et le conquérant n'a été que l'exécuteur des arrêts de Celui qui a dit : « Pas un cheveu ne tombera de votre tête sans ma permission. » Combien de fois de tels historiens ne maudissent-ils pas l'envahisseur, surtout s'il appartient aux nations barbares ! mais c'est principalement quand le peuple conquis est grec ou romain qu'ils se répandent en lamentations sur sa ruine.

C'est ainsi que l'histoire se trouve bouleversée dans sa

composition, sans rapports entre ses parties ; qu'elle paraît incohérente dans ses faits, capricieuse dans sa marche, parce qu'elle n'est plus comprise. « La fausse philosophie, « nous écrivait dernièrement un de nos amis, avec l'ab-« sence de foi, avec ses aperçus trompeurs, a rétréci l'his-« toire à un point qu'on ne saurait dire. Elle n'est plus « qu'un ténébreux chaos de faits entassés les uns sur les « autres. La grandeur et l'abaissement des peuples n'ont « aucune raison d'être ; les palais comme les ruines sont « enveloppés de mystères. Que d'hommes, d'ailleurs ins-« truits, ne voient plus dans l'existence des nations qu'une « suite d'évènements sans connexion et sans but ! Je com-« parerais volontiers l'histoire, telle qu'on la comprend « aujourd'hui, à une machine d'une grande complication « dont tous les rouages sont démontés : l'historien en con-« sidère les pièces les unes après les autres, les admire ou « en rit, selon qu'elles sont ou ne sont pas à son gré ; mais « ce qui lui échappe, c'est l'admirable ensemble que for-« ment ces rouages réunis et mis en leur place, c'est le chef-« d'œuvre que tous concourent à réaliser. Vos études ten-« dent à remonter cette machine, à refaire le plan divin « dans la vie et la marche de l'humanité ; puissent ces « efforts être couronnés de succès, et ramener l'étude de « l'histoire à son véritable point de vue, le point de vue « catholique (1). »

Oui, l'histoire des peuples, éclairée des seules lumières de la raison, renferme une foule de faits inexplicables, ne donne ni le secret des élévations, ni les véritables motifs

[1] Lettre de M. Maigret, professeur à l'institution catholique de Marcq, près Lille.

des conquêtes, ni les causes réelles des abaissements et des ruines. Enregistrant pêle-mêle les guerres, les institutions, les changements, les transformations, sans en présenter la liaison ni la tendance générale vers un but divin, elle offre réellement l'aspect d'une machine démontée dont les pièces éparses sont autant de mystères pour le visiteur. Pourquoi? Parce que, privé des lumières de la foi, il n'a pu être initié au plan divin, et qu'il n'a pas le sens catholique des évènements. Il en est de l'histoire du globe comme du globe lui-même : pour embrasser d'un regard de vastes horizons, il faut être sur une montagne. Si vous demeurez dans la vallée, votre perspective sera courte et sans ensemble. Semblablement, pour bien juger de l'histoire, il importe de s'élever sur la sainte montagne de l'Église qu'éclaire la lumière de la foi, projetant au loin ses brillantes clartés sur tous les objets. Alors seulement vous aurez des vues nettes et distinctes sur l'ensemble et le détail des scènes qui se dérouleront en quelque sorte à vos pieds. Si, au lieu de vous placer au point de vue de Dieu, vous descendez au point de vue de l'homme, bien limité dans son rayon, vous ressemblerez à ces voyageurs qui marchent dans les ténèbres : ils hésitent, ils trébuchent, ils s'arrêtent à chaque pas ; c'est à peine s'ils distinguent les objets qui les environnent. Ainsi en est-il de ces historiens qui restent sur la terre pour en apprécier les évènements. Pour eux, les coups inopinés, les catastrophes soudaines ne sont pas seulement des phénomènes sans explication ; mais on les voit hésiter entre deux témoignages contradictoires. Ils donnent les deux sentiments, sans oser se prononcer, puis s'arrêtent dans l'incertitude. Tel est le caractère des histoires composées par les modernes scep-

tiques de l'Allemagne. Ils ne savent à quelle chronologie s'arrêter, à quelles sources puiser, que penser des guerres et de leurs héros, comment apprécier les faits.

Action détaillée du mauvais esprit et de l'impiété.

L'erreur dans les causes, le rétrécissement des vues sur les évènements et le scepticisme historique ne sont point les seules conséquences de cette négation obstinée du surnaturalisme ; les vastes domaines de l'histoire en ont encore été gravement endommagés. Sous le prétexte qu'il ne convenait pas de mêler le sacré avec le profane, et surtout qu'il fallait bien se mettre en garde contre la superstition et les vieux mythes du catholicisme, les uns ont entièrement retranché de l'histoire ancienne celle du peuple juif, et tout ce qui s'y rattache. Ils ont ainsi supprimé, avec les notions les plus certaines, les récits des premières traditions, des premiers évènements des sociétés, en même temps que l'histoire d'un des peuples les plus anciens. Toutes les nations, l'Ethiopie, la Lybie, voire même les Scythes et les peuplades de l'extrême Orient, quelque inconnues qu'elles fussent, ont trouvé place dans leurs annales, toutes, excepté la nation juive. Pour en parler, il eût fallu parler le langage de la religion ; ils ont préféré mutiler l'histoire. Les autres, il est vrai, ont jeté sur cette nation quelques considérations rapides ; mais ce fut, comme l'impie Héeren, pour attaquer les lois si sages de Moïse, le côté merveilleux des Juges ; pour présenter les deux plus beaux personnages des temps anciens, Samuël et David,

comme d'ambitieux intrigants; les règnes si prospères de Salomon et des rois de Juda, comme une époque de despotisme peu guerrier et d'appauvrissement pour tout le pays. Les prophètes, inspirés de Dieu pour annoncer des catastrophes que l'avenir s'est chargé de réaliser, ont passé pour des poètes exaltés et des visionnaires. On a confondu le culte judaïque avec les cultes idolâtriques; ses dogmes n'ont plus été que des fables inventées par la politique; en un mot, à en croire ces étranges historiens, l'histoire des juifs est encore à faire, parce que celle qui existe, c'est-à-dire la Bible, n'est qu'un ramassis informe de pitoyables crédulités [1].

Si, en parlant des autres peuples, on n'a pas aussi directement attaqué la religion, l'esprit philosophique n'a néanmoins laissé perdre aucune occasion de tourner contre elle un certain nombre de récits. Sous la plume des écrivains-philosophes, c'est-à-dire de la grande majorité de ceux qui, poussés par la haine du catholicisme, se sont depuis un siècle posés comme historiens, l'histoire est devenue une vaste conspiration contre la vérité religieuse. Les plus prudents d'entre ces chrétiens de nom, se renfermant dans un lâche silence, se sont contentés de supprimer tous les endroits où ils eussent été obligés de faire acte d'une foi qu'ils n'ont plus. C'est ainsi qu'a été retranché de l'histoire d'Égypte le récit de la captivité des Hébreux, si explicite dans nos livres saints. Tous vous parleront de l'invasion problématique des rois pasteurs, venus de l'Arabie; mais du séjour de ces autres rois pasteurs, pas un mot : il eût fallu racon-

[1] Voir Héeren, *Manuel de l'histoire ancienne, Judée.*

ter les nombreux miracles à l'aide desquels s'opéra leur délivrance, miracles que l'on récuse, parce que, pour les admettre, il faudrait croire en un Dieu créateur et régulateur de toutes choses, et qu'on ne veut que d'une espèce de Dieu aveugle et fainéant, relégué dans les lointains domaines de l'éternité, et laissant vivre l'homme à sa guise. On mentionne les désastres des moindres inondations du Nil; mais on passe sous silence ces épouvantables plaies qui, après avoir désolé le royaume, aboutirent à la destruction d'une grande armée et de son roi. L'intervention du démon par la bouche des oracles dans les faits où son action ne s'explique que par le sortilége, on la signalera; l'intervention de Dieu dans les faits religieux, jamais : ce serait faire une concession à une religion qu'on veut détruire. Il nous souvient cependant d'un auteur qui parle de Joseph, comme ministre de Pharaon, mais c'est pour dire qu'il ruina tellement l'Égypte qu'elle ne put plus se relever [1]; et d'un autre qui cite le passage de la Mer Rouge, mais c'est pour expliquer que l'endroit était guéable à marée basse [2].

L'intégrité des histoires de l'Assyrie et de la Perse n'a pas été plus respectée. On découvrit dans quelques lambeaux de Bérose, échappés à la destruction, que les Assyriens s'attribuaient, dans leur orgueil national, une antiquité qui devait faire reculer de plusieurs centaines de mille ans la création du monde. Bien que cette assertion fût dénuée de tout fondement, vite on mit de côté et les monuments de la géologie et la chronologie d'Hérodote, à peu près d'accord sur ce point avec celle de Moïse; on s'empressa de refouler

[1] Héeren, *Histoire ancienne, Égypte.*

[2] *Egypte ancienne*, par Champollion-Figeac, page 17.

dans la nuit des temps la création du globe, afin de pouvoir taxer d'imposture nos livres saints dont la morale n'est pas sans importuner quelque peu. La prise de Jérusalem et la grande captivité de Babylone sont présentées par les historiens trop nombreux que nous attaquons, uniquement comme les résultats naturels de la conquête. Les remarquables considérations de Rollin, à qui ils ont si largement emprunté pour le reste, sont négligées par eux : il les eût forcés de confesser qu'il y a dès ici-bas pour les crimes des peuples, comme pour ceux des particuliers, une vengeance divine; et l'on sait que ce qu'ils redoutent avant tout, c'est le trouble des consciences. En vain feuilletez-vous leurs livres, nulle part vous ne rencontrez les épisodes dramatiques de Judith et d'Esther. Ne croyez pas cependant que ce soit par horreur du beau sexe qu'ils les ont supprimés. Non, ils vous avoueraient volontiers leur faible à son endroit, si une prudente réserve ne les retenait. Voyez plutôt quel flot intarissable d'éloges à l'adresse de Sémiramis à qui ils prêtent une foule de chefs-d'œuvre qu'elle n'a jamais accomplis; quelle admiration pour le courage guerrier d'Artémise; et comme ils font galoper à travers l'Asie les intrépides Amazones, sans même savoir au juste si elles ont existé. Pourquoi donc les deux héroïnes de l'Écriture, si nécessaires à l'explication ou au développement d'une page des annales assyriennes et persanes, n'ont-elles pas trouvé grâce à leurs yeux? Parce qu'elles eurent le malheur de jouer un rôle divin. Ainsi ils citent le dévouement de Zopyre, qui se mutile la figure pour introduire l'armée de Darius dans Babylone; ils parlent de plusieurs concubines des rois persans, mais ils se taisent sur une Judith, dont le bras a

amené la déroute d'une formidable armée d'Assyrie, et sur une Esther, cause d'immenses évènements dans la Perse. En rapportant, bientôt après, la désastreuse expédition de Sennachérib en Égypte, des écrivains pusillanimes se contentent de dire que dans la suite de cette expédition, il perdit toute son armée [1]. Cette manière concise de dire les choses dispense de la fâcheuse nécessité de montrer le glaive de l'ange exterminateur, par crainte d'un collègue qui eût souri, sans doute, à ce conte bleu, tout confirmé qu'il est, en partie du moins, par un écrivain païen. Daniel, présent à la prise de Babylone, Isaïe, qui l'avait prédite, pouvaient fournir de précieux documents sur le caractère de la mission de Cyrus, et la cause de la chute de la grande cité; des historiens ont préféré faire de Cyrus un fantastique héros de roman, dévoré d'une injuste et jalouse ambition, et attribuer la prise de Babylone à des causes purement stratégiques : aveugles qui, à force de tout matérialiser, en sont venus à subordonner la chute d'un empire à l'emploi d'une ruse ou au jeu d'une machine !

Est-il question de la Grèce ou de Rome, on se recueille : car il s'agit de traiter l'histoire des modèles de l'humanité. Aussi les moindres faits sont sacrés, et on vous inonde d'un déluge de détails qu'il importe de retenir textuellement, sous peine d'être taxé d'ignorance. Connussiez-vous par cœur les hautes considérations d'un Bossuet, on vous répondrait, ainsi qu'il fut plusieurs fois répondu, qu'on n'a que faire de vos aperçus religieux et philosophiques; que ce qui constitue l'histoire, ce sont les faits et les dates.

[1] *Histoire ancienne*, par Poirson, page 47. A part ces défauts, cette histoire est bonne.

C'est là, sans doute, une étrange définition que l'antiquité elle-même a repoussée [1]; nos modernes abrégés en tirent les conséquences logiques, en vous accablant d'une grêle de dates qu'on vous fait enfiler comme des perles précieuses. Malheur à vous si vous en confondez une dans un examen! Monsieur, vous dira-t-on, vous n'êtes qu'un ignorant. Vous ne connaissez pas la date de la bataille de Chéronée? vous êtes incapable d'un emploi dans le barreau. Comment, vous êtes entièrement neuf sur le traité d'Antalcidas, et vous aspirez à une fonction diplomatique! Vous êtes étranger aux importantes notions qui concernent la marine des anciens, et vous prétendez devenir inspecteur des ponts et chaussées! Voilà l'étude de l'histoire, telle qu'elle est enseignée de nos jours dans les colléges de France : monstrueuse agglomération de petits faits et enfilade de dates où tout est minutieusement consigné, sauf ce qu'il y a de religieusement grand, comme les menaces des prophètes sur les empires ou les documents des Machabées sur les rois de Syrie. Aussi tout est vite oublié, et la seule chose qui reste d'une pareille étude, c'est le profond dégoût qu'elle a inspiré.

Il est une autre aberration plus déplorable encore, c'est l'admiration exclusive des institutions païennes et des grands hommes de l'antiquité. Elle a porté à dénaturer les caractères et les doctrines, dans le but avéré de rabaisser le Christianisme en accordant l'égalité, et, quand on l'a pu sans trop choquer, la supériorité aux institutions, aux doctrines, aux héros d'Athènes et de Rome. On s'est épris d'un engouement sans mesure pour la liberté licencieuse des peu-

[1] Sénèque, épit. 410; Quintilien, liv. 12, ch. 2.

ples anciens, qui tenaient dans les fers et faisaient travailler sous le bâton des millions d'esclaves. Leurs lois despotiques, opposées en tant de points à la loi de nature, on a osé les montrer comme supérieures à celles que Dieu a dictées sur le Sinaï, et les présenter comme bien autrement parfaites que les législations chrétiennes inspirées par le catholicisme. Leurs sages, pour la plupart vains sophistes à peine connus, on les a opposés aux docteurs de l'Église. N'ose-t-on pas encore aujourd'hui, dans les chaires de l'État, en plein pays catholique, comparer un Socrate à Jésus-Christ, et égaler un Platon à saint Augustin: Platon que Polybe appelle un rêveur d'utopies, qui eût voulu établir dans sa république la communauté des biens et des femmes, y consacrer un abrutissant esclavage, en bannir les lettres et les arts, si puissants pour la civilisation : tel est l'homme que l'on met en regard de saint Augustin, l'apôtre de la charité et le maître des sublimes doctrines. Pour en arriver là, il fallait étouffer les cris de quatre cent mille esclaves que possédaient les vingt mille citoyens d'Athènes [1]. On a étouffé ces cris, et la Grèce fut appelée par excellence la terre de la liberté. Pour en arriver là, il fallait vanter les lois de Lycurgue comme les plus équitables, les meilleures des lois : on les vanta, dans le dessein d'ôter à la loi du Christ sa renommée universelle et sa divine influence. Pour en arriver là, il fallait enfin présenter comme des temps heureux et prospères, dont le retour était à souhaiter, les temps de dissensions, de troubles et de calamités qui affligèrent la république romaine. On ne craignit pas, afin d'établir d'humiliantes comparaisons pour les sociétés chrétiennes, de faire dire

[1] *Athénée*, liv. 6.

aux historiens précisément le contraire de ce qu'ils avancent, comme nous le verrons en citant quelques-uns de leurs nombreux témoignages. On vanta une Clélie qui, pour se sauver, viola la parole donnée ; un Mucius Scœvola, lâche assassin ; des vestales, qui avaient leur place réservée à l'amphithéâtre ; mais l'héroïsme des vierges-martyres fut passé sous silence ; et pendant qu'on célébrait sur tous les tons et la sobriété d'un Fabricius et le dévouement d'un Régulus, on taisait les austérités des anachorètes et la bravoure des Maurice et des Sébastien ; eux aussi cependant étaient romains. Si l'on a parlé des martyrs, c'est pour en réduire le nombre à quelques-uns, les traiter de fanatiques, les transformer en stoïciens, et faire l'apologie d'un Domitien, d'un Marc-Aurèle, d'un Dioclétien, leurs bourreaux [1]. Ainsi l'histoire, sous la dictée des passions impies, n'a plus été qu'une école de mensonge et le parti-pris du dénigrement. Il n'est pas jusqu'au plus petit traducteur du plus petit traité qui n'ait cherché, dans de perfides notes, à infiltrer cette haine de la vérité catholique. En lisant dans les auteurs anciens de la Grèce et de Rome les annotations glissées au bas des pages, au bout des chapitres, on se demande avec découragement et indignation ce que vient faire continuellement le christianisme en cette affaire. Il faut que la religion gêne bien les honteuses passions de tous ces écrivassiers, pour qu'en toute occasion ils salissent de leur bave impure ses dogmes, sa morale ou son culte. Et tout ce travail de l'impiété s'adresse à des professeurs novices et à la jeunesse de nos écoles (1)!

[1] Voltaire, *Histoire générale*, ch. 5.

(1) Voir certaines notes contre les miracles, les enseignements, les

Comment s'étonner ensuite si les générations nouvelles ne manifestent que de l'indifférence pour les dogmes sublimes et du mépris pour les salutaires pratiques de la religion? A force de leur faire admirer dans tous les récits les héros païens, les actes païens, les sociétés païennes ; et de décrier la constitution civile, les lois, les mœurs des âges de foi, on a rempli ces jeunes générations tout à la fois d'enthousiasme pour les œuvres du paganisme et de dégoût pour les admirables créations du catholicisme. De là ce retour aux institutions, aux législations de l'antiquité; de là surtout ce retour aux mœurs et aux usages païens. A force de présenter à la jeunesse les faits, les institutions au point de vue purement humain; de l'entretenir des seuls intérêts terrestres, sans jamais l'élever vers Dieu, auteur de tout don et premier moteur de tout évènement, sans jamais lui parler de son Christ, centre de toute vie; on a courbé les générations présentes vers la terre, on y a rivé leur cœur et elles ne se sont plus préoccupées que de l'acquisition des biens et de la recherche des plaisirs : elles sont devenues profondément matérialistes dans leurs actes. De là cette extension sans bornes de l'industrie ; de là cette soif du gain qui dévore la société moderne : double et déplorable conséquence pratique du mode actuel d'écrire et d'enseigner l'histoire. Mais consolons-nous avec le Sage : le règne de l'impie passera; ses œuvres ne subsisteront pas; elles périront avec lui.

lois de l'Église, la doctrine des Pères, les croyances du moyen-âge, etc., dans Tite-Live, édition Panckoucke; Hérodote et Diodore, traduction de Miot; et une foule de notes dictées par l'esprit philosophique anti-religieux dans la collection dite Nisard des classiques latins.

INFLUENCE

DU CATHOLICISME

SUR L'HISTOIRE.

Le spectacle le plus grandiose qui puisse être offert à l'observateur religieux, c'est celui de l'action de Dieu sur l'humanité. Prendre la race humaine lorsque, sortie des mains du Créateur et sous sa direction, elle se répand sur la surface de la terre et se constitue en sociétés diverses; suivre ces grandes familles dans leur transformation en nations; assister à la naissance, aux progrès, à la ruine des États; étudier la fin de Dieu dans la formation des empires et la mission qu'il leur confie; compter les pas des générations dans les siècles, et constater dans les élévations ou dans les abaissements des royaumes les récompenses de la vertu ou les châtiments du vice : voilà le but que doit poursuivre, à travers les révolutions et les bouleversements du monde, l'écrivain chrétien, obligé à ce titre de tourner ses études des annales humaines à la gloire du Seigneur.

Cette action permanente de Dieu sur les destinées de l'humanité s'est tellement montrée à découvert partout et toujours, que les historiens et les philosophes les plus célèbres de l'antiquité l'ont admise d'un commun accord. Manéthon la reconnaît sur l'Égypte [1]; Bérose et Diodore la constatent en Assyrie; Josèphe en livre les détails relativement au peuple juif; Xénophon et Aristote en font mention au sujet de la monarchie persane; Thucydide et Platon s'arrêtent devant les étonnants résultats qui la signalent [2]. Justin aussi bien qu'Hérodote ne perdent pas une occasion d'en citer les merveilleux effets. Tite-Live abonde en réflexions sur l'intervention de la divinité, et Tacite en raconte les vengeances. Caton lui-même nous a conservé une prière que les païens adressaient au ciel pour lui demander la cessation des fléaux ou l'abondance des récoltes; bienfaits que Cicéron, en plus d'un endroit, fait dépendre de la divinité [3]. Nous ne dirons rien de Sénèque : tout le monde sait qu'il a composé un traité spécial de la Providence, c'est-à-dire de l'action de Dieu sur les hommes.

La Foi donne le secret de l'existence des empires, des souverains et des évènements.

Les historiens et les philosophes chrétiens sont, comme ils le devaient, bien autrement positifs encore, quand il s'agit de montrer la main de Dieu étendue sur tous les évènements pour les conduire. Nous lisons dans Lactance les

[1] Josèphe, contre Appion, ch. 5.
[2] *Guerre du Péloponnèse.—Politique, Timée.*
[3] Cicéron, *de Natura Deorum.*

châtiments réservés aux persécuteurs de l'Église; et Salvien énumère les éclatantes punitions de l'empire romain. Sa décadence est décrite par saint Augustin, qui y voit les conséquences de ses vices; et dans sa chute, à laquelle nous fait assister saint Jérôme, force nous est de reconnaître avec lui le doigt de Dieu. Il est peu de docteurs de l'Église qui, en quelque endroit de leurs écrits, ne mentionnent la constante sollicitude de la Providence qui veille sur les peuples, et les désastres que la vengeance céleste amène sur les contrées pécheresses. Parmi les auteurs modernes, Bossuet constate, d'après les prophètes, la mission de quelques empires. Rollin, qui se fait pardonner par la sagesse de ses réflexions son naïf et parfois dangereux enthousiasme des Anciens, avoue que ce sont les vertus des nations qui les ont élevées, et leurs crimes qui les précipitent vers leur perte. Le comte de Maistre annonce qu'un puissant royaume va trouver dans la révolution le châtiment mérité de ses doctrines impies; déjà Leibnitz avait confessé dans ses lettres la constante intervention de Dieu au sein des sociétés humaines; un siècle auparavant, Bacon, si vanté par la philosophie moderne, écrivait, dans son chapitre sur les vengeances divines manifestées par l'histoire, ces remarquables paroles : La sagesse souveraine, afin d'affermir les fidèles dans la foi, ou de confondre ceux qui vivent comme s'ils étaient sans Dieu dans ce monde [1], a jugé à propos de mettre de temps en temps sous nos yeux ses jugements visibles, pour que les hommes, plongés dans la matière et dans le plaisir, âpres à la jouissance et si souvent distraits par elle, ne pussent ce-

[1] Saint Paul, Eph., ch. 2.

pendant les méconnaître. Les tardives vengeances, les délivrances subites ont un but providentiel, celui de consoler le juste ou de jeter le trouble dans la conscience des pécheurs. Que dire des aveux de Descartes [1], établissant avec l'Écriture que c'est la justice qui maintient les États, la licence qui attire leur ruine; des déclarations de Pascal sur l'abandon où Dieu laisse parfois les païens, tandis qu'il accorde sa protection aux Juifs [2] ? Que dire des magnifiques pages de Châteaubriand sur l'invasion providentielle des Barbares [3]; et enfin des réflexions si profondes de M. de Bonald sur les lois dictées par le souverain Législateur, ou inspirées aux hommes pour la grandeur des Etats [4]? Sinon que cette action toute-puissante du Très-Haut dans les affaires terrestres, déjà entrevue et sentie par l'antiquité, devient, grâce aux enseignements du catholicisme, une vérité incontestable, développée par les docteurs de l'Église, constatée par les moralistes chrétiens, vérité qui, éclairant les historiens catholiques, leur donne la clef d'une multitude d'évènements jusque-là inexplicables.

Bien souvent on s'était demandé pourquoi, presque aussitôt après la dispersion des hommes, de vastes et puissants États se sont formés autour du berceau du genre humain. Les auteurs de l'antiquité avaient, comme Diodore, balbutié d'insuffisantes explications ; mais le catholicisme a répondu par l'organe de saint Augustin : C'est pour civiliser le monde [5]. Souvent les annales des peuples avaient été interrogées

[1] Descartes, tome 3, leçon 1re.
[2] Pascal, *Pensées*, 2e partie, art. 13.
[3] Châteaubriand, *Etudes historiques*, étude 6e, 2e partie.
[4] De Bonald, *Législation primitive*.
[5] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. 14 à 19,

sur la raison d'être de tous ces empires qui tour à tour s'élèvent et s'écroulent autour de la Judée, celui d'Égypte au midi, celui d'Assyrie au nord, celui de Perse à l'orient, ceux de la Grèce et de Rome à l'occident ; et les annales des peuples étaient restées muettes. Il n'y a que le catholicisme qui, ouvrant les Prophètes, a su répondre : C'est pour la nation juive, la nation élue du Seigneur, que ces empires se sont succédé. Jusque-là on s'était demandé quelle était la destination de la nation juive elle-même, de ce petit peuple pour ainsi dire perdu au milieu de colossales puissances, envahi par les unes, traîné en captivité par les autres, et cependant toujours debout et survivant à leur ruine. Tous les historiens du paganisme avaient passé en l'insultant : Manethon avait avili son origine [1] ; Tacite, par un de ces écarts du génie qui nous révèle toute la profondeur des ténèbres où était assise la civilisation païenne, le grave Tacite, dans ce qu'il dit de ce peuple, fait pitié à force d'être ridicule [2]. Diodore de Sicile, le seul qui en eût parlé assez judicieusement, avait dénaturé plusieurs de ses institutions [3]. Aucun n'avait donné la clef de son existence agitée ; la science historique moderne, interrogée à son tour, avait répondu avec gravité qu'il ne valait pas la peine qu'on s'occupât de lui ; et l'impie Voltaire, dénaturant l'histoire, comme toujours, s'était empressé de le flétrir comme un peuple qui immolait des victimes humaines, possédait des livres religieux remplis d'absurdités ; un peuple qui n'avait ni philosophie, ni morale, et était en un mot un ramassis de bri-

[1] Josèphe, contre App., ch. 5.
[2] Tacite, *Histoires*, liv. 5.
[3] Diodore, liv. 40, frag.

gands, d'esclaves ou de séditieux [1]. L'enseignement catholique seul a fait connaître dans la sublime mission de la nation juive et la raison de son existence et la cause de ses vicissitudes.

Oui, l'enseignement catholique seul nous livre le secret des institutions et des constitutions des États; seul il nous initie aux véritables causes de leur caractère et de leur grandeur. Si une nation possède, comme l'Égypte, des lois favorables à la paix; si une autre a gravé sur des tables d'airain une législation guerrière, c'est que Dieu convie l'une au repos, tandis qu'il veut pousser la seconde sur les champs de bataille, pour des raisons fournies seulement par la Bible et les écrivains inspirés. Si un peuple est doté d'institutions fermes et durables, à l'aide desquelles se développent le commerce et l'industrie, tandis qu'un autre n'a qu'une constitution militaire et transitoire; c'est que le Maître de l'univers appelle le premier à une mission civilisatrice, tandis qu'il n'assigne au second, à l'empire grec par exemple, qu'un rôle de circonstance. Pour peu qu'on veuille y réfléchir, on sera frappé de la corrélation qui existe entre les institutions d'un peuple et sa mission, telle que nous la révèle l'Écriture : tant il est vrai que le suprême Ordonnateur a, là comme ailleurs, adapté les moyens à la fin. C'est ce que remarque Bossuet, lorsqu'il dit : Il ne faut pas seulement considérer l'élévation et la chute des Empires; il faut encore s'arrêter aux causes de leurs progrès et à celles de leur décadence. Le même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout-puissant par lui-même, a voulu, pour établir

[1] Voltaire, *Mélanges*.

l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres, a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite, ses proportions, je veux dire que les nations comme les hommes ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle elles étaient destinées [1]. En connaissant donc par l'enseignement catholique la fin à laquelle Dieu destine un État, lorsqu'il le place au rang des nations, on comprend pourquoi il le dote de telles ou telles qualités, pourquoi il donne à l'un la sagesse, à un autre la bravoure, à un troisième la magnanimité. De cette façon, tout s'explique; il ne reste qu'à admirer la belle harmonie qu'il a su établir dans le corps social, comme dans le corps humain.

Il est un autre mystère laissé sans explication suffisante par la philosophie, c'est celui de la succession au trône. En jetant un regard sur l'histoire des races royales, on aperçoit des familles, comme celles des monarques d'Assyrie, assises sur le trône de père en fils pendant une longue suite de générations; tandis que d'autres, comme celles des rois persans, y sont à peine établies que des révolutions de palais les en précipitent. Des royaumes nous offrent, comme l'Égypte, le spectacle de fréquentes invasions étrangères, qui toutes, en passant, ont placé un prince sur le trône, d'où l'a renversé l'invasion suivante. D'autres États, tels que l'Italie, changent les formes de leur gouvernement, remplacent leur constitution républicaine par un pouvoir monarchique, dont la fin est marquée par des bouleversements sans nombre, et toujours par le meurtre du tyran. Qu'a vu dans tous ces changements le philosophisme mo-

[1] *Discours sur l'histoire universelle*, ch. 2.

derne? Un sort fatal à une famille, le résultat d'une révolution, souvent l'œuvre d'intrigues passionnées, ou bien une pure affaire de goût. Il a vu le fait; la doctrine catholique remonte aux causes. Appuyée sur la divine inspiration des saints livres, elle aperçoit d'abord dans ces diverses successions, ainsi qu'en toutes choses, la volonté souveraine de Celui qui règle tout pour le plus grand bien de ses créatures. Pour elle, si une famille continue de régner, c'est que, semblable à celle de Nabuchodonosor, elle possède toutes les vertus guerrières nécessaires au rôle de conquérant, auquel elle est appelée. Si une race succède à une autre race, c'est que, comme celle de Darius, elle sera portée vers les Juifs par son inclination naturelle, par ses liaisons d'amitié; et que le Seigneur, qui tourne communément les moyens humains à ses fins divines, se servira d'elle dans l'intérêt du peuple élu. Quand la forme monarchique remplace, dans la constitution d'un peuple, la forme républicaine, c'est qu'à la suite du gouvernement démocratique, favorable à l'émulation et au patriotisme, tels que les demandaient plusieurs siècles de conquêtes, il fallait une main ferme pour empêcher l'État de s'abîmer dans la fureur des discordes civiles [1]. Si, plus tard, les souverains ne font que passer en faisant le mal, et que le pouvoir ait dégénéré en tyrannie; l'Église, reconnaissant en eux des fléaux de Dieu, justes vengeurs de crimes aussi exécrables que leur despotisme, recommande la soumission; puis, quand ils ont fait place à des souverains chrétiens, elle dit par la bouche de son Apôtre: Ici commence le règne du Christ.

[1] Salluste, 1re lettre à César, ch. 12.

Non seulement la foi donne la raison de l'existence des royaumes et de la succession des dynasties; mais éclairant, pour ainsi dire, chacun des récits de leurs annales, elle les tire de l'obscurité où les a laissés la science, et les présente sous leur véritable aspect. Qu'on fasse passer devant le trône, d'où elle domine tous les évènements humains, la longue suite des faits dont se compose l'histoire de l'humanité, et les périls auxquels les peuples ont échappé comme miraculeusement, et les périodes de prospérité et les temps d'épreuve; aussitôt elle ouvrira les livres des divines révélations, et elle dira : Le salut vient du Seigneur, il est la récompense de la prière; la paix est la conséquence de l'observation de sa loi sainte. Quant à l'épreuve, elle est envoyée aux nations, comme aux individus, pour les sanctifier [1]. Un peuple gémit, écrasé sous le poids de la persécution ; ses enfants les plus valeureux sont incorporés dans les rangs ennemis, et forcés de défendre les intérêts de leurs oppresseurs; des familles nombreuses, réduites au dénûment, sont contraintes d'aller chercher sur la terre étrangère un abri et du pain. Et cependant ce peuple est juste : ce sont, dans les temps anciens, les braves Machabées; dans les temps modernes, les fidèles Irlandais, ou les infortunés enfants de la Pologne. Comment expliquer ces mystères d'injustices? Dira-t-on, avec le philosophe fataliste, qu'un inexorable sort plane sur les destinées de ces victimes de la tyrannie? ou bien dira-t-on avec le philosophe rationaliste que c'est là un des tristes résultats de la conquête? C'est ou ne rien expliquer ou sanctionner l'iniquité. Ah! que les leçons de l'Église sont plus

[1] Psaume 3, psaume 118, v. 165; 2 Machabées, ch. 7 et 8.

satisfaisantes! Elle commence par accorder des consolations à l'opprimé et des secours au banni ; puis, s'élevant au-dessus des injustices et des souffrances de cette terre, elle s'écrie avec la mère des Machabées : Courage, mes enfants, regardez le ciel ; Dieu est plus puissant que vos meurtriers. Montrez-vous dignes des premiers martyrs, et il vous recevra dans sa miséricorde [1]. Et, terminant avec l'apôtre, elle ajoute : Car un instant de tribulation vous méritera un poids immense de gloire.

Une population grandit, heureuse et libre, dans les riantes campagnes que baigne l'Alphée ; une autre se développe en paix sur les bords fleuris du Tage, employant toutes les deux à leur prospérité, bien qu'à des époques différentes, l'une, toutes les ressources du commerce et des arts, l'autre, tous les produits d'un sol riche et fertile. Quel jugement prononcera la foi sur ces populations et leurs opulentes cités? Attribuera-t-elle à leurs efforts seuls ou à leur génie industriel l'état de grandeur auquel elles se seront élevées? Non, ce serait emprunter au matérialiste ses vues étroites; toujours elle verra, dans ces prospérités, la récompense de quelque vertu. Oui, grâce aux lumières que la foi a versées sur le monde, le champ de l'histoire, au lieu d'être l'arène d'une politique habile ou de coupables convoitises, apparaîtra comme la lice ouverte à la vertu toujours récompensée, dans la société comme dans la famille, chez les nations païennes aussi bien que chez les nations chrétiennes [2]. Un voile nous cachait les motifs des révolutions et des con-

[1] 2 Machabées, ch. 7.
[2] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. 5, ch. 15.

quêtes ; il tombera, et nous saurons que, si parfois une majorité hostile au bien l'emporte au sein d'un pays, c'est la justice divine qui va se servir d'elle pour punir les criminelles infractions de ses habitants. Si un combat s'engage entre un royaume et un autre royaume, c'est que Dieu veut protéger sa religion ou ses élus. Si une conquête s'opère, c'est qu'il accorde, ainsi qu'il l'a fait pour le Chaldéen en Égypte, au vainqueur sa récompense, et au vaincu son châtiment. Aux yeux de la foi, les conquérants ne sont plus seulement des brigands heureux, des ravageurs de provinces ; ils deviennent les instruments des célestes arrêts ; c'est la main de Dieu qui les pousse : elle conduit l'un contre l'Asie qu'elle veut civiliser ; jette l'autre sur l'Afrique qu'elle veut châtier ; mène ce héros à travers l'Europe qu'elle veut dévaster. Les débris des empires ne sont que les monuments toujours subsistants de la vengeance de l'Éternel.

Aussi le voyageur chrétien, qui dirige ses pas vers les ruines des antiques capitales, n'est-il point étonné de traverser de vastes déserts là où, quelques siècles auparavant, florissaient de puissants États. En abordant la plage africaine, jadis si peuplée, et maintenant inculte et habitée seulement par l'enfant du désert, il se dit : L'hérésie a étendu sur cette contrée la destruction et le silence de la mort. En arrivant en face des colossales ruines de Memphis et de Thèbes, il se dit encore avec le prophète : Ici fut un peuple dont le Seigneur a renversé les idoles. L'aspect morne et sauvage de la Judée lui rappelle à chaque pas les malédictions prononcées contre la race déicide. La superbe Babylone n'a plus à lui présenter que le dernier

vestige de son orgueil brisé. Revient-il par la Grèce, si longtemps la patrie des arts, il a le cœur serré en voyant l'état de désolation dans lequel sont tombées pour leurs vices impurs les cités du plaisir. L'ancien empire romain qu'il parcourt, au terme de ce voyage entrepris dans le but d'étudier les effets de la souveraine justice, redit plus haut que tous les autres ensemble aux échos des solitudes de la Campanie : Le bras de Dieu s'est appesanti sur des montagnes de crimes; il a employé le chrétien encore barbare à détruire la plus formidable et la plus civilisée des puissances païennes. Et, plein des réflexions que les catastrophes du passé font naître dans son âme sur la fin réservée aux royaumes modernes, il regagne tristement sa patrie, en méditant sur le sort qui l'attend, si elle est infidèle à Dieu et à son Église. Et il se dit : Peut-être qu'un jour un autre voyageur chrétien de quelque puissant royaume, établi alors dans une des îles de l'Océanie, après avoir traversé les ruines de la protestante Albion, ensevelies, comme celles de Babylone et pour les mêmes causes, sous les eaux de son fleuve, abordera-t-il sur la plage déserte de l'antique monarchie des Francs!... Visitant tour à tour les monceaux de décombres des cités qu'illustrèrent les Maxime, les Omer, les Vaast, les Firmin, apôtres du pays de France, il arrivera au lieu où fut la grande ville. Là, montant sur le tertre qu'auront formé les débris des Tuileries et du Louvre, et embrassant dans leur ensemble les ruines de Lutèce, il se demandera avec le visiteur des Écritures : Pourquoi le Seigneur a-t-il traité ainsi sa ville et son peuple? Et un solitaire de cette nouvelle Thébaïde, sortant de dessous l'une des arcades à demi-brisées de la vieille métropole de

Notre-Dame, lui répondra : Parce que Paris s'est livré à l'iniquité, et que le peuple de saint Louis, oubliant son titre de fils aîné de l'Église, a manqué à la mission que lui avait confiée le Seigneur, de protéger et de défendre les intérêts catholiques dans le monde!...

Dieu n'a fondé les empires qu'en vue de son Christ.

Oui, les États ont une mission, les dynasties ont une mission, les évènements eux-mêmes ne sont coordonnés qu'en vue d'une mission ; et ce n'est que pour cette mission que le Souverain de l'univers accorde l'ascendant et la gloire, selon ce qui est enseigné par l'Esprit-Saint : Le Chaldéen n'a reçu la puissance que pour punir[1]. Dieu, qui a donné aux plantes la vie végétative, aux animaux la vie sensitive, aux anges la vie intellectuelle ; dont la main dirige le ciel et la terre, en même temps que sa bonté aime à s'étendre jusqu'aux moindres animaux et à la fleur des champs; Dieu pouvait-il souffrir que les empires du monde, avec leurs dominations et leurs servitudes, demeurassent étrangers aux lois de sa Providence[2]? Si la sagesse divine, qui a toujours une fin, leur a donné une domination, c'est en vue d'un rôle à jouer dans l'intérêt du bien. Elle n'a pas, dans le plan de la création, assigné à chaque être sa destination, à chaque homme sa fonction dans la société, pour refuser à ces immenses réunions d'hommes qu'on appelle nations, une fin à poursuivre, une mission à remplir. Cette

[1] Habacuc, ch. 1.
[2] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. 5, ch. 11.

mission, quelle est-elle? La réponse doit encore en être demandée à l'enseignement catholique. Avant comme après la Rédemption, Dieu a tout fait en vue de son Christ; là est tout le secret des missions imposées aux empires. L'histoire, a dit un religieux célèbre par ses travaux liturgiques, est un vaste drame dont Jésus-Christ est le héros, et qui a pour dénouement le triomphe de l'Église à la suite de mille combats. Pour le chrétien, l'apparition du Verbe incarné est le point culminant des annales humaines; il partage la durée de l'histoire en deux grandes sections : avant Jésus-Christ, après Jésus-Christ [1]. Si, pour continuer la pensée de l'illustre bénédictin, le chrétien, placé au pied de la Croix sur la sainte montagne, jette au loin ses regards sur l'histoire de l'humanité, elle n'a plus de mystère pour lui. Son œil embrasse-t-il toute la période des cinq mille cent quatre-vingt-dix-neuf ans qui séparent la création de la naissance du Messie : les bouleversements, le mouvement des races diverses, la succession des empires, c'est la route frayée pour le passage de l'Homme-Dieu et de ses envoyés. Étend-il son regard sur les siècles qui suivent la mort de cet Homme-Dieu; tout ce qu'il voit s'accomplit en faveur de l'Église et de ses enfants; car les maux comme les biens tournent à leur avantage; l'Église triomphe dans la persécution tout autant que dans la gloire. Les élévations, les crises, les renversements concourent également au plan éternel de Dieu, qui est de glorifier son fils dans l'humanité.

Le Chrétien donc, au lieu de chercher dans certains

[1] Dom Guéranger, *du Naturalisme dans l'histoire.*

moyens, dont la Providence a d'ailleurs toujours la disposition pleine et entière, nous voulons dire sous la direction d'une habile politique ou dans le succès des armes, les causes de la grandeur d'un peuple, les cherche dans les desseins de Dieu. Vico a prétendu voir dans la chaîne des évènements humains un progrès continu, une perfectibilité toujours ascendante ; le chrétien en attribue la fluctuation croissante ou décroissante à un but unique : le salut de l'humanité par le Messie. Sa philosophie de l'histoire est dans sa foi. Pour lui, le Christ à venir, comme le Christ venu, est le roi du monde. A venir, il en est le roi, parce que le monde, après sa chute, n'a vécu que de son attente et en lui ; parce que tous les empires ont servi, comme nous le verrons, à préparer sa venue et son règne, à conserver le royaume où il doit descendre et la race dont il doit sortir. Venu, il est le roi du monde, parce que toute puissance lui a été donnée au ciel comme sur la terre ; parce qu'il l'a racheté, qu'il lui communique la vie par la vérité évangélique et par les sacrements ; et enfin, parce qu'au dernier jour, il viendra juger toutes les générations, demander compte aux unes de la manière dont elles ont concouru à son avènement, examiner les autres sur leur soumission à son Église, divinement inspirée pour les conduire à la vertu, les mener à leur sanctification.

Car les peuples sont appelés à la même fin que les individus ; comme eux, ils sont créés pour connaître Dieu, l'aimer, le servir, et par ce moyen obtenir la vie éternelle. Qu'est-ce qu'un peuple, sinon une collection d'hommes? Or, si chacun de ces hommes a pour fin la gloire de Dieu et le salut, n'est-il pas évident que tous ces hommes réu-

nis en peuple auront encore la même fin? Les nations, a dit quelque part l'Esprit-Saint, sont créées pour la gloire de Dieu. Elles sont donc, d'après l'enseignement catholique, élevées à un état surnaturel avec lequel doit être en harmonie chacun de leurs actes. Le Créateur aurait pu les former seulement pour la terre, ne point leur donner d'autre fin que celle de ces troupeaux d'animaux sauvages qui errent dans les prairies de l'Amérique, et dont toute l'occupation est de brouter l'herbe; il a plu à sa bonté de les appeler à un ordre supérieur, de les former pour lui, de les convier à la possession de sa divine essence. Toute l'occupation de l'humanité, prise collectivement comme individuellement, doit donc tendre à rétablir en elle la ressemblance divine que le péché a dégradée. Ce rétablissement fut, dans les temps anciens, le but de toutes les vicissitudes de ce monde. Quand Dieu détruisit une nation, c'est que cette ressemblance divine était entièrement effacée; quand il en châtia une autre, c'est qu'il voulut l'aider à reproduire cette divine image, et à ramener dans ses actions les éléments divins de la vertu. Avant, comme après son avènement, toujours il prit les moyens de répandre la vérité sur la terre, afin d'entretenir chez les peuples cette vie surnaturelle. Ceux qui n'ont point marché à sa lumière en ont néanmoins aperçu les clartés; mais ils l'ont repoussée ou s'en sont rendus indignes : car nous sommes en droit d'avancer d'une nation païenne ce qui est dit d'un païen juste : Si elle s'était toujours conduite d'après la loi naturelle et ses sages institutions, sans dévier des principes généraux de la morale, Dieu aurait plutôt envoyé un ange qu'il ne l'eût point appelée à la connaissance de la vérité; en supposant toute-

fois qu'elle n'eût pu arriver où sont arrivés Job et d'autres gentils. Quelqu'éloignés qu'ils fussent du centre où brillait la vérité, elle les a illuminés de ses rayons, comme pour nous montrer qu'elle était suffisamment répandue sur toute la terre.

Étant posée cette sublime vocation des peuples, il importe, pour les bien juger, de considérer en quoi ils se sont éloignés ou rapprochés de leur fin divine; de rechercher dans leurs lois, dans leurs institutions ce qui la favorisait ou la contrariait; de l'étudier dans leurs actes, leurs tendances nobles ou dégradées. Car de même qu'un saint, dans sa vie de dévouement à Dieu et à ses devoirs, l'emporte de beaucoup sur le mondain que son égoïsme attache exclusivement à ses intérêts ou à ses plaisirs; de même un peuple constamment occupé de la gloire de Dieu, comme les Juifs, ou de la défense de la justice, comme les Égyptiens, sera bien supérieur à un autre qui, comme Carthage, est tout entier aux intérêts de son négoce ou à la satisfaction de ses ambitieux projets. Le dernier mot ne sera donc pas dit sur un chef de peuple, quand on aura loué son ardeur belliqueuse ou son génie administratif, ou même son empressement à procurer le bien-être matériel de ses sujets. Il faudra, s'il est juif ou chrétien, qu'on puisse montrer ses actes en faveur du bien spirituel de son peuple, ses établissements pieux, l'instruction solidement religieuse qu'il aura fait distribuer aux jeunes générations; et, s'il est païen, la mesure dans laquelle il aura concouru à la propagation de la vérité, la surveillance qu'il aura exercée sur les mœurs, son zèle à rendre la justice dans ses États. Le prince chrétien qui, oubliant pourquoi son peuple a été créé, aurait

négligé le côté religieux et moral de sa charge, eût-il conquis l'univers entier et rendu tous ses sujets deux fois millionnaires, on devrait l'estimer non-seulement le plus inutile, mais le pire des souverains. Rien ne saurait l'excuser d'avoir manqué le but suprême pour lequel Dieu l'a placé sur le trône, c'est-à-dire la sanctification de ses sujets. Son devoir était de rapporter à cet important objet les actes de son administration, ses conquêtes, tout, jusqu'au soin même des intérêts matériels que le chrétien ne doit cultiver qu'en vue du salut.

Que faut-il conclure de cet état surnaturel de l'humanité? Que, comme il n'y a point pour le chrétien de philosophie séparée de la religion, de même il ne saurait exister d'histoire purement humaine. L'homme, ayant été appelé divinement à l'état surnaturel, et cet état étant sa fin, les annales de l'humanité doivent en offrir la trace. Pour expliquer complètement sa destinée, il est donc nécessaire d'avoir recours à l'élément révélé. Dieu seul pouvait apprendre à l'homme par la révélation tout ce qu'il était dans le plan divin. La raison peut bien, dans ses spéculations, analyser les phénomènes de l'esprit, de l'âme et du corps; mais par là même qu'elle ne peut saisir le phénomène de la grâce qui transforme l'esprit, l'âme et le corps, pour les unir à Dieu d'une manière ineffable; elle est hors d'état d'expliquer pleinement l'homme tel qu'il est, soit que la grâce sanctifiante, habitant en lui, le transforme en un être divin; soit que l'ayant chassée par le péché ou ne lui ayant pas permis de pénétrer encore, il se trouve descendu au-dessous de lui-même. S'imagine-t-on que la société humaine, dans ses phases diverses que l'on appelle l'histoire, pourra

devenir explicable, si l'on n'appelle pas au secours ce même flambeau divin qui nous éclaire sur notre nature et nos destinées? Son histoire est le grand théâtre sur lequel se déclare au grand jour l'importance de l'élément surnaturel. L'histoire doit donc être chrétienne pour être vraie : car le christianisme est la vérité complète, et tout système historique qui fait abstraction de l'ordre surnaturel dans l'exposé et l'appréciation des faits est un système faux, qui n'explique rien et laisse les annales de l'humanité dans un chaos et une contradiction permanente [1].

Que faut-il encore conclure de cet état surnaturel de l'humanité? Que la philosophie de l'histoire, doit adopter comme fondement essentiel, comme base du développement de l'histoire universelle, le principe divin ; tellement qu'il serait impossible d'arriver à une parfaite appréciation des choses humaines, sans tenir compte de leur liaison intime avec ce principe divin qui les régit et les meut intérieurement. En sorte que l'historien chrétien fera bien, après avoir parlé des vertus qui ont élevé les nations, d'expliquer les missions spéciales auxquelles elles furent prédestinées par la Providence : noble destination qui brille fréquemment dans les phases que parcourt le développement progressif des peuples. Un examen éclairé saura, sinon pénétrer entièrement les vues secrètes de Dieu, du moins soulever un peu le voile mystérieux qui les recouvre ; découvrir parfois les causes qui amenèrent la Providence à permettre que le mal triomphât, qu'il étendît physiquement ou moralement son empire avec une puissance

[1] Dom Guéranger, *du Naturalisme dans l'histoire.*

générale et désastreuse ; exposer les effets de la vengeance divine dans la ruine des nations, ou dans ces calamités fatales, ces fléaux inévitables qui viennent fondre sur les époques de décadence ; car de semblables catastrophes peuvent avec raison être considérées comme des jugements partiels du monde. Ce ne sera même qu'en les considérant de cette manière qu'elles pourront être appréciées avec exactitude et vérité [1].

Ce programme de Schlégel, qu'il annonce sans le suivre, nous allons le développer dans la mesure de nos forces. Le chemin nous a été tracé ; mais personne n'y a marché avant nous. Daigne le Seigneur y soutenir nos pas ! Notre point de départ a été l'étude, la méditation, la prière ; puisse notre point d'arrivée être la gloire de Dieu et l'instruction de tous !

[1] Schlégel, *Philosophie de l'histoire*, leçon 10, passim.

LA JUSTICE ÉLÈVE LES NATIONS;

LE PÉCHÉ REND LES PEUPLES MALHEUREUX.

(Prov., ch. 14, v. 34.)

LORSQUE le Seigneur eut, dans le désert, constitué les Hébreux en nation, et donné à ce nouveau peuple la loi qui devait le régir, nous lisons dans les saintes lettres qu'il lui parla ainsi : Je suis le Seigneur votre Dieu. Si vous gardez mes préceptes, j'enverrai mon ange, afin qu'il vous précède et vous introduise dans la région que je vous ai préparée. Je serai l'ennemi de vos ennemis, et j'affligerai ceux qui chercheront à vous affliger. Si vous êtes fidèles à ma loi, j'enverrai devant vous ma terreur; elle mettra vos ennemis en fuite : je les livrerai entre vos mains, et je vous établirai dans une terre où coulent le lait et le miel; j'étendrai vos limites de la mer au désert. Si vous me servez, moi qui suis votre Dieu, je bénirai vos champs et vos fleuves [1]. Je ferai

[1] Exode, 23, passim.

tomber les pluies en leur temps ; et la terre donnera ses moissons, et les arbres seront couverts de leurs fruits. Le temps de la moisson s'unira à celui de la vendange, et l'époque de la vendange à celle des semailles. Vous n'aurez point à redouter les animaux nuisibles. Le glaive ne passera point vos frontières. Vous habiterez votre terre sans aucune crainte, et vous coulerez vos jours dans l'abondance et la paix. Je vous garderai et je vous multiplierai ; j'établirai mon alliance avec vous ; je placerai mon tabernacle au milieu de vos habitations, afin de veiller sur vous et de vous conduire moi-même : je serai votre Dieu et vous serez mon peuple. Si, au contraire, vous ne gardez pas tous mes commandements et que vous dédaignez ma loi, voici ce que je ferai contre vous : je vous visiterai soudain par la pauvreté et la maladie. En vain vous répandrez vos semences dans les sillons ; vos champs seront dévastés par les incursions étrangères. Je tournerai ma face contre vous, et vous tomberez devant vos ennemis ; ceux qui vous haïssent vous assujettiront. Si, loin de vous repentir, vous continuez de violer mes préceptes, j'amènerai sur vous d'autres fléaux plus redoutables encore. Je rendrai le ciel de fer, et la terre d'airain. Inutilement vous épuiserez-vous dans un pénible travail. Votre terre ne fournira point sa récolte, et vos arbres demeureront stériles. Des bêtes sauvages, remplissant vos contrées, dévoreront vos troupeaux et rendront vos chemins déserts. J'amènerai sur vos têtes le glaive vengeur, et j'enverrai la peste dans les villes où vous fuirez. Si, endurcissant vos cœurs de plus en plus, vous éclatez en malédictions contre moi, je marcherai contre votre rage avec une fureur opposée, et j'amènerai à la fois sept plaies terribles qui vous

châtieront de vos iniquités. Je détruirai les lieux de vos idolâtries et les simulacres de vos abominations; et vous tomberez au milieu de leurs ruines. Je changerai vos villes en solitudes, et je rendrai déserts vos sanctuaires. Votre terre sera désolée, ses cités détruites. Elle se reposera, joyeuse dans sa solitude, parce qu'elle ne se sera point reposée aux jours du sabbat, quand vous l'habitiez. Et vous, dispersés parmi les nations, vous languirez dans l'angoisse et la douleur, et la terre ennemie vous consumera 1.

Moïse, après avoir conduit le peuple d'Israël jusqu'à l'entrée de la terre promise, lui adresse ses derniers conseils. Il lui rappelle et les bienfaits du Seigneur et sa loi sainte. Puis il ajoute : Israël, j'ai placé aujourd'hui devant tes yeux les biens et les maux, la vie et la mort. Si tu écoutes la voix du Seigneur, ton Dieu, que tu gardes et observes ses commandements, il t'élèvera au-dessus des nations de la terre. Tu seras béni dans la ville et béni dans les champs; béni sera le fruit de ta terre et le fruit de tes troupeaux. Bénis seront tes greniers et tes celliers, bénies les œuvres de tes mains. Tes ennemis tomberont en ta présence, ils fuiront de toutes parts. Alors les peuples verront que le nom du Seigneur est invoqué sur toi, et ils te craindront. Le Seigneur te donnera en abondance tous les biens; il les multipliera en ton sein. Ouvrant le trésor des cieux, il répandra sur la terre en leur temps les pluies fertilisantes ; il t'établira à la tête des peuples, si tu observes la loi de ton Dieu. Mais si tu ne veux point écouter la voix du Seigneur, que tu violes ses préceptes, voici les malédictions qui fondront sur toi et te sai-

1 Lévitique, ch. 26, passim.

siront : tu seras maudit dans la ville et maudit dans les champs. Maudits seront tes enfants, maudits tes troupeaux et tes terres, maudits tes magasins et tes réservoirs. LeDieu des vengeances enverra sur toi la détresse, la famine et la peste ; il te frappera par des chaleurs brûlantes et par des froids excessifs ; il t'accablera par la pauvreté et les maladies. Il répandra la corruption dans l'air, et sur la terre de la poussière au lieu de pluie. Il te frappera d'aveuglement et te livrera chancelant à tes ennemis ; il leur abandonnera tes richesses amassées à grand prix. Tes fils et tes filles seront livrés à un peuple étranger. Tes yeux les verront et se dessècheront à l'aspect de leur misère. Un peuple que tu ignores dévorera les fruits de ta terre et de tes travaux ; tu seras livré à l'opprobre et opprimé tous les jours de ta vie. Si tu violes les commandements du Seigneur, tu confieras beaucoup de grains à la terre, mais tu en récolteras peu, parce que les insectes dévoreront tout. Tu planteras la vigne ; mais tu n'en récolteras rien, parce qu'elle sera rongée par les vers. Tes oliviers ne te donneront point d'huile, parce que tout coulera et périra ; la rouille couvrira tous tes arbres, et tes fruits se corrompront. Le Seigneur fera fondre sur toi tour à tour toutes les plaies d'Égypte. Et toutes les malédictions tomberont sur toi et te poursuivront, parce que tu n'auras pas servi le Seigneur ton Dieu, que tu n'auras pas gardé ses préceptes. Tu n'auras pas voulu servir le Seigneur dans l'abondance, tu serviras un ennemi dans la détresse. Il amènera contre toi des extrémités de la terre un peuple qui fondra sur toi comme l'aigle, un peuple orgueilleux qui n'aura pitié ni de tes vieillards ni de tes enfants ; mais qui dévastera tes campagnes, détruira tes villes, et te forcera, pendant

le siége, à manger la chair de tes fils, tant sera grande la misère où il te réduira ! Ensuite il te traînera en captivité. Alors ta vie sera comme en suspens; le matin tu diras : Qui me donnera de voir le soir ! [1] Et lorsque l'étranger, voyant la terre d'Israël stérile et déserte, demandera : Pourquoi le Seigneur a-t-il traité ainsi cette terre? On lui répondra : Parce que ses habitants ont oublié les bienfaits du Seigneur leur Dieu, qu'ils ont abandonné son alliance et son culte. Voilà pourquoi sa fureur s'est allumée contre cette terre, et pourquoi toutes les malédictions ont fondu sur ses habitants [2].

Bénédictions et malédictions sur les peuples anciens.

Dans ce prophétique tableau où sont décrites, d'après la conduite du peuple d'Israël, les phases diverses de son existence, avec leurs périodes de paix pleines de prospérités, leurs temps de misère si féconds en fléaux de tout genre, et jusqu'aux horreurs du dernier siége; Moïse nous représente l'établissement et le développement de ce peuple comme la conséquence de sa fidélité à la loi sainte qui communique la vie [3]; sa grandeur, comme la conséquence de ses vertus; ses revers et ses captivités, comme le châtiment des péchés de la nation. Sans doute ces bénédictions et ces malédictions, qui étaient à l'adresse des Juifs, ont affecté plus spécialement ce peuple, comme nous le verrons dans les prin-

[1] Deutéronome, ch. 28, passim.
[2] Deutéronome, ch. 29.
[3] Saint Paul, *Épître aux Rom.*, ch. 10.

cipaux évènements de son histoire; néanmoins, quand on jette un regard sur la vie des autres nations, qu'on interroge leur élévation et leur décadence, on n'ose nier que le Maître des empires, en promettant la paix et le bonheur à la justice et à la vertu, comme en menaçant la perversité et le crime de calamités et de désastres, ne s'adresse à tous les peuples. On est forcé, en parcourant leur histoire, de reconnaître avec le Sage que, si la justice élève les nations, le péché les rend malheureuses. Car, observe saint Jean Chrysostôme, leur histoire est pleine des châtiments infligés à leurs iniquités et des récompenses accordées à leurs bonnes actions. Les solennels exemples de cette double justice apparaissent continuellement d'une manière frappante. On est donc amené à reconnaître à chaque pas que toutes ont eu leur part de ces bénédictions du Seigneur ou de ces malédictions, selon leur conduite juste ou inique; et que le Dieu de tous les peuples, des Gentils aussi bien que des Juifs [1], leur a accordé à tous, comme à Israël, selon leurs œuvres. En effet, s'il n'a point épargné les branches naturelles, pourquoi aurait-il épargné les branches sauvages? S'il a récompensé ou puni d'après ses vertus ou ses iniquités la tribu privilégiée qui marchait à la lueur de la vérité; n'a-t-il point dû de la même manière récompenser pour leurs vertus naturelles, et surtout châtier pour leurs nombreux attentats, les nations plongées dans les ténèbres de l'erreur et assises à l'ombre de la mort?

Pour peu que l'on considère l'histoire des peuples de l'antiquité, on remarque, ainsi que nous le verrons en traitant de chacun d'eux, que leurs vertus morales sont les causes

[1] Saint Paul, *Épître aux Rom.*, ch. 3.

de leur élévation, comme la mission que leur assigne la Providence divine est la raison de leur existence Car, dans le plan de la Sagesse souveraine, qui ne produit rien sans but, les nations doivent avoir, avec la création tout entière, leur raison d'être dans les phases diverses de leur existence ; et cette raison d'être se trouve dans leur fin sociale et religieuse. De même que les hommes, élevés dans la sobriété à l'école de la vertu, se développent, se fortifient et deviennent aptes à remplir les positions auxquelles Dieu les appelle pour le bien de la société et de la religion ; de même qu'il leur donne des aptitudes différentes, selon les emplois divers auxquels il les destine ; ainsi en est-il des nations que Dieu a fondées : c'est lui qui leur donne la vie, qui les assemble et les gouverne ; c'est lui qui a établi les royaumes de la terre et divisé les enfants d'Adam en diverses peuplades [1]. Développées par la pratique de la tempérance et du devoir, elles se rendent capables d'accomplir les deux missions qui leur sont imposées par le Créateur, l'une dans l'intérêt de l'humanité, l'autre dans l'intérêt du peuple d'Israël, en qui réside la vérité de la doctrine et du culte ; parce que le Seigneur, qui, selon saint Paul, fait tout en vue de ses élus, a suscité les unes après les autres de puissantes nations pour le service du peuple élu de qui devait naître le Messie. Et quand ces nations ont accompli leur double mission, on ne saurait dire combien la décadence des mœurs amène vite chez elles la décadence sociale ; et combien surtout, lorsqu'elles abusent de leur mission ou y sont infidèles, le Seigneur appelle rapidement sur elles les calamités et la ruine. Presque

[1] Deutéronome, ch. 32.

toujours les vices opposés aux vertus qui les ont grandies occasionnent leur chute : comme si la Sagesse divine voulait par là montrer aux peuples qu'ils portent en eux-mêmes les causes de leur grandeur et de leur abaissement ; et que ces deux phases opposées de leur existence ne sont que la récompense ou le châtiment de leur conduite.

La Judée s'affermit par les vertus religieuses : la piété, la fidélité aux lois ; elle fait luire aux yeux des nations païennes la lumière de la vérité, conserve le dépôt de la promesse d'un Rédempteur. Mais ensuite elle est brisée à cause de ses infractions coupables, de ses impiétés sacriléges. La Phénicie développe sa puissance à l'aide des vertus morales, telles que la probité, la vigilance, auxquelles elle se montre fidèle au milieu des occupations du commerce. Elle alimente les royaumes de la terre, pourvoit à l'entretien et à la splendeur du culte judaïque ; et elle finit, dégradée par d'iniques transactions, et corrompue par un luxe sans bornes. L'Égypte, douée d'activité et de patience, demande sa prospérité à l'agriculture et à l'industrie, instruit les nations dans les sciences pratiques, nourrit les Hébreux pendant que ce peuple grandit et se multiplie ; mais plus tard, elle est engourdie et étouffée par le matérialisme. L'Assyrie emploie la force et le courage à élever l'édifice de sa grandeur ; elle défriche, rend habitables les immenses contrées boisées ou désertes de l'intérieur de l'Asie ; châtie les royaumes d'Israël et de Juda de leurs iniquités ; puis disparaît, minée par l'orgueil et l'ambition. La Perse établit son empire par la sobriété et l'équité ; apprend au monde les utiles connaissances de l'astronomie, rétablit le peuple de Dieu dans l'héritage de ses pères. Mais aussitôt après, elle s'éteint dans la

mollesse et dans l'injustice. La domination grecque se consolide par l'amour de la liberté, s'étend par un patriotisme ardent; concourt par l'étude des lettres et des beaux arts au développement de l'intelligence et des facultés morales de l'humanité; accorde de précieux priviléges au peuple juif dont elle propage les livres; ensuite elle succombe sous le poids de l'oppression, et se trouve enfin démembrée au milieu de l'anarchie par des factions armées. Le peuple romain, d'un caractère valeureux et magnanime, impose à la terre sa souveraineté par la conquête; porte la civilisation jusqu'aux contrées les plus reculées, groupe les peuples pour la prédication de l'Évangile, extermine la nation déicide; mais lui-même est enfin anéanti au milieu de ses basses adulations, de sa licence et de ses cruautés. Ainsi tous les empires qui successivement se sont élevés sur le monde, ont trouvé dans leurs vertus morales la cause de leur grandeur, ont accompli une mission terrestre et une mission divine, et ont disparu par les vices opposés aux vertus qui leur avaient donné la puissance. Ainsi le Seigneur récompense le courage des nations; il les élève pour ses fins, il les renverse à cause de leurs iniquités.

Ces élévations et ces abaissements des États, en conséquence de leur conduite morale, n'ont point échappé à l'observation des païens eux-mêmes. Après chacun de leurs grands revers, comme après chacune de leurs calamités publiques, nous entendons leurs historiens s'écrier : C'est la mauvaise foi, c'est l'impiété, c'est le dérèglement des mœurs qui ont attiré sur nous la colère de la divinité. Quand le Taygète, la montagne du crime, est ébranlé jusque dans ses fondements par le tremblement de terre qui renverse Lacé-

démone; quand Athènes est dépeuplée par la peste qui ravage la Grèce; quand enfin quelque fléau s'abat sur le pays et le désole, nous entendons aussitôt les écrivains païens avouer que les dieux punissent ainsi la cruauté, la perfidie, l'ambition effrénée, que ces calamités sont les effets du courroux d'un Dieu vengeur [1]. Dans la pensée de Cornélius-Nepos, la patrie qui violait le droit des gens sans remords, qui bannissait par jalousie ses grands hommes pour leur valeur ou leur justice, ne pouvait être toujours prospère et heureuse. Elle devait tôt ou tard expier par des revers ou des fléaux ses audacieux forfaits. Quand la tempête détruit les troupes persanes, envoyées pour piller les temples de la Grèce, Justin remarque qu'il n'est aucune force humaine capable de lutter contre la puissance divine, sans être brisée [2]. Lorsque l'ennemi est aux portes de Rome, que la révolte bouleverse ses provinces, que les revers accablent ses armées, ou que la famine décime sa population; nous trouvons que ce peuple, si fier dans le succès, si arrogant dans la victoire, humilie aussitôt son orgueil, offre des sacrifices, afin de fléchir le courroux céleste, remplit les temples de ses humbles supplications; tant est grande chez lui la persuasion que les défaites et les fléaux publics sont un châtiment de notre orgueil et de nos impiétés! Tite-Live et Tacite, les deux historiens de la gloire du peuple romain, en sont si persuadés que, bien souvent, après avoir rapporté ou décrit quelques-unes de ces grandes calamités qui fondaient sur Rome, ils ajoutent : Ainsi fut punie la violation des

[1] Diodore, liv. 11, ch. 63.
[2] Justin, liv. 2, ch. 12.

traités ; ainsi reçut son châtiment le mépris de la religion ; et d'autres réflexions par lesquelles ils reconnaissent les effets de la vengeance divine.

Ces unanimes témoignages des peuples s'humiliant dans le malheur, et adorant la main qui les frappe, suffiraient pour démontrer que le Seigneur adressait à toutes les nations les promesses et les menaces faites à la nation juive; et que, comme il l'a châtiée dans sa perversité, ainsi il les a châtiées toutes dans leurs crimes. Mais nous avons des témoignages bien plus éclatants, bien plus positifs encore : ce sont les attestations de Dieu lui-même par la bouche de ses prophètes. Si nous consultons Osée, nous trouvons que les menaces adressées au peuple juif s'étendent aux autres peuples : Écoutez la parole du Seigneur; il va entrer en jugement avec ses créatures, parce qu'il n'y a plus ni vérité, ni miséricorde, ni science de Dieu sur la terre. Les blasphèmes, les mensonges, l'homicide, le vol, l'adultère l'ont inondée; le sang est tombé sur le sang. C'est pourquoi la terre pleurera ; tout ce qui l'habite languira, et les animaux des champs, et les oiseaux du ciel, et les poissons de la mer. Les enfants des hommes se sont multipliés avec leurs iniquités ; je changerai leur gloire en ignominie [1]. L'impureté, l'injustice et le meurtre : voilà les causes des abaissements des nations; pourquoi l'une ne rencontre qu'une humiliante défaite, alors que ses légions croyaient marcher à un triomphe certain; et pourquoi l'autre voit fuir, saisis d'une terreur panique, des soldats jusque là invincibles. Les récits de l'antiquité, non moins que

[1] Osée, ch. 4.

les annales modernes, nous apprennent comment le Dieu des justices réprime l'impiété blasphématoire d'un peuple, comment il couvre de honte l'ambition d'un injuste conquérant. Ici, il fait périr de misère une armée perdue dans les régions glaciales de la Scythie; là, il en détruit une autre dans les marais fangeux qui bordent le Danube, où il l'a conduite; ou au sein des forêts de la Germanie dans lesquelles il l'a égarée. Tandis que les sables brûlants de l'Éthiopie engloutissent les phalanges victorieuses des monarques qui veulent s'égaler aux Dieux; les neiges du Nord ensevelissent les innombrables bataillons des souverains qui se prétendent les maîtres de la terre. Ainsi sont enveloppés dans une même ignominie, couverts d'un semblable opprobre, le blasphème du potentat et l'orgueil du fort!

Voulez-vous connaître encore mieux les différents genres de châtiments réservés aux peuples prévaricateurs; écoutez Ézéchiel, le grand révélateur des iniquités des peuples: Fils de l'homme, lorsqu'une nation aura péché contre moi, et qu'elle se sera établie dans sa prévarication, j'étendrai, dit le Seigneur, ma main pour la châtier. J'enverrai sur elle la famine, et je ferai mourir chez elle les hommes et les animaux. Si j'envoie des bêtes farouches pour la dévorer, et que trois hommes comme Noé, Daniel et Job sont en ce lieu là, ils ne délivreront ni leurs fils ni leurs filles; mais eux seuls seront préservés. Si j'amène le glaive sur cette terre, ou que j'y répande la peste, afin de détruire les hommes et les animaux; quand ces trois justes se trouveraient au nombre des habitants, ils ne pourraient conjurer de tels malheurs; ils ne délivreraient par leur justice que leurs

propres âmes [1]. Ce passage du prophète ne vous montre-t-il pas encore assez éloquemment que les pestes, qui enlèvent des populations, les guerres qui dévastent des provinces, les famines qui désolent des contrées, et tout ce qui jette l'épouvante dans les royaumes, sont autant de fléaux par lesquels Dieu punit une nation coupable? Ouvrez Jérémie, le prophète des lamentables calamités : Voici ce que dit le Seigneur : Prends de ma main la coupe du vin de ma fureur, et tu y feras boire toutes les nations vers lesquelles je te conduirai. Elles boiront et elles seront troublées, et elles chancelleront à la vue du glaive que j'enverrai parmi elles. J'acceptai cette coupe de la colère, et j'en fis boire à tous les royaumes placés sur la surface de la terre, en commençant par celui de Juda, et répandant les vengeances du Seigneur sur tous les autres; car aucun empire n'y échappera. L'affliction passera d'une nation à une autre nation; les victimes tomberont d'un bout de la terre à l'autre; car c'est lui qui juge les peuples et livre les impies à la mort. Poussez des lamentations, pasteurs des peuples; les jours sont comptés après lesquels vous périrez. La fuite sera enlevée aux souverains, leurs États seront dévastés, et la terre sera ravagée par le courroux du Tout-Puissant [2]. Ne croirait-on pas, en entendant cette saisissante prophétie, assister déjà à ces épouvantables bouleversements qui tour à tour vont renverser les grands Empires de l'univers, rendre déserte la Judée, détruire la Phénicie, dépeupler l'Égypte, ruiner l'Assyrie, anéantir la monarchie persane, démem-

[1] Ézéchiel, ch. 14, passim.
[2] Jérémie, ch. 25.

brer l'empire grec, et partager aux Barbares les conquêtes du peuple romain? Partie du centre, la destruction n'a-t-elle pas, en effet, promené son glaive exterminateur sur tous les royaumes de la terre, et n'est-elle pas arrivée avec sa torche incendiaire jusqu'aux extrémités du globe? Partout sur son passage se sont entassés les cadavres des peuples, se sont amoncelées les ruines des cités; les débris mêmes des empires ont disparu. Quand a passé sur les nations la colère du Tout-Puissant, les chefs des peuples enivrés du vin de sa fureur, ont été pris de vertige, les populations ont chancelé comme un homme ivre; on a vu tomber les plus fiers monarques au milieu de leur grandeur, et leurs timides sujets tendre les bras aux fers de l'esclavage. On a vu des royaumes s'éteindre dans la sédition, des provinces s'entr'égorger avec acharnement, et le spectacle rapporté par les Écritures de guerriers tournant leurs armes contre les guerriers de leurs propres légions. Les uns, comme l'Assyrien, ont été surpris au milieu de leurs festins; les autres, comme le Romain, dans les jouissances de la victoire. Le Grec a senti le sceptre du commandement s'échapper de ses mains, au moment même de ses plus glorieux triomphes; l'Égyptien a perdu sa puissance au temps de ses plus grandes prospérités; le Persan s'est endormi sur la molle couche qu'il s'était préparée avec les dépouilles de l'Assyrie vaincue, et s'est réveillé dans la servitude. Tous, les uns après les autres, sont tombés sous le glaive de la justice vengeresse; et quand ces grands États se sont écroulés, la terre a retenti du fracas de leur chute; les ténèbres de la désolation l'ont couverte; et, pour emprun-

ter l'expression d'Isaïe [1], le soleil a été obscurci par la fumée de leur ruine!

Bénédictions et malédictions sur les peuples modernes.

Ce n'est point seulement pour les peuples anciens qu'ont été formulées les promesses et les menaces du divin Législateur; mais c'est aussi pour nous, peuples modernes, qui sommes gouvernés par la même Providence, régis par la même Justice; pour nous surtout, nations chrétiennes, qui avons recueilli l'héritage de l'infidèle Israël, et sommes devenus par adoption, comme le dit saint Pierre, la race choisie, le nouveau peuple de Dieu [2]. Il nous importe donc de considérer, comme adressés à nous-mêmes, ces solennels avertissements donnés à son peuple. Nous avons le même Dieu; il répandra ses richesses, ainsi que l'atteste l'Apôtre des gentils, avec la même abondance sur tous ceux qui l'invoqueront [3]. Mais aussi il châtiera avec la même sévérité les fautes de tous les violateurs de sa loi; ou plutôt sa sévérité sera inexorable, parce que, selon les paroles de saint Pierre aux premiers chrétiens, nous avons abusé de plus de grâces. S'il n'a point épargné les anges qui ont péché, et s'il les a précipités dans l'abîme; s'il n'a point épargné le monde à son origine, et s'il a répandu sur la société pervertie les eaux du déluge; s'il a puni les villes de Sodome et de Gomorrhe, en ensevelissant sous les cendres

[1] Isaïe, ch. 5.
[2] Saint Pierre, I Épître, ch. 2.
[3] Saint Paul, *Épître aux Romains*, ch. 10.

de leurs ruines leurs impudicités ; ne faut-il pas conclure que sa justice éclatera principalement contre ceux qui, pour satisfaire leurs impurs désirs, suivent les mouvements de la chair, qui méprisent les puissances, qui sont audacieux, pleins d'eux-mêmes, et qui, blasphémant contre la saine doctrine, ne craignent point d'introduire des sectes nouvelles? Semblables à des animaux sans raison, ces hommes iniques blasphèment ce qu'ils ignorent, font de la volupté les délices de leur vie, ne sont qu'opprobre et infamie, regorgeant de délices et s'abandonnant à la dissolution de leurs festins. Ils ont quitté la voie droite pour s'égarer dans les sentiers de l'erreur. Parlant un langage vain et orgueilleux, ils attirent par l'appât des voluptés sensuelles, ils promettent la liberté, étant eux-mêmes esclaves de la corruption; mais leur propre corruption les fera périr. Il eût mieux valu pour eux qu'ils n'eussent point connu les sentiers de la justice que de retourner en arrière, après y avoir marché, et d'abandonner la loi sainte qui leur avait été donnée [1]. Astres errants, nuées sans eau, que le vent emporte çà et là, continue saint Jude, arbres stériles et sans racines, ils se corrompent en tout ce qu'ils connaissent naturellement. Malheur à ces enfants de Caïn! Ils imitent la rébellion de Coré, ils périront comme lui. Vagues furieuses de la mer, ils répandent la corruption comme elle répand son écume ; mais un tourbillon de tempêtes leur est réservé pour l'éternité [2].

Nous n'appliquerons ce langage des Apôtres ni à ces

[1] Saint Pierre, II Épît., ch. 2, passim.
[2] Jude, *Epître aux fidèles*.

tempêtes de feu où seront agités sans interruption ni fin les fauteurs de schismes et d'émeutes, qui ont bouleversé le monde ; ni à ces épuisements prématurés de la débauche, punie du raffinement de ses voluptés par d'intolérables douleurs ; ni à ces astres errants, sortis de leur orbite, pour troubler l'harmonie céleste, nous voulons dire ces superbes représentants d'une science indépendante, qui tournent contre le Christianisme les connaissances humaines, qui attaquent une religion dont ils ignorent la sublimité et les bienfaits ; et qui tombent, en punition de leur orgueil, sous le joug de honteuses passions. C'est surtout dans la destinée des nations chrétiennes que les paroles apostoliques rencontrent plus d'une application saisissante. A part Théodose et quelques autres, qui ont vu dans le Catholicisme la source du bonheur [1] ; qu'est-ce que l'histoire du Bas-Empire, sinon un long état de langueur pénible et d'humiliations avilissantes dans lesquelles il expie sa profonde corruption et ses hérésies sans nombre ? Quelle fut, en effet, la vie des principaux sectaires qui ont, par leurs doctrines hétérodoxes, suscité contre l'Église la révolte d'une partie de ses enfants ? Après avoir traîné, comme Luther, dans les excès de la débauche, une existence pleine d'agitations et de remords, ils finissent, comme Arius, dans les atroces tortures d'une mort subite. Car il est à remarquer que tous les hérésiarques, usurpateurs du sacerdoce sacré, ont eu le sort que leur prédit saint Jude, une mort soudaine et violente. Que sont devenues les provinces livrées aux troubles de l'hérésie ? Elles ont trop souvent expié leurs erreurs par

[1] Saint Pierre, Épître 1, ch. 3.

d'interminables guerres. Quelle a été la durée des royaumes chrétiens schismatiques, lorsqu'ils persévérèrent dans leur séparation? La puissance des Vandales, dominateurs de l'Afrique, barbares dont les mœurs austères offraient, selon la remarque de Salvien, toutes les garanties désirables de durée, ne subsiste que cent ans. En Espagne, celle des Visigoths et des Suèves, tombés dans l'Arianisme, est bien vite étouffée dans le sang et la corruption. A peine le royaume des Ostrogoths, en Italie, a-t-il persécuté l'Église qu'il disparaît, après cinquante ans d'existence. Celui des Burgundes, infecté pareillement de l'hérésie arienne, est anéanti dès sa naissance par les armes de Clovis. C'est qu'en effet, remarque saint Avitus, en menaçant ce royaume de cette fin précoce, l'Esprit-Saint nous apprend que les États qui abandonnent la loi du Seigneur ne tardent pas à être détruits.

Il est d'ailleurs facile de le comprendre : comme l'erreur est l'opposé de la vérité, c'est-à-dire de Dieu en qui seul réside la vie, elle ne possède point d'élément de vie et de conservation ; bien plus, comme elle est par essence le mal, elle produit nécessairement des fruits de mort qui corrompent peu à peu et finissent par détruire. Que sont, en effet, de nos jours, les enfantements de l'erreur dans les États soumis à la domination de l'hérésie? A mesure que ces pays qu'on vantait, parce qu'on ignorait leur mode d'existence, nous ont été connus; que leur vie intime nous a été révélée, n'avons-nous pas été étonnés? Ne le sommes-nous pas tous les jours à la nouvelle de ce qui se passe actuellement aux États-Unis, devant ces rixes sanglantes, cette barbarie sauvage des mœurs et ces nombreux forfaits

laissés impunis? N'avons-nous pas été saisis d'effroi, en lisant dans les feuilles publiques d'Angleterre l'ignorance et la dégradation de ses classes ouvrières, la détresse de ses classes pauvres, l'immoralité de ses classes adolescentes et viriles, l'immense déficit de ses finances, l'injustice ou la révoltante partialité de ses gouverneurs, la cruauté des persécutions de son gouvernement? Qui ne voit, dans tous ces vices de constitution et de mœurs des États livrés à l'hérésie, l'action délétère de l'erreur? Il n'est aucun de ces vices qui n'ait été l'objet de rapports détaillés et d'alarmantes paroles au sein des parlements. Ainsi, de l'aveu même des hommes chargés de l'administration de ces pays, tous marchent infailliblement à leur ruine. Ils n'y échapperont qu'en rentrant dans le giron de lÉ'glise que Jésus-Christ a seule constituée dépositaire de la vérité; et qui seule, en effet, depuis sa fondation, communique sa grandeur et sa force aux royaumes dociles à sa direction et sincèrement attachés à ses lois. Considérez plutôt la monarchie catholique d'Espagne : aussi longtemps qu'elle a réglé sa conduite sur les conseils de l'Église, n'a-t-elle pas prospéré? N'est-ce point le catholicisme qui, au temps de Charles-Quint, a donné l'empire du monde au royaume de saint Ferdinand? Si maintenant il se trouve tourmenté par les révolutions, n'est-ce point parce qu'il s'est écarté dans ces derniers temps de son antique fidélité? Est-ce que les populations de l'Allemagne n'ont point toujours rencontré dans les souverains Pontifes des défenseurs précieux contre le despotisme de leurs empereurs? N'ont-elles pas été plus heureuses, quand Rome défendait leurs droits contre les vexations des seigneurs, qu'aux époques où les guerres

désastreuses de la réforme ravageaient leur territoire et les dépouillaient de leurs biens ? Que l'on compare la tranquillité prospère du royaume de Naples, fermement catholique, aux agitations ruineuses du Piémont, travaillé par l'esprit du mal ; et l'on comprendra mieux encore l'exécution constante des menaces du Très-Haut : Si cette nation se révolte contre ma loi, méconnaît mon autorité, sa domination s'affaiblira, les malédictions fondront sur elles et la poursuivront jusqu'à ce qu'elle périsse.

Si les royaumes chrétiens qui abandonnent la foi catholique et romaine et se séparent de la vraie religion, encourent la malédiction céleste ; combien plus seront maudits ceux qui haïssent la vérité catholique, ceux qui persécutent l'Église de Jésus-Christ. La chute de l'Empire d'Orient sous les coups d'infidèles placés par le Seigneur sur les confins des royaumes du Christ, pour les éprouver et les châtier, et qu'il tenait en réserve de l'Hellespont à Gibraltar : comme il avait conservé sur les frontières de Judée les débris de Chanaan pour maintenir les Israélites dans le devoir, ou les punir de leurs infidélités ; les longues et récentes perturbations du Portugal, si glorieux alors qu'il prenait possession des Indes au nom de la religion qu'il voulait y implanter ; si faible depuis que l'esprit philosophique l'a poussé à persécuter cette même religion et à en torturer, dans les religieux, les plus vaillants auxiliaires ; les humiliations des États catholiques d'Italie, chaque fois qu'au moyen-âge ils entrèrent en contestation avec le Saint-Siége ; les tribulations des empereurs d'Allemagne, quand ils cherchèrent à usurper le pouvoir de l'Église ; tout démontre avec une irrésistible évidence qu'il ne saurait y avoir de vie

ni de prospérité durables dans la persécution contre Dieu, de paix ni de bonheur dans la révolte contre son Église. Ils s'exposent donc à un abîme de maux, les gouvernements chrétiens qui, loin de protéger la foi, de la défendre contre l'infidélité ou l'hérésie, persécutent l'Église de Dieu, incarcèrent ou exilent ses ministres, chassent ses religieux, pour les spolier de leurs biens, patrimoine des pauvres. De quels fléaux vengeurs ne sont point menacés ces peuples que l'Église a nourris du lait de la vérité, selon l'expression de l'Apôtre, qu'elle a élevés par sa direction tutélaire au point de grandeur où ils sont parvenus; et qui repoussent cette mère pour tendre la main à l'hérésie ou à l'erreur, et accepter d'une marâtre les principes d'insubordination, les semences d'iniquité qui feront, s'ils ne les rejettent, germer la mort en leur sein?

Est-ce que l'histoire demeurera toujours un livre fermé pour ces peuples qu'aveuglent de déplorables passions? Est-ce que les leçons du passé ne les instruiront jamais? Qu'ils considèrent notre France. Elle aussi a eu ses moments d'écarts et de crises. Il fut un temps, qui n'est pas encore bien loin, où, séduite par les déclamations de philosophes insensés, ces faux sages dont parle l'Écriture, entraînée par leurs excitations impies, elle exila de sa terre l'Église de Jésus-Christ et ses ministres vénérés; elle vendit à l'encan le patrimoine sacré dont les fondateurs de sa gloire avaient doté les hommes de dévouement qui priaient pour sa prospérité, soignaient ses pauvres, formaient à la vertu et à la bravoure ses jeunes générations. Mais en fut-elle plus riche après ces spoliations sacriléges? Le dénûment de ses meilleurs citoyens la rendit-il plus prospère? L'Église de France,

en partant pour l'exil, emporta dans d'autres contrées les bénédictions dont elle couvrait notre pays; avec elle s'éloignèrent la paix et le bonheur. La chute de l'autel entraîna celle du trône; le vol des biens du clergé commença la spoliation générale des propriétaires. Le noble suivit le prêtre dans le lieu du bannissement; l'ouvrier et le savant montèrent avec lui à l'échafaud. Les temples se fermèrent au peuple; les prisons s'ouvrirent pour le recevoir. Le sang du Rédempteur ne coula plus sur nos autels; celui des hommes inonda la terre. La paix chrétienne fut bannie du sol français; les guerres avec leurs perturbations l'envahirent. L'airain, qui convoquait à la joie et au calme dans le recueillement des lieux saints, gronda et meurtrit sur les champs de bataille. Ceux qui, pour renverser la puissance établie, usurper l'autorité, avaient fait retentir aux oreilles de notre infortunée patrie les noms menteurs d'affranchissement et de liberté, appesantirent sur elle le joug d'un despotisme tel qu'on n'en vit jamais de plus écrasant. Renouvelant les hideuses proscriptions de Marius et de Sylla, ils établirent sur toute l'étendue de son territoire la domination permanente de la terreur. Le trouble, la révolte, la guerre régnèrent en France avec la disette et la mort. Quand ils tombèrent à leur tour dans le gouffre où ils avaient englouti notre prospérité et notre bonheur, tout était renversé!!... A la démolition des temples avait succédé la destruction des asiles du repentir, des établissements charitables, des hospices, des maisons d'éducation. Il ne resta plus dans notre belle patrie que des ruines ensanglantées, des débris noircis par la foudre vengeresse, et les traces du passage de la justice de Dieu, qui était venue châtier des libertés schisma-

tiques, des doctrines athées et des mœurs licencieuses. Ne voient-ils donc pas, ces peuples qui vantent tant nos prétendues conquêtes de la révolution, qu'elles ne sont que les conquêtes du mal et de l'impiété? Ne sentent-ils pas que cette prétendue égalité, qu'ils admirent, n'est que l'égalité de la misère établie par la spoliation ; et que la liberté qu'ils envient a rempli nos campagnes de brigandages, et rougi du sang de nos pères les places publiques de nos cités?..... Ce n'est pas quand une tête de roi a roulé dans le sang, quand des enfants se sont noyés dans des ruisseaux de sang, qu'il convient de s'éprendre d'une folle admiration pour les systèmes d'où sont sorties ces horreurs. Ce n'est pas quand la Vendée fut le théâtre d'effroyables massacres, pour avoir voulu défendre sa foi; et que la plupart des familles françaises pleurent encore quelques-uns de leurs membres tombés sous la hâche du bourreau, ou tués sur les champs de bataille de l'Italie et de l'Allemagne, injustement envahies, qu'on doit applaudir à la conspiration de démagogues, dont les efforts tendent à ramener ces scènes de désolation et de deuil. En face des ruines, le moment est mal choisi pour propager les écrits incendiaires, et présenter l'apologie de la plus désastreuse période de notre monarchie. Qu'elles viennent, ces populations qui se jettent tête baissée dans l'abîme des révolutions, contempler nos régions déboisées, nos palais et nos maisons incendiés, nos monuments renversés; qu'elles viennent constater l'irréparable perte de ces chefs-d'œuvre dont le Catholicisme avait parsemé la France; elles sauront alors comment, au jour de ses vengeances, le Très-Haut châtie dans sa colère la nation chrétienne qui lui devient infidèle ; elles apprendront quel dé-

luge de maux fondra sur elles, quand la mesure de leurs iniquités sera comble et qu'aura sonné l'heure de la justice céleste.

Fléaux et calamités des temps présents.

Mais à quoi bon évoquer plus longtemps de lamentables souvenirs, et appeler en témoignage des vengeances divines nos malheurs passés, quand l'Europe entière gémit encore sous la verge du châtiment? Ne semble-t-il pas qu'en traçant, dans la Genèse, le tableau des calamités qui, dans la suite des âges, allaient descendre sur Israël coupable, le Seigneur ait eu aussi en vue les malheureux temps où nous vivons? Quand a-t-on vu tous les fléaux qu'il annonce se succéder avec autant de rapidité, pour accabler les enfants des hommes? Est-il une année qui n'apporte avec elle son épidémie particulière? Au choléra a succédé le typhus; au typhus, la suette; à la suette, le croup. Et quand ces épidémies mortelles, après s'être abattues sur tous les royaumes chrétiens, pour y faire des milliers de victimes, paraissent ralentir leur action; voici que l'Orient, où a pris naissance notre première corruption et d'où nous sont venues depuis toutes les maladies contagieuses, nous envoie un autre fléau, la fièvre jaune, qui a récemment multiplié ses ravages dans une de nos capitales; et qu'à la porte de l'Europe la peste attend que le Maître lui fasse signe pour traverser la Méditerranée et envahir nos villes. A cette triste époque de révolutions continentales, tous les vices ont envahi l'Occident : l'hérésie avec ses erreurs, le blasphème avec ses imprécations, la violation du repos du dimanche avec ses infractions

au culte public, les injustices d'un commerce aux tendances matérialistes, l'égoïsme avec son insupportable orgueil, les rixes avec leurs éternelles haines, la débauche avec ses scandaleux excès, tous les genres d'impuretés avec leurs dérèglements universels, la révolte contre Dieu, contre les rois, contre les pères, avec ses indifférences et ses mépris, impure cohorte que l'enfer a vomie sur le monde. C'est pourquoi tous les fléaux, comme au temps des invasions, se sont réunis pour faire peser sur cette terre d'iniquité tous les genres de châtiments.

Les animaux, aussi bien que les végétaux, sont couverts de la malédiction qui nous enveloppe ; tout ce qui est destiné au service ou aux besoins de l'homme se trouve comme frappé de stérilité et de mort. Vos animaux périront, a déclaré le Seigneur par Moïse ; et, le long des fleuves du Nord, une maladie pulmonaire enlève les bestiaux ; tandis que, dans les régions du Midi, une autre épidémie s'est jetée sur les vers à soie. Vos vignes, piquées par les vermisseaux, ne produiront rien ; elles fleuriront, mais elles ne porteront point de fruits. Sur les arbres qui produisent l'huile, tout coulera ; les autres se couvriront de rouille et demeureront stériles. Y a-t-il une plus frappante application de ces menaces que ces années consécutives de détresse dans les pays qui plantent la vigne ou cultivent l'olivier ou le noyer pour leurs huiles? Si Dieu punit le cultivateur par la maladie de la vigne, le pauvre est frappé par celle de la pomme de terre, et le riche par la rouille dont se couvrent ses arbres fruitiers, condamnés à la stérilité. Et ce qui prouve que toutes ces épidémies diverses, ravageant le règne animal comme le règne végétal, sont destinées à châtier nos viola-

tions des lois saintes, c'est que, depuis dix ans, la science cherche en vain le remède efficace à opposer à l'invasion de tant de fléaux. Quand le Seigneur veut frapper l'espèce humaine, il ne permet pas qu'elle ait sous la main le moyen de conjurer ses coups. Voilà pourquoi, malgré les riches primes offertes, on est encore à trouver le remède du choléra, à découvrir celui de la pulmonie des mammifères, et à rencontrer la guérison de la vigne et de la pomme de terre. Toutes les recherches n'ont abouti jusqu'à cette heure qu'à d'insignifiants palliatifs. Quand le bras du Très-Haut aura fini de châtier, si tant est que nous revenions à une conduite meilleure, les remèdes se découvriront, ou plutôt les fléaux disparaîtront d'eux-mêmes aussi soudainement qu'ils sont arrivés. En attendant, comme il a coutume de punir sa créature par où elle pèche, il réprime les débauches de la classe ouvrière par la disette du vin; les impudicités d'une jeunesse corrompue, par ces mortalités d'enfants qui font trop souvent et si lamentablement expier à des époux les libertinages de leur vie passée, ou les impurs désordres du mariage. Ainsi fut punie par des douleurs d'entrailles la gourmandise des Israélites dans le désert; ainsi mourut dans la maison de David, d'après l'annonce du prophète, l'enfant de l'adultère. Vous vous plaignez, dit saint Jean Chrysostôme, de ces fléaux qui se déchaînent sur les villes comme sur les campagnes, et atteignent tout un peuple; de ces maladies qui, usant lentement les principes de la vie, anticipent sur les jours de la vieillesse et livrent le corps à une précoce décrépitude; vous vous plaignez de ces disgrâces inattendues, de ces revers affreux qui, du sommet de l'opulence, précipitent dans la misère. Ce sont autant de

coups de la justice céleste ; c'est le crime qui les a provoqués, c'est le péché qui a enfanté tous les maux dont la société gémit.

Vous cherchez parfois la cause de ces crises qui, à certaines époques, entraînent des établissements industriels dans une ruine plus rapide encore que leur fortune ; de ces faillites multipliées d'une manière effrayante, par lesquelles se trouvent fermées de nombreuses maisons de commerce et de banque ; ne sentez-vous pas que c'est le trop juste châtiment de ces spéculations cupides, sans frein ni bornes, qui nous dégradent, et qui finissent par transformer la Grande-Bretagne et la France en deux vastes fabriques ? Comme s'il ne fallait pour notre subsistance que les produits de l'industrie, comme si un pays ne s'appauvrissait pas à mesure qu'on en multiplie les besoins et les dépenses ! Ne sentez-vous pas qu'une lèpre inconnue aux siècles de la charité chrétienne, le paupérisme, qui ronge maintenant des contrées jadis dans l'abondance, n'est que la punition méritée du matérialisme sans frein où se sont précipitées ces régions ? Elles ont voulu satisfaire brutalement leur soif de possessions et de jouissances ; et le Seigneur, selon sa menace, les visite par la pauvreté [1]. Quelle est la cause de ces longues sécheresses dont on implore la fin, mais hélas ! sans la prévoir ? Quelle est la raison première de ces brûlantes chaleurs qui font dépérir la plante, ou de ces froids glaçants qui gèlent la graine à peine germée ? La réponse se trouve dans la sainte Écriture : Quand le Tout-Puissant veut envoyer la famine chez son peuple, il empêche la maturité des

[1] Lévitique, ch. 26.

récoltes ; la fleur offre de belles espérances, mais l'épi demeure aride. Vous sèmerez, déclare le Seigneur, mais vous ne récolterez pas ; les insectes dévoreront vos semailles. Vous confierez beaucoup de graines à la terre, mais vous moissonnerez peu [1]. Ainsi le sol d'Israël fut consumé et changé en poussière, selon la menace d'Élie, par une sécheresse de trois années. Ainsi languit dans la famine, à la suite d'hivers rigoureux, le royaume de Juda. Le Seigneur rend aride la terre que glace l'impiété [2]. Il change les fleuves en déserts, un sol fertile en champs incultes, à cause de la malice de ses habitants [3].

Il est un dernier vice, que nous avons signalé, et qui est devenu la plaie des sociétés modernes, c'est l'esprit d'insubordination et de révolte que souffle partout le chef invisible de la première rébellion : insubordination des familles contre la loi de Dieu, révolte des enfants à l'égard de leurs parents dont les ordres ne sont plus respectés ; insubordination de la littérature mise au service des mauvaises passions, révolte de la philosophie ressuscitant tous les systèmes erronés des païens contre la foi catholique, règle et fondement de toute croyance morale ; insubordination des pouvoirs civils contre l'Église dont l'autorité spirituelle est foulée aux pieds, révolte des sujets contre les gouvernements constitués qu'ils renversent. C'est ainsi que, dans les familles comme dans les États, fermentent de continuelles rébellions, pour faire expier aux hommes leurs incessantes révoltes contre le Maître du ciel et de la terre. Il est, pour la

[1] Deutéronome et Prophètes.
[2] Jérémie, ch. 3.
[3] Psaume 106.

société comme pour l'homme, des moments de crise redoutables. Tout se remue en ces instants, tout bouillonne en son sein; un malaise universel se fait sentir dans son corps, une fièvre de renversements agite ses membres, une espèce de vertige s'empare de son chef. L'esprit du mal, se glissant dans les artères vitales de cette société, infiltre partout son poison corrupteur. On n'entend plus alors sortir de sa bouche que les délirantes clameurs d'une raison égarée; ses gestes sont ceux de l'exaltation ou de la folie. Il semble que le monde entier, chancelant sur ses bases d'impiété, va périr dans les étreintes d'une dernière convulsion. Que fait le souverain Médecin de l'univers pour guérir ce grand corps social? Il passe le fer et le feu sur les endroits les plus attaqués, tranche impitoyablement les membres morts, tout ce qui, déjà en putréfaction, n'est plus guérissable : et des royaumes, gangrenés par le vice, disparaissent; et des nations dont l'impiété a éteint la vie, s'effacent. Puis il soumet les autres membres aux rigueurs d'un traitement sévère, en leur imposant les privations de la disette, ou les salutaires remèdes de ses fléaux vengeurs. Telles sont les causes des évènements qui changent la face du monde, des transformations qui s'opèrent parmi les peuples, et des châtiments qui frappent les nations. Telles sont les raisons dernières de ces immenses bouleversements, salaire du péché, au fond duquel le genre humain endormi se réveille. Celui qui dirige les mouvements réguliers du monde, en produit aussi les bouleversements soudains. Lorsqu'il est irrité contre les pécheurs, dit le Sage, il ébranle la terre, il soulève les flots, il déchaîne les vents; il appelle la grêle et les débordements des fleuves comme auxiliaires de son courroux.

Il arme les créatures pour se venger de ses ennemis, et tout l'univers combat avec lui contre ces insensés [1]. Ces épouvantables catastrophes sont décrites à grands traits par le prophète-roi : Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes mon refuge et ma force. Le Seigneur est mon appui, il est mon libérateur. Les douleurs de la mort m'ont environné, les flots de l'iniquité se sont élevés pour me couvrir. Au milieu de mon angoisse, j'ai appelé Dieu à mon secours. Lorsqu'il s'est ébranlé, la terre s'est troublée et a frémi; les fondements des montagnes se sont agités. Sa colère a monté comme un tourbillon, l'incendie est sorti de sa bouche. Il a abaissé les cieux et il est descendu : les ténèbres étaient sous ses pieds; il a pris son vol sur les ailes des Chérubins, il s'est élancé sur les ailes des vents. Il a amoncelé la nuit et s'est enveloppé des eaux et des nuées. Aux éclairs de sa face, les nues se sont ouvertes; elles ont vomi la grêle et le feu. Sa voix formidable a dissipé les ennemis, la foudre les a consumés. Alors ont été dévoilés les réservoirs des eaux, et les fondements de la terre ont été mis à nu. Mais le Seigneur m'a protégé, il m'a conduit par la main [2].

Oui, que le juste bénisse sur la terre le Dieu qui le soutient! Il écarte de lui les périls, il dissipe ses ennemis, comme l'astre du jour à son lever dissipe les ténèbres. En vain les adversaires de la vérité, les ennemis du Catholicisme se sont ligués pour l'anéantir : au moment de la détresse, quand leur triomphe paraissait assuré, le Très-Haut s'est levé; et, semblable au vent impétueux, il les a disper-

[1] Sagesse, ch. 5.
[2] Psaume 17.

sés, comme ces noires vapeurs amassées dans les airs, que l'ouragan dissipe. En vain les méchants ont élevé, comme une tour de Babel, les monuments de leurs forfaits : il s'est élancé ainsi que le Chérubin sur les ailes des vents, et, les balayant du sol, il a dispersé jusqu'à leur poussière. Qu'est-il advenu à ces campagnes chargées de coupables moissons, fruit d'un labeur défendu? Le vent du désert y a soufflé l'aridité ; les récoltes se sont desséchées sur leur tige, et les habitants ont langui dans la famine. Que reste-t-il de ces cités du crime, dont les iniquités répandaient partout la terreur et la désolation, et qui semblaient dans leur audace impie menacer le ciel? La justice vengeresse a déchaîné sur elles les esprits de discorde, et elles se sont ensevelies sous les ruines de leurs dissensions meurtrières; car les dissensions arrivent pour punir les iniquités d'un peuple [1]. Si vous nous interrogez, nous chrétiens, sur la cause de ces incendies qui dévorent les villes et n'en laissent que des décombres, nous vous répondrons avec un de nos docteurs : C'est par les flammes de leurs impures passions qu'a été allumé dans ces nouvelles Sodomes le feu qui les a dévorées. Car le feu, comme la grêle et la mort, a été créé pour la vengeance céleste [2]. Si vous nous demandez quelle punition attend ces contrées d'où ont été bannies les saintes pratiques de la religion et les observances de la morale, nous vous dirons, en montrant l'horizon obscurci : Voyez-vous ces nuages amoncelés les uns sur les autres, comme des chaînes de montagnes? Voilà la vengeance que prépare celui

[1] Eccli. 40.
[2] Eccli. 39.

qui charge les nuées d'accomplir ses décrets sur la terre [1]. Un tourbillon transporte en un clin d'œil ces masses noires avec les foudres qu'elles recèlent. Où vont-elles, ces nuées menaçantes? Elles vont frapper et dévaster les régions de l'impiété. De toutes parts la grêle détruit, la foudre allume, le torrent déracine. Quand la tempête a accompli son œuvre de destruction, elle va répandre ailleurs de nouveaux désastres, punir d'autres crimes. Puis, après avoir frappé, dit Job [2], les endroits qui lui étaient marqués, la foudre retourne vers son maître et lui dit : Me voici. Et les populations ne sortent de leur stupeur que pour constater leur ruine.

L'histoire ne nous montre-t-elle pas des armées païennes assaillies par un épouvantable orage qui les met en fuite, pendant que l'armée chrétienne s'agenouille pour remercier son Dieu du prodige libérateur? Car c'est lui qui habite la tempête dont sont frappés ses ennemis, comme il est dans la nue qui protége son peuple. Il est le Dieu des tempêtes; à sa voix, la mer se dresse mugissante pour engloutir dans ses abîmes les vaisseaux et la richesse inique d'une nation dont il veut réprimer les rapines. Il est, enseigne le prophète, le Dieu des grands évènements; il change à son gré les dominations et les empires. Par lui les rois règnent et les conquérants triomphent. Quand sa justice, lassée des iniquités d'un royaume, l'a rayé du rang des nations, il va chercher par la main sur la terre lointaine le guerrier chargé d'exécuter ses arrêts; il le revêt de force et de courage; puis, le promenant à la tête d'une armée victorieuse à travers les

[1] Job, 37.
[2] Job, ch. 36.

provinces qu'il veut dévaster, il le conduit jusqu'au cœur de l'empire dont il lui livre les forteresses. Les chefs de ces royaumes contemplent avec tranquillité cet ennemi qui s'approche, confiants dans la hauteur de leurs murailles et dans la multitude de leurs guerriers. Assuré du triomphe du nombre ou de la réussite d'une habile stratégie, le monarque se repose sur la science de ses sages; le peuple se rit du danger. Mais tout à coup le péril s'aggrave, il devient imminent. En vain alors on court, on s'agite; l'empressement ne sert qu'à augmenter la confusion. La précipitation fait commettre des fautes irréparables; le chef se trouble, les généraux perdent la tête, les hommes d'État sont confondus, les forces publiques paralysées, tout est perdu. Le Dieu des armées trouble lui-même ceux qu'il veut perdre; lui-même il renverse leurs murailles et terrasse leurs combattants. Ainsi est tombé l'empire d'Assyrie; ainsi plus tard fut, à son tour, foulé aux pieds le royaume persan. Il est redoutable le courroux du Très-Haut, quand il descend pour exercer ses jugements sur la nation puissante qui a appesanti son joug de l'Aquilon au Midi sur les populations vaincues. Les peuples étaient devenus les esclaves de ses fiers sujets; les royaumes formaient les provinces de son vaste empire: les rois servaient ses souverains. D'un pied superbe et dédaigneux elle foulait le monde assujetti à ses lois et le parcourait en dominatrice. Mais voilà qu'au milieu de ses triomphes il l'arrête: car il est le Dieu fort, aucune puissance ne saurait lui résister. Des peuplades barbares, des populations jusque-là dédaignées accourent avec une impétuosité irrésistible et se ruent sur le colosse. Après l'avoir renversé, elles l'achèvent avec ses propres armes, elles le démembrent, s'en partagent

les sanglantes dépouilles. Antiquité de la puissance, souveraineté universelle, gloire de plusieurs siècles, tout, jusqu'au nom même du géant, disparaît. Voilà comment, au jour de ses vengeances, le Tout-Puissant traite les nations qui, au lieu de protéger les peuples, les asservissent. Voilà comment est tombé le colosse de l'empire Romain, quand fut arrivé le moment marqué pour sa ruine. Voilà comment tombera au Nord une formidable puissance, si elle persévère dans le schisme qui rend sa domination despotique.

Parfois on est stupéfait des calamités soudaines qu'on voit fondre sur un peuple : ses colonies révoltées tournent contre lui ses propres armes ; ses provinces les plus florissantes sont dépeuplées par l'émigration. Des crises commerciales paralysent les efforts de sa riche industrie ; la démoralisation gagne toutes les classes ; ses législateurs aux abois ne savent par quels moyens répressifs arrêter les vols et les assassinats. Les cent voix de ses journaux font entendre par intervalles un immense cri d'alarme. Et les catholiques de l'Europe, arrêtant leurs regards effrayés sur les désolations de cette terre, se demandent avec tristesse : Comment l'île des saints a-t-elle été changée en un repaire de brigands ?... Hélas ! si l'on remontait dans les annales du passé de ce peuple, on découvrirait la cause de ses présents malheurs. Placé comme une pierre d'achoppement sur le chemin des nations, n'a-t-il pas apostasié sa foi, imposé l'erreur aux contrées soumises à son pouvoir et inondé le monde civilisé de sa propagande hérétique ; tandis que les intérêts de son commerce aveuglément servis maintenaient ailleurs un paganisme abrutissant ? N'a-t-il pas profité des troubles des autres royaumes pour y souffler le feu de la discorde au pro-

fit d'une ambitieuse domination ? Et sa politique révolutionnaire n'a-t-elle point en tout temps fomenté partout la révolte, et substitué dans les États sa propre prépondérance à l'autorité de l'Église de Dieu ? Tout en conservant un vain simulacre de religion laissée à l'arbitraire de chacun, c'est-à-dire réglée par la passion ou l'intérêt, il a en réalité, dans la pratique, échangé son Dieu contre des dieux d'or et d'argent, avec lesquels il nous a tentés, avec lesquels il nous a bravés. Ah ! ce peuple a fait trop de mal à l'Europe, son règne a été celui de la destruction. Qu'il ne s'étonne donc plus si la révolution, qui le châtie par d'affreux renversements, bouleverse maintenant les unes après les autres chacune de ses colonies, avant de déchirer ses provinces, en rentrant dans le sein qui l'enfanta. Qu'il ne s'étonne plus si l'Europe, écrasée du poids de son orgueilleux mépris et de son insultante fierté, contemple avec une sorte de satisfaction ses humiliations et ses désastres, et si son matérialisme égoïste subit d'irréparables échecs : c'est le Seigneur qui visite dans sa colère ce peuple ivre et dévoyé, parce qu'il n'a pas concouru à sa gloire divine ; mais qu'il a, au contraire, servi d'instrument à la puissance des ténèbres pour tenter les nations et les entraîner dans toutes les erreurs politiques et religieuses. Ce sont ses crimes de deux siècles d'oppression qui, selon les imprécations du prophète [1], retombent sur sa tête en pluie de sang, en cruautés qui n'ont d'égales que ses froides cruautés envers ses sujets catholiques, et les esclaves forcés d'alimenter son commerce. Quand ces révoltes seront apaisées, si toutefois elles s'apaisent, d'autres

[1] Ezéchiel, ch. 7.

évènements tout aussi imprévus surgiront, et des coups plus forts encore lui seront portés ; car le Seigneur agit soudainement, nous apprend l'Esprit-Saint ; c'est à l'imprévu qu'on reconnaît son action directe. Avec le démon de l'hérésie, le génie du mal est entré dans le cœur de cette nation maritime ; elle a persécuté le Catholicisme en Europe ; elle a voulu détruire le règne de la vérité dans le monde ; le moment est venu où elle peut redouter le sort de Carthage. Comme cette perfide dominatrice des mers, elle n'a employé son pouvoir qu'à ruiner, dépeupler et torturer : ruiner l'Écosse, dépeupler l'Irlande, torturer ses propres enfants ; elle n'a parcouru les mers que pour anéantir le commerce des autres peuples, exterminer les populations indigènes des terres où elle aborda, pressurer ses colonies. N'est-il pas à craindre pour elle, ou à espérer, s'il est vrai que c'est dans le malheur qu'elle doive retrouver sa foi, que le Dieu des justices ne la livre bientôt au peuple rival chargé, depuis sa fondation, de l'exécution des éternels arrêts (*Gesta Dei per Francos*) ? Car tandis que la puissance britannique s'agite pour ressaisir une domination qui lui échappe, reconstituer un pouvoir qui s'en va, le Seigneur guide lui-même, au milieu des circonstances les plus difficiles, le peuple Franc, qui peu à peu lui redevient fidèle. Il conserve ses colonies, même celle qui se trouve à côté du foyer de la révolte. Il lui fait traverser, au milieu du calme le plus complet, des années de disette, de guerres et d'inondations ; et, le relevant des humiliations dont l'étranger l'avait couvert, il le replace, comme le roi d'Israël, sur un trône de gloire à la tête des nations.

Nous avons posé, d'après les saintes Écritures, les prin-

cipes de la souveraine intervention de Dieu dans le gouvernement des États; et, en esquissant quelques traits généraux de l'existence des nations, nous avons montré la constante action de Celui qui, pour parler le langage du prophète, a les yeux toujours arrêtés sur les royaumes coupables, afin de les châtier, ou de les effacer de dessus la terre [1]; abordons maintenant l'histoire de chaque peuple; et, à travers les combinaisons d'une politique que la Providence sait mener à ses fins, comme à travers les évènements de la fortune ou du hasard, qui ne sont que l'accomplissement des décrets immuables, suivons le règne du Seigneur sur le développement, la grandeur et la chute de chaque empire. Nous y remarquerons avec M. de Maistre que, quand il a résolu de ramener à l'ordre, par la punition, une nation criminelle; d'humilier ou d'exterminer un État prévaricateur, de renverser les trônes ou de transporter les sceptres, il emploie presque toujours, pour exercer ces terribles vengeances, des tyrans, des usurpateurs, des conquérants féroces qui se jouent de toutes les lois. Rien ne leur résiste, parce qu'ils sont les exécuteurs d'un jugement divin. Mais pendant que l'ignorance humaine s'extasie sur leurs succès, on les voit disparaître subitement, comme l'exécuteur, quand il a fini [2]. En considérant ces immenses bouleversements qui agitent les siècles; cette force majeure à laquelle ils sont soumis, et ces desseins d'En-Haut à l'accomplissement desquels les chefs des peuples concourent, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, nous apprendrons avec Bos-

[1] Amos, ch. 9.

[2] De Maistre, *Dèlai de la justice divine*, ch. 15.

suet que Celui-là seul tient tout en sa main qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et dirige tous les conseils. Nous apprendrons que ce long enchaînement de causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride; et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants : il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs : il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances. Il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse, quand il lui plaît, le sens égaré; et celui qui insultait à l'aveugle-

ment des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser le sens que ses longues prospérités. C'est ainsi que Dieu règne sur les peuples [1].

[1] Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, ch. 8.

JUDÉE.

Vertus, bases du royaume de Judée.

An. av. J.-C. 1605.

En ces temps le Seigneur parla ainsi à Josué : Lève-toi, passe le Jourdain avec mon peuple. Tout l'espace que la plante de votre pied aura foulé, je vous le donnerai. Les limites de vos possessions seront le désert et le Liban, l'Euphrate et la grande mer. Josué, ayant commandé aux Hébreux de se sanctifier, traversa le Jourdain ; et, guidé par l'ange du Seigneur, il marcha contre les peuples de Chanaan, rassemblés en aussi grand nombre que les sables des rivages. Il les extermina aux eaux de Mérom, parce que le Seigneur les lui avait livrés pour leurs crimes. Et il partagea leurs possessions, leurs villes, leurs dépouilles entre les enfants de Jacob. Alors il dit aux Israélites réunis : Vous voyez tout ce que le Seigneur a fait pour vous, qu'il est un Dieu fort et saint. Considérez maintenant qui vous devez adorer des dieux de ces peuples vaincus ou du Dieu qu'ont servi

vos pères. Le peuple répondit : Nous servirons toujours le Seigneur notre Dieu. Josué répliqua : Vous avez aujourd'hui choisi le Seigneur pour votre partage. Et, prenant une pierre, il éleva le monument de cette solennelle promesse [1]. La sainteté et l'engagement d'une inviolable fidélité au Dieu du ciel et de la terre : telles sont les bases sur lesquelles s'assied le royaume d'Israël.

Dans ces pieuses observances, dans son empressement à célébrer les fêtes du Seigneur, le peuple hébreu trouvera la source de sa prospérité. Les vertus de pénitence qu'il pratiquera dans la fête des expiations, le zèle pour la gloire de Dieu auquel l'invitera la fête des tabernacles, la confiance que lui inspirera la fête de Pâque, et la soumission dont la fête de la Pentecôte déposera les leçons dans son âme, seront autant de causes de sa grandeur. L'oblation qu'il fera du bélier, pour racheter ses offenses en se réconciliant avec son Dieu, attirera sur lui une protection attentive à écarter les périls. Il s'entretiendra dans une humble dépendance de Dieu, et reconnaîtra sa domination souveraine par l'immolation des holocaustes. Il offrira des sacrifices pour obtenir les faveurs célestes, et faire descendre sur sa famille et ses biens d'abondantes bénédictions. Si, malgré ces puissants moyens de vertu, le peuple s'abandonne au mal ; il aura, pour ouvrir les yeux sur ses crimes, pour réfléchir sur ses égarements, la cérémonie annuelle des expiations publiques. Un jour de pénitence et de jeûne préparatoire, dans le repos le plus absolu, amènera le repentir dans son cœur. Puis lorsque, livré tout entier à ses réflexions, il aura assez médité

[1] Josué, ch. 1 et suiv.

sur les écarts de sa conduite, arrivera le moment solennel de l'aveu public. Le grand-prêtre confessera, en présence de toute la nation réunie, les iniquités d'Israël ; et, les déchargeant sur un bouc émissaire, il le chassera au désert. Quelle influence ne devait point avoir sur les démarches ultérieures une semblable expiation ? L'aveu public des crimes, le pardon sollicité par la pénitence, l'imposante solennité d'un peuple réuni pour rétracter son passé : n'était-ce point là le secret de donner à l'avenir une vie, une impulsion nouvelles.

A la fête des expiations succédait celle des Tabernacles, destinée à faire ressouvenir que, dans le désert, les premiers Israélites avaient longtemps habité sous la tente. Pendant sept jours les Hébreux habitaient pareillement sous des tentes de feuillages dressées dans la campagne. Cette vie agreste les mettait en garde contre la mollesse, et, en les rappelant à l'existence rude et nomade de leurs ancêtres, elle nourrissait ou ramenait les vertus de sobriété dont ces ancêtres avaient donné l'exemple. Des réjouissances et des festins étaient, il est vrai, célébrés durant ces jours ; mais c'étaient les banquets de l'hospitalité : l'étranger et le pauvre y étaient conviés [1]. Un autre but de cette fête, c'était de remercier le Créateur et de le glorifier pour la magnificence de ses dons. La gloire de Dieu : tel était le but suprême des solennités religieuses de la nation juive ; toute nation doit y tendre, parce que Dieu a créé tous les peuples pour sa louange [2] Cette ambition de la gloire de Dieu qui anima toujours le peuple hébreu, pendant que les autres n'avaient

[1] Deutéronome, ch. 16.
[2] Deutéronome, ch. 26, v. 19.

que des ambitions terrestres, devint pour lui un principe d'élévation et de grandeur. Elle porta ses princes à défendre contre les envahissements des infidèles placés sur ses limites, l'héritage réservé du Seigneur. Elle inspira à David ces chants immortels, dont l'impie envie la popularité, et qui, après avoir embelli les cérémonies juives, sont encore le principal ornement des solennités chrétiennes. Elle dicta à Salomon ces livres où parle la Sagesse incréée. C'est la noble passion de la gloire de Dieu qui exalta les âmes des saints rois de Juda. C'est elle qui donna naissance aux glorieux règnes d'Ézéchias et de Josaphat, sous lesquels le royaume s'éleva au-dessus des États voisins, amateurs de son alliance. C'est elle enfin qui engagea les Machabées dans ces brillants combats qui jetèrent un dernier lustre sur la dernière période de l'histoire juive.

La fête de Pâque arrivait ensuite. Instituée en mémoire de la délivrance de la captivité d'Égypte, elle était destinée à perpétuer chez le peuple le souvenir des grandes miséricordes, des protections éclatantes de son Libérateur; à entretenir à son égard la reconnaissance et l'amour. Dans cette fête annuelle, et dans deux autres, où toute la nation devait se réunir des différents points de la Judée, l'esprit de nationalité prenait un essor nouveau; on voyait croître l'amour de la religion et du bien public. Rien ne ravivait le patriotisme comme ces solennités nationales et religieuses tout ensemble, dont Jérusalem était le théâtre. Cette capitale voyait accourir dans son enceinte tous les Juifs, pressés soit d'implorer la miséricorde de Dieu dans la détresse, soit d'invoquer son assistance avant de marcher à l'ennemi, soit de retremper leur courage après la défaite, ou bien encore

de chercher un terme aux divisions intestines des tribus; et toujours ces majestueuses assemblées, tenues en présence du Seigneur, excitaient l'ardeur des combattants, ranimaient les courages abattus, rapprochaient les cœurs ou rendaient les malheureux à l'espérance. Au temps de la dédicace du temple, tous s'en étaient retournés en louant Dieu et en bénissant le souverain; au temps d'Esdras, tous avaient reporté dans leurs foyers un esprit plus soumis aux lois, une confiance plus grande dans la protection du Très-Haut.

Enfin la fête de la Pentecôte rappelait chaque année aux Juifs qu'ils devaient demeurer fidèles aux préceptes de la loi donnée sur le Sinaï. De l'observation de la loi dépendaient la consolidation et la prospérité de l'État. C'est pourquoi Moïse, outre cette solennité annuelle, avait ordonné qu'il y eût tous les sept ans une fête spéciale, durant laquelle on relirait tous les commandements du Seigneur. Quand, dans l'année de la rémission, avait-il dit, tous les enfants d'Israël s'assembleront pour paraître devant le Seigneur, vous lirez les paroles de la loi devant tout Israël, hommes, femmes et enfants réunis, afin que, l'écoutant attentivement, ils l'apprennent et en observent toutes les ordonnances [1]. Qui ne connaît les abaissements dans lesquels sa transgression précipita le royaume de Juda? Aussi quand les enfants d'Israël rentrent de la captivité, leur premier soin est de s'assembler à Jérusalem dans une fête religieuse, et d'ordonner à Esdras, docteur de la loi, d'apporter le code de Moïse, que le Seigneur leur avait donné. Esdras apporte la loi devant la

[1] Deutéronome, ch. 31.

multitude des hommes et des femmes, et devant tous ceux qui peuvent entendre. Debout sur une estrade, d'où il est élevé au-dessus de tous, il ouvre le livre, et tout le peuple se lève. Alors Esdras bénit le Seigneur le grand Dieu; et tout le peuple, élevant les mains, répond : Amen, amen; puis il s'incline et adore, prosterné contre terre. Quand il a repris ses places, lecture lui est faite à haute voix du texte de cette loi, dont tous confessent avec larmes que la violation leur a attiré les plus grands malheurs. Les prêtres, les lévites, les princes signent l'engagement d'y être désormais fidèles; et, dans le reste du peuple, ceux qui ont l'intelligence répondent pour leurs frères; et les principaux d'entr'eux promettent et jurent qu'ils marcheront dans la loi de Dieu [1].

Mais pour mieux saisir l'influence de cette loi sur le développement et la prospérité du royaume, entrons dans quelques détails; et remarquons d'abord que celui qui la formula, ne fut point simplement un homme revêtu de l'autorité et de la confiance de ses concitoyens, conséquemment toujours borné dans ses connaissances et dans ses vues : le Législateur des Hébreux, c'est Celui qui est la vérité même, et qui, connaissant à fond les besoins du peuple auquel il s'adressait, puisa dans son infinie Sagesse les lois qui devaient le mieux répondre à ces besoins. Aussi le code législatif dicté à Moïse, soit qu'on en considère l'équité ou la sagesse, soit qu'on se préoccupe des devoirs qu'il prescrit, des vices qu'il tend à réprimer, ou des droits qu'il est chargé de sauvegarder; apparaît toujours à la hauteur de

[1] Esdras, liv. 2, ch. 8.

sa destination, et le protecteur de tous les genres d'intérêts. Jamais législation, en descendant à de si minutieux détails, ne s'est élevée à des considérations si hautes. Les graves obligations envers Dieu, envers l'État et le souverain sont accompagnées de mille prescriptions envers le citoyen, le pauvre et l'étranger. Chaque évènement est prévu, chaque situation nouvelle éclaircie. La guerre a ses règles comme la paix; les familles reçoivent de la loi, ainsi que la société, leur impulsion directrice. Rien n'est laissé à l'arbitraire, parce que tout doit être conforme à la vérité et inspiré par elle. Mais abordons cette législation modèle, afin de mieux saisir dans ses diverses applications l'influence qu'elle eut sur les destinées de la nation juive.

L'honneur de Dieu est le premier devoir inscrit sur les tables du Sinaï : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu. » Le Seigneur, appelant plus tard Moïse, lui parla ainsi du haut du tabernacle : Lorsqu'un homme d'entre mon peuple offrira un holocauste au Seigneur, il l'offrira de bœufs et de brebis sans tache. Suivent une foule de prescriptions, insignifiantes minuties pour l'observateur superficiel, mais qui étaient, selon la remarque de Bossuet, destinées à séparer profondément le culte du vrai Dieu des nombreux cultes rendus aux idoles tout autour de la Judée. En tête de la constitution, on ne lit point, comme ailleurs, les devoirs envers la patrie, mais le devoir envers Dieu, parce qu'il est la pierre angulaire de l'édifice social, la base sur laquelle il repose; Dieu est le centre des associations, des institutions; et elles n'auront de durée qu'autant qu'il en sera le lien; il est, en un mot, comme lui-même le déclare, le principe et la fin de chaque être qui, créé par lui, doit

tendre à lui. Voilà la raison de ces sacrifices ordonnés pour chaque jour, de ces prières commandées pour ainsi dire à chaque heure, parce que l'homme doit à Dieu chacun de ses instants. Voilà la raison de ces prémices impérieusement réclamées, qui forcent la créature à reconnaître que tous les biens de la terre descendent de la bonté céleste. L'accomplissement de ce devoir capital envers Dieu est la plus sûre garantie des devoirs envers la patrie ; il maintient dans un État la bonne harmonie entre les membres, le respect dû au pouvoir, la subordination aux lois, observances qui font la force d'une société.

Après Dieu, rien n'est plus sacré pour l'homme que les auteurs de ses jours ; rien ne lui est plus cher que son épouse et ses enfants. C'est pourquoi à la suite des devoirs envers Dieu, arrivent les devoirs envers la famille : Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs snr la terre de ton héritage. Plus loin il est ajouté : Quiconque aura frappé son père ou sa mère ou les aura maudits, sera puni de mort [1]. Le foyer domestique, si peu respecté parmi les païens, devient un sanctuaire inviolable : Tu ne commettras point l'adultère ; tu ne désireras point la femme de ton prochain. Au Lévitique, des ordonnances détaillées assurent une protection efficace à chaque membre de la famille ; elles entourent la pureté de la femme et la faiblesse de l'enfant des garanties les plus solides : Tu ne commettras le mal avec aucun de tes proches ; tu ne livreras point tes filles à la prostitution, ni tes fils en sacrifice à Moloch. Le séducteur d'une vierge lui donnera une dot et l'épousera [2].

[1] Exode, ch. 20 et 21.
[2] Lévitique, ch. 18 ; Exode, ch. 22.

Crainte révérentielle et prévenance envers les parents, respect et fidélité à l'égard des épouses, protection et conservation des enfants : telles sont les lois sages à l'aide desquelles la famille, absorbée dans les autres pays par l'État, livrée au despotisme et au désordre, est relevée et mise en honneur dans la Judée. A côté de cette famille vivent d'autres familles : non contente de protéger les membres de chacune d'elles, la loi, protectrice aussi du droit de propriété, règle les rapports des familles entre elles, pour qu'elles vivent en paix : Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, ni rien de ce qui est à lui. Tu ne déroberas pas. Quiconque aura dérobé rendra le double ; et, si l'objet est considérable, le quadruple. Si quelqu'un endommage un champ ou une vigne, ou qu'il laisse aller son troupeau dans le champ d'autrui, il donnera ce qu'il a de meilleur dans son champ ou sa vigne, selon l'estimation du dommage. Vous ne retiendrez point le salaire de l'ouvrier. Le dépositaire rendra fidèlement le dépôt confié. Celui qui prêtera n'exigera aucun intérêt [1].

La cinquantième année sera l'année jubilaire : les biens vendus devront être rendus aux familles, et toutes rentreront dans leurs possessions [2]. Tandis qu'en plusieurs États le vol est encouragé chez les jeunes gens, la concussion tolérée chez les fonctionnaires, l'injustice laissée impunie chez les grands ; tandis que d'exorbitantes usures rongent le peuple et le réduisent pour toujours à la mendicité ; dans la nation juive, tout dommage causé même à un objet emprunté doit être réparé ; l'emprunt, ruineux ail-

[1] Exode, ch. 20 et 22; Deutéronome, ch. 23; Lévitique, ch. 25.
[2] Lévitique, ch. 25.

leurs, devient chez elle un service de charité ou de complaisance ; et le maintien des maisons est assuré par le retour des biens à toutes les familles dans la cinquantième année. C'est ainsi qu'avec la faculté d'aliéner pour se libérer de ses obligations, un hébreu était dans l'impuissance de ruiner sa maison à tout jamais. Autant les autres législations font peu de cas de la vie et de la liberté individuelle, autant la loi mosaïque veille à l'indépendance et à la conservation de l'homme. Tu ne tueras point, dit le Seigneur ; quiconque frappe un homme avec intention de le tuer, mourra de mort. Quiconque, en se querellant, fait une blessure qui suspende le travail, en remboursera le salaire. Celui qui aura dérobé un homme libre sera puni de mort. Celui qui aura blessé grièvement son serviteur le renverra libre. Si vous achetez un esclave hébreu, il vous servira six années ; à la septième il s'en ira libre [1]. Non-seulement on ne rencontre pas à l'égard des esclaves ces cruautés révoltantes passées en habitude dans les sociétés païennes ; mais l'esclavage n'est dans ce royaume qu'une espèce de servage limité à six ans. Si ton frère dans sa détresse s'est vendu à toi, ne le traite point comme un esclave, mais comme un mercenaire, jusqu'à l'année du jubilé. Les règles les plus strictes de la justice, ainsi que les préceptes de la plus bienveillante charité, doivent présider aux relations et au commerce de la vie. Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain, déclare le Seigneur à son peuple, tu ne le tromperas pas. Tu ne commettras pas d'injustices envers lui, et tu ne l'opprimeras pas par force. Tu ne

[1] Exode, ch. 21.

maudiras point le sourd, et tu ne placeras pas de piéges devant l'aveugle. Tu ne haïras point ton frère en ton cœur ; mais si tu rencontres sa brebis égarée dans le chemin, tu la lui ramèneras. Tu ne chercheras point la vengeance et tu ne te souviendras pas de l'injure de tes concitoyens [1]. Qu'il y a loin de ces prescriptions au sentiment qui poussait un illustre général partant pour l'exil à souhaiter que sa patrie malheureuse eût bientôt besoin de ses services! Combien elles s'éloignent des dispositions légales qui permettaient à un prince renommé pour sa mansuétude, à Germanicus mourant, de dire aux amis qui l'entouraient : Si vous m'aimez, vengez-moi [2]! Les consolations de la vengeance, selon l'expression de l'historien Justin [3], consolations sauvages et cruelles si goûtées des Anciens, ne seront point connues des Hébreux ; ils ne connaîtront que les douces consolations du pardon.

La veuve, l'orphelin, le pauvre dédaignés et méprisés chez les autres peuples, auront, chez le peuple d'Israël, des titres spéciaux à son respect et à sa sollicitude : ce sera le respect dû à l'infortune et la sollicitude dont on entoure le malheur. Leurs droits occuperont une large part dans la législation mosaïque. Nous lisons au livre de l'Exode : Vous ne nuirez ni à la veuve ni à l'orphelin. Si vous les offensez, ils crieront vers moi, et j'entendrai leur cri. Ma fureur s'enflammera, je vous frapperai du glaive ; et vos femmes seront veuves et vos enfants orphelins. Si vous prêtez de l'argent aux pauvres de mon peuple qui habitent

[1] Deutéronome, ch. 22; Lévitique, ch. 19; Exode, ch. 23.
[2] Tacite, *Annales*, liv. 2, ch. 71.
[3] Justin, liv. 1, ch. 8.

parmi vous, vous ne les opprimerez pas comme un exacteur, et vous ne les accablerez point d'usure [1]. Au livre du Lévitique nous trouvons les ordonnances suivantes : Quand vous moissonnerez les blés, vous ne les couperez point jusqu'à la surface de la terre, et vous ne ramasserez pas les épis oubliés, mais vous les laisserez recueillir aux pauvres. La septième année la terre se reposera. Vous ne moissonnerez point; ce qu'elle produira d'elle-même sera la récolte du pauvre et du mercenaire [2].

Les autres nations, il est vrai, respectent le vieillard, d'accord en cela avec la nation juive : Levez-vous devant celui qui a les cheveux blancs, et honorez la personne du vieillard [3]. Mais ont-elles ce commandement : Si un étranger habite en votre terre, qu'il soit parmi vous comme un concitoyen, et aimez-le comme vous-même : car vous avez été aussi étrangers dans la terre d'Égypte [4]. Ont-elles celui-ci : Vous ne contristerez point l'étranger, vous ne l'opprimerez point et ne serez point durs envers lui? Et cet autre : Vous ferez participer à vos fêtes la veuve et l'orphelin, le pauvre et l'étranger [5]? Ce qui ne se pratiquait chez les païens qu'aux temps de calamités, quand on dressait des tables sur les places publiques pour y recevoir les pauvres et les hôtes, est un procédé habituel chez les Hébreux. Au lieu de voir des ennemis dans les étrangers, ils voient en eux des frères, et ils les invitent à prendre part à leurs réjouissances.

[1] Exode, ch. 22.
[2] Lévitique, ch. 19; Exode, ch. 23.
[3] Lévitique, ch. 19.
[4] Lévitique, ch. 19.
[5] Deutéronome, ch. 26.

Dans les guerres, au lieu de ces pillages, de ces dévastations, de ces massacres qui souillent tant de pages de Tacite et de César, la clémence accompagne Israël. Car il lui a été dit : Lorsque vous assiégerez une ville, vous n'abattrez pas les arbres fruitiers, et vous ne ravagerez point avec la hache toute la contrée d'alentour. N'assiégez aucune ville avant de lui avoir offert la paix [1]. Quand les Hébreux, en prenant possession de la terre de Chanaan, ont accompli sur ses habitants les vengeances divines, s'ils enfreignent les ordres du Seigneur, c'est par un excès d'indulgence, comme au temps des Juges, alors qu'un ange descend du ciel leur reprocher d'avoir épargné les vaincus; Dieu est le maître, il les avait condamnés. Pour assurer avec le bonheur de son peuple l'obéissance aux lois qu'il vient de lui dicter, Moïse n'a pas recours aux subterfuges des autres législateurs; il ménage une dernière disposition propre à faire sur le cœur des Israélites une impression profonde : Lorsque vous aurez passé le Jourdain, et que vous serez entrés dans la terre promise, une partie d'Israël se placera sur le mont Garizim pour bénir, une autre partie sur le mont Hébal pour maudire. Alors les lévites prononceront ces paroles devant le peuple : Maudit l'homme qui adorera une idole. Et tout le peuple répondra : Amen. Maudit celui qui n'honorera point son père et sa mère. Et tout le peuple dira : Amen. Maudit celui qui déplace les bornes de son prochain. Et tout le peuple répondra : Amen. Maudit celui qui égare l'aveugle dans le chemin. Et tout le peuple dira : Amen. Maudit celui qui pervertit la justice contre l'étranger,

[1] Deutéronome, ch. 20.

l'orphelin et la veuve. Et tout le peuple répondra : Amen. Maudit celui qui frappe son prochain et répand le sang innocent : Et tout le peuple répondra : Amen. Maudit celui qui ne demeure pas dans les préceptes de cette loi et ne les accomplit pas dans ses œuvres. Et tout le peuple dira : Amen [1]. Josué étant entré dans la terre promise, fit ainsi que le Législateur l'avait prescrit.

Peut-on douter que ce code, inscrit dans les trois livres de l'Exode, du Lévitique et du Deutéronome, dont nous venons de rapporter les principales dispositions, ne fût de nature à exercer une grande influence sur l'avenir de la nation? La sainteté, base de son élévation, était la première loi imposée à chacun des sujets : Soyez saints comme je suis saint. Par elle s'accomplissait toute justice : le péché était écarté du royaume, l'égoïsme cédait la place à l'amour du prochain; et de la solidarité des intérêts résultait ce bien-être général qui est le signe distinctif de la situation heureuse d'un peuple. La gloire et le triomphe étaient les fruits de la crainte du Seigneur [2]. Le royaume, vaste agglomération de familles, pouvait-il ne pas gagner à la protection qui s'étendait sur toutes les familles? Le précepte qui défendait sous des peines sévères l'injustice et le vol, n'assurait-il pas à l'ouvrier son salaire, au possesseur sa propriété; en même temps que par la sécurité du commerce et par le libre exercice des professions, il encourageait les entreprises, créait la prospérité publique? Quand les vengeances sont proscrites et les haines éteintes, quels liens de services réci-

[1] *Deutéronome*, ch. 27.
[2] Eccli., liv. 1, ch. 11.

proques unissent le riche et le pauvre! Quelle paix entre les diverses classes de la société; et que cette concorde universelle est favorable à l'essor du génie d'un peuple! Car ce n'est point la guerre, mais la paix qui fonde les établissements utiles. Les arts n'ont jamais enfanté leurs chefs-d'œuvre au milieu des commotions politiques, mais dans le calme du repos d'une nation. L'agitation trouble et renverse, la paix féconde et édifie. C'est à la faveur de la paix que David élève le palais des rois de Juda, et Salomon, le temple du Seigneur. A l'ombre de ce temple, pour la gloire impérissable du peuple hébreu, toutes les infortunes venaient s'abriter : les veuves y trouvaient une retraite, et les orphelins un asile. Quelle charité adoucissait les misères du pauvre; et qu'il était beau de la voir s'étendre jusqu'à l'étranger lui-même, à qui ses foyers étaient comme rendus dans une hospitalité sans exemple! A coup sûr, l'obéissance à de telles lois, qui recommandaient la fidélité à Dieu et au prince, l'amour de la religion et de la patrie si propre à éloigner les Juifs de tout contact avec les autres peuples, a dû puissamment contribuer au développement, au bien-être et à la grandeur de la nation juive.

Le seul contraste des législations païennes avec les lois mosaïques en fait ressortir toute la supériorité. Les lois égyptiennes, malgré leur perfection, autorisaient le vol et le libertinage [1]. Les lois persanes légitimaient le mariage entre le frère et la sœur; les lois chaldaïques sont appelées sages par Hérodote, parce qu'elles prescrivaient la vente des filles par adjudication publique au mari le plus offrant [2].

[1] Diodore, liv. 1, 2e partie.
[2] Hérodote, liv. 1, ch. 199 et suiv.

Qui ne sait que l'adultère était imposé aux femmes une fois dans leur vie [1] ? Les autres législateurs n'ont point rougi d'attribuer mille infamies à leurs dieux, et d'incliner par là au crime les hommes que leur nature déchue y pousse déjà avec tant de fureur. Dans la législation mosaïque, Dieu apparaît avec ses perfections souveraines; et leur imitation est tout à la fois le devoir et la grandeur de l'homme. Comment un législateur peut-il être bon, s'il n'apprend d'abord aux hommes que Dieu est le maître absolu ; qu'il gouverne toutes choses; qu'il rend heureux ceux qui le servent, et infiniment malheureux ceux qui ne marchent pas dans le chemin de la vertu[2] . Il ne se peut rien ajouter à l'excellence des lois juives, ni dans ce qui regarde la piété, ni dans ce qui touche la société civile, ni dans les devoirs de charité et de justice, ni dans le support des maux et le mépris de la mort. En enseignant qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'il faut le servir non seulement par les cérémonies du culte, mais par la pratique des vertus, Moïse se place au-dessus des sages de la Grèce, qui ont à peine entrevu ces devoirs ; au-dessus des plus célèbres législateurs de l'antiquité, qui ont mêlé à ces notions une foule d'erreurs. En n'ordonnant rien que de juste par rapport à Dieu, de moral et d'utile par rapport au peuple, il a rendu sa législation de beaucoup supérieure à celle des autres États, où nous voyons la loi naturelle contrariée, les intérêts des faibles négligés, les règles de la prudence violées, les sentiments d'humanité mis en oubli. En obligeant chacun des sujets à apprendre les lois, à les ob-

[1] Hérodote, liv. 1, ch. 199 et suiv.
[2] Josèphe, prologue.

server fidèlement, comme ils les ont généralement observées, le législateur juif a fait de la Judée un État modèle, dont n'ont point approché les républiques fameuses, comme Athènes, par quelques bonnes lois que personne à la fin n'observait plus, et qui le plus souvent restaient ignorées [1].

Cette législation où l'on défend sous peine de mort l'assassinat de l'enfant et de l'esclave ; où, pour couvrir d'une protection égale le plus humble des serviteurs, comme le plus puissant des maîtres, il est dit à tous indistinctement : Blessure pour blessure, œil pour œil, pied poru pied, dent pour dent, tant le corps de chacun est sacré ; qu'on la compare avec ces législations grecque et romaine trop vantées, qui donnaient le droit de vie et de mort aux pères sur leurs enfants, aux maîtres sur leurs esclaves ; qui laissaient aux uns et aux autres plein pouvoir de les battre, de mutiler leurs membres, de vendre ou d'exposer de pauvres petites créatures ; de tuer ou de laisser mourir de faim, comme chose inutile, de vieux serviteurs infirmes ; et l'on verra laquelle de ces législations l'emporte en humanité. Cet admirable code de lois, trop longtemps dédaigné, qui défend l'esclavage et limite à six ans le servage volontaire ; qui montre dans la femme la compagne de l'homme et sa compagne inséparable ; qui ordonne de faire du bien même à ses ennemis, de les secourir dans le malheur, d'être plein d'égards pour l'étranger, de compassion pour le pauvre ; qu'on le rapproche de ces législations demi-barbares de la Grèce et de Rome, qui rabaissent la femme au niveau des serviteurs et autorisent le divorce, qui déclarent esclaves

[1] Josèphe, *contre Appion*, liv. 2, ch. 6 et suiv., passim.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

tout prisonnier de guerre, tout ennemi, l'étranger même jeté sur la côte par le naufrage, qui autorisent l'usure avec ses poursuites contre l'indigent et le débiteur, bientôt réduits à l'esclavage ; de telle sorte que des millions d'esclaves peuplaient la Grèce et l'Italie, quand la Judée ne comptait que des hommes libres. Qu'on mette en parallèle cette législation où tout est prévu, et les cérémonies du culte avec l'obligation de racheter ses fautes, et les devoirs envers l'État avec leur sanction divine, et l'avenir des familles consolidé par les règlements sur les unions matrimoniales, et le maintien des fortunes particulières par le retour des biens dans la cinquantième année, et la vie de l'ouvrier par la garantie d'un salaire proportionné à son travail, et la subsistance de l'indigent par l'abandon d'une récolte sur sept ; tout jusqu'aux nourritures malsaines dont les Hébreux doivent s'abstenir, le lièvre, par exemple, dont la chair occasionne en ces contrées des fièvres pernicieuses ; comme celle du porc engendre la lèpre : qu'on mette, dis-je, cette législation perfectionnée en parallèle avec les lois païennes qui favorisent le vice, faussent le sentiment religieux, détruisent la liberté individuelle, en réglant non seulement le boire et le manger, mais les vêtements, mais les conversations, les occupations particulières ; avec ces législations qui accordent tout pouvoir à la populace, abandonnent à ses caprices les destinées d'un État, et fondent l'anarchie ; et l'on verra de quel côté est la liberté, de quel côté est la sagesse, de quel côté est l'équité. Aussi, tandis que les nations dirigées par de telles lois feront gémir l'humanité sous le poids de leurs crimes et d'injustes oppressions, nous allons admirer, sous la bienfaisante influence de la loi divine,

le paisible développement de la nation juive, toujours équitable envers chacune des classes de ses citoyens, toujours en paix avec les peuples voisins, excepté quand la justice du Très-Haut les amènera contre elle pour réprimer ses iniquités envers son Dieu. Jamais ni les torts, ni les injustices, ni les crimes des autres États ne provoqueront de sa part d'injustes et criminelles représailles; on remarquera à peine quelques mouvements séditieux pour secouer le joug d'un oppresseur Une fois en possession de la terre promise, elle va se défendre, jamais attaquer; rendre heureux ses sujets, jamais les opprimer. On ne rencontrera que rarement, pendant la durée de son existence, de ces commotions politiques, de ces émeutes sanglantes, de ces guerres civiles qui bouleverseront les autres peuples. Quant ces fléaux arriveront chez elle, ce sera le signe que sa fin approche.

Grandeur et mission de la Judée.

An. av. J.-C. 1580 à 684.

Les premiers que le Seigneur chargea de réaliser les glorieuses destinées de la nation, sont les Juges. Sous le gouvernement de Caleb, les Juifs marchent d'abord contre les Chananéens et les Phérézéens qu'ils défont. Le châtiment infligé par eux à Adonibézec montre une fois de plus que Dieu les a choisis afin d'exécuter ses vengeances sur ces peuples pervertis par de longues années de corruption. Ayant pris ce roi, ils lui coupent les extrémités des pieds et des mains : c'est ainsi, déclare-t-il alors, que j'ai traité soixante-dix rois qui mangaient sous ma table les restes de ce qu'on me servait. Tour à tour Jérusalem, Hébron, Dabir,

Ascalon, Béthel, centres de peuplades diverses, tombent en leur pouvoir [1]. Débora chante ainsi le triomphe de l'armée d'Israël, qui est le triomphe du Seigneur sur les Chananéens : Lève-toi, Débora, lève-toi ; entonne le chant de la victoire. Lève-toi, Barac, et saisis tes captifs, fils d'Abinoëm. Le peuple est sauvé ; le Seigneur a vaincu les forts. Les princes d'Issachar ont marché avec Débora ; ils ont suivi les traces de Barac, qui s'est précipité dans le péril comme dans un abîme. Ruben, pourquoi reposes-tu dans tes champs pour entendre le bêlement de tes troupeaux ? Galaad s'est assis au-delà du Jourdain ; Dan voguait en ses vaisseaux ; Aser s'arrêtait au bord des mers, tranquille dans ses ports. Pendant ce temps Zabulon et Nephtali sont allés offrir leur vie dans les plaines de Méromée. Les rois sont venus, ils ont combattu ; mais le ciel a combattu contre eux ; la milice du ciel, semblable aux étoiles qui gardent leur rang et leur place, a combattu contre Sisara. Le torrent de Cison a roulé leurs cadavres.... Bénie soit entre les femmes Jahel, femme d'Haber le Cinéen ; bénie soit-elle en sa tente ! Sisara était couché abattu à ses pieds : elle lui a percé la tête, et il resta là gisant. Sa mère, regardant par sa fenêtre, poussait des gémissements à travers les treillis. Elle criait : Pourquoi son char tarde-t-il à revenir ? Pourquoi les pieds de ses coursiers sont-ils si lents ? Et la plus sage d'entre les femmes de Sisara lui répondit : Peut-être que maintenant il partage les dépouilles et qu'on choisit pour lui la plus belle des captives : on donne en partage à ce vainqueur des vêtements de diverses couleurs, des broderies éclatantes, des ornements

[1] Juges, ch. 1.

pour parer son triomphe. Seigneur, ainsi périssent tous vos ennemis! Et que ceux qui vous aiment resplendissent comme le soleil à son lever [1]!

Gédéon brise la puissance du Madianite et de l'Amalécite ; il foule aux pieds ces ennemis, comme la ronce et l'épine du désert ; et la terre de Judée se repose pendant quarante années sous son gouvernement. Après la mort de l'usurpateur Abimélec, tué au siége d'une tour, parce que lui-même a tué ses frères, observe l'Écriture, et que Dieu lui rendit le mal qu'il avait fait ; Jephté subjugue Moab et Ammon que le Seigneur livre entre ses mains ; Samson humilie les Philistins, tuant à la fois jusqu'à mille de leurs hommes, et incendiant leurs moissons. Il ne sort de sa caverne du rocher d'Elam que pour les affliger de plaies encore plus grandes, qui les jettent dans la stupeur. Ainsi le vrai Dieu châtie les infidèles tout autour de la Judée, comme il châtie à leur tour les Hébreux coupables, en les abandonnant à la domination de leurs voisins. Sous le grand-prêtre Héli, à cause des crimes de ses enfants, l'arche, dans une défaite, tombe au pouvoir des Philistins ; mais c'est pour porter la mort dans les villes où ils la conduisent ; son retour dans la terre sainte y ramène le bonheur un instant éloigné. Aux jours de Samuël, prophète du Très-Haut, Israël, libre de ses ennemis, goûte les douceurs d'une paix prospère [2].

Saül affermit la puissance et la paix de son peuple en combattant tour à tour Ammon, Moab et Edom ; puis, comme

[1] Juges, ch. 5.
[2] Juges, ch. 6 et suiv.; ch. 14 et suiv.

trophée des victoires accordées à sa valeur par le Dieu des combats, il dressé un arc de triomphe sur le Carmel. Plus tard il transgresse les ordres du Seigneur, en épargnant un ennemi criminel à ses yeux et un butin souillé : Dieu le rejette, et il est tué avec son fils Jonathas, l'ami de David, dans le combat livré contre l'élu du Seigneur [1]. David pleure cette double mort par des lamentations qui montrent et la générosité de son cœur et le respect qu'il porte au dépositaire de l'autorité souveraine : O Israël ! considère ceux qui ont été frappés, ceux qui sont morts sur tes collines Israël, les braves ont été tués sur tes montagnes Comment les forts sont-ils tombés ? N'allez pas l'annoncer à Geth ; ne le publiez pas dans les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, que les fils des incirconcis n'en tressaillent de joie Montagnes de Gelboë, que la pluie, ni la rosée ne descendent jamais sur vous ! que vos champs ne soient pas les champs des prémices : car là gît le bouclier des braves, le bouclier de Saül, comme si Saül n'eût pas été consacré par l'huile sainte ! Jamais la flèche de Jonathas ne revint altérée de sang ; jamais l'épée de Saül ne sortit oisive des combats. Saül et Jonathas, aimables et beaux dans la vie, n'ont point été séparés dans la mort, eux, plus rapides que l'aigle, plus forts que les lions. Filles d'Israël, pleurez sur votre roi qui vous ornait de pourpre, vous environnait de délices, et vous prodiguait l'or de vos vêtements. Comment sont tombés les forts dans le combat ? Comment Jonathas a-t-il été tué sur les hauteurs ? Je pleure sur toi, Jonathas, mon frère, le plus beau d'entre les hommes, toi plus ai-

[1] Rois, liv. 1, ch. 10 et suiv.

mable que l'amour d'une épouse chérie. Comme un père aime son fils unique, ainsi je t'aimais. Comment sont tombés les forts! Comment a été brisée leur armure [1]?

Ainsi chantait David. Ce vertueux monarque, élevé sur le trône par les enfants d'Israël et par le choix du Seigneur, continue dans de nouveaux triomphes, l'extension de la puissance hébraïque, en même temps qu'il concourt à l'exécution des volontés célestes en exterminant des peuples qui souillent la terre par le culte des démons et par les abominations de leurs mœurs, selon l'attestation du texte sacré. Il conquiert sur les Jébuséens la forteresse de Sion, afin de placer à Jérusalem le siége de sa royauté. Il frappe ensuite les Chaldéens, les Moabites, les Iduméens; il soumet les habitants de Béroth et les Syriens de Damas; et le vainqueur reconnaissant consacre au Seigneur leurs richesses métalliques en or, en argent, en airain. Dans toutes ces guerres, remarque le livre des Rois, Dieu conserve son serviteur, parce qu'il accomplit son œuvre Si sa révolte contre le ciel est châtiée par la révolte d'une partie de ses sujets; si l'orgueil que fait naître en lui leur multitude est frappé par la mortalité d'une peste; Dieu récompense le repentir de David en accordant à ses armées d'éclatants triomphes, et à son peuple une prospérité toujours croissante [2].

Salomon, héritier du trône et des vertus de son père, gratifié des dons du Seigneur, en récompense de sa religieuse abnégation, consolide la gloire et la domination d'Israël. Son règne est véritablement le règne de la sagesse et

[1] Rois, liv. 2, ch. 1.
[2] Rois, liv. 2, passim; Paralipomènes, ch. 12 et suiv.

de la paix. A la faveur de cette paix, le temple le plus magnifique qu'ait vu s'élever l'antiquité se construit; Jérusalem s'embellit de palais et de monuments; des jours d'allégresse s'écoulent dans la pompe des fêtes sacrées. Le peuple de la Judée, innombrable comme les étoiles du firmament, s'étend du fleuve des Philistins à la terre d'Égypte. Son empire domine au-delà de l'Euphrate. La fondation de Palmyre, la construction d'autres villes fortes marquent la prospérité de cette nation florissante. Ses flottes vont, avec celles de Tyr, chercher les bois odoriférants d'Ophir, l'argent et l'ivoire de Tharsis. Les pierres de la voie publique ne sont pas plus communes que l'or à Jérusalem. On y compte autant de cèdres qu'on aperçoit de sycomores dans la campagne. Israël repose sans aucune crainte, chacun sous sa vigne et sous son figuier. Les travaux de l'État ne réclament les bras d'aucun Israélite : tous sont les soldats, les officiers ou les ministres du roi. Le bruit de la sagesse de Salomon se répand au loin chez les nations; et de toutes les contrées accourent des habitants pour l'entendre. Tous les souverains lui envoient des ambassadeurs : les envoyés des nations, les députés des princes de l'Arabie lui offrent de riches présents en or et en aromates. La reine de Saba, qui a connu sa renommée, arrive à Jérusalem escortée d'une nombreuse suite, afin de contempler celui dont le renom s'étend si loin. Ravie, hors d'elle-même à la vue de la sagesse du monarque d'Israël, et des merveilles du temple qu'il a élevé à la gloire du Seigneur, elle lui exprime son admiration en ces termes : Votre sagesse et vos œuvres sont au-dessus de votre réputation. Heureux sont vos sujets! heureux sont vos serviteurs! Béni soit votre Dieu qui vous a comblé de ses dons! Et elle

part en laissant pour présent cent-vingt talents d'or et une grande quantité de parfums et de pierreries. Tous les rois de la terre désirent voir le visage de Salomon et admirer la sagesse répandue dans son cœur ; car il les surpasse tous en science et en grandeur [1].

Pourquoi la sagesse divine s'est-elle reposée sur la tête du monarque d'Israël ? Pourquoi cette science extraordinaire à laquelle rien n'est caché, depuis l'hysope de la prairie jusqu'au cèdre du Liban, et qui se traduit en ces sentences profondes dont se composent les livres sapientiaux? C'est parce que, représentant de la théocratie judaïque, il est chargé d'enseigner la vérité aux nations de la terre. De là cet empressement des rois à se ranger autour de son trône, comme autour d'une chaire, pour recueillir les paroles inspirées qui tombent de sa bouche. Pour rappeler des principes d'humanité et de justice oubliés par les souverains. Dieu met à la tête de son peuple, dont la gloire attire tous les regards, un souverain célèbre entre tous par sa science des choses divines ; et les princes des nations accourront pour l'entendre ; et la vérité et la droiture serviront désormais de base à leur gouvernement. Placée comme un phare au milieu de la nuit pour illuminer les ténèbres du paganisme, la sagesse de Salomon projette au loin sa clarté brillante; et de toutes les régions on s'empresse d'aller y rallumer les flambeaux éteints. Car telle est la mission de la nation Juive : tenir élevée au-dessus des peuples, durant les siècles de ténèbres, la lumière de la vérité qu'elle a puisée au foyer céleste. Voilà pourquoi

[1] Rois, liv. 3, ch. 3 et suiv.; Paral., liv. 2.

David invite tous les Juifs à annoncer aux gentils la gloire du Très-Haut, et à publier ses merveilles chez tous les peuples [1]; pourquoi les prophètes adressent leurs prédictions sinistres à l'Assyrie, à la Phénicie, aux royaumes de Damas et d'Égypte, en les menaçant de maux redoutables, s'ils ne se corrigent de leurs erreurs et de leurs vices. C'est pour répandre la vérité parmi les gentils que la tribu de Juda est captive tantôt chez l'Assyrien ou le Persan, tantôt chez les Égyptiens ou les Grecs. Le Seigneur vous a dispersés parmi les peuples qui ne le connaissaient pas, dit Tobie aux Juifs, afin que vous leur racontiez ses prodiges, et que vous leur appreniez qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui [2]. Dans l'intérêt de la vérité que Dieu veut divulguer et propager dans le monde, à mesure que les temps du Messie approchent, les négociants juifs se répandent avec leurs lois et leurs pratiques religieuses chez tous les peuples; et ces peuples sont amenés à faire traduire pour leur usage les livres sacrés. Saint Justin et saint Clément d'Alexandrie assurent que les poètes, les législateurs, les philosophes grecs avaient appris du peuple hébreu ce qu'ils avaient enseigné de meilleur. En effet, les lois que donna Solon aux Athéniens avaient beaucoup de rapport avec celles de Moïse. Les principes de Socrate sont fondés sur ceux du législateur des Hébreux, ses notions sur l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, la distinction du bien et du mal, les mérites et les récompenses de la vertu, les châtiments du vice sont également calqués sur les livres saints. Le

[1] Psaume 95.
[2] Tobie, ch. 13.

système politique qu'expose Platon dans sa République, de vivre de son travail, sans luxe ni ambition, sans pouvoir se ruiner ni trop s'enrichir, sans nouveautés ni changements, sous la direction de la justice le plus grand de tous les biens, et sous le gouvernement d'un sage dévoué au bonheur de ses sujets, n'est que la théorie du système gouvernemental qui régissait la Judée [1].

La prédication de la vérité est tellement la mission de la nation juive que, dans sa loi, il lui est ordonné de ne jamais l'obscurcir ni la violer en face des infidèles. Je vous ordonne cela, répète continuellement le Seigneur, afin que mon nom soit glorifié parmi les nations. Là est tellement sa mission que, dans son temple, il y a un parvis réservé aux gentils; et Salomon en en faisant la dédicace adresse à Dieu cette prière : Lorsque l'étranger, ayant appris la grandeur de votre nom, viendra d'une terre lointaine prier dans ce temple, exaucez-le du haut du ciel. C'est parce que cette nation possède le dépôt d'une religion destinée à faire briller la vérité aux yeux de l'univers, c'est parce qu'elle est appelée à donner naissance à la Lumière du monde, que Dieu amène les plus illustres héros des grands empires à saluer de loin cette Vérité une et immuable dans les respects qu'ils accordent au culte judaïque. Nabuchodonosor fait publier dans toutes les provinces de ses États que le Dieu de Daniel est le Dieu véritable, que son règne est éternel et son pouvoir immense. Cyrus reconnaît qu'il doit rebâtir le temple de Jérusalem, parce que le Dieu des Juifs est le vrai Dieu. Alexandre se courbe devant le grand-

[1] Fleury, *Mœurs des Israélites*, ch. 30.

prêtre, et adore le Dieu des armées qui le rend victorieux de ses ennemis. Auguste lui fait offrir des sacrifices dans le sanctuaire de Sion, comme au souverain du ciel et de la terre. C'est ainsi qu'éclairés de la lumière d'Israël, les maîtres du monde célèbrent tour à tour, les uns l'éternité et la toute-puissance du Seigneur, les autres, sa supériorité sur les idoles et sa sainteté infinie.

Si la nation juive reçut la sublime mission de porter la connaissance du vrai Dieu au cœur des héros et des empires; à combien plus forte raison fut-elle chargée de lui rendre le tribut d'hommages que la créature est tenue de payer au Créateur. C'est pour avoir encore de fidèles adorateurs qu'il l'établit sur la terre et la sépare des gentils. Et lorsque, imitant les pernicieux exemples de la veillesse de Salomon, elle devient presque tout entière prévaricatrice; lorsque, accomplissant la menace divine sur la race de ce monarque tombé du vice dans l'idolâtrie, elle se sépare du royaume de Roboam, et abandonne en même temps le vrai culte; que fait le Seigneur? Il conserve la tribu de Juda dans la fidélité, afin que son nom continue d'être adoré à Jérusalem. Pourquoi ce besoin d'adoration non interrompue sur la montagne de Sion; ces sacrifices nombreux et quotidiens; ces mille détails de la loi relatifs au culte? Pourquoi ces désirs tant de fois exprimés par le Seigneur d'être adoré; et ces plaintes si souvent adressées aux Hébreux que son nom n'est plus honoré, que son culte est délaisssé? Celui qui possède par essence et en lui-même une gloire infinie, n'a pas besoin de la gloire imparfaite qui lui vient des créatures. Celui qui trouve dans ses perfections un bonheur parfait, n'a pas davantage besoin de leurs

sacrifices. Quel est donc le but de tant de recommandations, de tant de sollicitations pressantes? Ah! c'est qu'il importe au salut du monde qu'il y ait toujours sur la terre un sacrificateur qui prie, une victime qui apaise. Voilà pourquoi, lorsque Dieu déclare dans Ézéchiel, qu'il rejettera le sang des boucs et des taureaux, il a soin d'ajouter que c'est parce qu'alors une oblation pure sera offerte, et que le sang de l'Agneau divin coulera. Et, en effet, il n'abolit les premiers sacrifices que lorsque le dernier est offert pour le rachat des péchés du monde. Au milieu des crimes nombreux et sans cesse renouvelés des nations païennes, il était donc d'une souveraine importance que le peuple élu levât constamment les mains au ciel en faveur des autres peuples; que chaque jour il présentât au Seigneur une victime pour leurs péchés, comme il en présentait une pour les siens. Racheter les nations, voilà le glorieux sacerdoce de la nation juive. Et si en ces temps-là le monde, malgré les attentats qui sans cesse appellent sa ruine, continue de subsister, c'est parce que le sacrifice n'est jamais interrompu dans le temple du vrai Dieu; et que, du haut de la montagne qui domine les nations, s'élève pour elles un perpétuel holocauste, qu'elles viennent parfois, sous l'inspiration du Très-Haut, à l'exemple des héros persans, grecs et romains, entretenir de leurs propres offrandes, afin que le Seigneur leur soit propice.

La dernière et la plus importante mission de la nation juive est d'annoncer constamment aux hommes la venue du Messie en qui elle rachète les générations : car c'est par sa foi au Messie à venir qu'elle se justifie, comme les sacrifices qu'elle offre puisent leur valeur dans leur union à la grande

Rédemption future. Dépositaire des vérités révélées aux patriarches, fondateurs de la nationalité juive, et, successivement, à chacun des prophètes, elle annonce le Messie en déroulant, pour ainsi dire, la longue chaîne de ces révélations qui, toutes, se rapportent à son avènement ou en préparent les voies. La durée du peuple de Dieu n'est elle-même, selon la pensée de saint Paul, qu'une figure continue du Nouveau Testament, en sorte que chacun des personnages célèbres de ce peuple représente un côté de la vie de l'Homme-Dieu : Jacob, l'antiquité de sa race; Joseph, les phases diverses de son existence; Moïse, son pouvoir législatif; Aaron, comme Melchisédech, son sacerdoce; Josué, la puissance de son nom; Samson, sa force; David, son zèle; Salomon, sa sagesse; Ezéchias, sa sainteté; Josaphat, sa justice; Jérémie, ses persécutions et sa résignation dans les souffrances; Jonas, sa mort et sa résurrection; Elie, son ascension glorieuse. Le Christ, suivant la remarque de plusieurs SS. Pères, vit sur la terre sous ces diverses figures, avant d'y vivre en réalité; et le peuple hébreu forme un être collectif qui est comme son esquisse divine. En se développant, il étale aux yeux du monde les principales vertus que pratiquera dans une perfection infinie le Fils de Dieu.

Ce privilége de figurer le Messie n'a pas été le seul honneur du peuple juif : Dieu l'a fait l'organe de toutes les prophéties relatives au Sauveur. Voilà qu'en effet son esprit descend sur quelques hommes privilégiés; sur un Jacob, un David, un Isaïe, un Daniel et les autres prophètes. A l'un il dit : Prophétise que le Messie viendra, quand les Juifs seront soumis à un sceptre étranger, aux Romanis. A l'autre : Compte les années jusqu'à sa venue, il en reste encore

quatre cent quatre-vingt-dix. A celui-ci : Prophétise qu'il naîtra d'une Vierge ; à celui-là, que ce sera dans Béthléem. Toi, David, annonce l'adoration des mages ; toi, Jérémie, pleure sur le massacre des innocents ; toi, Osée, dis la fuite en Egypte et le retour. Vous, Isaïe et Malachie, parlez de son prophète : annoncez ce personnage extraordinaire qu'on appellera Jean-Baptiste, et que je vous dis d'appeler Élie ou un ange ; prophétisez la bonté du Messie, sa douceur, la sublimité de sa doctrine, le nombre, l'éclat et le caractère de ses miracles. Zacharie, décris son entrée triomphante à Jérusalem. Aggée, le vois-tu entrer dans le second temple, ainsi devenu plus glorieux que le premier? Toi, David, dénonce aux générations futures la trahison de Judas ; et toi, Zacharie, suis bien dans l'avenir toutes les démarches du traître : vois comme il a vendu son Dieu pour trente pièces d'argent ; comme, dans son désespoir, il va reporter dans le temple cet argent que l'on destine à l'acquisition du champ d'un potier. Dis ensuite comme tous les disciples du Messie l'ont abandonné. David ! Isaïe ! venez l'un et l'autre assister maintenant au plus étrange spectacle qui fut jamais. Contemplez comme un Dieu sait mourir pour expier les péchés de sa créature, comment est maltraité cet Homme-Dieu, ton fils, David, et Fils de Dieu ! On le frappe à la joue ; on le couvre de crachats ; on le brise de coups ; on le foule aux pieds comme un ver de terre ; on lui met une croix sur les épaules ; et, comme un agneau qu'on mène à la boucherie, il n'ouvre pas la bouche pour se plaindre. Voici maintenant qu'on lui perce les pieds et les mains. Il est élevé en croix entre deux malfaiteurs ; on y peut compter tous ses os ; il prie pour ses bourreaux ! Vois-tu, roi-prophète, comme en

signe de dérision, ses ennemis branlent la tête devant lui? Entends-tu ce qu'ils disent? Ils disent : Il a mis sa confiance en Dieu; que Dieu le sauve, s'il l'aime. Écris maintenant qu'on lui donne à boire du fiel et du vinaigre; que les soldats se partagent ses vêtements, et tirent sa robe au sort. Écoute le cri de détresse qu'il pousse vers son père : Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? Il dit maintenant : Je remets mon âme entre vos mains. Daniel, annonce enfin qu'il va mourir : *Occidetur Christus!* Et toi, souverain de Juda, contemple le vainqueur de la mort assis désormais à la droite de Dieu, adoré par les rois et les peuples, par l'univers qui est à ses pieds [1].

Ces annonces d'un Messie faites au monde par les Juifs, et d'autant plus précises que sa venue est plus prochaine, ont répandu partout l'idée d'un Rédempteur futur. Tout l'univers est dans l'attente. A Rome, Cicéron parle du nouvel empire qui se prépare; Virgile répète sur l'Enfant qui doit naître les accents des prophètes; Tacite et Suétone attestent que la terre entière se tourne vers la Judée, et que, selon le pressentiment général, doivent arriver de ce pays des hommes qui vont faire la conquête du monde, *rerum potirentur*. Dans les Gaules, à Châlons et à Chartres, les druides élèvent des autels avec cette inscription d'Isaïe : *Virgini parituræ* [2]. La Grèce construit un temple au Dieu inconnu dans lequel saint Paul lui révèle le Christ; et, pour apprendre à prier et à offrir un sacrifice efficace, Platon con-

[1] Voir David, ps. 109, 44, 21, 68; Zacharie, ch. 9 et 11; Isaïe, ch. 7, 11, 53, 62; Daniel, ch. 9; Osée, ch. 11; Malachie, ch. 23.

[2] *Annales de philosophie chrétienne*, octobre 1833, n° 40.

seille d'attendre l'arrivée du suprême Instituteur [1]. Le bruit de l'avènement d'un libérateur retentit jusqu'au fond de l'Orient; les livres sacrés de l'Inde promettent un sauveur qui doit naître dans la maison d'un berger, empêcher la terre de s'abîmer sous le poids de ses iniquités, et l'affranchir de la dynastie des démons [2]. Confucius, le législateur de la Chine, connaît d'après la renommée que, dans les contrées occidentales, il y aura un saint par excellence qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, préviendra les troubles; mais aucun homme ne saurait dire son nom. Qui pourra raconter sa génération? avait dit Isaïe. Les peuples l'attendent, ajoutait le disciple du philosophe chinois, comme les plantes flétries attendent la rosée [3]. Dans la Perse, les Mages surveillent l'apparition d'une étoile nouvelle, signal de la naissance du Messie auquel ils doivent porter des présents [4].

Comment cette tradition de l'avenir a-t-elle gagné de proche en proche? Par les saints rois que possède Juda, qui l'entretiennent parmi le peuple Hébreu en lui rappelant dans les fêtes publiques sa loi et ses espérances. A cet effet, Jérusalem réunissait les Juifs de toutes les contrées de la terre; et, de retour chez eux, ils répandaient au loin leur croyance. Mais reprenons l'histoire de ces pieux monarques. Abia, fils de Roboam, met son secours dans le Tout-Puissant et défait Jéroboam, placé à la tête des enfants de Bélial. Aza, durant tous les jours de sa vie, marche devant le Seigneur; il lui accorde la paix, et il jette l'épouvante dans

[1] Platon, *Second Alcibiade.*
[2] Observations du capitaine Wilfort, de Calcutta.
[3] A. Rémusat, *Notes sur le Tchoung-Young*; Schmitt, *Origine des Mythes.*
[4] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale,* art. *Zerdascht.*

l'armée Éthiopienne, forte d'un million d'hommes qui menaçaient la Judée. Quand Asa rentre chargé de butin, le prophète Azarias s'avance à sa rencontre et lui dit : Le Dieu des armées a été avec vous, parce que vous avez été avec lui ; servez-le donc fidèlement le reste de vos jours. Dieu se montre toujours favorable à Josaphat, parce que dans sa justice et sa piété, ce roi travaille sans cesse à lui plaire. Au commencement de son règne, il assemble les principaux de son royaume et leur commande d'aller dans toutes les villes instruire le peuple des lois du Seigneur, en lui procurant de tout leur pouvoir l'adoration et l'obéissance qui lui sont dues. Devant un ordre si saint, chacun rivalise de zèle pour l'observation des commandements. Les nations voisines révèrent Josaphat ; les Philistins lui offrent de l'argent ; les Arabes, des troupeaux. Il fortifie de tours les plus importantes villes de ses États ; il y construit de grands ouvrages. Ses armées comptent plus d'un million de guerriers. Le Seigneur qu'il sert le comble de richesses et de gloire [1]. Dans ses visites personnelles à ses sujets, il leur parlait du Dieu de leurs pères ; et aux juges qu'il établissait, il adressait cette recommandation : Prenez bien garde à tout ce que vous ferez ; car ce n'est point la justice de l'homme que vous exercerez, mais la justice de Dieu. Que la crainte du Seigneur vous guide dans vos jugements. Cependant, voici que les fils de Moab et d'Ammon envahissent la terre de Judée. Josaphat ordonne des prières publiques ; et précédé de chœurs qui chantent des hymnes sacrés, il marche au combat. A peine la mêlée est-elle engagée, que les ennemis s'entretuent les

[1] Josèphe, liv. 9, ch. 1 ; Paralipomènes, ch. 17.

uns les autres ; la plaine est jonchée de dépouilles, et le roi de Juda n'a qu'à les recueillir. Rentré à Jérusalem, il s'empresse de se rendre au temple avec son armée pour y remercier le Dieu des victoires. Joas et Amasias sont favorisés du Seigneur aussi longtemps qu'ils font le bien ; ce dernier obtient un succès signalé sur les Iduméens de Séïr [1].

Nous ne parlerons ni des victoires sur les Philistins d'Azot et de Geth, remportées par Ozias en récompense d'une justice qu'il aurait dû garder toujours ; ni des utiles travaux de Joatham, qui fonde des villes sur les montagnes de Juda, bâtit des forteresses sur les frontières, triomphe des Ammonites et devient puissant parce qu'il dirige ses voies en présence de Dieu. Mais nous ne pouvons taire la sainteté d'Ezéchias que le Seigneur accompagne constamment, parce qu'il s'efforce de répandre son culte chez les Juifs, et la connaissance de son nom parmi les gentils. Nos pères, dit-il aux prêtres assemblés, ont détourné leur visage du tabernacle et abandonné le culte saint ; c'est pourquoi la colère du Très-Haut s'est enflammée contre les habitants de Juda ; elle les a livrés au trouble, au mépris, à la mort. Renouvelons donc l'alliance contractée avec lui. Et, montant au temple avec les princes de sa cour, il fait offrir des sacrifices pour la nation, et célébrer au son des harpes et des cithares les louanges du Seigneur. Il convoque toute la Judée aux saintes solennités de Jérusalem. Aussi en retour de son zèle, il reçoit la prospérité. Le Seigneur le sauve, ainsi que son royaume, de la main de Sennachérib ;

[1] Rois, liv. 4, ch. 15 et suiv.; Paralipomènes, liv. 2, ch. 13 à 26 voir aussi Josèphe.

il lui donne les biens et les honneurs en abondance. Ses richesses en troupeaux deviennent innombrables ; ses trésors se remplissent d'or, d'argent, de pierres précieuses. Guéri miraculeusement d'une maladie mortelle, il achève de couler des jours heureux. Josias cherche également le Dieu de David, et tout lui prospère. Il s'efforce de détruire l'idolâtrie et l'erreur; il restaure le temple de Sion. Et il n'y eut point de roi comme lui pour réparer le mal qui s'était commis en la terre de Judée [1]. Grâce à leurs vertus, ces rois jouissaient d'un long règne. Le bonheur, la prospérité, la victoire : voilà les biens dont furent comblés ces pieux monarques fidèles à la loi du Seigneur et zélés pour sa gloire.

Châtiments, captivité.

An. av. J.-C. 962 à 536.

Malheureusement tous les rois d'Israël n'imitent point ces exemples de fidélité, tous n'y persévèrent point. Par intervalles les Juifs oublient les bienfaits de Dieu; les merveilles du passé, celles de l'avenir qu'ils sont chargés d'annoncer n'attirent plus leurs yeux : ils les abaissent sur des objets terrestres et séducteurs. C'est pourquoi après les biens, les maux les visitent. Contentons-nous de suivre l'histoire sacrée ; ses leçons sont assez éloquentes par elles-mêmes. Sous le règne de Roboam, le prophète Séméï adresse ces paroles au chef de la part de Dieu : Vous m'avez abandonné; voici que je vous abandonne à votre tour au pouvoir de

[1] Paralipomènes, liv. 2, ch. 26 à 36.

Sésac. En effet, le roi d'Égypte se présente, il prend les places fortes du royaume, en pille les trésors; puis s'en retourne, chargé du butin que lui a livré la justice du Tout-Puissant. Josaphat contracte une alliance avec le roi impie d'Israël : le Seigneur irrité brise la flotte que les deux rois ont envoyée pour chercher les produits de Tharsis. Joram ne marche point dans les voies du bien; il fait périr ses frères ; il élève des autels aux faux dieux, et se livre à l'idolâtrie avec une partie de ses sujets. Le Seigneur envoie contre lui les Arabes, qui ravagent la Judée et emportent les richesses du palais. Il frappe Joram d'une maladie grave dont les douleurs ne finissent qu'avec sa vie ; il n'est pas même enseveli dans le tombeau des rois. Le règne de la cruelle Athalie, établi sur l'assassinat, se termine par le meurtre de l'usurpatrice dont l'administration fut celle de Baal. Le temple de ce dieu est renversé par Joas qui, assis sur le trône de ses pères, restaure la maison du Seigneur. Mais à peine a-t-il envoyé les chefs du royaume lapider dans le parvis du temple le grand-prêtre Zacharie, fils de son bienfaiteur, qui leur reprochait leur idolâtrie, que l'armée de Syrie envahit la Judée, met à mort tous les princes coupables; et lui-même est tué peu après par des conjurés armés pour la vengeance du grand-prêtre. Amasias, son fils, adorateur des dieux d'Édom, par lui vaincu, est livré aux mains du roi de Samarie qui fait abattre un côté des murs de Jérusalem, complice du péché de son souverain. Ozias, vainqueur des peuples voisins, étend au loin sa gloire; mais au milieu de sa prospérité son cœur s'enorgueillit; il veut usurper le pouvoir sacré et menace le pontife suprême. Aussitôt la lèpre lui couvre le front et il demeure dans l'iso-

lement jusqu'à sa mort. Achaz relève les autels de Baal qu'adore une partie des Juifs A l'instant même le Seigneur les livre aux gentils dont ils pratiquent les superstitions ; et les Syriens exterminent cent mille hommes de Juda tombé dans l'infidélité [1].

Parmi ces alternatives de prospérités et de revers qui se succèdent, suivant que les enfants de Juda demeurent fidèles à leur Dieu ou qu'ils l'abandonnent, on ne sait qu'admirer le plus ou de la patience sans bornes du Seigneur qui ne se lasse point de pardonner à ce peuple dont l'idolâtrie, avec ses pratiques et ses séductions charnelles, circonvenait partout la faiblesse ; ou de l'inconstance de cette nation qui, frappée des plus terribles châtiments, les oublie si vite et retombe dans les crimes les plus graves. Jamais l'histoire n'a offert de plus saisissants exemples soit de la prompte et éclatante vengeance que la justice divine tire des vices d'un peuple prévaricateur ; soit des douces récompenses qu'elle accorde à la nation fidèle au vrai Dieu. On ne peut rien concevoir qui soit plus digne d'un Dieu que de s'être choisi un peuple qui fût un exemple palpable de son éternelle Providence ; un peuple dont la bonne ou la mauvaise fortune dépendit de la piété, dont l'état rendit témoignage à la sagesse et à la justice de Celui qui le gouvernait [2].

Un regard jeté sur le royaume schismatique des dix tribus nous le montrera sous le coup des mêmes vengeances, à cause de ses vices mêlés d'idolâtrie. Vive le Seigneur ! dit Élie à l'impie Achab, fils d'Amri le fondateur de Sama-

[1] Voir Rois, liv. 3 et 4 ; Paralipomènes, liv. 2, ch. 10 et suiv.; voir Josèphe pour certains détails intercalés au texte sacré.

[2] Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, 2e partie, ch. 1.

rie, il n'y aura en ces années ni rosée ni pluie, à moins que j'en fasse tomber du ciel. Puis se retirant à l'Orient, il va s'asseoir sur le bord d'un torrent dont l'eau sert à le désaltérer ; et soir et matin les corbeaux du ciel lui apportent sa nourriture. Cependant une sécheresse de trois ans réduit les habitants d'Israël à se nourrir de l'herbe des champs ; et la famine était grande en Samarie. Le roi rencontrant le prophète lui dit : Pourquoi troubles-tu Israël ? Ce sont vos péchés, répond Élie, qui troublent Israël. Le prophète, après avoir offert un sacrifice au Seigneur sur le Carmel, se met à genoux, la tête penchée sur la terre, et il dit à son serviteur : Va, et regarde du côté de la mer. Le serviteur monta et dit : Il n'y a rien. Élie lui dit encore : Retourne par sept fois. Et il priait toujours. A la septième fois, voilà qu'un petit nuage s'élevait de la mer ; puis le ciel se couvre de ténèbres, et les nuées répandent une grande pluie [1]. Plus tard les Syriens réduisent Samarie aux dernières extrémités de la disette. Mais le prophète Élisée prie ; et le Seigneur fait entendre dans le camp des assiégeants un grand bruit d'armes et de cavaliers qui les met en fuite. Joachaz continue les péchés de ses prédécesseurs ; et le Seigneur continue d'envoyer les Syriens ravager le royaume. Sous Osée, les tribus d'Israël irritent de plus en plus la justice divine, vivent comme les gentils qu'elles ont exterminés, se vouent à un culte abominable, sans profiter d'aucun avertissement. C'est pourquoi le Seigneur les rejetant de devant sa face, fait signe au roi d'Assyrie qui vient les vaincre et transporter Israël en son royaume. Et sur le chemin

[1] Rois, liv. 3, ch. 17 et 18.

qui conduisait à Ninive on entendit des cris et des gémissements. C'étaient les pleurs et les sanglots des enfants d'Israël que l'on conduisait en captivité [1]. Telle fut la fin prématurée d'un royaume formé par le schisme ; tant l'erreur est impuissante à consolider ; elle ne sait que perpétuer le vice qui mène à la ruine [2].

Quelles réflexions ne ressortent pas de tous ces faits plus frappants les uns que les autres ? les temps modernes n'échappent pas à ces lois providentielles de l'histoire : si nous n'avons plus les prophètes pour nous faire toucher du doigt l'intervention divine dans les évènements humains ; les avertissements de l'Esprit-Saint nous restent, pour nous dire que le bras vengeur de Dieu n'est pas raccourci, et que sa puissance demeure la même sur les hommes ; puisque, maître des siècles, il gouverne toutes les générations. Comme il a traité son peuple élu au milieu de ses infidélités ; ainsi il traite aujourd'hui ceux qu'il a appelés à l'héritage de la foi. Le royaume schismatique d'Israël n'a fait qu'entrer le premier dans cette carrière de vengeances célestes où le suivront les nations qui ont abjuré le culte du Seigneur. Celle-ci supportera dans sa plus fertile province les calamités d'un long siége et les désastres de ruineuses défaites ; celle-là sera d'autant plus menacée de devenir la proie de l'hydre révolutionnaire qu'elle tendra davantage à secouer dans ses lois et dans ses mœurs l'autorité de l'Église. Pourquoi, dans des siècles qui ne sont pas loin, notre France a-t-elle vu tomber son roi populaire sous le poignard d'un lâche assas-

[1] Jérémie, ch. 3.
[2] Voir Rois, liv. 4.

sin? A cette question le disciple de la révélation montre Joram et répond : Pensez-vous que l'adultère, pour être couronné d'un diadême, en reste moins l'adultère ; et que le vice soit moins punissable pour avoir été popularisé par des courtisans corrompus? Le meurtre de Joram, frappé au milieu de ses désordres, nous induit à penser que Dieu a voulu arrêter de même, en les punissant, de contagieux exemples. Ne nous demandez donc plus pourquoi le grand monarque qui, vainqueur des ennemis de la patrie, avait gouverné dans la gloire durant le siècle illustré de son nom, fut dans sa veillesse si tristement éprouvé par les afflictions et les revers ; car nous vous montrerons Ozias, tombé du faîte de la prospérité dans le malheur ; et nous vous répondrons : Voilà où conduisent l'exaltation dans le succès et les menaces faites au souverain Pontife et à son Église, dont le grand roi voulait usurper le pouvoir. Quels abaissements pour notre patrie dans la période suivante! Mais n'est-ce pas ainsi qu'après Ozias, le sol de Juda fut foulé par ses ennemis, les habitants frappés de plusieurs plaies, en punition des débauches royales et des désordres populaires ? Ne nous demandez pas pourquoi, après avoir réparé le temple du Seigneur, le héros que le ciel avait envoyé pacifier nos troubles s'achemine, vaincu, vers un lointain exil : nous serions forcés, en vous rappelant les dernières années de Joas, sa persécution et sa défaite, de vous montrer un Pontife suprême traîné captif sur la terre de France, et de vous dire avec l'un de nos capitaines, historien de la grande armée : Voilà la cause de nos désastres [1] ! Naguère

[1] De Sègur, *Histoire de la grande armée.*

une révolution emporta un trône en apparence inébranlable, tant on avait entassé pour le consolider et les ressources de la sagesse humaine, et les combinaisons de la politique, et l'appui des alliances ; mais n'est-ce pas la révolution qui l'éleva? Le flot de sang qui apporta le trône d'Athalie ne l'emporta-t-il pas aussi dans son reflux? Maudit soit donc, dirons-nous en commentant les Écritures, quiconque pactise avec la révolution et ses principes ; maudit celui qui se confie dans l'homme et dans les ruses d'une politique purement humaine, et dont le cœur s'éloigne de l'Éternel [1] ! Malheur au monarque qui se repose sur la force de ses murailles, qui attend son secours d'un État voisin, au pied duquel il a déposé sa dignité et celle de son royaume, et qui ne met pas sa confiance dans le Seigneur [2] ! Maintenant, rois qui jugez la terre, instruisez-vous aux redoutables jugements de Dieu, et servez-le dans la crainte [3] ; et vous, peuples, apprenez à éviter le sort que sa justice réserve à l'impiété des nations.

La tribu de Juda, loin de profiter des avertissements pleins d'éloquence que le ciel lui fait entendre dans les cris d'Israël partant pour la terre de la captivité, s'avance dans le crime jusqu'à brûler ses enfants sur l'autel de Moloch, jusqu'à verser le sang des serviteurs du grand Dieu. Jérusalem ne tient aucun compte des maux qui viennent de fondre sur Samarie ; et les habitants de la cité sainte surpassent en abominations les villes ruinées par le Très-Haut et rendues semblables à des collines désertes. Les reproches d'Isaïe

[1] Jérémie, ch. 17.
[2] Isaïe, ch. 31.
[3] Psaume 2.

importunent Manassès ; ce roi fait scier le prophète du Seigneur par le milieu du corps avec une scie de bois. Et les habitants insensés s'en réjouissent, croyant s'être débarrassés de la vengeance du Tout-Puissant, parce qu'ils se sont débarrassés des menaces de son prophète. Sous Joachim, les désordres montent à leur comble : on profane publiquement la sainteté du sabbat ; l'injustice, le vol, l'homicide, l'adultère remplissent les villes. Jérémie, envoyé du Seigneur pour tenter un dernier effort sur ces enfants rebelles, ne cesse d'enseigner et de reprendre. Jour et nuit il se tient, tantôt à l'entrée de Jérusalem, tantôt à la porte du temple, une chaîne au cou, et il crie sans interruption : La vengeance de Dieu approche ; les habitants de cette ville ont détourné leurs regards du Seigneur ; la pierre et le bois sont devenus les objets de leurs adorations. Ils ont dit au bois : Tu es mon père ; et à la pierre : Tu m'as engendré. C'est pourquoi à son tour le Seigneur va les abandonner. Ils ont brûlé leurs fils et leurs filles dans la vallée du meurtre en l'honneur des faux dieux ; ils seront eux-mêmes livrés au glaive, et leurs cadavres demeureront étendus sans sépulture au milieu des champs. Ils ont dit : Nous sommes sages, quand la main menteuse de leurs scribes gravait l'imposture : aussi leur sagesse sera confondue. Ils se sont livrés à l'avarice et aux dissolutions : c'est pourquoi leur richesse va leur échapper. L'iniquité s'est commise froidement à Jérusalem ; au milieu de cette ville on n'a rencontré qu'injustice et oppression. Le châtiment suivra de près : elle sera livrée avec ses trésors, ses meubles précieux aux mains de ses ennemis. Ses habitants seront transportés à Babylone ; et l'incendie la dévorera. Mon peuple m'a oublié, dit le Sei-

gneur, il s'est abandonné aux dérèglements de son cœur; la terre sera dépeuplée et livrée à la désolation. Habitants de Jérusalem, cessez vos chants d'allégresse, car la tribulation arrive. Quittez vos habits de fête, pour vous couvrir de vêtements de deuil. Que les montagnes retentissent de vos gémissements, et les vallées de vos cris de douleur, parce que le Dieu fort va châtier son peuple infidèle. Les voilà : ils arrivent d'une terre reculée, les dominateurs de la terre de Juda. Ils environnent Jérusalem, comme des gardiens entourent un champ. On n'entend plus, et le jour et la nuit, que le son des trompettes, le cliquetis des armes et les clameurs de la mêlée. C'en est fait ! Sion est prise, les cités sont renversées; les ruines succèdent à la ruine, et toute la terre de Juda est dévastée [1].

Sourds à la voix de Jérémie, insensibles aux châtiments d'une première invasion assyrienne, qui enlève leurs princes et ne sert qu'à les endurcir, les Israélites demandent à grands cris la mort du prophète. Plusieurs fois, pour avoir moins à rougir des reproches qu'il leur adresse, ils le jettent au fond d'une prison. Puis ils s'abandonnent avec une fureur toujours croissante à tous les débordements de l'iniquité. Ecoutons la description lamentable qu'en trace le prophète Ezéchiel : L'esprit du Seigneur me transporta à Jérusalem; et, me conduisant au temple, il me dit : Fils de l'homme, entre et vois les horribles abominations qui se commettent ici. Et, étant entré, je vis toutes sortes de reptiles et d'animaux peints sur la muraille du parvis. Et les anciens de la maison d'Israël se tenaient devant, un encen-

[1] Jérémie, passim.

soir à la main. Et il me conduisit à l'entrée de la maison du Seigneur, et je vis des femmes assises, pleurant Adonis. Il me conduisit plus avant dans l'intérieur, et je vis entre le vestibule et l'autel des hommes tournant le dos au sanctuaire; le visage vers l'Orient, ils adoraient le soleil levant. Et l'esprit du Seigneur ajouta : Voilà les causes pour lesquelles j'abandonnerai ce sanctuaire, et serai sans pitié à la vue des maux dont ma fureur accablera ce peuple. Car ceux qui doivent frapper cette ville criminelle approchent; ils tiennent entre leurs mains le glaive de la mort. Et voilà que six hommes venaient de l'Aquilon ; un septième les précédait, revêtu d'une robe de fin lin, et portant des tablettes. Ils allèrent se ranger devant le temple. Et la gloire du Seigneur, venant à l'entrée, dit à ce dernier : Passe à travers la ville et marque d'un *tau* (1) le front de ceux qui pleurent et qui gémissent sur toutes les abominations commises au milieu d'elle. Et il dit aux autres : Suivez-le, et frappez le vieillard, le jeune homme, la jeune fille, l'enfant et les femmes; mais ne tuez aucun de ceux qui seront marqués du signe. Et, commençant par les anciens devant le temple, ils accomplirent leur œuvre d'extermination [2].

Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, vient, en effet, une dernière fois mettre le siége devant Jérusalem révoltée. Il entoure la ville de retranchements. Quand il l'a prise, il tue, en présence de leur père, les deux fils du rebelle Sédécias, crève les deux yeux à ce roi criminel, le charge de fers; et, selon la prédiction qu'avait faite Jérémie du milieu de sa

(1) T, le signe de la Croix, figure de la Rédemption future.
[2] Ezéchiel. ch. 8 et 9, passim.

prison, il l'envoie terminer sa triste vie au fond d'un cachot de Babylone. Il passe ensuite au fil de l'épée, ainsi que l'avait annoncé Ézéchiel, tous ceux qu'il trouve dans le sanctuaire, depuis le jeune homme jusqu'au vieillard ; il incendie le palais du roi, les maisons des Juifs, et livre aux flammes le temple devenu, conformément à la vision d'Ézéchiel, le centre de toutes les idolâtries. Puis, renversant les murs de Jérusalem, il emmène le peuple de Juda captif et enchaîné en Assyrie. Et la terre de Judée, déserte comme le champ dont on a enlevé la moisson, est désolée d'une grande désolation. Et la ville de Sion, semblable à un chêne dépouillé de ses feuilles, demeure renversée dans la poussière [1]. Or, Jérémie était assis, triste et pleurant, sur les ruines de Jérusalem ; et dans l'amertume de son âme, il jetait au vent du désert ces lamentations : « Comment est-elle assise solitaire, la ville naguère pleine de peuple ? La maîtresse des nations est devenue semblable à une veuve ; la tristesse remplit son cœur et le deuil couvre son front. Sion pleure, parce qu'on ne vient plus à ses solennités ; ses portes sont renversées, ses prêtres gémissent, ses vierges sont désolées. L'ennemi a pénétré dans son sanctuaire et porté la main sur ses trésors. Vous qui passez, considérez mon affliction, et dites s'il est une douleur comme ma douleur ! Voyez comment le Seigneur m'a dévastée au jour de sa fureur. Il a arraché tous les forts de mon sein, brisé mes hommes d'élite ; mes fils ne sont plus. C'est pourquoi me voilà gémissante ; et les larmes coulent de mes yeux, parce que de moi s'est éloigné le Consolateur qui donne la vie. Écoutez, peuples, je vous en

[1] Isaïe, ch. 1.

conjure, et considérez mon affliction : mes vierges et mes enfants sont partis pour la terre de la captivité !... Hélas ! ils entendent mes gémissements, et il n'est personne qui me console ! Mes adversaires voient mes malheurs, et ils s'en réjouissent. Mais vous amènerez pour moi, Seigneur, le jour des consolations, et pour eux celui du châtiment. » Jérusalem pleurait sa solitude ; les lamentations du prophète vont dire sa désolation : « Comment le Seigneur a-t-il couvert de ténèbres la fille de Sion ? Il a précipité du ciel sur la terre la gloire d'Israël ; il l'a dépouillé comme un jardin dont on enlève les fruits. La faim a achevé l'œuvre du glaive. Mes entrailles ont été émues, mes pleurs ont coulé comme l'eau sur la terre, à la vue des angoisses de mon peuple, et au cri des petits enfants demandant en vain leur nourriture et exhalant leur vie sur le sein de leurs mères. A qui te comparer, fille de Jérusalem ? Comment te consoler, vierge de Sion ? Ta douleur est vaste comme la mer ! Tous ceux qui ont passé par le chemin ont battu des mains sur toi ; ils ont secoué la tête sur Jérusalem en disant : Est-ce là cette cité d'une beauté éclatante, la joie de la terre entière [1] !...

Retour de la captivité ; rétablissement de la nation.

An. av. J.-C. 536 à 107.

Lorsque les soixante-dix ans de captivité, annoncés par Daniel, furent entièrement accomplis, le peuple d'Israël,

[1] Jérémie, *Lamentations*, ch. 1 et 2 passim.

purifié par la tribulation, trouva grâce aux yeux du Seigneur. Il s'en retourna, sous la conduite de Zorobabel et d'Esdras en la terre de Judée. Jérusalem se releva de ses ruines; les villes de Juda furent rebâties. On entendit de nouveau la voix de l'allégresse sur les places publiques; les campagnes désertes refleurirent; les pâturages se couvrirent de nombreux troupeaux. La terre, si longtemps inculte, redevint comme un jardin de délices. Et les habitants, sur qui s'était reposée sa miséricorde divine, allèrent recueillir avec joie dans les champs, rendus féconds par de bienfaisantes rosées, le blé, le vin, l'huile, tous les biens du Seigneur. Le temple fut réédifié; la gloire de Dieu, venant de l'Orient, le remplit une seconde fois. Et une voix fut entendue qui disait : Ici est le lieu de mon trône, le lieu où j'habiterai au milieu des enfants d'Israël. La joie vive du rétablissement de la nation succéda aux longues tristesses de l'exil. Les hymnes et les cantiques de louanges retentirent, comme autrefois, sur la montagne de Sion. Le plaisir ranima les réunions des jeunes gens, en même temps qu'il rentra dans les assemblées des vieillards. Chacun, comme au temps de ses pères, habita en paix sous sa vigne et sous son figuier. Bénie du Très-Haut, la population se multiplia et remplit le pays de Judée. Les Israélites furent de nouveau le peuple du Seigneur, et le Seigneur fut de nouveau leur Dieu. Il renouvela l'alliance qu'il avait faite avec leurs ancêtres, et ils furent comblés de toutes sortes de biens. Une paix profonde de trois cents ans, développant la prospérité publique, éleva une seconde fois le royaume de Juda au-dessus des nations. Ainsi que l'avaient prédit Isaïe et Jérémie, ses solitudes semées de ruines présentèrent le mouvement et la vie; ses régions longtemps

désolées redevinrent florissantes. Les rois d'Égypte et de Syrie arrivèrent en foule lui offrir leurs présents, ou solliciter son alliance. Et Israël, créé de Dieu pour annoncer sa gloire [1], put raconter ses miséricordes infinies, et redire à l'univers la multitude de ses bienfaits.

Mais Dieu, pour empêcher que cette situation prospère ne dégénérât, comme la première fois, en une mollesse pleine de vices, eut soin de ménager à son peuple, comme soutien et stimulant de sa vertu, l'épreuve et la tribulation. Ainsi, quand une famille a joui d'un constant bonheur, Dieu fait peser sur elle une adversité imprévue, afin de la retremper dans les vertus que font pratiquer les jours d'épreuves; et ces jours lui deviennent glorieux par la patience et le courage qu'elle déploie. Tel fut pour la Judée le résultat de ces longues luttes que les Machabées soutinrent contre leurs oppresseurs. L'héroïsme dans les combats d'une part, et la résignation dans le martyre de l'autre, sont la double gloire de cette incomparable époque. Sous la domination tyrannique des rois de Syrie, les maux se multiplièrent sur la terre; l'idolâtrie s'installa à Jérusalem dans le temple du vrai Dieu, et de là se répandit dans la Judée. Et il y eut un deuil immense parmi le peuple d'Israël; toute la maison de Jacob fut couverte de confusion. Les soldats enlevaient les femmes et les enfants pour la captivité; l'étranger ravissait les troupeaux et les moissons. Le sang innocent coulait sur les places; le sanctuaire dévasté ressemblait à la désolation du Carmel. L'ignominie de Juda fut multipliée, comme l'avait été sa gloire. En ces jours-là Mathathias, prêtre

[1] Isaïe, 43.

d'entre les enfants de Joarib, sortit de Jérusalem avec les Machabées, ses enfants, et se retira sur la montagne de Modin. Et Mathathias, cédant à la douleur, dit : « Pourquoi suis-je né pour voir l'affliction de mon peuple, le renversement de la ville sainte, et l'héritage du Seigneur livré aux mains de ses ennemis? Quand toutes les nations se courberaient sous le joug de la servitude, moi, mes fils et mes frères nous obéirons toujours à la loi de nos pères, à la loi de notre Dieu. » Puis, rappelant à ses enfants que ce fut la fidélité aux commandements qui rendit Joseph le seigneur de toute l'Égypte ; la douceur qui plaça David sur le trône d'Israël ; la foi, le zèle, la simplicité de cœur qui donnèrent de race en race le succès et la force à d'autres éminents personnages du royaume, il ajouta : « Vous donc, mes fils, soyez vertueux, et combattez vaillamment pour la loi sainte : car par elle vous recouvrerez la gloire. Que Simon soit votre conseil, Judas le chef de votre armée. Marchez avec ardeur à la délivrance de notre peuple. » Et les ayant bénis, il fut réuni à ses ancêtres [1].

Judas Machabée se levant rassembla les hommes de bonne volonté; et, élu chef de la nation par le consentement unanime, il se revêtit de la cuirasse comme un géant ; se couvrit de ses armes pour les combats ; et, semblable à un lion qui rugit à l'aspect de sa proie, il s'élança sur les impies et les terrassa. Après les avoir écrasés sur les champs de bataille, il les poursuivait ; après les avoir broyés à l'aide de la force invincible que lui prêtait le Fort des armées, il livrait aux flammes leurs camps et leurs retraites ; en sorte

[1] Machabées, liv. 1, ch. 2.

que son nom devint la terreur des artisans d'iniquité, et que le salut des Juifs fut l'œuvre de son bras. Parcourant ensuite les villes de Juda, il en chassa les impies. Alors Apollonius et Séron s'avancèrent contre lui, chacun à la tête d'une formidable armée. Judas Machabée, plein de confiance en Celui dont il soutenait la cause, adressa à sa petite troupe cette harangue : « Il est facile à un petit nombre de vaincre une multitude. Devant le Dieu du ciel, il n'y a point de différence entre un grand nombre et un petit ; car la victoire n'est pas dans la multitude des armées, mais dans la force qui vient d'En-Haut. Une armée orgueilleuse s'avance, il est vrai, pour nous perdre. Mais nous combattrons pour notre vie, pour nos lois ; et le Seigneur brisera nos ennemis. » L'éclatante victoire de Béthoron justifia ses espérances. Les défaites successives des armées de Nicanor répandirent le bruit de ses combats jusqu'aux extrémités de la terre [1].

Le pays de Judée étant délivré de ses oppresseurs, les Juifs fortifièrent la montagne de Sion, purifièrent le temple, et rétablirent les sacrifices depuis longtemps interrompus. Enfin le vaillant Machabée tomba comme tombent les forts, au milieu de ses triomphes sur les enfants de l'Idumée et sur tous les peuples voisins, dont il avait conquis les capitales ; et tous les Israélites le pleurèrent, disant : Comment a péri le guerrier puissant qui sauvait le peuple d'Israël ? Il eut un héritier de sa bravoure dans Jonathas, qui mit tous ses soins à fortifier les places de guerre du royaume. Plusieurs fois vainqueur des Syriens, il laissa reposer le glaive, et jugea le peuple dans la paix, sans négliger toutefois d'exterminer

[1] Machabées, liv. 1, ch. 3 et suiv.

les impies, dont la présence attirait les fléaux sur Israël. Sa piété le porta, après une victoire sur les Philistins, à brûler le temple de Dagon leur idole. Il renouvela l'alliance faite par son frère avec les Romains, et contracta un traité d'amitié avec les Lacédémoniens. Simon lui ayant succédé, ajouta à la couronne des Machabées de nouveaux lauriers. « Tous mes frères, dit-il au peuple assemblé, sont morts en combattant pour Israël; je suis demeuré seul. Ma vie n'est pas plus précieuse que la leur. Je défendrai ma nation et le temple; je combattrai aussi pour nos femmes et nos enfants. » Et le peuple, enflammé par ce beau dévouement, répondit : « Tu es notre chef à la place de Judas et de Jonathas : conduis-nous dans les combats. » Après avoir construit une ceinture de forteresses sur les frontières de la Judée, et élevé sur les sépultures de ses frères sept pyramides funèbres ornées de colonnes, Simon Machabée affranchit complètement son royaume de la domination étrangère. La terre de Juda demeura en paix durant les années de son règne; et il n'usa de sa puissance que pour le bonheur des siens. Il prit Joppée pour en faire un port et une entrée des îles de la mer; il étendit au loin les limites de son royaume. Il se rendit maître de toute la contrée, prit Gazaris ainsi que d'autres villes dont il fit disparaître les impuretés. Pendant qu'il était occupé à ces conquêtes étrangères, chacun cultivait son héritage en paix; la terre de Juda donnait ses moissons, et les arbres des champs leurs fruits. Tous les vieillards s'entretenaient, assis sur la place publique, de la fécondité des campagnes; les jeunes gens se revêtaient d'habits guerriers et de gloire. La joie régnait dans les familles; et Israël n'avait plus d'ennemis sur la terre : les rois étaient vaincus en ces

jours-là. Simon, à la fois grand-prêtre et souverain de la nation, nourrissait les pauvres, protégeait les faibles, empêchait les injustices et surveillait l'exécution des lois. La religion était en honneur en ces jours, et le culte du Seigneur pratiqué par tous [1].

Affermie, retrempée par la persécution, la nation qu'illustrèrent et aguerrirent les glorieux combats des Machabées, ne se contenta pas de cette gloire. Elle profita de ses rapports commerciaux avec l'Égypte pour y répandre ses livres sacrés et la connaissance du Dieu unique. Ses liaisons avec la Grèce y firent pénétrer, au rapport de saint Clément d'Alexandrie et d'Origène, les principaux dogmes du vrai culte. Elle fit plus : elle employa sa puissance nouvelle à conquérir des États à sa religion, et à étendre de plus en plus le règne de Dieu sur la terre, c'est-à-dire qu'elle compléta sa mission. Après avoir dompté les Philistins, soumis les Iduméens, subjugué les Ammonites, elle les amena, comme l'avait marqué le prophète Zacharie [2], à embrasser le judaïsme ; le culte de la volupté fut anéanti en divers lieux, et les temples des idoles brûlés. La puissance de Juda, mise au service du Très-Haut, s'accrut tellement que le royaume des Machabées fut le plus étendu, après celui de Salomon. Les étrangers accouraient au temple de Jérusalem ; et, pressés dans les saints parvis, ils adoraient le Dieu des Juifs ; le culte judaïque reçut les hommages de tous les peuples de l'Orient [3].

[1] Machabées, liv. 1, ch. 9 et suiv.

[2] Zacharie, ch. 9.

[3] Voir la fin du 1er livre des Machabées, et les mêmes endroits dans Josèphe.

Décadence et ruine.

An. av. J.-C. 107 à 70 ap. J-C.

Hélas! rien n'est stable sur la terre. Si l'adversité ne dure pas, le bonheur voit aussi arriver son terme, trop tôt toujours pour l'intérêt d'une nation. La prospérité des Juifs finit par ramener au milieu d'eux les vices qui précipitèrent leur décadence. Le dévouement au Seigneur, la croyance aux dogmes révélés, le respect des lois auxquelles tous obéissaient de concert, avaient constitué la grandeur du royaume; les fausses doctrines, l'attachement aux biens sensuels, l'esprit de division furent cause de sa chute. Trois sectes se formèrent dans son sein : la secte des Esséniens, réunis en communauté et menant, loin des grandes villes, une vie de contemplation et de pénitence; la secte des Pharisiens, attachés à la lettre, mais non à l'esprit de la loi. Des vues fausses, une sévérité outrée, un égoïsme et un orgueil insupportables : telles étaient leurs tendances. Violateurs secrets des lois de Dieu, impitoyables dans leur avarice usuraire, qui les poussait aux injustices les plus criantes, ils compromettaient la religion en public par une exagération ridicule de ses saintes pratiques; on les voyait donner la dîme des moindres herbes, se farder pour afficher leurs jeûnes, interdire, le jour du sabbat, les actes de pure charité et les plus innocentes actions. Oubliant la grandeur et la noblesse de la loi de Dieu, ils ne s'attachaient qu'à des choses basses et à de mesquines observances. Il en résulta un mépris total de la loi de Moïse, un découragement complet dans sa pratique, ou une hypocrite observation de ses préceptes. Enfin la secte

des Saducéens conduisit à un scepticisme presque absolu par de pernicieuses doctrines ; mettant en problème l'immortalité de l'âme, interprétant dans un sens tout humain les Écritures, elle jeta les Juifs dans le sensualisme et le relâchement des mœurs. Les deux dernières sectes enfantèrent deux factions hostiles qui, en se disputant la prédominance, divisèrent la Judée et la remplirent de troubles [1].

La guerre civile des deux frères Hircan et Aristobule pour le sacerdoce, auquel était annexée la royauté, augmenta encore la division. Rome, appelée par les deux prétendants, profita de ces luttes intestines pour imposer sa domination à la Judée. La ruine commençait, selon cette parole du Très-Haut : Voix lamentable des bergers, parce que la gloire de leurs montagnes a été détruite ! Voix du rugissement des lions, parce que la magnificence du Jourdain a été dévastée ! Voici ce que dit le Seigneur : Paissez les brebis de la mort. Leurs maîtres les égorgeaient, les pasteurs les ont vendues. C'est pourquoi je n'épargnerai pas plus longtemps les habitants de cette terre ; je les livrerai à leurs propres mains, aux mains de leurs princes ; ils ravageront leur pays [2]. Lamentable issue d'une incomparable destinée ! Cette nation qui, après avoir été servie par l'Égypte, la Phénicie, l'Assyrie, la Perse et la Grèce, a vu tomber les uns après les autres tous ces grands empires, et seule est restée debout entourée de leurs ruines, touche maintenant elle-même à son terme. Pleine d'un insolent dédain pour les gentils, elle est enivrée de sa propre estime, quand déjà elle subit la

[1] Josèphe, liv. 13, ch. 9.
[2] Zacharie, ch. 11.

domination étrangère. Ses sens sont troublés : elle croit voir dans le futur Messie un conquérant qui, levé pour elle, va mettre les nations à ses pieds ; et ces rêves de son fol orgueil, elle les caresse, quand déjà elle ne s'appartient plus, quand la discorde déchire ses misérables restes, et que sa mission est terminée. En effet, le Verbe éternel, le Désiré des nations, qui vient éclairer le monde et racheter les peuples, est descendu du ciel. Il prêche dans les murs de Jérusalem et à travers les contrées de la Judée la parole de vie. Mais les Juifs n'ont plus que des goûts charnels, des idées terrestres. Ils ne veulent point reconnaître en lui le Messie qu'ils attendent. En vain enseigne-t-il au temple la doctrine la plus sublime et la morale la plus pure ; en vain opère-t-il à leurs yeux les plus nombreux et les plus étonnants miracles, pour prouver qu'il est le Christ, le Fils de Dieu. Leur hypocrisie qu'il démasque, leur orgueil qu'il abaisse, leurs vices qu'il condamne, leur font méditer et bientôt résoudre sa mort. Et lui, qui est venu pour les sauver, voyant qu'ils courent à leur perte, déplore leur aveugle obstination. Jérusalem, Jérusalem ! s'écrie-t-il, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu [1] ! Un jour qu'il descendait de la montagne des Oliviers, apercevant la ville de Jérusalem, il pleure sur elle, disant : Ah ! si toi aussi tu avais connu, et même en ce jour qui s'offre encore à toi, si tu connaissais ce qui peut te procurer la paix ! Mais maintenant tout est caché à tes yeux. Des jours viendront sur

[1] Matth., 23.

toi où tes ennemis t'environneront de retranchements; ils t'enfermeront et te presseront de toutes parts. Ils te renverseront par terre, toi et tes fils qui sont dans tes murs, et ils ne laisseront pas de toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée [1]!...

Ces dernières menaces du Rédempteur méconnu ne tardèrent point à retomber sur les Juifs, comme l'avait prophétisé Daniel en disant, près de six cents ans avant le déicide : Le Christ sera mis à mort; ce peuple ne sera plus mon peuple; car il doit me renier. Un peuple avec un chef viendra, qui détruira la cité avec le sanctuaire. Alors règnera la destruction. L'oblation et le sacrifice cesseront; l'abomination de la désolation sera dans le temple, et elle persévèrera jusqu'à la consommation des siècles [2]. De faux prophètes parurent qui séduisirent le peuple. Des révoltes commencèrent à ensanglanter la Judée; des prodiges, des signes extraordinaires, annoncés par le Messie [3], furent les avant-coureurs des maux qui allaient fondre sur cette nation maudite. On vit des armes étinceler, des corps d'armées s'entrechoquer. Une flamme se détachant des nues remplit le temple de lumière [4]; les portes s'ouvrirent, et on entendit les anges s'écrier : Sortons d'ici, sortons d'ici! C'était, dit Tacite, la divinité qui désertait le temple [5]. Les chrétiens, reconnaissant à ces signes précurseurs que les temps prédits par le Fils de l'Homme approchaient, se retirèrent à Pella, sur les bords du Jourdain, ou s'enfuirent

[1] Luc, ch. 19.
[2] Daniel, ch. 9.
[3] Matth., 24.
[4] Josèphe, liv. 6, ch. 31.
[5] Tacite, *Histoires*, liv. 5, ch. 13.

dans les villes des montagnes, d'après le conseil du divin Maître. Les empereurs romains Vespasien et Titus vinrent, peu de temps après, mettre le siége devant Jérusalem. La nature par quatre collines renfermées dans son enceinte, et l'art par une triple muraille flanquée de tours, avaient fait de cette cité une des plus fortes places du monde. Dieu, qui voulait frapper toute la nation, avait permis que pendant ce siége, le plus mémorable de tous, une multitude innombrable de Juifs fussent réunis dans la capitale à l'occasion de la fête de Pâque. Les Romains, ayant cerné Jérusalem, l'entourèrent de retranchements ; dans son sein, à la violence des factieux qui massacraient les hommes influents et les suspects, se joignirent bientôt les horreurs de la famine. Les chefs des trois factions qui partageaient la ville, parcourant les rues, forçaient les maisons pour en enlever ce qui y restait de vivres. Ainsi était dépouillé le peuple qui avait préféré un voleur au Juste. Si, à l'air de son visage, quelqu'un était soupçonné d'avoir mangé, ils le torturaient jusqu'à ce qu'il découvrît ses réserves. Une odeur de viande grillée les frappe pendant qu'ils passent devant une maison ; ils s'y précipitent, et pressent la mère de livrer les restes de ses provisions : « Il me reste, dit-elle, la moitié de mon enfant ; tenez ! » Et cette mère la leur jette. Ils reculent cette fois, saisis d'horreur. Ainsi furent réalisées ces paroles de Jésus-Christ montant au Calvaire : Heureuses les femmes stériles, les entrailles qui n'ont point enfanté et les mamelles qui n'ont point allaité [1] ! Les toits plats des maisons étaient couverts de femmes expi-

[1] Math., ch. 24.

rantes, les rues et les places d'hommes qui s'y traînaient péniblement. Un morne silence contrastait lugubrement avec les cris de mort contre le Fils de l'homme, dont avaient retenti ces rues et ces places; et, planant sur la ville entière, il était interrompu seulement par les clameurs de rage des factieux, et les plaintes de désespoir des mourants. Chaque nuit, six cents de ces infortunés se répandaient dans la campagne, afin d'y recueillir de l'herbe et des légumes ; et ils étaient crucifiés en face des murs par les Romains. Le nombre en devint si considérable que l'espace et le bois manquèrent pour le supplice [1]. C'était le châtiment de ceux qui avaient attaché à la croix l'Homme-Dieu, en face de leur cité. Une fin plus cruelle encore attendait dans le camp ennemi les nombreux transfuges. Les troupes auxiliaires les éventraient pour chercher dans leurs entrailles l'or qu'avant leur départ plusieurs avaient avalé. Les factieux n'épargnaient point ceux qui restaient dans la ville : ils étaient battus de verges. Mais n'avaient-ils pas flagellé un Dieu [2] ?

Un mur avait été construit, selon la prédiction divine, pour cerner entièrement Jérusalem, et empêcher toute sortie ; des milliers périrent entre le rempart et ce mur. Le nombre des morts entassés près des portes s'éleva à plusieurs centaines de mille. Titus, à la vue de tant d'horreurs, prend le ciel à témoin qu'il n'est pas la cause de ces maux. Je ne crois pas, remarque Josèphe, que depuis le commencement du monde une ville ait tant souffert [3]. Depuis quatre ans un homme, appelé Jésus, comme si ce nom, repoussé

[1] Josèphe, liv. 5, ch. 28.
[2] Josèphe, *Siège de Jérusalem.*
[3] Josèphe, liv. 5, ch. 27.

par eux, était destiné à les poursuivre, jusqu'à la fin, de son amer souvenir, répétait nuit et jour sur les places publiques et dans les rues ces lugubres paroles : Voix du côté de l'Orient, voix du côté de l'Occident! Voix contre Jérusalem et contre le temple, voix contre tout le peuple! Pendant le siége, il s'écria : Malheur à la ville! malheur au temple! malheur au peuple! malheur à moi-même! Et une pierre, lancée par une machine des assiégeants, l'écrasa. Le nom béni de Jésus s'était changé pour les Juifs en un nom d'anathème et de malédiction. Enfin, dans le temple déjà dépouillé de ses vases sacrés, fondus par les factieux, le sacrifice perpétuel cessa, faute d'agneaux pour le continuer, et l'abomination de la désolation, prédite par le Sauveur, régna dans le lieu saint. En vain Titus, maître de la ville à la suite d'un dernier assaut, voulut-il épargner ce temple comme l'un des plus magnifiques monuments de l'Empire; un soldat romain, poussé par l'inspiration divine, jeta, malgré la défense, un tison ardent dans l'intérieur. Aussitôt le feu, que nul secours ne put parvenir à éteindre, se communiqua à tout l'édifice, le même mois et le même jour qu'avait été brûlé le premier temple [1]. Les Juifs, à la vue des flammes qui dévoraient leur dernière espérance, poussèrent un immense cri de douleur : car ce fut pour eux la marque la plus évidente que le Seigneur les avait abandonnés. Les prêtres, les chefs, une partie du peuple furent passés au fil de l'épée; une autre fut réservée pour le triomphe; cent mille furent vendus pour l'esclavage. Onze cent mille Juifs périrent dans ce siége. Ainsi fut vengée la mort de l'Homme-Dieu dans le

[1] Josèphe, liv. 6, ch. 27.

sang de ceux qui s'étaient écriés : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! Les crimes affreux des Juifs furent les seules causes de leurs malheurs ; et les maux inouïs que leur firent endurer les Romains furent la juste punition de leurs iniquités [1].

La cité de David, livrée au pillage, fut ensuite dévorée par l'incendie ; puis on passa la charrue sur l'emplacement où avait été Jérusalem !.... Par cette dernière destruction des fondations de la cité sainte s'accomplit à la lettre la prophétie de Jésus-Christ : Il ne restera point de toi pierre sur pierre. Elle supporta tout le poids du courroux céleste, parce qu'elle avait pris la plus grande part à la mort du Fils de Dieu. La Judée fut réduite en province romaine ; et l'empereur, après la conquête, fit ce remarquable aveu : C'est sous la conduite de Dieu que nous avons entrepris cette guerre; c'est lui qui nous a livré ces forteresses inaccessibles [2]. Il était tellement persuadé que, dans cette guerre d'extermination, il avait servi d'instrument aux divines vengeances sur cette nation criminelle, que, quand les puissances auxiliaires lui envoyèrent une couronne d'or pour honorer sa victoire, il se contenta de répondre : Ce n'est point moi qui ai vaincu ; je n'ai fait que prêter mon bras à la vengeance céleste. L'arc de triomphe de Titus s'éleva à Rome, pour éterniser au centre même du christianisme, avec l'époque de la destruction du royaume juif, l'accomplissement des menaces de l'Éternel sur le peuple déicide.

En vain l'empereur Adrien voulut plus tard rebâtir la ville

[1] Josèphe, liv. 5, ch. 16.
[2] Josèphe, liv. 6, ch. 43.

de Jérusalem et le temple. Au milieu de l'entreprise les Juifs se révoltèrent; les travaux se trouvèrent renversés, et les murs du temple en reconstruction, rasés. Neuf cent quarante-cinq bourgs ou villages de la Judée furent livrés aux flammes; six cent mille habitants périrent. On enchaîna les autres, et ces misérables tellement méprisés que personne ne voulait d'eux, même pour esclaves, furent vendus comme des bêtes de somme, à vil prix, dans la vallée de Mambré. Ainsi cette malheureuse nation trouva la consommation de sa ruine au lieu même qui lui avait, sous Abraham, servi de berceau. Dès-lors les quelques restes des Juifs furent dispersés chez tous les peuples où ils vécurent sans lois, sans autels, sans sacrifices, portant partout, avec le spectacle unique d'un peuple qui n'a plus la forme d'un peuple, le signe frappant de la réprobation. En vain, plus tard encore, Julien l'Apostat voulut-il, afin de faire mentir la prophétie du Sauveur, essayer une seconde fois de réédifier le temple. Pendant que les Juifs qu'il avait convoqués dans ce but, étaient à l'œuvre, d'effroyables globes de feu, au rapport d'un historien païen, s'élançant des fondements par des éruptions fréquentes, dévoraient les ouvriers et leur rendaient la place inaccessible. Comme ce feu s'obstinait de plus en plus à les repousser, on fut forcé d'abandonner l'entreprise [1]. Pour faire place aux nouvelles fondations, les anciennes avaient disparu; et pour que l'œuvre de destruction fut complète, le feu était venu en aide aux ouvriers: là encore il n'était donc point resté pierre sur pierre [2]; la

[1] Ammien-Marcellin, liv. 23, ch. 1.
[2] Luc, ch. 19.

prophétie du Sauveur venait de recevoir son dernier complément. A diverses reprises, les Juifs dispersés parmi les nations s'efforcèrent de reconstituer le royaume de Jérusalem ; mais ils n'y purent jamais parvenir. Et la prophétie d'Isaïe annonçant qu'il n'y aurait plus de princes en Sion, que son royaume ne serait jamais rétabli, mais que la désolation subsisterait, reçut également son entier accomplissement.

La terre de Judée, jadis fertile, écrit le baron Père de Géramb, présente maintenant un aspect désolant et triste dans sa stérilité. L'impiété moderne voit et comprend les effets terribles des coups que frappe la justice humaine. Elle n'a pas besoin qu'on lui explique comment, là où furent les palais, les bosquets, les jardins d'un grand criminel, il ne reste plus que des ruines, il ne croît plus que des épines et des ronces ; elle vous dira le crime et le châtiment ; vous saurez d'elle quel arrêt a condamné le coupable, quelles mains ont renversé ces superbes demeures, désolé ces champs. Elle s'y connaît, elle qui, toute-puissante un moment et donnant à ses fureurs le nom de justice, porta si loin la désolation, entassa tant de ruines. Mais quand il s'agit de la justice divine, elle n'y voit plus, elle n'y comprend plus rien. La Croix est pour elle un objet de risée ; le grand nom, devant lequel toute créature doit fléchir le genou, provoque ses mépris. Dans de telles dispositions, aveugle volontaire, comment comprendrait-elle qu'une terre maudite, que la patrie d'une nation criminelle et réprouvée, ne peut plus maintenant présenter le beau spectacle de ce

[1] Isaïe, ch. 34.

jardin délicieux où coulaient le lait et le miel, dont le père de famille fit don à ses enfants, alors chéris, parce qu'ils ne s'étaient point encore rendus coupables? Qu'elle vienne ici, qu'elle y apporte un peu de cet amour du vrai dont se piquent encore des gens qui ne veulent plus être chrétiens; et, j'ose le dire, elle sera obligée de se faire violence pour ne pas reconnaître l'anathème porté contre un pays où se commit le plus exécrable des forfaits qui pût épouvanter l'univers, contre un pays où fut répandu sacrilégement le sang du Fils de Dieu. Partout elle apercevra les vestiges toujours subsistants de la justice éternelle [1].

[1] *Pèlérinage à Jérusalem*, par le Père de Géramb, tome 1, lettre 22.

ÉGYPTE.

Vertus qui ont élevé l'Égypte.

L'ÉGYPTE, placée entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, à côté du berceau du monde, au centre de régions aurifères et aromatiques, de contrées riches en productions végétales, s'éleva avant les autres peuples à un haut degré de civilisation. Un grand fleuve navigable qui, longeant cette terre dans toute son étendue, la fertilisait par ses inondations périodiques ; un sol naturellement productif que venaient échauffer, quand s'étaient retirées les eaux du Nil, les ardeurs d'un soleil brûlant: ces deux causes réunies donnèrent à l'Égypte une prospérité si grande, que nul pays ne produisait dans une mesure égale les aliments nécessaires à l'homme [1]. La facilité d'une culture où il n'y avait qu'à confier les semences à la terre pour récolter une ample

[1] Justin, liv. 2, ch. 1.

moisson ; les priviléges accordés aux laboureurs, les immunités mêmes dont ils jouissaient, tout favorisait le développement de la richesse agricole. Le blé et l'orge y abondaient ; et si l'Écriture nous la représente dès la plus haute antiquité comme le réservoir des peuples pendant les temps de disette, l'histoire, dans les siècles postérieurs, nous la montre comme le grenier de la Perse et de l'Italie. La Providence se servit des appâts de cette fécondité pour attacher l'Égyptien à sa terre, et entretenir en lui, avec l'amour de la paix, source de prospérité intérieure, l'activité, gardienne de la sobriété et des bonnes mœurs. Grâce à ces vertus, l'Égypte vit longtemps fleurir dans son sein une tranquillité prospère, troublée seulement par quelques invasions étrangères, qui ne changèrent rien à la situation de son commerce. Les Égyptiens soutiennent que leur pays fut le plus heureux de la terre, et que cet état de prospérité n'aurait jamais existé, si les habitants n'eussent été élevés dans de bonnes mœurs, régis par des lois fermes, et instruits par une excellente éducation dans tous les genres de connaissances [1].

Ils soutiennent que leurs lois sont les meilleures [2]. Or, selon une remarque de Bossuet, rien ne contribuait plus au maintien des bons usages que l'observation de ces lois. Le parjure était puni de mort, comme le plus énorme des délits, parce qu'il est à la fois une impiété, et la ruine des garanties de la véracité dans les relations sociales. Refuser de porter secours à un homme attaqué

[1] Diodore, liv. 1, ch. 69.
[2] Diodore, liv. 1, ch. 69.

par des assassins était regardé comme une criminelle complicité. La fausse accusation subissait la peine infligée aux dénonciateurs calomnieux. Chaque année on devait justifier de ses moyens d'existence. Par cette mesure étaient arrêtés les moyens illégaux et contraires à la probité. On ôtait la vie à quiconque tuait volontairement un homme, soit libre soit esclave. Les parents qui avaient fait périr un de leurs enfants, étaient condamnés à le tenir trois jours et trois nuits embrassé. On conçoit combien un tel supplice était de nature à détourner de ce genre de meurtre, si fréquent chez les autres peuples. On regardait le parricide comme le plus horrible de tous les crimes : aussi était-il puni par des raffinements de supplices. La loi notait d'infamie le déserteur, et condamnait le révélateur des secrets de l'État à avoir la langue coupée. Elle condamnait également à avoir les deux mains coupées ceux qui fabriquaient de fausses monnaies, altéraient les poids et les mesures, rédigeaient de faux écrits, produisaient de faux contrats. Celui qui faisait violence à une femme libre subissait la mutilation, en punition de la grave insulte à laquelle l'avait entraîné la profonde corruption de ses mœurs. L'homme adultère recevait sur sa chair coupable mille coups de verges ; et la femme adultère avait le nez coupé : la loi voulait ôter la beauté à celle qui en abusait pour le plaisir défendu. De cette manière, chacun, puni par où il avait péché, portait jusqu'à la mort le caractère indélébile de sa peine, et était pour les autres un salutaire et continuel avertissement [1].

[1] Diodore, liv. 1, ch. 77 et 78.

Sans doute cette législation ne peut être mise en comparaison avec la législation hébraïque : elle tolérait le vol [1], Elle ordonnait de mettre à mort le meurtrier involontaire d'un ibis ou d'un épervier ; elle permettait d'écraser sous les plus rudes travaux les prisonniers de guerre et les esclaves. Cependant, toute défectueuse qu'elle était, elle eut l'incontestable avantage de maintenir dans le royaume plusieurs principes d'équité qui aidèrent à son élévation : car c'est dans l'observation de l'équité et des lois qu'une nation, dit la sainte Écriture, trouve la source de sa grandeur. Les Égyptiens étaient tellement habitués à y reconnaître le bien général, l'intérêt de l'État comme celui des familles et des particuliers, qu'ils en avaient entouré les observances de rits religieux, en regardaient la pratique comme une vertu essentielle; et qu'à la mort, la religion intervenait pour demander compte à chacun de son obéissance à ces mêmes lois. Depuis le monarque jusqu'au dernier de ses sujets, tous étaient alors soumis à un jugement sévère. En présence des magistrats, on passait en revue chacune des actions publiques de la vie; et ceux que l'on reconnaissait coupables de quelque grand crime, de quelque violation grave, étaient privés des honneurs de la sépulture. La punition des méchants, les honneurs funèbres rendus aux bons rappelaient, chaque jour, à la mémoire des Égyptiens ce qui les attendait à la mort. Spectacle imposant, qui devint le moyen le plus efficace de corriger les mœurs publiques : car on doit estimer comme les meilleures lois, non celles qui accroissent les richesses de la société, mais celles qui font

[1] Cayx, *Histoire ancienne, Égypte,* ch. 3, art. 8,

contracter aux hommes des habitudes plus douces, et les rendent meilleurs citoyens [1].

Après l'obéissance aux lois et le respect, pour ne pas dire le culte du souverain, la vertu qui contribua le plus à élever l'Égypte, fut la sagesse. Elle présida à la rédaction de tous les règlements, elle dirigea la conduite des rois et des sujets; elle inspira la ligne politique du gouvernement. Cette sagesse que Salomon nous dépeint comme une émanation de la sagesse incréée, une vertu que Dieu, pour la félicité commune, met dans le cœur du souverain qui la cherche, et qu'il fait passer, pour leur bonheur, dans la conduite des populations qui la chérissent : les Égyptiens la possédaient à un degré si éminent qu'Hérodote rapporte d'eux qu'ils étaient regardés comme les plus sages des hommes [2]. Elle apparaît d'abord dans le règlement de vie auquel était assujetti le monarque. Tandis que les autres souverains n'étaient astreints à aucune règle, ne dépendaient que de leur volonté, et vivaient au gré de leurs désirs, et le plus souvent de leurs passions [3] ; les monarques Egyptiens étaient soumis à des lois précises, qui réglaient leurs audiences publiques, l'emploi de leur journée, tout, jusqu'à leurs moindres actions. Au lieu d'être servis par des esclaves, ils l'étaient par des fils de familles nobles. Ces jeunes gens, distingués par leurs sentiments, et constamment témoins, le jour comme la nuit, de la conduite des souverains, les empêchaient de commettre aucune action blâmable ; car ce sont les hommes vendus aux pas-

[1] Diodore, liv. 1, ch. 92 et 93.
[2] Hérodote, liv. 2, ch. 160.
[3] Diodore, liv. 1, ch. 71.

sions des grands qui les font s'abandonner à l'excès des vices. Le matin, ces rois se parfumaient; et, revêtus des insignes de la puissance souveraine, se rendaient au temple. Là, le grand-prêtre invoquait la divinité pour la santé et le bonheur du monarque, tant qu'il observerait envers ses sujets les lois de la justice. C'est, en effet, déclare l'Esprit-Saint, la justice du souverain qui rend ses sujets heureux, et la sagesse du roi qui maintient la stabilité de son peuple[1]. C'est pourquoi le grand prêtre énumérait ensuite les vertus d'un monarque : la justice, la tempérance, la magnanimité, la bienfaisance et la domination sur ses passions. Par là, inspirant au roi une crainte religieuse, et le respect de la divinité, il l'accoutumait à une vie exemplaire. La cérémonie se terminait par la lecture de quelques sentences des livres sacerdotaux, ou par le récit de quelque grande action empruntée à l'histoire des hommes célèbres, et de nature à exciter à la vertu. La sobriété devait régner à la table royale, où l'on ne servait que des aliments simples et une portion déterminée de vin, afin d'éviter toute ivresse. Ainsi dirigés par une règle qui ordonnait chacune de leurs actions, les souverains d'Égypte menaient des jours tranquilles. Ils plaignaient les princes abandonnés à leurs passions, esclaves sur le trône, au point de commettre sciemment le crime, sous l'impulsion de l'amour ou de la haine. La dignité qu'ils apportaient dans toute leur conduite commandait le respect, et faisait naître un attachement durable dans le cœur de leurs sujets[2]. Cette

[1] Sagesse, ch. 7.
[2] Diodore, ch. 70 et 71.

sage constitution politique se maintint sous la plupart des monarques. Aussi, tant qu'elle fut en vigueur, rien ne manqua à la prospérité de l'Égypte. Ses rois soumirent un grand nombre de nations, acquirent d'immenses richesses, exécutèrent de nombreux ouvrages pour l'utilité du pays, et embellirent les villes de somptueux monuments [1].

Cette sagesse des Egyptiens, source de prospérité et de gloire, selon la remarque de Diodore lui-même, n'apparaît pas moins dans la distribution des terres, partagées entre le roi, les prêtres, les guerriers et les laboureurs. Laissées en partie à la couronne, elles servaient à pourvoir aux dépenses de la guerre, à l'entretien du souverain et de la cour, aux récompenses nationales, sans que, pour subvenir à ces frais, il fût nécessaire, comme sous l'empire romain, de grever d'impôts les provinces tributaires. Distribuées aux guerriers, ces possessions les intéressaient doublement à la défense de la patrie. Il eût paru absurde de confier le salut de tous et la garde des propriétés à des hommes qui n'auraient eu rien à garder pour eux-mêmes. Non-seulement les prêtres possédaient des terres pour l'entretien du culte; mais l'ordre sacerdotal, à cause de sa science et de la sublimité de ses fonctions, était entouré de crédit et d'honneurs. Admis aux conseils des rois dont ils partageaient les travaux, les prêtres les dirigeaient par leurs avis, les éclairaient de leurs lumières; des immunités récompensaient ces services [2]. Diodore, tout païen qu'il est, ne fait pas difficulté de reconnaître les précieux services que l'or-

[1] Diodore, liv. 1, ch. 71 et 72.
[2] Diodore, liv. 1, ch. 73.

dre sacerdotal rendit au pays, même au point de vue de la direction des affaires. Hérodote est d'accord avec lui sur ce point. Tous deux avouent, de plus, que ces ministres de la divinité avaient droit à des respects, à des immunités; il n'y a que les auteurs de ces derniers temps qui, en haine de la religion, aient déclamé contre les honneurs réservés au sacerdoce et les biens qu'il possède. Toutes les nations anciennes ont honoré le corps sacerdotal; les Grecs comme les Romains l'ont comblé de priviléges; les tribus guerrières du Nord aussi bien que les peuples sauvages de l'extrême Orient ont fait asseoir le druide ou le brahme à leurs conseils; tous les peuples modernes ont accordé une haute prépondérance au clergé, reconnu l'utilité de sa présence au sein de leurs parlements; seuls les peuples révolutionnaires, comme aujourd'hui celui du Piémont, le chassent de leurs assemblées, violent, pour l'en bannir, des lois qui lui sont déjà trop hostiles. Pourquoi ces exclusions? Parce que la présence du prêtre au milieu de ces assemblées serait une protestation permanente contre leurs vols sacriléges des biens de l'Église, une entrave à leurs projets d'asservissement de la religion catholique. La présence de l'homme de Dieu est pour les impies, dit le livre de la Sagesse, et pour ceux qui veulent se livrer à l'iniquité, un reproche continuel; c'est pourquoi ils disent dans leurs conciliabules secrets : Venez, opprimons-le; et, après avoir chassé le pasteur, ils s'efforcent de disperser le troupeau. Mais la race des impies tombera sans pouvoir établir de fondements solides; elle périra, agitée par les vents et déracinée par les tempêtes [1].

[1] Sagesse, ch. 4.

Cette sagesse égyptienne vantée par les saintes Écritures, lorsqu'elles disent que Moïse fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens [1], brille encore dans l'obligation où étaient les enfants d'exercer le métier ou de suivre la carrière de leurs parents. Il est vrai que des familles étaient ainsi condamnées à une obscurité dont elles ne devaient jamais sortir ; mais Bossuet, qui cite ce règlement des castes pour en faire l'éloge, a soin de faire remarquer immédiatement que toutes les professions étaient honorées. Il fallait, dit-il, qu'il y eût des emplois et des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps; mais l'éclat des yeux ne fait pas mépriser les jambes[2]. Si le royaume était privé de quelques rares génies, il possédait en retour l'avantage de compter des guerriers formés de bonne heure par les leçons et les exemples des guerriers leurs pères ; des laboureurs, joignant à l'expérience de leurs ancêtres leur propre expérience par rapport au temps des semailles et à la manière de cultiver la terre ; des artisans connaissant à fond leur métier par la longue pratique qu'ils en avaient. Tandis qu'ailleurs on voit les artisans distraits soit par des idées nouvelles, soit par l'amour du gain, et, incapables de s'arrêter au métier qui leur est propre, se mêler tantôt d'agriculture, tantôt de commerce, parfois exercer plusieurs branches d'industrie pour ne réussir en aucune, et courir plus vite à une ruine totale; tandis que le plus grand nombre, dans les États démocratiques, fréquente les assemblées populaires et jette le désordre dans

[1] Actes des Apôtres, ch. 7.

[2] Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle, Égypte*, 3e partie, ch. 3.

les républiques; en Égypte, tout artisan qui eût pris part aux affaires publiques, ou exercé plusieurs métiers, eût été condamné à une forte amende[1]. C'est surtout en présence du déclassement général des populations, si fréquemment constaté par nos savants et inutilement déploré; c'est en présence de nos campagnes que l'on délaisse pour aller mourir de faim et de misère au sein des villes, ou tout au moins pour y traîner une vie pénible et dure; de ces métairies que l'on pourrait exploiter si avantageusement pour le pays, et que leurs jeunes habitants désertent pour se faire avocats sans clients, hommes de lettres sans littérature, bons seulement à cabaler dans quelque société secrète contre le gouvernement et la religion; ou à jeter dans d'ineptes feuilletons, dans d'absurdes romans, les rêves d'une imagination malade, et trop souvent les voluptueux délires d'un cœur gâté; c'est, dis-je, en présence de cette ambition de s'élever qui dévore la jeunesse française, de cette tendance à vivre en seigneurs dans les grands centres de populations, parce que là affluent les jouissances et les plaisirs, qu'on apprécie toute la sagesse des règlements égyptiens qui enchaînaient les enfants au foyer natal et à la profession de leurs pères.

Une dernière cause de la longue prospérité dont jouit la terre d'Égypte se trouve dans la justice que pratiquèrent la plupart de ses rois, et qui régla généralement la conduite des sujets. Dieu a formé l'homme pour qu'il dirigeât l'univers dans l'équité et la justice, et qu'il rendît les jugements dans la droiture de son cœur[2]. C'est afin de mieux atteindre

[1] Diodore, liv. 1, ch. 74.
[2] Sagesse, ch. 9.

ce but que les Égyptiens entouraient l'administration de la justice de toutes les garanties désirables. Les actes des tribunaux ont, sous un double rapport, la plus grande influence sur la vie sociale : car il est évident que, d'un côté, la punition du coupable, de l'autre, la protection assurée à ceux qui ont reçu l'injure sont les deux plus puissants moyens de réprimer les crimes. Les Égyptiens avaient compris que la société entière devait nécessairement se dissoudre, si les criminels pouvaient se soustraire à la juste sentence qui frappe le forfait ; et ils choisissaient pour juges les hommes les plus distingués du royaume. Afin d'éviter et l'obscurité que les avocats sont habiles à répandre sur une question de droit, et les séductions d'un discours entraînant, et la fascination de l'action, et la pitié qu'inspire le malheur ; les causes se jugeaient sur les preuves écrites que présentait l'accusation aussi bien que la défense [1]. La population avait l'idée de justice si profondément imprimée dans l'âme qu'elle soumettait, nous l'avons dit, chacun de ses membres à un jugement rigoureux, et privait impitoyablement de sépulture publique les souverains injustes et oppresseurs. L'injustice de ces derniers a provoqué quelques rares révoltes dont l'histoire garde à peine la trace ; ce qui abonde dans ses annales, ce sont les nombreux exemples de compassion envers l'innocence opprimée. Dieu, dont un des principaux attributs est l'équité, et qui rend à chacun le prix de ses œuvres justes [2], a récompensé d'une paix longue et prospère ce grand amour de la justice, passé du cœur de l'Égyptien dans ses actes.

[1] Diodore, liv. 1, ch. 75, et 76.
[2] Psaume 17, v. 23.

Grandeur et mission de l'Égypte.

Av. J.-C. 2188 à 1457.

Mesraïm, fils de Cham, premier roi d'Égypte, jette par la construction de Memphis les fondements de la grandeur de ce royaume. Il élève autour de cette capitale une immense chaussée, afin de la préserver des inondations du Nil, dont il redresse le cours; bâtit dans l'intérieur un temple à Vulcain, remarquable par sa grandeur et ses riches proportions [1]. Busiris fonde la fameuse Thèbes dont les chantres d'Israël et d'Ilion célèbrent la force et la magnificence. Es-tu plus grande que Thèbes? demande le prophète Nahum; assise au milieu des fleuves, elle avait la mer pour trésor, et les eaux pour rempart; ses soldats étaient innombrables [2]. La ville égyptienne de Thèbes, s'écrie à son tour Homère, possède des habitations remplies d'immenses richesses; elle compte cent portes par chacune desquelles elle peut faire sortir deux cents chars de guerre [3]. Aucune ville n'exista sous le soleil plus ornée de monuments, plus riche en statues colossales, en obélisques d'une seule pierre, en temples étonnants par leur grandeur et leur beauté [4]. Trois cents quartiers de rochers taillés en gigantesques colonnes, six cents sphinx dont les colosses forment d'immenses avenues; de vastes galeries souterraines, ornées de sculptures

[1] Hérodote, liv. 2, ch. 99.
[2] Nahum, ch. 3.
[3] Homère, *Iliade*, chant 9, vers 381.
[4] Diodore, liv. 1, ch. 46.

et de peintures, et assez spacieuses pour contenir plusieurs mille hommes, concourent à faire de cette capitale la merveille du monde. Mœris creuse, pour recevoir la surabondance des eaux du Nil, ou pour servir de réservoir quand les inondations sont insuffisantes, un lac dont le développement égale toute l'étendue du sol égyptien baigné par la mer, et dont la profondeur mesure trois cents pieds. Au milieu de son bassin deux pyramides portent, à près de trois cents pieds au-dessus de ses eaux, des colosses en pierre, assis sur des trônes, afin d'attester à la postérité qu'il fut creusé de mains d'hommes [1]. Osymandias, vainqueur des Bactriens, jette sur son tombeau, merveille de grandeur et de sculpture, un défi à la postérité de surpasser ses ouvrages. Lacharès bâtit le labyrinthe, œuvre non-seulement supérieure, pour le travail et la dépense, aux fameux temples d'Éphèse et de Samos, mais qui surpasse à elle seule tous les monuments réunis des Grecs. Jamais rien de plus prodigieux n'est sorti de la main des hommes. Douze cours, recouvertes de toits, sont entourées de trois mille chambres. La variété infinie des galeries de communication qui se croisent, causent mille surprises au visiteur qui, parcourant ce palais, passe dans les chambres, les cours, les portiques. Il admire et les murailles sculptées et les plafonds de porphyre et les péristyles en marbre blanc dont est ornée chacune des cours [2]. Les Pharaons construisent les pyramides, monuments à la fois de leur vaine ostentation et de leur puissance [3].

[1] Hérodote, liv. 2, ch. 149.
[2] Hérodote, liv. 2, ch. 148.
[3] Pline, liv. 36, ch. 12.

Sésostris, par le succès de ses entreprises et l'éclat de son règne, surpasse tous ses prédécesseurs. Il impose aux Arabes un joug qu'ils n'ont point encore subi. A la tête d'une armée de sept cent mille hommes, il assujettit l'Éthiopie, et lui impose un tribut annuel en ébène et en ivoire; il subjugue l'Inde jusqu'à l'Océan au-delà du Gange, la Scythie jusqu'au Tanaïs; puis, maître des contrées d'Asie, il s'empare de la Thrace, en Europe, et fixe dans les régions du pôle la limite de ses conquêtes. Partout il dresse des colonnes, et sur ces trophées grave cette inscription : *Sésostris, roi des rois, seigneur des seigneurs, a par la force de ses armes subjugué cette province.* Suivi d'une multitude innombrable de captifs, il rentre dans l'Égypte qu'il remplit des dépouilles de ses conquêtes, et il bâtit cent temples en action de grâces de ses triomphes. Pendant les douceurs d'une longue paix, fruit de ses victoires, le conquérant, jaloux de vivre éternellement dans la mémoire des hommes, entreprend de grands ouvrages, aussi admirables par la pensée qui les a conçus que prodigieux dans leur exécution. Il élève des collines pour y asseoir les villes, qui planent ainsi au-dessus de l'inondation; il creuse de Memphis à la mer de nombreux canaux qui faciliteront les transports et rendront le pays inexpugnable. Ces ouvrages terminés, il jette une muraille à travers le désert de Péluse, afin de le mettre en sûreté contre les invasions des Arabes et des Syriens. Mais c'est surtout dans Memphis qu'il veut prodiguer les monuments de sa gloire. Des obélisques d'une seule pierre, de cent soixante-dix pieds de hauteur, qu'il dresse à l'entrée de ses royales demeures, redisent en caractères hiéroglyphiques et la force de son armée et le

nombre des nations vaincues. S'il lègue à la postérité les portraits de la famille royale, c'est en statues colossales de cinquante pieds d'élévation. Quand, aux jours des solennités, il se rend au temple, huit rois vaincus traînent son char de triomphe. Il veut prouver par cette pompe qu'après avoir soumis tout ce qu'il y a d'hommes puissants et illustres, il n'a laissé personne sur la terre qui puisse rivaliser avec lui en mérite ou en courage. C'est ainsi que par ses actions guerrières, par la grandeur et le nombre des monuments dont il enrichit l'Égypte, Sésostris paraît avoir surpassé tous ceux qui ont possédé l'autorité souveraine [1]. Le royaume arrive alors à l'apogée de sa gloire. Plus peuplé que les autres États, il compte dix-huit mille villes, et des millions de bras, à l'aide desquels il peut élever ces immenses ouvrages, et laisser à la postérité ces immortels monuments de sa puissance.

Si nous recherchons à présent la mission que, dans l'intérêt de l'humanité, le Seigneur assigna à la nation égyptienne, nous trouvons que par la culture des sciences dans lesquelles elle se rendit fort habile, elle devint comme l'école des nations. L'inspection du cours des astres amena le partage de l'année en douze parties. Les inondations du fleuve, en effaçant, chaque année, toute démarcation de terrain, firent de la géométrie une connaissance de première nécessité pour les Égyptiens. L'érection d'obélisques nombreux les familiarisa avec la dynamique; et l'architecture acquit de rapides développements par la construction des pyramides et des temples. Mais une science éminemment pratique,

[1] Diodore, liv. 1, ch. 55 et suiv.

dans laquelle ils excellèrent, c'est l'agriculture. Sous les traits d'Osiris, leurs anciennes traditions nous représentent le conquérant Sésostris, parcourant toute la terre habitée à la tête d'une armée que suivaient des agriculteurs, afin d'enseigner aux hommes l'art de planter la vigne et de cultiver le froment. Son but était d'arriver à l'immortalité par la voie des bienfaits : l'évènement justifia cette espérance. Les peuples qui reçurent de lui le don d'une existence améliorée et plus commode, l'honorèrent en retour comme un dieu [1]. Si les Égyptiens n'ont point inventé l'agriculture et les autres arts, ils les ont tellement perfectionnés, ils ont pris un si grand soin de les répandre parmi les peuples, que leur gloire n'en est pas moins grande [2]. L'Égypte voit affluer dans son sein, pour y puiser la science agricole, les habitants d'Assyrie; là vont se former les négociants de la Phénicie et les sages de la Grèce; les villes célèbres y vont chercher leurs institutions, et les grands hommes y étudier les règles de la sagesse [3]. Une infinité d'usages constituant les anciennes mœurs des Égyptiens ont excité chez les Grecs une telle admiration, que les plus illustres par leur savoir ont ambitionné de visiter l'Égypte dans le but de s'instruire de ses lois, de ses institutions, et de mettre à profit ses lumières. Là se rendirent Lycurgue le Spartiate, Solon l'Athénien, Platon le philosophe, Pythagore de Samos, Eudoxe, Démocrite, et une foule d'autres savants. Les prêtres égyptiens démontrent que chaque genre de science a été puisé chez eux. Selon leur témoignage, Lycurgue, Solon et Platon n'au-

[1] Diodore, liv. 1, ch. 17.
[2] Lenglet du Frénoy, *Histoire d'Égypte*, art. 8.
[3] Platon, *Timée*.

raient fait que transporter d'Égypte dans leur patrie la plus grande partie des institutions qu'ils y mirent en vigueur. Pythagore aurait emprunté à cette terre privilégiée ses théorèmes géométriques et sa doctrine des nombres. Les autres y auraient étudié leurs divers enseignements, et les sculpteurs la pratique des arts [1]. L'historien Hérodote affirme, dans le même sens, que les Grecs durent à l'Égypte l'art de mesurer la terre; que c'est des Calasiries, habitants d'une province d'Égypte, que les Lacédémoniens tirèrent cette partie de leur constitution qui interdisait les arts mécaniques, pour ne laisser d'autre occupation que la guerre; et que c'est en copiant une loi d'après laquelle tout citoyen de Memphis devait vivre d'un genre d'industrie, que le législateur d'Athènes obligea chaque citoyen à exercer une profession [2].

A côté de ce but que, dans l'intérêt des peuples, au développement desquels elle préside, la Providence marqua à l'Égypte, en apparaît un autre bien plus sublime, qui est la véritable cause de la grandeur et de la prospérité auxquelles Dieu éleva ce royaume : c'est la formation du peuple élu. Si Dieu opère toutes choses en faveur de ses élus; si, pour eux, il fait et défait les empires; si, comme le répète saint Augustin après l'Apôtre des Gentils, toutes les puissances et tous les temps qui ont précédé le Messie, n'ont été qu'une préparation à son avènement, n'est-il pas évident que c'est surtout en vue du peuple qui doit donner naissance à ce Messie que le souverain Maître de la terre a accordé à l'É-

[1] Diodore, liv. 1, ch. 69 et 98.
[2] Hérodote, liv. 2, ch. 109, 167 et 177.

gypte les richesses et les bienfaits d'une longue paix ? Interrogeons d'ailleurs les évènements, ils parlent par eux-mêmes. Non seulement le Seigneur accorde à ce royaume une abondance continue, afin qu'il soit dans les temps de disette un magasin de réserve où iront puiser tour à tour Abraham, la souche des Hébreux, et Jacob, le fondateur du peuple choisi ; mais les évènements sont disposés de telle sorte que le fils de Jacob, sur lequel s'est reposé l'esprit d'En-Haut, est envoyé en Égypte, comme un divin émissaire, chargé d'y préparer la région où doit se former et grandir la nation sainte. Quand est venu le moment de l'exécution des desseins célestes, l'Égypte n'est plus que l'instrument soumis des destinées d'Israël ; les propriétés particulières sont de nouveau confondues, l'esprit même de nationalité s'efface, afin de laisser une libre entrée et des possessions aux étrangers que le Seigneur introduira dans ce pays. Une grande famine permet au roi d'acheter, d'après le conseil de Joseph, toutes les terres des Égyptiens ; et aussitôt après, la fertile contrée de Gessen est ouverte aux premiers Hébreux. Et, pour que cette entrée de familles étrangères se fasse naturellement, sans murmure ni opposition, les ministres égyptiens seront écartés du trône ; l'Hébreu Joseph siégera à la droite de Pharaon ; et le royaume sera tellement béni de Dieu, grâce à la présence de ce tout-puissant étranger, que l'introduction de sa famille dans le pays, et les priviélges dont elle sera l'objet, deviendront en quelque sorte une dette de la reconnaissance publique à son égard. Cette reconnaissance servira encore à protéger les commencements de ce peuple, et elle durera jusqu'à ce qu'il soit suffisamment accru et développé, jusqu'à ce que s'élèvent une génération et un roi qui

n'auront pas connu Joseph [1]. Dans l'intérêt de ce libre et rapide développement, c'est le Seigneur lui-même, suivant la remarquable expression du texte sacré, qui introduit la maison de Jacob dans la riche et fertile contrée de Gessen [2]; contrée dont un ancien a dit qu'elle était la plus abondante par la nature, la mieux cultivée par l'art, et la plus riche par les soins que lui prodiguaient les monarques. Pendant toute la durée de ce développement, il accorde à l'Égypte une paix constante, à la faveur de laquelle cette maison bénie croît tranquillement sans être décimée par la guerre, ni bouleversée par les troubles intérieurs. Semblable à un père qui envoie son fils, jeune encore, à l'école d'un maître habile, le Seigneur, agissant le plus souvent d'une manière humaine, comme disent les théologiens, est pressé de former son peuple; il l'envoie faire l'apprentissage des arts utiles et des sciences pratiques chez le peuple le plus habile et le plus éclairé de ces temps, au centre de la civilisation la plus florissante. Pour mieux réaliser son dessein, il conduit le futur chef de cette nation, Moïse, à la cour des Pharaons, où il est élevé dans toutes les sciences des Égyptiens, et devient puissant en actes et en paroles [3]. Et si bientôt, réduits par l'oppression à servir d'ouvriers aux Égyptiens, les Hébreux deviennent les exécuteurs des travaux publics, c'est dans les desseins de Dieu le plus sûr moyen de rendre son peuple habile dans toute espèce de travaux, de l'initier plus complètement à cette science égyptienne dont les secrets lui eussent été refusés, du jour où les oppresseurs n'auraient

[1] Exode, ch. 1.
[2] Genèse, ch. 46.
[3] Actes des Apôtres, ch. 7, v. 22.

plus vu en lui qu'un dangereux rival. C'est pendant les années de leur servitude que les Hébreux apprennent à couler les métaux en coulant les statues des dieux ; à travailler la pierre et le bois, en construisant les édifices ; à graver le marbre, en gravant les caractères des obélisques ; c'est alors qu'ils apprennent à tisser le lin, à teindre la pourpre, à exercer les arts mécaniques [1]. Ils s'instruisent alors dans une foule de connaissances précieuses qu'ils sauront tourner à leur propre avantage et à la gloire du Très-Haut, quand, plus tard, ils dresseront leurs tentes dans le désert, quand ils construiront le tabernacle, y transcriront la loi sainte; quand surtout, constitués en nation au sein de la terre promise, sans aucun rapport avec les autres peuples, ils devront, dans les premiers temps, fabriquer eux-mêmes les tissus, les instruments aratoires, les armes de guerre dont ils auront besoin, quand ils auront à exercer les divers états nécessaires à l'existence d'une société.

Châtiments et décadence.

Av. J.-C. 1457 à 594.

Après la mort de Joseph, le peuple du Seigneur, qui s'accroissait d'une façon prodigieuse, demeura en Égypte l'espace de cent quarante-cinq ans dans un état de satisfaisante tranquillité, aussi longtemps que vécurent ceux qui avaient connu Joseph et ses bienfaits. Mais plus tard, la grande multitude des Hébreux étant devenue suspecte aux Égyptiens,

[1] L'abbé Guénée, *Lettres de quelques Juifs.*

ceux-ci persécutèrent cruellement les enfants de Jacob, et leur firent endurer mille maux, sans que leur fécondité en fût en rien diminuée [1]. Jusque-là le royaume d'Égypte avait prospéré, parce qu'il avait concouru aux desseins du Très-Haut. Durant la période de son apogée, il avait servi entre les mains de Dieu à former le peuple duquel devait sortir, selon la prédiction de Jacob sur son lit de mort, l'Envoyé, l'attente des nations. Quand cette principale mission est terminée, la décadence commence aussitôt à se faire sentir. En devenant persécuteur, ce royaume devient malheureux. Sésostris, sur la fin de son règne, ternit l'éclat de sa gloire en accablant les Hébreux de travaux; car depuis qu'a paru la chronologie du Père Tournemine, établissant d'une part, avec saint Augustin [2], que la captivité juive eut lieu du temps de Cécrops; et de l'autre, avec Rollin et les auteurs anciens, que Cécrops vivait vers le temps de Sésostris; il est reconnu par les savants que c'est à cette époque que régna ce prince, et que c'est des Hébreux que veulent parler les historiens païens, lorsqu'ils disent que Sésostris employa aux travaux publics des étrangers; mais cette oppression qu'il commença lui devint tellement funeste, que l'histoire nous le montre, dans le même temps, frappé de cécité et se donnant la mort. Rhamessès, son fils, continue les ouvrages entrepris pour fortifier l'entrée orientale de l'Égypte; il creuse des canaux, bâtit des forteresses du côté de la mer Rouge et de Péluse, et emploie à ces rudes travaux les Israélites, que l'Écriture nous dit avoir été précisément occupés à bâtir, dans le voi-

[1] Saint Augustin, *Cité de Dieu,* liv. 16, ch. 43.
[2] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. 18, ch. 11.

sinage de Péluse et dans la plaine de Tanis, les villes de Rhamessès et de Phithom. Les Égyptiens haïssaient les fils d'Israël ; ils remplissaient leur vie d'amertume, en les condamnant à des travaux de mortier et de briques, aux ouvrages de terre et à tous les genres d'asservissement [1]. Aveugle pendant dix ans, l'injuste oppresseur fut puni de Dieu comme l'avait été son père [2].

Le Seigneur n'avait lâché la bride à la persécution que quand son peuple, suffisamment accru, était devenu assez fort pour la surmonter ; il va permettre un instant le triomphe du mal, parce qu'il veut en châtier les auteurs et tirer enfin Israël de la captivité d'Égypte. Phéron ne se signale que par son impiété dont il est puni [3]. C'est le Pharaon des Écritures, qui continue à opprimer de plus en plus les Hébreux et à faire mourir leurs enfants mâles. Mais le Seigneur parle à Moïse sur la montagne d'Horeb, dans le désert, au milieu d'un buisson ardent : Je suis le Seigneur ton Dieu ; j'ai vu l'affliction de mon peuple en Égypte, et j'ai entendu ses cris, à cause de la dureté de ceux qui président aux travaux ; et, connaissant sa douleur, j'ai résolu de le délivrer : car j'ai vu les maux dont l'accablent les Égyptiens. C'est pourquoi je frapperai l'Égypte de plaies, jusqu'à ce qu'elle le laisse aller. Moïse, accompagné d'Aaron, va sur l'ordre du Très-Haut trouver Pharaon, et lui dit : Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : Laisse aller mon peuple, afin qu'il sacrifie au désert. Mais Pharaon lui répond : Qui est le Seigneur, pour que j'écoute sa voix ? Je ne le connais point, et

[1] Exode, ch. 1.
[2] Lenglet du Frénoy, *Histoire d'Égypte*, ch. 7, art. 4.
[3] Hérodote, liv. 2, ch. 111 et suiv.

je ne laisserai point aller Israël. Et, endurcissant son cœur, il redouble les vexations et aggrave les travaux imposés. Alors Moïse, revêtu de la puissance d'En-Haut, frappe successivement de dix plaies la terre d'Égypte, afin de la punir de la longue et dure oppression qu'elle fait subir au peuple de Dieu. Il touche le Nil de la verge miraculeuse que lui a remise le Seigneur : aussitôt les eaux du fleuve sont changées en sang, et tous les poissons périssent. Il le touche de nouveau, et il en sort une quantité si considérable de grenouilles que la terre en est couverte et les maisons remplies. Voyant que Pharaon s'obstine dans son refus, il frappe la poussière de la terre : à l'instant il s'en élève un tourbillon de moucherons qui, s'attachant aux hommes et aux bêtes, forcent les devins du royaume à confesser que le doigt de Dieu est là. Il frappe de nouveau, et une nuée de mouches couvre toute l'Égypte, à l'exception de la terre de Gessen, qui ne ressent rien de tous ces fléaux. A peine, sur la promesse du roi qu'il va laisser partir les Israélites, les prières de Moïse ont-elles mis fin à ces plaies, que le Pharaon parjure endurcit plus que jamais son cœur. Alors l'envoyé du Seigneur frappe les animaux ; et voilà que périssent ou sont couverts d'ulcères tous les bestiaux des Égyptiens, ces prétendus dieux réduits à ne pouvoir se défendre eux-mêmes de la contagion. Ces plaies atteignent jusqu'aux hommes ; et les devins, qui en sont couverts, ne peuvent se présenter devant le roi pour l'éblouir de leurs sortiléges. Dieu, en en préservant les seuls Hébreux, montre combien son pouvoir est supérieur à celui qu'il laisse à Satan pour la perte de ses sectateurs obstinés. Comme Pharaon refuse toujours, Moïse étend les mains vers le ciel, et le Seigneur fait pleuvoir sur

toute la terre d'Égypte la grêle et le feu ; la foudre, sillonnant les airs, brise les arbres, tandis que la grêle détruit les plantes. Mais en la terre de Gessen, la grêle ne tombe pas. Cette fois le roi, effrayé, confesse son impiété et celle de ses sujets ; mais, le danger passé, grâce à la prière du prophète, il renie encore sa promesse de rendre la liberté à Israël. C'est pourquoi le Seigneur fait souffler un vent brûlant qui amène sur le royaume un nuage de sauterelles ; elles achèvent de ronger les récoltes que l'orage a épargnées. Quand toute verdure a complètement disparu du sol, le même vent enlève les sauterelles ; mais elles sont remplacées par de si épaisses ténèbres que personne ne distingue plus son voisin ; et que, durant trois jours, il est impossible aux Égyptiens de sortir de leurs demeures, tandis qu'au contraire la plus brillante lumière éclaire les Israélites. Cependant Pharaon s'obstine de plus en plus dans son péché ; ces prodiges, où éclate la puissance du Très-Haut, n'ont pour résultat que de rendre son prophète illustre aux yeux des habitants ; et le Seigneur dit enfin à Moïse : Vers le milieu de la nuit, j'entrerai en Égypte, et tous les premiers-nés mourront sur cette terre, depuis le premier-né du roi assis sur le trône jusqu'au premier-né de l'esclave ; un grand cri de douleur s'élèvera alors de toute la terre d'Égypte, et elle laissera aller mon peuple qui, sortant, m'adorera. En effet, vers le milieu de la nuit, le Seigneur, vengeant la mort des premiers-nés des Hébreux, frappe tous les premiers-nés des Égyptiens ; il n'épargne que les demeures des Israélites marquées du sang de l'agneau pascal. Et Pharaon, se levant au bruit des cris de douleur que poussent ses sujets, frappé lui-même dans ses plus chères affections, ordonne aux Hébreux de se retirer

à l'instant du milieu de son peuple, et d'aller sacrifier au désert. Ils partent au nombre de six cent mille hommes, sans compter les femmes ni les enfants. Mais à peine ont-ils atteint les bords de la mer Rouge, que Pharaon les poursuit à la tête de son armée. Les flots se divisent pour leur laisser un libre passage, où l'armée égyptienne s'engage à son tour; mais, se rejoignant sur elle, ils l'engloutissent tout entière [1]. Et Moïse n'a plus qu'à célébrer sur le rivage opposé la puissance de son Dieu :

Chantons le Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire; il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. Le Seigneur est ma force et ma louange, et il a été mon salut ; il est mon Dieu, et je le glorifierai; le Dieu de mes pères, et je l'exalterai. Jéhovah est le roi de la guerre ; Jéhovah est son nom. Il a renversé dans la mer les chars de Pharaon et son armée, et ses guerriers d'élite ont été engloutis dans la mer Rouge. Les abimes les ont couverts ; ils sont descendus dans les profondeurs comme la pierre. Ta droite, Jéhovah, a fait éclater sa force ; ta droite, Jéhovah, a brisé l'ennemi. Et tu as accablé tes ennemis des flots de ta gloire; tu as envoyé ta colère, elle les a dévorés comme la paille. Au souffle de ta fureur les vagues se sont amoncelées ; l'eau qui coulait s'est arrêtée, et les flots se sont durcis au milieu de la mer. L'ennemi a dit : Je poursuivrai, je saisirai, je partagerai les dépouilles ; mon âme sera rassasiée ; je tirerai le glaive, ma main les tuera. Tu as soufflé, la mer les a couverts ; ils se sont enfoncés comme le plomb dans les eaux bouillonnantes. Jéhovah, qui est semblable à toi parmi les

[1] Exode, ch. 3 à 15, passim.

forts, qui est semblable à toi, grand en sainteté, terrible, adorable, opérant les miracles? Tu as étendu ta main, la terre les a dévorés. Tu as conduit dans ta miséricorde le peuple que tu as racheté ; tu l'as porté dans ta force vers ta demeure sainte. Les peuples ont ouï et se sont troublés ; les douleurs ont saisi les Philistins. Alors les princes de l'Idumée ont été dans l'épouvante ; la peur a agité les forts de Moab ; tous les habitants de Chanaan ont défailli. Que l'épouvante et l'effroi fondent sur eux devant la puissance de ton bras ; qu'ils se taisent comme la pierre jusqu'à ce que ton peuple soit passé, Jéhovah, jusqu'à ce que soit passé le peuple que tu as possédé. Tu l'introduiras et tu le planteras sur la montagne de ton héritage, au lieu de la demeure que tu t'es faite, Seigneur, dans le sanctuaire inébranlable que tes mains ont affermi. Le Seigneur règnera dans l'éternité et par-delà. Car le coursier de Pharaon est entré dans la mer avec ses chars et ses cavaliers, et le Seigneur a ramené sur eux les eaux, et les enfants d'Israël ont marché à pied sec au milieu de la mer [1].

La colère de Dieu pesa sans miséricorde sur les impies jusqu'à la fin. Ils avaient permis aux Israélites de se retirer ; et, se repentant bientôt, ils les poursuivirent. Lorsqu'ils avaient encore le deuil au milieu d'eux, et qu'ils pleuraient sur les tombeaux de leurs enfants, ils furent saisis soudain d'un esprit de vertige, et poursuivirent comme des fugitifs ceux qu'ils avaient priés de partir. Une juste nécessité les précipitait à leur perte, afin que la mesure de leur punition fut remplie par ce qui manquait encore à leur supplice [2]. Ces

[1] Exode, ch. 15.
[2] Sagesse, ch. 19.

effroyables bouleversements, par lesquels le Tout-Puissant remua un peuple infidèle à sa mission, eurent tant de retentissement, qu'il est peu d'historiens de l'antiquité qui n'en aient transmis quelque souvenir. Diodore de Sicile approche de la vérité, en avançant que les captifs de Babylone, dénomination sous laquelle on réunissait la plupart des peuples d'Asie, excédés par des travaux insupportables dont Sésostris les avaient accablés, se révoltèrent contre le roi d'Égypte, et se retirèrent du côté du désert [1]. Manéthon, prêtre égyptien, rapporte également qu'après que les Juifs eurent passé un assez long temps dans un travail pénible, et supplié le roi de soulager leurs souffrances en leur donnant pour retraite une ville habitée jadis par les pasteurs, ils se révoltèrent et élurent pour chef un prêtre d'Héliopolis [2]. Chérémon, autre historien égyptien, raconte que la déesse Isis apparut à Aménophis, et lui ordonna de chasser d'Égypte tous ceux qui étaient infectés de la lèpre et d'autres maladies, et qu'il en chassa deux cent cinquante mille, entre lesquels était Moïse; mais que ces bannis, ayant rencontré à Péluse des auxiliaires, obligèrent le roi d'Égypte à fuir avec ses troupes en Ethiopie [3]. C'est ainsi que l'orgueil national déguise l'engloutissement dans la mer Rouge. Les historiens latins, qui n'ont aucun intérêt à dissimuler la vérité, parlent en termes clairs des plaies dont Dieu affligea les Égyptiens. Justin donne le détail des maux endurés; Tacite nous a laissé ce remarquable aveu : La plupart des auteurs s'accordent à dire qu'il s'était répandu en Égypte une maladie qui souillait

[1] Diodore, liv. 1, *Sésostris*, ch. 56.
[2] Manéthon, cité par Josèphe, liv. 1, ch. 9, *contre Appion.*
[3] Josèphe, liv. 1, ch. 11, *contre Appion.*

tout le corps. Le roi reçut de l'oracle l'ordre d'envoyer les Juifs sur d'autres terres. En conséquence, on les assembla et on les déporta dans de vastes déserts, où Moïse, l'un de ces exilés, se fit leur conducteur [1].

Sous les successeurs de Phéron, la décadence continue ; et, à défaut d'étrangers, c'est sur les sujets que pèse la tyrannie. L'Égypte, sous Chéops, éprouva de grands malheurs : ce monarque ferma d'abord les temples et interdit toute espèce de sacrifices. Ensuite il condamna les Égyptiens indistinctement soit à tailler des pierres dans les carrières, soit à les traîner jusqu'au Nil. Cent mille hommes, se relevant tous les trois mois, furent employés pendant vingt ans sans interruption à ce genre de travaux. Le peuple n'en pouvait plus : construction de chaussées et de pyramides, percement de canaux et de souterrains, érection de murailles et de colosses ; toutes ces fatigues lui furent continuées, sous Chéphren, vingt autres années encore. Les longs règnes des deux frères furent pour les Égyptiens un temps de calamités, pendant lequel les temples demeurèrent constamment fermés [2]. Cette insistance d'Hérodote fait assez remarquer qu'il attribue les malheurs publics à l'impiété des deux monarques. Dieu s'était servi d'eux pour châtier les Égyptiens ; il va les châtier à leur tour ; et l'historien n'a garde de passer sous silence la punition qui les attendait. Ils inspirèrent, continue-t-il, une telle haine que, après leur mort, on défendit de jamais prononcer leurs noms ; et les monuments de leur dureté, ces pyramides qui se dressent encore à nos

[1] Tacite, *Histoires*, liv. 5.
[2] Hérodote, liv. 2, ch. 124 et suiv.

regards, reçurent des noms étrangers. Ni l'un ni l'autre, ajoute Diodore de Sicile, n'y furent ensevelis, bien qu'ils les eussent construites pour en faire leurs tombeaux ; détestés et forcés de se cacher, ils ordonnèrent qu'à leur mort on les inhumât secrètement en un lieu inconnu. Mycérinus est, malgré son équité, accablé de chagrins domestiques. Si Sésac prospère et assujettit, sous Roboam, le royaume de Juda, c'est parce qu'il sert d'instrument à la justice de Dieu contre ce royaume [1]. Mais Zara est vaincu par Asa, roi de Juda, qui place sa confiance dans le Seigneur ; et le roi Égyptien est forcé de fuir honteusement avec le million de combattants qu'il traîne à sa suite. Anysis est aveugle ; sous son règne, Sabachus, roi d'Éthiopie, envahit l'Égypte et s'en empare. Séthon voit ses troupes, qu'il a trop peu ménagées, refuser de marcher contre l'ennemi ; et son royaume est entièrement ravagé par Sennachérib, roi d'Assyrie. A sa mort l'Égypte tombe pendant deux ans dans un état d'anarchie, accompagnée de graves désordres [2]. Psammitique ne préserve le royaume de l'invasion des Scythes qu'à force de prières et de présents. Néchao, d'abord vainqueur des Mèdes, près de l'Euphrate, par la volonté du Très-Haut, ainsi qu'il le reconnaît lui-même, perd ensuite toutes ses possessions extérieures. Il veut creuser un canal du Nil à la mer Rouge ; mais vingt mille ouvriers périssent dans cette entreprise. On le voit, par cette suite de malheurs et de revers : depuis que l'Égypte a persécuté la nation sainte qu'elle était chargée de nourrir et de protéger durant les années de sa jeunesse ;

[1] Paralipomènes, ch. 12.
[2] Rollin, *Histoire d'Égypte*, 3e partie. Rois.

depuis qu'elle a été pour Israël un roseau qui s'est rompu et l'a blessé à la main au moment même où il le saisissait pour appuyer ses premiers pas [1] ; le Seigneur a éloigné d'elle les bénédictions qu'y avait portées Joseph, son sauveur ; il les a remplacées par les abaissements et les maux que sous chaque règne il lui envoie ; et ces maux et ces abaissements ne sont que le prélude de calamités plus terribles encore.

Causes de ruine et de chute.

Av. J.-C. 594 à 525.

Les Égyptiens, loin de profiter du séjour du peuple hébreu pour rejeter loin d'eux le culte des idoles, s'étaient, au contraire, efforcés de lui enseigner l'iniquité et l'idolâtrie [2] ; loin de se rattacher au culte du vrai Dieu qu'adorait Israël, ils avaient fermé de plus en plus les yeux à la lumière, et ils n'aspiraient qu'à opprimer la vérité avec ses partisans. Ils méritaient, Seigneur, s'écrie l'Écrivain sacré, d'être privés de la lumière et de languir dans les ténèbres, puisqu'ils tenaient captifs vos enfants, par qui la lumière incorruptible de votre religion commençait à éclairer le monde [3]. Ce flambeau que le Seigneur avait chargé Israël de porter dans le centre de la civilisation, pour en chasser les ténèbres de l'erreur, l'Égypte, en le repoussant, avait cherché à l'éteindre : elle fut abandonnée à son aveuglement, et jamais nation ne descendit plus bas dans son culte ; Dieu permet-

[1] Ézéchiel, ch. 29.
[2] Ézéchiel, ch. 23 et 29, v. 16.
[3] Sagesse, ch. 18.

tant que le pays, où la sagesse humaine avait été portée au plus haut degré, devint le théâtre de l'idolâtrie la plus grossière et la plus ridicule, afin de montrer ce qu'est l'homme abandonné à lui-même et livré à sa propre sagesse [1]. Non seulement Hérodote nous apprend que, dans ce pays, on élevait des temples aux chats, aux chiens, aux crocodiles, aux bœufs et à une foule d'autres animaux ; qu'à la mort des chats, des chiens, les habitants de la maison prenaient le deuil [2] ; mais Diodore de Sicile affirme que la superstition pour les animaux sacrés s'était tellement enracinée dans l'âme des Égyptiens, et que leur passion pour ce culte était si obstinée, que ni les efforts du roi, ni la terreur des châtiments n'étaient capables de sauver de la mort quiconque avait tué un chat. Pendant une famine les habitants aimaient mieux se dévorer tout vivants les uns les autres que de toucher aux animaux sacrés. Dans les temples étaient nourris, à Memphis et à Héliopolis, un bœuf ; à Mendès, un bouc ; à Mœris, un crocodile ; à Léontopolis, un lion. Les premiers de l'État préparaient à ces dieux les mets les plus exquis, les bains les plus recherchés Ils les parfumaient d'huiles précieuses, les couvraient de riches tapis, d'ornements d'une grande valeur, et brûlaient devant eux des aromates [3]. La raison de ces divers cultes, continue l'historien de Sicile, se trouve dans les services que ces animaux rendent à l'Égypte et dans leur utilité pour la société. Le bœuf sert au labourage ; le mouton fournit la laine pour le vêtement ; le chien sert à la chasse, et veille à la garde des habitations. Les chats

[1] Rollin, *Histoire ancienne*, *Égypte*, 2e part., ch. 2.
[2] Hérodote, liv. 2, ch. 65 et suiv.
[3] Diodore, liv. 1, ch. 83 à 86.

mettent à couvert des blessures cruelles des aspics et des autres reptiles; l'ichneumon fait périr les crocodiles; l'ibis détruit les sauterelles et les serpents, l'épervier préserve des atteintes des scorpions dont les morsures sont mortelles [1]. Ce n'est point assez pour cette nation, dégradée par le matérialisme le plus abject, de vouer son principal culte au bœuf du labourage et à l'animal domestique, de diviniser la matière et tout ce qui concourt à la prospérité matérielle; il faut encore qu'elle se prosterne devant les légumes grossiers dont se compose sa nourriture, et qu'elle adore les ognons et les poireaux de ses potagers. O heureuse nation! s'écrie avec ironie Juvénal, dont les dieux croissent dans les jardins [2]!

Une autre cause de ruine, vice commun à toutes les nations païennes, mais poussé aux derniers excès vers la fin du royaume d'Égypte, se rencontre dans la prostitution dont ses temples cachent les infâmes mystères [3]. Loin d'être les asiles de la prière, les sanctuaires où l'âme, un instant séparée du monde, éloignée de ses occupations terrestres, va méditer dans le silence sur les perfections divines, et se rappeler] ses immortelles destinées, ne sont plus, en Égypte, que des centres de débauches. La volupté y voit des adorateurs prosternés devant ses autels [4], et l'Égyptien, naturellement voluptueux [5], prodigue un coupable encens aux animaux connus par leur mollesse, ce qui constitue la

[1] Diodore, liv. 1, ch. 87.
[2] Juvénal, sat. 15.
[3] Diodore de Sicile, liv. 1.
[4] Diodore, liv. 4, ch. 6.
[5] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 2, ch. 5.

plus monstrueuse des impuretés [1]. A ce vice qui perd les royaumes par l'état de mollesse et d'inertie dans lequel il les plonge, il faut joindre l'orgueil démesuré des monarques Égyptiens. L'un proteste que la postérité ne lui trouvera point d'égal ; l'autre, comme Ophra, défie la divinité de le détrôner. Au lieu de faire remonter leur prospérité à sa véritable source, ils s'en proclament les seuls auteurs ; et, selon un reproche d'Ézéchiel, ils ne reconnaissent d'autre souveraineté que la leur. L'orgueil et le vice impur, telles sont les deux causes de la chute de l'Égypte : et l'idolâtrie avec ses vices ne tardera pas à attirer sur ce royaume les effets de la colère céleste.

Ézéchiel est chargé d'annoncer à cette terre les maux qui vont fondre sur elle à cause des crimes de ses habitants, et du monstrueux orgueil d'Ophra-Apriès, mentionné tout à la fois par l'Écrivain sacré et par Hérodote. Fils de l'homme, dit le Seigneur au prophète, prophétise en mon nom contre Pharaon et contre l'Égypte. Pharaon, dragon immense, qui reposes au milieu de tes fleuves, et qui dis : Le Nil est à moi ; c'est moi-même qui me suis créé. J'enfoncerai l'hameçon dans tes mâchoires, j'attacherai à tes écailles les poissons de tes fleuves, et je t'enlèverai de leur lit, et te jetterai dans le désert où tu demeureras palpitant sur le sable ainsi que les poissons de tes eaux ; et tes membres dispersés deviendront la proie des animaux terrestres. Je tirerai le glaive contre l'Égypte, j'exterminerai une partie de ses habitants, j'enlèverai l'autre et la disperserai parmi les nations ; je détruirai ses animaux. Ce pays ne sera plus foulé ni par

[1] Diodore, liv. 1, ch. 88.

le pied de l'homme, ni par le pied de la bête ; je ferai de l'Égypte un désert parmi les déserts. Le roi d'Assyrie a rempli avec son armée mes ordres contre Tyr ; aucun salaire n'a été payé à leur fidélité ; je leur abandonnerai l'Égypte et ses dépouilles comme une proie et la récompense du service qu'ils m'ont rendu. Fils de l'homme, prophétise encore : Les appuis de l'Égypte tomberont ; l'orgueil de son empire sera détruit, ses villes seront au nombre des villes abandonnées ; j'anéantirai les idoles de Memphis ; je ruinerai le pays de Phaturès, je mettrai le feu dans Taphnis, j'exercerai mes jugements contre Thèbes ; je perdrai la multitude de ses habitants et elle sera détruite. Je promènerai partout l'incendie de ville en ville. Le sceptre d'Égypte sera brisé ; il n'y aura plus à l'avenir de prince égyptien ; le faste de cette puissance s'évanouira. Fils de l'homme, entonne le chant de ruine de la terre d'Égypte et de son roi ; car j'ai fortifié contre elle le bras du roi de Babylone ; j'y amènerai la dévastation ; elle sera dépouillée de sa multitude ; je détruirai jusqu'à ses animaux qui paissent le long de ses fleuves, et leurs pieds n'en troubleront plus le cours. Et lorsque j'aurai désolé et rendu inculte cette terre si fertile, on saura que c'est moi qui suis le Seigneur [1]. L'Égypte, prophétise à son tour Jérémie, croît comme un fleuve ; les eaux de sa prospérité s'enflent comme les vagues. Elle a dit : Je croîtrai et je couvrirai la terre. Montez sur vos coursiers, élancez-vous sur vos chars, combattants ! Que les forts s'avancent : Libyens, Éthiopiens, armez-vous de vos boucliers ; saisissez et tendez vos arcs ; car c'est le jour du Seigneur des armées, le jour

[1] Ézéchiel, ch. 29 à 33, passim.

de la vengeance. Voilà que s'avance celui qui doit frapper le royaume d'une plaie qui ne se guérira pas, Nabuchodonosor, roi de Babylonie [1].

Pourquoi dans Ézéchiel cette insistance à répéter que les animaux seront exterminés, que les idoles de Memphis seront brisées, et l'exaltation de Pharaon, couverte de honte ; sinon pour mieux indiquer que l'idolâtrie de ce royaume, et l'orgueil de ses monarques sont les véritables causes de sa destruction ? Le Seigneur est un Dieu jaloux ; il est sans pitié pour les créatures qui usurpent sa souveraineté ; voilà pourquoi il va renverser la puissance de Pharaon, et détruire ces animaux qui l'ont remplacé sur les autels ; il convoque à son œuvre de destruction les rois de Babylone et de Libye ; et les puissants de l'Égypte succomberont ; car c'est lui, le Seigneur, qui les écrasera [2]. En vain la science historique a-t-elle cherché à expliquer les motifs de la chute de cette puissance ; elle n'y est point parvenue ; et les érudits ont dû avouer qu'ils n'y trouvaient d'autre raison que l'envahissement étranger. Pourquoi ce silence ? Parce que la cause de sa ruine tient à l'ordre moral, qu'elle est surnaturelle ; et qu'ils n'ont point su s'élever jusque-là. Habitués à ne juger des évènements qu'avec les vues de la politique humaine, ils s'obstinent à laisser à l'écart l'action constante de Dieu sur les royaumes, comme si ce n'était point lui qui les élève et les abaisse, d'après leur conduite ; et sa justice qui cause leur perte, tantôt, comme ici, en se servant des projets de l'ambition, tantôt en les laissant s'abîmer dans l'anarchie.

[1] Jérémie, ch. 46.
[2] Jérémie, ch. 46, passim.

Le premier conquérant que le Dieu des armées, selon la menace du prophète, lança contre l'Égypte, afin de l'affaiblir et de la frapper d'une plaie incurable, fut Nabuchodonosor. Le monarque assyrien, profitant de la défaite de l'armée d'Apriès par les Cyrénéens de la Libye, et de la révolte des Égyptiens contre leur roi, soumit l'Égypte d'une extrémité à l'autre, y commit tant d'horribles ravages, y tua une telle quantité d'habitants, qu'elle ne put parvenir à effacer complètement la trace de ces désastres, et demeura pour toujours affaiblie. Apriès, couvert de honte, livré par le Seigneur entre les mains de ses meurtriers [1], meurt étranglé dans son palais; et Amasis, en secouant le joug de la domination assyrienne, et, plus encore, en donnant à tous ses sujets le pernicieux exemple de la débauche, attire l'invasion de Cambyse, héritier de la puissance d'Assyrie et de sa mission. Le monarque persan, ayant à son tour soumis l'Égypte, incendie tous les temples, brise les idoles, pille les richesses et emporte tous les ornements en or, en argent, en ivoire, en pierres artistement travaillées, afin d'en décorer les palais de Persépolis et de Suze [2]. A la suite de cette conquête, l'Égypte devint une dépendance de la Perse, puis de la Grèce; et, ainsi que l'avait prédit le prophète, il n'y eut plus à sa tête de souverain égyptien.

Ainsi finit le célèbre royaume d'Égypte; après avoir dominé les peuples il tomba sous le joug de l'étranger; l'orgueil de ses princes fut abaissé, et ils expirèrent dans une honteuse captivité. Ses peuples furent tués ou chassés d'une

[1] Jérémie, ch. 44, v. 30.
[2] Diodore, liv. 1, ch. 46.

terre qu'ils avaient follement divinisée. Les temples nombreux de ses faux dieux qui avaient usurpé la place du Dieu véritable, couvrirent le sol de leurs décombres. Des mains vengeresses exterminèrent tous ces animaux, arrachèrent toutes ces plantes qui avaient reçu un culte idolâtrique; et cette terre rebelle à son auteur fut plongée dans la désolation. Ses contrées, si fertiles et si peuplées, furent changées en une solitude recouverte d'une poussière aride. Que reste-t-il maintenant de ces vastes cités jadis si florissantes, de ces monuments dont la solidité devait résister à l'action délétère du temps, et que l'égyptien, dans son orgueil, se vantait, d'avoir à l'instar des dieux, créés éternels?... Écoutons ce qu'en rapportent les savants qui explorèrent ce pays, à la suite de l'expédition française. La plupart des pyramides n'existent plus, ou ont à moitié disparu sous les bancs de sable qu'entasse autour d'elles le vent du désert. Non loin des pyramides se trouvent, non pas les restes de Memphis, car elle ne vit plus que dans le souvenir des hommes, mais la place qu'elle occupa. Cette seconde ville d'Égypte, cette rivale de Thèbes en grandeur et en puissance, ses nombreux monuments, le temple de Vulcain, un autre non moins beau, celui de Sérapis, les grands ouvrages qui liaient ses murs au lac Mœris; tout cela a disparu sous les sables de la Libye ou le marteau de l'Arabe. Et cependant le voyageur se fait encore conduire vers ce frappant tableau des vicissitudes humaines; et ce n'est que lorsqu'il a contemplé de ses yeux tant de misères, qu'il fuit vers d'autres lieux. Mais dans ces lieux où il erre de nouveau, qu'aperçoit-il encore? Les ruines de Thèbes avec leurs sphinx à demi ensablés; des obélisques épars, des colosses dégradés,

des colonnes renversées, des tombeaux vides, et tous les immenses débris d'une antique splendeur déchue, qui sont là gisants comme des géants tombés!.. La Thébaïde, écrit M. de Rozière, membre de la commission d'Égypte, est riche en monuments et en souvenirs anciens. Vingt cités et beaucoup de lieux inhabités offrent au voyageur toujours surpris les masses imposantes d'antiques édifices. Thèbes, bouleversée par tant de révolutions, Thèbes, maintenant déserte, remplit encore d'étonnement ceux qui ont vu les merveilles d'Athènes et de Rome. Thèbes, à l'aspect de laquelle nos armées, victorieuses de tant de pays célèbres dans les arts, s'arrêtèrent spontanément en poussant un cri unanime de surprise et d'admiration ; Thèbes, célébrée par Homère, et de son temps la première ville du monde, après vingt-quatre siècles de dévastation en est encore la plus étonnante. On se croit dans un songe, quand on contemple l'immensité de ses ruines, la grandeur, la majesté de ses édifices et les restes innombrables de son antique magnificence. Ainsi, malgré sa misère et sa dégradation actuelle, l'Égypte retrace l'image d'un sort jadis brillant et prospère ; et ce contraste toujours présent de ce qu'elle fut et de ce qu'elle est, bien qu'affligeant, n'est pas sans un grand intérêt.

Ces étonnantes ruines n'avaient point causé moins de surprise et d'admiration aux Romains, lorsque Germanicus les visita avec les chefs de son armée. On voyait sur ces constructions massives, gravée en caractères égyptiens, la splendeur première de cette cité. On y lisait : Jadis habitèrent ici sept cent mille hommes en âge de porter les armes. C'est avec cette armée que Rhamsès conquit la Libye, l'Éthiopie, la Perse, la Scythie, soumit à son empire toutes

les contrées qu'habitent aujourd'hui les Syriens, les Arméniens, les Cappadociens, tous les pays des côtes de la mer de Bithynie et de celle de Lycie. On y lisait encore tous les tributs imposés aux nations, le poids d'or et d'argent, le nombre de troupeaux et de chevaux, les offrandes en ivoire et en parfums que chaque peuple devait fournir. Germanicus admira et ces pyramides semblables à des montagnes, et ces lacs creusés pour recevoir les débordements du Nil et ces profondeurs qu'aucun voyageur n'a pu sonder [1]. Et cette puissance a disparu! et ce formidable empire est ruiné! et cette terre est retombée dans un état voisin de la barbarie!... Une bien fatale destinée semble avoir été attachée aux capitales de l'Égypte. Comment se fait-il que la fameuse cité de Thèbes, qui posséda plus de monuments, de richesses et de merveilles que n'en a peut-être jamais inventé la riche imagination orientale pour embellir ses contes fantastiques; comment se fait-il que cette cité ne soit plus à présent qu'un amas de décombres, au milieu desquels se trouvent perdus quelques villages arabes? Comment se fait-il qu'un Cambyse, qu'un Ptolémée, et surtout qu'un envoyé de Rome, Cornélius-Gallus, au moment où cette capitale du monde élevait dans toutes ses provinces de majestueux édifices, aient osé porter le fer et le feu au milieu de ces colosses et de ces chefs-d'œuvre qu'on se figure à peine avoir été travaillés par des mortels, tant ils sont grandioses et multipliés? Ah! c'est ici qu'il faut reconnaître que la justice divine emploie le plus souvent l'homme à l'exécution de ses arrêts; et que les monuments d'Égypte sont, comme l'a

[1] Tacite, *Annales*, liv. 2, ch. 60 et 61, passim.

dit M. Champollion dans la description qu'il a laissée de ce pays, une éclatante confirmation des récits et des prédictions de la Bible. L'oracle divin, qui devait avoir son accomplissement, nous donne seul l'explication de ces inexplicables ruines. Le Seigneur avait condamné à la destruction ces monuments de l'orgueil humain qui semblaient défier le ciel ; il avait condamné à l'anéantissement ces théâtres d'un abominable culte, et ces cités où son nom n'avait jamais été loué : voilà pourquoi le Romain s'unit au Grec et au Persan pour achever ce grand œuvre d'extermination. Le Seigneur avait voué à la stérilité cette terre qui avait adoré ses produits ; voilà pourquoi, après avoir été le rendez-vous de toutes les invasions, elle est restée définitivement au pouvoir d'un peuple infidèle, dont les institutions sociales y perpétuent un état de langueur et de mort.

PHÉNICIE.

Vertus et qualités qui grandissent la Phénicie.

An. av. J.-C. 2180 à 1032.

SIDON, fils aîné de Chanaan et petit-fils de Cham, fonde la ville de Sidon et le royaume de Phénicie. Placés sur les bords de la mer, et pour ainsi dire aux confins de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie, les Phéniciens sont les plus habiles navigateurs de l'antiquité et les plus anciens commerçants du monde. C'est sur le courage persévérant qu'ils déploient au milieu des périls de la navigation, sur l'activité vigilante qui les anime parmi les fatigues et les assujettissements du commerce, qu'ils asseoient l'édifice de leur prospérité temporelle : sur ces deux bases Tyr et Sidon élèvent le monument de leur grandeur.

Aucun peuple ne nous montre mieux la domination souveraine de l'homme sur la nature, dont le Créateur a mis à sa disposition toutes les richesses, au jour où il l'a établi le

chef de la création. Il faut au Phénicien d'énormes pierres qu'il entassera, pour former les chaussées destinées à résister aux envahissements des flots, et à protéger sa demeure; voisin du Liban, il creuse, à cet effet, les flancs de la montagne. Bientôt il en gravit les cimes, et là, armé de la hache, il abat les cèdres majestueux, ces gloires du Liban, comme dit le prophète, afin de construire les vaisseaux qu'il destine au commerce des nations; les femmes de Sidon tressent des voiles de diverses couleurs [1]; Tyr fournit ses pilotes les plus habiles; et le voilà qui s'élance sur le sein des mers, brave les écueils et les tempêtes, va demander à chaque contrée de la terre ses plus rares productions, afin d'en enrichir les cités phéniciennes et d'amasser dans leurs magasins les trésors des peuples. Suivez-le, ce roi des mers, lorsqu'il parcourt ses vastes États, pour assigner à chaque pays son nom, ou placer sur les plages de l'Afrique et de l'Europe quelques-uns de ses trop nombreux enfants. Il visite d'abord la terre africaine, l'appelle du nom de sa fertilité [2], et y fonde la puissante colonie de Carthage. Abordant ensuite au rivage d'Europe, il est frappé de la blancheur des habitants, et il impose à cette partie du monde, encore barbare, un nom qui marque combien la couleur des Européens contraste avec les couleurs noires et olivâtres des habitants du reste de la terre [3]. L'Italie reçoit son nom du commerce de résine qu'il y fait [4]. Ainsi nous-mêmes avons-nous désigné les nègres par leur teint, les tribus du

[1] Homère, *Iliade*, chant 6e, v. 289.
[2] *Al-féric*, en phénicien *épi de blé*.
[3] *Eur-appa*, en phénicien *pays des visages blancs*.
[4] *Ilaria*, en phénicien *poix, résine*.

Nouveau-Monde d'après la configuration de leur corps; et leur pays, par les produits de leur sol [1]. Franchissant le détroit qui sépare la Méditerranée de l'Océan, l'intrépide navigateur phénicien s'en assure la possession en bâtissant deux forteresses qu'il appelle les deux colonnes d'Hercule. Après s'être reposé à Malte ou à l'île de Sardaigne et ravitaillé à Gadès, où il laisse trois florissantes colonies; donnant un nouvel essor à son génie d'exploration, il s'élance avec une ardeur plus impétueuse encore dans la grande mer, jette les premiers fondements de Lisbonne sur la poissonneuse rivière du Tage, établit plusieurs autres villes le long des côtes de l'Océan [2], assigne, en passant, aux Pyrénées, leur désignation tirée de leur ombrage [3]; et, de même qu'il nomme l'extrême limite de l'Espagne Ibérie, il qualifie du titre d'Ibernie l'Irlande, qui est pour lui la terre des frimas.

Grandeur et mission de la Phénicie.

An. av. J.-C. 1032 à 572.

Pourquoi ces lointains voyages et ces courses sans cesse renouvelées sur l'élément humide? C'est, nous l'avons dit, afin d'entretenir le commerce : car Dieu a constitué la Phénicie l'entrepôt des nations; il l'a chargée d'alimenter les peuples pour la plus grande gloire de son nom et pour

[1] La tribu des Têtes-plates, etc.

[2] Strabon, liv. 1.

[3] *Purani*, ombrage frais, maintenant détruit par l'incendie, écrivait déjà de son temps Aristote.

le bien de sa créature. Voilà pourquoi cette puissance maritime se hâte d'aller charger sur ses vaisseaux le fer et l'étain de la Grande-Bretagne ; pourquoi elle puise largement en Espagne aux mines d'or et d'argent dont l'abondance a fait croire aux anciens que les rochers de ce pays étaient d'or. Qui fera les échanges entre les deux puissants royaumes d'Egypte et de Babylone et les autres États? La Phénicie. Les Phéniciens, dit Hérodote, s'étant établis sur les bords de la mer, s'adonnèrent bientôt à la navigation de long cours, et transportèrent les produits de l'Égypte et de l'Assyrie chez les autres nations [1]. Qui portera jusqu'aux extrémités du monde les produits des contrées industrielles, afin de les échanger contre des produits plus utiles encore, ceux de la nature? Toujours la Phénicie. Les Phéniciens, qui, dès les temps les plus reculés, s'étaient adonnés à la navigation en vue du commerce, avaient fondé de nombreuses colonies sur les côtes de la Libye, et plusieurs autres dans les régions occidentales de l'Europe. Le succès ayant couronné leurs entreprises, ils amassèrent de grandes richesses [2]. Les semences que fécondent les inondations du Nil, les moissons que ce fleuve donne à l'Égypte, sont apportées à Tyr ; Tyr est devenue le marché des nations [3]. Tyr, qui habites au bord des mers, et dont les flottes touchent aux îles lointaines, s'écrie Ézéchiel, tu dis dans ton cœur : Je suis éclatante de beauté. Les peuples voisins se sont plu à t'embellir ; tes vaisseaux sont construits avec les sapins de Sanir ; les cèdres du Liban ont formé tes mâts,

[1] Hérodote, liv. 1, ch. 1.
[2] Diodore, liv. 5, ch. 20.
[3] Isaïe, ch. 23.

les chênes du Basan, tes rames. Tes matelots se reposent sur le buis de Chypre, orné d'ivoire, et tes demeures sont construites avec le bois des îles de l'Italie. Le lin d'Égypte a tissé tes voiles et tes pavillons ; tes vêtements sont teints de l'hyacinthe et de la pourpre de l'Hellespont. Les habitants d'Arouad et de Sidon ont été tes rameurs ; tes sages, ô Tyr, sont devenus tes pilotes. Djéhal t'a donné ses nautonniers ; tous les vaisseaux de la mer et leurs matelots servent à ton commerce. Tes guerriers sont le Perse, le Lydien, l'Égyptien ; ils ont suspendu à tes murailles leurs cuirasses et leurs boucliers. Les enfants d'Arouad bordent tes remparts, les Djémédéens gardent tes tours où brillent leurs carquois ; toutes les contrées de la terre s'empressent de rehausser l'éclat qui t'environne. Tharsis remplit tes marchés d'argent, de fer, d'étain et de plomb. L'Ionie, Thubal et Mosoch t'amènent des esclaves et des vases d'airain. L'Arménie t'envoie ses mules, des chevaux et des cavaliers. L'Arabe de Dédan transporte tes marchandises ; des îles nombreuses échangent avec toi l'ivoire et l'ébène. L'Araméen reçoit les ouvrages de tes mains, et te donne en retour les rubis, la pourpre, le corail et le jaspe. Juda et Israël t'apportent le froment, le baume, la myrrhe, le miel, la résine et l'huile. Damas, en échange de tes nombreux ouvrages, te verse ses vins de Kelboun, et te couvre de ses toisons éblouissantes. Dan, Javan et Meuzal ont déposé sur tes marchés le fer poli, la cannelle, le roseau aromatique ; et Dédan, les riches tapis. Les habitants du désert et les princes de Cédar t'offrent, en échange de tes marchandises, leurs agneaux et leurs chevreaux. Les arabes de l'Yémen te parfument de leurs aromates, t'enrichissent de leurs pierres

précieuses et de leur or. Les habitants d'Aroun, de Kané et d'Éden étalent sur tes places les voiles et les manteaux précieux ; les vaisseaux de Tharsis servent à tes courses en mer ; tes navigateurs ont touché à tous les bords. Tu es, ô Tyr, comblée de richesses et de gloire [1]. Ainsi tous les peuples envoient leurs produits à Tyr, et toutes les richesses de l'univers affluent dans son enceinte, parce que dans les desseins du Seigneur manifestés par son prophète, Tyr est chargée d'alimenter les royaumes : ses vaisseaux sortent de ses ports pour nourrir les nations, et son commerce enrichit les rois [2].

Une autre fin plus spéciale et autrement importante que Dieu s'est proposée en accordant à la Phénicie la richesse et la splendeur, c'est de fournir au peuple élu toutes les choses nécessaires à sa subsistance et à son entretien. Il ne suffisait point que l'Égypte l'eût élevé, et qu'il se fût constitué chez elle en corps de nation ; il fallait surtout que, entré dans la terre promise et séparé par sa loi des autres peuples, il trouvât une nation qui pût lui procurer les mille objets d'importation exigés par les besoins sociaux. Cette nation, Dieu la place sur les frontières de la Judée, l'approvisionne de tout ce qui est nécessaire à ses usages et à son culte : c'est la nation phénicienne. Déjà existante aux jours de Jacob, qui en fait mention [3]; elle entre plus tard dans sa période de gloire et de prospérité qui répond, par une secrète combinaison de la Sagesse divine, au temps des juges et des rois d'Israël. Comme

[1] Ezéchiel, ch. 27.
[2] Ezéchiel, ch. 27, v. 33.
[3] Genèse, ch. 49.

Dieu n'a créé les peuples qu'en vue de sa gloire et de son Christ, il fera d'abord concourir à la construction de son temple le peuple de Phénicie ; et, lorsque ce temple sera renversé, il emploiera de nouveau ce peuple à l'édification du second temple qui doit voir la gloire du Messie et entendre ses divines prédications. Quand ce temple sera bâti, c'est encore la Phénicie qui fournira à Israël le bronze et l'airain pour les vases des purifications, l'or et l'argent dont se composeront les vases sacrés, ainsi que les parfums et les aromates qui devront brûler sur l'autel du sanctuaire, en face de l'arche placée dans le saint des saints. David, voulant embellir Jérusalem et se construire un palais, Hiram, roi de Tyr, lui envoie des cèdres et des ouvriers [1]. C'est à ce même Hiram que Salomon envoie une ambassade : Vous savez, lui dit-il, que David, mon père, n'a pu construire une maison au Seigneur, à cause des guerres qu'il eut continuellement à soutenir ; maintenant que le Seigneur m'a accordé la paix, mon intention est d'élever ce temple. Ordonnez donc que vos serviteurs coupent pour moi des cèdres sur le Liban : car nul n'est plus habile que le Sidonien à tailler le bois. Hiram lui répond par cette lettre qui, au temps de l'historien Josèphe, reposait encore dans les archives du peuple juif : Je rends grâces à Dieu de ce que vous avez succédé au roi votre père, prince sage et vertueux ; je ferai avec joie ce que vous désirez. Je commanderai que l'on coupe dans mes forêts une grande quantité de cèdres et de cyprès que je ferai conduire par mer sur le littoral de vos États. Hiram envoya, en outre, à

[1] Paralipomènes, liv. 1, ch. 14.

Salomon pour ses palais de l'or et de l'argent en abondance [1]. Sous les autres rois de Juda, nous voyons les Phéniciens, tantôt déposer aux pieds des souverains d'Israël l'encens de l'Arabie ou les tissus de l'Égypte, tantôt escorter avec leurs flottes les vaisseaux juifs jusqu'à Tharsis, dont ils rapportent l'ivoire et l'ébène. C'est Tyr qui remplit les trésors des saints rois Josaphat et Ézéchias, aux jours où le Seigneur récompense leur piété par la prospérité temporelle. C'est Sidon qui envoie les sapins de Sanir ou les chênes du Basan, quand les enfants de Jacob veulent édifier quelque ville nouvelle. Rentrent-ils de la captivité de Babylone, le roi de Perse oblige les Sidoniens à abattre les cèdres qui couronnent leurs montagnes, afin que la nation, à qui le Très-Haut a rendu ses faveurs, puisse rebâtir ses cités détruites; et ceux qui reçoivent l'ordre de lui extraire les matériaux nécessaires à cette œuvre, ce sont les Phéniciens. Toujours ce peuple, soit qu'il écoute les intérêts de son commerce, soit qu'il obéisse à ses rois ou à ses dominateurs, accomplit la mission providentielle dont le Tout-Puissant l'a chargé, en faveur de la nation bénie, qui doit donner le jour au Sauveur du monde.

Vices, causes de ruine.

Malheureusement la Phénicie ne sut pas profiter de ses relations amicales avec le peuple d'Israël pour s'instruire de la vérité; tout en l'aidant à bâtir un temple au vrai Dieu,

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 8, ch. 2.

elle retint chez elle le culte des idoles. En même temps qu'Hiram, le plus célèbre de ses rois, offrait des bois choisis pour édifier la maison du Seigneur, admirait la piété de David, et faisait assaut d'énigmes avec Salomon, il élevait dans Tyr, sa capitale, un temple à Hercule, et un autre à l'impudique Astarté [1]. Tandis qu'il fournit au roi de Juda un grand nombre de pilotes expérimentés dans l'art de la navigation, pour aller chercher à Sophir, dans les Indes, l'or destiné à décorer la maison du Seigneur, il adore le Dieu du commerce [2]. Sous le règne d'Ithobal, l'un de ses successeurs, une grande sécheresse désole la Phénicie; et le fléau ne cesse qu'après que les prières publiques ont amené un violent orage [3]. Selon une remarque de Josèphe, c'est la sécheresse qui brûla pendant trois ans la terre d'Israël, où régnait la fille d'Ithobal, l'impie Jézabel; et les prières qui firent monter l'orage libérateur sont celles d'Élie. Le beau-père d'Achab n'ouvre point pour cela les yeux à la vérité; il engage son gendre à dresser un autel à Baal dans Samarie, où son culte s'établit; mais Dieu, par la main de Jéhu, renverse cet autel et ce culte. Dans toutes les colonies des Phéniciens des temples s'élèvent aux faux dieux. Hercule en possède un magnifique à Gadès. Ce Phénicien, l'un de leurs premiers marchands et autre que l'Hercule des Grecs, est devenu pour ses compatriotes, dit Philostrate, le dieu de l'industrie et de la navigation : double cause des nombreuses découvertes qui les ont conduits jusqu'aux extrémités du continent. Dans ce temple de Gadès, Pygmalion, un

[1] Ménandre, *Annales phéniciennes.*
[2] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 8, ch. 2.
[3] Ménandre, *Annales phéniciennes.*

de leurs rois, offre une vigne d'or dont les raisins sont d'émeraudes. Les dieux du commerce et des plaisirs sensuels ne sont pas les seuls qu'ils adorent. Leur expérience de la mer démontre assez aux Phéniciens qu'elle est la source unique de leur prospérité commerciale : ils la divinisent; leur expérience des affaires leur prouve, en outre, que le succès des entreprises est surtout couronné par le temps : ils le divinisent également; et Saturne ainsi que Neptune reçoivent d'eux les premiers hommages.

Là ne se bornent point les crimes de ces adorateurs du négoce. Sidon, abusant de ses relations commerciales, a enlevé au rivage d'Argos de jeunes filles grecques, pour les vendre comme esclaves en Égypte [1]. Plus tard, elle vend les enfants de Juda aux fils des Grecs pour la captivité, et elle échange contre un vin enivrant les filles de Jérusalem [2]. Par la dernière des infamies, elle livre à la prostitution dans le temple d'Astarté les filles d'Israël. Tyr, donnant un libre cours à ses convoitises, a emporté, pour les déposer aux pieds de ses dieux, l'or et l'argent du temple, ainsi que les objets précieux qui formaient l'ornement des palais de Jérusalem. En ravissant, sous la sauvegarde de l'étranger, les trésors dont elle a jadis comblé la Judée, et en dépouillant le peuple du Seignenr, elle a directement marché contre sa mission. Lorsqu'elle a vu traîner Israël en captivité et tomber les murs de Jérusalem, elle s'est écriée dans le délire de sa jalousie : La porte des peuples est brisée; je m'agrandirai de ses ruines! Élargissant ses cupidités à

[1] Hérodote, liv. 1, ch. 1.
[2] Joël, ch. 3.

mesure qu'elle élargit son enceinte pour y recevoir les marchandises étrangères, Tyr viole la droiture par l'iniquité de ses trafics, et multiplie ses injustices à mesure qu'elle multiplie ses transactions commerciales. Les richesses ne servent qu'à exalter son cœur ; et elle se dit en contemplant avec satisfaction son état prospère : Je suis une divinité ! Je suis assise sur le trône de l'Éternel, au milieu de la mer. Nul secret n'est caché pour moi; par ma sagesse j'ai créé ma force ; par mon intelligence j'ai amassé l'or et l'argent de mes trésors ; par mon habileté j'ai accru ma puissance. Voilà pourquoi, dit le Seigneur, j'amènerai contre toi les plus féroces d'entre les peuples. Ils se soulèveront contre ta grandeur, aussi nombreux que les vagues qui battent tes remparts. Ils tireront le glaive contre les œuvres de ta gloire, et souilleront ta splendeur [1]. Cette cité opulente s'est réjouie en voyant tomber les murailles de Jérusalem : ses murs seront renversés de la même manière, et ses tours tomberont sous les efforts des machines de guerre, dit le prophète ; les richesses de son négoce, que trop souvent elle a prodiguées dans un luxe fastueux et dans un insolent éclat, deviendront la proie du vainqueur. Ses marchés, où elle étalait avec complaisance les ressources d'un commerce universel, seront foulés aux pieds des chevaux de l'Assyrien ; les statues de ses négociants illustres, qui faisaient son orgueil, rouleront dans la poussière ; ses superbes édifices seront précipités au milieu de ces eaux qu'elle regardait comme un inexpugnable rempart ; la voix des chants cessera ; le son des cithares ne sera plus entendu dans ses

[1] Ézéchiel, ch. 26 et 28, passim.

demeures. Elle sera rendue semblable à une pierre nue, et ne servira plus qu'à sécher les filets du nautonnier. Comme si trop de langueur accompagnait ces menaces, où le Voyant du Seigneur oppose à chaque crime une ruine, il s'écrie tout à coup : Tyr, tu habitais dans l'Éden, dans le jardin de délices du Seigneur ; les pierres précieuses formaient ton vêtement ; le rubis, la topaze, le jaspe et le saphir relevaient l'éclat de ta beauté ; les lyres célébrèrent le jour de ta naissance. Semblable au Chérubin, tu avais pour trône la montagne ; et quand tu t'avançais dans ta majesté, c'était au milieu des pierres éblouissantes. Toujours tu fus comblée de bonheur, jusqu'au jour où l'orgueil et l'iniquité ont été trouvés en toi. Voilà pourquoi tu as été précipitée de la montagne où t'avait placée ta gloire ; et tu es tombé, toi Chérubin, qui protégeais les autres, parce que tu as souillé ta sainteté [1]. De quelle sainteté veut parler ici Ézéchiel touchant cette ville idolâtre, sinon de la sainteté de sa mission ? Et quelle est cette protection de Tyr, sinon celle que ses flottes accordaient aux vaisseaux d'Israël? Trois griefs sont énumérés par le prophète : l'enflure du cœur, l'injustice dans le négoce, la sainteté du devoir souillée ; parce que là est tout le secret de sa ruine ; que ce sont, et la violation de sa mission divine, et les vices de sa profession, et l'exaltation de l'orgueil qui ont amené sa chute.

Mais la frauduleuse Tyr n'est pas seule coupable. Sidon a participé aux mêmes crimes ; elle recevra le même châtiment. Fils de l'homme, dit encore le Seigneur, tourne ton visage contre Sidon, et prophétise sur elle en ces termes :

[1] Ézéchiel, ch. 26 et 28, passim.

Voici ce que dit le Très-Haut : Voilà que je viens à toi, Sidon, et je serai glorifié au milieu de toi ; et tu sauras que je suis le Seigneur, lorsque j'aurai accompli mes jugements en ton enceinte. Je répandrai la peste et le sang sur tes places publiques ; les morts tomberont de tous côtés. Et Sidon ne sera plus désormais pour Israël un exemple amer et une épine de douleur [1].

Destruction de la puissance phénicienne.

An. av. J.-C. 572 à 332.

Assistons maintenant aux décrets de l'immuable Justice contre la fille de Sidon, qui n'a jamais subi le joug de l'étranger. Le roi de l'Aquilon, désigné par Ézéchiel, Nabuchodonosor, arrive devant Tyr, sur la fin du règne du vieux Ithobal. Après un siége de treize ans, où ses troupes souffrent d'incroyables fatigues, il se rend maître de cette ville, enlève ses richesses et la rase. Elle se relève de ses ruines dans une île voisine, et redevient puissante; mais c'est pour continuer ses fraudes et ses vices, sans profiter de la terrible leçon du malheur. Alors le guerrier de Céthim, envoyé par le Seigneur, arrive à son tour mettre le siége devant la cité obstinée dans le mal, et accomplir la prédiction d'Isaïe, prophétisant en ces effrayantes paroles cette seconde et irréparable ruine : Vaisseaux de la mer, poussez des hurlements : la ville où vous arriviez en foule est détruite. Sa ruine viendra de Céthim. Gardez un morne silence, vous qui habitez

[1] Ezéchiel, ch. 28.

dans l'île. Où sont-ils, ces marchands de Sidon qui remplissaient vos ports? O Sidon! rougis de honte: cette Tyr, qui était la gloire de la mer, te dit dans sa ruine: C'en est fait; je n'enfanterai et ne nourrirai plus de jeunes gens ni de jeunes filles pour des colonies nouvelles! Malheureux insulaires, faites éclater vos gémissements. Est-ce donc là votre ville, cette ville qui se glorifiait autrefois de son antiquité? Ses enfants cherchent un asile dans les terres étrangères. Mais qui a pu former ces projets contre Tyr dans sa gloire; contre Tyr, la reine des cités, dont les marchands étaient des princes, et dont les vaisseaux portaient les grands de la terre? C'est le Dieu des armées. Il veut abattre à ses pieds le faste des superbes, et couvrir d'ignominie les illustres de la terre. Fille de la mer, sors de ton pays, comme l'on franchit un fleuve; car tu n'as plus de ceinture autour de toi. Celui qui a ébranlé les royaumes et brisé les forteresses de Chanaan, a étendu la main sur les flots et détruit la puissance et la gloire de Tyr [1]. Tyr, achève le prophète des suprêmes désolations, au bruit de ta ruine les princes de la mer descendront de leurs trônes; ils quitteront les marques de leur grandeur; et, revêtus d'épouvante, ils s'asseieront sur la terre, frappés de ta chute soudaine. Et, commençant sur toi des chants lugubres, ils laisseront entendre ces gémissements: Comment es-tu tombée, toi qui habitais sur les flots, ville superbe qui as dominé la mer, et dont l'univers redoutait la force? Au bruit de ton cri de mort, tes matelots, descendant de leurs vaisseaux, s'asseieront tristement, les yeux fixés sur la terre; ils se vêti-

[1] Isaïe, ch. 23.

ront de deuil, et répèteront dans l'amertume de leur âme : Qui fut semblable à Tyr, maintenant muette au sein des eaux? Son peuple et ses richesses ont été précipités au fond de l'abîme [1]!

Séparée du continent par un bras de mer, fortifiée par de hautes murailles, battue par de fréquentes tempêtes, Tyr paraissait imprenable ; mais cette ville perfide qui, pour envahir la Judée, avait violé un traité d'alliance, était rejetée par le Dieu des justices ; il avait condamné cette métropole d'un inique commerce, et avait dit : Tyr, semblable au néant, ne sera plus [2]! C'est pourquoi, malgré d'insurmontables obstacles, Alexandre ne se rebute pas. Une force invincible lui est donnée par Celui qui l'a amené devant ses murs : il construit, du côté du continent, à l'aide d'énormes pierres et d'arbres entassés, une chaussée immense, de la plage à la ville; tandis que, du côté de la mer, sa flotte cerne dans le port les vaisseaux phéniciens. Une tempête emporte ses ouvrages ; il les reconstruit aussitôt [3]. Lui, si impétueux dans toutes les autres conquêtes, déploie dans celle-ci une patience complètement étrangère à sa nature, comme pour mieux prouver qu'il accomplit une œuvre divine. Alors, battant en brêche les hautes murailles des remparts, et coulant à fond les navires ennemis, il brise d'un seul coup, selon la prophétie d'Isaïe, et la ceinture de fortifications et la force navale de Tyr. Il précipite au fond de la mer, ainsi que l'a annoncé Ézéchiel, ses matelots et ses guerriers. En vain les Tyriens, réduits à l'extrémité, offrent-ils des sacrifices à

[1] Ezéchiel, ch. 27, passim.
[2] Ezéchiel, ch. 28, v. 19.
[3] Quinte-Curce, liv. 4, ch. 2.

Hercule ; le dieu du commerce est impuissant devant le Dieu des armées. En vain, pour empêcher Apollon, une autre de leurs divinités tutélaires, de passer à l'ennemi, l'ont-ils lié avec des chaînes d'or sur leur place publique [1] : les démons ne peuvent les soustraire aux châtiments vengeurs. La capitale de la Phénicie est prise d'assaut et incendiée. Pour la double construction d'une chaussée, les débris de l'ancienne Tyr, démolie par le roi de Babylone, ont été entassés dans la mer : la prophétie est complète. Les Tyriens, qui depuis longtemps vendaient les Grecs comme esclaves, sont vendus à leur tour au nombre de trente mille, faible reste échappé au carnage. Quelques autres sont sauvés par les Sidoniens, et réduits à végéter dans cette île sous la domination du vainqueur. Ainsi fut détruite la fameuse Tyr, célèbre par son antique origine et par les colonies qu'elle avait répandues sur presque toute la surface du globe, sur des plages pour la plupart inconnues, où les avaient établies ses flottes longtemps maîtresses des mers [2].

Déjà Sidon avait subi le châtiment de son culte infâme et de ses scandaleuses prostitutions. Voici ce qu'en rapporte Diodore de Sicile : Sidon, soumise une première fois par les armées persanes, a bientôt, avec ses richesses immenses, équipé cent vaisseaux, afin d'appuyer la révolte générale contre ses oppresseurs. Mais dans une nouvelle invasion de la Phénicie par Ochus, roi de Perse, les Sidoniens, trahis par leur souverain, n'échappent à la vengeance du vainqueur qu'en faisant de leur ville un immense foyer, où quarante

[1] Quinte-Curce, liv. 4, ch. 3.
[2] Quinte-Curce, liv. 4, ch. 4.

mille habitants se précipitent avec leur famille et leurs trésors. Le monarque persan vendit les cendres de ce vaste bûcher où se trouvait mêlée une grande quantité d'or et d'argent en fusion. Telle fut la fin malheureuse de Sidon, la florissante cité [1]. Par ce dernier acte s'accomplit la remarquable prédiction de Zacharie : Sidon, qui a amassé l'or en monceaux comme la boue des rues, sera dévorée par le feu [2]; et celle de Jérémie : La poussière de Sidon sera dispersée avec toutes ses richesses [3]. Que reste-t-il à présent de Tyr et de Sidon? Lorsque nous y arrivâmes, écrit un voyageur, des pêcheurs faisaient sécher leurs filets sur l'emplacement de ces deux illustres cités de la Phénicie [4]. Quelques tas de pierres recouvertes d'herbe et de gravier, des masures éparses dont les habitants, tous pauvres, vivent du produit de la pêche, un monceau de ruines : voilà ce qui reste des grandes cités sur lesquelles a passé le niveau de la justice de Dieu !

[1] Diodore, liv. 16, ch. 41 et 45.
[2] Zacharie, ch. 9.
[3] Jérémie, ch. 47.
[4] *Voyage en Orient ;* voir aussi *Pèlerinage en Terre-Sainte*, par le Père de Géramb, tome 2, lettre 41e.

ASSYRIE.

Vertus et qualités qui concourent à l'élévation de l'Assyrie.

An. av. J.-C. 2233

QUAND, après le déluge, les enfants des hommes partirent de l'Orient, ils trouvèrent une plaine en la terre de Sennaar, et ils y habitèrent. Et ils se dirent les uns aux autres : Faisons des briques et cuisons-les au feu. Ils se servirent donc de briques, au lieu de pierres, et de bitume au lieu de mortier. Et ils se dirent encore : Venez, bâtissons-nous une ville et une tour dont le faîte touche au ciel, et rendons notre nom célèbre, avant de nous disperser sur toute la terre. Or, le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que les enfants d'Adam bâtissaient. Et il dit : Les voilà un seul peuple, n'ayant qu'un même langage ; ils ont commencé cette œuvre, ils ne s'arrêteront qu'après l'avoir terminée. Allons donc confondre leur langage, de manière qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. Ainsi le Seigneur, les divisant et les dispersant, arrêta la construction

de la ville qui prit le nom de Babel, c'est-à-dire confusion, parce que c'est là que fut confondu le langage de toute la terre[1]. Tels sont, d'après l'Esprit-Saint, les commencements de l'empire d'Assyrie, que fonda Assur, fils de Sem, avec les hommes qui avaient continué à demeurer en la terre de Sennaar. Il construisit pour capitale Ninive. Nemrod, fils de Chus et petit-fils de Cham, bâtit Babylone autour de Babel, dont les huit tours superposées s'élevaient à une hauteur de cinq cents pieds, le plus haut des édifices que les hommes aient construits. L'histoire profane semble confirmer de ses assertions ces quelques données de la Bible, lorsqu'elle dit : En remontant à une haute antiquité, on sait seulement que l'Asie était soumise à des rois originaires de cette partie du monde; mais leurs actions ne sont pas venues jusqu'à nous[2].

Les bénédictions que Noé appela sur le vertueux Sem et sur ses premiers descendants, eurent en la personne d'Assur leur effet immédiat dans la fondation de l'empire d'Assyrie[3]. Dès qu'il fut établi, deux causes morales, dont l'influence est décisive sur les destinées temporelles d'un peuple, contribuèrent à élever ce puissant État : l'amour du travail en temps de paix, la valeur magnanime en temps de guerre. Si l'Écriture présente les fondateurs de l'Assyrie comme bâtissant dès-lors avec ardeur plusieurs villes, Arach, Achad, Chalané, Chalé et Résen la Grande; l'histoire profane, de son côté, montre leurs descendants échelonnant leurs cités de commerce le long des rives fécondes du Tigre et de

[1] Genèse, ch. 11.
[2] Diodore de Sicile, liv. 2, ch. 1.
[3] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 1, ch. 6.

l'Euphrate, afin de s'adonner au négoce avec les populations des cités environnantes. Le Tigre et l'Euphrate, les deux fleuves les plus célèbres de l'Asie, parcourant une foule de régions, offraient de grandes facilités pour les transactions commerciales. On vit donc s'élever sur les bords de ces fleuves des places de commerce nombreuses et florissantes, qui aidèrent beaucoup à la splendeur de la Babylonie [1]. C'est qu'en effet le commerce alimente et développe la vie matérielle d'une nation. Par son moyen, non-seulement les diverses contrées s'unissent dans de bienveillantes relations, et un peuple semble ne plus former qu'une seule famille; mais les richesses d'une nation deviennent celles de toutes. Nulle contrée n'est stérile, ou du moins ne sent sa stérilité. Des barques, glissant rapidement sur les fleuves, déposent sur tous les rivages les productions d'une autre extrémité du globe. Chaque région se trouve chargée de fruits étrangers, inconnus à son sol. Grâce au commerce, l'ébène et l'ivoire des îles embelliront les palais des rois de Ninive et de Babylone; l'hyacinthe et la pourpre de l'Hellespont en formeront les tentures; les riches tissus et les tapis de la Phénicie serviront à décorer le trône des monarques assyriens; et les pierres précieuses d'Ophir, à rehausser l'éclat de leur couronne. Mais ni les premiers de l'État, ni les grandes cités ne sont les seuls à emprunter leur splendeur aux ressources que fait abonder le négoce; l'artisan assyrien, dans la plus médiocre condition, lui achète et l'outil qu'exige son métier, et une portion des aliments qui le nourrissent. Voyez-le, retiré dans sa chaumière, au

[1] Genèse, ch. 10; Diodore, liv. 2, ch. 11.

milieu des vastes plaines de l'Assyrie, couvert de vêtements simples, réduit à une nourriture frugale. Est-il abandonné dans son isolement? Non; tout l'univers pense à lui, est attentif à ses besoins. Des milliers de bras travaillent pour le vêtir, pour le nourrir, pour l'approvisionner. Pour relever la saveur de ses aliments, les vaisseaux vont charger les épices des Indes; pour le couvrir de vêtements solides, les Phéniciens vont chercher les lins d'Égypte, les toisons de Damas, et les transportent en Chaldée; pour faciliter son travail, l'habitant de Dan prépare l'acier et le fer poli. C'est pour lui que sont établies les manufactures, que regorgent les greniers et les magasins; c'est pour son usage que les métaux sont extraits des entrailles de la terre. Voilà les secours que la Providence divine, toujours occupée de nos besoins, procura à l'Assyrien laborieux, les richesses que, pour récompenser son génie industriel, elle fit affluer dans ses cités prospères.

L'Assyrien demandera encore sa grandeur à une autre source; il la conquerra sur les champs de bataille. Suivi d'un million de combattants qu'il a attachés à son empire, associés à sa gloire, et qui sont devenus intrépides comme lui, il traversera les immenses steppes de l'Asie centrale, franchira les montagnes qui lui barrent le passage, et ira réclamer, en vertu du droit de la conquête, les trésors que recèle la Bactriane. Traversant ensuite de nouveaux déserts, et passant dans des régions encore inconnues à l'Asie, il ira demander à l'Éthiopie des esclaves pour le servir. Ou bien, visitant les uns après les autres tous les royaumes qu'ont formés dans les contrées orientales les enfants des hommes, il leur imposera à tous pour tribut d'envoyer à

Babylone et à Ninive quelques-uns de leurs produits, propres à faire régner parmi les enfants de la Chaldée la richesse et l'abondance. Puis, après avoir promené sa gloire du Tanaïs au Nil, il rentrera, afin d'édifier quelques grandes cités, comme trophées de ses victoires; il les embellira avec les dépouilles prises sur l'ennemi; et, s'asseyant sur son trône, il dira : Je suis le roi de la terre; tous ses habitants me sont soumis [1]. Ainsi firent les rois d'Assyrie, poussés par leur valeur guerrière; ainsi ils parlèrent, quand les conquêtes, récompense de leur bravoure [2], eurent mis tous les peuples à leurs pieds.

Gloire et châtiments.

An. av. J.-C. 1968 à 747.

Le premier de ces illustres monarques, dont le souvenir nous a été conservé, est Ninus, qui a accompli de vastes entreprises. Né avec un caractère guerrier, et désireux de se distinguer par son courage, il se mit à la tête d'une formidable armée, porta la guerre dans la Babylonie qu'il attacha à son empire. Par là, l'héritage de Sem, la terre de Sennaar, dont s'étaient emparés les descendants de Cham, fut rendue à ses possesseurs légitimes. L'Arménie et la Médie étant également soumises, le succès augmenta dans l'âme de celui que la fortune favorisait la passion d'ajouter toujours à ses États des conquêtes nouvelles. En consé-

[1] Isaïe, ch. 47, v. 5 et 7.
[2] Ézéchiel, ch. 29, v. 18.

quence, il se mit en marche pour subjuguer toutes les nations de l'Asie qu'il soumit de la Méditerranée à l'Océan indien. Ayant ainsi rangé sous ses lois l'Égypte, la Phénicie, la Pamphylie, la Perse, le pays des Parthes et des Hircaniens, la Phrygie, la Lydie, la Cappadoce, la Bithynie, et tous les peuples des régions septentrionales de l'Euxin; Ninus conçut le plan d'une ville qui fût, non-seulement la plus vaste de toutes celles qui existaient alors sur la surface du globe, mais qui ne pût être, dans la suite des âges, surpassée en grandeur. C'est pourquoi il donna à Ninive, située sur le Tigre, des accroissements considérables, l'entoura d'une muraille de vingt-quatre lieues de circuit, haute de cent pieds, et d'une épaisseur telle que trois chars auraient pu y passer de front. Quinze cents tours de deux cents pieds d'élévation rendirent cette cité inexpugnable, et la placèrent à la hauteur de sa puissance. Voulant ensuite mettre le complément à sa gloire, le conquérant envahit la Bactriane, à la tête de deux millions de guerriers : étonnantes multitudes, si l'on ne savait que toutes les nations de l'Asie lui étaient soumises, et que la Perse, composée plus tard de quelques-unes des provinces de ce vaste empire, put mettre sur pied une armée de huit cent mille hommes [1]. Cette colossale puissance des Assyriens remonte bien haut dans le passé : déjà, au temps d'Abraham, ils dominaient en Asie [2]; la Genèse appelle Ninive une ville immense [3], à laquelle le livre de Jonas donne trois journées de circuit [4]. Les écri-

[1] Diodore, liv. 2, ch. 1 à 4.
[2] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 1.
[3] Genèse, ch. 10.
[4] Jonas, ch. 3.

vains de la Grèce et de Rome ne sont pas moins exprès ; et Justin nous livre le secret de cette puissance et de ces innombrables armées que Sémiramis mettra également sur pied, en rapportant que Ninus, maître des pays voisins, ajoutait toujours leurs forces aux siennes pour subjuguer les autres peuples ; et que, faisant de chaque victoire l'instrument d'une victoire nouvelle, il soumit l'Orient entier [1].

Sémiramis, jalouse d'égaler la gloire de son mari, se signala par des actions d'éclat, et plus encore par les constructions qu'elle ajouta à Babylone, par l'extension considérable qu'elle lui donna, et par les travaux d'utilité publique qu'elle exécuta dans chaque province de l'empire. L'ambition de se distinguer par quelque remarquable entreprise la poussa dans l'Éthiopie qu'elle soumit à sa puissance. Mais comme elle se livrait avec les soldats de son armée aux plus révoltants excès de l'impureté et de la débauche, Dieu l'envoya chercher dans les Indes, dont la prospérité la tenta, une défaite ignominieuse dans laquelle périrent les deux tiers de son innombrable armée [2]. Nynias, son fils, trop fidèle aux leçons de corruption de cette impudique reine, passa ses jours, entouré de ses femmes et de ses eunuques, mettant ses soins à écarter la fatigue et les soucis, pour se livrer, dans une oisiveté honteuse, à tous les genres de voluptés ; à ses yeux un monarque n'était heureux qu'à la condition de jouir sans obstacle des plaisirs de la vie. Une trop abondante prospérité endormait l'Assyrien au sein de la mollesse. Cette conduite voluptueuse servit de modèle aux

[1] Justin, liv. 1, ch. 1.
[2] Diodore, liv. 2, ch. 13, 16 et 19.

rois ses successeurs durant trente générations, jusqu'à Sardanapale, qui surpassa par sa vie efféminée et dissolue tous ceux qui l'avaient précédé. Invisible à ses sujets, renfermé dans l'intérieur de son palais, vêtu et fardé comme une femme, il passait ses jours à filer la laine et la pourpre au milieu de ses courtisans, qu'il effaçait par la mollesse de son attitude et la lubricité de son regard. Il se livrait non-seulement aux plaisirs que peuvent procurer les délices de la table, mais encore à toutes les jouissances d'un infâme amour qu'il demandait aux deux sexes, et dont il abusait sans pudeur. Après avoir porté la débauche et le goût des sales voluptés à leurs derniers excès, il poussa l'impudence jusqu'à graver cette épitaphe sur son tombeau : *Passant, sache que tu es né mortel ; ouvre donc ton âme à la volupté ; réjouis-toi dans les festins ; car le plaisir finit avec la vie* [1]. Cette conduite des monarques assyriens, attestée à la fois par Diodore de Sicile et par Justin, n'est qu'un écho, une application de ces paroles que le Sage met dans la bouche des impies : Ils ont dit, pensant follement en eux-mêmes : Le temps de notre vie est court ; il n'y a pas de consolation dans la fin de l'homme. Nous sommes nés de rien ; après, nous serons comme si nous n'avions jamais été. Le souffle de notre bouche est comme une fumée, notre vie se dissipe comme un air léger ; notre corps tombe en poussière, et notre nom reste oublié dans le temps. Venez donc, hâtons-nous de dévorer dans la volupté les biens que nous possédons. Jouissons de la créature, enivrons-nous de vins exquis. Que nul d'entre nous ne soit étranger à nos plaisirs ;

[1] Diodore, liv. 2, ch. 21 et 23 ; Justin, liv. 1, ch. 3.

laissons en tous lieux des traces de nos jouissances : c'est là notre part, c'est là notre sort. Mais les impies, s'écrie l'Esprit-Saint, ont appelé la perdition par leurs œuvres et par leurs paroles [1]. En effet, Diodore de Sicile reconnaît que des mœurs aussi corrompues non-seulement devinrent fatales au monarque, mais causèrent la ruine de l'empire d'Assyrie. Les provinces tributaires se révoltèrent, les Mèdes envahirent le royaume ; l'armée assyrienne, taillée en pièces, rougit de son sang les eaux du Tigre. Cependant le siége de Ninive par les rebelles traînait en longueur ; et comme si le ciel eût voulu intervenir pour hâter le châtiment, et leur livrer cette capitale, tranquille derrière ses hautes murailles et ses tours ; le Tigre, grossi par des pluies violentes que d'épais nuages versaient par torrents, sortit de son lit ; et, renversant des pans de murailles, livra passage aux assiégeants. A la vue de cette intervention céleste, dont l'évidence ne trompa personne, Sardanapale, désespérant de son salut, fit dresser dans le palais un bûcher où il se précipita avec ses concubines et ses trésors [2].

Grandeur et mission de l'Assyrie.

An. av. J.-C. 747 à 538.

Le grand empire fut scindé par le glaive de la justice divine en deux États, celui de Ninive la guerrière, et celui de Babylone la commerçante ; et ces deux capitales devinrent

[1] Sagesse, ch. 1 et 2, passim.
[2] Diodore, liv. 2, ch. 27.

ainsi les deux reines de l'Asie. L'une par son courage, l'autre par son zèle pour la science, toutes deux par leurs vertus guerrières, continuèrent à tenir le sceptre de la domination asiatique. Dieu se servit de leur puissance pour accomplir ses desseins sur les nations et sur son peuple, et continuer la mission par lui confiée à cet important empire. Quelle avait été cette mission divine dans la première partie de son existence? Détruire avec Nemrod, l'intrépide chasseur, les bêtes farouches tellement multipliées dans cette partie du monde, depuis qu'elles s'y étaient répandues au sortir de l'arche, qu'elles envahissaient le lieu de l'habitation de l'homme, auquel il fallait rendre ses domaines ; grouper les peuplades dispersées depuis la confusion des langues, les empêcher de tomber dans la barbarie, ou les en retirer, en leur procurant les avantages attachés aux relations sociales ; percer avec Ninus, le long de l'Euphrate et du Tigre, des canaux d'irrigation destinés à fertiliser les vastes plaines de l'Assyrie, où presque jamais ne descendent les pluies du ciel [1] ; couper avec Sémiramis les chaînes de montagnes ; combler les précipices, employer les bras des soldats à tracer de larges voies des frontières de la Scythie aux rivages indiens ; fonder des villes nouvelles au milieu des campagnes, et répandre partout la vie et l'aisance [2] ; enfin de l'observatoire, placé si favorablement au haut de la tour de Babel, étudier les sphères célestes, le cours des astres, les signes du zodiaque, l'influence des planètes sur notre globe et la

[1] Hérodote, liv. 1, ch. 193.

[2] Diodore, liv. 2, ch. 14. Voir l'épitaphe gravée par Sémiramis elle-même sur son tombeau, où elle relate tous ces ouvrages. Polyen. Stratag., liv. 8, ch. 26.

cause des éclipses; et par cette étude fournir aux Égyptiens la science de l'astronomie, aux Grecs les instruments propres à mesurer le temps [1]. Telle fut la mission du premier empire assyrien; et telles furent les causes pour lesquelles Dieu donna à Ninus et à Sémiramis le sceptre de l'Asie. Cet empire conserva, de plus, parmi les peuples qu'il groupa, les connaissances transmises, perpétua dans les populations quelques souvenirs des anciennes traditions; tandis que les familles qui en furent séparées, n'ayant part ni à sa direction, ni à son appui, ni à ses lumières, s'affaiblirent et tombèrent dans la barbarie [2].

Dans l'impuissance de s'expliquer à l'origine des sociétés une si vaste domination, des auteurs se sont efforcés de l'amoindrir, malgré l'unanimité des témoignages. On comprend maintenant pourquoi Dieu, qui fonde les empires, donna à celui-ci, dès l'origine, cette puissance et cette splendeur que les autres atteignirent seulement après plusieurs siècles d'élévation successive : il l'avait destiné à relier entre elles les différentes peuplades formées depuis la dispersion des hommes; à entretenir en leur sein les vérités de la tradition, et les bienfaits d'une civilisation tout à la fois avancée et précoce; il l'avait destiné encore à préparer par les travaux de nivellement, d'irrigation et de constructions un espace large et commode aux populations si rapidement multipliées des diverses contrées de l'Asie; à approprier l'emplacement où tant de nouveaux peuples viendraient bientôt asseoir leurs cités et dresser leurs tentes. Cette destina-

[1] Hérodote, liv. 2, ch. 109; Diodore, liv. 2, ch. 30 et 31.
[2] Gérard, *Leçons de l'histoire*, lettre 8e.

tion nous est révélée par l'Esprit-Saint, lorsqu'il inspire à son prophète de tracer le tableau allégorique de la grandeur et de la mission de cet empire : Voilà Assur, comme le cèdre du Liban, beau en ses branches, abondant en feuillage, magnifique en sa hauteur. Sa cime monte entre ses rameaux touffus ; l'abîme renferme ses racines, les fleuves coulent autour de son pied, et des ruisseaux le baignent partout où il s'étend. Sa tige s'élève au-dessus de tous les arbres de la contrée ; ses branches se sont multipliées ; et sur leurs rameaux tous les oiseaux du ciel ont bâti leur nid. Tous les animaux des champs ont déposé leurs petits sous son feuillage ; et sous son ombre habite une multitude nombreuse. Qu'il est beau dans sa hauteur et dans l'abondance de ses rejetons ! Les cèdres n'étaient pas plus élevés dans l'Éden ; les sapins n'égalaient pas sa cime, ni les platanes son feuillage. Nul arbre dans le jardin de Dieu ne lui était comparable en beauté [1].

La mission de l'Assyrie se modifie avec sa transformation ; et le rôle que le Maître de l'univers va lui imposer dans la seconde partie de sa durée sera, pour l'État de Ninive comme pour l'État de Babylone, de châtier tour à tour les nations païennes et la Judée prévaricatrice : Le Chaldéen, dit le prophète, accomplit vos justices, ô mon Dieu ; vous ne l'avez rendu fort que pour punir [2]. Si nous voulons nous convaincre que telle fut la double mission que lui confia le Très-Haut, il nous suffira d'ouvrir les livres saints, et nous y lirons, à l'adresse des païens d'abord, ces remarquables pa-

[1] Ézéchiel, ch. 31, passim.
[2] Habacuc, ch. 1.

roles, indubitables témoignages des inflexibles vengeances :
J'amènerai à Tyr Nabuchodonosor, roi de Babylone, avec des cavaliers, des bataillons et une formidable armée. Je livrerai à Nabuchodonosor, roi de Babylone, l'Égypte; il en fera sa proie, elle sera le prix de sa fidélité à remplir mes ordres contre Tyr. J'anéantirai cette multitude d'hommes qui est dans l'Égypte par le bras de l'Assyrien [1]. J'ai livré Ammon, Moab et les nations au roi de Babylone; et j'accablerai celles qui ne voudront pas se soumettre à son joug [2]. Paroles du Seigneur contre les peuples de la Palestine, Moab, l'Idumée, la Syrie, le pays des Philistins, Gaza et Ascalon : Les eaux montent de l'Aquilon; elles sont comme un torrent qui inonde et couvre la terre. A la voix des combattants, au bruit des chars de guerre, les habitants ont défailli. Le roi de Babylone frappera Damas et Cédar [3]. C'est donc par le bras du guerrier d'Assyrie que le Seigneur exercera ses justices contre les gentils; c'est avec son épée qu'il ravagera aussi l'héritage de Jacob. Monte contre mon peuple, combattant d'Assyrie; conduis-le dans la terre de la captivité [4]. Oui, je livrerai Jérusalem aux mains des Chaldéens, et ils s'en empareront [5]. Samarie sera ruinée, les idoles d'Israël seront offertes comme un présent au roi d'Assyrie, mon vengeur [6]. Assur est la verge de ma fureur, nous dit le Seigneur dans Isaïe; j'arme ses mains de ma vengeance; je l'envoie contre mon royaume perfide, afin qu'il en enlève

[1] Ézéchiel, ch. 26, 29 et 30.
[2] Jérémie, ch. 27.
[3] Jérémie, ch. 47 et suiv.
[4] Isaïe.
[5] Jérémie, ch. 32 et 34.
[6] Osée, ch. 10.

les richesses, qu'il en foule aux pieds les habitants. Mais Assur ne s'aperçoit pas qu'il n'est que l'instrument de ma colère, la hache dont je me sers pour abattre, la verge que je conduis pour châtier [1]. Assur est donc l'instrument des vengeances du Très-Haut ; il est la hâche dont il se sert, la verge qu'il emploie. Écraser les peuples criminels, détruire les villes coupables au sein des nations et dans Juda : telle est la redoutable fonction confiée par le Tout-Puissant à l'empire d'Assyrie.

Et comme si cette mission devait apparaître avec une évidence toujours plus claire, il n'est pas un règne sans quelque invasion dans un royaume étranger; pas un roi qui ne soit animé de cet esprit de conquête dont le Seigneur se sert pour porter la désolation dans le pays qu'il veut dévaster, pas un qui n'envahisse la Judée. Ninive est spécialement chargée du châtiment d'Israël, Babylone de celui de Juda ; les deux puissances agiront dans une mesure égale contre les nations païennes. Aux invasions et aux conquêtes des guerriers de Ninive succèderont les invasions et les conquêtes des guerriers de Babylone. Phul, roi de Ninive, affaiblit les ennemis des Israélites en venant en aide à Manahem, leur roi; mais il affaiblit en même temps leurs ressources par l'exigence de mille talents, salaire du secours qu'il leur apporte [2]. D'après les indications des Écritures, c'est sous le règne de Phul que Jonas, le prophète de la pénitence, parcourt par l'ordre du Seigneur les rues et les places de Ninive, la grande cité, en répétant à haute voix : Encore

[1] Isaïe, ch. 10.
[2] Rois, liv. 4, ch. 15.

quarante jours, et Ninive sera détruite ! Les habitants croient aux menaces du Très-Haut ; ils publient un jeûne qu'ils étendent aux animaux mêmes. Tous les Ninivites, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, se couvrent de cilices ; le roi, descendant de son trône, dépose la pourpre, se revêt d'un sac et s'assied sur la cendre. Tous se convertissent, fuient l'iniquité qui souillait leurs mains ; et le Seigneur, voyant qu'ils abandonnent leurs voies criminelles pour revenir à lui, les prend en pitié et ne leur fait point le mal qu'il avait résolu de leur faire [1]. Théglatphalasar, animé par l'exemple de son prédécesseur, envahit la Syrie et met fin au royaume de Damas, puis entre dans le royaume d'Israël, sous le règne de Phacée, conquiert plusieurs villes, toute la terre de Nephthali, dont il transporte en Assyrie les malheureux habitants, que vont rejoindre, sous le règne suivant, Tobie et sa famille [2]. Ce sont, avec les premiers avertissements, les premiers châtiments que le Seigneur envoie à ces tribus schismatiques qui ont abandonné son culte. Salmanasar marche avec une puissante armée contre Osée, roi de Samarie, qui a secoué le joug assyrien. Tout le pays est subjugué ; le roi est enfermé dans Samarie ; et après un siége de trois ans, au bout desquels cette capitale, livrée au culte des faux dieux, est ruinée de fond en comble, Salmanasar envoie les dix tribus captives en Assyrie, et met fin au royaume d'Israël, conformément à la prédiction d'Osée [3]. Sennachérib écrit au saint roi Ézéchias une lettre pleine de blasphèmes contre le Dieu des Juifs ; il se vante insolemment

[1] Jonas, ch. 3.
[2] Rois, liv. 4, ch. 15 ; Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 9, ch. 13.
[3] Rois, liv. 4, ch. 18 ; Josèphe, liv. 9, ch. 14.

d'en triompher, comme il a triomphé des autres dieux des nations ; et il passe en Égypte pour la ravager, et accomplir sur No-Ammon la prophétie de Nahum. Il revient ensuite, chargé de butin et de captifs, mettre le siége devant Jérusalem. Mais là le Seigneur l'attendait, pour le châtier d'avoir, selon l'expression d'Isaïe, insulté la vierge de Sion, et élevé l'orgueil de sa voix contre le saint d'Israël. La nuit suivante, l'ange du Seigneur, descendant dans le camp assyrien, y extermine cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Et Sennachérib, couvert de honte, se hâte de regagner Ninive, où il est assassiné par ses fils [1]. Cette exécution de la justice divine n'a pas été ignorée de Bérose, historien de Chaldée, qui l'atteste en ces termes : Sennachérib trouva, à son retour d'Égypte, que son armée avait été diminuée de cent quatre-vingt-cinq mille hommes, par une peste envoyée de Dieu, la première nuit après qu'elle eut mis le siége devant Jérusalem. Il en fut si affligé, qu'il se retira en toute hâte dans Ninive, où ses enfants l'assassinèrent [2] ; digne fin de celui qui assassinait les captifs d'Israël : Sennachérib, est-il écrit au livre sacré, ne pouvait souffrir les enfants des Hébreux ; mais Tobie nourrissait ceux qui avaient faim, recouvrait ceux qui étaient nus, et ensevelissait ceux qui avaient été tués [3].

Asarhaddon, roi de Babylone, entre dans le pays d'Israël, et achève d'en transporter le reste des habitants en Assyrie, afin de compléter la vengeance céleste sur ce malheureux peuple renégat. De là, Dieu le mène contre Manassé et le

[1] Rois, liv. 4, ch. 19 ; Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 10, ch. 2.
[2] Bérose, *Histoire des Chaldéens*, liv. 3.
[3] Tobie, ch. 1.

peuple de Juda, qui avaient abjuré son culte pour adopter celui des idoles. Les Assyriens, après avoir pris Manassé, lui mettent les fers aux pieds et aux mains et l'emmènent à Babylone. Mais le Seigneur, touché de la sincérité de son repentir, le replace sur le trône de Judée [1]. Nabuchodonosor triomphe d'Arphaxad, roi des Mèdes, le fondateur d'Ecbatane, belle et forte capitale, au témoignage de Polybe, d'accord en cela avec le livre de Judith. Après cette victoire, le cœur du monarque assyrien s'enorgueillit, et il envoie Holoferne à la tête d'une armée innombrable, afin de soumettre toute la terre à sa puissance. Ce général, après avoir renversé la ville célèbre de Mélothe, enlevé les enfants de Tharse et d'Ismaël, détruit les forteresses de la Mésopotamie, ravi les richesses de Madian; après avoir brûlé les moissons de Damas, conquis l'Idumée, répandu partout la terreur de son nom, soumis tous les pays environnants, et, visible instrument de Dieu contre l'idolâtrie, détruit une foule de villes avec leurs temples et leurs idoles, va mettre le siége devant Béthulie ; inutile effort de ce ravageur de l'Asie, si Dieu a résolu de délivrer son peuple. Achior, chef des Ammonites, le lui a déclaré en disant que si le peuple juif n'a point offensé le Seigneur, jamais il ne parviendra à le soumettre, parce que ce Dieu puissant le couvrira de sa protection. Dieu, en effet, suscite en sa faveur une sainte veuve.

Pendant que l'ennemi cerne la ville de ses nombreux bataillons, et s'efforce, en coupant les aqueducs et en interceptant toute communication, de la réduire par la famine

[1] Paralipomènes, liv. 2, ch. 33; Josèphe, liv. 10, ch. 4.

et la soif; pendant que les habitants de Béthulie, réduits aux dernières extrémités de la disette, courent et s'agitent dans le désespoir; Judith entre seule dans la chambre retirée où elle priait. Se couvrant d'un cilice, elle répand de la cendre sur sa tête, et, se prosternant devant le Seigneur, elle crie vers lui disant : Seigneur, Dieu de mon père, qui lui avez donné le glaive pour se défendre des étrangers qui violèrent vos lois dans leur corruption; vous qui avez livré leurs dépouilles à vos serviteurs remplis de votre amour, je vous conjure de venir au secours d'une veuve. Comme tous vos jugements sont réglés par la Providence; regardez maintenant le camp des Assyriens, qui se confient dans leur multitude, dans le nombre de leurs chars et de leurs flèches, et se glorifient en leurs lances : ne sachant pas que vous êtes le Dieu fort qui arrêtez les combats dès le commencement, et qu'à vous est le nom de Seigneur. Brisez leur force par votre puissance; que leur courage tombe devant votre colère, eux qui se promettent de violer vos saints lieux, de souiller votre tabernacle et de renverser votre autel. Seigneur, faites que l'orgueil de leur chef soit châtié; donnez le courage à mon cœur afin que je le méprise, et la force à mon bras afin que je le frappe. Exaucez-moi, pauvre suppliante, qui me repose en votre miséricorde. Souvenez-vous, Seigneur, de votre alliance, mettez les paroles en ma bouche, et fortifiez ma résolution en mon âme, afin que votre maison subsiste pour votre gloire; et que toutes les nations sachent que vous êtes le seul Dieu véritable [1].

Quand elle a prié, Judith se dépouille des vêtements de

[1] **Judith, ch. 9; passim.**

son veuvage, se parfume de myrrhe, pare sa chevelure, se revêt des ornements de sa joie ; et, suivie de sa servante, elle s'achemine vers le camp des Assyriens. Assis à la porte de la ville, les anciens qui la voient passer sont frappés de l'éclat de la beauté que le Seigneur a répandue sur ses traits : Que le Dieu de nos pères, lui disent-ils, te donne sa grâce, qu'il fortifie par sa vertu le conseil de ton cœur, afin que Jérusalem se glorifie de toi. Et le peuple qui se trouve là répète : Qu'il soit ainsi, qu'il soit ainsi ! Or il arriva qu'à l'aube du jour elle descendait de la montagne. Arrêtée par les sentinelles avancées du camp ennemi, et conduite à Holoferne, assis en ce moment dans un pavillon tissu de pourpre et couvert d'or, elle le séduit par le charme de ses regards. Je sais, lui dit-elle, que Nabuchodonosor, le roi de la terre, vit pour châtier tous ceux qui s'égarent, que sa puissance s'étend non seulement sur les hommes, mais que même les animaux des champs lui obéissent. La terreur que vous répandez glace d'épouvante les enfants d'Israël, parce qu'ils craignent d'avoir offensé leur Dieu et de l'avoir irrité par leurs péchés. Ces paroles plurent tellement à Holoferne qu'il lui offrit pour demeure une de ses tentes, et lui permit de sortir du camp durant la nuit pour aller implorer le Seigneur. Et elle sortait, la nuit, dans la vallée de Béthulie ; et, s'étant purifiée dans une fontaine, elle priait le Dieu d'Israël de diriger ses voies pour la délivrance de son peuple. Au quatrième jour, comme le général assyrien donnait un festin aux chefs de son armée, elle consent, sur sa demande, à boire et à manger en sa présence. Mais le soir, quand tous les serviteurs se sont retirés et qu'elle se trouve seule dans la tente ; voyant qu'Holoferne est couché sur son lit, assoupi dans une grande

ivresse, elle s'en approche, adresse au ciel cette dernière prière : Seigneur, fortifiez-moi et regardez en cette heure les œuvres de mes mains, afin que j'achève ce que j'ai cru pouvoir accomplir par vous. Puis, détachant le cimeterre accroché à la colonne du chevet, elle saisit Holoferne par les cheveux et lui tranche la tête qu'elle dépose dans le sac de sa servante. Traversant ensuite le camp ennemi et la vallée, et arrivant en face de Béthulie, Judith crie de loin à ceux qui gardent les murailles : Ouvrez les portes, car Dieu est avec nous ; il a signalé sa puissance en Israël. Aussitôt les anciens allument des flambeaux, la foule l'entoure ; et Judith, d'un lieu élevé : Louez le Très-Haut, dit-elle, il n'a point délaissé ceux qui ont espéré en lui. Il a fait périr par ma main l'ennemi de son peuple. Son ange m'a conduite, il a conservé sans tache ma pureté. Et tous adorent le Dieu d'Israël et répètent : Le Seigneur vous a bénie, il a anéanti nos ennemis par votre main ! Et prenant les armes, ils se précipitent sur les Assyriens que la mort de leur général a remplis d'une soudaine terreur, les mettent en fuite, et se partagent les dépouilles de leur camp où étaient entassées les richesses des nations [1].

Alors Judith, l'héroïne d'Israël, chante ce cantique au Seigneur : Glorifiez le Seigneur, célébrez sa puissance au bruit des tambours et des cimbales. Il renverse les armées. Assur est venu des montagnes de l'Aquilon dans la grandeur de sa force ; sa multitude a desséché les torrents, et ses coursiers ont couvert les vallées. Il a dit dans son exaltation : Je brûlerai leurs frontières, je ferai périr leurs jeunes gens

[1] Judith, ch. 10 à 16.

sous le glaive, et je livrerai leurs vierges à la captivité. Mais le Tout-Puissant l'a frappé, il l'a livré aux mains d'une femme. Le fort n'est point tombé devant d'intrépides guerriers, les fils de Titan ne l'ont point combattu, les géants ne se sont point opposés à ses envahissements ; mais Judith, fille de Mérari, l'a perdu par la beauté de son visage ; elle lui a tranché la tête avec son propre glaive. Les Perses ont été épouvantés de sa constance, et les Mèdes de son audace ; toute l'armée d'Assur a poussé des hurlements. Des jeunes gens, affaiblis par la privation et exténués, ont tué ses soldats, comme des enfants qui fuient. Ils ont péri dans le combat devant la face du Seigneur. Malheur à la nation qui s'élève contre son peuple! car il se vengera d'elle et la visitera au jour de ses jugements [1]. Cette fois, il est vrai, l'armée de Babylone est anéantie ; mais ce n'est que quand elle a dévasté de populeuses régions, vouées au mal, et marquées pour la ruine par la justice souveraine.

Nabopolassar envoie son fils Nabuchodonosor, second du nom, à la tête d'une formidable armée, exécuter les vengeances du Tout-Puissant annoncées par les prophètes contre la coupable Judée. Trois fois il l'envahit : la première fois pour châtier les crimes de Joachim, son roi, et enlever les princes et les chefs dont les scandales avaient achevé de corrompre le peuple ; la seconde, pour punir l'impiété de Jéchonias, ravir les trésors et les vases sacrés du temple, et emmener avec ce roi un plus grand nombre encore de captifs ; la troisième, pour achever de renverser Jérusalem. Cette cité, loin de prêter l'oreille au bruit de la vengeance

[1] Judith, extrait du ch. 16.

qui approche, est tombée, sous Sédécias, dans tous les excès du crime et du vice. Le prince assyrien en rase les remparts, les maisons, le temple, et emmène tous les Juifs captifs en Assyrie [1]. Cette chute fait éclater la sagesse de Dieu qui exécute, au temps marqué, tout ce qu'il décrète ; elle montre la triste incrédulité des hommes, sourds aux menaces du malheur, et seulement clairvoyants au moment où il n'est plus en leur pouvoir de l'éviter [2]. De là Nabuchodonosor court à d'autres exécutions ; il ruine Tyr, dévaste et dépeuple l'Égypte, puissances dont les Voyants du Seigneur ont prophétisé la destruction. Puis, rentré à Babylone, suivi d'une multitude innombrable de captifs, il élève les monuments de son triomphe dans l'embellissement de cette capitale. C'est à lui, et non à Sémiramis, comme l'ont avancé les Grecs, que Bérose, dans ses *Antiquités chaldaïques*, attribue et les portes sur le fleuve, semblables à des portes de temple, et la triple enceinte de murailles au dedans et au dehors, et le superbe palais d'une inconcevable richesse, et les étonnants travaux destinés à empêcher l'assiégeant de détourner le cours du fleuve [3]. Les jardins suspendus, dit également Diodore de Sicile, bâtis non par Sémiramis, mais beaucoup plus tard par un roi de Babylone, pour plaire à une reine qui, originaire de la Perse, désirait revoir l'image des riantes prairies dont sont couvertes les montagnes de sa patrie, reproduisaient, à l'aide de terrasses superposées en amphithéâtre, une sorte de monticule orné de plantations

[1] Paralipomènes, liv. 2, ch. 36 ; Rois, liv. 4, ch. 24 et 25.
[2] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 10, ch. 11.
[3] Josèphe, *contre Appion*, liv. 1, ch. 6.

variées [1]. Hérodote achèvera de nous donner une idée de la magnificence de Babylone. Située, dit-il, dans une vaste plaine, elle forme un carré parfait. Sa magnificence l'emporte de beaucoup sur celle de toutes les autres villes que nous connaissons. Elle est entourée d'un fossé large et profond, rempli d'eau, et d'un mur de deux cents coudées de haut. Dans le pourtour de la muraille, on compte cent portes d'airain. Le fleuve de l'Euphrate partage la ville en deux parties. Le long des rues, toutes parallèles et se croisant à angle droit, sont des maisons de trois à quatre étages. Au centre s'élève le palais formé de deux palais réunis [2]. Ces remarquables ouvrages avaient été faits pour rendre inexpugnable la capitale des vainqueurs de l'Asie ; les Juifs captifs y avaient travaillé ; comme dans la captivité d'Égypte ils avaient travaillé à l'embellissement des cités égyptiennes et à la construction des pyramides ; comme dans la captivité romaine ils travailleront à l'embellissement de Rome par la construction du Colysée. Plusieurs de ces travaux n'avaient, dit Bérose, d'autre but que d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans la ville par le lit du fleuve. Mais le Tout-Puissant se rit de ces précautions : elles ne serviront qu'à mieux faire éclater la force de son bras ; à mieux montrer le miracle de sa sagesse ; car c'est précisément par ce lit du fleuve si bien protégé que s'introduira l'ennemi. La mission de l'empire d'Assyrie est terminée ; et Dieu, qui ne l'a élevé que pour les fins indiquées par les prophètes, va le briser aussitôt que son peuple aura accompli ses soixante-dix années de

[1] Diodore, liv. 2, ch. 10.
[2] Hérodote, liv. 1, ch. 178 et suiv.

châtiment et d'épreuve : C'est à cause d'Israël, déclare le Seigneur, que je renverserai la puissance des Chaldéens[1]. Pour la délivrance de son peuple, il brisera cet empire au moment même où il vient d'atteindre, selon Bérose, le plus haut point de sa grandeur. Exemple unique : entre l'apogée de la puissance et la ruine, il n'y a qu'un instant; parce que cette puissance est désormais inutile au peuple élu. Ainsi le potier, possesseur d'un vase précieux qui répond à ses désirs, brise le moule qui lui a servi à le façonner.

Vices qui entraînent la ruine de l'Assyrie.

Tout est divin dans les destinées de l'Assyrie. Comme son élévation avait été soudaine, sa chute fut précipitée. Les vices ne la minèrent pas insensiblement comme les autres empires : monstrueux et multipliés, ils appelèrent subitement la vengeance. Le Seigneur voulait corriger le peuple juif par l'adversité, nous apprend le prophète, comme un père corrige son fils ; mais il ne voulait pas l'exterminer. Sa main le frappait à cause des vices qu'avaient engendrés une prospérité trop florissante ; il ne voulait pas le condamner à un éternel esclavage, encore moins l'écraser sous le poids de la servitude. Or, c'est ce qu'a prétendu l'Assyrien, c'est ce à quoi il a visé. J'avais, dit le Seigneur, donné mes ordres à Assur contre le peuple que je voulais châtier; mais il n'a pas compris qu'il n'était que l'instrument de ma colère : son cœur a respiré le ravage et la ruine des nations.

[1] Isaïe, ch. 43, v. 14.

La verge que le Tout-Puissant lui avait remise en main pour punir, il l'a dirigée contre moi. Après avoir anéanti les simulacres des royaumes idolâtres que le Très-Haut lui avait livrés, il a voulu anéantir le culte du Dieu de Jérusalem; et les Juifs captifs en sa terre, il a cherché à les exterminer par la dureté de l'esclavage qu'il a fait peser sur eux [1]. Enfants de Sion, vous verrez la ruine de celui qui vous a persécutés; les méchants qui vous ont tourmentés périront. Habitants de Jérusalem, celle qui s'est réjouie de votre abaissement sera plongée dans la désolation [2]. La Chaldée sera livrée comme une proie; elle sera pillée et dévastée, parce qu'elle a parlé insolemment en pillant mon héritage; le lion d'Assur a dévoré le troupeau épars d'Israël, il a broyé ses os. C'est pourquoi je visiterai Babylone, et je la renverserai comme Ninive. Les enfants d'Israël et les enfants de Juda souffrent l'oppression; ceux qui les ont ravis ne veulent pas les laisser aller. Mais leur rédempteur est fort, il saura les délivrer [3]. Le Seigneur, considérant l'affliction de son peuple, et le joug qu'un cruel oppresseur appesantit sur l'exilé, daigne lui parler lui-même et consoler ainsi sa douleur : Maison de Jacob que j'ai choisie, race d'Abraham que j'ai retirée des extrémités du monde, et que j'ai appelée à moi des pays lointains; vous à qui j'ai dit : Vous êtes mon serviteur; je vous ai élue pour moi, je ne vous ai point rejetée. N'ayez aucune crainte; je suis avec vous dans l'exil. Ne vous laissez point abattre; je suis votre Dieu, votre

[1] Paraphrase du ch. 10 d'Isaïe.
[2] Baruch, ch. 4.
[3] Jérémie, ch. 50, v. 17, 33, 34.

force, je vous secourrai. O Juda, tous ceux qui s'armeront contre toi seront confondus, ils seront couverts de honte. Oui, ils seront comptés pour rien, les hommes qui osent s'opposer à toi. Ils seront comme s'ils n'avaient jamais été, les peuples qui cherchent à t'écraser. Tu es maintenant dépouillée, maison d'Israël, et réduite au néant; mais, ne crains rien, je viendrai à ton secours [1]. Pourquoi le Seigneur va-t-il anéantir, au milieu de sa gloire, l'un des plus vastes empires qui aient jamais existé, confondre le faste de l'opulente Assyrie, et faire des oppresseurs de la maison de Jacob des peuples qui seront comme s'ils n'avaient jamais été? Parce que la maison de Jacob doit se perpétuer et vivre pour enfanter un jour l'Emmanuel, le Dieu vivant avec les hommes; parce que des Juifs doit sortir le Sauveur du monde [2]. En détruisant cet empire qui s'oppose à ses desseins, c'est dans l'intérêt du monde qu'agit le Maître de l'univers.

Au vice de l'injuste asservissement des Juifs, l'Assyrien joignait l'enflure de la superbe. Babylone fut la cité de l'orgueil, dit saint Augustin [3]. Fondée par l'orgueil, l'orgueil la développa; l'orgueil de l'ambition porta Ninus et Sémiramis à s'agrandir par la conquête [4]. L'orgueil de la victoire exalta tellement Nabuchodonosor qu'il fit à tous ses sujets un commandement de l'adorer. Et il disait en promenant ses regards sur la vaste cité : N'est-ce point là cette grande Babylone que j'ai bâtie pour en faire le siége

[1] Isaïe, ch. 41.
[2] Saint Jean, ch. 4, v. 42.
[3] *Cité de Dieu*, liv. 16, ch. 4.
[4] Diodore, liv. 2, ch. 1 et 16.

de mon empire, le monument de ma force et l'éclat de ma gloire[1] ? Cet orgueil de l'Assyrien avait déjà son premier châtiment dans les avilissantes turpitudes de l'impureté qui obligeaient toutes les femmes de la Chaldée à se prostituer dans le temple de Milyta une fois dans leur vie[2]. La foudre vengeresse va frapper d'un grand et dernier coup ces hauteurs orgueilleuses de Babylone ; elle sera précipitée du sommet de sa gloire, comme l'ont été du ciel dans l'abîme les anges du premier orgueil. Voici que je viens à toi, superbe Babylone, dit le Dieu des armées ; tu chancelleras sous le poids de ton orgueil ; tu tomberas, et il ne se trouvera personne pour te relever[3]. Le potentat d'Assur s'est écrié dans l'enivrement de ses succès : J'ai tout fait par la force de mon bras et par les conseils de ma sagesse. J'ai enlevé les bornes des peuples, j'ai dépouillé les princes ; ma main puissante a arraché de leurs trônes les rois les plus élevés et brisé la force des nations. Mais voici ce qui va arriver : le Dieu fort va visiter le cœur superbe du monarque d'Assur, châtier l'orgueil et l'insolence de ses regards[4]. Malheur, s'écrie le prophète Habacuc, malheur au Chaldéen dévoré d'ambition et insatiable comme la mort ! Ses violences retomberont sur sa tête ; et les nations qu'il a foulées aux pieds se ligueront pour sa perte. Malheur à qui remplit sa maison de richesses iniques ! En vain habite-t-il les hauteurs ; il n'échappera point à la main de la destruction. Malheur au peuple qui bâtit une ville

[1] Daniel, ch. 3 et 4.
[2] Hérodote, liv. 1, ch. 199 ; Josèphe, liv. 1.
[3] Jérémie, ch. 50, v. 32.
Isaïe, ch. 10, v. 12.

dans le sang et la fonde sur le crime ! Il n'aura travaillé que pour la flamme de l'incendie, et se sera lassé pour le néant. Malheur au peuple qui se confie à l'idole, œuvre de ses mains, et se forge de muets simulacres [1] !

L'idolâtrie est le dernier vice qui irrita le Seigneur et attira ses vengeances sur le Chaldéen. Babylone a divinisé Baal, c'est-à-dire le démon lui-même, suivant plusieurs savants interprètes, et forcé les vaincus à se prosterner devant l'idole de l'esprit des ténèbres et du mal. Elle a cherché à arracher du cœur des captifs Hébreux et leur croyance religieuse et le culte du Seigneur, en plongeant dans les fournaises ardentes ou dans les fosses aux lions ceux qui refusaient de fléchir le genou devant la statue de ses rois. Favorisée de nuits pures, qui invitaient à l'étude du système planétaire ; entourée de populations nomades que les astres dirigeaient dans leurs pérégrinations à travers les steppes immenses de l'Asie, la capitale de l'Assyrie a divinisé les objets de la science astronomique et les guides de ses voyages. Bel et Jupiter, Vénus, Mercure et Mars, toutes les planètes du firmament forment ses divinités supérieures. Trente étoiles composent ses divinités subalternes ; et, conseillères de ces planètes, sont chargées de l'inspection de ce qui se passe sur la terre [2]. Au lieu de demander aux prophètes du Seigneur la connaissance des choses cachées, le Chaldéen fait appel aux observations de ses astrologues, et reçoit les pronostics menteurs de ses sages ; au lieu d'élever le cœur des peuples vers le Créateur dont les cieux redisent la gloire ; en répandant parmi eux l'astronomie, il

[1] Habacuc, ch. 2, passim.
[2] Diodore, liv. 2, ch. 30.

corrompt cette utile et sublime science, et lui demande les secrets du ciel. Cette idolâtrie sera sa perte.

La Chaldée s'est confiée dans les astres et a mis son espoir dans les devins. Voici, annonce le Très-Haut par la bouche de Jérémie, que je suscite contre elle une assemblée de grands peuples ; elle leur sera livrée comme une proie, et tous ceux qui la dévasteront se courberont sous ses dépouilles. Je rendrai à Babylone tout le mal qu'elle a fait dans Sion, parce qu'elle s'est réjouie insolemment en pillant mon héritage. Répandez vos armées autour d'elle ; vous qui tendez l'arc, n'épargnez point les flèches, car elle a péché contre le Seigneur en broyant les os d'Israël. Montez sur la terre des dominateurs des peuples ; frappez ses habitants, exterminez les forts ; qu'ils descendent pour le carnage. Glaive sur les Chaldéens, leurs princes et leurs guerriers ! Glaive sur Babylone, ses devins et ses sages ! Aridité sur son fleuve qui sera mis à sec : car c'est la contrée des idoles. Elle s'est glorifiée en un culte monstrueux. Élevez l'étendard sur la terre ; sonnez la trompette parmi les nations, et convoquez-les à sa chute. Je tarirai ses eaux, j'enivrerai ses princes, ses magistrats, ses combattants, afin qu'ils s'assoupissent et dorment le sommeil éternel. Je les livrerai comme des agneaux qu'on traîne à l'autel du sacrifice. Ses larges murailles seront sapées dans leurs fondements ; ses portes si hautes seront renversées ; la construction des peuples sera réduite au néant. Son emplacement où se seront répandus les flots du fleuve deviendra inhabitable, et le fils de l'homme n'y passera plus [1].

[1] Jérémie, ch. 50 et 51, passim.

Ruine.

An. av. J.-C. 626 et 538.

Les deux capitales de l'Asie, Ninive et Babylone, sont des cités criminelles ; elles ont enivré les nations du vin de leurs débauches, et foulé aux pieds les royaumes et les cités vaincus. Babylone, imitant la prostituée, a livré ses filles nobles, elle les a vendues à l'encan pour le libertinage ; Ninive, semblable au brigand qui passe du meurtre à la débauche, a parcouru la terre, elle en a exterminé les habitants ; et, rapportant de ses mains ensanglantées leurs dépouilles au fond de son antre, elle s'est livrée à l'orgie. Toutes deux, par le nombre de leurs iniquités, et par l'oppression qui a fait gémir Israël et Jacob, ont mis un terme à leur durée. Voilà pourquoi Tobie, sur son lit de mort, dit à son fils : Sortez de Ninive ; car je vois que l'impiété de cette ville la fera périr[1]. Et Daniel annonce aux compagnons de son exil que Babylone va être renversée. Nahum et Isaïe ont été chargés par le Juge souverain d'annoncer à ces puissantes cités leur sentence de mort. Suivons dans ces prophètes divins le saisissant tableau de leur ruine. Le Tout-Puissant se venge de ses ennemis, crie Nahum à la sanguinaire Ninive, il les enveloppe de sa colère ; car jamais il ne laisse le crime impuni. Le Tout-Puissant est dans les tempêtes, il s'approche dans les fléaux, il arrive dans les nuées qui apportent l'inondation. Sa voix menace

[1] Tobie ch. 14, v. 6 et 13.

la mer, et elle se dessèche ; il change les fleuves en sables arides. Sous son regard courroucé le Basan et le Carmel languissent, et la fleur du Liban est flétrie. A son passage les montagnes se sont ébranlées, et la terre a tremblé devant sa face. Sa colère, semblable au feu ardent, dissout les rochers. Comme un vaste torrent débordé, il désolera cette région du crime, consommera la ruine de ses habitants, et une seconde tribulation ne se lèvera plus sur eux [1]. Pourquoi ces vengeances, ces ravages et ces ruines? Parce que, reprend le prophète, comme les épines s'entrelacent, ainsi les Ninivites se sont unis dans l'ivresse des festins. Ninive a été comme l'antre des lions et la retraite des lionceaux. Le lion y apportait sa proie pour repaître ses petits; il déchirait des membres sanglants pour nourrir ses lionnes; il remplissait son antre de carnage, et sa caverne de rapines. Mais le Fort des combats vient à lui ; il frappera du glaive ses lionceaux, et mettra un terme à ses ravages. Malheur à Ninive! Ville de sang, pleine de déchirements, ne cesseras-tu pas tes rapines? Le Dieu des vengeances va venger sur toi la honte de Jacob, et effacer l'opprobre d'Israël. Malheur à Ninive, ville de prostitutions, habile dans l'art de séduire! Tu avais soumis les peuples au prix de tes honteux commerces ; pleine d'attraits, tu avais vaincu les nations par tes prestiges. Mais voici qu'il va te dépouiller de tes vêtements corrupteurs, et exposer aux yeux des nations ton ignominie. Rejetant sur toi tes abominations, il te couvrira d'infamie et te livrera en spectacle. Tous ceux qui te verront se retireront loin de toi et diront : Ninive

[1] Nahum, ch. 1 et suiv., passim.

est désolée! Bientôt on ne connaîtra plus la place qu'occupait la multitude de tes princes et des grands de Ninive ; car tu seras détruite [1]. Elle sera comme le désert ; et le voyageur se demandera un jour : Comment Ninive, la grande cité, a-t-elle été changée en une solitude [2] ?

Toutes ces malédictions fondirent à la fois sur l'infâme cité. Les rois de Babylone et de Médie, appelant leurs armées, les jetèrent contre ses remparts ; ses forteresses tombèrent comme des fruits précoces qu'on agite ; leurs chars se heurtèrent sur ses places, des flots de guerriers s'élancèrent de son enceinte. Les boucliers et les vêtements des vainqueurs furent teints du sang des guerriers vaincus, si souvent souillés eux-mêmes du sang de leurs ennemis ; les femmes qui n'avaient poussé que les soupirs de la volupté, furent traînées vers la terre de l'esclavage, en soupirant comme la colombe qui gémit, selon l'expression du prophète. Et il ne resta plus de la grande Ninive qu'une grande ruine qui peu à peu s'effaça. Longtemps l'étranger interrogea les uns après les autres les lieux de sa domination, sans pouvoir découvrir l'endroit de son emplacement. Ce ne fut que dans ces dernières années que le consul de France, faisant fouiller un monticule recouvert d'herbes sauvages, découvrit ces ruines fameuses que les siècles avaient ensevelies. Depuis lors, leurs débris viennent enrichir nos musées.

Un sort pareil attendait sa superbe rivale. Plantez, crie Isaïe à ses futurs vainqueurs, plantez l'étendard sur la plus haute montagne. Peuples, armez vos bras, et que les guer-

[1] Nahum, ch. 2 et 3, passim.
[2] Sophonie, ch. 2.

riers se hâtent d'arriver. Les voici qui s'avancent. N'entendez-vous pas la voix de la multitude sur les montagnes, la voix comme d'un grand peuple? C'est le bruit du tumulte des rois et des nations réunis pour la conquête. Le Dieu des armées visite lui-même cette foule de combattants accourus des régions éloignées, pour être à leur tour les instruments de sa fureur, et exterminer la grande puissance. Oui, dit le Seigneur, j'arrêterai les crimes de cet empire, j'abattrai l'orgueil des superbes. Voilà que je suscite contre eux les Mèdes qui massacreront tous les habitants et perceront les enfants de leurs flèches!... Cette altière Babylone, la gloire des royaumes, l'orgueil des Chaldéens, sera détruite; elle sera déserte jusqu'à la fin des siècles. L'Arabe n'osera point y dresser sa tente, ni le pasteur y laisser reposer son troupeau. Elle deviendra le repaire des bêtes féroces; ses palais seront remplis de serpents; des oiseaux de nuit y feront entendre leurs cris sinistres; les hiboux rempliront ses palais de leurs gémissements lugubres, et des reptiles se traîneront dans les édifices de sa volupté [1]. Descends, assieds-toi dans la poussière, fille de Babylone; assieds-toi sur la terre, esclave de l'étranger. Il n'y aura plus de trône pour la fille des Chaldéens; on ne t'appellera plus la reine des nations. Tu disais dans ton orgueilleux triomphe : Je serai toujours la reine des peuples; jamais je ne connaîtrai le veuvage et la stérilité. Écoute, cité voluptueuse qui reposes avec assurance et dis en ton cœur : Je suis! La calamité fondra sur toi... Une voix a été entendue qui répétait : Ruine, ruine sur Babylone [2]!

[1] Isaïe, ch. 13, passim.
[2] Isaïe, ch. 47, passim. Isaïe, ch. 21, v. 9.

L'accomplissement est venu de cette remarquable prophétie. Babylone célèbre une fête dans laquelle les habitants ont coutume de passer la nuit en débauches. L'impie Balthazar donne un festin magnifique aux grands de la cour. Dans la chaleur de l'ivresse, il fait apporter les vases sacrés enlevés au temple de Jérusalem. Il y boit avec ses courtisans et ses concubines le vin de la débauche. Mais, au même instant, une main apparaît, écrivant sur la muraille ces trois mots : Mane, Thécel, Pharès, que le prophète Daniel, appelé, interprète ainsi : Dieu a compté les jours de votre règne, et il en a marqué la fin. Vous avez été pesé et trouvé trop léger ; votre royaume est divisé, et il est donné aux Mèdes et aux Perses [1]. Après cette interprétation, princes et courtisans se plongent de nouveau dans l'orgie, où ils cherchent le calme à leurs frayeurs. Mais Cyrus, à qui le Seigneur a dit par la bouche de son prophète : Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus, son Christ, qu'il a pris par la main pour lui assujettir les nations, frapper les rois et lui ouvrir les portes des villes : Je marcherai devant toi, j'aplanirai les chemins difficiles, je briserai les portes d'airain, je te livrerai des trésors cachés. C'est en faveur de Jacob, mon serviteur, et d'Israël, mon élu, que je t'ai appelé par ton nom, bien que tu ne me connaisses pas. Je t'ai armé, afin que l'Orient et l'Occident apprennent que rien n'est sans moi, et que c'est moi qui suscite les guerres et cimente la paix [2]. Cyrus, qui a conscience de l'œuvre céleste qu'il accomplit, achève de détourner le cours de

[1] Daniel, ch. 5.
[2] Isaïe, ch. 45.

l'Euphrate, et par le lit du fleuve, mis à sec; il pénètre dans l'intérieur de cette ville imprenable, massacre le roi et ses ministres dans la salle même du festin, passe au fil de l'épée les soldats qu'il rencontre dans les rues; puis rend grâces à la divinité de lui avoir accordé la victoire. Peu à peu la destruction se promena dans la ville de Babylone, la ruine la dévasta, et elle fut délaissée. Les souverains de Perse établirent dans son enceinte déserte un parc où ils renfermèrent des bêtes sauvages, conformément à la prédiction des Écritures. Dans la suite ses murs tombèrent; et seuls les serpents et les léopards en firent leur retraite. L'Euphrate dont le lit en cet endroit était obstrué par les décombres, se répandit dans la campagne, et y forma, comme l'avait annoncé le prophète, un marais fangeux [1].

Maintenant, dit un écrivain moderne, le voyageur qui égare ses pas dans les contrées autrefois si florissantes de l'Asie centrale, est frappé du spectacle de désolation qu'elles présentent. Et il ne sait comment mettre d'accord les souvenirs de l'histoire avec l'immense solitude où il se voit perdu. Là subsistèrent des empires environnés de puissance et de gloire; là s'élevaient des cités riches et commerçantes; là se pressait une population nombreuse et active. Dans ces plaines, aujourd'hui silencieuses et mornes, la civilisation a régné avec tout son bruit et son éclat. Mais cette splendeur est passée, et il n'en reste plus de vestige. Les hommes ont abandonné ces lieux; les monuments qui devaient braver les siècles sont tombés. Dieu a maudit ces contrées, parce qu'elles ont été le séjour de l'idolâtrie, du

[1] Isaïe, ch. 14, v. 23.

vice et du crime. On ne voit plus, en suivant la grande voie assyrienne de Sémiramis, qu'une masse grisâtre qui se perd à l'horizon : ce sont les ruines de Babel.

PERSE.

Vertus à l'aide desquelles s'est affermie la monarchie persane.

En comparant les diverses formes de gouvernements on trouve que le gouvernement monarchique est de tous le plus ancien, le plus répandu, le plus propre à maintenir les peuples dans la paix et l'union, et le moins exposé aux révolutions et aux vicissitudes qui agitent les États ; c'est le seul qui ait régi les peuples de l'Orient, où le gouvernement républicain resta toujours inconnu ; c'est celui qu'adopta la Perse, et qui, grâce à l'application universelle des principes de justice et de sobriété, à la sage administration des dépositaires du pouvoir, aux vertus morales et guerrières des premiers souverains, contribua puissamment à placer la monarchie persane à la tête des royaumes. Mais rien n'est absolu dans les choses humaines. Ce même gouvernement sous lequel la Perse avait été si florissante la précipita vers sa ruine, quand cette autocratie eut dégénéré en un despotisme tyrannique; que cet amour de la sobriété et de la justice eut

fait place aux vexations, aux rapines des gouverneurs et au luxe énervant des sujets.

Ce qui frappe surtout, lorsqu'on cherche, dans Xénophon et les autres historiens, les causes de la grandeur du royaume de Cyrus, c'est d'abord la constitution politique profondément sage qui fut donnée à cet État. Les souverains, préparés à leur haute position par plusieurs maîtres habiles, étaient sur le trône entourés de conseillers expérimentés [1]. Ils puisaient dans les leçons du passé, que leur rappelaient les annales du royaume, la science des affaires et les mesures propres à assurer l'avenir. Ils apprenaient par les fautes de leurs devanciers à profiter des évènements. Des gouverneurs de provinces, choisis parmi les hommes les plus religieux et dont la conduite était la plus probe; une magistrature chargée de la garde et de l'application des lois, composée de ce qu'il y avait de plus honorable parmi les vieillards; un corps de troupes exercé par des manœuvres quotidiennes, formé à une vie dure et frugale, en rapport avec ce pays de montagnes, rendirent la monarchie persane heureuse et forte.

Nous l'avons dit ailleurs, ce qui contribue à rendre un peuple heureux, c'est une équitable distribution de la justice et la stricte observation des lois. De cette manière les esprits sont satisfaits, les intérêts sauvegardés. L'artifice et la fraude ne prévalent jamais sur l'innocence; les droits du faible se trouvent respectés comme ceux du fort; l'égalité la plus entière règne entre les diverses classes de citoyens : chacun, à l'abri de la violence, vit en paix sous la protection

[1] Livre d'Esther, ch. 1, v. 13.

des lois, au milieu de la pratique générale des maximes de la justice gravées dans tous les cœurs. Dieu n'a pas eu d'autre dessein, quand il donna aux monarques un pouvoir indépendant [1]; quand il inspira à Cyrus d'ouvrir dans les écoles publiques de la Perse, selon la remarque de Xénophon, un cours de justice aux enfants, comme ailleurs on leur ouvre un cours de lettres. Dans les autres pays, la loi punissait simplement le mal ; chez les Perses, elle s'attachait à le prévenir. Elle était étudiée par le citoyen qui en faisait la base de sa manière de vivre et la règle de sa conduite. Les jeunes gens étaient dirigés par ceux qui paraissaient les plus propres à les former à la vertu ; parvenus à la maturité de l'âge, ils restaient sous la direction des magistrats les plus capables de les exciter à l'accomplissement de leurs devoirs envers la société. Non-seulement l'injustice matérielle, le vol, mais l'injustice morale, l'ingratitude, étaient sévèrement punies [2]. Le fondateur de la monarchie persane veilla encore à l'observation d'une autre justice, celle qui prescrit les devoirs envers la divinité. Persuadé que la piété des Perses était la sauvegarde du souverain, et que plus ses sujets craindraient la divinité, moins ils se rendraient coupables de mauvaises actions, Cyrus organisa le culte public avec un soin tout particulier ; et, comme ce culte prescrit la pudeur, la tempérance, il s'en montra le premier observateur, afin de faire passer ces vertus, sources de noblesse et de grandeur, dans la conduite de ses sujets [3].

Les rois ont été établis de Dieu les ministres de son

[1] 2 Paralipomènes, ch. 9, v. 8.
[2] Xénophon, *Cyropédie*, liv. 1, ch. 2.
[3] Xénophon, *Cyropédie*, liv. 8, ch. 1.

royaume terrestre, ils n'ont reçu leur puissance que pour le bien : de leur conduite juste et probe dépend le bonheur de leurs peuples [1]. Cyrus, dont Dieu voulait se servir, suivit la secrète inspiration de se montrer fidèle à tous les devoirs de la royauté. A ses yeux, la véritable grandeur et la solide gloire ne consistaient point dans l'éclat ni la pompe qui environnent un trône, mais dans la défense de son peuple, dans la protection accordée à tous ses intérêts, dans la sollicitude à pourvoir à ses nécessités et à développer son bien-être. C'est pourquoi, la majesté royale était relevée dans Cyrus par une bonté, une affabilité constantes à l'égard de ses sujets. Accessible à tous, il visitait tour à tour, durant la paix, les provinces de ses États, afin de se tenir au courant de leur situation morale et matérielle, de s'enquérir de leurs besoins, d'y surveiller l'impartiale application de la justice ; d'y verser l'abondance avec ses trésors dans les temps de calamité ; et surtout de donner l'impulsion au travail et à la conduite religieuse et morale des populations [2]. Loin de sacrifier l'honneur de son royaume à sa propre tranquillité, Cyrus reconnaissait que le meilleur moyen de conserver un trône est de le défendre par les armes, de l'illustrer par la victoire. Il s'attacha donc à former une armée dévouée qu'il pût ensuite jeter au-delà de ses frontières, afin d'élever d'autant plus sa puissance qu'il affaiblirait celle des ennemis de la liberté et de la paix de ses États. En sorte qu'on peut regarder ce fondateur de l'empire persan comme le conquérant le plus sage et le héros le plus accompli dont

[1] Sagesse, ch. 6, v. 4, 5 et 26.
[2] Xénophon, *Cyropédie*, passim.

il soit parlé dans l'histoire. Aucune des qualités qui font les grands hommes ne lui manqua : sagesse, modération, courage, grandeur d'âme, noblesse de sentiments, merveilleuse dextérité pour manier les esprits et gagner les cœurs, profonde connaissance de l'art militaire, prudente fermeté dans l'exécution des grands projets, intime conviction qu'il n'était sur le trône que pour rendre ses sujets heureux, il consacra tout au bien public. Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder, en assez peu de temps, un empire qui embrassa presque toutes les parties du monde connu [1].

Par l'occupation de l'Arménie, de la Cappadoce, de la Phrygie, de la Cilicie et de la Lydie, conquêtes successives qu'il fit au chant d'hymnes sacrés ; par les célèbres batailles qu'il remporta sur quatre cent mille Égyptiens, Phrygiens, Thraces et Lydiens, commandés par Crésus, notre héros porta la Perse à l'apogée de sa puissance. Crésus, comblé de richesses, s'était estimé le plus heureux des mortels ; la divinité, observe Hérodote, voulut l'en punir par d'éclatants revers. Son fils périt malheureusement ; et lui-même, vaincu dans son injuste agression contre les Perses, perdit à la fois ses États et ses trésors, objets de ses vaniteuses ostentations, accumulés dans Sardes, sa capitale. Déjà ce roi, dont le nom est le symbole de la richesse, dépouillé de tout, se trouvait attaché à un bûcher, lorsque son vainqueur, craignant la vengeance céleste, s'il faisait brûler cet infortuné monarque, le fit détacher du théâtre de son désespoir, tandis qu'il répétait ces paroles qu'aux jours de ses prospé-

[1] Rollin, *Traité des études*, 3e partie, ch. 2.

rités Solon lui avait fait entendre : On ne doit appeler heureux aucun homme vivant, ni faire aucun cas des richesses [1]. Ayant posé par la victoire les limites de son immense empire, le héros persan travailla à le consolider par l'activité morale et la sobriété. Il ne voulait pas qu'il fût vaincu au milieu de ses triomphes par les délices et l'oisiveté, défaite plus irréparable que celle des batailles, parce qu'elle ne laisse après elle aucune ressource.

Mission de la Perse.

An. av. J.-C. 538 à 425.

Nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été si accompli en tout genre, nous qui savons que Dieu voulait donner au monde, en sa personne, un modèle parfait de la manière dont les princes doivent gouverner les peuples. Nous ne devons plus être surpris de ses rapides conquêtes, nous qui savons qu'il l'avait formé pour être l'instrument et l'exécuteur de ses desseins de miséricorde sur son peuple. Dieu lui avait donné un heureux naturel en mettant dans son esprit les semences de toutes les plus grandes qualités, et dans son cœur les dispositions aux plus rares vertus. Il eut soin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation, et qu'on le préparât ainsi aux desseins qu'il avait sur lui. Comme il est la lumière des esprits, il dissipait ses doutes, lui suggérait les expédients les plus convenables, le rendait attentif aux meilleurs conseils, étendait ses vues, les

[1] Hérodote, liv. 1, ch. 34 et 86.

rendait plus nettes et plus distinctes [1]; il lui accordait le succès, parce qu'il l'appelait à l'exécution de son œuvre divine, qu'il allait l'envoyer briser le sceptre de l'oppresseur d'Israël, et rétablir dans son héritage la maison de Jacob. Voici, annonce Isaïe, ce que dit le Seigneur à Cyrus, à son Christ, qu'il a pris par la main pour lui assujettir les nations, pour frapper les rois, et lui livrer les portes des villes; car elles s'ouvriront à sa présence; aucune ne lui sera fermée: Je marcherai devant toi, j'aplanirai les chemins trop rudes, je ferai tomber devant toi les remparts, je briserai les portes d'airain. Je te donnerai des trésors cachés; tu pénétreras dans le secret des conseils, et tu sauras que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël qui t'ai appelé par ton nom. C'est en faveur de Jacob, mon serviteur, et d'Israël, mon élu, que je t'ai appelé, bien que tu ne me connaisses pas Je suis l'Éternel, il n'y a point d'autre Dieu que moi. C'est moi qui t'ai armé dans ma justice, afin que tu délivres les captifs sans rançon, que tu rebâtisses ma ville, et que mon peuple soit sauvé par le Seigneur, son salut éternel [2]. Fidèle à la voix de Dieu, le guerrier persan conduit son armée devant Babylone. L'histoire sacrée nous a déjà fait connaître l'issue de ce siége fameux. Xénophon est d'accord avec elle: Tandis que Cyrus, dit-il, emploie son armée à détourner l'Euphrate, il apprend que le jour approche où les Babyloniens vont célébrer une fête durant laquelle ils passent la nuit dans la débauche. Ce jour arrivé, il fait couler l'eau du fleuve dans un canal creusé à côté; et, mettant à sec le lit

[1] Rollin, *Traité des études*, 3e partie, ch. 2.
[2] Isaïe, ch. 45, passim.

de l'Euphrate, y fait entrer son armée qui pénètre ainsi dans la capitale de l'Assyrie. Il avait encouragé ses troupes en leur déclarant que la divinité le guidait; il reconnut, en lui offrant les prémices du butin, qu'elle seule lui avait livré la ville [1].

C'est pour la délivrance du peuple hébreu que le Seigneur a conduit son fils Cyrus à Babylone; aussi, dès que la vengeance de la justice divine eut atteint cette cité du crime, le conquérant se hâta de remplir les vues de la miséricorde infinie sur les enfants de Juda captifs. En la première année de Cyrus, roi des Perses, afin que la parole du Seigneur, sortie de la bouche de Jérémie, eût son accomplissement, le Seigneur suscita l'esprit de Cyrus, roi des Perses, et il fit publier dans tout son royaume cet édit : Voici ce que dit Cyrus : Le Seigneur, Dieu du ciel, qui m'a donné tous les royaumes de la terre, m'a commandé de lui rebâtir une maison dans Jérusalem en la terre de Judée. Qui parmi vous est de son peuple? Que le Seigneur, son Dieu, soit avec lui, qu'il monte à Jérusalem, qu'il édifie la maison du Seigneur, et que tous les autres, en quelque lieu qu'ils habitent, l'aident de leur argent et de leurs richesses. Le monarque leur remit en même temps les vases sacrés, enlevés au temple de Jérusalem par Nabuchodonosor. Alors les chefs de familles de Juda et de Benjamin, les prêtres et tous les Israélites se levèrent et partirent pour la Judée, afin de repeupler les cités désertes et de rebâtir la maison du Seigneur. Et, relevant l'autel sur ses bases, ils offrirent de nouveau l'holocauste perpétuel, matin et soir [2].

[1] Xénophon, *Cyropédie*, liv. 7, ch. 5.
[2] Esdras, ch. 1 à 4.

Qui ne reconnaît à cette délivrance empressée des captifs de Juda, aussitôt que la conquête les a mis en son pouvoir; à ces ordres donnés aux autres Hébreux d'apporter le concours de leurs richesses ; à cette restitution des vases sacrés ; que la mission de Cyrus est de reconstituer la nation juive, et de rebâtir le temple, afin que des sacrifices y soient offerts, de nouveau, pour le genre humain, et que la figure de la grande immolation qui aura lieu pour le salut des hommes, y soit continuée? Le vainqueur, tout païen qu'il est, se reconnaît l'exécuteur des commandements du Très-Haut : Le Dieu du ciel m'a commandé de lui rebâtir un temple à Jérusalem. Il avoue même que c'est dans ce but qu'il lui a accordé la domination sur les peuples : Le Dieu qui m'a donné tous les royaumes de la terre m'a commandé de lui réédifier un temple. Quand ce monarque et ses successeurs demandent, pour la prospérité de leur famille et de leur royaume, que les Juifs offrent des victimes dans le temple du vrai Dieu, ne confessent-ils pas implicitement que les sacrifices judaïques servent au salut du monde? Non-seulement Cyrus rendit les vases sacrés, au nombre de cinq mille : plats, bassins, coupes d'or et d'argent, déposés par les Assyriens dans leur propre temple, et ainsi providentiellement sauvés de la destruction ; non-seulement il donna aux Juifs des victimes pour les sacrifices, mais il écrivit aux gouverneurs de Syrie et des provinces environnantes qu'il faisait accompagner les Juifs par son intendant pour présider aux travaux ; que la dépense devait être tout entière à ses frais ; et qu'il entendait faire rentrer les Juifs dans la jouissance de tous les revenus de leurs pères. Il achevait en ordonnant, sous des peines très-sévères, qu'on leur laissât pratiquer sans

obstacle les cérémonies de leur culte, et surtout offrir des sacrifices à Dieu [1]. Par là se trouva vérifiée cette prophétie d'Isaïe : Ne crains point, maison de Jacob ; je t'ai rachetée, je t'ai choisie ; si tu traverses les fleuves, je serai avec toi, et les eaux s'arrêteront à ta présence ; si tu marches au milieu des flammes, elles s'éloigneront à ton passage. Je suis le Seigneur, ton Dieu ; j'ai donné, pour te sauver, l'Égypte et l'Éthiopie ; car tu es précieuse à mes yeux. Pour te sauver, je prodiguerai les hommes et les nations ; je rappellerai tes enfants, je dirai au Nord : Donne ; et au Midi : Rends-les moi ; car j'ai formé pour ma gloire ceux qui invoquent mon nom ; voilà pourquoi je les sauverai. C'est à cause d'Israël que j'enverrai des armées à Babylone, que je renverserai la puissance des Chaldéens. Sortez de Babylone, enfants d'Israël, fuyez la Chaldée ; enfants de Jacob, poussez des cris de joie ; annoncez votre délivrance jusqu'aux extrémités de la terre et dites : Le Seigneur a délivré son peuple [2].

Les fils de l'étranger, avait dit le même prophète, relèveront tes murs, cité du Seigneur, et les rois te serviront. La gloire du Liban viendra vers toi ; les enfants de tes persécuteurs se prosterneront à tes pieds ; la paix règnera en tes murailles, et la justice te gouvernera [3]. Darius avait fait vœu, s'il montait sur le trône, de rendre aux Juifs le reste des vases sacrés. Dieu dirigea le sort en sa faveur, de préférence aux autres seigneurs de la cour, afin qu'il continuât le rétablissement de son peuple. Le cachet de cette élection divine est comme empreint dans chacun de

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 11, ch. 1.
[2] Isaïe, ch. 43 et 48, passim.
[3] Isaïe, ch. 60.

ses actes qui nous le montrent, pendant toute la durée de son règne, accomplissant les unes après les autres chacune des paroles du prophète. Il fait abattre des cèdres sur le Liban, ordonne aux Sidoniens de les transporter à Jérusalem et d'aider les constructeurs. Il exempte les Juifs de tribut, impose les provinces voisines à cinquante talents pour la reconstruction du temple, et veut que l'on prenne sur ses propres finances les fonds nécessaires à l'entretien des lévites et des cérémonies du culte ; il va même jusqu'à en augmenter la pompe en fournissant aux lévites des instruments de musique, avec lesquels ils chanteront les louanges du Seigneur [1].

Evidemment le même Dieu qui avait pris Cyrus par la main, poussait Darius à continuer l'œuvre de son prédécesseur. Sans cela ce prince païen eût-il mis toutes les provinces à contribution, et eût-il prodigué ses propres trésors dans le but de rétablir des captifs de ses États ; eût-il surtout insisté sur la pompe à donner à leur culte étranger, culte opposé au sien ? Quel peuple ancien a jamais rétabli une nation captive dans ses terres, et pourvu aux frais de ce rétablissement ? Quoi ! c'est quand la Perse parcourt les royaumes de l'Asie pour les subjuguer tous ; c'est quand elle se jette sur l'Europe pour la soumettre à sa domination, et étendre indistinctement sur tous les hommes le joug de l'esclavage [2] ; c'est à ce moment même qu'elle rend la liberté aux Juifs, les exempte de tributs, les comble de priviléges ; et l'on soutiendrait qu'elle n'agit point par une inspiration céleste ! Le prince qui élève la Perse à l'apogée

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 11, ch. 4.
[2] Hérodote, liv. 7, ch. 8.

de sa puissance, se montre aussi empressé à délivrer le peuple juif de la captivité et à le reconstituer en corps de nation, qu'il s'est montré ardent à soumettre les autres peuples, et à faire de leurs États des provinces de son empire, et l'on nierait qu'il accomplit une mission divine ! Tous les rois persans concourent, dans la mesure de leur pouvoir, au rétablissement des Juifs : leurs ministres sont choisis parmi ces étrangers captifs, de préférence aux seigneurs indigènes ; et ce sont ces étrangers et ces captifs qui obtiennent tout crédit auprès des monarques ; depuis Cyrus qui prend pour premier ministre Daniel ; et Darius, Zorobabel, son ancien compagnon d'armes ; jusqu'à Xerxès, qui a pour principal officier de son palais le juif Néhémie, et pour ami le prêtre Esdras ; jusqu'à Artaxerce, qui choisit pour ministre du royaume l'hébreu Mardochée, et associe au trône une orpheline israélite, Esther, afin, remarque l'Ecriture, que le peuple juif soit mieux protégé et défendu contre les piéges de ses ennemis. Peut-on lire la série de tels évènements et de tels choix, sans rester convaincu, avec saint Augustin, que Dieu a donné à la Perse l'empire et la puissance en faveur du peuple juif et pour le rétablissement de cette nation d'où devait sortir le Messie [1] ? Ne pas reconnaître ce but suprême aux actes de cet empire, ce serait fermer volontairement les yeux à la vérité, récuser les faits les plus frappants, nier les attestations de l'histoire et les assertions mêmes de l'Esprit de Dieu dans les livres saints.

Mais continuons de développer le sublime rôle imposé par le Seigneur aux monarques de la Perse. Les Hébreux

[1] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. 5, ch. 21 et suivants.

ne jouissent pas sans entraves du bienfait de leur retour au sein de la patrie. Traités par leurs ennemis d'envahisseurs qui veulent supplanter l'autorité royale, ils voient les peuples voisins détruire une partie des travaux du temple; et un décret, arraché par ruse, en ordonner la suspension. Dans ces circonstances, ils ont recours à Darius; celui-ci trouve dans une bibliothèque d'Ecbatane que le temple doit être rebâti aux frais de la maison du roi; il ordonne, en conséquence, de reprendre la construction interrompue, et il met en même temps à la disposition des Juifs des agneaux, du froment et du vin pour les sacrifices et les oblations [1]; actes, nous le répétons, qui démontrent de la manière la plus irrécusable que le Maître des rois se sert du monarque persan, afin de réintégrer dans toute sa pompe le vrai culte à Jérusalem; qu'il emploie à la reconstruction du vrai temple les tributs que prélève la Perse, par lui comblée de richesses, parce qu'elle devait les tourner à sa gloire sainte (2).

Darius laisse, dans Xerxès, un héritier de sa piété envers le Dieu des Juifs. Ami de ce peuple, il confirme les privil ges déjà accordés, et enjoint aux gouverneurs des provinces circonvoisines de le protéger et de l'aider. Persuadé, écrit-il dans les lettres de recommandation par lui remises à Esdras, qu'il est de notre bonté de permettre à tous ceux

[1] Esdras, ch. 6.

(2) *Qui ne reconnaît dans ces oblations d'agneaux, de pain et de vin, la figure du sacrifice eucharistique déjà représenté, sous Abraham, par l'oblation du pain et du vin qu'offre Melchisédec; à la sortie d'Égypte, par l'immolation de l'agneau pascal dont le sang sauve les hébreux; et sous toute la durée de la nation juive, par l'immolation quotidienne d'un agneau et l'oblation constante des pains de proposition.*

d'entre les Juifs qui le désireront, de retourner à Jérusalem pour servir Dieu, nous voulons que vous preniez dans notre trésor les fonds nécessaires au culte et aux sacrifices. Et pour que rien n'y manque, il ordonne qu'on offre à Dieu cent mesures de froment ; il exempte d'impôts et de charges les sacrificateurs, les lévites et tous les serviteurs du temple. Il recommande, en outre, à Esdras de veiller à ce que les Juifs observent leur loi, à ce que des juges soient établis en Syrie et dans la Palestine, pour instruire de la loi du Seigneur ceux qui l'ignorent [1]. Esdras ayant reçu ces lettres se prosterne et rend grâce à Dieu, comme ne pouvant attribuer qu'à son assistance ces témoignages d'une bonté aussi extraordinaire [2].

Qu'on explique autrement que par l'impulsion d'une main divine comment ce monarque altier, qui ne reconnaît point de maître et s'arroge, ailleurs, les pouvoirs de la divinité, se courbe si humblement devant la majesté du Dieu des Juifs et s'en constitue le serviteur; comment ce prince si insensé dans ses expéditions, et qui, déclarant la guerre aux dieux autant qu'aux hommes, marque son passage à travers la Grèce par l'incendie des temples, et se montre, au rapport de Diodore et d'Hérodote, le plus impie des mortels, apporte tant d'intelligence et de sollicitude à relever à ses frais le temple de Jérusalem ; comment lui, qui impose de lourds tributs à toutes les provinces de son empire, afin de subvenir aux ruineuses dépenses de ses guerres contre la Grèce, exempte les Juifs de toute charge, de tout impôt ; et les laisse seuls retourner en liberté, se reconstituer en

[1] Josèphe, liv. 11, ch. 5.
[2] Josèphe, liv. 11, ch. 5.

paix dans leur royaume, tandis qu'il convoque toutes les nations voisines, les Syriens, les Phéniciens, les Arabes à la guerre de l'asservissement du genre humain. De semblables incohérences, de telles contradictions ne s'expliqueront qu'autant qu'on reconnaîtra que la Perse devait tout sacrifier à la mission divine du rétablissement du peuple, possesseur de la vérité et du vrai culte, rétablissement pour lequel elle avait tout reçu, richesses, gloire, puissance. Aussi la voyons-nous tout prodiguer à cette fin, et l'argent, alors que ses fonds se trouvent absorbés ailleurs ; et une portion de ses sujets auxquels elle rend la liberté, tandis qu'elle fait un appel général aux peuples tributaires ; et l'abandon d'une partie de sa domination, à l'heure même où elle cherche, dit Hérodote, à tout envahir.

Une autre considération frappera les esprits les moins attentifs, et leur prouvera de plus en plus que la Perse n'est qu'un instrument entre les mains du Seigneur. La religion persane n'admettait point de temples ; elle regardait la divinité comme trop à l'étroit dans une enceinte de murailles ; et c'est un temple que les monarques persans s'efforcent à l'envi de reconstruire, un temple au Dieu des Juifs qu'ils veulent honorer par des sacrifices pour la prospérité de leur empire, eux si dédaigneux quand il s'agit d'autres cultes et d'autres dieux que les leurs. Qu'on relise chacune des ordonnances de Xerxès, telles que les cite Josèphe d'après les archives de la Judée où il les retrouva, l'on remarquera que Dieu les fait toutes concourir à la réinstallation complète de la vraie religion et du vrai culte, célébré afin de perpétuer l'annonce figurative du culte eucharistique. Si ce roi renvoie les Juifs, c'est pour qu'ils servent

Dieu; s'il leur remet une somme puisée dans ses trésors, c'est pour subvenir aux frais des sacrifices. S'il recommande d'établir des juges, c'est pour que la loi du Sinaï soit observée, c'est-à-dire la loi la plus opposée possible à la loi persane, et cela, dans une province persane, en Syrie. Prescription étrange, si l'on ne sentait que c'est Dieu qui agit par ce prince païen, comme il va agir encore par son successeur.

L'œuvre du rétablissement de la nation en laquelle le Très-Haut promit à Abraham que seraient bénies les autres nations[1], n'est point encore complète. Les enfants fidèles des tribus d'Israël n'ont point été encore tous réunis aux enfants de Juda, ainsi que l'ont prédit les prophètes; plusieurs gémissent toujours dans la captivité. Le Seigneur inspire à Artaxerce la pensée de les laisser retourner en la terre de Judée avec Néhémie. Les murs de la capitale ne sont point encore relevés de leurs ruines : la monarchie persane sera également chargée de cette dernière restauration. Comme j'étais au château de Suze, rapporte Néhémie, je présentai le vin au roi; mais j'étais comme languissant devant sa face : le roi me dit : Pourquoi es-tu triste? Je lui répondis : Comment ne serais-je pas triste, quand la cité de mes pères est désolée? Or, Artaxerce me donna des lettres pour les gouverneurs de la contrée, et les intendants des forêts royales, afin que je pusse relever les murailles de Jérusalem et rétablir ses portes; car la main du Seigneur me guidait. Il me donna aussi, pour m'accompagner dans le voyage, des chefs de l'armée et une escorte de cavaliers. Arrivé à Jérusalem, je considérai ses murailles abattues,

[1] Eccli., ch. 44, v. 25.

ses portes consumées par le feu ; puis je dis aux magistrats : Levons-nous et bâtissons : le Très-Haut nous aide. Et tout le peuple se mit à l'ouvrage. Or ceux qui édifiaient, travaillaient d'une main, et de l'autre ils tenaient le glaive, prêts à combattre les ennemis du Seigneur ; et les fortifications de la ville furent rétablies [1].

Sous le règne d'Artaxerce, nommé aussi Assuérus, dit Josèphe (2), les Juifs, restés librement dans les provinces et dans la capitale de la Perse, courent risque d'être totalement détruits. Un complot d'extermination est tramé contre eux par le favori même du roi, l'ambitieux Aman [3]. Mais Dieu a placé à la cour une juive de race royale à laquelle toute la nation sera redevable de son salut ; il se sert des charmes de cette princesse pour sauver son peuple Mardochée, voyant les Juifs menacés, fait parvenir cet avertissement à la reine : Ne pensez pas sauver votre vie, parce que vous êtes dans la maison du roi : tous les Juifs sont destinés à périr. Si vous n'agissez pas, ils seront délivrés d'une autre manière ; mais vous, vous périrez avec votre maison. Car vous avez été préparée par le Seigneur pour détourner ce malheur de votre nation. Esther recommanda à Mardochée de beaucoup prier, ainsi que tous les Juifs ; et, de son côté, elle jeûna et pria [4]. Le roi, dont Dieu toucha le cœur, ayant découvert les noirs projets de son ministre, le fit attacher à la potence dressée pour Mardochée. Il donna à ce dernier, auquel il devait la vie, la charge et les biens

[1] Néhémie, ch. 2 et suiv.
(2) Le livre d'Esther l'appelle tantôt Assuerus, tantôt Artaxerce, ch. 1 et 16.
[3] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 11, ch. 6.
[4] Esther, ch. 4 et 14.

d'Aman. Le juif Mardochée, vêtu de pourpre, gouverna le royaume de Perse sous le roi; et le bonheur des Juifs dépassa ce qu'ils avaient osé souhaiter Ce complot, loin de tourner à la perte de la nation, tourna au contraire à son avantage. La lettre suivante fut adressée par Assuérus aux gouverneurs des provinces : « Il arrive souvent que ceux que les rois comblent de biens et d'honneurs, en abusent non-seulement par le mépris qu'ils font de leurs inférieurs, mais encore ne s'élevant contre leurs bienfaiteurs ; loin de procurer le bien public, ils oppriment les innocents, comme s'ils avaient entrepris d'abolir toute gratitude parmi les hommes, comme s'ils pouvaient tromper Dieu et se dérober à sa justice ! Après avoir fait subir à Aman, notre perfide ministre, la peine de sa scélératesse, comme nous avons reconnu que les Juifs non-seulement ne sont point coupables, mais qu'ils observent une loi sainte, et adorent le Dieu qui nous a mis le sceptre en main, ainsi qu'il l'avait mis aux mains de nos prédécesseurs, le Dieu conservateur de cet empire ; nous ne nous contentons pas d'exempter les Juifs de la peine portée contre eux, mais nous ordonnons de les traiter avec honneur, et de les laisser vivre en paix dans l'observation de leurs lois [1]. » Par un secret jugement de Dieu, au jour fixé pour l'extermination des Juifs, leurs ennemis seuls furent tués. Une fête que l'on célèbre encore, remarque Josèphe, perpétua le souvenir de la protection du Seigneur sur son peuple, et de la vengeance tirée de ses ennemis [2].

Comparés au peuple dépositaire de la vraie doctrine, les Perses comptent pour si peu aux yeux du Tout-Puissant,

[1] Esther, ch. 16; Josèphe, liv. 11, ch. 6, passim.
[2] Josèphe, *Antiqui judaïques*, liv. 11, ch. 6, passim.

ou plutôt leur existence est tellement liée au rétablissement de ce peuple, que Dieu se sert de leur propre roi pour en exterminer en un seul jour soixante-quinze mille qui avaient conspiré l'extermination du peuple élu [1]. On remarquera, en outre, par ces exemples réitérés, que les souverains sont entre les mains du Roi des rois, les uns les instruments de ses vengeances, les autres les ministres de ses bontés. C'est dans ce double but qu'il leur accorde le trône et la puissance. Malheur à eux, s'ils méconnaissent leur mission, s'ils persécutent la religion qu'ils sont chargés de protéger, ou font un pacte avec les adversaires de l'Église de Dieu, avec ceux qui traînent dans la fange les ministres et les serviteurs du Très-Haut, avec ces enfants de la cité du mal qu'ils doivent combattre! Le Seigneur, comme dit Mardochée à la reine Esther, emploiera d'autres moyens pour sauver son peuple, défendre son culte. Quant à ces princes, à ces reines qui auront transigé avec leur devoir et fait alliance avec les ennemis de leur foi, il brisera leur sceptre et détruira leur maison.

On comprend à présent pour quel motif le Fort des combats accorde la victoire à un peuple, étend sa domination, ou augmente son influence : c'est dans le but de le rendre plus apte à remplir ses desseins, à exécuter ses décrets. Si le monarque persan n'eût point dominé sur toute l'Asie, il n'eût pu rappeler des provinces éparses de l'ancien empire d'Assyrie Israël dispersé par la captivité, et il n'eût pu reconstituer le peuple de Juda dans la possession des contrées environnant la Palestine. Loin de faire

[1] Josèphe, liv. 11, ch. 6.

venir ces contrées en aide à ce peuple, eût-il pu empêcher des voisins jaloux de l'asservir, comme le tentèrent plusieurs fois durant la reconstruction de Jérusalem les Arabes, les Ammonites, les Syriens [1]? Mais Celui qui dirige tout pour ses fins, a donné une puissance étendue au monarque persan : dominant sur la Babylonie, il en retire les captifs ; dominant sur la Phénicie, il l'oblige à fournir, de nouveau, les cèdres du Liban pour reconstruire le Temple et la Ville sainte; dominant sur l'Ionie, la Phrygie, la Lydie, il leur ordonne, au jour de la nécessité, de verser leur or entre les mains des Juifs, et de répandre l'abondance dans les cités désolées; dominant enfin sur la Samarie et la Syrie, il impose silence à leurs prétentions rivales; et le peuple qui porte en son sein les grandes destinées et le salut du monde, peut, suivant la prophétie d'Isaïe, se développer dans la paix, sous le règne de la justice dont le Seigneur a, dans ce dessein, donné à la Perse les saintes et utiles leçons.

Vices qui amènent la décadence et la ruine de l'empire Persan.

An. av. J.-C. 425 à 332.

Cependant les souverains, chargés de l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, n'étaient point restés dans les limites de leur mission ; et ils avaient été malheureux quand, s'arrogeant une gloire qui ne leur appartenait pas, ils avaient

[1] Néhémie, ch. 4.

donné un libre cours à leur ambition ; quand ils avaient voulu soumettre des contrées dont le Seigneur n'avait nul besoin pour atteindre ses fins, soit parce qu'il ne s'y trouvait pas d'esclaves juifs, comme en Scythie, soit parce qu'elles n'offraient encore aucune ressource pour la Judée, comme la Grèce. Dans ces conquêtes, c'est l'homme avec son ambition démesurée qui agit ; voilà pourquoi Dieu le brise, et la honte de ses défaites est égale aux insolences de son orgueil. Cambyse, prince impie, prête l'oreille aux ennemis des Juifs coalisés pour leur perte. Roi naturellement méchant, dit Josèphe, il écrit aux habitants de la Phénicie et de Samarie : Nous savons que la ville de Jérusalem a été de tout temps l'ennemie des rois, et que ses habitants sont des séditieux, toujours prêts à se révolter. C'est pourquoi, afin d'arrêter l'audace de ce peuple, nous vous défendons de lui permettre de rebâtir sa capitale. Et il arrête la reconstruction du Temple [1]. Mais Dieu, dont il entrave les desseins, et dont il empêche le culte, l'envoie se briser en Égypte. Cambyse, non content de s'armer contre les hommes, déclara la guerre à la Divinité. Dans le dessein de rendre les Ammonites esclaves, et de brûler le temple célèbre de Jupiter Ammon, il détacha cinquante mille hommes pour cette expédition ; et lui-même avec le reste de ses troupes s'avança contre l'Ethiopie. Mais à peine son armée était-elle en marche pour cette dernière et injuste conquête à laquelle le portait son ambition, que les vivres manquèrent, et que les bêtes de somme ne tardèrent même pas à être consommées. Cambyse, que Dieu poussait à sa perte, s'opiniâtre à

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. II, ch. 8.

marcher en avant. Pendant quelques jours, l'herbe de la terre soutient encore la vie de ses soldats ; mais bientôt cette faible ressource leur fait défaut : les voilà entrés dans des plaines de sable, où ils sont réduits à la cruelle extrémité de tirer au sort un homme sur dix pour le dévorer. Cambyse, à la vue de ces horribles boucheries humaines, est contraint de rétrograder, après avoir perdu une immense multitude des siens. Quant au détachement de cinquante mille hommes, envoyé contre les Ammonites, lorsqu'il fut arrivé au désert, un vent du midi, mêlé de tempêtes, l'ensevelit tout entier sous des tourbillons de sable [1]. Nous reconnaissons volontiers avec l'historien payen que la destruction de cette armée a été le châtiment des projets impies d'un prince qui en voulait au ciel aussi bien qu'à la terre. Mais, à coup sûr, c'est bien moins son désir de détruire le temple d'Ammon que sa volonté d'empêcher la réédification du Temple de Jérusalem, qui lui a attiré ces désastreuses et miraculeuses défaites, bientôt suivies de la révolte de la Perse. Depuis ses impiétés, observe Hérodote, il était sujet à de fréquents accès de frénésie. Il faisait enterrer tout vivants jusqu'au cou ses plus fidèles sujets ; il avait assassiné son frère et outragé ses propres sœurs ; une mort violente, regardée comme la punition de ses crimes, débarrassa la terre de ce despote incestueux et fratricide.

L'ambition pousse également Darius à s'emparer de la Scythie. Mais les Scythes, entraînant avec eux leurs troupeaux et leurs chariots, où se trouvent leurs femmes et leurs enfants, et reculant toujours vers les régions boréales,

[1] Hérodote, liv. 3, ch. 25 et 26.

épuisent l'armée persane par des marches sans fin à travers leurs déserts glacés. Fatigué de les poursuivre en vain, Darius leur fait offrir le combat. Ils répondent : Nous n'avons pas de villes, nous ne cultivons point de champs dont nous ayons à défendre contre vous la possession et l'intégrité. Nous n'avons que les tombeaux de nos pères : essayez de les détruire, et vous verrez si nous savons combattre [1]. En ces temps tout abondait chez les Perses : l'Égypte leur fournissait ses blés et les poissons de son lac ; la partie soumise de l'Éthiopie, l'ébène et l'ivoire ; l'Arabie, des parfums et des aromates pour les habitations des grands ; la Cilicie, des chevaux pour les combats ; la Colchide, des jeunes gens pour le service des princes ; et la province de Babylone, des eunuques destinés à garder les sérails [2]. Si Darius, au lieu de disputer à de pauvres Scythes un coin de terre perdu sous les frimas du Nord, se fût contenté de jouir en paix des innombrables richesses que le Seigneur lui avait prodiguées, à la condition d'en déverser une partie sur la Judée, il n'eût point éprouvé de si humiliants désastres.

Xerxès est poussé par une ambition plus insatiable encore de dominer sur la terre entière. Après la conquête de la Grèce, déclare-t-il à son conseil, les possessions des Perses n'auront plus d'autres limites que la voûte des cieux. Le soleil n'éclairera plus de contrée qui ne soit une de nos frontières ; maître de l'Europe, je ferai de la terre un seul empire ; et le joug de l'esclavage s'étendra indistinctement

[1] Hérodote, liv. 4, ch. 127.
[2] Hérodote, liv. 3, ch. 89 à 97.

sur tous les hommes [1]. Il réunit, dans ce but, une des plus formidables armées qui ait été mise sur pied. Des peuples lui fournissent une cavalerie ; d'autres, des navires ; d'autres, une infanterie solide ; d'autres sont chargés des munitions de guerre Il fait percer par ostentation le mont Athos, afin de livrer passage à sa flotte ; la mer disparaît sous le nombre de ses vaisseaux ; et la terre, sous la multitude de ses troupes où sont réunies les forces de l'Asie. Un pont jeté sur le détroit de l'Hellespont unit les rives de l'Asie à celles de l'Europe ; mais il est brisé par une tempête, prélude d'autres désastres ; et Xerxès, s'il faut en croire les Grecs, se venge de la mer en la fouettant et en lui jetant des chaînes : Ton seigneur et ton maître, lui dit-il, t'inflige cette punition pour lui avoir fait injure. Il commande qu'on dresse un trône sur le sommet d'une montagne ; et, semblable à un dieu, il contemple de cette élévation son immense armée qui couvre le pays entier. Enorgueilli à cette vue, il se regarde comme le plus heureux des mortels ; mais bientôt il pleure à la pensée que, d'une telle multitude, dans cent ans il ne restera plus un seul homme. Il ne faut pas cent ans à la divine justice pour renverser l'œuvre de l'orgueil : quelques instants lui suffisent. Une effroyable tempête de trois jours commence par détruire quatre cents vaisseaux, une foule de bâtiments de transport et une innombrable multitude de soldats. L'armée de terre aura vite son tour. Elle annonce sa marche à travers la Grèce par l'incendie des temples et des villes. Mais là aussi la justice vengeresse attend l'ambitieux mo-

[1] Hérodote, liv. 7, ch. 8.

narque, pour le punir de ses iniquités et de ses orgueilleuses folies. Les défaites de l'empire persan apprennent à la Grèce que cet empire est amolli par le luxe et l'opulence, qu'elle doit se préparer à la conquête. Et celui dont la mer pouvait à peine conteuir les vaisseaux, est réduit dans sa fuite à repasser l'Hellespont sur une barque de pêcheur [1]. Tous les auteurs païens, Justin, Diodore et autres s'accordent à reconnaître dans ces défaites successives et complètes le châtiment mérité de ses extravagances aussi bien que de ses injustes agressions.

Au lieu de travailler à la civilisation, au bien-être des contrées soumises à leur domination, d'accomplir ainsi le but d'utilité générale auquel la Providence avait convié cet empire dans l'intérêt des peuples; les monarques persans, successeurs d'Artaxerce, ne songent qu'à dégarnir les provinces de leurs habitants, pour les détruire dans de folles expéditions; qu'à les dépouiller de leurs richesses, afin de fournir au luxe asiatique de la cour. Sous Artaxerce Mnémon, fils de Darius Nothus, la retraite des dix mille grecs à travers les immenses régions de la Perse nous fait voir en quel état sont restés ou sont tombés des pays entiers, annéxés à cet empire afin de prospérer avec lui. Dieu accorde les biens du temps dans un but d'utilité publique; mais l'empire persan, assez riche pour les prodiguer, s'en est montré avare. Les cités de Larisse et de Mespila, autrefois florissantes, sont désertes. Les contrées de l'Arménie et de la Bithynie sont demeurées barbares. Lês Chalybes massacrent leurs prisonniers de guerre et en emportent les têtes. Les

[1] Hérodote, liv. 7, ch. 8 à 45, ch. 149 et suiv.

tribus du Pont, à l'instar des animaux, vivent de châtaignes sous des cabanes de bois. La Perse n'a pas profité du séjour des Hébreux et des lumières de la vérité qu'ils répandaient autour d'eux ; elle a laissé croupir les populations de ses provinces dans l'ignorance la plus déplorable [1]. Ce vaste empire est donc resté nul dans son action civilisatrice, nul pour le bonheur des peuples de l'Asie qu'il a délaissés dans leur misère physique ou morale, après en avoir retiré le plus d'avantages qu'il lui a été possible pour lui-même et pour son luxe ; aussi, dès qu'il a terminé l'œuvre divine par le rétablissement complet de la nation juive, Dieu, voyant qu'il est devenu un État inutile au bien des peuples, l'abandonne aux éléments de sa décadence.

Ces éléments de décadence, quels sont-ils ? Xénophon va nous les énumérer : une insigne mauvaise foi, une insigne violation de la parole jurée : vice habituel à la Perse qui en a laissé le plus honteux monument dans le massacre des chefs grecs au commencement de la retraite des dix mille ; la profusion des honneurs accordés à des traîtres, tels que Mithridate qui trahit son père, ou à des lâches qui laissent leurs femmes et leurs enfants en Égypte ; une insatiable cupidité qui fait jeter dans les fers des innocents, forcés ensuite de payer pour leur liberté des rançons exorbitantes ; une oisiveté interrompue seulement par de somptueux repas prolongés tout le long du jour ; l'injustice la plus révoltante dans les jugements dont chaque sentence est achetée, et, pour ainsi dire, mise à prix ; un luxe effréné partout, sur les tables et sur les lits, dans les appartements, dans les

[1] Xénophon, *Anabase*, liv. 3 à 7.

habits, dans les jardins, jusque dans les camps, voire même dans les guerres, où les nobles ne vont qu'entourés de leurs cuisiniers, de leurs échansons, de leurs baigneurs, de leurs valets de chambre [1]. Tels sont les vices énumérés par Xénophon qui amènent la chute de ce royaume, hélas! bien dégénéré de ses mâles vertus.

A peine le fils d'Artaxerce a remplacé son père sur le trône, qu'il est assassiné durant son état d'ivresse par Sogdien, son frère. Darius Nothus, à la tête d'une armée, s'avance contre le meurtrier qui est aussi son frère; et, proclamé roi, il fait précipiter l'usurpateur dans une tour remplie de cendres, où il meurt du supplice réservé aux grands criminels [2]. Après un règne continuellement troublé par les révoltes des princes, et les soulèvements des provinces de Lydie et d'Égypte difficilement comprimés, il laisse en mourant la couronne à Artaxerce Mnémon, son aîné, dont l'avènement au trône est signalé par la révolte de l'Asie-Mineure et par la guerre ouverte que lui déclare le jeune Cyrus, son frère, bientôt victime lui-même de son ambition, malgré le secours des dix mille Grecs. Ochus, fils de la reine légitime, se défait de ses concurrents, enfants des nombreuses concubines du monarque, que tant de meurtres attristent et mènent au tombeau; il cache la mort du roi, son père, jusqu'à ce que sa propre puissance soit affermie. Il l'emploie ensuite à réduire la Phénicie et d'autres provinces révoltées par la dureté ou l'ambition des satrapes. Ainsi sous les derniers rois persans, les assassinats ensan-

[1] Xénophon, *Cyropédie*, liv. 8, ch. 8.
[2] Valère Maxime, liv. 9, ch. 2.

glantent le palais, les révoltes soulèvent les provinces. Des unions monstrueuses du père avec la fille, du frère avec la sœur, souillent les familles ; joignons à ces horreurs le culte idolâtrique du soleil, de la lune, du feu [1] ; le culte infâme de Mithra, l'impudique déesse devant laquelle le démon amène les peuples de l'Asie à se prosterner, comme le font ailleurs devant Astarté, Vénus ou toute autre impure idole, les peuples qu'il tient sous sa puissance ; joignons le culte d'adoration rendu aux monarques, double insulte à la Divinité que ce culte méconnaît, et à la dignité humaine qu'il asservit. Est-il douteux que le jour approche où nous verrons retomber sur la Perse les audacieuses impiétés de ses monarques et la licence effrénée de ses sujets ?

Sa perte, a dit le prophète, viendra de Céthim. Voilà qu'en effet un héros, réservé par la colère du Tout-Puissant pour effacer du rang des nations ce puissant État, Alexandre le Grand, envahit la Perse, à la tête d'une troupe vaillante. Darius Codoman s'avance à sa rencontre, porté sur un trône d'or, les épaules couvertes d'un manteau de pourpre, la tête ornée d'un riche diadême, et les reins ceints d'une ceinture d'or où pend un cimeterre garni de diamants. Dix mille hommes, composant sa garde d'honneur, le précèdent, vêtus de robes en drap d'or et de casques ornés de pierreries. Quinze mille écuyers l'escortent, parés à la manière des femmes, tenant des baguettes d'or à la main ; dix mille le suivent, ayant pour armes des piques d'argent. Les femmes et les enfants des princes et des officiers, entourés de troupeaux d'eunuques, viennent ensuite, traînés sur des chars

[1] Hérodote, liv. 1, ch. 131.

de triomphe. Trois cents chameaux et six cents mules portent les trésors de la couronne [1]. Ne croirait-on pas, remarque à ce sujet le judicieux Rollin, que ce roi marche à une fête plutôt qu'à un combat qui va décider du sort de son empire? On ne peut s'empêcher de rire de tant de vaniteuses folies accumulées par le luxe et la mollesse. Il faut que la dépravation soit bien profonde au sein de ce royaume, pour produire de si étranges aveuglements. Parvenu à Issus, le monarque persan, que la volupté a rendu cruel, fait égorger les malades ennemis qu'il y rencontre. Mais bientôt, vaincu et trahi par les siens, il est lié avec des chaînes d'or, puis percé de traits par Bessus. La défaite d'Arbelles, en mettant un terme à son règne, fait de la monarchie persane une province de l'empire grec.

Ainsi, dit l'Écriture, le Seigneur transporte la domination d'une nation à une autre nation, à cause de ses iniquités; et, après avoir donné la puissance à un peuple, il la lui retire à cause de ses crimes [2]. Ainsi se trouvèrent réalisées les prédictions de Daniel, annonçant au moment même où la monarchie persane est, sous Cyrus, dans toute sa force et sa splendeur, que le roi des Grecs, peuple alors inconnu, s'élancerait comme un bouc avec une impétueuse rapidité; qu'il briserait de sa corne les deux cornes du bélier, le roi des Perses et des Mèdes, et que, l'ayant vaincu, il le foulerait aux pieds [3]. Une autre prophétie de Daniel, plus frappante encore, parce qu'elle prédisait tous les désastres, reçut par les défaites d'Issus et d'Arbelles son entier accomplis-

[1] Quinte-Curce, liv. 4; Diodore, liv. 17.
[2] Eccli., ch. 10.
[3] Daniel, ch. 8.

sement : Un roi de Perse amassera d'immenses trésors, plus encore que ses prédécesseurs ; et, lorsqu'il sera puissant par ses richesses, il soulèvera la multitude contre l'État grec. Mais un roi fort s'élèvera, et il dominera par la conquête [1]. Il était impossible de marquer plus distinctement et les injustes agressions de Xerxès, et les défaites de Codoman, et les causes de la destruction de l'empire des Perses. Le vainqueur abandonna au pillage Persépolis, le centre des voluptés et des mollesses qui ont ruiné cet État [2]. Persépolis était alors la plus opulente cité que le soleil éclairât. Cette vaste résidence des rois, cette ville fameuse dans toute la terre habitable, pour emprunter les expressions de Diodore, fut bouleversée de fond en comble. Autant elle avait surpassé en prospérité toutes les villes du monde, autant elle les surpassa par l'excès de ses malheurs. Par un entraînement qu'il regretta, mais où l'on n'aperçoit que mieux l'impulsion divine, Alexandre, au milieu des fêtes célébrées en réjouissance de ses victoires, prenant une torche, incendia le palais des rois de Perse et la formidable citadelle où il était bâti. Dans cet incendie furent dévorées les riches dépouilles de l'Asie et de l'Égypte, entassées dans la résidence des vainqueurs de Babylone et de Memphis [3]. Les flammes obéissaient au Seigneur, qui les avait chargées d'anéantir en un clin d'œil tous ces objets réunis des vanités humaines et ces débris de l'orgueil des siècles.

[1] Daniel, ch. 11.
Valère Maxime, liv. 9, ch. 1.
[2] Diodore, liv. 17, ch. 70 et 72 ; Quinte-Curce, liv. 5, ch. 7.

GRÈCE.

La vie d'un peuple, semblable à la vie d'un homme, offre toujours trois périodes bien distinctes : l'enfance, durant laquelle il se forme et grandit; l'âge mûr qui est l'époque de la force, de la domination; la vieillesse, âge de décadence et de ruines. Dans la jeunesse, un peuple se constitue par la législation, s'étend par la conquête; dans l'âge viril, il assure sa prospérité par le commerce, il la développe par la culture des lettres et des arts, en même temps qu'il établit en des pays étrangers des colonies nombreuses, et, selon une expression des Saintes Lettres, qu'il marie à d'autres nations ces filles de sa fécondité. Sur le retour de l'âge, il voit sa puissance sur les autres peuples s'amoindrir peu à peu, sa grandeur décroître insensiblement, tandis que croît celle de ses enfants. La décrépitude amène, pour un État comme pour un particulier, les infirmités, l'impuissance de se soutenir et de se suffire à lui-même; il lui faut le bras et l'appui d'un État voisin. L'affaiblisse-

ment moral se manifeste par des systèmes philosophiques plus absurdes les uns que les autres, vertiges qui s'emparent de sa raison ; et par des erreurs politiques qui font chanceler sa marche, comme celle d'un vieillard. Enfin la décomposition se déclare par les révoltes, maladies internes qui agitent son sein et amènent sa mort. Cette histoire de la vie des peuples, a été celle de la Grèce.

Vertus et qualités qui élèvent la Grèce.

An. av. J.-C. 2200.

Établie par Javan ou Ion, fils de Japhet, et ses quatre fils Hellen, Tharsis, Cetthim et Dodanim [1], la Grèce, comme tous les autres États, s'élève sous les vertus des illustres fondateurs de sa puissance : l'amour du bien public préside à ses premiers jours ; la tempérance et la frugalité doublent chez elle l'activité de la jeunesse ; le dévouement à la patrie inspire les hauts faits de son âge mûr ; l'esprit de justice dont la législation est empreinte, et l'esprit de soumission dont se montrent pénétrés les sujets, règlent les principaux actes de sa vie de nation. Que sont, en effet, les temps héroïques, temps de lutte entre la civilisation et la barbarie, sinon un combat permanent engagé par le dévouement autour du berceau des Hellènes en faveur de l'avenir de ce peuple naissant ? L'expédition des Argonautes Thessaliens délivre les mers des pirates qui les infestent et assure une tranquillité désormais à l'abri de tout

[1] Genèse, ch. 10, v. 2 et 4.

péril extérieur. Les travaux des héros à l'intérieur pour percer les montagnes, défricher la terre inculte des Pélasges, purger le pays des brigands et des monstres qni le désolent, travaux réunis sous la dénomination des exploits de Thésée et des douze travaux d'Hercule, recommandent par leur utilité générale leurs auteurs à la reconnaissance publique. La guerre de Troie qui fait éclater le courage et la patience de la nation entière des Grecs dans un siége de dix années, ne contribue pas peu à développer dans les cœurs les vertus guerrières et à former ce solide esprit national que nous admirerons dans d'autres combats bien plus formidables.

Lorsque l'État Hellénique se trouve ainsi fondé par le dévouement et l'abnégation de ses premiers héros, Dieu, qui a des vues sur les enfants d'Hellen et de Cetthim, leur inspire toutes les vertus à l'aide desquelles s'accroît un peuple : l'estime et la pratique de la pauvreté, le mépris des richesses, l'oubli des intérêts privés, la sobriété dans le repos, la constance dans les souffrances, le support des privations et surtout un attachement à la chose publique poussé jusqu'au sacrifice. Ce fut la législation de Lycurgue qui, en interdisant tout commerce d'objets de luxe, en bannissant toute magnificence, en soumettant à une vie dure et frugale, poussa les Grecs dans la voie de ces vertus. Le changement de la monnaie d'or et d'argent en une pesante monnaie de fer rendit la pauvreté obligatoire. La prescription des repas publics auxquels on ne servait que les mets les plus communs, un fade brouet, et l'eau de l'Eurotas, fit passer chez tous la tempérance en habitude. L'obligation pour la jeunesse d'endurer la faim

et la soif, de coucher sur la dure, de porter, l'hiver comme l'été, le même vêtement, de souffrir du chaud et du froid, jointe à celle de s'exercer constamment à la course, à la lutte, à la chasse, l'accoutuma à une vie de fatigues et de privations favorable aux plus grandes entreprises. Si la tempérance, au rapport de Platon [1], bannit de tout le territoire de Lacédémone l'ivrognerie, la débauche et les vices qni en sont la suite, les jeunes Lacédémoniens, avec leur vie rude ne connurent ni l'oisiveté ni la mollesse et leurs désastreuses conséquences. On comprend qu'avec la pratique de telles vertus, nul peuple ne put le disputer aux Grecs en courage militaire, ni lutter contre eux.

Une autre vertu, portée au plus haut point de perfection par les Spartiates et les populations qui leur furent soumises ou qui modelèrent leur constitution sur celle de Sparte, ce fut l'obéissance aux lois. Elles obligeaient tous les citoyens; les rois en étaient les premiers sujets. Car, au-dessus de l'autorité royale, planait l'autorité des Ephores, chargés de les faire respecter. Non-seulement on s'appliquait avec soin à élever les jeunes gens selon les lois du pays, mais on accoutumait les enfants, dès l'âge le plus tendre, à une parfaite soumission aux magistrats et aux règlements [2]. Leur éducation n'était en quelque sorte qu'un apprentissage d'obéissance. C'est pour cela qu'Agésilas conseillait à Xénophon de faire venir ses enfants à Sparte pour y apprendre la plus belle, la plus grande de toutes les

[1] Lois, liv. 1.

[2] Plutarque, *Vie de Lycurgue.*

sciences, celle d'obéir et de commander [1]. Une réponse, conservée par les historiens de l'antiquité, prouve combien cette soumission entière aux lois eut d'influence sur l'avenir de cette nation. Xerxès ne comprenait pas comment les Lacédémoniens, sans maîtres pour les contraindre, pouvaient affronter les périls et la mort ; et il demanda à Démarate où ils puisaient tant de bravoure. « Il est vrai, lui répondit Démarate, qu'ils sont libres et indépendants de tout homme ; mais ils ont au-dessus d'eux la loi qui les domine, et cette loi leur ordonne de vaincre ou de mourir. »

Tandis que Sparte cultive des vertus qui la conduiront avec Léonidas au poste du péril, et la placeront toujours au premier rang dans la défense de la patrie, Athènes développe en son sein d'autres vertus destinées à étendre, à affermir la prospérité publique : la justice, l'assistance mutuelle, la piété envers la Divinité et surtout un amour très-ardent pour les intérêts de l'État. La législation de Solon, par ses dispositions heureuses, engagea les Athéniens, et, plus tard, leurs subordonnés et alliés dans ces utiles observances d'où le pays recueillit tant de fruits et tant de gloire. En établissant l'égalité la plus parfaite entre les citoyens, en leur accordant les mêmes droits aux fonctions et aux dignités, la même part au gouvernement de la république, dont la paix, la guerre, les impôts étaient réglés à la pluralité des suffrages, le législateur athénien basa la constitution sociale de l'Attique sur les principes de la plus équitable justice. L'assemblée de l'Aréopage, avec le soin de fixer ou de modérer l'inconstance des assemblées populaires, avait

[1] Plutarque, *Vie d'Agésilas.*

la charge de faire observer les lois divines et humaines, longtemps maintenues en vigueur, grâce à cette assemblée [1]. Elle jugeait les causes criminelles, et ce jugement devait avoir lieu la nuit au milieu des ténèbres, comme pour faire peser davantage sur le coupable le poids immense de la justice, et sur les juges celui d'une effrayante responsabilité. Le conseil des Amphyctions, sorte de diète des États de la Grèce, était appelé à terminer les différends survenus entre les villes, et à maintenir les droits respectifs des diverses républiques, comme le juraient, à leur entrée dans le conseil, les deux membres de chaque cité. C'est ainsi que Solon avait fait pénétrer dans toutes les institutions cet esprit de justice qui distingua, comme l'atteste l'histoire, les premiers âges de la Grèce. Il dirigeait les cités dans leurs négociations, les citoyens dans leurs rapports, et il contribua puissamment à entretenir l'union entre les États, et à communiquer à la confédération hellénique cette force invincible contre laquelle vinrent se briser les ennemis de sa puissance.

Nous ne mentionnerons ni le devoir prescrit aux citoyens de s'entr'aider, d'épouser la cause de l'opprimé; ni la défense qui leur était faite de s'adresser des injures en public, de dire du mal des morts. Chaque Athénien avait à justifier, tous les ans, ses moyens d'existence ; et, s'ils étaient insuffisants, il devait, pour y subvenir, exercer un état : mesure toujours favorable à la culture des arts et à la prospérité publique. Mais ce qui plaça surtout la Grèce au premier rang parmi les nations, c'est le patriotisme ardent dont se mon-

[1] Cicéron, *de officiis*, liv. 1, ch. 75.

trèrent constamment animés les Athéniens et les autres Grecs leurs voisins. Les Spartiates regardaient la trahison comme le plus lâche des crimes, la défaite comme le plus grand des déshonneurs, au point qu'ils préféraient mille fois la mort dans la mêlée à l'humiliation de la fuite, tant ils avaient à cœur les intérêts de leur patrie. De leur côté, les Athéniens, en devenant citoyens, prononçaient le serment suivant : Je ne déshonorerai point la profession des armes ; je ne sauverai point ma vie par une fuite honteuse. Je combattrai jusqu'au dernier soupir pour les intérêts de la Religion et de l'État ; je ferai tous mes efforts pour rendre ma patrie plus florissante. Et, en effet, dans toutes les circonstances où la patrie fut menacée, ne la voyons-nous pas sauvée par le dévouement intrépide de ses courageux enfants? L'oracle déclare-t-il qu'un roi doit se sacrifier pour le salut de ses sujets; Codrus aussitôt s'immole. L'ennemi menace-t-il quelque frontière ; des généraux exilés accourent offrir l'aide de leur expérience à la cité qui les a bannis. Envahit-il le territoire; tous les États s'empressent à l'instant de déposer leurs querelles intestines, afin de concentrer leurs forces contre le redoutable envahisseur. Le dévouement patriotique se montre à la fois dans ce refus des Athéniens de relever leurs murs par la main du monarque persan, et dans cette réponse magnanime que jamais ils ne consentiront à vendre leur liberté au prix de l'amitié d'un ennemi, quelque puissant qu'il soit [1]. L'amour de la patrie perce et dans ces institutions politiques des divers États où tout est établi en vue du bien commun, et dans cet élan des populations à voler,

[1] Justin, liv. 2, ch. 14.

comme un seul homme, à la défense du pays en danger. Il éclate surtout dans ces mémorables combats que le Dieu des batailles couronna d'un plein succès, parce que, d'une part, il voulait récompenser de nobles dévouements, et de l'autre, faire triompher des droits injustement attaqués.

L'amour des lois, l'amour de l'équitê, l'amour du pays, tout chez le Grec, jusqu'à l'amour de la religion, concourt à l'exaltation de la mère-patrie. Les cérémonies du culte, ne se bornent point chez lui, comme chez les autres païens, à de simples rites pieux : ses fêtes religieuses sont autant de fêtes nationales, destinées à exciter les courages guerriers, à raviver le patriotisme dans les cœurs, et, dans les âmes, l'ambition de la gloire. Aux jeux néméens, les combats commémoratifs, établis en l'honneur des travaux d'Hercule et des exploits des premiers héros, embrasent les Grecs du désir de marcher sur leurs traces. Aussi, quand, aux jeux olympiques où les poètes célèbrent les hauts faits de la Grèce, arrive le vainqueur de Salamine, toute l'assemblée se lève et le salue de ses acclamations. Les jeux pythiques, consacrés à Apollon, remarquables par les exercices de la course, de la lutte, du pugilat; les jeux isthmiques dédiés à Neptune, et célèbres par leurs exercices nautiques, inspirent tellement le goût des combats qu'au sortir d'une de ces réunions, les Grecs courent aux armes.

Ces fêtes religieuses, célébrées avec une magnificence incroyable, au milieu d'une prodigieuse affluence de spectateurs, étaient de nature, par leurs combats simulés et la glorification des vainqueurs, à stimuler les vertus guerrières. Combien la religion qui inspira ces fêtes et en recommanda le retour fréquent, eut d'influence sur les glo-

rieuses destinées de la nation. Le sentiment religieux, si important dans l'établissement des autres empires, ne joua pas un moindre rôle dans la formation de la république Hellénique. C'est sous la tutelle de la religion, seule base solide et seule garantie durable de toute institution humaine, que furent placées par leurs auteurs les législations grecques. Dans le sanctuaire de la Divinité et en quelque sorte sous son égide, les assemblées se réunirent pour discuter les graves intérêts de la Grèce. L'invocation du secours céleste dans des sacrifices solennels précédait les expéditions militaires; et les vainqueurs recevaient leurs couronnes au milieu de cérémonies sacrées. On conçoit tout ce que la religion, bien que fausse dans l'objet de son culte, viciée dans une partie de sa morale, dut néanmoins, tant qu'elle domina dans les cœurs, communiquer de force et de vie aux institutions, de courage et d'ardeur aux hommes.

Grandeur de la Grèce.

An. av. J.-C. 500 à 321.

Dès que la nation grecque se trouve fortement constituée, le Maître des peuples lui confère une mission : c'est d'écraser le despotisme tyrannique que les monarques de l'Orient font peser sur des millions d'esclaves, leurs sujets; et d'abaisser l'orgueil altier d'une domination qu'ils élèvent au-dessus de son pouvoir souverain. Les guerres Médiques ouvrent l'ère de gloire de la Grèce, en même temps qu'elles nous font assister à ses plus éclatants triomphes. Si tout est grand dans ces immortels combats, et la hardiesse

de la défense, et la bravoure déployée en proportion du nombre, c'est que tout y est divin. Le Tout-Puissant, qui emploie les Grecs à ses desseins, les a dotés de brillantes vertus militaires; et, en ce moment, il les transforme en un peuple de héros. L'armée de Darius, forte de plus de cent mille hommes, commandée par Datis, envahit la Grèce. Miltiade, à la tête de dix mille Athéniens, anéantit complètement cette multitude dans la plaine resserrée de Marathon; et cette victoire devient, par l'élan qu'elle communique, la cause de toutes les autres [1]. Xerxès, désireux de relever la gloire humiliée du nom persan, envahit de nouveau le territoire avec une armée formidable; mais Léonidas, suivi de trois cents Spartiates, s'est emparé du défilé des Thermopyles, afin d'arrêter la marche de l'armée ennemie, et de donner au reste des défenseurs de son pays le temps de se préparer à la résistance. Rends-toi, lui crient les premiers assaillants: Non, répond l'intrépide guerrier, j'aime mieux mourir pour ma patrie que de la voir esclave. Et il tombe avec les siens sur les cadavres de vingt mille ennemis terrassés. Qui n'admirerait tant de dévouement? Une si faible troupe, unie par une même pensée, loin de quitter le poste que lui a marqué le devoir, prodigue ses jours pour le salut commun. Cette défaite, héroïque et merveilleux fait d'armes entre tous les autres, donne à cette poignée de vaincus un lustre plus grand, qu'à tous les vainqueurs leurs plus brillantes victoires. Il est juste de voir dans ces Spartiates les véritables auteurs de la liberté de la Grèce; car c'est leur intrépide résistance qui

[1] Platon, *Lois*, liv. 3.

frappe les barbares de stupeur, et anime le courage des Grecs [1]. C'est pourquoi la patrie reconnaissante grava sur le rocher ces paroles : Passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois [2]. Simonide, poète lyrique, célébra leur éloge en ces vers touchants : Que le sort de ceux qui moururent aux Thermopyles est glorieux ! Que leur destinée est belle ! Leur tombeau est un autel ; une éternelle mémoire leur tient lieu de pleurs. Leur fin forme leur panégyrique. Ni la mousse destructrice, ni le temps qui ronge tout ne flétriront ces braves qui ont laissé le plus mémorable exemple d'héroïsme. L'enceinte sacrée de leur tombeau renferme la gloire de toute la Grèce [3].

Tandis que l'obéissance aux lois et le patriotisme inspirent cet acte de dévouement, les Athéniens en accomplissent un autre en obéissant à la religion et au plus généreux désintéressement : trop faibles pour défendre avec avantage les intérêts de la patrie en demeurant dans l'intérieur de leurs murs, ils se retirent sur leurs vaisseaux, ces murs de bois désignés par l'oracle ; et de là, contemplant les lueurs que projette au loin l'incendie d'Athènes, ils s'encouragent à combattre pour la république, pour les temples des dieux et les tombeaux des ancêtres. Le combat naval de Salamine, gagné par Thémistocle, détruit avec la flotte persane les ambitieux projets de Xerxès. Mardonius essaie alors de corrompre Athènes par des offres considérables : mais Aristide, montrant le soleil aux députés du général

[1] Diodore, liv. 11, ch. 11.
[2] Hérodote, liv. 7, ch. 228.
[3] Diodore liv. 11, ch. 11.

barbare, leur répond : Tout l'or de la terre n'est rien à mes yeux au prix de la liberté. Tant que cet astre suivra sa course, les Athéniens seront les mortels ennemis des Perses; ils ne cesseront de venger sur eux les ravages de leurs terres, l'incendie de leurs maisons et de leurs temples. La célèbre victoire qu'il obtient aux champs de Platée sur l'armée de terre des Perses, le même jour qu'est gagnée sur mer par le roi lacédémonien celle de Mycale, achève de briser les forces, d'anéantir la domination de la puissance asiatique. Cimon, parcourant ensuite les mers à la tête des vaisseaux athéniens, s'empare des principales forteresses maritimes de la Thrace, où il fonde une colonie; soumet l'île de Scyros; et, vainqueur sur l'Eurymédon de la flotte persane, forte de près de quatre cents voiles, il chasse les Perses de la Chersonèse, ainsi que des rivages opposés; arrache à Artaxerce la liberté des villes grecques d'Asie, et la possession des mers, depuis les côtes de la Pamphylie jusqu'au Pont-Euxin, et donne par là une extension considérable à la puissance d'Athènes.

Les nobles buts de ces combats engagés par les Grecs dans l'intérêt de la religion et de la patrie; l'abnégation dont font preuve leurs généraux, en déposant devant l'utilité commune leurs rivalités personnelles et même leurs droits au commandement; le petit nombre de combattants, d'une part, opposés, de l'autre, à d'innombrables bataillons; l'esprit de sagesse qui inspire et dirige les vainqueurs; tout, jusqu'aux fautes des ennemis, prouve en ces circonstances, une fois de plus, que si ce sont les guerriers qui disputent le triomphe, c'est Dieu qui l'accorde pour récompenser la vertu ou couronner le dévouement. La Grèce fut

la première à le reconnaître par les solennelles actions de grâce qu'elle rendit à la divinité, par les dons qu'elle lui offrit dans ses principaux sanctuaires, et les fêtes qu'elle institua afin de perpétuer chez les descendants le souvenir de la protection céleste.

Ces brillants succès ouvrent le plus beau siècle qui se soit levé sur la Grèce, le siècle de Périclès. La patrie, victorieuse de tous ses ennemis, goûte dans une heureuse prospérité les douceurs de la paix. Miltiade et Thémistocle par leurs victoires, Aristide et Cimon par leur administration habile, ont élevé les trophées de sa domination. Périclès en montre l'exubérante fécondité par la fondation de colonies importantes dans la Chersonèse, en Sicile, en Thrace; et il crée, par ces établissements, des ressources nouvelles pour la mère-patrie. Athènes possède alors quarante îles baignées par les mers de la Grèce; les rivages de l'Asie-Mineure, aussi bien que les plaines de l'Italie, sont remplis de ses colons; de Corcyre à Cythère, de l'île de Chypre au Bosphore, sur une étendue de plus de trois cents lieues, domine la puissance attique. Les peuples limitrophes du Pont-Euxin reconnaissent ses lois, ses armateurs ont le monopole du commerce avec les lointaines contrées. Les magasins du Pirée abondent en bois d'Italie, en marbre de Paros, en précieux métaux. L'agriculture, honorée et florissante, vient encore joindre ses abondants produits à toutes ces richesses. La libératrice de la Grèce étale une splendeur sans égale; Athènes est la cité de l'opulence : ses citoyens y reçoivent les vins de Chypre les plus exquis, en même temps que les parfums les plus suaves de l'Arabie. Les plantes étrangères parsèment

les jardins publics, où des oiseaux distingués font entendre de perpétuels concerts [1]. Athènes est la cité des arts; on ne rencontre partout que temples sculptés, portiques grandioses, colonnades magnifiques, statues ciselées de bronze ou de marbre, immortelles créations du génie de Phidias. Elle déploie un luxe éblouissant dans les spectacles, comme dans les fêtes célébrées en commémoration de ses triomphes. Elle imprime sa gloire au frontispice de superbes monuments, et charge les Propylées ainsi que le Parthénon de la redire à la postérité. Athènes est la cité des sciences; tandis que la place publique est remuée par l'éloquence persuasive de Périclès, le théâtre applaudit aux tragédies d'Euripide; et les écoles entendent les premières leçons de la philosophie de Socrate [2]. Le siècle de Périclès est l'âge d'or des Hellènes : tandis que le négoce multiplie les délices, la littérature enfante des chefs-d'œuvre, l'art produit des merveilles. C'est le repos de la victoire durant lequel la Grèce atteint le faîte de sa grandeur.

Mission de la Grèce.

Quand Dieu accorde au génie d'un peuple le succès et la gloire, qu'il couronne ses efforts du lustre d'une haute civilisation, dont les bienfaits se font sentir au loin, c'est qu'il a des vues secrètes sur ce peuple. Ces vues, quelles furent-elles par rapport à la Grèce? Quelle est, dans le plan

[1] Plutarque, *Vie de Périclès*; Thucydide, liv. 1er; etc.
[2] Diodore, liv. 12, ch. 1.

divin, la raison de cette étonnante prospérité et de cette influence étendue ? Pourquoi dans un si petit État tant de héros et de savants, tant de hauts faits et de chefs-d'œuvre ? Bien que nous n'ayons plus, pour donner à ces problèmes leur solution, le guide sûr de la révélation divine, cependant quelques paroles échappées aux prophètes, et la succession même des évènements nous permettent, ici encore, de mentionner le rôle providentiel assigné aux descendants des Hellènes. Le roi des Grecs frappera le roi des Perses, a dit Daniel [1] : dans cette prophétique menace du Voyant de Babylone est renfermée une partie des mystérieuses destinées de la nation grecque. Faire disparaître un empire tyrannique et corrompu, accomplir les arrêts de l'éternelle justice qui l'a rayé, pour ses crimes, du rang des nations ; voilà un côté de la mission de la Grèce, que nous révèle également la longue suite de ses victoires qui sapent sans relâche la monarchie persane. Là est la véritable cause de tant d'étonnants triomphes du petit nombre sur d'innombrables multitudes ; là sont les seuls motifs réels de ces engagements de chaque année dans lesquels toujours la Grèce et ses guerriers l'emportent. Chacun des coups a pour but l'affaiblissement graduel du vaste royaume, jusqu'à ce que se lève enfin le plus illustre des héros, ce bouc impétueux de la prophétie, qui d'un dernier coup de sa corne le renverse.

Mais ce n'est là qu'une partie du rôle divin que la Grèce est appelée à jouer sur l'important théâtre du monde ; une autre mission toute pacifique, sans être moins glorieuse, lui

[1] Daniel, ch. 8.

est réservée, celle de répandre au sein des divers pays habités l'étude des arts, de propager le goût des belles-lettres jusque dans les régions les plus reculées de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. En initiant les peuples aux arts libéraux, aux formes artistiques, développer le génie humain ; et, par la reproduction du beau, rendre, bien qu'involontairement, un public hommage à la beauté souveraine ; étendre dans toutes les contrées de la terre l'utile connaissance de la langue grecque, et livrer aux siècles à venir les chefs-d'œuvre d'une littérature que le judaïsme emploiera bientôt à faire connaître aux nations les vérités de ses livres saints, et que le Catholicisme mettra plus tard au service des défenseurs de la vraie doctrine : telles sont les fins pour lesquelles Athènes a été choisie, pour le sanctuaire des belles-lettres et de l'éloquence [1]; les raisons cachées qui, à son insu, ont poussé la Grèce, cette patrie de la littérature, à ouvrir dans ses académies des cours permanents aux nombreux étrangers qui y affluèrent de tous les pays, depuis l'époque de sa célébrité jusque dans les derniers temps de sa durée ; les causes qui l'ont portée à établir dans la plupart de ses cités des concours publics de poésie et de beaux-arts, auxquels elle conviait, comme aux jeux olympiques, les nations voisines ; voilà surtout les motifs providentiels qui lui firent, aux diverses époques de sa durée, fonder dans tous les royaumes, à Ecbatane, à Alexandrie, à Pergame, à Tarse, à Antioche, à Rhodes, à Agrigente, à rente, à Rome, des écoles qui brillèrent d'un vif éclat, et devinrent des centres de civilisation. Cet État, dans ces

[1] Justin, l. 2, ch. 6.

diverses fondations, n'était que le docile instrument d'une volonté suprême.

La propagation de la vérité et la connaissance du Christ étaient ce qu'avait en vue, dans ces nombreux établissements d'intérêt social, la Sagesse incréée, qui ne fonde rien sans une fin digne d'elle. Lorsque la langue grecque fut formée et complète, que la pratique s'en fut répandue en Sicile, en Italie, au midi des Gaules par les colonies qui y abordaient, ou par les rapports fréquents de la Grèce avec ces pays ; qu'à la suite des conquêtes d'Alexandre, la connaissance de cette langue fut devenue générale dans la Perse, la Babylonie, la Médie, [1] ; et son usage quotidien dans l'Arménie, la Bactriane, la Célésyrie, sous le gouvernement grec des Séleucides [2] ; en Égypte, en Éthiopie et jusque chez les peuplades de la Libye, sous la domination macédonienne des Ptolémées ; alors l'Esprit-Saint inspira à un de ces monarques de faire traduire les divines Écritures dans cette langue universelle, afin que tous les peuples de la terre connussent les sublimes doctrines descendues d'En-Haut, et qu'ils apprissent à parler un langage céleste. La parfaite conformité de soixante-douze traducteurs qui, bien que travaillant séparément, s'étaient rencontrés, non-seulement pour le sens, mais même pour l'expression [3] ; conformité qui fit éclater la gloire de Dieu, remarque saint Irénée [4] ; le court espace de soixante-douze jours qu'ils employèrent à achever cet énorme et difficile travail ; la fidélité et la

[1] Pouqueville, Grèce, *Introduction de la littérature grecque en Perse.*

[2] Patin, *Études sur les tragiques grecs*, liv. 1, *Histoire générale de la Tragédie.*

[3] Philon, *Vie de Moïse*, liv. 2.

[4] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. 5, ch. 8.

beauté de leur version, alors louée publiquement, et adoptée partout depuis ; les soins minutieux que prirent aussitôt le roi et son conseil pour que jamais elle ne fût altérée [1] : cet ensemble de faits insolites et surnaturels démontre que le Seigneur dirigeait lui-même cette traduction pour l'accomplissement de ses desseins. Déjà il avait précédemment employé les Grecs, dont la langue était la première parmi celles des Gentils [2], à répandre partout la doctrine platonicienne, qui s'est le plus approchée du christianisme, parce qu'étant parvenue à la connaissance du vrai Dieu, elle avait trouvé la cause de tous les êtres, la lumière où l'on voit la vérité, la source où l'on s'abreuve du bonheur ; et qu'elle enseignait que le souverain bien consiste à vivre dans la vertu, la souveraine sagesse à l'aimer [3]. Il voulait, maintenant que les temps du Messie approchaient de plus en plus, rendre l'autorité des Livres Saints vénérable aux Gentils [4]. Voilà pourquoi il se servait des Grecs et de leur langage pour propager dans l'Occident qu'ils parcouraient, et dans l'Orient qu'il leur avait livré, les saines doctrines des Écritures, et préparer ainsi les peuples, par la diffusion des croyances essentielles, à la venue du Rédempteur, dont deux Évangélistes leur annonceront bientôt la naissance et la vie dans ce même langage compris de tous.

Un autre but qu'eut encore le Seigneur, en donnant à la langue grecque les admirables perfectionnements qu'elle possède, et en en répandant la connaissance ainsi que l'usage

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 12, ch. 2.
[2] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. 8, ch. 10.
[3] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. 8, ch. 8, 9 et 10.
[4] *Cité de Dieu*, liv. 18, ch. 42.

dans le monde civilisé tout entier, fut, nous l'avons indiqué, d'en faire la langue de la plupart des premiers et des plus illustres docteurs de la nouvelle religion ; de l'employer à la défense de l'Église naissante. Le Christianisme s'étant d'abord propagé dans l'ancien empire grec et dans l'empire romain, où deux éléments constituaient l'éducation littéraire, la langue grecque, et, sa fille, la langue latine; ces deux langues devinrent, dès l'origine, sinon les seules, du moins les principales dont il se servit. « Il faut admirer en « cela, dit un célèbre auteur de la vie des Pères, Moehler, « un décret tout particulier de la Providence. Deux peu- « ples, doués des qualités les plus brillantes de la nature, « semblaient n'avoir travaillé, depuis tant de siècles, à « porter leur langue au plus haut degré de perfection, « qu'afin que les idées chrétiennes pussent s'y épancher « dans toute leur plénitude et sous la forme la plus con- « venable. La langue grecque en particulier, production « d'un peuple spirituel, d'un génie clair et pénétrant, de- « puis longtemps l'organe d'une science sublime qui ne se « rencontrait en aucun autre lieu, joignait à une richesse « rare une netteté plus rare encore, et était par conséquent « plus que toute autre, appropriée au service de la religion « du Verbe. Le christianisme, de son côté, préparait à la « littérature des Grecs et des Romains un sort dont, sans « lui, elle n'eût jamais joui. L'histoire de notre religion et « celle des productions de l'esprit de ces deux peuples se « trouvèrent dès lors si intimement unies, que la littérature « classique sortit intacte des orages du temps, et put con- « server toute l'admiration qu'elle méritait. L'Église chré- « tienne ne se montra pas ingrate pour les services qu'elle

« lui avait rendus : immortelle et exempte de toute fragi-
« lité, elle communiqua ce privilége à des œuvres qui n'a-
« vaient été faites que pour un temps et pour un lieu. Car
« il est incontestable que si le christianisme ne s'était point
« servi, durant une longue suite de siècles, des langues
« grecque et romaine, et n'eût pas déposé en elles les
« premiers éléments de son histoire, ces langues se se-
« raient, avec le temps, complètement perdues, et, avec
« elles, tous les trésors de l'ancienne littérature [1].

La langue hébraïque était trop nationale ; elle n'avait jamais d'ailleurs été employée à des recherches abstraites et scientifiques ; elle était trop pleine d'images, pour que le Christianisme eût pu s'y mouvoir avec liberté et sûreté, et atteindre, avec cette seule langue, à sa véritable destination, qui était de devenir la religion universelle. Il fallait une langue à la fois riche en expressions et précise dans les termes, qui rendît exactement les dogmes sévères et les enseignements multiples de cette religion divine; une langue qui pût exprimer les profondeurs de ses mystères, et se prêter à la poésie de son culte. La langue de Socrate et d'Homère possédait ces qualités : noble et simple, abondante et délicate, elle était éminemment propre à contenir la plénitude des pensées chrétiennes ; à exposer la dialectique serrée du catholicisme, à rendre les chants suaves de l'Église. Qnand on compare la période de grandeur de la Grèce païenne aux beaux siècles de la Grèce chrétienne, on est plus que jamais convaincu que l'apogée de la première n'a existé, en quelque sorte, que pour procurer à la seconde un éclat immortel.

[1] Moehler, *Patrologie*, tome 1er, introduction, ch. 3.

L'époque de la plus haute civilisation grecque répond aux siècles de Platon et d'Aristote, de Sophocle et d'Euripide, de Simonide et de Pindare ; aux siècles de Thucydide et de Xénophon, de Périclès et de Démosthènes. Platon donne à la raison des ailes de feu ; il s'élève, comme un poète inspiré, dans les mystérieuses régions de l'intelligence ; il pense comme Socrate et il parle comme Homère. Quelle féconde poésie dans ses rêves philosophiques ! quelles créations dans ses théories ! quelle harmonie dans sa prose ! quel enthousiasme dans ses dissertations [1] ! Aristote possède à un degré éminent le talent de la distinction et de l'analyse : clair, méthodique et concis, il ne s'adresse qu'à l'entendement [2]. Eschyle, Sophocle et Euripide peignent le cours des choses humaines ; ils mettent en scène les évènements du passé avec les caractères, les efforts, les passions des hommes qui les ont conduits. Des tableaux touchants ou terribles, qu'embellissent constamment la grâce et la noblesse des attitudes et des mouvements ; des situations pleines d'émouvantes péripéties, qui, tour à tour, attendrissent, remuent ou bouleversent ; des discours qui, s'élevant au sublime, se prêtent à l'expression forte de toutes les affections de l'âme, livrent au spectateur les richesses variées d'une noble poésie capable de relever les courages abattus, ainsi que les ressources d'un art perfectionné, éminemment propre à agir sur les cœurs. Le peuple léger qu'abattait l'infortune, qu'enivrait la prospérité, allait prendre au théâtre, en contemplant les cala-

[1] Laurentie, *De l'étude et de l'enseignement des lettres,* ch. 6.

[2] *Histoire de la philosophie* par Tennemann, traduite par Cousin, t. 1, Aristote.

mités des rois et des empires, le spectacle à la fois touchant et terrible des grands revers, des leçons de constance et d'humanité : de telles leçons convenaient dans un siècle aussi plein de révolutions et de catastrophes que celui des guerres médiques et de la guerre du Péloponnèse [1]. Tandis que Simonide, habile dans l'art de toucher et d'attendrir, verse, dans des élégies empreintes de la plus profonde tristesse, ses larmes sur l'infortune ; que Pindare célèbre sur la lyre, en des chants aussi énergiques qu'abondants, les victoires des vainqueurs, aux pacifiques combats de Corinthe et d'Olympie [2], Thucydide, l'historien par excellence, comme l'appellent les anciens, par des descriptions frappantes, des récits intéressants, un style à la fois simple et noble, élégant et grave, forme les écrivains les plus distingués. Son école, aussi bien que celle de Xénophon, est regardée comme la meilleure école de l'éloquence [3].

Si le goût littéraire est tellement dans le génie des Grecs que, sans passer par ces états de barbarie, et ces transitions qui marquent de pénibles débuts chez les autres peuples [4], il atteint, au contraire, une perfection soudaine et précoce où se révèle un don de Dieu fait à ce peuple en vue de sa mission ; la constitution d'Athènes tend, de son côté, à cette même fin par l'essor qu'elle donne à l'éloquence. L'assemblée du peuple, décidant de la paix ou de la guerre de la république, de la vie ou de la mort des citoyens, devint une arène toujours ouverte aux orateurs.

[1] Patin, *Études sur les tragiques grecs*, tome 1, l. 1er, passim.

[2] Collombet, *Cours de littérature profane et sacrée ; De la poésie élégiaque et lyrique.*

[3] Cicéron, *De oratore.*

[4] Patin, *Études sur les tragiques grecs*, liv. 1er, *Hist. gén. de la tragédie.*

Là, Périclès brise comme la foudre, agite comme le tourbillon, entraîne comme le torrent ; sa voix ébranle la Grèce [1]. Là, Lysias séduit, par les grâces sans nombre d'élégants discours, dont les faciles périodes coulent comme les flots limpides d'un ruisseau [2]. Là, Isocrate étale une élocution remplie de pensées fines et d'expressions harmonieuses. Toujours fleuri, abondant et pompeux, il se rend digne de l'éloge du prince des orateurs romains [3]. Là, Eschine se signale par une diction facile, ornée des plus riches figures, qu'il parsème des traits les plus piquants. Mais celui qui s'y distingue surtout et les surpasse tous par l'incomparable sublimité de son éloquence, c'est Démosthènes. Vivement touché des intérêts de sa patrie, il émeut, il échauffe et entraîne les cœurs. C'est un raisonnement serré et pressant ; ce sont les sentiments généreux d'une âme qui ne conçoit rien que de grand ; c'est un discours qui croît et se fortifie à chaque parole par des raisons nouvelles ; c'est un enchaînement de figures hardies et touchantes. Vous ne sauriez le lire, sans voir qu'il porte la république dans le fond de son cœur. C'est la nature qui parle elle-même dans ses transports ; l'art y est si achevé qu'il n'y paraît point ; rien n'égale jamais sa rapidité et sa véhémence [4].

Tels sont les écrivains qui immortalisèrent les deux grands siècles de la Grèce, de la naissance de Miltiade à la mort d'Alexandre. Dieu, qui dispose tout pour sa gloire, et souvent emploie les Gentils à préparer le triomphe de son

[1] Aristophane, Acharn. v. 54.
[2] *Histoire de l'éloquence*, par l'abbé Henry, ch. 3.
[3] Cicéron, *De oratore*.
[4] Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, dial. 1er.

Christ, les fera concourir à l'établissement de sa religion dans le monde. Ces grands maitres, après avoir formé toutes les illustrations de l'antiquité païenne, sont appelés à former par leurs chefs-d'œuvre, les philosophes, les poètes, les orateurs du premier âge chrétien. Non pas que le christianisme puise rien à leurs doctrines, qu'il ait recours à leurs pensées; non, le christianisme est divin, il possède la plénitude de la vérité. « Depuis que le Verbe » est descendu du ciel, dit Clément d'Alexandrie, nous » n'avons plus besoin, pour acquérir la science, de fré- » quenter l'école des hommes, d'aller à Athènes ou en » Ionie : quand Celui-là est notre maître qui a tout rempli » de sainte force et de doctrine, nous sommes instruits de » toutes choses par Lui : Il est le Verbe; le monde entier » est devenu la Grèce [1]. » Mais, comme le remarque Théodoret en parlant de l'éducation profane de Didyme, cette littérature et cet art païens fourniront aux défenseurs de la foi des armes pour combattre le mensonge [2]. Les formes littéraires serviront à donner à la pensée chrétienne un aspect plus attrayant, une force plus irrésistible, à la revêtir d'un style qui captivera les païens eux-mêmes. Grâce à ces attraits dont ils sauront environner l'austère morale ou le dogme profond du catholicisme, l'on verra des écrivains illustres dans les sciences que professe Athènes païenne accorder leur admiration à l'éloquence d'un Origène ou d'un Grégoire [3]. Dans ce siècle où, en dehors des Ecritures, nulle beauté n'existait, sinon la beauté des œuvres

[1] Clément d'Alexandrie, *Exhortation aux gentils.*
[2] Théodoret, *Hist, de l'Église*, liv. 4 ch. 29.
[3] Eusèbe, l. 6, ch. 19.

païennes, non-seulement il importait d'étudier la philosophie du paganisme, afin de la réfuter, ainsi que l'étudia dans ce but Clément d'Alexandrie [1]; mais il fallait connaître à fond tous les préceptes de la rhétorique et les ressources du langage, afin de pouvoir lutter avantageusement contre les rhéteurs, et de captiver la foule par les charmes de l'éloquence. Aussi, soit que Dieu tirât ses défenseurs des rangs du paganisme, soit qu'il les appelât du sein de son Église, il est à remarquer qu'il en choisit très peu qui n'eussent la connaissance des lettres grecques, tant elles étaient nécessaires, en ces temps, à la propagation de la religion, dans ce monde civilisé qui vouait un culte à la forme extérieure.

Si le premier siècle chrétien nous lègue des épîtres, belles de simplicité et d'onction, écrites au petit troupeau des Églises de Corinthe, de Smyrne, d'Éphèse et de Philippes, par les Clément, les Ignace, les Polycarpe; le second siècle brille par une grande richesse de productions littéraires. Le christianisme est persécuté : Justin, instruit à l'école de Platon qui a donné, comme le philosophe chrétien l'avoue lui-même, de l'essor à son esprit; Tatien, dont la riche littérature grecque a développé les facultés; Athénagore, élevé, d'après le sentiment le plus probable, aux écoles d'Athènes, descendent dans la lice. Ils présentent aux empereurs des apologies, aussi remarquables par l'éloquence du discours que par la force du raisonnement [2]. Dans le même temps, saint Théophile venge la foi des atta-

[1] Moehler, *Patrologie*, 3e partie, doctrine de Clément d'Alexandrie.

[2] Voir Moehler, *Patrologie*, 2e partie, *Remarques générales, Vies et écrits de ces Apologistes.*

ques du paganisme dans un ouvrage dont saint Jérôme loue le style élégant, et qui révèle en bien des endroits une connaissance approfondie de la littérature et des historiens grecs. Apollinaire, évêque d'Hiérapolis, célèbre par ses talents d'écrivain et par la pureté de son style, lutte tour à tour contre l'hérésie et la persécution ; saint Irénée, qui a cultivé son esprit par la lecture des philosophes et des poètes grecs, qui a puisé, dans le commerce de Platon et d'Homère cette dialectique habile qui le distingue, prend dans de nombreux écrits la défense des croyances orthodoxes [1]. Les martyrs de Lyon le recommandent pour son grand mérite à Éleuthère, évêque de Rome [2]. Mais ce ne sont pas seulement les évêques qui engagent les saints combats en faveur de la foi ; une foule de savants, versés dans les sciences des écoles grecques, et remplis d'enthousiasme pour la nouvelle doctrine, se lèvent pour défendre soit l'innocence des chrétiens contre un gouvernement hostile, soit l'héritage des Apôtres contre la rage destructive de l'hérésie. Parmi ces généreux athlètes se distinguent Aristide, à Athènes, Panthène, à Alexandrie ; tous deux célèbres, le premier par son éloquence, le second par la profondeur de sa philosophie, tous deux admirateurs et imitateurs des modèles païens [3]. La réputation de Panthène s'étend jusqu'aux Indes ; et il est obligé, pour satisfaire à de pieux désirs, d'y aller prêcher la sainte doctrine : là aussi s'était donc répandue la connaissance de la littérature grecque.

Le troisième siècle de l'ère chrétienne s'ouvre par deux

[1] Moehler, *Patrologie*, 2e *partie*, *Vies et écrits de ces Évêques*.
[2] Eusèbe, *Hist. de l'Église*, l. 5, ch. 4,
[3] Eusèbe, *Hist. eccl.* l. 6, ch. 19.

écrivains qui montrent dans leurs écrits à quel point de perfection cette imitation de la belle littérature des âges antiques, jointe à l'étude des incomparables beautés de la Bible, a porté la littérature sacrée : Clément d'Alexandrie, le disciple de Panthène, et Origène, le disciple de Clément. L'Église alors, cessant de présenter des apologies à des empereurs de mauvaise foi, concentre ses forces contre la double attaque du paganisme qu'entretient l'enseignement païen, et de l'hérésie que suscitent les doctrines philosophiques. Clément, qui a cueilli sous un maître habile toutes les fleurs du champ prophétique et apostolique, et dont la vaste érudition, à laquelle aucune autre n'est comparable, embrasse tous les genres de beautés des lettres grecques, s'attire, par l'éloquence entraînante qu'il déploie dans l'exposition des dogmes de la foi, le respect et l'admiration des païens : ils fréquentent son école, et la plupart en sortent chrétiens [1]. Origène, possédant à la fois une connaissance étendue des Écritures, de la philosophie platonicienne et des lettres humaines, à l'étude desquelles il se livre avec tant d'ardeur qu'il se rend habile à les enseigner, captive à un tel point son auditoire sous le charme de sa parole, que plusieurs fois les soldats des persécuteurs, enveloppent ses jeunes auditeurs, à leur insu, pour les conduire au martyre ; d'autres fois ils y volent en sortant de ses leçons [2]. A la suite de ces noms illustres, nous pourrions citer encore ceux de saint Alexandre de Jérusalem, regardé comme l'un des hommes les plus érudits de cette

[1] Moehler, *Patrologie*, 3e *part.* écriv. du 3e siècle.
[2] Eusèbe, *Hist. de l'Église*, l. 6, ch. 2, 3 et 4.

époque si féconde en célébrités littéraires ; de saint Anatole, pour l'immense trésor d'écrits dont il dote l'Église, et à qui les péripatéticiens d'Alexandrie offrent, pour sa science de la logique, la chaire d'Aristote; de Denis qui, de rhéteur remarquable, mérite des chrétiens le titre glorieux de Grand, par l'immense trésor d'écrits dont il dote l'Église. Nous pourrions citer les noms de saint Grégoire le Thaumaturge qui, sous la direction d'Origène, à Césarée, apprend à tirer tout ce qu'il y a de bon et d'utile dans les poètes et les écrivains de l'antiquité, en même temps qu'il est par lui initié à la connaissance des Écritures : double étude dont ses écrits porteront le cachet [1] ; de saint Pamphile, que le goût des lettres païennes engage ensuite à réunir les premiers chefs-d'œuvre de la littérature chrétienne; de saint Cyprien, que l'étude des langues grecque et latine rendit non-seulement professeur brillant, mais écrivain distingué.

Mais constatons l'influence qu'obtient la littérature grecque sur les Pères du IVe siècle, nous trouverons qu'elle n'est ni moins puissante ni moins générale. Le quatrième siècle est, dit M. Villemain, la grande époque de l'Église primitive, l'âge d'or de la littérature chrétienne. Dans l'ordre social, c'est alors que l'Église devint une puissance publique; dans l'éloquence et les lettres, c'est alors qu'elle produisit ces sublimes et brillants génies qui n'ont eu de rivaux que parmi les orateurs sacrés de la France au XVIIe siècle. Que de grands hommes, en effet, que d'orateurs éloquents ont rempli l'intervalle depuis saint Athanase jusqu'à saint Augustin ! Quel pouvoir exercé sur l'opinion des

[1] Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. 6, ch. 46; l. 7, ch. 32. Voir aussi Moehler, *Patrologie*, 3e *partie*.

hommes ! Quelle transformation de la société tout entière, à la voix de cette religion qui passe tout à coup des Catacombes sur le trône des Césars ! La sublimité de l'éloquence chrétienne semble croître et s'animer en proportion du dépérissement de tout le reste. C'est au milieu de l'abaissement le plus honteux des esprits et des courages ; c'est dans un empire gouverné par des eunuques, envahi par les barbares, qu'un Athanase, un Chrysostôme, un Ambroise, un Augustin, font entendre la plus pure morale et la plus touchante éloquence. Leur génie seul est debout dans la décadence de l'empire. Ils ont l'air de fondateurs au milieu des ruines. C'est qu'en effet ils étaient les architectes de ce grand édifice religieux qui devait succéder à l'empire romain [1].

Ce génie des docteurs de l'Église, quelle est la source qui l'a fécondé ? Cette éloquence, quelles sont les leçons qui l'ont perfectionnée ? A ces questions l'histoire et la science sacrée répondent : Quand l'Esprit-Saint, se contentant de les aider dans leurs travaux, n'éclaira point directement les docteurs, en leur donnant la science qu'il accorde aux Saints [2], les sources où ils puisèrent sont la Genèse et les récits profanes, Isaïe et Démosthènes, les Livres Sapientiaux et les traités d'Aristote et de Platon ; les chants inspirés des prophètes et les poésies dramatiques d'Euripide et de Sophocle. Saint Athanase, aussi illustre par son éloquente érudition que par l'éclat de ses vertus et le courage de ses luttes, ne veut pas rester étranger aux lettres profanes, au moment où il se forme dans Alexandrie à la di-

[1] Villemain, *De l'éloq. chrét. au 4e siècle.*

[2] Sagesse, ch. 10.

vine science par l'imitation de chacun des écrivains de la Bible [1]. « Saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, et « plus encore saint Jean Chrysostôme, appellent à leur « secours tous les artifices du talent oratoire. Docile à leur « génie, la langue grecque exprime toutes les nouveautés « de la foi chrétienne, paraissant encore être l'idiome « antique des Lydias et des Platon. On reconnaît le génie » grec presque dans sa beauté première, doucement ani- « mé d'une teinte orientale, plus abondant et moins atti- « que, mais toujours harmonieux et pur. Cette fidélité « aux anciens types, cette constance de langage au milieu « d'une si grande nouveauté de sentiments et d'idées, « s'explique en partie par l'étude, l'imitation, l'enthou- « siasme de ces modèles qui, en devenant profanes, ne « cessaient pas d'être sublimes aux yeux des jeunes chré- » tiens d'Antioche et d'Athènes. Leur imagination, préoc- « cupée par ces études charmantes, les abjurait plus tard, « sans les oublier ; c'était comme une musique apprise « dès l'enfance, et sur laquelle on adaptait les graves « paroles de l'âge mûr. Cette influence littéraire servait « puissamment, il n'en faut pas douter, au progrès du « Christianisme ; et ce n'est pas sans motif que Julien, « dans le court espace de son règne, se hâta, pour prin- « cipale persécution, de prohiber l'enseignement des let- « tres grecques parmi les Chrétiens ;.... il était visible que « les dogmes chrétiens s'étaient étendus chez les peuples « éclairés, avec le secours des lettres et de la philosophie « grecques.... Julien croyait donc avec vraisemblance affai-

[1] Saint Grégoire de Nazianze, *Panégyrique de saint Athanase.*

« blir le christianisme en lui ôtant les sciences et les lettres « qui servaient à sa victoire.... Cette défense injuste, blâ- « mée par quelques païens eux-mêmes, fut ce qui blessa « le plus les orateurs chrétiens et elle ne fit que redoubler « leur ardeur pour les sciences profanes, qu'on voulait leur « arracher comme une arme de défense et de victoire [1]. »

Le génie grec, longtemps abattu par le joug romain, mais relevé par le christianisme, ranimé par l'ardeur du prosélytisme, se propose de convertir le monde à sa foi. Il se montre en même temps sur tous les points de l'empire d'Orient : il brille sur sa terre natale, dans l'Égypte, dans la Cyrénaïque, et surtout dans cette Grèce asiatique, jadis si célèbre par son luxe et ses richesses. Athènes est encore, au quatrième siècle, la ville des arts et des lettres. Pleine de monuments et d'écoles, elle attire toute la jeunesse studieuse de l'Europe et de l'Asie. Au milieu des nombreux disciples d'Himérius et de Prohérésius, les plus éminents professeurs d'éloquence en ce siècle [2], se distinguent deux jeunes hommes graves et doux, admirés de leurs condisciples dont ils évitent les folies, et qui, parmi les séductions de cette cité des plaisirs, ne connaissent que le chemin de l'église chrétienne et celui des écoles : c'est Grégoire de Nazianze, avec Basile, son ami. On les cite dans toute la Grèce ; ils excellent dans les lettres et l'éloquence [3]. Déjà une vaste carrière de dévouement et de gloire s'ouvre devant eux : ils ont à rappeler les glorieux combats des martyrs, à célébrer les triomphes de la foi, à

[1] Villemain, *De l'éloquence chrétienne au 4e siècle.*
[2] Socrate, *Histoire ecclésiastique*, l. 4, ch. 26.
[3] Voir Villemain, *De l'Éloquence chrétienne.*

produire tons les titres qui établissent la divinité de l'Église, et à chanter l'intrépide courage des héros chrétiens. Saint Basile le fait avec cette éloquence grave, sentencieuse, austère, qui rappelle la belle époque de pureté de la langue grecque [1]. C'est la majesté de Sophocle jointe au tendre sentiment d'Euripide. Saint Grégoirc de Nazianze, brillant et vif dans ses pensées, élégant et fleuri dans ses expressions, ingénieux dans ses réflexions, joint, dans ses discours en faveur de la vertu, et dans ses poésies, imitées du mode ancien, l'harmonieuse élocution d'Isocrate à l'abondante inspiration de Pindare. Césarée possède une école chrétienne : c'est là qu'après avoir professé avec distinction les belles-lettres, Saint Grégoire de Nysse va perfectionner cette éloquence pleine de pureté méthodique, de raisonnement et de magnificence qui le rapproche à la fois d'Aristote et de Thucydide. Synésius, de la Cyrénaïque, emprunte les tristes accents de Simonide, pour redire les malheurs de sa patrie en des élégies où apparaissent de continuelles imitations des poètes grecs, ses modèles. O Cyrène, ô mon pays, s'écrie-t-il, tombeaux antiques des Doriens, où je ne serai point enseveli ! Ptolémaïs, dont j'aurai été le dernier évêque ! Mais je ne puis continuer ; les sanglots étonffent ma voix, livré que je suis à la crainte d'être forcé d'abandonner mon Église ; car il faut nous embarquer et fuir. Mais je ne m'éloignerai pas sans avoir visité une dernière fois l'autel, baisé la table sainte et les sacrés parvis du sanctuaire de mon Dieu. Voilà que je succombe sous les veilles que je passe dans nos tours pour les protéger des

[1] Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence, dial.* 3e.

incursions des barbares.... Non, je ne fuirai point de ma Ptolémaïs; je suis ministre du Seigneur; je lui offrirai ma vie pour la défense de son temple [1]. Mais quel est cet orateur, que le rhéteur païen Libanius compta parmi ses disciples à Antioche, et qui, d'un instant à l'autre excite de frénétiques applaudissements ou fait fondre en larmes? La foule se presse sur ses pas; de vastes toiles ont été tendues dans les airs pour défendre de l'ardeur du soleil le nombreux auditoire qu'enivre le charme de sa parole. Écoutez, il plaide la cause du pauvre. Quelle élévation dans ses pensées, quelle richesse d'images dans son style! Quelle énergie! Quelle entraînante rapidité dans ses récits et ses mouvements. C'est Chrysostôme, le Démosthènes des âges chrétiens, le défenseur de l'indépendance de l'Église opprimée, et l'orateur de la disgrâce et de l'infortune.

C'est ainsi que ces éminents docteurs tirent de leur éducation dans les belles-lettres profanes de grands avantages pour la religion dont ils sont les pasteurs [2]. C'est ainsi quand chacune des paroles de leurs discours ne leur est pas, comme à Ambroise, le saint évêque de Milan, dictée par l'ange du Seigneur, c'est ainsi qu'ils tournent, par l'imitation qu'ils en font, les chefs-d'œuvre de la Grèce païenne à la gloire du Christianisme. Mais si, afin de faire briller avec plus d'éclat la beauté évangélique aux yeux d'une société cultivée par le génie de la Grèce, ces grands hommes pouvaient, dans l'intérêt même de la vérité, puiser à ces trésors littéraires; l'Église, remarque Fénelon, les in-

[1] Œuvres de Synésius

[2] Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence, dial.* 3e.

terdisait aux simples fidèles comme inutiles, et il eût pu ajouter comme dangereux. Trop souvent, comme de nos jours, les professeurs de ces sciences humaines étaient les ennemis les plus acharnés du Catholicisme ; trop souvent cette littérature sensuelle, voluptueuse, imbue de fausses maximes, et d'où était banni tout sentiment chrétien, toute idée du vrai Dieu et du vrai culte, allumait la passion au cœur des jeunes chrétiens, et les détournait de leurs devoirs religieux. Voulez-vous des lois, des préceptes moraux, de la poésie, de l'éloquence ? disait l'Église dans ses constitutions apostoliques, vous trouverez tout cela dans les Écritures [1].

Maintenant que nous avons montré en quoi les beaux siècles, dont nous esquissons l'histoire, ont contribué à la gloire du Christ, en vue duquel tous les États ont existé, reprenons le récit des principales actions de la Grèce, et assistons, en témoin chrétien, aux malheurs dont est marquée la période de son existence dans laquelle nous entrons.

Guerres civiles et leurs châtiments.

Mais toute grande prospérité n'a qu'une durée bien courte ; l'opulence amène l'oisiveté, le luxe engendre la corruption dans les mœurs. L'exercice de la puissance finit trop souvent par rendre les dominateurs insensibles, et parfois cruels. L'exaltation causée par le succès fait naître des rivalités sanglantes. La licence avec ses désordres, la

[1] *Constitutions Apostoliques*, liv. 1, ch. 6.

tyrannie avec ses cruautés, la guerre civile avec ses dévastations ; tels furent les maux dans lesquels se précipita la Grèce. Il ne pouvait en être autrement ; à Sparte, la jalousie avait chassé plusieurs rois ; à Athènes, elle avait fait mourir Miltiade dans les fers. Offusquée de l'autorité et surtout de la gloire de Thémistocle et de Cimon, elle les avait exilés [1]. Elle avait également banni par l'ostracisme et à cause de sa justice, Aristide dont la vertu avait assuré à Athènes l'empire militaire, en amenant les villes confédérées à former un trésor public à Délos pour subvenir aux frais de guerre. La patrie qui avait ainsi payé ses libérateurs de la plus noire ingratitude, ne pouvait être longtemps heureuse. La perfidie, aveugle autant qu'injuste envers les auteurs de sa gloire, et qui poussera bientôt Athènes à condamner à mort les vainqueurs des Arginuses, était comme une protestation incessante contre son bonheur. La richesse publique développa chez les Athéniens un insultant orgueil ; le succès poussa les Spartiates à une ambition sans frein. La fierté impérieuse des uns, l'inconstante légèreté des autres, contribuèrent à aggraver les haines [2]. Lacédémone, après les guerres Médiques, avait cherché à s'opposer à la reconstruction des murs d'Athènes ; Athènes, de son côté, après avoir délibéré si elle ne laisserait pas sa rivale s'engloutir dans l'abîme, ouvert sous ses pas, par un tremblement de terre suivi de la révolte générale des Ilôtes, accueillit favorablement les Messéniens, ennemis jurés de Sparte. Ces deux villes, représentant les races dorique et

[1] Diodore, liv. 11, ch. 54.
[2] Aristote, *Politique*, liv. 5, ch. 2 et suiv.; liv. 7, ch. 13.

ionique, opposées de mœurs, d'institutions, d'intérêts, et dont la puissance se limitait réciproquement, ne se supportèrent plus qu'avec peine ; elles en vinrent enfin à une rupture ouverte à l'occasion du siége de Potidée, où les Lacédémoniens prirent parti pour les assiégés contre les Athéniens assiégeants. Quelle en fut la cause ? La cause la plus vraie, quoique la moins avouée, fut la grandeur à laquelle était parvenue Athènes, et la terreur qu'elle inspirait à Lacédémone [1],

La guerre du Péloponnèse, qui en résulta, produisit des maux tels que jamais le pays n'en ressentit de semblables. Jamais, écrit Thucydide, témoin oculaire, tant de villes ne furent dévastées par les incursions de l'ennemi. Jamais tant d'hommes ne perdirent la vie dans l'acharnement des combats ou la fureur des séditions ; jamais tant de citoyens n'éprouvèrent les rigueurs de l'exil. Les évènements traditionnels les plus incroyables, cessèrent de l'être, surpassés qu'ils furent par les épouvantables catastrophes qui se multiplièrent durant cette interminable guerre. Tremblements de terre qui ébranlent une partie du globe ; longues sècheresses accompagnées de famines, peste cruelle ravissant une partie de la nation ; toutes les calamités fondirent à la fois sur cette malheureuse Grèce [2]. La guerre du Péloponnèse, en rangeant les républiques maritimes du côté d'Athènes, en armant les républiques continentales en faveur de Sparte, partagea la Grèce en deux camps ennemis. D'une seule nation on voit se former deux peuples qui emploient à se

[1] Thucydide, *Guerre du Péloponnese*, liv. 1, ch. 23.
[2] Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, liv. 1, ch. 23.

déchirer des armes que la guerre étrangère n'occupe plus[1]. Durant vingt-sept ans, une lutte acharnée promène la dévastation et le carnage dans les riantes contrées de l'Ionie. Tour à tour les territoires sont envahis, les fermes de l'Attique incendiées, les bords de l'Eurotas dépeuplés. Les généraux ravagent les campagnes lacédémoniennes, forcent les villes, renversent tout sur leur passage. Mais, de retour dans l'Attique, ils gémissent à l'aspect de leur patrie détruite et embrasée par les Spartiates, et emploient les dépouilles de Lacédémone à réparer des ruines causées par elle. Durant ces invasions permanentes, Platée, prise d'assaut par les Spartiates, est rasée ; Mitylène, enlevée par les Athéniens, est démantelée ; une foule de cités florissantes sont mises à feu et à sang[2].

Mais il semble que ces désastreuses campagnes ne sont point encore suffisantes pour châtier la Grèce de l'insolent orgueil qu'elle déploie au milieu de sa prospérité ; du despotisme tyrannique qu'elle fait peser sur ses alliés dont elle rase les villes, confisque le territoire ou extorque de ruineux impôts ; et, surtout, du cruel esclavage auquel elle soumet tous les vaincus, contraints de cultiver ses champs, de faire prospérer son commerce, d'alimenter ses plaisirs. Cette prétendue terre de la liberté regorge d'esclaves : l'Attique en compte trois cent cinquante mille sur vingt mille citoyens ; Corinthe en renferme quatre cent soixante mille ; l'Arcadie en possède trois cent mille. Vingt millions sont disséminés dans les divers États de ce petit pays qu'on n'a

[1] Justin, liv. 3, ch. 2.
[2] Thucydide, *Guerre du Péloponnèse,* passim.

point rougi de nous présenter comme le modèle de la liberté et de l'égalité. Une peste vengeresse qu'aucun préservatif ne détourne, qu'aucun remède ne guérit, s'abat à deux reprises sur les villes et les campagnes dont elle moissonne impitoyablement les populations ; elle sévit principalement dans la voluptueuse cité de Minerve. Mais cette ville se trouve tellement enfoncée dans le vice, que le fléau destructeur, au lieu de la ramener au bien, y engendre des des désordres nouveaux. On s'abandonne publiquement aux plus hideuses turpitudes. Dans la persuasion que l'on ne possède que pour un jour les richesses et la vie, on se hâte de chercher dans la débauche de promptes jouissances. Personne ne daigne s'occuper des choses honnêtes ; les plaisirs et le moyen de se les procurer, voilà ce qui paraît à tous utile et beau dans ces jours où l'on ne reconnaît plus ni la loi des hommes ni la crainte des dieux[1]. Le malheureux, menacé dans son existence, est voué à un sombre désespoir. Au milieu des calamités publiques, le polythéisme est impuissant à consoler, et à retenir dans la probité. La philosophie païenne, malgré les graves sentences des sages qui brillaient alors, car nous sommes au siècle de Socrate, ne possède pas non plus le secret d'éloigner du vice et de maintenir dans le bien ; parce qu'elle ne sort point du cercle des considérations d'une morale purement humaine, dont le pestiféré n'a que faire en ce moment suprême. Une religion divine, en montrant au delà du tombeau une éternité heureuse pour la vertu, malheureuse pour le vice, était seule capable d'opposer une

[1] Thucydide, liv. 2, ch. 53.

digue à ce torrent débordé des passions. Elle ramenait le Juif du fond de ses malheurs; le Grec, adonné au culte des faux dieux, restait livré à sa propre faiblesse.

Un autre châtiment est réservé à la cité licencieuse dont l'ambition a crû avec la puissance. Jalouse d'ajouter la Sicile à toutes ses autres possessions, elle a injustement envahi cette île. Mais l'armée Athénienne non-seulement échoue dans le siége de Syracuse que les galères Corinthiennes viennent secourir : elle essuie dans sa retraite une défaite totale. Les bords de l'Assinare sont couverts de monceaux de cadavres ; les généraux, mis à mort, et les soldats que l'on a faits prisonniers, renfermés dans des carrières découvertes où ils sont tourmentés, le jour, par les ardeurs d'un soleil brûlant, la nuit, par la fraîcheur d'une température d'automne. Ceux-là seuls échappent au trépas, qui émeuvent leurs maîtres par la récitation des touchants passages d'Euripide [1]. Cette défaite porte un coup fatal à la puissance Athénienne, qui a de plus la douleur de voir Sparte solliciter, afin de mieux l'écraser, le secours des Perses. En vain Alcibiade, tour à tour exilé pour l'impiété qu'il mêlait à ses débauches, et acclamé par le peuple au Pirée, tente-t-il de relever sa patrie par les victoires navales d'Abydos et de Cyzique, où il détruit la flotte péloponnésienne ; en vain réduit-il la rivale d'Athènes à implorer une paix que celle-ci refuse ; la célèbre bataille que remporte Lysandre à Aigos-Potamos détache d'Athènes tous ses alliés, achève de détruire sa prépondérance et amène sa chute.

[1] Thucydide, liv. 7, ch. 87.

Si l'humiliation et l'abandon punissent [1] Athènes de la hauteur et de la fierté de sa domination, les interminables dissensions de la Grèce trouveront leur châtiment dans le joug odieux de Sparte. Trente tyrans, imposés par elle à Athènes, commencent par en renverser les murailles et détruisent les restes de sa puissance. Ensuite ils confisquent les biens, incarcèrent les hommes dévoués, et commettent en quelques mois plus de cruautés qu'il ne s'en est commis durant la période de la guerre civile. Chaque jour éclaire le meurtre de quelque citoyen. Plus de la moitié des Athéniens s'expatrient : les tyrans s'acharnent à les poursuivre de leurs arrêts de mort, jusqu'au fond de leur exil [2]. Les autres États sont également des théâtres de meurtres et de violence ; les Éléens voient leur territoire envahi et leurs vaisseaux enlevés ; les Messéniens, chassés de leur pays, sont réduits à chercher un refuge en Sicile. La Thessalie et la Thrace sont forcées, sous peine capitale, de subir la constitution de Sparte ; l'Asie-Mineure, de recevoir des gouverneurs investis du droit de vie et de mort sur les citoyens. Les confédérés, à qui l'on impose les dures lois de Lycurgue, sont grévés d'impôts exorbitants, et obligés de fournir des troupes pour aider à l'asservissement de la patrie ; et le peuple désintéressé, qui ne connaissait point l'usage de la monnaie, recueille, au moyen de ses exactions, plus de mille talents par an [3]. C'est, disent les historiens contemporains, un règne de terreur et de sang, qui jette partout l'épouvante et jonche le sol des débris des

[1] Diodore, liv. 13, ch. 103.
[2] Diodore, liv. 14, ch. 5 et 6.
[3] Diodore, liv. 14, ch. 10.

villes et des temples renversés. Ainsi Dieu redemande à la Grèce ses crimes. La verge de fer, ramassée dans le pays même, est employée à châtier chacun des États de ses raffinements de cruauté dans la lutte intestine.

Les gémissements des prisonniers de guerre et des étrangers, que la Grèce a foulés aux pieds, les soupirs de vingt millions d'esclaves asservis à ses caprices, courbés sous ses travaux, sont montés jusqu'au trône du Tout-Puissant. Il appesantit son bras vengeur sur cette terre qui ne voulait de liberté et de bonheur que pour elle seule; et le joug est d'autant plus insupportable à cette nation civilisée, qu'il est plus grossier. Quand le Seigneur se fut assez longtemps servi de la verge, il la brisa. Pendant qu'Agésilas, roi de Lacédémone, à la tête d'une armée composée de vagabonds autant que de soldats, est occupé à dévaster les contrées de l'Asie qu'il traverse, à piller la Phrygie, à ruiner les champs et les vergers dont il coupe tous les arbres [1], les États grecs de Thèbes, d'Argos, de Corinthe et d'Athènes, sous le poids de cette même servitude dont ils ont longtemps fatigué leurs esclaves, se liguent contre leur commune dominatrice. Conon, placé à la tête de la flotte que renforcent de nombreux vaisseaux persans, écrase à Cnide la flotte lacédémonienne, et parcourt en vainqueur les mers de l'Ionie et les côtes du Péloponnèse qu'il ravage. Alors Sparte, faisant un pas de plus dans la voie des abaissements, conclut le honteux traité d'Antalcidas, par lequel elle abandonne à la Perse toutes les villes grecques d'Asie, ainsi que les îles de Clazomènes et de Chypre, moyennant un secours. Mais cette

[1] Diodore, liv. 14, ch. 79, 80 et suiv.

humiliation nouvelle qui montre à quel excès de déshonneur conduisent les discordes civiles, ne lui rend pas cette suprématie à laquelle elle immole les intérêts les plus sacrés de la patrie. Pélopidas, dont le dévouement égale les talents militaires, se place à la tête des conjurés, s'empare de Thèbes, convoque tous les Thébains à la liberté, et chasse de la Cadmée toute la garnison lacédémonienne. La trahison l'y avait introduite, la conjuration l'en fait sortir. Épaminondas, savant distingué autant que général consommé, assure par l'immortelle victoire de Leuctres la domination de Thèbes sur la Grèce. Puis, envahissant le Péloponnèse encore sous l'impression de la défaite, il détache de Lacédémone la plupart de ses alliés, en grossit son armée, s'avance à travers la Laconie qu'il dévaste, jusque sous les murs de Sparte, qui se vantait de n'avoir jamais vu la fumée d'un camp ennemi, et la fait trembler. Il ne se retire que pour vaincre de nouveau les forces ennemies, réunies à Mantinée. Emporté blessé et mourant loin du champ de bataille, ce grand homme, au lieu de s'occuper de sa blessure, ne songe qu'au succès de son armée. Les Thébains sont-ils vainqueurs? demande-t-il. Sur la réponse affirmative qu'on lui fait en lui montrant son bouclier; dans ce cas, reprend-il, ce jour est le comble de ma gloire. Je laisse Thèbes triomphante, la superbe Sparte humiliée à jamais, et la Grèce délivrée du joug de la servitude. Je n'ai point d'enfants; mais Leuctres et Mantinée sont pour moi deux filles qui ne laisseront point périr mon nom. Ayant ensuite tiré le fer de sa plaie, il expire [1].

[1] Diodore, liv. 15, ch. 87.

Ainsi par ces défaites successives, les Spartiates se trouvèrent punis de leurs violences à l'égard de leurs alliés, molestés par des guerres injustes ; ainsi les faveurs de la fortune finirent par manquer à ceux qui ne savaient point mettre de bornes à leur ambition [1].

Ces victoires peuvent bien délivrer la Grèce de la tyrannie ; mais elles ne lui rendent ni sa force épuisée par les guerres intestines, ni ses colonies importantes de l'Asie-Mineure, que, pour mieux combattre ses propres enfants, elle a échangées contre les secours de la Perse ; ni surtout son honneur qu'elle a déposé aux pieds des satrapes persans, pour mendier leur aide. Elles ne lui rendent pas davantage son antique ardeur : l'oisiveté des citoyens constamment inoccupés sur les places publiques, les repas somptueux qui ont remplacé la sobriété, la passion des des fêtes et des jeux qui a succédé à celle de la gloire [2], achèvent l'œuvre démoralisatrice des factions. Et toutes ces républiques où les cuisiniers obtiennent, comme à Athènes, des droits de cité et des franchises qu'eussent autrefois brigués les rois, deviennent une proie facile pour les armes des Macédoniens. Les États qui ne passent point sous le pouvoir de Philippe par la ruse ou l'argent, y tombent par la conquête. Après avoir soumis l'Illyrie, la Pæonie, la Thrace, ce vainqueur contre lequel Démosthènes prononce en vain ses sublimes harangues dans l'assemblée des Grecs, prend Olynthe, dévaste les bords du Céphise, le pays des Phocéens, où il rase vingt-deux villes avec leurs

[1] Diodore. liv. 15, ch. 1 et 33.

[2] Justin, liv. 6, ch. 9.

temples : c'est la justice divine qui continue son œuvre d'extermination, en se tournant contre la contrée de Delphes, dont bientôt le temple fameux disparaîtra par l'incendie : parce que cette contrée a été le centre ou sans cesse s'est rallumé, comme à son foyer, le paganisme ; et que, dans l'antre de ce temple, le démon, durant des siècles, a rendu ses oracles menteurs.

Empire d'Alexandre. Sa mission.

An av. J.-C. 336 à 321.

Philippe, dont Dieu s'est servi pour préparer les voies à Alexandre, disparaît. Son fils lui succède sur le trône. Doué d'un génie vaste et entreprenant, plein d'ardeur et de bravoure, possédant toutes les qualités qui font les héros, Alexandre est né pour la conquête. Les projets d'invasion qu'il roule constamment dans sa pensée, les soupirs que parfois, à la vue des batailles gagnées par son père, il laisse échapper avec cette plainte : Il ne me laissera plus rien à conquérir ; tout trahit et révèle les hautes destinées auxquelles l'appelle le souverain Arbitre des peuples. Possesseur de la Grèce entière qu'à livrée à la Macédoine la victoire de Chéronée, il convoque à Corinthe une assemblée où l'Europe civilisée pèse les insultes de l'Asie. Au même moment le Seigneur, du haut du ciel, en pèse les crimes. La ruine de la vaste monarchie persane est décrétée. C'est, remarque Justin, d'accord en cela avec Daniel, c'est la justice divine qui veut anéantir cette puissance. Aussi, lors

que le conquérant, d'un bond impétueux, s'élance de la terre de Céthim sur les rivages asiatiques, non-seulement il en prend possession au nom de la divinité, mais ni les promesses des souverains qui s'avancent à sa rencontre pour le fléchir, recouverts des insignes de leur souveraineté, ni les offres du grand roi, mettant à sa disposition la moitié de son royaume, ne peuvent l'arrêter [1]. Une volonté inflexible, parce qu'elle est divine, le pousse; il s'empare tour à tour de la Mysie, de la Lydie et de Sardes; subjugue la Carie, la Phrygie, la Cappadoce, soumet la Lycie et la Syrie avec Damas, sa capitale. Il reçoit la soumission de la Pamphylie, de la Galatie, se rend maître de Tarse, capitale de la Cilicie, va conquérir la Phénicie et raser Tyr. Les diverses provinces, ainsi que les pays tributaires de l'empire persan étant soumis, Alexandre s'empare d'Arbelles, de Persépolis et de Suze, puis il fait son entrée triomphale dans Ecbatane, ville principale de la Médie, et dans Babylone, où il offre au ciel de solennelles actions de grâces. Vainqueur ensuite des Parthes, des Bactriens et des Scythes, jusque-là invincibles, il tourne ses armes contre l'Inde, passe l'Indus, traverse l'Hydaspe, malgré la courageuse résistance de Porus, et conquiert toutes les régions du midi jusqu'à l'Océan indien [2]. Durant ces conquêtes, il bâtit dans l'Égypte, la Perse et l'Inde, les villes d'Alexandrie, de Nicée, de Bucéphalie, et bien d'autres cités, comme les immortels trophées de ses triomphes [3]. Il avait livré de grands combats, pris les villes les plus

[1] Justin, liv. 11, ch. 10 et 12.
[2] Diodore, liv. 17; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, passim.
[3] Diodore, liv. 17, ch. 52 et 95.

fortes, mis à mort les rois de la terre. Il était passé jusqu'aux extrémités du globe, et, maître des peuples, il avait reçu les dépouilles d'une multitude de nations. La terre se tut devant lui [1], et le monde demeura stupéfait dans une admiration également partagée entre l'audace de l'entreprise et le prodige de l'exécution : car il ne lui avait fallu que douze ans pour soumettre l'Europe, l'Afrique et l'Asie, et, par la grandeur de ses actions, élever sa gloire au-dessus de celle des plus illustres héros [2]. C'est parce qu'il est l'exécuteur des desseins du Très-Haut que, selon la remarque de Justin, il ne combat jamais sans vaincre, il n'assiége aucune ville sans la prendre, et n'attaque aucune nation sans la subjuguer [3].

Soit que, avec Plutarque, on considère Alexandre partageant à ses sujets, avant de partir pour la conquête, ses biens, ses revenus, ses trésors, et ne se réservant que l'espérance [4]; ou qu'avec Quinte-Curce, on le suive à travers les forêts de la Babylonie, les steppes de la Scythie ou les marécages de l'Inde, quand il domptait un ennemi sans cesse renouvelé et différent, et qu'il surmontait les mutineries de ses soldats fatigués de succès et de butin : toujours il apparaît le visible instrument des desseins de Dieu, qui lui livre l'Asie, comme il le reconnaît lui-même [5]. Ces desseins quels sont-ils? Quel est le but providentiel de ces rapides expéditions? Car le rôle de l'histoire consiste à

[1] Machabées, liv. 1, ch. 1.
[2] Justin, liv. 11, ch. 6 et suiv.
[3] Justin, liv. 12, ch. 16.
[4] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. 24.
[5] Pouqueville, *Grèce, Manifeste d'Alexandre.*

rendre sensible l'action de la Providence dans les évènements, comme le proclamait naguère le savant allemand Kiesel aux associations catholiques réunies à Cologne [1]. Ce but, c'est d'abord, nous l'avons prouvé ailleurs, la destruction du royaume de Perse, gangrené par le vice; c'est ensuite la chute de l'ambitieuse Tyr; c'est enfin la civilisation des contrées éparses de l'Asie : voilà ce qui explique pourquoi le conquérant, déjà en possession de cet immense empire qu'il avait convoité, poursuit ses conquêtes au nord et au midi, jusqu'aux extrémités de cette terre. Partout il porte, avec ses armes victorieuses, le bienfait de la civilisation. Aux Hircaniens il apprend à contracter des mariages légitimes; aux Sogdiens, à nourrir, à respecter leurs parents dans leur vieillesse; aux Bactriens, à ne point les jeter en pâture aux oiseaux de proie [2]. Aux Parthes, il ordonne de quitter leurs usages barbares, et de remplacer leur culte sanguinaire par le culte des Grecs. Aux sauvages habitants du Caucase et de la Scythie, il impose les mœurs, les lois et les coutumes macédoniennes; aux Perses enfin, il défend d'épouser leurs sœurs et leurs mères.

Ces avantages d'une civilisation plus douce, dont les Arabes, au temps de leurs conquêtes, retrouvèrent de nombreuses traces, ne forment qu'une partie des précieux avantages que procura la domination grecque; il en est une foule d'autres non moins importants au point de vue de l'utilité générale : comme le rétablissement du lit de l'Euphrate pour la fécondation des campagnes assyriennes. De la do-

[1] Kiesel, *Discours sur les falsifications historiques.*
[2] Strabon, l. 11.

mination d'Alexandre datent les rapports commerciaux entre les villes d'Europe et les provinces éloignées de l'Asie, ainsi que l'emploi de divers produits ignorés jusqu'alors ; de là datent pour les Européens la connaissance des côtes du golfe persique et du golfe arabique, qu'il fait explorer par ses navigateurs, et des notions plus certaines sur l'intérieur de cette partie du monde [1]. A cette époque remontent et la formation de plusieurs ports de commerce, tels que ceux d'Alexandrie, près du Nil, et de Patale, sur l'Indus; et la construction de forteresses employées ensuite à défendre l'indépendance respective des petits États, ainsi que les transactions commerciales. Le vainqueur, qui, en pénétrant à travers les forêts du centre de l'Asie, a pratiqué dans leur profondeur de larges percées, et laissé par là des voies de communication aux peuplades de ces contrées, et des chemins ouverts au commerce européen, bâtit lui-même, sur les fleuves indiens, des forts et des villes, et creuse, sur les rivages de l'Océan, des ports qui deviendront plus tard les entrepôts du négoce [2]. Bien que la domination macédonienne fût de courte durée en Asie, elle ne laissa pas d'y produire d'importants résultats. L'esprit grec y exerça une puissante action sur l'intelligence et sur la constitution sociale des peuples de cet ancien monde civilisé; les lettres grecques, dont Alexandre voulut que les jeunes gens s'instruisissent [3], ramenèrent avec elles le règne de la science et de la civilisation [4].

[1] Polybe, liv. 3, ch. 11.

[2] Quinte-Curce, liv. 9, ch. 10 et précéd. Diodore, l. 17, ch, 102 et 104, et les autres hist. d'Alexandre.

[3] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. 86.

[4] Schlégel, *Philosophie de l'histoire*, 10e leçon.

Mais telle ne fut pas la seule fin de la Providence. La civilisation, dirons-nous avec Kiesel, n'est pas la fin essentielle de Dieu ; elle n'est qu'un moyen pour conduire à la vérité. Quel était donc le but divin vers lequel la main souveraine conduisait les hommes? C'était la protection du peuple juif, d'où devaient sortir la lumière et le salut du monde [1] ; c'était la préparation du règne de Celui qui devait avoir les peuples pour héritage et les extrémités de la terre pour possessions [2]. Oui, c'était à cause du nombre des fils d'Israël que Dieu changeait les bornes des peuples, qu'il traçait aux nations des limites nouvelles [3], afin qu'une protection efficace les atteignît en quelque endroit de la terre que les fixât leur négoce, ou que les appelât leur commerce. Voilà le secret du changement subit qui s'opéra dans l'implacable triomphateur de l'Asie, lorsqu'il approcha de Jérusalem, la raison de sa conduite pleine de bienveillance envers les Juifs ; conduite tellement en opposition avec sa manière d'agir habituelle, que plusieurs écrivains modernes l'ont niée [4], malgré le témoignage positif de Josèphe, qui en rapporte toutes les circonstances, et l'enseignement de saint Augustin, qni nous apprend qu'Alexandre immola des victimes dans le temple de Dieu à Jérusalem [5]. Les historiens païens, nous dit-on, n'ont point parlé de ce fait. Mais est-ce un motif pour rejeter l'attestation d'un historien grave, écrivant avec les archives hébraïques en main, en face de sa nation? Est-il étonnant que des païens, qui jamais ne s'oc-

[1] Saint Jean, évang., ch. 1.
[2] Ps. 2, v. 8.
[3] Deutér., ch. 32, v. 8.
[4] M. Pouqueville, *Grèce, Soumission de la Judée.*
[5] *Cité de Dieu,* liv. 18, ch, 45.

cupent des Juifs, dont ils connaissent à peine l'existence [1], aient rapporté la conquête de la Judée, de la même manière qu'ils rapportent la conquête des autres États voisins, sans s'arrêter à une visite et à un sacrifice qui n'avaient pour eux aucune importance? Cette entrée à Jérusalem, et dans son Temple, ce sacrifice, d'une valeur tellement majeure aux yeux d'un chrétien, que Bossuet les mentionne [2], et que Rollin se complaît à en décrire les moindres détails [3], ne devaient guère plus frapper les écrivains païens que n'importe quelle entrée dans une capitale connue, et quel sacrifice dans le temple d'une idole renommée. Là où l'historien rationaliste supprime un fait historique que sa raison ne peut expliquer, le catholique y voit l'admirable développement du plan divin dans l'humanité, et, à l'égard des Juifs, le point de départ de cette constante protection qui est l'une des raisons d'être de l'empire grec.

Arrivé devant Jérusalem, le héros macédonien, en humiliant sa dignité royale devant celle du grand-prêtre Jaddus, rend hommage à la souveraine majesté du Roi des rois, et confesse publiquement qu'il n'est que le mandataire de ses éternels décrets. Lorsque, dit-il à ses généraux étonnés, j'étais en Macédoine, l'esprit plein de projets de guerre, et que je méditais les moyens de conquérir l'Asie, ce grand-prêtre m'apparut, revêtu de ses habits pontificaux; et, m'exhortant à ne rien craindre, il m'assura que son Dieu marcherait à la tête de mon armée. Je ne puis douter maintenant que ce ne soit sous la conduite de Dieu que j'ai entre-

[1] Josèphe, *contre Appion*, liv. 1, ch. 4.
[2] *Histoire univ.*, 2e partie, ch. 11.
[3] Rollin, *Hist. anc.*, liv. 15, ch. 7.

pris cette guerre, et qu'ainsi je détruirai l'empire des Perses. Conduit solennellement au temple, il y offre des sacrifices au Seigneur. Le Souverain-Pontife lui montre le livre de Daniel, dans lequel il est écrit qu'un prince grec détruira l'empire des Perses ; c'est d'Alexandre, ajoute-t-il, que la prophétie doit s'entendre. Le Macédonien en témoigne une vive joie. Le lendemain, faisant assembler le peuple, il demande au grand-sacrificateur quelle faveur il désire. La faveur, lui répond Jaddus, de vivre selon la loi de nos pères, et d'être exempts de tribut en la septième année ; ce qui est accordé sur-le-champ. Des Israélites, à la suite de la captivité, étaient restés dans les provinces de Babylone et de Médie; le même privilége s'étend à eux. Alexandre permet, de plus, à ceux de cette nation qui voudront s'enrôler dans ses armées, d'y vivre selon leur religion, et d'y observer toutes leurs coutumes ; aussitôt plusieurs s'enrôlèrent. Plus tard, satisfait de la fidélité des Juifs, il joignit la Samarie à la Judée, et exempta totalement d'impôts ce dernier pays [1].

Arrêtons-nous un instant pour admirer l'action directe de Celui qui conduit à son gré tous les évènements ; car elle apparaît ici à découvert. Nous remarquons d'abord que Dieu prend en quelque sorte par la main Alexandre pour le mener à la conquête de l'empire persan, comme il prit Cyrus pour le conduire à celle de l'empire assyrien. Mais, comme il était nécessaire, au milieu de ce changement de domination, que la Judée conservât le dépôt des croyances, la pratique des lois divines et l'exercice de son culte figuratif, il fallait que, passée sous le sceptre macédonien, elle

[1] Josèphe. *contre Appion*, liv. 2, ch. 2.

ne fût pas, comme la plupart des autres pays, assujettie aux usages, aux lois et au culte de la Grèce païenne. Le Seigneur, pour éviter cette contrainte, ménage l'entrée triomphale du vainqueur dans une capitale qui, ordinairement, supportait si impatiemment le joug de l'étranger. Si les Juifs, persistant dans leur première résistance, avaient été, comme le laissent entendre plusieurs historiens, soumis par Alexandre, il n'eût point manqué de dévaster le pays et de changer la forme du gouvernement, ou, tout au moins, il eût imposé aux vaincus de lourds tributs et le joug macédonien. Dieu ne le permit pas : il voulait que son peuple demeurât libre, et, au lieu de la servitude, trouvât un protecteur, dans les armées et les provinces duquel les Hébreux pussent répandre la connaissance de son nom et de son culte. Voilà pourquoi il adoucit lui-même la colère de l'envahisseur ; pourquoi il lui inspira la concession de faveurs signalées pour les vrais croyants de la Judée, et les Juifs orthodoxes, habitants des contrées étrangères ; tandis que ces mêmes grâces furent refusées aux schismatiques de la Samarie, bien qu'ils se dissent Hébreux et qu'ils reçussent le conquérant avec de semblables démonstrations de joie. Cette exclusion à l'égard d'hommes qui habitaient la même terre, et avaient, aux yeux des Grecs, la même religion, ne s'explique que par une influence divine. Les schismatiques auraient abusé de leurs priviléges pour propager l'erreur ; les Israélites les emploieront pour la divulgation de la vérité.

Cependant, à mesure qn'il voit les peuples à ses pieds, et qu'il compte les rois pour tributaires, le cœur du héros s'élève et s'enfle d'orgueil [1]. Au temple d'Ammon, il se fait

[1] Machabées, liv. 1, ch. 1.

déclarer fils de Jupiter; il en prend le titre, et signe : Alexandre, fils de Jupiter [1]. Puis, posant sur un trône avec les attributs de la divinité, il oblige ses courtisans à lui rendre des honneurs divins. L'exaltation, au milieu de ses faits d'armes, dont il se vante sans cesse, le rend violent et cruel. Clitus, Parménion, ses amis, qui lui ont, l'un sauvé la vie, l'autre, assuré l'empire ; Callisthène qui l'a soutenu de ses consolations et dirigé par les conseils d'une philosophie éclairée, deviennent tour à tour les victimes de ses fureurs [2] ; l'orgueil le précipite dans tous les excès de la débauche. Ce n'est plus, dans son retour des Indes, qu'orgies avec ses officiers, concubinages avec une foule de captives, fêtes en l'honneur de Bacchus. Chaque halte est marquée par des festins que l'ivresse déshonore [3]. Dans les Indes mêmes, un vaste pays ose lui résister ; il l'incendie et en massacre les populations [4]. A Ecbatane, Héphestion meurt pour s'être livré avec trop d'intempérance aux plaisirs de la table [5] : Alexandre fait égorger la nation des Cosséens en sacrifice funèbre pour les funérailles de ce favori [6]. C'est pourquoi Dieu l'arrête au milieu de ses triomphes, au moment où son ardeur guerrière, trop à l'étroit dans les limites de l'Asie, médite la conquête de la terre entière. L'abandonnant à ses propres excès, il l'étend, à la suite d'une dernière et immense orgie [7],

[1] Varron, ap. Gell. lib. 13, ch. 4.
[2] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. 91, 93, et suiv., ou ch. 49 et 50.
[3] Diodore, liv. 17, ch. 106.
[4] Diodore, liv. 17, ch. 104.
[5] Diodore, liv. 17, ch. 110.
[6] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. 127, ou 72 dans certaines éditions.
[7] Plutarque, ch. 131, ou 75. Diodore, liv. 17, ch. 117.

sur un lit de douleur. Afin de rendre sa dernière heure plus poignante, il lui montre la mort qui déjà l'enveloppe; car il connut qu'il mourrait [1]; et il lui fait entrevoir, avec les combats acharnés de ses généraux, le partage violent de cet empire fondé par la victoire [2].

Après sa mort, ses lieutenants devinrent rois, chacun dans son gouvernement [3]; et l'empire d'Alexandre fut, selon la prophétie de Daniel, déchiré et partagé entre des princes étrangers, à l'exclusion de ses descendants [4]. Sans entrer dans le détail des luttes, dont le résultat aboutit, ainsi que l'avait prédit le même prophète [5], à la formation de quatre royaumes, ceux d'Égypte, de Syrie, de Thrace et de Macédoine; nous suivrons dans chacun de ces États, qui s'élèvent vers les quatre vents du ciel [6], les traces de la protection que, à l'exemple du grand empire dont ils sortent, et dans la mesure de leur puissance qui est moindre, ils continueront d'accorder à la nation juive. Si parfois d'affligeants tableaux de persécution viennent nous attrister, et semblent nous avertir que le Seigneur s'est retiré de son peuple, nous apprendrons avec les Écritures qu'alors même, il manifeste sa protection d'une manière toute spéciale; que ces instants d'épreuves qui ravivent et régénèrent, sont envoyés à Israël dans des vues de miséricorde. Daniel, qui eut la claire vision de ces jours de tribulation, nous dira que du ciel doit venir la force des

[1] Machabées, liv. 1, ch. 1.
[2] Diodore, liv. 17, ch. 117.
[3] Machabées, liv. 1, ch. 1.
[4] Daniel, ch. 11, v. 4.
[5] Daniel, ch. 8.
[6] Daniel, ch. 8.

persécuteurs ; et que, quand la terre des justes aura été assez purifiée par leurs souffrances, assez ennoblie par leur patience courageuse, les tyrans seront brisés sans la main de l'homme [1]. L'histoire des Machabées nous dira leurs vaillants combats, leurs actes d'héroïsme ; et nous saurons que le Dieu des armées envoyait des guerriers célestes, afin de renforcer la troupe des défenseurs de son nom ; et qu'il soutenait du haut du ciel leur petite phalange, avec laquelle il affaiblit à jamais la puissance des ennemis de son peuple.

Domination grecque en Égypte.

An. av. J.-C. 321 à 30.

Ptolémée Soter, fils de Lagus, commence, en Égypte, la dynastie des Lagides. Persuadé de l'importance qu'avait pour lui la possession de la Syrie, de la Phénicie et de la Judée, afin de couvrir son royaume et d'en affranchir les frontières et les abords, il soumet ces pays, s'empare de Jérusalem à la faveur du jour du sabbat, et emmène cent mille habitants captifs à Alexandrie. Mais loin de marcher à la captivité, c'est aux honneurs que vont ces descendants de Joseph. Bientôt, en raison de leur fidélité, trente mille des plus distingués, investis de la confiance du roi, sont par lui chargés de la garde des places les plus importantes de ses États ; d'autres reçoivent, avec le droit de bourgeoisie, des faveurs telles, qu'elles attirent dans le royaume une

[1] Daniel, ch. 8. v. 25.

foule d'autres juifs [1]. C'est ainsi que le Seigneur conduit dans ce centre, nouvellement ouvert au négoce du monde, des membres de la nation sainte, afin qu'ils répandent, parmi les commerçants des peuples, les lumières de la vérité ; et que toute la terre connaisse la véritable voie, et les nations ; le Sauveur qui sera leur salut [2]. Bien que cette seconde puissance de l'Égypte fût, comme l'avait prédit Ézéchiel [3], moins forte que la première ; cependant le roi du midi se fortifia, et sa domination bienfaisante s'étendit sur beaucoup de pays [4], sur la Libye, la Cyrénaïque, l'Arabie, la Palestine, la plupart des provinces maritimes de l'Asie-Mineure, et plusieurs îles de la mer Égée. Cette dynastie allait répondre aux vues du Seigneur, concourir à l'accomplissement de ses desseins : voilà pourquoi il lui accorda la puissance.

Ptolémée Philadelphe, protecteur du commerce d'Alexandrie, auquel il donna une grande extension [5], construisit la fameuse tour de Pharos, dans le but d'éclairer les vaisseaux en mer. Ami des arts, il ne se montra pas moins ami des lettres. Il fit traduire en langue grecque les saintes Écritures, qu'ainsi tous les peuples purent lire et comprendre. Dans le rapport que lui faisait l'intendant de la célèbre bibliothèque du Muséum, il était dit : Ayant appris que votre Majesté a dessein de faire traduire le livre des lois qu'observent les Juifs, je ne lui dissimulerai pas

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 12 ch. 1.
[2] Psaume, 66.
[3] Ezéchiel, ch. 29, v. 14 et 15.
[4] Daniel, ch. 11, v. 5.
[5] Strabon, liv. 17.

que cela ne saurait se faire honorablement, pendant qu'un grand nombre de personnes de cette nation sont esclaves en votre royaume. Il serait digne de votre générosité de les délivrer de cette misère, puisque le même Dieu qui gouverne votre empire, et que nous adorons sous le nom de Jupiter, parce qu'il nous conserve la vie, a été, d'après les renseignements exacts qu'il m'a été donné de prendre, l'auteur des lois de ce peuple. Ainsi, puisque nulle autre nation ne rend à ce Dieu d'aussi grands honneurs, et un culte si particulier, votre piété semble vous obliger à les renvoyer libres dans leur pays. Cette demande, que j'adresse à Votre Majesté, ne vient d'aucune liaison ou alliance que j'aie avec ce peuple, mais uniquement de ma conviction que Dieu est le créateur de tous les hommes, et que leurs bonnes actions lui sont agréables [1]. A combien peut s'élever le nombre de ces esclaves, demanda le roi? Environ à cent vingt mille, répondit l'intendant. Savez-vous, reprit le roi, que ce que vous me demandez n'est pas un petit présent? Deux de ses capitaines des gardes lui dirent alors, qu'il ne pouvait rien faire de plus digne, que de reconnaître par cette action l'obligation qu'il avait à Dieu de l'avoir élevé sur le trône. Aussitôt il accorda la liberté aux Juifs; et il voulut qu'elle s'étendît à tous sans distinction; il paya lui-même la rançon de ces captifs [2]. Il y a dans cette étonnante délivrance comme une démonstration que le Très-Haut a élevé ce prince sur le trône, afin d'en faire le protecteur de son peuple.

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 12, ch. 2.
[2] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 12, ch. 2.

Ptolémée Evergète succéda à Philadelphe. Le prophète avait depuis longtemps annoncé l'avènement au trône et les exploits de ce monarque : Il sortira un rejeton de la même tige, c'est-à-dire du roi du Midi. Il viendra avec une grande armée, il entrera dans les provinces du roi du Septentrion ; il y fera de grands ravages et s'en rendra le maître. Il emmènera en Egypte des dieux captifs et des idoles taillées, et des vases précieux en or et en argent. Puis, après avoir remporté toutes sortes d'avantages sur le roi du Septentrion, il s'en retournera dans son royaume [1]. En effet, Ptolémée envahit les États du roi de Syrie qui venait de faire mourir Bérénice, sa sœur ; il se rendit maître, non seulement de la Cilicie et de la Syrie ; mais, ayant franchi l'Euphrate, il soumit tout le pays jusqu'au Tigre, et reprit le chemin de l'Égypte, emportant une quantité considérable de vases d'or et d'argent, deux mille cinq cents statues, au nombre desquelles étaient les idoles des Égyptiens, enlevées par Cambyse. En revenant de cette expédition, Ptolémée passa par Jérusalem, où il offrit au Dieu d'Israël un grand nombre de sacrifices, pour lui faire hommage des victoires qu'il venait de remporter sur son rival [2]. C'est ainsi qu'il donna visiblement au Très-Haut la préférence sur tous ces dieux qu'il allait rendre au culte de ses sujets, afin de gagner leur affection et d'en recevoir le nom de bienfaiteur. Qu'on explique, si on le peut, autrement que par l'intervention divine, ces hommages rendus solennellement au vrai Dieu, comme à l'auteur des victoires

[1] Daniel, ch. 11, v. 7, 8 et 9.

[2] Josèphe, *Contre Appion*, liv. 2, ch. 2.

obtenues, de la part d'un prince idolâtre, au moment même où il va réinstaller une foule d'idoles dans la terre d'Egypte! Qu'on explique, autrement que par l'inspiration divine, la prédiction détaillée de tous ces faits annoncés par Daniel, trois siècles avant leur accomplissement; alors que l'empire de Babylone possédait seul l'Égypte et la Syrie, et semblait affermi à jamais! Non content d'offrir de riches présents au temple de Jérusalem, et de témoigner aux Juifs toute sa bienveillance [1], ce roi pardonna au grand prêtre Onias son refus de payer le tribut de la nation, et établit son neveu Joseph, comme receveur des provinces d'Asie, avec un pouvoir considérable [2].

Ptolémée Philopator, établi sur le trône par le meurtre de son père et de sa mère, et vainqueur d'Antiochus à Raphia [3] se rendit également au temple de Jérusalem, où il offrit des sacrifices d'actions de grâces, accompagnés de dons considérables. Mais, comme il voulait pénétrer de force dans le saint des saints; Dieu, que les Juifs supplièrent avec larmes d'arrêter une semblable profanation, le frappa, sur le seuil même, d'une terreur subite; et on l'emporta à demi-mort. Il quitta la ville, le cœur plein de rage; et, rentré dans ses Etats, il se vengea de sa honte sur les Juifs d'Alexandrie, qu'il voulut contraindre d'adorer les fausses divinités [4]. La punition du ciel suivit de près: les Égyptiens, mécontents d'une paix où il abandonnait tout le fruit de sa victoire, se mirent en rébellion ouverte contre

[1] Josèphe, *Contre Appion*, liv. 2, ch. 2.
[2] Josèphe, *Antiquites judaïques*, liv. 12, ch. 4.
[3] Polybe, liv. 5, ch. 17.
[4] Rollin, *Histoire ancienne*, liv. 18, art. 1.

son autorité [1]. Bientôt il mourut, comme meurent ceux qui s'adonnent à la fois aux excès du vin et de la luxure, usé et tombant en pourriture. Il avait à peine atteint la moitié de sa carrière [2]. Ses favoris, ses créatures qui, gouvernant en son nom, dilapidaient les deniers publics, furent tués et traînés dans la rue par le peuple ; et le jeune roi, Ptolémée Épiphane, se vit placé sous la tutelle des Romains, empressés de saisir cette occasion d'intervenir dans les affaires intérieures d'un royaume qu'ils convoitaient. Devenu majeur, ce prince continua d'accorder aux Juifs la même protection que par le passé. Il gouverna avec sagesse ses États ; mais ensuite, s'étant laissé corrompre par les flatteries de ses courtisans, il tomba dans tous les excès, et périt empoisonné par les principaux de sa cour. Ptolémée Philométor, son successeur, et la reine Cléopâtre, sa femme, confièrent aux enfants d'Israël la conduite de leur royaume, et donnèrent à Dosithée, juif de nation, celle de leurs armées. C'est ainsi, remarque l'historien Josèphe, que tous ces successeurs des rois de Macédoine ont toujours extrêmement affectionné notre nation [3]. Le ciel même étendait sur elle cette efficace et constante protection, dont le trait suivant est une nouvelle preuve. Ptolémée Physcon, prince ignoble par ses vices, avait, après la mort de Philométor, disputé le trône à ses fils. Les Juifs marchèrent contre lui. Irrité de leur fidélité, il voulut tirer d'eux une vengeance éclatante, et fit exposer dans l'amphithéâtre tous les Juifs d'Alexandrie avec leurs femmes et leurs enfants. On avait

[1] Polybe, liv. 5.
[2] Polybe, liv. 5, ch .8.
[3] Josèphe, *Contre Appion*, liv. 2, ch. 2.

enivré les éléphants pour que, dans l'accès d'une fureur inaccoutumée, ils les foulassent aux pieds ; mais ces animaux, se détournant des Juifs, broyèrent les spectateurs, et, entr'autres, plusieurs amis du prince. Au même moment Physcon aperçut dans les airs un spectre terrible; sans doute l'ange des vengeances qui lui défendit de nuire aux Juifs ; et, arrêtant la persécution, le tyran se repentit de son inhumanité. L'anniversaire de cette miraculeuse délivrance était célébré, chaque année, par les Juifs d'Alexandrie [1]. Sous les autres règnes, bien que le royaume d'Alexandrie s'affaiblisse peu à peu, que la guerre civile entre les prétendants s'y perpétue, à tel point, que nous voyons Ptolémée Lathyre reprendre la démolition de Thèbes, devenue le centre des rebelles ; bien que la débauche s'asseye sur le trône, que le meurtre et la révolte l'environnent et l'agitent, comme dans tout État qui finit ; cependant la culture des lettres continue à se développer ; les Juifs sont toujours l'objet de la même bienveillance de la part des Macédoniens d'Alexandrie, pour emprunter le langage de Polybe ; parce que le Seigneur se sert de ces lettres où a été renfermé le trésor des vérités révélées, comme il se sert de ces Juifs, pour tourner les regards du genre humain vers le lieu où va bientôt se lever l'étoile de Jacob. Un instant Cléopâtre, courtisane sanguinaire, que le meurtre de ses proches, et de perfides amours ont rendue célèbre, tourne, dans le dépit d'une défaite, sa haine contre les enfants d'Israël, citoyens d'Alexandrie. Mais aussitôt César fait graver sur

[1] Josèphe, *Contre Appion*, liv. 2, ch. 2.

une colonne, comme une solennelle réparation, les nombreux priviléges accordés à ces mêmes Israélites [1].

Ces faveurs considérables accordées à des étrangers, dont les croyances religieuses sont la réfutation des absurdités du paganisme, et la conduite, une condamnation permanente de la corruption du reste des habitants; ces persécutions, providentiellement arrêtées, avec les repentirs ou les réparations dont elles sont suivies, ces soudaines délivrances de la servitude, non moins miraculeuses; cette domination des Israélites sur leurs dominateurs, et dans les armées, et dans les emplois civils, et à la cour; ces visites répétées au temple de Jérusalem, où des souverains, à la tête de leurs armées, offrent leurs actions de grâces et déposent leurs présents, à côté des sacrifices d'impétration qu'y offrent d'autres peuples, etdes présents de la reconnaissance qu'y déposent d'autres rois : tout nous annonce que les heureux jours, prédits par le prophète Zacharie, sont arrivés pour Israël : Un temps viendra, avait-il dit, où les habitants d'une multitude de villes seront assemblés. Et ils accourront; une ville dira à une autre ville : Allons, implorons la clémence du Seigneur; cherchons le Dieu des armées; je vous suivrai. Et des peuples nombreux et des nations puissantes viendront pour chercher le Dieu des armées dans Jérusalem, pour implorer la clémence du Seigneur. Et des hommes de tous les pays, saisissant le bord de la robe du Juif, lui diront : Nous vous accompagnerons; car nous avons appris que Dieu est avec vous [2]. Oui, le Seigneur est avec

[1] Josèphe, *Contre Appion*, l. 2, ch. 2. *Antiquités judaïques* liv. 14, ch. 17.
[2] Zacharie, ch. 8.

le Juif, qui répand la lumière de la pure doctrine, et la connaissance du vrai culte, jusqu'aux extrémités de la terre. Des prodiges sont opérés pour sa délivrance. Les princes lui sont rendus propices, à mesure qu'ils se succèdent; et, au sein des multitudes, l'esprit de bienveillance est maintenu en sa faveur; car il est le mandataire d'une sublime mission. Et, quand le rôle de l'empire protecteur sera terminé par la naissance du Désiré des nations, et qu'au même instant le trône des Ptolémées croulera, Dieu saura conserver encore quelque temps, de la part des nouveaux dominateurs de l'Égypte, une protection, à l'ombre de laquelle Marie et Joseph viendront, avec le divin Enfant, passer les années de leur exil. Il saura, au milieu des bouleversements et des commotions politiques, rendre florissante une école où viendront se former, nous l'avons vu, les Athanase, les Origène, les Clément et tous les illustres défenseurs du Catholicisme.

Domination grecque en Syrie.

An. av. J.-C. 321 à 64.

Les rois d'Asie traitèrent aussi les Juifs avec grand honneur : Séleucus Nicator, autre successeur d'Alexandre et fondateur de la dynastie des Séleucides, leur accorda dans le royaume de Syrie, comme aux Macédoniens et aux Grecs, le droit de bourgeoisie, dans toutes les villes qu'il bâtit: à Séleucie, à Laodicée, même à Antioche, sa capitale [1],

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 12, ch. 3.

où, par un secret dessein du ciel, autant de juifs s'établirent qu'à Alexandrie. C'était un second centre de population et de commerce, il fallait que la doctrine de la vérité y pénétrât aussi ; que le vrai Dieu y eût ses adorateurs, le Messie, ses prophètes. Les conquêtes de la Babylonie, de la Perse, de la Bactriane, de l'Hircanie d'abord ; celles de la Cilicie sur Démétrius ; de l'Asie-Mineure, de la Phrygie, sur Lysimaque ensuite, étendent la domination de Séleucus, de l'Indus à l'Euphrate. Récompenses de sa douceur et de son équitable administration, et, sans nul doute, de la protection qu'il accorde au peuple élu, ces conquêtes, lui-même le reconnaît, sont plutôt un présent du Seigneur, que l'œuvre de sa bravoure [1]. Hélas ! il ignore, quand il s'apprête à y placer son bonheur, qu'il va être un nouvel exemple de la fragilité humaine. Au moment où il se glorifie de survivre seul à tous les généraux d'Alexandre, il tombe sous le poignard d'un misérable, qu'il a comblé de bienfaits [2]. Antiochus Soter, son fils, complètement défait dans une injuste aggression du royaume de Pergame ; et Antiochus Théos, honoré de ce nom par les Milésiens qu'il délivre de la tyrannie, ne font, pour ainsi dire, que passer sur le trône ; néanmoins ils continuent d'accorder aux Juifs les mêmes faveurs dans toute l'étendue de leurs États [3].

Aussi longtemps qu'Antiochus le Grand est en guerre avec les Ptolémées, la Judée, alternativement envahie par les deux armées, ressemble à un navire battu des flots. Mais lorsqu'elle lui est assujettie par la victoire, il

[1] Justin liv. 17, ch. 2.
[2] Justin, liv. 17, ch. 2.
[3] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 12, ch. 3.

s'empresse de rendre cet arrêt favorable à la religion et à la liberté du peuple juif : Nous ordonnons qu'il soit donné vingt mille pièces d'argent, afin d'acheter des victimes pour les sacrifices, du vin, de l'huile et de l'encens pour l'usage du culte. Nous voulons qu'on fournisse à ce peuple tout ce qui sera nécessaire aux réparations de son temple ; et que les bois, tirés à cet effet des provinces voisines du mont Liban, ainsi que les autres matériaux, ne soient soumis à aucuu péage ; nous permettons aux Juifs de vivre selon leurs lois et leurs coutumes ; nous exemptons leurs magistrats, leurs sacrificateurs et leurs lévites de toute charge ; et, afin que la ville de Jérusalem soit plus promptement repeuplée, nous exemptons ses habitants de tout tribut durant trois ans. Nous voulons, de plus, qne tous les citoyens qui sont retenus en esclavage soient mis en liberté avec leurs enfants, et rétablis dans tous leurs biens. Suivent une foule de prescriptions pour garantir la sainteté du temple contre toute profanation, assurer l'exécution entière des lois de Moïse : nul étranger ne pourra entrer dans le temple ; nul ne pourra introduire dans Jérusalem les animaux réputés immondes [1]. Ces détails suffisent, remarque Josèphe, pour faire connaître quelle a été l'affection d'Antiochus le Grand pour la nation juive. C'est ainsi que le Seigueur livre la Judée à ce puissant souverain, afin qu'il y répare les maux sans nombre qu'y a causés la persécution de Ptolémée Philopator ; et, afin qu'il soit plus évident que c'est pour ce seul motif que le Seigneur lui

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 12, ch. 3.

a confié l'héritage de Jacob, aussitôt que la ville sainte est repeuplée et le temple réparé, le vainqueur de Philopator rend cette province à son fils, Ptolémée Épiphane, favorable aux Juifs. Assurément, Celui qui mène tous les évènements à ses fins, dirigeait ce monarque, fameux, plus tard, par son impiété, dans l'éclatante protection qu'il accorda, nous ne disons pas au peuple dont il a reçu l'aide, mais au culte qui condamne celui de ses sujets. Qui ne voit la main de Dieu dans cette réparation du temple, dans ce soin de pourvoir à l'entretien d'un culte où tout est figure, dit saint Paul; dans cette attention d'un païen à défendre la sainteté du sanctuaire; et dans ces ordres donnés pour la complète observation de la loi mosaïque, parmi le peuple auquel elle fut divinement prescrite? Ce serait nier que le Tout-Puissant est le suprême arbitre des batailles, que de chercher ailleurs les causes des triomphes du vainqueur de l'Asie, prédits en ces termes par Daniel: Le roi de l'Aquilon assemblera ses guerriers et prendra les villes fortes....; il fera tout selon ses désirs, et nul ne subsistera devant sa face. Il s'élèvera dans la gloire, et la terre sera en sa puissance... Il se tournera contre les îles, et en prendra plusieurs; mais, revenu dans la terre de son empire, il se heurtera, tombera et disparaîtra dans l'ignominie [1]. Dieu conduisit ce nouveau Cyrus au travers de la Célé-Syrie, de la Médie, de l'Hyrcanie, de la Bactriane, de l'Asie-Mineure, de l'Arachosie, de la Carmanie, de la Drangiane, de la Mésopotamie, de la Perse [2], la plupart, provinces révoltées ou

[1] Daniel, ch. 11.
[2] Polybe, liv. 11, frag. 17.

usurpées ; c'est à dire au travers de tous les pays où il y avait quelque membre de la nation sainte à délivrer ou à protéger, de la Scythie à l'Inde. Le conquérant passa ensuite, conformément à la prédiction du prophète, dans les îles de la Grèce. Mais bientôt, vaincu à Magnésie par les Romains, il périt assommé par les habitants d'Élymaïde, dont il pillait le temple, pour acquitter le tribut que lui avaient imposé ses vainqueurs [1].

Séleucus Philopator, héritier de sa couronne, bien qu'accablé du lourd tribut de douze mille talents, imposé par les Romains [2], continua de fournir aux Juifs sur les revenus de son domaine, tout ce qui était nécessaire pour le ministère des sacrifices. Mais, trompé dans la suite par la perfidie de l'un d'eux, il envoya Héliodore, avec ordre d'enlever les trésors du temple, dépôts sacrés des familles, ou sommes destinées à la subsistance des veuves et orphelins. Ici, laissons parler l'Historien sacré, il nous apprendra avec quel soin le Seigneur veillait à la garde de son sanctuaire. Lorsque la ville de Jérusalem, alors dans une paix profonde, eut appris le sujet de l'arrivée du ministre du roi, elle fut plongée dans la crainte et l'effroi. Les prêtres, avec leurs robes sacerdotales, se prosternèrent devant l'autel, suppliant le Dieu du ciel qui a fait la loi sur les dépôts, de défendre les trésors confiés à son temple. La tristesse répandue autour du grand prêtre Onias, et l'horreur dont il paraissait saisi lui-même, montraient quelle était l'affliction de son âme. Les habitants

[1] Justin, liv. 32, ch. 2.
[2] Polybe, liv. 21, frag. 13.

accouraient en foule de leurs maisons, conjurant le Seigneur par des prières publiques de ne pas permettre que le sanctuaire fût exposé au mépris. Les femmes, couvertes de cilices, remplissaient les places publiques, et priaient, en tendant les bras vers le ciel. L'attente de cette multitude confuse formait un spectable lamentable. Cependant Héliodore, entré dans le temple, arrivait, entouré de ses gardes, à la porte du trésor. Mais la force du Tout-Puissant se manifesta alors, par des signes sensibles : ceux qui accompagnaient Héliodore, renversés par une vertu divine, furent subitement frappés d'épouvante ; car un cheval leur apparut, couvert d'ornements magnifiques, et monté par un cavalier redoutable, portant des armes d'or. Deux autres jeunes hommes parurent en même temps, pleins de force et de beauté, brillants de gloire et richement vêtus ; et, debout près d'Héliodore, ils le flagellaient sans relâche. On l'emporta à demi-mort du temple, qui retentissait des cris de joie et d'allégresse du peuple témoin de la puissance du Seigneur. Ce ministre, guéri de ses blessures par les prières d'Onias, offrit un sacrifice d'action de grâces, et s'en retourna à sa cour rendre témoignage des œuvres merveilleuses du grand Dieu. Si vous avez, dit-il au roi, quelque ennemi de votre couronne, envoyez-le en ce lieu, vous le reverrez, déchiré de coups, si toutefois il revient vivant : car celui qui habite dans les cieux est lui-même le protecteur de ce temple. Il frappe et il perd ceux qui s'y introduisent pour faire le mal [1].

Avec l'avènement d'Antiochus Épimane, autre fils du

[1] Machabées, liv. 2, ch. 3.

grand Antiochus, commença pour les Juifs l'ère des persécutions. Dieu voulait, pour emprunter le langage du prophète, perdre ceux qui avaient abandonné l'alliance du sanctuaire; il voulait en même temps épurer de plus en plus la vertu de ses justes, à mesure que les temps du Messie approchaient [1]. Voilà pourquoi le roi de Syrie, revenant dans son royaume avec les richesses de l'Égypte, par lui soumise, tourna ses armes contre l'alliance sainte. Ayant pris d'assaut Jérusalem, il y exerça d'horribles cruautés, pilla la ville et le temple, dont il emporta l'autel d'or, le chandelier à sept branches, et les vases précieux; puis s'en retourner à Antioche, chargé des dépouilles d'Israël, laissant la Judée plongée dans la tristesse : les jeunes gens étaient abattus; les veillards gémissaient, et un deuil immense couvrait la terre de Judée [2]. Comme ce roi insensé avait envahi une seconde fois l'Égypte, et qu'il employait tout ensemble la force et la perfidie, pour la réduire entièrement sous sa puissance; les ambassadeurs Romains, appelés par Philométor, allèrent â sa rencontre lorsqu'il s'avançait pour mettre le siége devant Alexandrie. Popilius lui signifia l'ordre du sénat de se retirer d'un royaume que Rome avait pris sous sa protection; et, comme il différait de répondre : traçant avec la baguette qu'il tenait à la main un cercle autour d'Antiochus, le romain lui dit : Rendez réponse au sénat, avant de sortir de ce cercle. Le roi courba lâchement la tête et dévora l'affront; mais, outré de dépit, il alla décharger tout le poids de sa colère sur les

[1] Daniel, ch. 11, v. 30 et 35.
[2] Machàbées, liv. 1, ch. 1

Juifs. Il envoya d'abord Apollonius, son général, avec un détachement de troupes, massacrer le peuple réuni dans les synagogues de Jérusalem, mettre le feu à divers endroits de la ville, en démolir une partie des maisons et des murs, et souiller les abords du temple des membres sanglants des fidèles qui s'y rendaient pour prier. Des autels furent dressés pour le culte des idoles; les coutumes des Gentils furent imposées, la loi sainte abolie, et les livres sacrés jetés au feu; les observances idolâtriques devinrent obligatoires. En ces jours-là, il y eut une grande affliction dans la cité de Sion, le sanctuaire fut désolé comme le désert, le sacrifice perpétuel cessa, et l'abomination de la désolation régna dans le saint des saints [1]. Bientôt, arrivant lui-même dans la capitale de la Judée, Antiochus s'efforça d'éteindre dans le sang de ses adorateurs le culte du vrai Dieu. Il frappa les saints d'Israël; et ces étoiles du ciel, comme les avait appelés Daniel, furent foulées aux pieds, et la persécution s'étendit au-delà de ce qu'on peut se figurer [2]. Alors Éléazar, vénérable vieillard de quatre-vingt-dix ans, refusant de manger des viandes défendues, fut traîné au supplice; la courageuse mère des Machabées avec ses sept fils bravèrent les tortures du tyran, et préférèrent une mort glorieuse à une lâche apostasie. Alors des enfants furent pendus au cou de leurs mères, des femmes qui avaient circoncis leurs nouveaux-nés furent égorgées sur les cadavres de leurs maris; des familles entières tombèrent sous le glaive. L'idole abominable de la désolation fut élevée

[1] Daniel, ch. 11, v. 31.
[2] Daniel, ch. 8, v. 10 et 24.

sur l'autel du Dieu vivant, et le temple rempli de dissolutions [1] !

L'esprit du mal déchaîna alors contre les justes, contre les choses sacrées, les mêmes fureurs qu'il a toujours déployées depuis, dans toutes les autres persécutions ; et, selon l'observation de l'Écrivain inspiré, Antiochus dont l'esprit était aliéné, ne considérait pas que Dieu faisait, pour un peu de temps, éclater sa colère contre les habitants de cette ville, à cause de leurs péchés ; et qu'ainsi la profanation avait pu s'approcher du temple, toujours associé aux maux, comme aux biens de la nation. Sans cela, ce Temple eût été couvert, comme précédemment, d'une miraculeuse protection. Quand le Seigneur se réconciliera avec son peuple, il rendra à ce sanctuaire toute sa gloire. En attendant, le profanateur ne jouit pas longtemps du prix de sa scélératesse. Vaincu par Judas Machabée, au milieu de ses incursions dévastatrices au sein de la Palestine, il se retira honteusement ; mais la vengeance céleste le poursuivait. Par une juste punition, une douleur cruelle et d'affreux tourments déchirèrent ses entrailles, comme il avait déchiré celles des martyrs. Ne respirant que meurtres et carnage contre les Juifs, il commanda qu'on précipitât sa marche. Mais pendant sa course rapide il tomba de son char, son corps fut froissé et ses membres meurtris. Et celui qui croyait, dans son orgueil insensé, pouvoir commander aux flots de la mer et peser dans une balance les plus hautes montagnes, se trouva humilié jusqu'à terre, porté mou-

[1] Machabées, liv. 1, ch. 1, liv .2, ch. 4 à 8; Josèphe, *Martyre des Machabées.*

rant dans une litière, attestant publiquement la toute-puissance du Très-Haut qui se manifestait en lui. Des vers sortaient de son corps comme d'une source, et sa chair tombait en lambeaux de pourriture avec une infection insupportable à son armée. Dans cet état, il se ressouvint du Dieu qu'il avait persécuté, et laissa échapper cet aveu : Il est juste que l'homme soit soumis au Très-Haut, et que celui qui est mortel ne s'égale pas au Dieu souverain. Cet impie sollicitait un pardon qu'il ne devait pas obtenir : car un inexorable jugement pesait sur lui. Il promit aux Juifs de rétablir leur nation et leur temple, les pria d'implorer en sa faveur la clémence de leur Dieu. Mais cet homicide blasphémateur mourut sur une terre étrangère, d'une mort misérable [1].

Sous son fils Antiochus Eupator, Judas Machabée, à la tête de ses vaillants guerriers, reprit, avec l'aide du Seigneur, la cité et le temple. Il démolit les simulacres des idoles ; et, ayant purifié le temple, il releva l'autel saint et y offrit des sacrifices. Puis, prosterné le visage contre terre, il supplia le Seigneur de ne plus permettre que son peuple tombât dans de tels maux ; et, s'il l'offensait encore, de ne plus le livrer entre les mains des étrangers. Après huit jours, passés dans une allégresse d'autant plus vive, que peu auparavant ils avaient célébré la fête des tabernacles dans les antres des rochers, les Israélites marchèrent de nouveau au combat contre l'un des généraux du roi. Au fort de la bataille, cinq guerriers apparurent aux Syriens, combattant du haut

[1] Machabées, liv. 2, ch. 8 et 9. Voir aussi Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 12, ch. 13.

du ciel en faveur des Juifs. Deux préservaient Machabée des traits lancés contre lui, tandis qu'ils accablaient ses adversaires du feu de la foudre. Vingt mille ennemis périrent. Lysias, ministre d'Eupator, irrité de cette défaite, s'avança à son tour avec une formidable armée. Judas, avec sa troupe, pria le Dieu des combats d'envoyer son ange pour protéger Israël. Comme il s'avançait au secours de la forteresse de Bethsura, assiégée, un cavalier, revêtu d'une robe éblouissante de blancheur, et agitant une lance d'or, parut devant eux. Alors, pleins de confiance dans ce secours céleste, ils s'élancèrent comme des lions sur leurs ennemis, en tuèrent onze mille, et réduisirent le reste à solliciter la paix qui fut conclue avec la clause que les Juifs auraient la possession de leur temple assurée pour toujours, et vivraient selon les lois de leurs pères. Cette alliance, qui rétablissait la nation Juive dans ses droits et ses prérogatives, et, reconstituant son indépendance, la replaçait sous l'autorité du Seigneur, dont elle devait continuer de préparer les voies, fut ratifiée par les représentants du peuple romain. Des combats vinrent la troubler encore : dans une invasion, conduite par Timothée, les Syriens perdirent vingt-cinq mille hommes. Dans un engagement avec Gorgias, pareillement vaincu, un petit nombre de Juifs périrent ; mais, quand ils furent dépouillés, on reconnut que le Seigneur les avait livrés à la mort, parce qu'ils portaient sur eux des offrandes sacriléges, celles des idoles. A la suite de ces victoires, Machabée envoya à Jérusalem douze mille drachmes d'argent pris sur le butin, afin d'offrir un sacrifice pour les péchés des morts. Il pensait avec sagesse touchant la résurrection; il considérait que ceux qui s'étaient endormis dans la piété

avaient une récompense précieuse en réserve ; et que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés [1]. Sous le poids de ces défaites successives, Eupator envahit lui-même la Judée avec une armée formidable. Mais, ayant perdu plusieurs mille hommes, et apprenant la révolte de son intendant général, il se hâta de ratifier le traité de paix conclu avec les Juifs, et alla offrir des sacrifices en leur Temple, afin de se rendre Dieu propice. C'est ainsi que le Seigneur, invoqué par son peuple, tournait tous les évènements en sa faveur, affaiblissant d'une part ses ennemis ; et, de l'autre, rendant à Israël son prestige et sa gloire [2].

Lorsque Démétrius se fut assis, par le meurtre, sur le trône d'Antiochus Eupator, il envoya Nicanor soumettre la Judée. Les Juifs, incorporés de force dans son armée, lui représentèrent que le Dieu du ciel commande de garder le septième jour ; ce chef ne s'obstina pas moins à attaquer la troupe juive, le jour du sabbat ; il prononça même, avec un geste de menace, une parole de malédiction contre le temple. Mais Judas Machabée, exhortant les siens à placer leur espoir dans le Seigneur, et leur rappelant qu'ils allaient combattre pour la défense de leurs lois et de leur sanctuaire, engagea la bataille : tandis qu'ils combattaient des mains, ils priaient en leur cœur. Ils ne tuèrent pas moins de trente-cinq mille hommes. La main que Nicanor avait étendue contre le temple, et sa tête qui avait blasphémé contre le jour saint, furent attachées au haut de la forteresse de

[1] Machabées, liv. 2, ch. 12.

[2] Machabées, liv. 2, ch. 13. Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 12, ch. 15.

Sion, en témoignage du secours divin. Et tout le peuple rendit grâces au Seigneur, disant : Béni soit Celui qui a gardé son sanctuaire. Une solennité fut établie pour rappeler, chaque année, le jour de cette mémorable victoire [1]. La terre d'Israël se reposa pendant un petit nombre de jours. Alors le roi envoya, sous le commandement de Bacchide, de nouvelles armées destinées à l'asservir ; mais elles rencontrèrent pareillement la flétrissure de honteuses défaites. Les forces que Démétrius, fils du premier, opposa aux Juifs, sous les ordres d'Apollonius, essuyèrent les mêmes revers. Peu de temps après, ce roi de Syrie, vainqueur de l'usurpateur Alexandre Balas, écrivit cette lettre : Ayant résolu de faire du bien à la nation juive, nous déclarons la Judée indépendante, et nous la dispensons de tout tribut à jamais. Jonathas le remercia, en soumettant les habitants d'Antioche, révoltés contre lui. Cent mille rebelles furent tués, et cette capitale, en partie incendiée. Bientôt, Démétrius, entraîné par la débauche à la violation de sa parole, se trouva détrôné par Antiochus, fils d'Alexandre. Tryphon, qui l'avait placé sur le trône, ayant pris Jonathas dans Ptolémaïde, où il l'avait attiré sous un faux semblant d'amitié, et l'ayant ensuite fait périr, envahit à son tour la Judée, à la tête d'une grande armée ; mais Simon Machabée le força de se retirer. On proclama de nouveau sur la montagne de Sion l'indépendance de la Judée, et la terre d'Israël goûta les douceurs d'une paix prospère. Inutilement Antiochus Sidète, après avoir chassé du trône l'usurpateur

[1] Machabées, liv. 2, ch. 15. Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 12, ch. 17.

Tryphon, meurtrier de son pupille, s'efforça-t-il de la troubler ; Jean Machabée mit en fuite Cendébéus, son général. Après cette invasion qui, bien que répétée, tourna en faveur des Juifs, l'histoire ne nous offre plus que deux interventions armées : l'une pour protéger le peuple contre les vengeances d'Alexandre, fils de Jean Machabée ; l'autre pour le punir de ses cruautés à l'égard de ses sujets [1].

Nous avons rapporté en détail ce qui regarde la domination grecque en Asie, parce que ces continuels démêlés avec la nation hebraïque sont la meilleure preuve que cette domination n'a existé qu'en faveur du peuple élu. Protecteur constant de ce peuple, pendant la première partie de sa durée, le royaume de Syrie ne devint persécuteur, que pour s'affaiblir dans une foule de défaites successives, qui sont, pour la Judée, l'occasion de reconquérir toujours une liberté plus entière. Quand ensuite, redevenue florissante, elle peut compter sur le puissant appui de la République romaine [2] ; que Rome a écrit à tous les gouvernements voisins, ainsi qu'à toutes les provinces limitrophes, qu'elle la prend sous sa haute protection [3] ; le royaume de Syrie, plutôt nuisible qu'utile, s'éteint peu à peu, sous ses derniers Antiochus, dans la sédition des sujets, le meurtre ou le bannissement des souverains et la guerre civile entre les compétiteurs. En présence de ces déchirements intérieurs, de ces révolutions qui se succèdent avec rapidité, de ces trônes qui s'élèvent sur des débris de trônes brisés, et de tous ces monarques uniquement célèbres par leurs usurpa-

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 13, ch. 22 et 23.
[2] Machabées, liv. 1, ch. 14, v. 18.
[3] Machabées, liv. 1, ch. 15, v. 19, 22 et suiv.

tions ou par leurs débauches, rois d'un jour qui terminent l'ère des Séleucides ; en présence des démêlés sans nombre, des batailles sanglantes et des lointaines conquêtes qui l'ont commencée ; devant les continuels envahissements de la Judée, et les défaites successives qui ont marqué le milieu de cette ère : la raison, livrée à ses propres lumières, hésite, incertaine sur les causes. Elle vous parlera bien, avec un historien, de jalousie de puissance, de crainte, de funeste habitude de rivalité [1] ; elle vous présentera ces causes secondes comme les véritables motifs des conquêtes ; ailleurs elle rejettera les revers sur les fautes, sur les malheurs, sur les jugements de la fortune [2] ; mais le pourquoi de tous ces évènements si divers, qui se succèdent dans le court espace de deux cent cinquante ans, cette raison humaine ne vous le donnera pas, parce qu'elle s'obstine à écrire l'histoire sans ouvrir le livre qui nous révèle, avec les récits les plus véridiques, les secrets cachés des destinées de l'humanité. Au lieu de nous entretenir d'insignifiants débats et parfois d'épisodes incestueux [3], en glissant rapidement sur la plus cruelle des persécutions, et même en taisant cette immense lutte contre les Machabées, où la Syrie voit tomber à la fois, sur les champs de bataille, vingt, trente et jusqu'à près de quarante mille de ses guerriers ; si l'historien avait demandé aux pages inspirées de la Bible leurs enseignements élevés, il eût appris que ces conquêtes, dont le résultat fut d'asseoir, au nord et au midi de la Judée, deux puissants royaumes, avaient pour fin d'assurer une protec-

[1] Burette, *Histoire ancienne*, t. 3, *des Séleucides*, ch. 1, part. 1.
[2] Burette, *Histoire ancienne, Séleucides*, t. 3, ch. 1, part. 3 et 4.
[3] Burette, *Histoire ancienne des Séleucides*, t. 3, part. 1.

tion efficace aux enfants d'Israël, pendant qu'ils se faisaient au loin les hérаults de l'avènement du Messie. Il eût appris que ces envahissements de l'héritage sacré, loin de tourner à sa perte, confirment son indépendance et aguerrissent ses défenseurs, en proportion qu'ils affaiblissent leurs ennemis. Il eût appris que ces guerres intestines, au centre même de la Syrie, achèvent de conduire à sa ruine une puissance qui, depuis Antiochus l'Insensé, s'en prend, dans chacune de ses expéditions, au temple du vrai Dieu, et au culte de la sainte Sion, où doit descendre le salut et le Saint qui inaugurera le règne du Seigneur [1].

Vices, causes de la décadence de la Grèce.

Le dernier des royaumes formés du démembrement du grand empire, (car celui de Thrace fut enclavé dans les autres au bout de peu d'années), le royaume de Macédoine, semble n'avoir subsisté que pour nous faire assister à la décadence de la Grèce. Plusieurs vices, en se développant, l'avaient progressivement amenée. Le premier était un vice de constitution. De même que les hommes, d'après l'enseignement de la science, apportent en naissant le germe de la maladie qui leur donnera un jour la mort, de même la constitution de cet État renfermait des germes de décomposition future. C'était, d'une part à Lacédémone, la communauté des repas, l'abolition de la vie de famille : violation du droit naturel, qui ôtait à l'existence ses charmes, et

[1] Abdias, chapitre unique, v. 17 et 21.

donnait au caractère quelque chose de sauvage ; la destruction de l'autorité paternelle, trop favorable à l'indépendance; l'obligation du rapt, imposée aux jeunes gens, et celle de la rapine, destructive de toute idée de justice [1] ; la prohibition de tout autre art que celui des armes, qui avait pour conséquence, non seulement d'abrutir la plupart des facultés intellectuelles, mais de pousser à des guerres, à des envahissements sans fin : ensemble d'institutions qui tendaient, dit Aristote, à détruire la république [2]. C'étaient, d'autre part à Athènes, le trop grand pouvoir accordé au peuple, qui souvent en abuse pour former des factions ou condamner l'innocence ; la trop complète liberté, bientôt dégénérée en une licence effrénée et en une anarchie pleine de troubles [3]. C'étaient encore, à Sparte, la loi qui condamnait à mort les enfants faibles à leur naissance, comme si un corps ne pouvait point se développer en grandissant : loi cruelle qui frappait des milliers d'enfants à la fois, et arrêtait sans cesse l'accroissement de la population ; la loi qui interdisait le travail manuel : loi contraire aux prescriptions divines, obstacle permanent à la prospérité publique ; la loi qui parquait pêle-mêle, le plus souvent sans vêtements et comme des bêtes, les enfants des deux sexes dans un même gymnase [4] : loi contraire à la morale, et qui fit des Spartiates des hommes sans mœurs, et de leurs femmes les plus débauchées de la Grèce [5]. Ces vices ne contribuèrent pas peu, dit

[1] Plutarque, *Vie de Lycurgue*.
[2] Aristote. *Politique*, liv. 2, ch. 1.
[3] Aristote, *Politique*, liv. 3, ch. 8.
[4] Plutarque, *Vie de Lycurgue*.
[5] Aristote, *Politique*, liv. 2, ch. 6.

Aristote, à la décadence de la Laconie. C'étaient aussi, à Athènes, les règlements qui sacrifiaient à la patrie l'individu et la famille : l'un et l'autre devant, au contraire, trouver dans une constitution d'État conforme au droit naturel, une égale protection contre l'arbitraire, et d'injustes confiscations ; les règlements qui autorisaient l'adultère [1], et ouvraient la voie à tant de désordres moraux ; les règlements qui, aux fêtes des Dieux, autorisaient des débauches, tantôt secrètes, tantôt publiques, sources d'infamies et de dégradations. C'étaient enfin, dans les deux États, l'exposition publique des enfants dans les rues et sur les places ; la proclamation des droits absolus de vie et de mort du maître sur l'esclave [2] ; et la mise en pratique de ce principe que tout prisonnier de guerre devait tomber dans la servitude : il en résulta que la Grèce était remplie d'esclaves, causes perpétuelles de troubles, au témoignage d'Aristote [3].

Rien de révoltant comme les conséquences de tous ces vices de constitution, sottement admirés, pour la plupart, par l'auteur du voyage du jeune Anacharsis [4]. On vit tour à tour, nous l'avons dit, Aristide banni pour sa justice, et Agésilas condamné à une amende, pour s'être attaché les cœurs de ses sujets ; des mères blâmées, pour avoir versé des larmes sur la mort de leurs enfants, et d'autres, félicitées d'avoir renié un fils revenu du combat sans son bouclier. On vit une ville couronner de fleurs les Ilôtes, qui l'avaient sauvée, puis les égorger ; ou bien encore, publier, de temps

[1] Plutarque, *Vie de Solon.*
[2] Plutarque, *Vies de Lycurgue et de Solon.*
[3] Aristote, *Politique*, liv. 2, ch. 6.
[4] Ch. 41 et suiv.

à autre, une chasse aux esclaves, lorsqu'ils étaient trop multipliés ; une autre ville, condamner à mort ses généraux vaincus, ou violer le droit des gens, non seulement à l'égard des Perses, mais même envers ses propres alliés. Les annales de la Grèce ont consigné tous ces faits qui l'ont, les uns déconsidérée, les autres, affaiblie, tous, corrompue et dégradée.

Aux lois funestes des législateurs, vinrent se joindre, pour mener la nation à sa ruine, les pernicieuses doctrines des philosophes. Platon, malgré l'excellence de ses leçons, ne laisse pas que de donner parfois des conseils d'autant plus dangereux qu'ils émanent d'un auteur plus grave, et qui durent produire un mal immense au sein d'une jeunesse portée à accueillir ce qui favorisait ses penchants. Il faut se garder, dit-il, de parler aux jeunes gens et aux hommes libres des tourments de l'autre vie ; en conséquence il propose de retrancher des œuvres d'Homère tous les passages qui y ont trait[1]. Otant ainsi à la morale sa principale sanction, il lâche la bride à tous les vices, à tous les crimes secrets. Plus loin, il permet le mensonge aux magistrats, pour tromper l'ennemi ou le citoyen, dans l'intérêt général, il est vrai ; mais la porte n'en est pas moins ouverte à toutes les tromperies, à toutes les fourberies capables, comme lui-même l'avoue, de perdre un État, quand les actions répondent aux paroles[2]. En bannissant de sa république la compassion non seulement pour l'infortune, mais pour l'infirme et pour l'indigent, qu'il considère, le

[1] Platon, *République*, liv. 3.
[2] Platon, *République*, liv. 3.

premier comme un inutile fardeau, le second, comme un être nuisible [1] ; il encourage cette insensibilité froide, ces cruautés barbares sous lesquelles ont tant gémi les sociétés païennes. Ailleurs, Platon établit la prétendue obligation que les femmes s'exercent à la gymnastique avec les guerriers, sans autre vêtement que leur pudeur ; qu'elles soient communes à tous les hommes et qu'aucune n'habite en particulier avec un d'eux. Il propose ensuite que les enfants, nés de cette promiscuité, soient communs à tous ; soient élevés sans connaître leurs parents, et que les mères n'aient de rapports avec leur progéniture que pour l'allaiter, quand elles seront conduites au bercail [2]. Continuant jusqu'au bout son ignoble système, basé sur cette affirmation que l'utile c'est l'honnête, il conseille la prostitution, l'avortement , l'infanticide. Puis il termine par l'établissement du socialisme à l'aide de la communauté des maisons et des biens , et par la sanction légale de l'esclavage [3]. On comprend les désordres affreux que durent engendrer dans la société grecque de telles leçons, données publiquement à une nombreuse jeunesse par le plus illustre de ses sages, après Socrate, et propagées par de nombreux disciples ; et quel débordement de vices infâmes elles durent provoquer !

Que l'on ne se figure pas que ces déplorables aberrations de l'orgueil humain ne formaient qu'une rare exception ; Aristote, si réputé pour la droiture de son raisonnement, si admirable par les principes qu'il développe dans sa Poli-

[1] Platon, *République*, liv. 4 et 5.
[2] Platon, *République*, liv. 5.
[3] Platon, *République*, liv. 5.

tique, bien supérieure à celle de Platon, appelle l'esclave la propriété animée du maître, son instrument de travail [1]. Il ordonne l'exposition des nouveaux-nés dont le corps a quelque imperfection ; il veut qu'on limite par l'avortement le trop grand développement des populations, et permet la prostitution jusqu'au jour du mariage [2]. Que dire des autres chefs de ces fameuses sectes, dont les unes, comme celle de Pyrrhon, niaient le vice et la vertu, les autres, comme celle de Zénon, croyaient à la fatalité ? Est-ce qu'Aristippe ne plaçait point le souverain bien dans la volupté du corps ? [3]. N'est-ce point dans un jardin d'Athènes qu'Épicure enseignait que toutes les facultés de l'homme doivent se rapporter à un but unique : éviter la peine, et se procurer le plaisir ? N'est-ce point au centre de la Grèce, qu'Antisthène déclarait que la vertu consiste dans la sauvage exaltation de l'égoïsme [4] ; et que les disciples de Diogène soutenaient et pratiquaient en public le vice que l'apôtre défend de nommer [5] ? A mesure que se consomme la décadence qu'elles provoquent, les quatre grandes écoles de philosophie tombent elles-mêmes dans une phase de dégénération. Le stoïcisme se dissout ; sa doctrine est trop relevée déjà pour cette société qui a placé ses jouissances dans la matière. L'épicuréisme fait, en se couronnant de fleurs et d'immondices, les funérailles de l'intelligence. Le péripatétisme n'est plus qu'un instrument de disputes, pour

[1] Aristote, *Politique*, liv. 1, ch. 2.
[2] Aristote. *Politique*, liv. 7, ch. 14 et 15.
[3] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. 18, ch. 41.
[4] Mgr de Salinis, *Histoire de la philosophie grecque.*
[5] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. 14, ch. 20.

tous ces citoyens désœuvrés ; et le platonisme fait du doute la pierre angulaire de l'esprit humain, parce que le doute est le propre des consciences coupables [1]. Que pouvait produire une semblable philosophie, sinon ce qu'elle a produit, depuis qu'on l'a ressuscitée : une complète dissolution dans les mœurs, le goût immodéré des plaisirs, l'abandon de la chose publique, la défaite et la servitude ? C'est ce qui précisément eut lieu à partir du règne de Philippe.

Une autre cause de décadence se rencontre dans le culte idolâtrique. Passionnée pour les belles-lettres et les arts, la Grèce leur construisit des temples, elle leur rendit des hommages divins sous les traits d'Apollon et de Minerve, le Dieu de la poésie et la déesse de la sculpture. Ce n'était point assez pour son admiration, il fallait accorder les honneurs de l'apothéose à tout l'ordre moral. Chacune des facultés humaines qui concourent à composer un chef-d'œuvre : la mémoire qui en rassemble les éléments, l'imagination qui les développe ; le génie qui les féconde et les anime ; le jugement qui les coordonne, furent également divinisés sous les noms des neuf muses. Cette nation en vint, dans son fol enthousiasme, à déifier les sites de la nature, les aspects du ciel que reproduisaient ses peintres; les sentiments que mettaient en scène ses poètes ; les grands hommes dont ses orateurs et ses écrivains retraçaient les actions mémorables. On rencontrait à chaque pas, chez elle, des autels à la Terre, aux Bois, à l'Aurore, aux Ténèbres, à la Peur, à la Discorde, à la Clémence, aux premiers législateurs et aux premiers monarques.

[1] Voir Mgr de Salinis, *Histoire de la philosophie ; Philosophie grecque*, 2e période, observations générales.

L'image de la divinité, cette image qui rappelle l'infinie grandeur jointe à l'infinie sainteté, le Grec l'a traînée dans la boue du vice. Il a cherché à tout prix à mettre du scandale dans la vie de ses Dieux, afin de s'autoriser ensuite de leurs exemples [1]; et les actes de leur existence n'ont plus été qu'une longue suite d'intrigues nouées par la passion et dénouées par elle. Le nom du Maître des dieux est devenu le synonyme de l'adultère; les dénominations des autres divinités, le symbole de l'impudicité. Sur les trente mille dieux dont, d'après Varron, se compose la mythologie païenne, à peine s'en trouve-t-il un seul qui ne soit souillé d'une fange impure. Ce sont leurs passions que viennent satisfaire sur la terre Mercure, Mars ou Apollon. Ce sont leurs passions qu'assouvissent Vulcain sous l'Etna, Pan au milieu des forêts, Neptune au sein des eaux et Pluton au fond des enfers, ce lieu de punitions et de souffrances qui aurait dû en bannir jusqu'à l'idée. La chaste Diane elle-même nous apprend par ses nombreuses prostitutions ce qu'était la chasteté chez les Grecs. Il appartenait au peuple chez lequel la courtisane avait le pas sur la mère de famille, et était entourée de plus d'égards et d'honneurs [2], de doter le ciel d'une Vénus, d'un Cupidon, d'une Psyché, d'un Atys et d'un ignoble Priape, formes diverses sous lesquelles il adorait ses penchants déréglés et ses inclinations perverses.

Non content d'avoir rempli le ciel des sujets de ses passions mauvaises [3], et d'avoir divinisé le meurtre dans Saturne,

[1] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. 7, ch. 4.
[2] *Voyage du jeune Anacharsis*, passim; Pouqueville, *Grèce, mœurs.*
[3] De Bonald, *Législation primitive*, t. 1, *de la Philosophie.*

le vol dans Mercure, la jalousie et l'orgueil dans Junon, la débauche dans Bacchus, la colère et la haine dans les Furies, la discorde et la vengeance dans les Euménides; le Grec voulut encore peupler la terre des objets de ses illicites amours. Il anima d'un souffle impur tous les êtres de la création, plaça à la voûte du firmament les symboles de ses sales plaisirs; il en transporta partout l'image et chargea la nature de lui en rappeler le souvenir ou d'en répéter les noms corrupteurs. L'univers entier, où resplendit de toute part la gloire du Créateur, devint, aux yeux de ce peuple avili et le plus corrompu des peuples, un vaste réceptacle de sensuelles voluptés. La volupté préside à la formation des montagnes et des mers, ainsi qu'à la naissance des héros. Elle dirige le temps et les heures; elle anime dans sa course l'astre des nuits et dans leur cours les ruisseaux et les fleuves; elle brille dans les planètes de l'Ourse et d'Orion; elle assigne, à ce que prétendent faussement les Grecs, à l'Europe et aux Gaules leur domination. Ce sont les soupirs de la volupté qu'exhale Philomèle dans ses chants plaintifs; ce sont les attraits de la volupté que poursuit le cerf dans ses rapides élans. Tout pour le Grec est transformé en objets de concupiscence : le tilleul et l'if, l'hyacinthe et le laurier, le narcisse et l'humble violette, au lieu de réfléter quelques rayons de l'infinie beauté, ne redisent à sa mémoire que les ardeurs, les obsessions ou les mécomptes de passions trompées [1].

Les fêtes religieuses, loin de porter à la vertu, sont dé-

[1] Voir la *Théogonie* d'Hésiode et les savantes *Mythologies* des abbés Banier et de Tressan.

générées en mystères d'exécration. Athènes adore, sous quatre formes différentes, le vice que la pudeur défend de nommer, elle en place les hideuses images au foyer domestique et en suspend les figures au cou de ses enfants, ainsi que le lui reproche plus tard saint Jean Chrysostôme. Argos enseigne le mal. La Béotie propage un vice contre nature, familier à Socrate [1]. Lesbos décerne des prix aux charmes corrupteurs. Delphes, Périnthe et Elis encouragent la prostitution que Corinthe et Paphos prescrivent. Ephèse couronne les plus grands buveurs. Sparte, l'austère Sparte, sacrifie à la volupté [2] qui compte des temples dans toutes les villes de la Grèce. Qui ne sait que le ciseau des plus habiles sculpteurs, et les pinceaux des plus célèbres peintres se sont exercés sur des sujets voluptueux? Les chefs-d'œuvre de Phidias et d'Apelles sont des Vénus, celui de Praxitèle un Cupidon [3]. O nation insensée! s'écrie l'Apôtre des Gentils, elle s'est perdue dans ses chimériques pensées, et son cœur s'est rempli de ténèbres. Sa prétendue sagesse n'a été qu'une immense folie; car elle a prostitué la gloire du Dieu immortel à l'image de l'homme corruptible et à de vaines idoles [4]. Elle a divinisé, continuerons-nous avec le livre de la sagesse, les rois et les héros, dont elle admirait la bravoure ou caressait le souvenir; elle a divinisé les arts qu'elle cultivait; et les statues, taillées par ses artistes dans la pierre ou dans le bois, sont devenues des divinités, et la beauté

[1] Xénophon, *République de Sparte*, ch. 2.

[2] Ferrand, *Esprit de l'histoire*, lett. 9. — Mgr Rendu, *Influence des mœurs*, liv. 3, ch. 10.

[3] Voir Hésiode, *Théogonie*; Diodore, liv. 1, ch. 22 et suiv.; liv. 3 et 4 passim, et les mythologies grecques.

[4] Saint Paul, 1re *Épître aux Romains*, I, 21.

du travail a été l'objet des respects de la multitude. Les créatures de Dieu ont été changées par elle en des objets d'abomination; c'est pourquoi l'ouvrage, et celui qui l'a fait, seront traités avec la même rigueur par le Tout-Puissant, qui a également en horreur l'impie et son impiété. Les idoles de ce peuple ne seront pas plus épargnées qu'il ne le sera lui-même ; parce qu'elles l'ont initié à la prostitution et ont servi d'instrument à la corruption de sa vie [1].

Oui, elles furent déplorables pour les mœurs de la nation grecque, les conséquences pratiques de ces infâmes croyances dont se composait sa religion. Le lecteur nous pardonnera d'avoir remué ici l'infect bourbier au fond duquel a vécu ce peuple, une fois tombé au plus bas degré de la corruption; mais dans ces siècles d'inconcevable engouement pour la Grèce païenne, on a trop caché ses turpitudes, afin de l'élever au-dessus des sociétés chrétiennes; trop justifié ses vices, dans le but d'excuser des vices semblables. C'est pourquoi nous avons regardé comme un devoir pour l'écrivain catholique de soulever un peu le voile qui a trop longtemps dérobé aux regards de dégoûtantes abominations. Cruautés, infamies, débauches, obscénités: voilà, dans la seconde moitié de l'existence de la Grèce, la vie intime de ce peuple, voué au culte des démons [2]. Non contents, dit le Sage dans une de ses prophétiques visions, de s'égarer sur la science divine, ces idolâtres ont accumulé tout autour d'eux l'erreur et le mensonge, et ont donné le nom de biens aux souverains

[1] Sagesse, ch. 14, v. 8 à 22, *passim*.
[2] *Cité de Dieu*, liv. 7, ch. 14 et 33.

maux. Ils ont immolé leurs enfants en sacrifices ; célébré des veilles pleines de fureur ; ils n'ont respecté ni la chasteté du mariage, ni le dépôt sacré de la vie ; ils ont, au contraire, tout confondu : le meurtre, le vol, la fourberie, la corruption, l'infidélité, le parjure, l'avortement et l'adultère. Le culte abominable des idoles a été le principe et la fin de tous ces maux. Les coupables recevront, ajoute en terminant l'Esprit-Saint, la juste punition de leur idolâtrie et de leurs crimes ; car la peine marche toujours contre la prévarication de l'impie [1].

Il ne faut point demander ce qu'étaient les théâtres, au milieu de tant de dissolutions. Les démons qui avaient fait instituer les bacchanales, portèrent les mêmes peuples à mettre sur la scène les crimes de leurs dieux, que la foule imitait, au sortir de ces représentations [2]. Déjà, au temps de Platon, la licence régnait dans les théâtres au point que ce philosophe les proscrivait de sa République [3]. Au siècle d'Alexandre, Aristote les trouvait tellement dégradés qu'il en interdisait les bouffonneries ordurières à la jeunesse [4]. Nombreux, et fréquentés par la foule des oisifs, ils étaient devenus les centres d'une effroyable corruption [5]. La comédie grecque surpassait tout par sa licence effrénée. C'est en vain, dit M. Pouqueville, que quelques admirateurs de l'antiquité ont voulu pallier tant d'obscénités, rendues plus incommodes encore par le costume des acteurs et

[1] Sagesse, ch. 14, v. 22 et suiv.
[2] *Cité de Dieu*, liv. 18, ch. 13 et 24 ; liv. 2, ch. 9.
[3] *Cité de Dieu*, liv. 8, ch. 21.
[4] Aristote, *Potilique*, liv. 7, ch. 15.
[5] Patin, *Études sur les tragiques grecs*, liv. 1, cons. gén.

par les chansons labriques qui souillaient leurs lèvres impures. Cette dégradation littéraire, sortie de l'école des sophistes, continua durant la guerre du Péloponnèse et pendant la peste dont le ciel frappa l'Attique [1] ; elle devint générale dans les derniers temps. Plus la Grèce avançait dans sa période de décadence, plus les courtisanes remplissaient non seulement, comme autrefois, les lieux publics, mais jusqu'aux maisons particulières. Recherchées par tous, invitées aux réunions de plaisirs, si elles sont la compagnie habituelle des artistes, on ne les rencontre pas moins fréquemment avec les philosophes qui, déposant leur gravité, ne rougissent point de danser sur la scène avec elles [2]. Tous les autres désordres suivaient : les revenus de l'État étaient dissipés en jeux, en festins, en distributions de vivres aux nombreux parasites. La fortune des particuliers s'engloutissait pareillement dans la satisfaction de mille fantaisies et dans la solde de divertissements constamment renouvelés. La voilà, cette Grèce, telle que ses vices l'ont faite! Assistons à son châtiment et à sa chute.

Chute de la Grèce.

An. av. J.-C. 321 à 146.

Cassandre, dans le partage du grand Empire, avait obtenu la Macédoine et la Grèce, qu'il avait dû soumettre par les armes [3]; à sa mort, il laissa deux fils en dissension

[1] Pouqueville, *Grèce*, théâtre.

[2] *Voyages du jeune Anacharsis*, passim, et Pouqueville, *Grèce*, mœurs, danse.

[3] Justin, liv. 6, ch. 9; liv. 14, ch. 5 et 6.

pour la couronne. Leurs divisions les perdirent tous deux : Antipater fut obligé de se réfugier en Thrace où il trouva la mort ; Alexandre, ayant sollicité le secours du roi d'Épire, vit Pyrrhus s'emparer d'une partie de ses États ; l'autre lui fut enlevée par Démétrius, dont il avait également imploré l'aide, et qui le tua. Les Macédoniens, hostiles aux enfants de Cassandre à cause de leur cruauté, élurent roi ce fils d'Antigone. Un tel choix ne fit que prolonger la guerre entre les deux envahisseurs et étendre à tout le royaume les maux que des armées en campagne traînent après elles. Aux fléaux de la guerre vint bientôt se joindre une formidable invasion de Gaulois. Conduits par la justice divine, ces terribles enfants du Nord dévastèrent la Thrace, où ils tranchèrent la tête à l'usurpateur Céraunus, le meurtrier de Séleucus ; ils promenèrent ensuite la dévastation à travers la Macédoine et la Grèce [1]. Le Seigneur voulait par tous ces ravages punir de criminels excès ; et, afin que les coups de sa main fussent plus visibles, ce fut seulement quand la Grèce se trouva couverte de ruines, que l'armée d'Antigone Gonatas, fils de Démétrius, parvint à exterminer les barbares [2]. Les descendants dégénérés des Hellènes courbèrent la tête sous le joug de ce nouveau dominateur. A mesure qu'Athènes change de maîtres, elle baise la verge nouvelle. Si parfois une velléité d'affranchissement l'arme contre Antigone, ce faible effort n'aboutit, comme dans les guerres d'esclaves, qu'à des humiliations plus profondes, à une servitude plus rigoureuse. Antigone prend Athènes, qui

[1] Justin, liv. 24, ch. 4 et 6; liv. 25, ch. 2.
[2] Justin, liv. 25, ch, 2; liv. 26, ch. 2.

avec l'aide de Pyrrhus a chassé la garnison macédonienne, et inflige à cette ville révoltée un dur châtiment. Livrée au parti de la débauche, elle venait, depuis peu de temps, d'emprisonner et de condamner à boire la cigüe un de ses meilleurs citoyens, Phocion, dont le prudent courage l'avait longtemps protégée, et qui, resté pauvre dans le commandement, n'avait retiré de ses campagnes que la gloire de ses belles actions. Aussi quand, au jour de l'exécution, une procession vint à passer devant le cachot, plusieurs otèrent leurs couronnes ; et les citoyens, en qui il restait quelques sentiments d'humanité, jetèrent tristement les yeux sur la porte de l'obscure prison où s'éteignait l'homme de bien [1].

Sparte était également abandonnée aux fureurs des factions. Ses deux rois s'étaient placés, l'un à la tête du parti des riches, l'autre, de celui des pauvres. Léonide, qui combattait en faveur du luxe et de l'opulence, fut vaincu, et forcé de se réfugier dans le temple de Minerve. Chélonide, sa fille, femme de Cléombrote, se rendit suppliante auprès de son mari pour son père. Bientôt les partisans de Léonide reprirent le dessus, et Cléombrote se vit contraint à son tour de chercher un refuge dans le temple de Neptune. Alors Chélonide, déposant aux pieds de son époux infortuné ses deux jeunes enfants, et montrant à Léonide ses habits de deuil et ses cheveux épars : Mon père, dit-elle, ce vêtement lugubre est le deuil que j'ai pris pour vous sauver ; faut-il que, pendant que vous continuez de régner, je reste dans l'affliction. Et elle pencha tristement la tête sur Cléombrote.

[1] Cornélius Népos et Plutarque, *Vie de Phocion*.

Fille et épouse deux fois malheureuse, mais deux fois fidèle, elle obtint qu'il ne fût que banni. Elle prit entre ses bras l'un de ses enfants, lui remit l'autre, et s'achemina avec lui vers l'exil. Ce touchant épisode ne nous redit que trop à quel point les dissensions civiles dominaient dans cette république, où les classes diverses avaient été si longtemps maintenues dans un parfait accord, par la seule force de la loi.

Les dissensions ne régnaient point seulement au sein des villes ; elles continuaient de diviser la Grèce entière en deux ligues puissantes : la ligue achéenne, comprenant l'Achaïe, l'Argolide, la Corinthie, l'Arcadie, la Mégaride ; la ligue étolienne, composée de l'Étolie, de la Laconie, de quelques autres États, et, plus tard, de la Messénie. Aratus, chef de la première, tour à tour défait et victorieux dans de fréquentes invasions du territoire des républiques hostiles, finit par appeler à son secours Antigone Doson, roi de Macédoine [1]. Un tel appel favorisait les projets de ce monarque. Jaloux de soumettre la partie de la Grèce qui ne relevait point encore de son autorité, il prit Mantinée, dont il égorgea ou vendit la population ; et il remporta sur Cléomène la célèbre bataille de Sélasie. Les amis du général vaincu lui conseillaient de cacher dans le suicide la honte de sa défaite. Jamais, répondit Cléomène, car c'est une lâcheté de se débarrasser par la mort des peines de la vie. Un homme de cœur doit se montrer plus grand que l'infortune et réserver ses services pour des jours meilleurs ; et, montant sur un vaisseau, il aborda à la terre d'Égypte [2]. Le

[1] Polybe, liv. 2, ch. 8 et 9.

[2] Plutarque, *Vie de Cléomène* ; Justin, liv. 28, ch. 4.

macédonien vainqueur s'empara de Sparte, y rétablit les abus, les priviléges ; et la décadence, un instant arrêtée, reprit son cours, marqué par de nombreuses émeutes [1]. Les entreprises de Cléomène avaient été le dernier effort d'une liberté expirante. La ligue étolienne, ayant plus tard incendié la ville de Cynèthe, dévasté ou rasé les temples de Dios et de Dodone [2], Philopœmen, élu chef de la ligue achéenne après l'assassinat d'Aratus, livra deux mémorables batailles où il triompha des Spartiates, tombés sous la tyrannie cruelle de Machanidas et de Nabis. Ce grand homme, que son amour de la liberté de sa patrie a fait surnommer le dernier des Grecs, dévasta, dans plusieurs incursions, les territoires de Lacédémone, de Mantinée et des États voisins. Ainsi les contrées de la Grèce se trouvent tour à tour dévastées par ses propres généraux ; et ses enfants les plus célèbres ne le sont, en quelque sorte, qu'en raison de leur acharnement à déchirer son sein, pour faire triompher leur parti. Sparte, révoltée contre la domination achéenne, se vit obligée par Philopœmen à raser ses murailles ; et elle subit le même traitement que jadis elle avait infligé à sa rivale. Mais, bientôt après, cet illustre chef tomba blessé dans une rencontre avec les Messéniens. Conduit à Messène, il fut traîné, chargé de chaînes, sur les degrés du théâtre, afin de satisfaire l'insatiable curiosité de la multitude, et précipité ensuite au fond d'une fosse, sur l'ouverture de laquelle on roula une énorme pierre. La nuit suivante, un bourreau descendit dans cette fosse avec

[1] Polybe, liv. 2, ch. 14. Voir aussi Rollin.
[2] Polybe, liv. 4, ch. 5; liv. 5, ch. 3.

une lanterne et un vase rempli de poison. Philopœmen, affaibli par sa blessure, se souleva avec peine pour prendre le breuvage mortel; puis il se recoucha sur son manteau et s'endormit pour toujours. A la nouvelle de sa mort, l'Achaïe s'agita comme après une défaite publique : Aux armes! répéta-t-on de toutes parts, aux armes! Messène fut aussitôt assiégée et bientôt forcée de se rendre. On démantela ses murailles, on rasa les maisons de ses magistrats, et les conseillers du meurtre furent lapidés sur le tombeau du héros [1].

Cependant Philippe, monté sur le trône de Macédoine, avait détruit Thermes et son temple, rasé Abydos et pris d'assaut un grand nombre de villes. Il avait dévasté complètement l'Étolie, l'Élide, l'Arcadie, la Phocide, la Laconie, l'Attique et beaucoup d'autres provinces [2]. De nombreux ambassadeurs portèrent à Rome les plaintes des Grecs et sollicitèrent un secours [3]. Flamininus fut enfin envoyé pour s'opposer aux envahissements et aux dévastations de Philippe. Il envahit la Macédoine, y causa, à titre de représailles, de graves dégâts; puis, ayant vaincu son ennemi dans trois combats successifs, il se transporta aux jeux isthmiques où les Grecs étaient réunis. Là il lut le décret du sénat qui proclamait la liberté de la Grèce. A l'instant, une joie extraordinaire éclata, la mer retentit au loin des cris et des applaudissements de la foule. Elle ne sentait point, cette multitude affamée de plaisirs, que ce n'est pas

[1] Polybe, liv. 24, fragments divers. Justin, liv. 21. ch. 3, liv. 22, ch. 1. Plutarque, *Vie de Philopœmen.*

[2] Polybe, liv 5, ch. 2, ch. 3, et suiv.; liv. 4, ch. 14 et suiv.

[3] Polybe, liv 24, fragment 1.

d'un puissant étranger que l'on reçoit la liberté, mais bien de la valeur de ses propres enfants. De la main de l'étranger, il faut n'attendre que la servitude.

Celui qui adorera de vains simulacres, et se prosternera devant les idoles, périra, a dit le Seigneur. Celui qui courbera son front devant les œuvres de ses mains sera puni ; celui qui offrira des sacrifices à l'idole de l'Abomination sera exterminé, et sa terre, ravagée par la feu [1]. Que sont ces envahissements successifs qui sèment la dévastation et déciment les populations ? Ces continuelles incursions des ligues armées, qui chaque fois désolent une contrée, éparpillent sur le sol les débris de cités ou de temples ? que sont ces assassinats ou ces meurtres juridiques des grands hommes et des défenseurs de la patrie, disparaissant peu à peu sans être remplacés ? Sinon les coups de la justice divine qui exerce ses vengeances sur les réceptacles d'un culte abominable, sur les misérables esclaves de la volupté, pour qui l'esclavage politique est la conséquence même de l'esclavage du démon [2]. Ce peuple s'est corrompu dans tout ce qu'il connaissait [3]. Voilà pourquoi le Dieu des dieux, à qui seul il a refusé son hommage, le frappe maintenant d'une plaie que le fer des combats vient sans cesse rouvrir. Et après qu'il lui a fait souffrir les angoisses d'une longue agonie, il tranche du glaive le fil de ses jours. Hâtons-nous de nous transporter sur le champ de bataille de Pydna ; c'est là qu'il tombe pour ne plus se relever.

[1] Saint Cyprien, *Exhortation au martyre*, ch. 3, 4 et 5.
[2] Lactance, *Du culte des faux dieux.*
[3] Saint Jude, *Épître*, v. 10.

Philippe a expié dans le sang d'un fils, par lui injustement condamné, les meurtres trop nombreux de ses malheureux sujets; il est mort dans la tristesse et le mépris, en maudissant Persée, l'auteur de ces cruautés et de ces chagrins. Dieu va, comme toujours, faire retomber sur ce fils coupable la malédiction d'un père. Persée lève l'étendard de l'indépendance contre Rome, il marche à la tête de quarante-trois mille hommes contre l'armée romaine qui s'approche, et le combat s'engage. Un instant les légions romaines des ailes plient et se débandent; mais bientôt la phalange macédonienne, prise en flanc, est rompue, et les eaux du Leucus roulent du sang : c'est celui de vingt-cinq mille Grecs tués durant le combat. Persée erre, fugitif, dans des contrées à moitié désertes, qu'il souille de nouveaux meurtres; mais, abandonné des siens, il ne voit de sûreté qu'en se livrant à son vainqueur. Vêtu de noir, il entre, appuyé sur son fils, dans le camp romain, s'avance lentement vers le consul et se jette à ses pieds. Paul-Emile le relève, l'introduit dans sa tente où les chefs de l'armée sont réunis, et lui adresse ces paroles : « Quel sujet de mécontentement vous a porté à entreprendre avec tant d'animosité une guerre contre le peuple romain? Comment avez-vous pu préférer la haine à l'amitié d'un peuple dont vous avez éprouvé la force dans la guerre, et la fidélité durant la paix? » Le roi, au lieu de répondre, tient les yeux baissés vers la terre et verse des larmes. Alors le consul se tourne vers les assistants et reprend : Vous avez devant vous un grand exemple de l'inconstance des choses humaines. Apprenez par là à ne jamais user de fierté ni de violence dans la prospérité, et à ne jamais compter sur le bon-

heur présent [1]. Quelques jours après, le monarque était envoyé à Rome afin d'embellir l'entrée du triomphateur; et le royaume de Macédoine était déclaré province romaine [2]. Un peu plus tard, Métellus prit Mégare et Thèbes qu'il trouva presque déserte. Mummius abandonna Corinthe au pillage et l'incendia après en avoir expédié les richesses artistiques à Rome [3]; et, sur ses ruines encore fumantes, il déclara la Grèce entière province romaine.

Comme si la colère du Très-Haut ne devait s'apaiser que quand le dernier temple où s'étalaient de monstrueuses idolâtries eût été en ruine, et qu'eût disparu le dernier vestige d'une effroyable corruption; longtemps encore la Grèce servit de champ de bataille à ses dominateurs, qui, dans leurs rivalités sanglantes, foulèrent impitoyablement son sol; longtemps elle vit les barbares de l'Orient et de l'Occident envahir tour à tour ses provinces, et renverser ses cités ou démolir dans leur rapide passage quelqu'un des autels sacriléges qu'elle avait élevés. Enfin, elle se reposa, mais quand tout fut détruit, et que ses riches contrées, dépouillées, eurent été changées en une solitude, où la barbarie, châtiment de l'abus qu'elle avait fait de la civilisation, rentra pour des siècles. A présent, que reste-t-il de tant de villes célèbres, les unes par la culture des lettres et des arts, les autres, par le développement du commerce ou de l'industrie? Mégare et Argos ne sont plus! Thèbes, où l'on arrivait par des campagnes fleuries, des collines couvertes de myrtes et de lauriers-roses, n'a point, malgré

[1] Tite-Live, liv. 44.
[2] Justin, liv. 33, ch. 2.
[3] Justin, liv. 34, ch. 2. Strabon liv. 8.

sa citadelle et ses hautes tours, échappé davantage à la destruction. La maison de Pindare, respectée par l'un des démolisseurs, a disparu, comme le reste de ses temples et de ses portiques. Sicyone, dont l'avenir semblait garanti par les chefs-d'œuvre des peintres et des sculpteurs; Olympie, où toute la Grèce se rendait pour saluer les vainqueurs des jeux, et décerner des couronnes qu'ambitionnaient également le courage et le génie, ne vivent plus que dans les souvenirs du passé. Athènes possède encore, il est vrai, quelques débris de sa gloire, des pans de murailles de son Pirée; un temple privé de ses frises et de ses ornements, quelques colonnes du fameux portique des Propylées, des théâtres méconnaissables dans leur dégradation, une forteresse démantelée; mais tous ces vestiges d'une splendeur déchue attestent plutôt le néant des grandeurs terrestres et la fragilité des œuvres de l'homme, que la force et la durée de ses créations. Un silence de mort règne sur les rivages, jadis si animés, d'Éleusis et de Corinthe. Salamine a perdu jusqu'à son nom. Les îles de Naxos, de Délos et de Cythère sont replongées dans la solitude au milieu de cette mer Ionienne que sillonnaient tant de vaisseaux; et Delphes a vu le désert remplacer les bosquets de palmiers qui entouraient l'antre des célèbres oracles. Où est cette fière Lacédémone, à qui la valeur de ses guerriers et le caractère martial de ses lois devaient assurer une éternelle domination? Sparte est effacée tout entière; ses restes ne sont plus que des ruines entassées sur des ruines. L'Eurotas y coule solitaire; l'herbe croît sur les tombeaux des enfants de Lycurgue; et cette cité détruite est livrée à l'oubli sur le

théâtre même de ses exploits. Ainsi le Seigneur juge les nations, brise les métropoles des peuples et complète leurs ruines [1] !...

[1] Psaume 109, v. 7.

EMPIRE ROMAIN.

Vertus et qualités qui établissent l'Empire Romain [1].

QUAND, après avoir considéré la gloire de Rome, l'éclat de ses triomphes, la sublimité de ses créations, le philosophe chrétien cherche les causes de tant de grandeur, il les rencontre dans les sentiments religieux du peuple romain et dans les institutions religieuses de ses législateurs. Persuadés avec Numa, que l'idée de la divinité, profondément gravée dans le cœur humain, y imprime le respect et la soumission, ils entourèrent de rites sacrés tous les actes importants de la vie. Les travaux aussi bien que les entreprises furent placés sous la protection de la Divinité ; la paix comme la guerre eut ses temples ; et ces mâles et fiers laboureurs n'allaient conquérir des champs nouveaux qu'a-

[1] Les historiens latins se servent assez souvent du mot Empire pour désigner la République romaine : nous les imiterons.

près avoir offert un sacrifice solennel aux dieux protecteurs. Lorsqu'ils rentraient, suivis de nombreux prisonniers de guerre qu'ils ramenaient pour le travail, leur premier soin était de monter au Capitole et de rendre grâce de leurs victoires à la Divinité. Qu'étaient ces dépouilles opimes qu'un général victorieux y suspendait, sinon une manifestation de sa piété, et un témoignage éclatant rendu à l'appui que lui avait prêté le Ciel? Le sentiment religieux porta les Romains des premiers temps à observer les lois de la justice dans leurs rapports avec les nations alliées ; il les empêcha d'abuser contre les peuples vaincus de leurs nombreux succès ; il les soutint dans leurs revers, il les poussa à chercher dans la correction des vices et dans la répression des abus, un remède aux défaites dont le courroux céleste, de leur propre aveu, accabla par intervalles l'Italie. Dans les désastres publics comme dans les calamités particulières ; lorsque les Volsques sont aux portes de Rome, que les Gaulois s'emparent de la ville, ou qu'Annibal, à la suite de ses triomphes de Trasimène et de Cannes, menace l'existence même de la République, comme aux approches de quelque fléau et devant ses premiers ravages ; toujours le sentiment religieux apparaît : le sénat décrète le recours aux Dieux par des sacrifices expiatoires et des prières publiques, dans le but de racheter les désordres et de réparer le mépris des cérémonies sacrées, causes de ces malheurs[1]. Une calamité survient-elle au milieu de l'acharnement des factions : le sentiment religieux est assez puissant pour faire déposer les armes aux deux partis, et opérer une réconci-

[1] Tite-Live, liv. 22, ch. 9.

liation entre les citoyens. Il domine tellement les premiers Romains, que, durant le siége de Véïes, ils arrêtent les procès, se réconcilient avec leurs ennemis, ôtent aux prisonniers leurs fers, afin de se rendre leurs dieux favorables. Dans une peste terrible, ils font aux débiteurs la remise de leurs dettes ; ils accordent des secours considérables aux indigents, et la plus généreuse hospitalité aux étrangers [1].

Pendant les pestes que la colère divine envoie aux villes et aux campagnes ; durant les langueurs de longues sécheresses, qui, en punition des crimes [2], entassent près des fontaines desséchées les troupeaux morts de soif ; les citoyens reçoivent l'ordre d'aller avec leurs femmes et leurs enfants adresser des supplications aux Dieux, et implorer leur clémence. Ils remplissent les temples : les matrones en balaient le pavé de leur longue chevelure ; les vœux de tous essaient de désarmer le bras de la divinité [3]. Une saison dangereuse produit, aux champs comme à la ville, une épidémie aussi funeste aux hommes qu'aux animaux. La crainte du pillage, en ramenant dans les murs de Rome les laboureurs et le bétail, accroît encore la violence du mal. Ce ramas confus d'animaux de toute espèce fatigue les citoyens peu accoutumés à ces exhalaisons. Les campagnards, entassés dans les rues étroites, épuisés par les veilles et une chaleur suffocante, propagent de plus en plus la maladie. L'ennemi en profite pour envahir le territoire de la République : il s'avance à travers une campagne déserte, traverse des champs sans défenseurs et sans culture, il approche. Hélas !

[1] Tite-Live, liv. 5.
[2] Tite-Live, liv. 4, ch. 30.
[3] Tite-Live, liv. 3, ch. 7.

un consul est mort, son collègue traîne sans espoir un reste de vie; la plupart des sénateurs gisent, atteints par le fléau qui déjà a emporté les hommes en âge de porter les armes. Rome est abandonnée sans chef et sans forces; mais elle conserve intacte sa fidélité à ses devoirs religieux. Les derniers membres existants du sénat s'assemblent pour déclarer que c'est la colère divine qui décime par la peste; et ils recommandent aux habitants de la fléchir par des supplications, et de placer dans la divinité leur espérance. Elle ne fut point déçue : la divinité éloigna elle-même l'ennemi des murs et fit cesser le fléau, car elle protégeait Rome [1]. Ce récit de Tite-Live nous montre, d'une part combien la récompense que Dieu accordait à un État, pour la vertu de religion des sujets, était évidente, même aux yeux des païens ; il nous montre, de l'autre, combien, dans le danger, était visible la protection divine sur cet empire naissant.

Ce qui a le plus contribué aux progrés de la République romaine, c'est, affirme Polybe, la piété envers les dieux. La religion ayant acquis une grande autorité sur les esprits a étonnamment influé sur les affaires publiques [2]. Quelle qu'en fût l'imperfection dans un État païen, elle a su relever les courages abattus, soutenir dans l'adversité, retirer du sein de la débauche, rétablir la concorde entre les citoyens, et elle est devenue une source de vertus civiques et de prospérité nationale. Il n'y a plus lieu de s'étonner que la Divinité ait veillé avec une bonté persévérante à l'agrandis-

[1] Tite-Live, liv. 3, ch. 6 et 7.
[2] Polybe, liv. 6, frag. 10.

sement d'un État qui a montré cette fidélité à l'observation du culte religieux [1]. Aussi longtemps qu'un tel sentiment subsiste véritablement dans les âmes, qu'il se produit dans les actes publics, et que la politique n'en fait pas un instrument de domination, les Romains triomphent de leurs ennemis; Dieu, à la puissance de qui ils rendent hommage et dont ils reconnaissent l'intervention dans les choses humaines [2], couronne de succès ce qne leur piété a de réel. Dans ses desseins, la vertu morale semble devoir être seule employée à l'accomplissement de l'œuvre préparatoire à laquelle il appelle les Romains; et il permet que ce peuple conserve ce sentiment de bonne foi religieuse dont il nous offre tant d'exemples, jusqu'à ce que la conquête des nations soit terminée.

Une institution qui eut un résultat immense sur le développement régulier de Rome, c'est la législation des douze tables dont la dotèrent les décemvirs; et qui, réglant la vie intérieure du peuple, le forma aux vertus civiques. Les bases de l'égalité civile et politique entre la classe noble et la plébéienne, y furent posées; la sûreté individuelle garantie contre les vexations ou le despotisme des grands; la liberté d'association sanctionnée; la propriété assurée aux possesseurs. Il fut stipulé que rien ne serait décidé sans jugement; qu'il n'y aurait plus de privilège pour un citoyen à l'exclusion des autres, et que ce que le peuple aurait décidé dans les assemblées serait le droit [3]. Ces lois, où se trouve décrit exactement ce qui regarde la police des villes

[1] Valère-Maxime, liv. 1, ch. 1.
[2] Tite-Live, iiv. 1, ch. 21.
[3] Dumont, *Histoire romaine*, tome 1, ch. 5,

et tout ce qui peut contribuer à l'utilité publique, établirent les principes de la société civile, et formulèrent l'application pratique des principes d'équité, de probité, de vertu qui firent la force du peuple romain. « Aimez-vous la philosophie? demande Cicéron; elle n'a point dans toutes les questions qu'elle traite d'autres principes que ceux qui se trouvent dans nos lois et dans le droit civil; car, à proprement parler, c'est la science du droit civil qui nous apprend que l'honnêteté et la vertu doivent être préférées à tout, en nous montrant d'un côté le vrai, le solide mérite, honoré par les récompenses, les dignités, la gloire; en nous présentant de l'autre, les vices et les injustices punis par les amendes, l'ignominie, les liens, les verges, l'exil et la mort. C'est avec le ton de l'autorité qu'elle nous enseigne à dompter nos passions, à mettre un frein à nos cupidités, à nous contenter de ce qui nous appartient, et à ne point porter nos mains, nos désirs, nos yeux sur le bien d'autrui. Quand je devrais avoir tout le monde contre moi, je ne puis dissimuler mes sentiments : le seul livre des douze tables me paraît au-dessus de toutes les bibliothèques des philosophes, par la force de son autorité, et par la multitude des avantages que l'on peut en retirer [1]. Ce sont les lois, dit-il encore ailleurs, qui nous assurent les prérogatives dont nous jouissons, qui sont le fondement de notre liberté, et d'où, comme d'une source abondante, découlent toute équité et toute justice. Elles sont l'âme et la vie de la république; elles l'animent, la conduisent, en forment les décisions, en règlent les jugements. De même que

[1] Cicéron, *de Oratore*, lib. 1.

nos corps ne peuvent subsister sans âme, ainsi une ville ne peut subsister sans lois. Les magistrats en sont les ministres ; les juges en sont les interprètes ; les sujets en sont les serviteurs ; et c'est par cette soumission que nous sommes libres et indépendants [1]. Cicéron, dans ces nobles réflexions, considère les lois établies par le gouvernement des peuples, comme un écoulement de cette loi suprême qui ordonne le bien, défend le mal, et n'est autre chose que Dieu même, dont la volonté pleine de sagesse est la règle primitive de tous nos devoirs. Il montre, dans les vertus de respect et d'obéissance aux lois, le principe de la grandeur d'un État.

Une autre institution eut un salutaire effet sur les mœurs et contribua pour sa part à la prospérité publique : l'établissement de la censure. Les magistrats les plus recommandables, honorés de cette dignité alors seulement qu'ils avaient exercé le consulat, dressaient une liste des sénateurs par rang de mérite, et en rayaient les indignes ; dégradaient les chevaliers en leur ôtant la marque de leur dignité ; punissaient les plébéiens de leurs vices, soit en les faisant descendre d'une tribu plus noble dans une tribu inférieure, soit en leur enlevant le droit de suffrage, ou même, pour les cas graves, en les privant des priviléges attachés au titre de citoyen romain, pour ne leur en laisser que les charges. Cette censure qui distribuait à son gré l'honneur ou la honte, condamnait indistinctement le tribun pour son intempérance, le sénateur pour son luxe, et le consul pour sa cruauté. Ainsi furent

[1] Cicéron, *pro Cluent.*, n. 146.

condamnés et le consul Flaminius pour avoir, au milieu d'un repas, procuré le plaisir inhumain de voir mourir un homme ; et le sénateur Duronius pour s'être opposé à une loi qui mettait des bornes au luxe de la table ; et le sénateur Métellus pour avoir, après la défaite de Cannes, proposé l'abandon de l'Italie.

Ces premiers Romains, qui jetèrent par leurs austères vertus les bases de la grandeur de l'État, pensaient que l'on ne devait pas laisser à chacun la liberté de se conduire à sa fantaisie, et de vivre au gré de ses passions. Il ne suffisait pas que les crimes qui attaquent directement la société fussent punis par les lois; mais il importait encore que les vices et la mauvaise conduite fussent signalés à l'animadversion des citoyens. Voilà pourquoi, ils établirent une autorité ayant pouvoir sur toutes les autres, chargée d'inspecter la vie privée de chaque citoyen, d'être la gardienne des mœurs, afin d'empêcher que l'on ne quittât le chemin de la vertu, pour se jeter dans celui de la volupté [1]. S'il est de mauvais exemples pires que des crimes, et si plus de royaumes ont péri pour avoir violé les mœurs que pour avoir violé les lois, on comprend combien l'influence de la censure contribua à maintenir au cœur de l'État romain la pauvreté, la frugalité et la décence. Si le luxe, l'avarice, causes ordinaires de la ruine des Empires, se sont introduits si tard à Rome, c'est parce que la censure y mit longtemps obstacle. Pendant tout le temps qu'elle fut sérieusement et soigneusement exercée, les mœurs se conservèrent, les lois furent observées, et la république demeura florissante [2].

[1] Rollin, *Histoire romaine*, liv. 24, ch. 4.
[2] Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, passim.

Rollin n'hésite point à attribuer à la surveillance qu'elle exerça sur les mœurs, ainsi qu'à la subordination qu'elle maintint dans l'armée, l'élévation de l'État romain : l'austérité des mœurs et la discipline militaire, ce sont là les deux causes de la grandeur et de la puissance romaine. En effet, de quoi sert le courage au dehors, si le dérèglement et la corruptiou dominent au dedans? Quelques victoires que l'on remporte, quelques conquêtes que l'on fasse, si la pureté des mœurs ne règne point dans les différents corps de l'État ; si l'administration de la justice et le pouvoir du gouvernement ne sont point fondés sur une équité inébranlable, et sur un sincère amour du bien public; quelque puissant que soit un empire, il ne peut subsister longtemps [1].

A ces causes de la grandeur romaine, on peut joindre le goût pour l'agriculture, inné dans le cœur des plus illustres citoyens, et l'honneur attaché à cette profession, source des solides richesses, et asile des austères vertus sur lesquelles repose la force d'un empire. L'agriculture, en fondant des établissements agricoles où se multipliaient les choses nécessaires à la vie, ne contribua pas seulement à répandre l'aisance dans les campagnes, et à faire affluer l'abondance au sein des cités ; mais l'exploitation de leurs métairies, que dirigeaient eux-mêmes, durant la paix, des hommes d'un rang distingué, tels que les Cincinnatus et les Fabricius, entretint l'amour de la vie champêtre. Sous la République, les habitants de la campagne furent toujours plus considérés que ceux des villes : leur tribu était re-

[1] Rollin, *Histoire romaine*, liv. 5, ch. 2.

gardée comme plus noble. Cette supériorité engageait chaque citoyen pauvre à conquérir sur l'ennemi le champ que la loi lui abandonnait ensuite. L'agriculture devint par là un moyen de prospérité pour les familles et d'agrandissement pour l'État. Elle forma en outre des corps robustes, développa un mâle courage, rendit les défenseurs de la patrie, en grand nombre recrutés dans les campagnes, plus aptes, par leurs exercices journaliers, aux longues marches d'une armée; plus habitués, par leur vie frugale, aux privations des camps; et plus brisés, par leurs rudes travaux, aux fatigues des combats. On n'est plus étonné, après cela, de les voir, durant les loisirs des campements, défricher des contrées, combler des marais et assainir des régions marécageuses; jeter les fondations de villes nouvelles, construire de nombreuses arcades, de longs aqueducs pour la conduite des eaux; de les voir percer, du cœur de l'empire aux extrémités des provinces, à travers de vastes et souvent d'incultes contrées, ces immenses voies dont la rectitude et la solidité font encore aujourd'hui notre admiration. Dieu, qui récompense la frugalité et promet dans les saints livres un abondant salaire à la vie active, couronna de succès la courageuse persévérance des Romains; il accorda à leurs constants efforts, qu'aucun obstacle ne rebuta jamais, la prospérité intérieure de leur patrie.

Il accorda, de plus, à leur indomptable valeur, pendant les guerres continuelles qu'ils eurent à soutenir, un constant succès au dehors. La nation romaine dut surtout son élévation à cette bravoure que Tite-Live dépeint, dans les premiers temps, sans cesse en lutte avec tous les peuples voisins de Rome, et partout supérieure aux dangers.

Elle ne veut pas traiter avec un ennemi en armes ; elle accorde des félicitations à un consul vaincu, parce qu'il n'a point désespéré du salut de la république. César disait de cette bravoure qu'elle a rempli la terre de sa renommée [1] ; et il la présente parcourant les Gaules en tous sens pour soumettre une infinité de peuplades toujours en hostilités ou en révolte ; il la montre luttant aux confins de l'empire, sur les plages inconnues de la Grande-Bretagne, contre les éléments courroucés auxquels elle est obligée de disputer des flottes à demi brisées, pour affronter ensuite de nouvelles tempêtes. Cette valeur irrésistible, Tacite la suit dans les marécages et les forêts de la Germanie, sans cesse aux prises avec des privations de tous genres, avec des peuples courageux et indomptables, forcée de tracer elle-même, à l'aide de la hache ou de la pioche, les chemins qui doivent la conduire à la victoire. Elle se déploie, au nord, dans des luttes sanglantes contre des armées barbares qui défendent leur indépendance ; elle se révèle dans les cris de légions qui, fières de leur intrépidité et de leur réputation, proclament en frémissant, que rien n'est inaccessible à leur héroïsme, et demandent à pénétrer dans la Calédonie, afin d'atteindre, par une suite rapide de combats, l'extrémité de la terre [2]. Mais le nord offre un champ trop resserré pour son impétuosité belliqueuse : accompagnons-là, avec Salluste, cette valeur romaine, lorsqu'elle supporte au midi les ardeurs d'un soleil brûlant, ou exécute des marches forcées à travers les sables arides des intermina-

[1] *De bello hisp.*, ch. 42.
[2] Tacite, *Vie d'Agricola*, ch. 27.

bles déserts de l'Afrique : c'est là qu'elle étale son patient courage dans les longs siéges des cités numides ; c'est là qu'elle manifeste sa bouillante ardeur dans l'ascension d'inaccessibles rochers au sommet desquels un ennemi en armes la brave [1]. L'Espagne l'a connue aussi dans les siéges de Numance et de Saragosse, où tombèrent glorieusement les plus intrépides guerriers des légions ; et l'Orient s'est étonné de la voir entasser, dans sa marche, conquêtes sur conquêtes ; soumettre les uns après les autres tous les royaumes, et moissonner des lauriers arrosés des flots du sang romain. C'est cette bravoure qui puisait sa force dans la frugalité et le patriotisme, qui fit la gloire de Rome, c'est elle qui fit sa grandeur [2].

Élévation progressive de l'Empire Romain.

An av. J.-C. 751 à l'an 1 de J.-C.

On s'explique ainsi comment Rome parvint à réduire les États dont se trouvait entouré son territoire ; et à conquérir successivement les pays des Sabins, des Èques, des Véïens, des Marses, des Latins, ceux des Étrusques, des Ombriens, des Volsques et des Samnites, peuples valeureux, toujours en armes pour envahir ou secouer le joug, toujours en guerre contre Rome ; mais que Cincinnatus et Papirius d'abord, Fabius et Curius ensuite, finirent par soumettre [3]. La conquête des nations voisines : telle fut, selon la

[1] Salluste, *Guerre de Jugurtha.*
[2] Polybe, liv. 9, frag. 4.
[3] Voir Tite-Live, liv. 7, 8, 9 et 10, passim.

pensée de saint Augustin, la première récompense que Dieu accorda aux vertus guerrières du peuple romain. Quant à ces nations, Valère-Maxime nous apprend, par ce qu'il rapporte de l'une d'elles, qu'elles subirent le trop juste châtiment de leur corruption. L'Etrurie, dit-il, avait décrété la prostitution publique et fait une loi du libertinage : aussi tomba-t-elle dans un abîme d'opprobre et d'humiliation [1]. Le même historien montre dans la cruauté des Gaulois, la raison de leur refoulement, et dans l'impiété de Phyrrus la cause de ses désastres [2].

Une horde formidable de soixante-dix mille Gaulois envahit l'Italie : l'aspect sauvage que présentent ces barbares, les hurlements qu'ils poussent, en se précipitant sur les ennemis, jettent partout l'épouvante. Victorieux de l'armée romaine à la funeste journée de l'Allia, ils s'emparent de Rome, abandonnée de ses habitants, la livrent aux flammes après l'avoir pillée, en renversent les murailles et les temples, et établissent leur camp sur les débris des maisons, encore souillés du massacre des vieillards. La population, retirée en partie au Capitole, est, du haut de cette citadelle, le témoin forcé de ces scènes de désolation. Réduite aux dernières extrémités de la famine, elle se décide enfin à peser aux barbares mille livres d'or, prix du rachat du peuple qui doit bientôt commander à l'univers. Brennus jette son épée dans la balance, à côté des poids, avec cette insulte : Malheur aux vaincus ! lorsqu'arrive Camille, suivi d'une troupe de jeunes guerriers qu'il a réunis du fond de

[1] Valère-Maxime, liv. 9, ch. 1.
[2] Valère-Maxime, liv. 1, ch. 1.

son exil. Reportez cet or au Capitole, s'écrie-t-il, ce n'est qu'avec le fer que les Romains doivent racheter leur patrie et leur liberté. Et, dans deux combats, il extermine, avec l'aide de la divinité, les Gaulois jusqu'au dernier [1]. Bientôt une seconde invasion descend des Alpes pour venger les désastres de la première ; mais Camille la refoule par une nouvelle victoire. D'autres hordes, repoussées successivement par le courage du dictateur Sulpicius et le dévouement de Décius, terminèrent ces irruptions qui ne servirent qu'à donner un lustre plus grand à la valeur romaine, et à montrer, par toutes ces défaites, que l'heure des Barbares n'est point encore arrivée ; et que le Seigneur conduit lui-même, pour ses fins, le peuple de Numa vers ses glorieuses destinées.

En ces mêmes temps, un roi, se croyant trop à l'étroit dans ses possessions de l'Épire, soumettait ses projets de conquêtes à un disciple de Démosthènes, dont l'éloquence lui avait déjà procuré d'importants succès. Où irez-vous, demande Cinéas, quand vous vous serez affranchi de vos voisins ? Je me rendrai maître de l'Italie, répond Pyrrhus. Et quand vous aurez conquis l'Italie ? Je soumettrai la Sicile. Et la Sicile soumise, vers quelle terre porterez-vous vos armes ? J'aborderai aux rivages Africains, et je prendrai Carthage avec son territoire. L'Afrique subjuguée, où aborderez-vous ? Je reviendrai achever la conquête de la Grèce. Puis, que ferez-vous, demande une dernière fois l'orateur ? Je vivrai en repos, dit le monarque, dans les fêtes et les plaisirs. Eh ! Seigneur, réplique Cinéas que ne vivez-vous

[1] Voir Tite-Live, liv. 5; Rollin, *Histoire romaine*, liv. 6, ch. 4.

en repos aujourd'hui, sans aller chercher si loin un bonheur que vous avez entre les mains ! Pourquoi acheter si cher des jouissances que vous pouvez goûter sans fatigues ni périls. Pyrrhus, dont ces conseils n'arrêtèrent point l'ambition, marcha avec vingt-cinq mille hommes, une forte cavalerie et de nombreux éléphants au secours des Tarentins à qui Rome avait déclaré la guerre. Mais, affaibli par de douteux triomphes et des défaites réelles, il se vit forcé par Fabricius, son vainqueur, d'abandonner l'Italie. Cet illustre souverain poursuivit sur d'autres terres la réalisation de ses projets ; il essuya des tempêtes qui mirent ses jours en danger ; remporta des victoires pleines de périls, jusqu'à ce qu'enfin il périt dans Argos, la tête fracassée par une tuile. La jouissance qui suit la conquête, il ne lui fut point donné de la goûter. Ainsi s'écoule la vie, remarque à cette occasion Pascal, l'homme tend au repos par l'agitation, il va cherchant partout, à travers les difficultés et les obstacles, un bonheur qui toujours lui échappe ; et il meurt sans le posséder [1].

D'autres invasions plus redoutables encore allaient se succéder sur la terre italique : la domination romaine avait au-delà des mers une rivale dans la domination de Carthage. Cette cité voyait d'un œil jaloux la continuelle extension de Rome, elle commençait à en redouter les menaçants succès. La Sicile, placée entre les deux puissances, fut l'arène où elles livrèrent leurs premiers combats. Bientôt les luttes et les batailles navales, engagées entre les Carthaginois commandés par Hannon et Asdrubal, et les Romains conduits

[1] *Pensées de Pascal*, 1re part., art. 7, *Misère de l'homme.*

par Métellus et Régulus, furent remplacées par les incursions d'Annibal. Ce terrible adversaire du nom romain, après avoir franchi les Pyrénées, s'ouvre un chemin à travers les Alpes dont il calcine les rochers, et il marque, par les mémorables victoires de la Trébie et de Trasimène, sa présence au milieu de l'Italie. Pendant seize ans il la parcourt avec son armée. du nord au midi, de l'orient à l'occident, semant la dévastation dans toutes les provinces. Il met par la victoire de Cannes la République à deux doigts de sa perte ; mais Dieu qui a des vues de miséricorde sur cet État qu'il va charger de l'exécution de ses arrêts, aveugle le vainqueur et l'empêche de consommer la ruine de Rome. Cette intervention divine, reconnue et proclamée hautement par le Sénat[1], est la seule explication admissible de la plus inexplicable des conduites, de la part d'un général aussi habile dans l'art de la guerre que l'est Annibal. Plus tard, cet intrépide capitaine, rappelé par son ingrate patrie, quitta pour toujours, avec son armée, le sol romain.

Le Seigneur destinait le peuple romain à d'éclatants triomphes. L'empire de la terre lui était promis par Daniel. Il devait, brisant et domptant, selon la parole du prophète, marcher à la conquête de l'univers. C'est pourquoi, affranchi de la crainte des nations voisines par des victoires successives qui les incorporèrent pour la plupart à la république romaine ; délivré des invasions étrangères, il fut conduit par le Dieu des armées contre la fille de Tyr. Carthage avait pris l'intérêt commercial pour règle de ses

[1] Tite-Live, liv. 22.

mœurs. Démesurément attachée au commerce, elle y rapportait indistinctement toutes ses démarches, tous ses desseins, toutes ses actions. La vertu chez elle était l'esclave de l'argent. Ses habitants, affamés du désir des richesses, contractèrent l'habitude de la fraude et du mensonge [1]. Leur violation des serments était passée en proverbe : la foi punique était, dans l'esprit des autres nations, le synonyme de perfidie. Jaloux au dernier point de leur prospérité, ils commandaient le succès aux chefs de leurs armées, et punissaient du dernier supplice leurs généraux vaincus. Dans le dépit et la confusion de leurs revers, ils poussèrent la cruauté jusqu'à attacher à une croix, sous prétexte de trahison, leur roi Bomilcar ; et, pour que le lieu qui l'avait vu comblé d'honneurs servît de théâtre à son supplice, ils avaient dressé cette croix au milieu même de la place publique de Carthage. Mais Bomilcar supporta avec courage la cruauté de ses concitoyens. Du haut de son gibet, comme d'un tribunal élevé, il ne cessa jusqu'à son dernier soupir de leur reprocher tous leurs crimes : le meurtre d'Hannon, faussement accusé de prétentions à la tyrannie ; l'exil de Giscon innocent, et les votes secrets contre Hamilcar [2]. Les Carthaginois, cruels envers leurs plus illustres citoyens, l'étaient plus encore envers les sujets des autres nations. Sans mentionner les tortures inouïes qu'ils firent subir à Régulus ; les barbaries qu'ils exercèrent dans la Sicile ; l'oppression dont ils accablèrent les peuples de l'Afrique, soumis à leur domination ; nous nous contenterons de rappeler que tout

[1] Freinshemius, liv. 16.
[2] Justin, liv. 22, ch. 7.

équipage jeté sur les côtes par la tempête, était massacré ou retenu captif ; et qu'ils broyaient les prisonniers de guerre contre les carènes de leurs vaisseaux, dont ils allaient ensuite souiller le sein des mers, dit Valère Maxime [1]. Sans cesse en proie aux agitations domestiques, auxquelles la peste ajoute encore ses désastres, Carthage cherche un remède dans le crime, en ensanglantant ses autels. Elle immole des hommes en sacrifice ; sans pitié pour un âge qu'épargne même le glaive ennemi, elle égorge des enfants dans ses temples, et croit apaiser la Divinité par le sang des êtres chéris pour lesquels si souvent on implore ses faveurs. La vengeance de la Divinité irritée de tous ces crimes, punit ces forfaits par des défaites [2].

Oui, les forfaits de Carthage et son culte abominable qui livra à Saturne tant de victimes humaines, attirèrent enfin sur cette cité et ses criminels habitants la colère d'En-Haut. Les cris étouffés de tant d'innocentes victimes que des mères dénaturées jetaient dans la gueule enflammée du monstre d'airain, montèrent au ciel et l'émurent de compassion, selon l'expression du prophète. Si c'est surtout le sang innocent, répandu par Jérusalem, qui amena sur elle les désastres de sa première ruine [3], comment s'étonner que l'homicide Carthage ait payé de sa destruction les flots de sang versés par ses pirates ; son inhumanité envers les naufragés, et sa cruauté à l'égard des vaincus qu'elle massacrait ? Il fallait un puissant ennemi pour briser cette puissance formidable : Dieu appela contre elle le peuple

[1] Valère-Maxime, liv. 9, ch. 2.
[2] Justin, liv. 18, ch. 6 et 7.
[3] Rois, liv. 4, ch. 24.

romain, aguerri par de nombreux combats. La lutte fut longue et acharnée entre les deux rivales, Rome et Carthage, tour à tour victorieuses et vaincues. Les armées d'Annibal et de Scipion se disputèrent longtemps l'empire d'Occident. Avant la bataille de Zama, ces deux illustres généraux se réunirent dans nne entrevue. Quel fut le fond de leur entretien ? l'aveu que les guerres sont suscitées par la colère de la Divinité pour le châtiment des passions humaines ; et que c'est la Divinité elle-même qui conduit les Romains contre Carthage. Je voudrais, dit Annibal, que les Romains et les Carthaginois, sans étendre leurs conquêtes, se fussent renfermés dans ces deux beaux empires que la nature elle-même semblait avoir séparés. Mais nous avons pris les armes pour la Sicile ; nous nous sommes ensuite disputé la domination de l'Espagne ; enfin nous avons fait la guerre dans nos propres patries. Apaisons, s'il est possible la colère des dieux ; et, bannissant de nos cœurs la jalousie, déposons les armes. Pour moi, instruit par l'expérience, combien la fortune est inconstante ; combien il faut peu de chose pour tomber dans sa disgrâce ou pour mériter ses faveurs, je suis disposé à la paix. Scipion répondit que les Romains étaient aidés du ciel, parce qu'ils combattaient pour la justice, et qu'il voulait la guerre, parce qu'il devait punir les Carthaginois de leur perfidie[1].

Les Romains obtinrent, en effet, un succès décisif où la puissance de Carthage reçut un coup mortel : juste punition de son esprit d'intrigues, d'insubordination et de révolte ; et, d'autre part, récompense méritée de la valeur et

[1] Polybe, liv. 15, fragment 1er.

de la bonne administration romaines [1]. La paix fut accordée ; mais le Seigneur avait décidé la destruction de Carthage et de sa puissance. C'est pourquoi, une voix retentissait sans cesse dans le Sénat romain : « Il faut détruire Carthage ! il faut détruire Carthage ! » Les perfidies cachées de ce repaire de forbans ramenèrent devant ses murs les armées du peuple vainqueur. Elles se firent remettre, pour les envoyer comme trophée à Rome, deux cent mille armures complètes qui avaient servi à établir la domination carthaginoise dans tout le nord de l'Afrique. Cinq cents vaisseaux avec lesquels la cruelle Carthage avait promené la dévastation et l'incendie le long des côtes maritimes, furent livrés aux Romains qui les incendièrent au milieu de la mer [2], trop longtemps le théâtre des pirateries puniques. L'aspect de cet embrasement accabla les Carthaginois d'une douleur aussi profonde qu'aurait pu le faire l'incendie même de leur ville [3]. L'ordre fut alors intimé aux habitants de se retirer, loin des bords de la mer, dans l'intérieur des terres ; sur leur refus, les troupes romaines s'emparèrent de la ville, à la suite d'un dernier combat d'extermination, et livrèrent au pillage les richesses de celle qui avait préféré, selon la remarque d'un philosophe païen, les trésors du commerce à ceux de la vertu [4]. Les peuples de la Sicile vinrent reprendre leurs dépouilles ; puis le feu acheva l'œuvre de la démolition. L'embrasement de Carthage dura dix-sept jours ; sept cent mille Carthaginois périrent. Cette

[1] Polybe, liv. 6.
[2] Tite-Live, liv. 30, ch. 43.
[3] Tite-Live, liv. 30, ch. 43.
[4] Aristote, *Politique*, liv. 2, ch. 8.

immense destruction montra la vengeance que voulut tirer le ciel des atrocités de ce peuple [1]. Défense fut faite de rebâtir sur ce sol désolé, et d'y habiter. On permit seulement à l'étranger d'y aller contempler le monceau de ruines de la rivale de Rome. A la vue de la destinée de cette cité, pendant sept cents ans florissante et égale aux plus grands empires, par l'étendue de sa domination, par ses armées et ses flottes, Scipion ne put retenir ses larmes ; et, en les laissant tomber sur ces ruines, il se disait que le sort des villes, des peuples et des empires n'est pas moins sujet aux revers de la fortune, que celui des simples particuliers. Et, se rappelant le sort de l'antique Ilion, ville autrefois si prospère, et la chute des empires d'Assyrie, de Perse et de Macédoine qui, si récemment encore, avaient jeté tant d'éclat ; il répéta, à la pensée de la ruine future de sa patrie, ce vers d'Homère : Un temps viendra où tombera la ville sacrée d'Ilion [2]. Nous aussi, témoins de ces justices implacables de Dieu, nous répèterons, mais avec un prophète : Ce sont les violences, les brigandages et les cruautés qui font perdre à une cité sa domination ; et c'est parce que Carthage avait poussé ces attentats à leur comble, que la ruine s'abattit sur elle, et que la conquête, transformant son territoire en province romaine, transporta aux Romains l'empire de la mer.

[1] Valère-Maxime, liv. 1, ch. 1.
[2] Polybe, liv. 39. fragment 2.

Vices de la constitution romaine ; punition divine dans les maux qui fondent sur la République.

Malheureusement la vie privée des Romains formait un étrange contraste avec leur vie publique. Ce peuple, qui abolissait les usages barbares dans les pays conquis, n'était jamais parvenu, depuis le commencement de sa durée, à se dépouiller lui-même des instincts cruels du chef de brigands qui n'avait point craint de cimenter les murs de Rome avec le sang de son frère. Des actes d'inhumanité rappelaient trop souvent la conduite du Consul dénaturé qui n'avait vu de consolidation à la République qu'en présidant le meurtre de ses deux fils. L'assassinat était glorifié dans un Scévola par l'érection d'une statue en son honneur ; on couronnait en plein Sénat la violation du droit des gens ; et ceux qui s'en étaient rendus coupables à l'égard des Gaulois, se voyaient élevés aux plus hautes dignités. Plusieurs fois les conventions et les traités de paix passés avec les Samnites et d'autres nations, avaient été enfreints dans les circonstances de la plus noire perfidie; et ce peuple, qui aimait à se récrier contre la foi punique, n'hésitait pas à égorger, en Espagne et en Afrique, la population de deux cités, bien qu'elles se fussent rendues à condition d'avoir la vie sauve.

Les lois, par lesquelles étaient réglées les actions des citoyens, accordaient au père le droit de vie et de mort sur ses enfants et sur ses esclaves[1], au mari le droit de répu-

[1] Voir Mgr Gaume, *Histoire de la société domestique*, tome 1er, ch. 8 et 9.

diation sur sa femme pour le plus spécieux prétexte [1]. Elles autorisaient les chefs de famille à tuer leurs enfants faibles ou difformes ; à vendre pour l'esclavage le fils dont ils étaient mécontents, et à laisser mourir de faim les esclaves malades ou trop vieux ; elles condamnaient à la servitude ou à la mort le prisonnier de guerre, et au bannissement l'indigent sans ressources, en le forçant à aller peupler quelque lointaine colonie. Les fameuses lois des douze Tables toléraient l'usure la plus ruineuse pour le pauvre peuple, gratifiaient les patriciens de nombreux priviléges, et leur réservaient toutes les fonctions importantes. Elles permettaient de jeter dans les fers les simples débiteurs [2]; et, en interdisant le mariage entre plébéiens et patriciens, elles entretenaient une division permanente entre le riche et le pauvre [3]. Quant aux étrangers, ils étaient regardés comme des barbares et traités comme tels. Quels furent les résultats de ces lois que Tacite appelle les plus équitables, parce que celles qui les suivirent furent, de son aveu, dictées par la violence et la brigue [4]? Interrogeons les historiens de ces temps : ce sont des païens qui rapportent l'histoire de leur propre pays ; leur témoignage ne saurait être suspect. Émeutes, révoltes, conjurations, proscriptions, guerres d'esclaves, guerres civiles ; voilà les évènements dont sont pleins leurs récits ; voilà les conséquences directes de cette fameuse constitution républicaine, qu'on n'a vantée qu'en fermant les yeux à l'évidence des faits.

[1] *Influence des lois sur les mœurs*, par Mgr Rendu, liv. 2, ch. 1.
[2] *Influence des mœurs sur les lois*, par Mgr Rendu, liv. 3, ch. 9.
[3] *Influence des mœurs sur les lois*, par Mgr Rendu, liv. 3, ch. 9.
[4] Tacite, *Annales*, liv. 3, ch. 27.

Sous l'administration des décemvirs, de ceux-là mêmes par qui les lois avaient été gravées sur douze Tables d'airain, le peuple devient, corps et biens, la proie des patriciens. Le plus puissant enlève ce qu'il convoite. On ne respecte plus personne ; les verges frappent, les têtes tombent sous la hâche ; et ces cruautés ne sont point gratuites. La confiscation suit le supplice. La licence a remplacé la liberté[1]. Tout le monde connaît le rapt public de Virginie qu'Appius, son ravisseur, déclare captive, afin de s'en assurer la tranquille possession. Quand cet attentat à la liberté des citoyens autant qu'aux mœurs, eut fait chasser les décemvirs, on eut un peu de calme ; mais ce calme fut bien vite, comme à l'ordinaire, troublé par la division des deux ordres[2]. Il n'est point d'année, dit Tite-Live, où il ne faille lutter et combattre[3]. Ce ne sont que mutineries parmi les citoyens, émeutes dans la populace, guerres intestines entre le peuple partagé en factions armées : fléau qu'envoie le courroux de la Divinité, et toujours plus funeste aux Etats que la guerre étrangère et les autres malheurs publics[4]. Sans cesse des séditions éclatent dans Rome. Tantôt c'est le peuple révolté qui se retire sur une montagne hors de Rome ; tantôt c'est l'armée ; les dissensions ne sont interrompues que par des pestes qui arrivent pour punir la domination turbulente de la populace ou la tyrannique oppression de la classe noble[5]. A peine peut-on retourner une

[1] Tite-Live, liv. 3, ch. 37.
[2] Tite-Live, liv. 2, ch. 64.
[3] Tite-Live, liv. 4, ch. 58.
[4] Tite-Live, liv. 4, ch. 9.
[5] Tite-Live, liv, 5, ch. 14 et liv. 6.

page de Tite-Live, appelé par Tacite le véridique historien des temps de la République, sans y lire ces mots : A de courts instants de paix intérieure succéda une année marquée par des maux de tous genres : séditions, famines, épidémies. Le seul fléau qui nous manqua fut la guerre étrangère [1] ; ou sans rencontrer ces lignes : Une affreuse sédition éclata dans Rome. Sédition à l'occasion de la loi agraire, et à l'occasion des usures, cause trop commune d'émeutes et de discordes [2] ; sédition pour le partage des vivres et la répartition des charges entre les plébéiens qu'écrasent d'onéreux impôts, que décime le service militaire et que ruine une dévorante usure [3] ; séditions fréquentes suscitées par la hauteur dédaigneuse des patriciens et les décisions vexatoires du Sénat ; séditions continuelles fomentées par les Gracques et les autres tribuns du peuple : il semble que Dieu veuille, par ces agitations intestines, punir ce peuple de sa licence, châtier ses dissensions par des dissensions plus graves, et lui faire expier dans les émeutes son esprit de révolte et son mépris de toute autorité. Au jugement de saint Augustin, Rome, sous la République, tourmentée au dehors par des guerres, au dedans par des séditions, fut souverainement malheureuse. Le saint docteur énumère les uns après les autres tous les maux qu'elle endura : et les discordes, et les proscriptions, et les fléaux, sans que rien pût y remédier : ni les jeux infernaux, institués en l'honneur des démons, ni la protection

[1] Tite-Live, liv 4, ch. 12.
[2] Tacite, *Annales*, liv. 6, ch. 16.
[3] Salluste, *De Republica*, frag. 7.

d'impuissantes idoles, ni les combinaisons de la politique. Pourquoi ? Parce que Dieu voulait punir [1].

Les conquêtes font germer dans le sein de ce peuple des vices nouveaux : chacune d'elles engendre un vice, remarque l'auteur de la Cité de Dieu ; la ruine de Carthage amène la cupidité ; les triomphes asiatiques, la corruption [2]. Les victoires développent la soif de l'or et des plaisirs. Le Romain qui, avec un de ses premiers dictateurs, aimait mieux commander à ceux qui avaient de l'or que d'en posséder lui-même, se laisse éblouir par l'éclat des richesses que les triomphes étalent à ses yeux. Cette vue enflamme sa cupidité, et, pour s'enrichir, il n'est sorte de concussions que n'exercent dans les provinces ses gouverneurs ; il n'est sorte de vexations que ne se permettent ses généraux dans les pays étrangers. Marius dépouille les habitants de l'Afrique ; Sylla pille les temples de la Grèce. La vénalité de Rome est telle, que Jugurtha, après avoir plusieurs fois acheté au poids de l'or les décisions de son Sénat, lui lance ce reproche en la quittant : Ville vénale, qui se serait vendue, si elle avait trouvé un acheteur [3] ! Salluste apprécie les conséquences de cette situation : du sein de la riche villa qu'il s'est bâtie avec le fruit de ses concussions, le douteux moraliste écrit à César : Là où a pénétré l'amour des richesses, il n'est plus d'institutions, plus d'arts utiles, plus de génie même qui puissent résister. Tôt ou tard l'âme finit par succomber. J'ai souvent entendu citer des rois, des villes, des nations auxquels leur opulence a fait perdre de grands

[1] *Cité de Dieu*, liv. 3, ch. 17 et suiv.
[2] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. 2, ch. 18 et 19.
[3] Salluste, *Guerre de Jugurtha*, ch. 35.

empires acquis par leur courage au temps de leur pauvreté. Là où les richesses sont en honneur, tous les biens véritables, la bonne foi, la probité, la pudeur, la chasteté sont avilis[1].

Veut-on savoir à quel point de corruption et d'avilissement est tombée cette République jadis si célèbre par les mâles vertus des fondateurs de sa puissance, qu'on ouvre une dernière fois cet auteur dont saint Augustin invoque le témoignage[2]. « Lorsque la République fut parvenue au comble de la prospérité par sa justice et par ses travaux; lorsqu'elle eut dompté, par la guerre, des rois redoutables, et soumis par la force des nations féroces et des peuples immenses; lorsque Carthage, cette rivale de l'empire, fut abattue; que toutes les mers, que toute la terre s'ouvraient à la domination de Rome, la fortune alors commença à tout bouleverser parmi nous par ses caprices. Des hommes qui avaient supporté facilement les travaux, les dangers, les traverses et les malheurs, devaient supporter, comme un fardeau, le repos et les richesses, ces biens, objet des vœux ordinaires des mortels. Bientôt l'amour de l'argent, et ensuite celui de la puissance dévora les cœurs : ce fut la source des malheurs publics. L'avarice détruisit la bonne foi, la probité et les autres vertus; à leur place on vit apparaître l'orgueil, la cruauté, le mépris des dieux. Tout devint vénal; l'ambition fit naître la perfidie; la dissimulation pénétra au fond des âmes, et mit le mensonge dans toutes les bouches; on se livrait aux inimitiés ou aux haines par intérêt, non par res-

[1] Salluste, 1re *lettre à César*, ch. 7.
[2] *Cité de Dieu*, liv. 2, ch. 18.

sentiment ; on estimait les apparences plutôt que le caractère. Les vices, croissant d'abord peu à peu, étaient néanmoins quelquefois flétris ; mais bientôt ils se répandirent comme une contagion : alors l'état de Rome fut changé, et le commandement, de juste et de bon qu'il était, devint injuste et intolérable. D'abord c'était l'ambition plutôt que l'avarice qui tourmentait les cœurs : il y avait dans ce vice quelque chose de plus approchant de la vertu. En effet, rechercher la gloire, les honneurs, la domination, semble être à la fois le propre de l'homme généreux et de l'homme sans génie : mais le premier veut y parvenir par la vraie route ; le second, incapable de nobles efforts, y tend par des ruses et par des détours. Au contraire, l'avarice s'attache à l'argent, et l'argent ne fut jamais l'objet des vœux d'un homme sage. Cette passion, par je ne sais quels charmes corrupteurs , affaiblit l'âme et le corps ; immense, insatiable, ni l'extrême puissance ne l'apaise, ni l'extrême indigence ne l'affaiblit.

Après donc que Sylla, devenu maître de la république par l'usurpation, eut vu à d'heureux commencements succéder des suites funestes, chacun devint cupide et ravisseur. L'un ambitionnait une maison, l'autre des champs ; point de terme dans les désirs, point de modération dans la victoire. On vit des citoyens se déshonorer par des crimes honteux et atroces envers des citoyens. On en était venu à ces excès, parce que Sylla, pour s'attacher l'armée, qu'il avait commandée en Asie, l'avait, par ses excessives largesses, accoutumée à tous les genres de débauches , contre les usages rigoureux de nos ancêtres. Des lieux enchanteurs, voluptueux, avaient aisément amolli, pendant la paix, les

cœurs farouches des soldats. Là, pour la première fois, on vit les armées du peuple romain se livrer à la volupté, aux festins ; rechercher des statues, des tableaux, des vases ciselés, faire de ces objets une proie publique ou particulière ; dépouiller les temples, profaner les choses saintes et souiller les choses profanes. Aussi ces soldats, lorsqu'ils furent vainqueurs, ne laissèrent rien aux vaincus ; car si la prospérité corrompt même des hommes sages, comment des hommes corrompus auraient-ils pu se modérer dans la victoire ? Lorsque les richesses tinrent lieu d'honneur ; et, qu'à leur suite marchèrent la gloire, la domination et la puissance, la vertu s'affaiblit, la pauvreté devint un opprobre, la simplicité passa pour quelque chose d'odieux. Avec les richesses s'introduisit parmi la jeunesse l'avarice et l'orgueil. C'était un mélange de cupidité et de profusion : on estimait peu ses propres biens, on ambitionnait violemment ceux des autres : tout était confondu, tout était foulé aux pieds, la pudeur, la vertu, les choses divines et humaines. Ce serait aujourd'hui un grave sujet de méditation, après avoir considéré les maisons particulières bâties récemment comme en forme de villes, de visiter les temples des dieux, bâtis autrefois par nos ancêtres, les plus religieux des mortels. Mais ces hommes honoraient les temples des dieux par leur piété, et leurs maisons par les images de leur gloire, et ils n'arrachaient rien aux vaincus, si ce n'est la puissance de nuire. Parmi nous, au contraire, on a vu les plus lâches des hommes enlever, par des violences sacriléges, à leurs alliés, ce que les plus vaillants des héros avaient laissé à des ennemis vaincus ; comme si opprimer par la victoire était marquer sa domination. Mais pourquoi rapporter des

faits qui ne sont croyables que pour ceux qui les ont vus? Dirai-je que des particuliers ont aplani des montagnes et comblé des mers? Pour eux les richesses étaient comme un vain jouet; et, lorsqu'ils pouvaient s'en servir honorablement, ils s'empressaient d'en jouir avec turpitude. Mais ce qui n'était pas moins honteux, c'étaient les affreuses débauches et la dégradation des mœurs dont Rome vit alors l'exemple. Les hommes cédaient à la voix de la volupté; les femmes vendaient publiquement leur pudeur; on courait la terre et les mers pour trouver des raffinements aux délices des festins; le sommeil était un plaisir plutôt qu'une nécessité. On ne connaissait plus ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni la fatigue; on ne cédait qu'à un seul besoin, la volupté. La jeunesse, après avoir épuisé les biens de ses pères, se livrait au crime comme à un dernier moyen de satisfaire ses vices; car des cœurs jetés une fois dans des penchants funestes, renonçaient difficilement à leurs passions; et la privation rendait même la dépense plus désordonnée, et l'amour des plaisirs plus furieux [1]. »

La soif de l'argent et la convoitise des propriétés amènent les proscriptions; et l'Italie présente de hideuses scènes de meurtre et de pillage, telles qu'aucun autre pays n'en a offert. Deux fois la capitale est prise d'assaut par les deux factions ennemies: Marius entre dans Rome en vainqueur de ses propres concitoyens; avec lui y entrent toutes les calamités. Il fait fermer les portes de la ville, et il la livre aux fureurs de la troupe d'esclaves dont se compose sa garde. La noblesse est traînée dans les supplices, les dames

[1] Salluste, *Conjuration de Catilina.*

romaines sont deshonorées, les maisons, abandonnées au pillage. Les places regorgent de cadavres ; les têtes des consuls sont déposées sur la tribune aux harangues, le sang coule par ruisseaux dans les rues [1]. Ceux à qui le salut n'est pas rendu par le tyran sont massacrés sur-le-champ. Les cruautés raffinées du patricien Sylla ne sont pas moins horribles que les massacres du plébéien Marius. S'il faut à l'un beaucoup de sang, s'il lui faut le pillage pour assouvir ses grossiers soldats ; à l'autre il faut des vengeances exécrables et beaucoup d'or pour solder les prostitutions des jeunes nobles, ses partisans. Sylla ouvre les proscriptions : une récompense est attachée publiquement au meurtre d'un romain. L'assassin le plus ensanglanté reçoit le plus large salaire. La tête d'un citoyen est mieux payée que celle d'un ennemi. Le meurtrier hérite de sa victime [2]. Quand on n'égorge point à la fois des milliers de plébéiens, on proscrit en masse jusqu'à des villes, des populations entières. Deux mille sénateurs et chevaliers sont bannis, et toujours les biens des proscrits sont confisqués. Tel doit son bannissement à sa belle maison, tel à ses superbes jardins, tel autre à sa terre d'Albe. Alors des villes furent anéanties avec tous leurs habitants [3] ; et l'on vit le monstrueux spectacle de fils allant, la tête de leur père à la main, réclamer le prix de leur délation. Des parents livrent leurs propres parents qui s'étaient réfugiés dans leur maison ; des clients assouvissent leur haine sur leurs bienfaiteurs. Il n'y a plus d'asile ni dans les temples, ni au foyer domestique.

1 Valère-Maxime ; et Cicéron, *de Oratore.*

2 Velleius Paterculus, liv. 2, ch. 28.

3 Strabon, liv. 5.

Recevoir un proscrit est un crime capital. Catilina, après avoir assassiné son frère, conduit Gratidianus sur le tombeau de Catulus. Là, il lui arrache les yeux, lui coupe les mains et la langue, et lui brise les os des cuisses; puis, lui tranchant la tête, il la prend toute sanglante et la porte sur la place publique aux pieds de Sylla, qui le nomme commandant du corps des exécuteurs [1]. L'émulation dans le vice égale l'émulation dans le crime. Si les partisans de Marius se plongent avec lui dans tous les excès de la table; ceux de Sylla se vautrent également avec lui dans toutes les débauches de la volupté. Rome est changée en une taverne où se succèdent les plus dégoûtantes orgies: jusqu'à ce que la justice suprême, après s'être assez longtemps servie de Marius et de Sylla, pour châtier l'avarice licencieuse du peuple romain, gorgé des déprédations de la guerre et des concussions de la paix, frappe à leur tour les deux monstres, l'un d'une fièvre, conséquence de ses excès; l'autre d'une plaie honteuse où pullulent des millions d'insectes: autant de bourreaux qui le rongent et le dévorent tout vivant [2]. Inutilement Sylla cherche un adoucissement aux maux dont l'accable la colère divine: la terre païenne n'a pas de consolations pour celui que châtie un Dieu irrité. Comme il punit toujours par où l'on pêche, il ravit aux Romains, par la confiscation, des biens amassés par la rapine; il livre au pillage Rome et l'Italie, constants théâtres de toutes les injustices, durant les longues discordes entre les plébéiens

[1] Plutarque, *Vie de Sylla.*
[2] Pline, liv. 7.

et les patriciens [1] ; puis il éteint la vie débauchée de leurs bourreaux dans les excès mêmes de la débauche.

Hélas ! tant d'attentats démontrent trop bien que la cruauté qui a toujours fait le fond du caractère romain, a pris de jour en jour d'effrayants accroissements. Ses triomphes n'y ont pas peu contribué : chaque année, d'illustres généraux, des rois, traînés derrière le char du triomphateur, traversent ignominieusement les rangs d'une populace qui les couvre d'insultes. Elle se plaît à contempler des captifs enchaînés qu'on égorge lorsqu'ils ont suffisamment rehaussé la gloire du vainqueur, et l'habitude de tels spectacles a fini par détruire toute pitié dans le cœur de ce peuple. L'aspect des mauvais traitements infligés aux vaincus, la vue des tortures, dont on accable les prisonniers de guerre, l'ont endurci sur les souffrances de ses semblables, et rendu indifférent à leur malheur. Des succès permanents dans toutes les contrées l'ont accoutumé à se regarder comme supérieur aux autres peuples, et à les traiter tous avec un égal mépris. Le luxe oriental, entré avec les dépouilles de la Macédoine et de l'Asie-Mineure dans chacune de ses cités, y a introduit la sensualité qui rend insensible à tout, excepté au plaisir, et la volupté, qui rend froidement cruel. Aussi les esclaves sont accablés de coups, écrasés sous les plus lourds fardeaux, condamnés aux occupations les plus abrutissantes, et renfermés le soir dans des étables comme des bêtes de somme. La plus dure servitude pèse sur ces millions d'êtres chargés des travaux de la campagne et de l'exercice des métiers les plus pénibles [2].

[1] *Cité de Dieu*, liv. 2, ch. 17.

[2] Voir *le Monde avant le Christ*, par Des Mousseaux, 2e part.

Quand, poussés à bout, ils se révoltent et engagent ces guerres serviles qui font trembler Rome, malgré sa puissance, on en extermine jusqu'à cent mille à la fois. La défaite seule de Spartacus est le signal du massacre de quarante mille esclaves Les enfants, si dignes de pitié par leur faiblesse même et par l'intérêt qu'ils inspirent, sont devenus des objets contre lesquels s'exerce la haine cruelle, la colère sauvage des parents et des maîtres. Il n'est pas rare de voir, selon l'assertion d'un témoin oculaire, des pères broyer contre la muraille la tête de leurs enfants ; d'autres, écraser ces infortunés sous leurs pieds; comme il n'est point rare de rencontrer devant leurs maisons des chefs de famille qui brisent tranquillement les membres d'enfants achetés à l'âge de puberté, leur taillent les jambes, leur coupent les bras, façonnent à leur guise ces êtres vivants, comme s'ils travaillaient une statue de pierre [1]. « Hommes altérés de sang, s'écriera plus tard Tertullien, tous les jours vous exposez dans les rues pour être dévorés par les chiens des milliers d'enfants ; vous vous débarrassez des uns en les noyant, des autres en les laissant mourir de froid et de faim. Ce serait, pour ces tendres victimes, une mort trop douce que celle du glaive [2]. »

Quelle n'est point la cruauté romaine dans les guerres extérieures ? C'est une coutume d'annoncer par l'incendie l'invasion d'un pays ennemi [3]. Malgré la complaisance que met César à nous parler de sa douceur et de sa justice, ses

[1] Voir Mgr Gaume, *Histoire de la société domestique*, ch. 11 ; voir aussi Sénèque, *Controv.*, liv. 5, 33.

[2] Tertullien, *Apologétique*.

[3] César, *De bello Gallico*, liv. 8, ch. 3.

campagnes des Gaules le montrent cruel et injuste: le plus souvent il met tout à feu et à sang sur son passage. Il massacre le sénat des Vénètes, malgré sa soumission, et fait vendre les habitants; il extermine presque toute la nation des Nerviens[1]. Ses guerres font périr douze cent mille hommes[2]. Qui sait si Dieu n'a point permis que son assassinat fût une expiation? Antoine bannit Cicéron; puis il se fait apporter la tête de ce sauveur de la patrie sur la tribune aux harangues, d'où l'immortel orateur avait souvent flétri les vices et les cruautés du farouche triumvir. Pompée commet les plus révoltantes iniquités en Asie, viole le sanctuaire de Jérusalem, asservit injustement plusieurs royaumes[3]; et, après avoir insolemment promené sa gloire dans la Syrie qu'il ruine, il va célébrer son triomphe à Rome par des combats de gladiateurs aux prises avec cinq cents lions. Cicéron qui, romain et païen, partageait sur ces combats la pensée commune, croit pourtant devoir jeter quelque ironie sur tant de cruautés. Quel plaisir, écrit-il, peut goûter un homme d'esprit à voir un de ses semblables déchiré par une bête vigoureuse, ou un bel animal périr d'un coup d'épieu[4]? Mais il en fut de Pompée, comme quelques années plus tard, de Crassus[5]. Du jour où il profana le temple du vrai Dieu, la fortune l'abandonna peu à peu. Des revers, plus considérables encore que ceux qui attendaient Crassus chez les Parthes, fondirent sur lui. On connaît sa triste fin sur le rivage Égyptien, et les larmes que versa sur sa funeste des-

[1] Voir liv. 5 et 8.
[2] Schlégel, *Philosophie de l'histoire*, leçon 9.
[3] Dumont, *Histoire romaine*, ch. 34.
[4] Cicéron *ad Fam.*, 7.
[5] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 14, ch. 12.

tinée son vainqueur. Tous les généraux des armées romaines exercent dans leurs campagnes les mêmes cruautés : les uns passent au fil de l'épée des populations entières et exterminent des villes importantes ; les autres massacrent sans pitié sur les champs de bataille un ennemi vaincu, et, le lendemain de la victoire, vendent à l'encan les prisonniers de guerre comme un vil bétail. Malheur aux vaincus! tel est, au jour de son triomphe, le cri du vainqueur. Or, si Justin, voyant une population massacrée dans un temple, malgré ses supplications, affirme que ce sacrilége fut puni par la guerre civile[1]. Si, lorsque l'armée romaine passe sous le joug avec ses consuls, Tite-Live attribue cette profonde humiliation des Fourches Caudines à la fierté de Rome, repoussant dédaigneusement les réparations offertes par les Samnites[2]; si Salluste donne pour cause du massacre des cohortes romaines le massacre des habitants de Capsa, malgré leur reddition[3]; si, en un mot, des écrivains païens savent reconnaître, avec une imposante unanimité, la main toute puissante de Celui qui châtie les cruautés romaines : serons-nous moins clairvoyants en présence des coups dont Dieu frappe la barbarie de ce peuple farouche, comme l'appelle Bossuet? Ces coups de la vengeance céleste, ce sont, au témoignage de l'Écriture, aux livres des Rois et des prophètes[4], les guerres civiles : guerres civiles entre César et Pompée, guerres civiles entre Antoine et Auguste ; dans lesquelles, après avoir assez longtemps égorgé

[1] Justin, liv. 20, ch. 2.
[2] Tite-Live, liv. 9.
[3] *Guerre de Jugurtha.*
[4] Isaïe, ch. III, v. 5.

les nations étrangères, le peuple romain s'égorge lui-même en batailles rangées. Que sont les célèbres combats de Philippes, de Pharsale et d'Actium, sinon de tristes victoires remportées sur d'autres citoyens romains ? Un même courroux dans le ciel, une même frénésie sur la terre, de mêmes motifs, nés de forfaits semblables, poussaient à ces sanglantes discordes [1]. Aucun autre royaume n'est assez puissant pour châtier le grand empire ; il se châtie lui-même par la fureur de ses guerres civiles.

Grandeur de l'Empire Romain.

An. av. J.-C. 212 à 14 de J.-C.

Mais il est temps de détourner nos regards de ces scènes de désolation, pour suivre Rome dans sa marche vers ses glorieuses destinées. Marcellus s'empare de la Sicile, et embellit son triomphe des célèbres machines d'Archimède, ces puissances de la science, contre lesquelles les troupes du général romain durent longtemps lutter, au mémorable siége de Syracuse. Scipion l'Asiatique conquiert le royaume de Syrie et envoie à Rome les richesses de l'Asie. Paul-Émile subjugue la Macédoine et rentre dans la capitale de l'empire sur un char triomphal qu'entourent des généraux vaincus et des princes enchaînés. Scipion l'Africain triomphe de l'Espagne et détruit Numance. Marius s'empare du royaume de Numidie et des trésors de Jugurtha ; Sylla

[1] Tacite, *Histoires*, liv. 2, ch. 38.

soumet la Grèce dont il enlève les chefs-d'œuvre; Pompée rend la Judée tributaire, assujettit le royaume de Pont, l'Arménie, l'Albanie, et élève Nicopolis, comme un trophée de sa victoire, sur le théâtre même de ses exploits. César parcourt l'univers, achève d'asseoir la puissance de Rome en Asie, en Afrique, en Europe; plusieurs fois il traverse les Gaules qu'il dompte par une suite de batailles gagnées; puis il va, avec ses armes triomphantes, poser dans la Grande-Bretagne les limites septentrionales de la domination romaine qui atteint, au midi, par la soumission de l'Égypte sous Auguste, les confins les plus éloignés de l'Abyssinie. Vainqueur des nations, l'Empire Romain, dont les frontières s'étendent des rives du Tigre au fleuve du Tage, des montagnes de la Calédonie aux montagnes de l'Atlas, et de l'Océan polaire à l'Océan indien, ferme le temple de la guerre et accorde la paix au monde. Le peuple-roi va jouir de ses conquêtes dans les délassements de la victoire; la puissance romaine est à l'apogée de sa gloire; le siècle d'Auguste, le plus beau qu'ait vu fleurir le monde païen, commence. Rome, remplie des chefs-d'œuvre et des richesses des royaumes soumis, reçoit ses blés de l'Égypte et de la Sicile, qu'elle a chargées de cette partie de sa subsistance. L'Espagne et la Macédoine déposent dans ses trésors leur or et leur argent; l'Asie lui offre ses objets d'art; l'Afrique lui envoie pour ses jeux les lions et les tigres de ses déserts; et la Gaule met aux pieds de cette souveraine de la terre des esclaves pour la servir. Tandis qu'Auguste, dictateur de l'armée, pontife suprême et empereur, visite, dans une marche triomphale à travers les diverses parties du globe, les provinces de son immense empire, afin de re-

cevoir les hommages des peuples ; Mécène et Agrippa, ses ministres, protégent les lettres et les arts, et élèvent les monuments qui doivent éterniser la grandeur de la plus colossale puissance qui ait régné sur les hommes. Le dôme du Panthéon, construit pour recevoir tous les dieux que Rome a enchaînés à son char ; l'arc de triomphe grandiose, dressé sur les Alpes en l'honneur du monarque qui gouverne la terre, sont les superbes trophées de cette domination universelle que célèbrent, dans leurs poésies, Virgile et Horace. Des colonies nombreuses vont peupler les contrées incultes de la Numidie, des Gaules, de l'Espagne et de la Germanie ; des voies publiques spacieuses, des aqueducs superbes, des portiques grandioses ornés des statues des triomphateurs ; des colonnes, des thermes, des cirques, des amphithéâtres dans des proportions gigantesques, comme tout ce que fait ce peuple souverain, expriment en caractères ineffaçables le nombre prodigieux des conquêtes dues à la faveur providentielle du Dieu qui accorde la victoire aux héros.

Mission de l'Empire Romain.

Plus on considère les grands évènements qui remplissent les premiers âges de cet empire, plus on est frappé, avec les historiens contemporains, du cachet divin dont ils sont marqués. Dans les calamités publiques comme dans les périls imminents ; quand la situation des affaires est désespérée, que l'existence de l'État se trouve menacée ; chaque fois on aperçoit la main du Très-Haut qui vient éloigner le

danger, écarter l'ennemi, et remettre à flot le navire romain submergé, que la tempête allait briser. Les Volsques, conduits par la haine d'un banni, entourent-ils Rome, livrée à la famine et aux dissensions! Les reproches d'une mère désarment la vengeance de celui que les supplications du Sénat et des pontifes n'ont pu fléchir; et les assiégeants abandonnent un succès certain et se retirent[1]. Une peste a-t-elle enlevé une partie notable de la population, moissonné les défenseurs de la patrie et abattu les courages! L'ennemi, à qui toutes les villes sont ouvertes, et qui est au cœur de l'empire, loin d'en prendre possession, se disperse, frappé d'une terreur soudaine; et les Romains qui le voient fuir, reconnaissent que c'est la divinité elle-même qui l'éloigne[2]. Lorsque les Gaulois, qui ont campé sur les ruines de Rome, sont exterminés, leur vainqueur, Camille, déclare que le Ciel lui a donné la victoire, afin de sauver la patrie; et le Sénat reconnaissant rend ce décret: Le Dieu très bon et très grand a protégé le peuple romain dans un extrême péril[3]. Quand les Carthaginois, qui ont mis à Trasimène et à Cannes la république à deux doigts de sa perte, ne tirent aucun parti de leurs victoires, et perdent, en temporisant, des heures précieuses, le Sénat, nous l'avons dit, proclame que l'Éternel a pitié de l'Empire[4]. Quand enfin une révolte générale des esclaves menace d'anéantir la puissance romaine sur les débris de ses cités incendiées, le peuple, délivré du dan-

[1] Tite-Live. liv. 2, ch. 40.
[2] Tite-Live, liv. 3, ch. 7.
[3] Tite-Live, liv. 5, ch. 50.
[4] Tite-Live, liv. 22.

ger, avoue que c'est le Souverain Maître du ciel et de la la terre qui a déjoué les criminels complots, et sauvé l'État [1].

Pourquoi cette protection supérieure, constante et efficace, qui se montre avec une évidence telle, que les païens eux-mêmes la reconnaissent et la proclament? Parce que, répond saint Augustin, Dieu n'a point distribué la force aux royaumes de la terre d'une manière fortuite, mais selon l'ordre des choses et des temps. S'il a tant protégé et favorisé l'empire romain, qu'il lui a accordé la grandeur et la gloire, c'est qu'il avait le dessein de s'en servir, pour châtier un grand nombre de nations [2]. La terre, en effet, est encombrée d'une foule d'États qui s'épuisent dans des luttes sans fin; son sol est surchargé de peuples livrés à l'iniquité; le rôle des royaumes, protecteurs de la Judée, s'affaiblit: l'un lui est devenu nuisible, et l'autre, infidèle; il importe d'arrêter d'injustes persécutions, et de continuer, quelque temps encore, une protection salutaire; il importe de changer, au nord et au midi, des mœurs trop sauvages, des coutumes trop barbares, qui seraient un obstacle permanent à la propagation ou à la pratique des vérités nouvelles; et de faire cesser, à l'Orient, toutes ces clameurs des discordes et des mêlées qui, préoccupant les hommes, troubleraient l'attente générale. Les temps de la Rédemption du genre humain approchent, il importe que la paix s'étende d'une extrémité de la terre à l'autre, afin que tout ici-bas soit dans le

[1] Tite-Live, liv. 4, ch. 44.

[2] *Cité de Dieu*, liv. 4, ch. 33; liv. 5, ch. 1 et 13.

calme et le silence au moment où le Ciel enverra le Prince de la paix [1] prendre possession de son royaume. Rome a été choisie par la Divinité, dit Pline l'Ancien, afin de réunir les royaumes épars, d'adoucir les usages trop rudes; d'inspirer aux hommes des sentiments d'humanité, de faire disparaître la diversité discordante des langues barbares; en un mot, afin de donner, en un court espace de temps, à toutes les nations de la terre une seule et même patrie [2]. Oui, pacifier le monde, pour qu'il soit entièrement attentif à la parole douce et conciliatrice que va lui prêcher son Sauveur, sans que le bruit des armes couvre ou interrompe cette voix divine; abattre les barrières des peuples, afin que les envoyés du Christ ne rencontrent aucun obstacle dans leurs pérégrinations évangéliques; grouper par la conquête tous les peuples en un seul, pour que sous l'influence des mêmes lois, des mêmes usages, et à l'aide des deux langues latine et grecque partout parlées, il devienne plus facile aux ministres de la future religion universelle, d'évangéliser toutes les nations, et de répandre partout les saintes doctrines : voilà, avec les motifs précédemment exposés, les fins pour lesquelles le Seigneur remet aux Romains l'empire du monde.

Ce peuple, qui a vécu près de six cents ans sans faire de lointaines conquêtes, ce peuple, que les incursions d'Annibal ont décimé et affaibli, s'élève en moins de cinquante-trois ans, à un si haut degré de puissance, qu'il compte, au rang des provinces soumises à sa domination,

[1] Isaïe, ch. 9, v. 6.
[2] Pline, liv. 3, ch. 5 et 6.

non-seulement l'Afrique et l'Espagne, mais la Macédoine et l'Asie. De si glorieux exploits, remarque l'historien Zozime, ne pouvant être attribués aux forces humaines, doivent l'être à la volopté de Dieu. Cette volonté souveraine, cause véritable de tout ce qui arrive ici-bas, et dont l'homme éclairé peut suivre partout l'action, rend florissante la République romaine [1]. Dieu, dirons-nous avec saint Augustin, qui a destiné cette nation à renouveler la face du monde, lui donne des guerriers, dévorés d'une insatiable ambition [2]; elle essaie d'abord ses forces contre les peuples voisins, et agrandit de leurs États son territoire. Puis, élargissant le cercle de ses conquêtes, elle franchit les montagnes, passe les mers, traverse les déserts et remplit l'univers de l'éclat de ses exploits. « Depuis Alexandre » jusqu'à Auguste, tous les bruits ont cessé sur la terre, » on ne distingue qu'un sourd mugissement : rien n'éclate, » les traditions se perdent, les réformateurs ont disparu, » les sages n'osent plus lever la voix, la prophétie sainte » elle-même s'est tue : on n'entend plus rien, excepté la farouche domination romaine, qui abat une à une les couronnes et les cités antiques ; excepté le bruit des empires » qui s'écroulent sous le fer des légions ; et, dans les hauteurs de l'intelligence, un long gémissement de douleur » et un profond soupir d'attente et d'espoir. C'est le règne » du glaive qui prépare le règne de la Croix [3]. » Ce glaive, Rome le tourne vers le midi, et la puissance de Carthage est

[1] Zozime, *Histoire romaine*, liv. 1.
[2] *Cité de Dieu*, liv. 1, ch. 30.
[3] H. et Ch. de Riancey, *Histoire du monde*, ère ancienne, 4e période, ch. 5. — Les derniers mots sont modifiés.

détruite. Elle le dirige vers le Levant, et la Grèce perd son indépendance. Elle le tire contre les royaumes asiatiques, et les États de Mithridate que sa valeur a illustrés, ceux d'Antiochus, affermis par une longue prospérité, deviennent la proie du vainqueur. A la conquête de la Syrie vient bientôt se joindre celle de l'Égypte. Par là est réalisée cette menace du prophète : Les rois de l'Aquilon et du midi méditeront le mal l'un contre l'autre, mais ils ne réussiront pas, car la fin est fixée à un autre temps... Les Romains arriveront et ils domineront [1]. Tout avait concouru à cette universelle domination : et les fautes des monarques que le Seigneur aveuglait, parce qu'il voulait les perdre [2]; et la faiblesse des États dont il avait enlevé les appuis, parce qu'il avait décrété leur ruine [3] ; et les demandes de protection, aussitôt suivies d'envahissements armés [4], tout, jusqu'aux traités d'alliance qui, comme en Judée, se terminèrent par l'asservissement.

La protection qu'accordaient aux Juifs les rois de Syrie, s'étant changée en persécution violente, le consul Lucius écrit à cet État et aux autres royaumes de ne faire aucun mal aux habitants de la Judée, de ne pas les attaquer, ni eux, ni leurs villes, ni leurs terres. Plusieurs fois la même défense est renouvelée [5]. Lorsque Pompée, irrité contre Aristobule, a pris d'assaut Jérusalem, loin d'en piller le temple, il y offre des sacrifices, et donne à Hircan

[1] Daniel, ch. 11, v. 27 et 30.

[2] Deutéronome, ch. 28, v. 28. — Voir les fautes d'Antiochus-le-Grand et des autres rois de Syrie dans la guerre contre les Romains.

[3] Isaïe, ch. 3, v. 1 et suiv.

[4] Voir sous les Ptolémées.

[5] Machabées, liv. 1, ch. 15, v. 16 à 24.

la charge de grand Sacrificateur, dans laquelle, à la suite d'un éloignement momentané, le rétablit le général Gabinius. César, guidé par la reconnaissance, confirme Hircan dans la grande sacrificature, il le comble d'honneurs et lui permet de relever les murs de Jérusalem. Non satisfait de ces marques de bonté, il fait rendre, par le Sénat romain, le décret, que les demandes des ambassadeurs Juifs seront toujours écoutées. A la suite de cette promulgation, de nombreux priviléges, tels que la remise du tribut en la septième année, l'autorisation de vivre selon les lois de Moïse, sont concédés aux Juifs [1]. Auguste ne se contente pas de protéger la pratique du culte d'Israël, mais il fait encore offrir des sacrifices dans le temple de Jérusalem. Tous deux, César et Auguste, couvrent les Juifs persécutés à Alexandrie d'une protection efficace [2]. Quel est le but de la protection romaine ? Chacun de ces faits l'indique : le culte du vrai Dieu et les sacrifices figuratifs de la grande et prochaine immolation.

Rome a conquis la Judée, le Seigneur va faire concourir cette puissance à l'avènement de son Fils sur la terre, et à l'accomplissement des prophéties qui ont décrit les circonstances de sa vie et de sa mort. Loin d'assujettir ce royaume aux rigueurs, déployées envers les autres nations soumises, les vainqueurs lui laissent son gouvernement et ses lois : ils ne lui enlèvent, en quelque sorte, que le pouvoir de se déchirer dans des guerres intestines, et ne l'assujettissent qu'à divers règlements d'intérêt général. Le mélange des

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 14, ch. 8 et 10, ch. 15 et 16.
[2] Josèphe, *Contre Appion*, liv. 2, ch. 2.

lois judaïques et des ordonnances romaines, résultat de ces concessions, qui règlent les actes publics du peuple Juif, favorise l'exécution du plan divin. Et toi, Bethléem, s'est écrié le prophète Michée dans un saint transport, tu es la plus petite des villes de Juda : cependant de ton sein doit sortir le Dominateur d'Israël [1]. Voilà, en effet, qu'une ordonnance d'Auguste tire, pour le recensement, Marie et Joseph du lieu de leur habitation, et les conduit à Bethléem où naît le Messie. Isaïe a prophétisé la flagellation de l'Homme-Dieu : Nous l'avons vu, s'écrie-t-il, il était méconnaissable, méprisé et le dernier des hommes ; son visage était obscurci par les opprobres, et son corps semblable à celui du lépreux, sous les plaies qui le couvraient [2]. David l'a contemplé sur la croix, les mains et les pieds percés, abreuvé de fiel et de vinaigre, insulté par la populace, abandonné de son père et des siens, et frappé pour nos péchés [3] ; et voici que, conformément à des usages et à des lois qui n'avaient point cours jusque-là dans la Judée, un gouverneur romain fait flageller Jésus, puis le fait attacher à un gibet. Le lieu de sa sépulture a été marqué par Isaïe : Il fut enseveli dans le tombeau du riche, parce qu'il avait ignoré l'iniquité [4]. Zacharie nous montre les saintes femmes assises à l'écart, près de son tombeau, et le pleurant [5]. Or, s'il est inhumé, c'est parce qu'un juste d'Arimathie, selon la coutume de ses pères, au lieu de brûler son

[1] Michée, ch. 5, v. 2.
[2] Isaïe, ch. 53, v. 2, 3 et 4.
[3] David, ps. 21 et 68.
[4] Isaïe, ch. 53, v. 9.
[5] Zacharie, ch. 12, v. 10 et suiv.

corps, à la manière romaine, le demande à Pilate, afin de le déposer dans un sépulcre. C'est ainsi que le règne simultané des deux législations de Jérusalem et de Rome sert à assurer l'exécution de chacune des prophéties relatives au Sauveur, lesquelles, sous l'action d'une seule de ces législations, n'auraient pu recevoir leur parfait accomplissement.

La nation juive est devenue déicide : le rôle protecteur du peuple romain va se changer en un rôle d'extermination. Tout à coup les dispositions des empereurs à l'égard de la Judée, de favorables qu'elles étaient, deviennent hostiles. Caligula veut contraindre, par les armes, les habitants de Jérusalem à recevoir sa statue dans leur temple ; et, s'ils l'évitent, ils sont néanmoins victimes de ses fureurs [1]. Claude réduit la Judée en province romaine ; et le sceptre sort de Juda, car le Messie est venu. Le gouverneur Florus poursuit les Juifs de ses vexations. Les villes de Césarée, d'Alexandrie, de Scythopolis, d'Ascalon, de Ptolémaïde et de Damas en massacrent plus de cent mille. Néron leur déclare la guerre. Vespasien envahit la Judée, Titus rase Jérusalem et le Temple [2]. Ceux des habitants de cette terre criminelle qui échappent à la mort ou à l'esclavage sont, plus tard, vendus comme des bêtes de somme, par l'empereur Adrien, et dispersés parmi les nations. La dernière prophétie des calamités de la nation déicide reçoit ainsi des Romains son dernier accomplissement. Après soixante-deux semaines, avait dit Daniel, le Christ sera mis à mort ; et le

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 18, ch. 11; liv. 19, ch. 1.

[2] Josèphe, *Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. 2, ch. 17 à 42; liv. 3, 4 et suiv. passim.

peuple de la Judée ne sera plus son peuple, car il doit le renier : et un peuple, avec un chef, qui doit venir, renversera la cité et le sanctuaire, et la fin sera la destruction, et après la guerre la désolation. Alors l'oblation et le sacrifice cesseront, et l'abomination de la désolation sera dans le temple et elle persévèrera [1].

La puissance romaine n'était pas seulement destinée à détruire, elle avait aussi pour mission de réédifier. César, après avoir aboli, dans les Gaules et l'Afrique, les sacrifices humains, y établit un culte de pacifiques oblations, plus conforme aux vœux de la divinité. Il s'efforce de tempérer le caractère farouche des habitants de la Bretagne et de la Calédonie. Partout où pénètrent les armées romaines, elles déposent des germes de civilisation par la fondation de colonies et de cités [2]. Cologne, Trèves, Autun deviennent des centres civilisateurs. Germanicus emploie l'influence de sa douceur à pacifier les provinces orientales qu'il visite [3], et Britannicus, l'ascendant que lui donne sa bonté, à adoucir les mœurs des contrées du Septentrion qu'il parcourt.

Une législation, plus en harmonie avec la saine morale, ne peut qu'être favorable à l'introduction des lois chrétiennes ; et c'est Rome encore que le souverain Législateur charge d'étendre dans le monde la législation la plus équitable, entre toutes celles du paganisme. Rome fera de la jurisprudence une science cultivée et suivie ; elle réunira les meilleures coutumes en un code complet de lois [4]. Ce code,

[1] Daniel, ch. 9, v. 26 et 27.
[2] Voir César, *Guerres des Gaules et d'Afrique*, passim.
[3] Tacite, *Annales*, liv. 2.
[4] Voir Troplong, art. *Jurisprudence romaine*.

basé, en partie du moins, sur la justice, applicable aux propriétés, aux rapports de la vie, aux relations commerciales, aux intérêts politiques, et que les Romains introduisirent peu à peu chez tous les peuples conquis, quelque défectueux qu'il fût, finit par établir au sein de tous les pays, plus d'équité dans le gouvernement de la chose publique et dans l'administration des intérêts privés. On vit disparaître bien des règlements opposés à la droiture, bien des coutumes injustes, des usages contraires à la loi de nature Le droit fut substitué à la force; la loi vint régler ce qui, jusque-là, avait été laissé à l'arbitraire du puissant. Une justice plus conforme à la vérité, et qui, en un certain nombre de cas, la reproduisait dans toute sa pureté, présida, chez les nations soumises, à la rédaction des contrats, à l'observation des traités, à la formation des alliances; dirigea avec plus de loyauté les transactions du commerce, le mouvement des affaires, et même les combinaisons de la politique. C'est en faisant une science de la jurisprudence, plus que par toute autre chose, que les Romains ont eu de l'influence sur la postérité. Il peut paraître, de prime abord, assez singulier qu'une nation qui, dans ses rapports extérieurs, avait dû son prodigieux agrandissement à l'excès de l'injustice, ait pu exceller précisément dans la science du droit, qu'elle avait si souvent lésé. Il est à remarquer, néanmoins, qu'au milieu de ses usurpations, toujours elle s'efforçait d'établir légalement ses actes de violence. Cette théorie juridique, appliquée aux relations sociales et aux diverses situations de la vie privée, atteignit un très-haut degré de perfection [1].

[1] Schlégel, *Philosophie de l'histoire*, leçon 9e.

Rome, qui comptait de nombreuses écoles de lettres, en institua dans chacune de ses provinces; elle initia les peuples à la connaissance des langues latine et grecque, dans lesquelles elle promulguait ses décrets [1]; adoucit par ce moyen leurs mœurs, en les civilisant, et leur donna un enseignement plus élevé, afin qu'ils comprissent mieux les sublimes vérités qui allaient leur être prêchées, qu'ils fussent comme prédisposés à les observer. Mais pour n'avoir plus à détruire ces férocités barbares qui sont encore maintenant, de l'aveu de nos missionnaires, le plus grand obstacle à la conversion de plusieurs îles de l'Océanie, et qui s'opposaient alors à la conversion de l'Armorique [2], la tâche de l'apôtre de l'Évangile n'en fut pas moins rude ni moins pénible, et l'action surnaturelle du Christianisme, moins éclatante; car il fallut triompher d'une idolâtrie raffinée, de lois injustes encore, en bien des points, parfois même, nous l'avons dit, violentes et oppressives, et surtout de mœurs qui, pour n'être plus aussi cruelles, n'en étaient pas moins dissolues. Il fallut amener à une religion, qui combat les penchants de la nature, des hommes qui cédaient à tous les entraînements [3].

« Si dans l'ordre général, dit le savant auteur des lettres « philosophiques sur l'Italie, il est assigné à chaque peuple « diverses fonctions spéciales que les évènements concou- « rent, par d'insensibles degrés, à perfectionner; il existe « aussi, dans les voies admirables de la Providence, un ordre « spécial et mystérieux, en vertu duquel les Romains ont

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. 14, ch. 17, décret de César.

[2] Dœllinger, *Origine du Christianisme*, ch. 11.

[3] Newman, *Conférences aux protestants et aux catholiques*, 12e conf., *Perspective du missionnaire.*

« été destinés à l'accomplissement des décrets éternels pour « le salut du monde. En proie à des agitations perpétuelles, « et ne trouvant le bonheur qu'au dehors, le peuple-roi « semble avoir été, dans les mains divines, un organe uni- « versel, destiné bien moins à opérer son propre perfec- « tionnement qu'à préparer, tantôt par les armes, tantôt par « les lois, les plus justes que l'on connaisse, la civilisation « de tous les habitants de la terre... Si son langage ne fût « devenu celui de toutes les nations, le grand mystère de « piété [1], malgré le don des langues que reçurent les apô- « tres, n'aurait pas été facilement accessible aux innom- « brables populations auxquelles il devait être annoncé. « Bien des difficultés et des lenteurs eussent retardé les « progrès de la prédication de l'Évangile; tandis qu'ainsi, « dans l'espace de quarante ans, le Christianisme fut em- « brassé par les personnes les plus illustres dans les grandes « cités ... Oui, j'ose assurer que le genre humain doit à « Rome les trois plus grands bienfaits dont il soit suscep- « tible : la civilisation, la science et la religion... Pendant « que les monarchies orientales opprimaient leurs peuples « et les tenaient dans un esclavage avilissant; que les répu- « bliques grecques bornaient à leur territoire resserré, les « priviléges d'une liberté le plus souvent factieuse, le gou- « vernement romain, plus généreux, plus magnanime, con- « sidérait les peuples conquis comme autant de pépinières « de citoyens; il enrôlait leurs fils dans ses armées, il ad- « mettait leurs nobles dans son Sénat : partout où les aigles « romaines dirigèrent leur vol audacieux, des écoles s'ou-

[1] Saint Paul, Ire Épître à Timothée, ch. 3, v. 16.

« vrirent, des professeurs furent salariés, des chemins faci-
« litèrent les communications commerciales, des fleuves
« fournirent leurs eaux aux villes, des aqueducs et des ponts
« furent construits.... On peut dire, avec Juste-Lipse, que
« Rome reçut le don divin d'embellir de l'élégance des arts
« les régions et leurs habitants; et, avec le cardinal de Saint-
« George, qu'elle fut la patrie de toutes les littératures et
« la mère des nations. Ce grand peuple, destiné de Dieu à
« travailler uniquement au bonheur du monde, mit toute
« sa gloire à lui faire partager sa félicité; il préparait, à son
« insu, les voies, frayait les routes et aplanissait les sen-
« tiers au Sauveur de la terre [1]. »

Au temps des rois de Juda, Isaïe, le prophète du Seigneur, saluait de loin la venue du Fils divin de la Vierge Immaculée, et célébrait, dans ses chants, son règne futur sur les nations : Lève-toi, Jérusalem, ouvre les yeux à la lumière qui s'avance; la gloire du Très-Haut brille sur toi. Les ténèbres enveloppent la terre, la nuit environne les peuples. Mais le Seigneur arrive, et sa gloire reposera en tes murs. Alors les nations marcheront à la lueur de ta lumière, et les rois à l'éclat de ta splendeur... On entend déjà la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les sentiers du Seigneur, rendez droits les chemins de la plaine. Abaissez les collines, comblez les vallons : la gloire du Seigneur sera révélée, il va parler; toute la terre connaîtra son Sauveur... Qui sont ceux qui volent comme des nuées et comme des colombes qui retournent à leur séjour? Les vaisseaux attendent pour les transporter, car ils vont publier les louanges

[1] De Joux, *Lettres sur l'Italie*, lettre 18e.

du Très-Haut... Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui annonce la paix et le bonheur, qui prêche le salut!... Marchez dans les chemins aplanis, franchissez les portes, préparez la voie aux hommes, levez l'étendard à la vue des nations, dites : Voici le Sauveur. Le Tout-Puissant se fait entendre aux extrémités de la terre. Les miracles marchent devant lui. Ceux qui écouteront sa voix seront appelés la nation sainte, la nation rachetée de Dieu... Enfants des hommes, entendez ce que dit le Seigneur : Je viens pour rassembler les peuples, et ils verront ma gloire. J'élèverai un signe au milieu d'eux ; je choisirai quelques-uns de leurs enfants qui auront été sauvés, pour les envoyer vers les nations de la mer, en Afrique, en Lydie, parmi les peuples armés de flèches, dans l'Italie, dans la Grèce, dans les îles les plus reculées, vers des hommes qui n'ont jamais entendu parler de moi, et ils annonceront ma gloire aux nations [1].

On le voit, le Seigneur fait assister Isaïe aux immenses travaux que les maîtres de la terre exécutent sous ses ordres, à l'Orient, au Midi, au Septentrion, dans chacun des royaumes qui forment les provinces de leur vaste empire; afin de tout préparer pour la venue de Celui qui doit être la lumière des nations [2]. Les voiles qui dérobent l'avenir tombent, et le prophète peut accompagner Paul et Pierre, les apôtres du Christ, à leur embarquement si touchant [3]; suivre André et Barthélémy dans leurs pérégrinations à travers les régions reculées de la Thrace et de l'Arménie ; et contem-

[1] Isaïe, extraits des ch. 40, 52, 60, 62 et 66.

[2] Luc, ch. 2, v. 32.

[3] Actes des Apôtres, ch. 20, v. 37 et 38.

pler le converti de l'Aréopage, Denis, suivant, avec ses compagnons, les larges voies romaines des Gaules, pour aller à son tour convertir Arles et ébranler Lutèce. Tant il est vrai que si les légions de Rome se hâtent de renverser partout les collines au fond des vallées qu'elles veulent combler ; si elles tracent, d'un bout à l'autre de l'Empire, des routes spacieuses, ou creusent des canaux navigables, c'est bien moins pour se frayer un chemin vers l'ennemi, que pour ouvrir des voies de communication aux ministres de paix à qui le divin Maître a dit : Allez évangéliser toutes les nations. A la suite des armées des empereurs païens, marcheront les armées des pontifes chrétiens ; elles pénètreront en même temps chez les Barbares, et porteront aux malheureux vaincus des consolations qu'ils ignoraient. Bientôt les légions elles-mêmes, à l'instar de la légion fulminante, se transformeront en phalanges de conquérants chrétiens qui voleront à la victoire, afin de soumettre des contrées nouvelles à la domination de Jésus-Christ. « En présence du grand spec-
« tacle de la conquête qui porta non seulement les armes
« des Romains, mais leurs lois, leurs mœurs, leurs écoles,
« sur les bords du Danube et du Rhin, on ne s'étonne plus
« que ces contrées aient reçu du même lieu la civilisation
« et la foi, et que les évêques de Rome y aient envoyé des
« missionnaires, quand les légions, mêlées de chrétiens, y
« amenaient des croyants et des martyrs [1]. » A une époque où les chrétiens remplissent les camps, le prosélytisme est favorisé par le mouvement et l'exemple des armées. La légion thébaine meurt au pied des Alpes et donne à la Suisse,

[1] François Ozanam, *Civilisation chrétienne chez les Francs*, ch. 1er,

avec les leçons du martyre, ses premiers patrons. Des soldats chrétiens séjournent dans les camps de la Rhétie, de la Norique et de la Vindélicie, y répandent les premières semences du catholicisme [1]. Un groupe de soldats romains encourage à Alexandrie les fidèles au martyre [2]. L'historien Sozomène, frappé de la prompte conversion de plusieurs peuples germaniques, l'explique par le sort de la guerre qui fait tomber entre leurs mains des évêques, des prêtres captifs. Il montre ces serviteurs de Dieu, étonnant leurs maîtres par une vie sainte, guérissant les malades, enchaînant à leurs discours des tribus entières, qui venaient leur demander ce qu'il fallait croire et comment il fallait vivre [3]. On aimerait à suivre les premiers pas d'un apostolat si beau; à se représenter les hymnes de la Rédemption troublant le silence des forêts païennes, et les barbares baptisés aux fontaines qu'adoraient leurs pères. Mais ces temps, plus occupés de faire de grandes choses que de les écrire, n'ont pas même conservé les noms de ceux qui fondèrent les premières chrétientés [4].

Tandis que l'acharnement des combats contribue à propager le Christianisme chez les Barbares; que l'invasion le leur porte avec la servitude, ou qu'ils le ramènent chez eux à la suite de leurs incursions sur les terres de l'Empire; les paisibles rapports, établis entre les cités des provinces, le font pénétrer rapidement au cœur de ce même Empire. Rome est le centre où affluent les étrangers de distinction du monde entier, pour y plaider la cause de leur pays, y dé-

[1] Alzog., *Histoire de l'Église*, ch. 64.
[2] *Lettres de saint Denis*, Eusèbe, liv. 6, ch. 41,
[3] Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, liv. 2, ch. 6.
[4] Fr. Ozanam, *Civilisation chrétienne chez les Francs*, ch. 1er,

fendre les intérêts de leur commerce, ou y chercher des plaisirs : là séjournent d'illustres captifs et des ôtages de souverains tributaires ; là résident des artistes, des savants distingués C'est dans ce centre des grandeurs florissantes et des grandeurs déchues, que le prince des apôtres va établir son siége, et raconter les grandeurs et les humiliations de son Dieu ; c'est au milieu de ces représentants de la science païenne, que l'apôtre des Gentils fait entendre les sublimes, mais sévères enseignements de la Foi. Et tout ce peuple n'aura été groupé qu'afin d'être témoin des miracles qu'opèrent les deux envoyés du Christ et leurs successeurs. Pierre, dit saint Léon-le-Grand, a reçu en partage la capitale de l'Empire romain, afin que la lumière de la vérité qui devait éclairer le genre humain, étant placée au centre de l'univers, répandît plus aisément ses rayons de tous côtés. C'était là qu'il fallait terrasser la philosophie ! là qu'il fallait détruire les vains mensonges de la sagesse humaine ! là qu'il fallait renverser le culte des démons et anéantir l'impiété d'erreurs sacriléges dont cette ville était le foyer [1]. Si la ville des Césars s'embellit, c'est parce que Dieu veut en faire la ville éternelle, et la métropole du Christianisme. Bientôt la religion prend possession de ces édifices, de ces temples élevés à la gloire de Rome, et elle les tourne à la gloire du Très-Haut. Elle s'installe dans ces basiliques, ouvertes au commerce des peuples, et y convoque ses nombreux enfants aux exercices de son culte. Qui oserait nier que le Seigneur n'avait point en vue le salut de son Église, quand il laissait creuser, pour élargir l'enceinte de la vaste capitale, à mesure

[1] Saint Léon, *Sermon sur la fête de saint Pierre et de saint Paul.*

que des vaincus nouveaux y arrivaient, ces catacombes souterraines où se retirent les fidèles aux jours de la persécution ?

Si la Providence semble avoir placé Rome au centre du midi de l'Europe, à portée des bords africains, des îles de la Méditerranée et des sauvages contrées du Nord, afin qu'elle déverse partout les bienfaits de la civilisation [1], et plus tard les bienfaits du Christianisme [2]; la même Providence paraît avoir, pour des motifs semblables, disséminé, dans toutes les provinces, des cités populeuses et florissantes. Ce qu'est Rome par rapport au Christianisme, les villes de sa domination le sont : Nicopolis, Elvire, Utique, Syracuse, Narbonne et une foule d'autres cités prospères, mettent à la disposition des disciples de Jésus-Christ, les unes, comme Marseille et Aquilée, les ressources du commerce; d'autres, comme Arles et Nicée la jouissance des édifices publics; d'autres, comme Trèves ou Autun, les utiles ornements d'une littérature perfectionnée [3]. Les colonies, les municipes, les métropoles tournent, avec Cologne, à l'avantage des églises naissantes, les lumières d'une civilisation avancée : le génie latin, exercé depuis trois et quatre cents ans au gouvernement du monde, respire dans les sénats d'évêques qui constituent l'unité de croyance et de discipline. On reconnaît, dans tout ce qu'ils fondent, la main d'un peuple accoutumé à ne pas bâtir pour un jour. Cette première période est comme ces ruines romaines, sur lesquelles les

[1] Roselly de Lorgues, *la Croix dans les deux mondes*, ch. 8.

[2] Voir plus loin les paroles inspirées de saint Laurent qui confirment cette assertion.

[3] Collombet, *Histoire de saint Jérôme*, ch. 4.

siècles suivants ont construit, sans crainte pour les monuments qu'ils leur faisaient porter [1]. Favorisé par les institutions, le Christianisme, ainsi que l'a annoncé Isaïe, s'introduit au milieu des villes : ses premiers apôtres, qu'une éminente sainteté recommande, emploient auprès des populations l'éloquence que l'Esprit-Saint leur prête, et l'éloquence plus persuasive encore des miracles, par lesquels ils confirment leurs prédications [2]; et des multitudes tombent au pied de la croix. A Rome, les disciples de la nouvelle doctrine remplissent tout. En Germanie, ils s'étendent aussi loin que la puissance romaine, se développent sur les frontières et se propagent dans les colonies. En Afrique, le nombre des fidèles dépasse bientôt celui des païens [3]. Nous ne sommes que d'hier, s'écrie l'apologiste Tertullien, et déjà nous remplissons vos villes, vos villages, vos forteresses, vos îles, les assemblées et les camps, le Sénat et la cour impériale, nous ne vous laissons que vos temples.

Il est pourtant des cités qui ne favorisent point les doctrines nouvelles, et des hommes qui persécutent leurs partisans. Lyon, Nîmes, Toulouse, à l'exemple de Rome, massacrent les chrétiens dans leurs rues, ou les livrent aux bêtes dans leurs amphithéâtres. Les empereurs et le Sénat, comme nous le verrons bientôt, lancent continuellement des édits de persécution contre eux ; mais par une disposition admirable de la Providence, qui sait tirer le bien du mal, ces

F. Ozanam, *la Civilisation chrétienne chez les Francs*, ch. 1er, *la Germanie.*

[2] *Actes des Apotres*, ch. 2, v. 43; ch. 5, v. 12; ch. 6, v. 8; ch. 8, v. 5 à 10; ch. 9, v. 34 à 36, etc., etc.

[3] Alzog, *Histoire de l'Église*, ch. 63 et 64, *Églises chrétiennes d'Afrique et d'Europe*. — Dœllinger, *Origine du Christianisme*, ch. 15.

persécutions et ces édits ne servent qu'à étendre plus rapidement, qu'à consolider plus fermement l'Église de Jésus-Christ. Plus on nous prépare de tortures, écrit saint Justin, plus s'accroît la foule des adorateurs, et plus elle s'affermit dans ses croyances. De même que l'on taille souvent les branches fécondes des ceps de vigne, pour faire naître des bourgeons plus abondants et plus forts, de même en use-t-on envers nous ; car le peuple chrétien est un cep enté sur le Sauveur. Ne voyez-vous pas, écrit également Tertullien, que nos frères se multiplient sous vos moissons sanglantes, et que le sang des martyrs devient une semence de chrétiens? Qui peut contempler, en effet, cette inébranlable constance des confesseurs de la foi, sans éprouver le besoin de creuser, par la méditation, jusqu'au fond de nos croyances ; et qui les approfondit sans les embrasser [1] ? En descendant dans les sombres cachots romains, les captifs chrétiens y portent aux prisonniers le bienfait de la foi et les adoucissements qu'elle sait donner à la souffrance. Et ceux qui, peu auparavant, succombaient sous le poids du désespoir, baisent avec bonheur leurs fers et se réjouissent de souffrir pour expier leurs crimes. Saint Victor est renfermé dans la prison de Marseille. Soudain, elle s'illumine d'une clarté céleste ; et le futur martyr entonne les louanges du Dieu qui le visite et le console. Les sentinelles, saisies d'effroi, tombent à genoux ; lorsqu'elles se relèvent, elles sont chrétiennes. Alexandre, l'un des premiers successeurs de l'apôtre qui a fait jaillir une fontaine du sol de son étroit cachot, afin de baptiser ses gardiens, est enchaîné pour son zèle à conver-

[1] Saint Justin, Tertullien, *Apologétiques*.

tir la noblesse romaine. Au milieu de la nuit, un enfant, tenant un flambeau, lui apparaît et lui dit : Suis-moi. Et l'ange du Seigneur le conduit à la maison du tribun Quirinus, où Hermès, le préfet romain, est captif pour Jésus-Christ. Les deux martyrs s'embrassent et pleurent ; puis ils s'exhortent à souffrir avec courage. Avant de sortir, Alexandre touche de ses chaînes la fille malade de Quirinus ; elle est guérie ; et les chrétiens comptent une famille de frères de plus [1].

Ce ne sont point seulement les martyrs que le Père de famille appelle à répandre dans le champ du monde les semences de l'Évangile ; il convoque à cet important travail tous les citoyens romains, une fois convertis. Si la Grèce semble avoir été chargée spécialement de fournir à l'Église ses docteurs, l'Italie paraît avoir reçu la mission particulière de lui procurer ses apôtres. De cette terre partent : Cécilius et Euphrasius pour évangéliser l'Espagne, saint Xiste et saint Trophime pour les Gaules [2]. Tous les fondateurs des chrétientés des Gaules, d'Espagne, de Sicile et d'Afrique, sortent de Rome, écrit le pape Innocent Ier [3]. L'Angleterre comme la Germanie en reçoit ses missionnaires, dès les temps apostoliques [4]. Le cimetière souterrain de Saint-Calixte sert de résidence et de cathédrale à plusieurs papes. Faustin et Jovite de Brescia y vont trouver l'un de ces pontifes qui se cache parmi les sépulcres des martyrs, et lui disent : Bienheureux pontife, que la bénédiction du Seigneur

[1] Ribadénéira, *Vie de saint Victor et de saint Alexandre*, pape.
[2] Martyrologe romain, 1er septembre, 29 décembre, 15 mai.
[3] *Epist. ad Decent.*
[4] Bède, *Histoire de l'Église d'Angleterre*, liv. 1, ch. 4.

soit avec votre esprit ! Le Rédempteur nous a dirigés vers vous, pour que vous ordonniez évêque notre frère, Callimère, et que vous l'envoyiez à Milan. Il le consacre et l'envoie [1]. Chaque jour, des voyageurs à qui l'évêque de Rome a dit, en leur donnant le baiser de paix, dans les catacombes : Que l'ange de Dieu vous accompagne ! cheminent silencieusement sur les cent voies qui conduisent aux extrémités de l'Empire. Quand le soir arrive, ils frappent doucement à une porte qui leur a été désignée. Ils présentent des lettres du Père commun, et sont accueillis avec cette noble simplicité, cette joie calme qui caractérisent la famille chrétienne. Un repas copieux, mais frugal, durant lequel on s'entretient de frères absents, est suivi d'une prière publique pour les chrétiens qui souffrent et pour les païens que l'erreur aveugle encore. Après le repos de la nuit, les voyageurs reprennent leur route. Où vont-ils ces enfants de l'Église ? Ils vont répandre la connaissance des dogmes divins, et la pratique d'une chaste morale, dans les pays où les conduisent leurs fonctions, leurs intérêts, leur commerce ou leurs rapports. En réalité, c'est Dieu qui les mène à sa vigne.

Tout sert la cause sainte : le magistrat par son influence, le négociant par ses relations, l'esclave par sa position au sein de la famille, deviennent des missionnaires qui gagnent des âmes à la religion. Les colons romains ne vont relever Carthage de ses ruines, que pour en former une ville chrétienne. Chaque jour, du port d'Ostie, partent des vaisseaux pour les côtes de l'Afrique : à mesure

1. *Actes de saint Faustin et de saint Jovite.*

qu'ils y abordent, le christianisme s'étend dans la Numidie et la Mauritanie, l'Isaurie reçoit la foi de Thècle, la vierge illustre du premier âge chrétien. Une esclave romaine arrive chez les Ibères, elle guérit par ses prières l'épouse du roi, obtient, comme récompense, la permission de prêcher l'Évangile, amène, par de nouvelles prières la conversion de ces peuples : une croix, plantée sur les débris du temple d'Armaz, redit à leurs descendants les pieux exploits de la vertueuse Nino [1]. Nous pourrions multiplier les citations, mais ces faits suffisent : ils montrent pleinement la part qu'a l'Empire romain dans la propagation du catholicisme. Chacune de ses nombreuses légions le répand dans les marches, et le dépose dans les lieux des campements. Chacune de ses villes le favorise par les institutions établies. Chacun de ses empereurs l'affermit par les édits de persécution, et chacun de ses citoyens l'étend par des rapports fréquents. Mais qu'on considère tous ces modes de propagation, et l'on verra qu'ils sont autant de prodiges qui nous révèlent la divinité de cette religion.

Despotisme sanguinaire et fin funeste des empereurs.

An. 14 de J.-C. à 312.

Pendant que l'Église grandit dans l'ombre et se développe dans le silence, le peuple romain, épris de ses succès, divinise ses combats et dresse des autels à Mars, fondateur de son empire, à la Fortune qui l'a toujours favorisé dans les batailles.

[1] Dœllinger, *Origine du Christianisme*, tom. 1er, ch. 10, tom. 2, ch. 5.

Enorgueilli de ses conquêtes, il bâtit des sanctuaires à la Guerre et à la Gloire. Dans l'enivrement de ses triomphes, il finit par diviniser sa propre habileté, sa propre grandeur, et il élève des temples au génie romain. Ce que les nations ont fait sur la tombe des conquérants, leurs fondateurs ; ce peuple le pratique du vivant de ses guerriers : tous ses généraux ont leurs autels, devant lesquels il brûle un sacrilége encens. Il divinise les grands hommes qui le guident à la victoire : la Grèce et l'Espagne érigent des temples à Pompée, à César-Auguste. Il y a plus : ce qui fut le propre de quelques monarques insensés des autres empires, devient le fait de tout un peuple ; la ville de Rome s'érige des temples à elle-même, et chacune de ses provinces rivalise pour lui en élever : l'Asie, l'Égypte et la Gaule adorent la grande idole [1]. Voilà pourquoi le Dieu des peuples et des souverains va, pour l'humilier et le châtier, courber le front orgueilleux du peuple-roi, aux pieds de lâches et ignobles tyrans, le rendre le jouet de leurs cruautés, en punition de toutes celles dont il se repaît chaque jour. Il veut, ce peuple sanguinaire, des combats de gladiateurs ; il faut, pour amuser ses loisirs, que chaque jour des centaines d'hommes le saluent et s'entr'égorgent dans ses amphithéâtres, tandis qu'il applaudit. Tibère va répondre à ce vœu, en se récréant, lui aussi, au spectacle de la souffrance. Il fait torturer en sa présence les plus illustres citoyens ; il ordonne de précipiter des sénateurs du haut des rochers de Caprée dans la mer, et crie au bateleur chargé de les assommer à coups de rames : Frappe, de manière à ce qu'ils se sentent mourir [2]. Il lui faut

[1] Tacite, *Annales*, liv. 4, ch. 37.
[2] Suétone, *Vie de Tibère*.

du sang et des combats, à ce peuple cruel qui n'a plus, pour repaître ses yeux et charmer ses oreilles, les scènes de carnarge des champs de bataille et les gémissements des mourants : dans sa soif du meurtre, il réclame les combats du cirque avec leurs cruautés et leurs déchirements ; il s'indigne, lorsqu'un blessé pousse des cris de douleur ou lui demande grâce de la vie ; il tressaille de joie quand un tigre déchire dans l'arène, la poitrine d'un prisonnier de guerre. Ces instincts féroces seront vengés par Caligula, qui enchérit encore sur les cruautés de son prédécesseur. Il oblige les chevaliers romains à s'entretuer comme gladiateurs, au milieu des amphithéâtres ; et quand les prisonniers manquent aux combats des bêtes dans le cirque, il y fait jeter le peuple. A la fin de ses repas, il torture quelque noble patricien, afin d'entendre ses gémissements ; ou, pour jouir des angoisses de malheureux parents, il fait écorcher tout vifs leurs enfants sous leurs yeux. Dans une fête publique, tous les spectateurs des jeux sont massacrés par ses ordres. Un autre jour, des barques, chargées de milliers d'hommes, sont coulées à fond ; et le Sénat pousse la flatterie jusqu'à lui décerner le triomphe pour ses atrocités, jusqu'à bâtir un temple à sa clémence. Le monstre, en l'apprenant, répond : Plût aux dieux que le peuple romain n'eût qu'une tête et que je pusse l'abattre d'un seul coup [1] !

Il a, ce peuple inhumain, écrasé du poids de son despotisme des contrées que le Seigneur avait livrées à son pouvoir, mais non à ses fureurs, comme parle Isaïe ; il a dévasté

[1] Franz de Champagny, *les Césars*. — Suétone, *Vie de Caligula*. — Dion, *Règne de Caligula*.

par le fer et le feu des régions où la main divine le conduisait pour sévir, mais non pour détruire ; il a livré aux flammes des cités florissantes, et emmené pour l'esclavage leurs populations infortunées. Voilà pourquoi le vengeur de l'opprimé, qui fait régner les princes fourbes, nous apprend l'Esprit-Saint, à cause des crimes des peuples [1], permet que les barbares caprices d'un Néron, mettent à ses pieds une population dégradée. Elle l'est jusqu'au point de rendre aux dieux de publiques actions de grâces de ce que le monstre a assassiné sa mère. Les infamies et les turpitudes de Néron sont dépassées par la basse adulation des citoyens qui changent, selon l'observation de Tacite, les manifestations de la prospérité en témoignages de calamités publiques. Voilà pourquoi encore Dieu qui, à diverses époques, renversa, par des tremblements de terre, plus de trois cents villes de cet Empire corrompu, et ensevelit, sous la lave du Vésuve, les impudicités d'Herculanum et de Pompéï, permet que l'empereur livre Rome aux flammes, afin de se procurer le spectacle d'un incendie ; qu'à ce moment même, il déchaîne dans les rues des bêtes féroces, afin que des milliers de citoyens, retenus dans leurs habitations, y soient consumés par le feu. Il fallait des maux exceptionnels pour ces quatre cents sénateurs et dames romaines qui s'abaissaient jusqu'à combattre au milieu du Cirque comme gladiateurs ; des maux exceptionnels pour cette population qui ne rougissait pas d'applaudir aux prostitutions de son empereur, et d'ériger un temple à l'infâme Poppée, sa concubine, et au fruit de ses déportements. Dans l'incendie de Rome, périrent

[1] Job, ch. 34, v. 30.

une grande partie des dépouilles que la conquête avait entassées dans cette capitale, et qui avaient contribué à la corrompre [1]. Dieu livre aux caprices de princes insensés, dit Isaïe, le peuple qu'il veut rabaisser [2] : aussi, abandonne-t-il à un Claude ce peuple qui, dans son orgueil, déifiait ses empereurs. Sous son règne, des affranchis gouvernent l'État et vendent les charges ; ce qui n'empêche pas le Sénat de mettre, à sa mort, au rang des dieux cet imbécile Empereur qui méritait à peine d'être homme. Un vieillard impotent, Galba, prend ensuite d'une main tremblante les rênes de l'État, pour les laisser bientôt à Vitellius. Cet empereur gastronome passe, à se vautrer dans les plus grossières débauches, le temps qu'il n'emploie pas à torturer. Un jour, il se fait servir à un repas deux mille poissons d'un prix très-élevé, et sept mille oiseaux des plus rares ; une autre fois, un plat immense de cervelles de paons et de langues de rossignols. Sa table pendant huit mois, lui coûte douze millions [3] :

Comme si cette menace d'Isaïe : Non seulement des insensés, mais des enfants gouverneront le peuple que le Seigneur veut punir [4], devait s'accomplir à la lettre sur le peuple romain ; à ces princes que la folie domine, succèdent des souverains enfants. Caracalla assassine son frère entre les bras de sa mère, et accable les provinces d'impôts, afin de fournir à ses jeux ; Commode s'amuse à trancher un

[1] Voir de Champagny, *les Césars*. — Suétone, *Vie de Néron*.
[2] Isaïe, ch. 3, v. 4.
[3] Tacite, *Histoire*, liv. 3, ch. 37; Crévier, *Histoire des Empereurs*, Vitellius.
[4] Isaïe, ch. 3.

bras à l'un, une jambe à l'autre ; il coupe le nez, les oreilles des officiers de son palais ; ou bien, recouvert d'une peau de lion comme Hercule, il parcourt les rues, assommant à coups de massue, les pauvres qu'il rencontre ; enfin, las de cruautés, il s'étrangle Héliogabale, âgé de quatorze ans, s'habille comme une femme, et plusieurs fois se marie comme telle ; il épouse ensuite publiquement une vestale au mépris de la religion et des lois ; il fait joncher de poudre d'or les chemins où il traîne sa robe de pourpre ; puis, quand le poignard termine, dans les fosses d'aisance où cet empereur s'est allé cacher, une vie usée dans le vice, il va charger l'Olympe d'un monstre de plus [1]. Ces déportements de leurs princes paraissent aux Romains eux-mêmes de nature à provoquer le courroux céleste ; et ils leur attribuent la rapide succession au trône, les guerres civiles et étrangères et les calamités de tous genres dont cette malheureuse époque a vu l'Italie accablée [2].

Si cet empire qui a écrasé la terre sous le poids de son orgueil et fatigué le Ciel de l'ostentation de ses apothéoses, n'était déjà assez avili, nous le montrerions le jouet d'empereurs que l'armée élève aujourd'hui sur le trône des Césars pour les traîner demain à la voirie. Le camp des gardes prétoriennes n'est pas seulement un marché public où l'on vend les dignités et les emplois, l'Empire lui-même y est mis à l'encan et adjugé au plus offrant. Ainsi fut rabaissé ce colosse, jusqu'à ce qu'il fût réduit aux plus mesquines proportions. Le règne de ces empereurs si cruels et si dis-

[1] Crévier, *Histoire des Empereurs.* Héliog.

[2] Hérodien, *Histoire romaine,* liv. 1, *Vie de Commode.*

solus n'est signalé que par des invasions non repoussées, et de honteuses concessions. Tibère laissa les Parthes occuper l'Arménie, les Daces et les Sarmates, ravager la Mésie; Caligula chercha à anéantir tous les chefs-d'œuvre littéraires de l'Italie; Néron épuisa sa patrie par de folles dépenses; Claude avilit le pouvoir en le confiant à des esclaves; Galba ruina les provinces en les accablant d'impôts; Vitellius sema la discorde parmi les citoyens; Caracalla acheva de corrompre l'armée par de prodigieuses largesses; Commode et ses successeurs achetèrent la paix par des concessions de forts et de terrains, quand les incursions des Barbares troublèrent par trop les jouissances impériales. Tant il est vrai que l'impiété et la volupté sont la ruine d'un État! Princes et peuples ont leur tour. Si les sujets expient sous la main des tyrans leurs vices et leurs débauches, les souverains despotes, n'échappent pas aux punitions qui leur sont réservées.

Tibère est le premier que la justice vengeresse va atteindre. Elle le poursuit jusqu'au fond de l'île inaccessible où le cache la peur; et, tandis que de dégoûtants ulcères rongent son visage, les remords, jour et nuit, rongent son âme. Ce n'est pas un léger supplice, a dit Plutarque, que celui des remords; c'est au contraire le plus cruel de tous ceux que la divinité inflige au coupable. Si l'on pouvait voir dans son cœur, on y apercevrait les tourments du Tartare. Ses crimes sont autant de serpents qui le déchirent, et, pour lui, vivre c'est souffrir. Il ne voit plus dans les autres hommes que des ennemis. Continuellement en garde contre ceux qui l'entourent, il ne se fie à personne, il n'aime personne. Il finit par se déplaire à lui-même, par se haïr, et toute sa vie n'est

à ses yeux qu'un objet d'abomination [1]. Voilà les tortures de Tibère jusqu'au jour où un de ses affranchis, craignant qu'à la suite d'un évanouissement il ne revienne à la vie, le fait étouffer sous des couvertures [2]. Le peuple est si joyeux de sa mort, qu'il court dans les rues, en criant que son cadavre doit être jeté dans le Tibre ; ou en suppliant les dieux de n'accorder à son âme que le séjour obscur, réservé aux impies [3]. Caligula, que Suétone appelle un monstre de cruauté [4], périt sous le fer : Sa tête est à moitié détachée du tronc, comme celles de tant de citoyens qu'il a fait décapiter. Il réalise, une fois de plus, cette menace du Sauveur : Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée. Claude meurt empoisonné.

Néron partage ses jours entre l'infamie et la scélératesse, dans un palais d'or, dont les lambris de nacre et d'ivoire sont enchassés de pierres précieuses. Mais le monde se fatigue enfin du monstre. Les Gaulois, dirigés par Vindex, donnent le signal de la révolte. L'Espagne suit, ébranlée par Galba. A cette nouvelle, Néron tombe à demi-mort ; il s'écrie qu'il souffre des malheurs inouis, puisque, le premier, il perd l'empire de son vivant. La défection approche : les gardes fuient du palais, tous le délaissent. Éperdu, il se sauve, à demi-vêtu et déguisé, dans la campagne où, en passant près du camp des prétoriens, il entend les imprécations que les soldats vomissent contre lui. Il marche nu-pieds à travers les épines et les ronces, boit l'eau fangeuse d'une mare ; et se traîne sur les mains pour se blottir dans un réduit obscur,

[1] J. de Maistre, *Délais de la justice divine*, ch. 23 et suiv.
[2] Tacite, *Annales*, liv. 6, ch. 50.
[3] Suétone, *Tibère*, ch. 75.
[4] Suétone, *Caligula*, ch. 22.

où il endure le double tourment de la faim et de la soif. Apprenant que le Sénat l'a déclaré ennemi public, et qu'il le cherche pour lui infliger un châtiment ignominieux, il pleure, il essaie de se poignarder ; mais le courage lui manque A l'approche de chevaliers prêts à le saisir, il invoque l'aide d'un affranchi, et s'enfonce dans le cou la pointe d'un glaive. Quand il expire, ses yeux sont sortis de sa tête, et son aspect glace d'horreur [1]. Ce fut le premier qui déclara la guerre aux serviteurs de Dieu; mais il ne le fit pas impunément ; car le Seigneur jeta les yeux sur la désolation de son peuple. Le tyran, précipité du faîte de la grandeur, disparut tout à coup, en sorte que l'on ne put même découvrir le lieu de sa sépulture [2]. Galba, qui a marqué son entrée dans Rome par le massacre de milliers de soldats sans armes, et son règne de quelques mois par les vexations d'une avarice sordide, est entraîné çà et là par les fluctuations d'une foule incertaine, au milieu d'un silence sinistre. Renversé de sa litière, il roule par terre. Après de vaines prières à ses assassins, il leur présente la gorge. La fureur et la cruauté s'acharnent pour lui faire de nouvelles blessures. Sa tête est promenée au bout d'une pique, et son corps, abandonné la nuit sur la voie publique, est en butte à mille outrages [3].

Considérez Vitellius, entouré de ses adulateurs, et voluptueusement couché devant des tables chargées des mets les plus exquis, faisans de la Syrie, sangliers des Gaules, vins de la Grèce, est-il heureux ? Écoutez Tacite : La nouvelle des défaites successives de ses armées le jette dans d'incessan-

[1] Suétone, ch. 40 à 49.
[2] Lactance, *De la mort des persécuteurs*, ch. 2.
[3] Tacite, *Histoires*, liv. 1.

tes alarmes; son âme est accablée par la douleur et les soucis. La défection des cohortes prétoriennes y met le comble ; il sort de son palais avec des vêtements de deuil ; sa maison consternée l'entoure ; son fils, encore enfant, est près de lui, porté dans une litière : c'est une pompe funèbre. Personne ne peut assez oublier les vicissitudes humaines pour n'être pas ému d'un tel spectacle : l'Empereur des Romains, naguère le dominateur du monde, abandonnant le théâtre de sa grandeur, allait, au milieu de son peuple, au sein même de sa capitale, descendre du trône. Dans la lutte des partis, le Capitole préservé jadis de l'atteinte des Barbares, est assiégé et brûlé publiquement : attentat le plus déplorable et le plus honteux de la fureur des princes. Les combattants s'égorgent jusque dans Rome. Jamais la ville éternelle n'a offert les horreurs d'un si monstrueux spectacle : ici des combats et des blessures, là des tavernes et des bains; puis du sang et des monceaux de cadavres ; tout auprès, des courtisanes et d'infâmes débauchés. Tous les vices de l'oisiveté la plus dissolue, tous les forfaits montrent cette cité livrée à la fois au délire des fêtes et aux fureurs des crimes. Déjà, deux fois, sous Sylla et sous Cinna, on avait vu des cruautés égales; cette fois on y ajoute la plus inhumaine insouciance. Pas un seul instant les plaisirs ne sont interrompus ; le meurtre devient comme un surcroît de joie pour ces jours de fête. Vitellius, que tout effraie et que ses esclaves même abandonnent, se cache dans un honteux réduit d'où il est arraché. Les mains liées derrière le dos, les vêtements en lambeaux, il est ignominieusement traîné en spectacle : beaucoup l'outragent; pas un seul ne le pleure. Le déshonneur de sa fin a détruit toute compassion. Les

pointes des épées, placées sous son menton, le forcent, tantôt, de relever la tête et de s'offrir aux insultes, tantôt, de considérer ses statues renversées [1]. On le traîne aux gémonies, une corde au cou, au milieu des outrages de la populace qui le couvre de boue et d'excréments. Là il est tué à petits coups de stylet, et, pour ainsi dire, déchiqueté vivant. Puis, son cadavre est traîné dans le Tibre, au bout d'un crochet [2].

Des calamités plus lamentables encore vont fondre sur l'Empire. Écoutons un témoin oculaire des vengeances du Seigneur, Tacite, l'immortel historien de ces temps, en rassemble tous les désastres dans un éloquent tableau : J'aborde, écrit-il, en commençant l'histoire des règnes de Galba et de ses successeurs, une époque féconde en grands événements, cruelle par ses combats, ses séditions et ses discordes, horrible par ses cruautés mêmes au sein de la paix. Quatre empereurs tombant sous le fer; trois guerres civiles entremêlées d'un nombre plus considérable encore de guerres extérieures ; des revers à l'Occident ; l'Illyrie révoltée ; les Gaules chancelantes ; les Suèves et les Sarmates s'élevant contre la domination romaine ; la Dacie illustrée par nos revers ; les Parthes prêts à courir aux armes : l'Italie affligée de plaies nouvelles ou renaissantes ; des cités englouties ou renversées sur les rivages féconds de la Campanie ; Rome dévastée par le feu ; nos plus anciens temples consumés par les flammes ; le Capitole incendié par les mains de ses concitoyens ; nos cérémonies profanées ; de grandes familles flétries par l'adultère ; la mer couverte d'exilés ; ses rochers

[1] Tacite, *Histoires*, liv. 3.
[2] Suétone, *Vitellius*, ch. 17.

souillés de meurtres : tels sont les lugubres événements de cette période. La cruauté règne dans Rome ; les biens, la noblesse deviennent des crimes, et la mort est l'infaillible partage de la vertu. Les délateurs, encouragés par des récompenses non moins abominables que leurs forfaits, s'emparent, comme de dépouilles, les uns des sacerdoces et des consulats ; les autres, de l'administration des provinces, où ils portent le trouble et leur insatiable rapacité. Le ressentiment et la crainte suscitent les esclaves contre leurs maîtres, les affranchis contre leurs patrons ; et ceux auxquels un ennemi manquait, sont opprimés par leurs amis. Outre cet assemblage d'évènements humains, des prodiges sinistres apparaissent dans les airs et sur la terre ; le Ciel nous avertit par ses foudres ; l'avenir nous est révélé par de lugubres présages ; et jamais calamités plus terribles n'ont appris avec plus de certitude au peuple romain que le Ciel ne veut plus sa prospérité : ce qu'il veut, c'est la vengeance[1] !

Ère des persécutions et châtiments des persécuteurs.

An. de J.-C. 66 à 313.

Le ciel veut la vengeance, parce que le Christianisme naissant est persécuté. Cette ère des persécutions, Néron l'a inaugurée en crucifiant saint Pierre, et en décapitant saint Paul, en enduisant de poix les chrétiens et les faisant brûler en guise de flambeaux dans les jardins publics, pour éclairer le peuple souverain dans ses promenades

[1] Tacite, *Histoires*, liv. 1, ch. 2 et 3, passim.

nocturnes [1]. Galba, continuant les atrocités de son prédécesseur, a recouvert de peaux de bêtes des femmes chrétiennes et les a jetées vivantes, dans la rue, aux chiens qui les dévoraient, pendant que la foule passait indifférente. Domitien s'avance plus loin encore dans la voie du crime : renfermé dans une chambre obscure de son palais, il tient lui-même le bout de la chaîne des accusés qu'il interroge; le plus souvent sa froide cruauté dirige les tortures auxquelles il les soumet, et préside à leur supplice. Flavius Clémens, son cousin germain, ayant embrassé le christianisme avec Domitille son épouse, est mis à mort avec elle à l'issue de son consulat. Saint Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, est plongé dans une chaudière d'huile bouillante, puis, relégué dans une île de l'Archipel, à Pathmos, malgré le miracle qui l'a conservé au milieu de l'huile bouillante : tant est grande la fureur obstinée du persécuteur! Saint André souffre le martyre en Achaïe. La vertu est devenue un crime; et les chrétiens, déclarés ennemis de l'État, sont mis à mort dans toute l'étendue de l'Empire.

Mais le tyran que l'univers entier déteste [2], à cause de ses raffinements de cruauté, et que le moindre soupçon agite, surpris par une conjuration, se débat longtemps contre les assassins, et tombe enfin sous leurs coups. Cet empereur, assez audacieux pour s'en prendre à Dieu même, et docile aux entraînements de l'enfer qui le poussait contre les justes, tomba entre les mains de ses ennemis qui le punirent de tous ses crimes. Mais leur vengeance ne finit

[1] Tacite, *Annales*, liv. 15, ch. 44.
[2] Suétone, *Domitien*, ch. 14.

point à sa mort; elle s'étendit jusqu'à sa mémoire qu'ils s'efforcèrent d'anéantir. Le sénat, que ce prétendu dieu avait accablé de ses foudres, jura la perte de son nom ; il fit briser ses statues, effacer ses inscriptions des superbes monuments élevés par ses soins, et par de sévères décrets couvrit son souvenir d'un opprobre éternel [1]. Ainsi fut puni de ses cruautés, celui qui avait ruiné l'État [2].

Trajan ouvre son règne par le bannissement du pape saint Clément : la vertu du pontife gênait sans doute ses vices infâmes. Il interroge, lui-même, à Antioche, saint Ignace : Qui es-tu, mauvais génie, lui demande-t-il, pour oser braver mes ordres? Personne, répond le confesseur, n'a jamais appelé Théophore du nom injurieux que vous lui donnez. Les mauvais génies et les démons prennent la fuite à la voix des serviteurs de Dieu. — Quel est ce Théophore? — C'est moi et tous ceux qui portent Jésus-Christ dans leur cœur. Quoi, reprend l'Empereur, ce Jésus que Pilate a fait attacher à une croix? Dites plutôt, continue l'évêque, que ce Jésus attacha lui-même à cette croix le péché et son auteur. Trajan, incapable de le réfuter, rend cet arrêt : Nous ordonnons qu'Ignace, mis aux fers, soit conduit à Rome pour être exposé aux bêtes et y servir de spectacle au peuple. Le Saint, entendant cette sentence, s'écrie dans un transport de joie : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous m'honorez des mêmes chaînes dont vous honorâtes autrefois le grand Paul, votre apôtre. Et, recommandant à Dieu son Église, il s'enchaîne lui-

[1] Lactance, *Traité de la mort des persécuteurs*, ch. 3.
[2] Zozime, *Histoire romaine*, liv. 1.

même. Après une longue et périlleuse navigation, il aborde à Smyrne, où il s'empresse d'aller montrer ses fers à Polycarpe, comme lui disciple de saint Jean. Les diverses chrétientés de la Syrie lui envoient des députations qui lui font part de la douleur des fidèles : il les conjure de ne pas retarder sa course. Craignant que les chrétiens de Rome ne fassent des démarches en sa faveur, il leur écrit : « Ignace à l'É-
» glise favorite de Dieu, éclairée de la lumière de Celui qui
» dispose tout selon l'amour de Jésus-Christ, à cette Église,
» élevée sur un siége d'honneur au-dessus des autres églises,
» où tout est réglé par la prudence, où tout est conduit par
» la sagesse, où la charité règne, où la chasteté triomphe...
» Je crains que vous n'ayez pour moi une compassion trop
» tendre, et, qu'en vous opposant à ma mort, vous ne vous
» opposiez à ma félicité. Souffrez que je sois immolé, tandis
» que l'autel est encore dressé. Unissez seulement votre
» voix, et chantez durant le sacrifice des hymnes de louange.
» Laissez-moi devenir la pâture des bêtes farouches. Je
» suis le froment de Dieu, il faut que je sois moulu sous
» la dent des bêtes, pour que je devienne un pain digne de
» lui être offert. Oh ! caressez-les, afin que, me dévorant
» tout entier, elles soient mon tombeau. Je les flatterai,
» pour qu'elles se hâtent de me broyer; si elles hésitent,
» comme envers ces martyrs dont elles n'osaient approcher,
» je saurai bien provoquer leur fureur. » A peine a-t-il touché la terre de l'Italie, que le bruit de son arrivée, qui partout le devance, amène à sa rencontre une foule de fidèles : tous se prosternent; alors le Saint élève la voix : il demande au Seigneur de faire cesser la persécution, de rendre la paix à l'Église, et d'entretenir dans le cœur de

ses enfants un amour mutuel et pur. Pendant que, dans un endroit retiré, se passait cette scène calme et attendrissante, une autre foule, bruyante et avide de sang, encombrait l'amphithéâtre de Rome. C'était un de ces jours solennels que la superstition romaine avait consacrés sous le nom de fêtes sigillaires, et qui se célébraient par des jeux et les combats du cirque. Lorsqu'Ignace parut dans l'arène, la multitude l'accueillit, comme elle accueillait les chrétiens, par l'insulte et les cris de mort. Deux lions furent lancés : ils dévorèrent en quelques instants le corps du saint martyr [1].

Un proche parent de Jésus-Christ, le vénérable vieillard Siméon, alors âgé de cent vingt ans et pasteur de la chrétienté de Jérusalem, est attaché à une croix par ordre du gouverneur de la Judée [2], tandis que le pape Évariste reçoit à Rome la palme du triomphe dans les saints combats de la foi. Onésime et Timothée, disciples des Apôtres, partagent à Éphèse la même gloire. La plupart de ceux que le Sauveur appelle à établir son Église, semblables à leur Divin Maître, en arrosent les fondements de leur sang. La persécution s'étend jusqu'aux extrémités du monde, pour frapper partout une religion qui embrasse déjà tout l'univers. C'est pourquoi, si le succès accompagne Trajan dans la plupart de ses exploits ; d'amères déceptions les suivent : le Seigneur ne pouvait bénir les armes de son persécuteur. Une révolte générale des provinces d'Orient : voilà où aboutissent bien des dépenses, des fatigues et des dangers. Trajan meurt dans la honte et le dépit

[1] *Actes du martyre de saint Ignace.*

[2] Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. 3, ch. 32.

d'un échec, châtiment mérité de ses persécutions que Pline le jeune s'est, mais trop tard, efforcé d'arrêter [1].

Adrien, son successeur, laisse mettre à mort les papes saint Alexandre et saint Sixte, et une foule de dignitaires chrétiens de ses armées. Il fait lui-même expirer dans les supplices l'illustre veuve Symphorose et ses sept fils. Pendant que la mère a, par son ordre, la figure meurtrie à coups de poing et est suspendue par les cheveux; on ouvre, avec des couteaux et des ongles de fer, les corps vivants de ses enfants, pour découvrir leur cœur et leurs entrailles. Voilà la clémence de cet empereur, que l'histoire profane nous dépeint comme un modèle accompli de douceur, et un prince on ne peut plus favorable au Christianisme naissant. Adrien s'attache à profaner les Saints-Lieux, en plaçant la statue de Vénus sur la montagne du Calvaire, celle d'Adonis dans la grotte de Bethléem, et l'image de Jupiter à l'endroit du tombeau du Sauveur [2]. Le paganisme fait un suprême effort pour remplacer les trophées de Jésus-Christ par ceux du démon ; la volupté, qui avait des temples par toute la terre, souille de ses impurs emblèmes les lieux sanctifiés par la vie et la mort du Dieu qui vient d'inaugurer dans le monde le règne d'une chasteté céleste. Cet empereur, dont le zèle ranime le culte des faux dieux, qui érige à son orgueil divinisé des temples qu'on a faussement pris, dit Dœllinger, pour des édifices destinés à notre culte [3], tombe, consumé de

[1] Crévier, *Histoire des Empereurs*, ch. 18. — Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. 3, ch. 3.

[2] Tillemont, *Histoire des Empereurs*, *Règne d'Adrien et Mémoires sur l'Église, Persécutions.*

[3] Dœllinger, *Origines du christianisme*, tome 1er, ch. 15.

débauches poussées jusqu'à la turpitude. Mille fois il appelle la mort : elle tarde à venir mettre un terme aux douleurs aigües qu'il éprouve, et qui vengent bien imparfaitement les douleurs des fils de Symphorose [1].

L'éloge que fait Marc-Aurèle de son père adoptif, Antonin, est répété par les historiens. On le représente constamment comme le prince sans modèle, le père commun de ses sujets ; il n'est point permis de prononcer le nom d'Antonin, sans y ajouter le Pieux. Ce n'était cependant qu'un bon bourgeois sous la pourpre, menant joyeuse vie et goûtant fort terrestrement les jouissances de ce bas monde [2]. Sa prétendue bénignité ne l'empêcha pas de donner lui-même des ordres pour que l'on forçât à l'apostasie la vertueuse Félicité et ses enfants par tous les genres de tortures. Lorsque cette charitable veuve, entourée de ses sept fils, fut amenée devant le tribunal, loin de s'éprendre pour eux d'une fausse tendresse, elle leur dit avec la mère des Machabées : Voyez-vous, mes enfants, ce ciel si beau, si élevé, c'est là que votre Sauveur vous attend pour vous couronner ; combattez généreusement pour sa gloire et pour la vôtre, et montrez-vous de fidèles serviteurs. On les menace, on les flagelle : rien ne peut les ébranler ; et des routes différentes, comme les genres de supplices qui leur ôtent la vie, les conduisent au bienheureux séjour où les reçoit le Rémunérateur de leur invincible constance. Un excès de table, commis par Antonin, selon sa trop fréquente habitude, termina bien vite des jours qu'avaient un instant troublés les incursions des

[1] Dion, 69 ; Crévier, *Histoire des Empereurs, Règne d'Adrien.*
[2] Dumont, *Histoire romaine* ; Antonin.

Bretons, comme cet insouciant empereur avait un instant troublé l'Église [1].

Marc-Aurèle, réformateur des mœurs par stoïcisme, soumis au Sénat par orgueil, clément par vanité, pousse l'impiété jusqu'à faire de son frère, Vérus, le plus cruel et le plus débauché du temps, et de Faustine, son épouse publiquement adultère, une double et scandaleuse apothéose. Il affiche un tel mépris de la pudeur, qu'il accorde des dignités à des hommes dont l'impudicité est notoire : lui-même vit dans un concubinage public [2]. Ce philosophe, le modèle et le dieu de nos philosophes modernes, fut l'un des plus violents persécuteurs des chrétiens. Nous n'en sommes pas étonnés : la religion démasque l'orgueil des actions des philosophes, la fausseté de leurs vertus, le vide de leurs discours; elle condamne leurs vices : ils s'en vengent par la persécution. Mais inutilement s'efforcent-ils, par leurs actes et leurs écrits, d'ébranler l'Église : elle est divinement établie par le Fils de Dieu qui en est la pierre angulaire, et les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir. Des réputations sont noircies ; mais bientôt le Seigneur suscite d'illustres réparateurs de la réputation des justes, et les calomniateurs sont flétris à jamais. Des âges sont décriés, parce qu'ils étaient des temps de foi ; mais d'autres âges succèdent pour glorifier les institutions, les arts, la législation du passé ; et les prétendus siècles de lumière, qui les avaient rabaissés, deviennent à leur tour des siècles d'ignorance. Des tyrans s'élèvent : ils emploient contre les fidèles enfants de l'Église

[1] *Actes des martyrs*, tirés de Surius, etc. — *Capitol.* ant. de 6 à 13.
[2] Tillemont, *Histoire des Empereurs, Règne de Marc-Aurèle.*— Crévier, *id.*

les ardeurs des flammes, les tortures du chevalet, les déchirements des mille instruments de supplice, inventés par l'Esprit de ténèbres; les martyrs, que l'exemple et les mérites du Sauveur soutiennent, voient couler leur sang par les nombreuses plaies dont leur corps est couvert, ils regardent d'un œil tranquille leurs entrailles palpitantes. Les assistants, témoins d'un spectacle si plein d'horreur, ne peuvent retenir leurs larmes; les martyrs seuls, fermes, inébranlables, ne laissent pas même échapper un soupir. Leur bouche, fermée à la plainte, ne s'ouvre que pour bénir le nom du Seigneur. Dieu qui, du haut du ciel, contemple ces vaillants combattants, comme il contemplait son premier martyr, Etienne, fait parfois couler, dans leurs membres déchirés, un baume secret qui tempère la violence des maux; il soutient, de sa force divine, leur âme contre la séduction ou la menace; parfois il les excite de la voix, il fait briller à leurs yeux les couronnes éternelles; la fureur des tyrans reste vaine; leur rage, impuissante: les confesseurs se succèdent sans interruption dans l'arène; les persécuteurs tombent et passent, et l'Église triomphe. Ces persécutions que l'Église a toujours à supporter, tantôt dans une région du globe, tantôt dans une autre, car elle est la fille du Crucifié qui lui a dit en la quittant: « Le monde m'a persécuté, il vous persécutera, » ne servent qu'à raviver constamment son esprit, et à la détacher de la terre. Ces combats continuels qui lui appartiennent, car elle est militante, et qui sont destinés à rehausser sa gloire, font éclater sa force invincible et sa durée éternelle: les pasteurs, traînés loin du bercail, offrent leur vie pour leurs brebis; le troupeau est dispersé et égorgé; et cette Église

continue de subsister ; et, quand arrivent des jours meilleurs, elle se relève plus florissante que jamais, ornée des glorieuses cicatrices du combat : voilà la marque de sa vie surnaturelle, voilà la preuve de sa divinité.

Polycarpe, le saint évêque de Smyrne, dont la vie s'est consumée dans les travaux apostoliques et les exercices de la piété, était occupé à visiter les familles de son troupeau, afin de les prémunir contre la persécution, lorsqu'il fut arrêté et conduit au prétoire. Au moment où il entra dans la lice, on entendit une voix du ciel qui lui cria : Courage, Polycarpe, agissez en homme de cœur ! — Blasphème contre le Christ, lui dit le proconsul. — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, répondit le vieillard, comment pourrai-je blasphémer contre mon maître et mon Sauveur ? Alors toute la multitude se mit à crier : C'est le docteur de l'Asie, c'est le père des chrétiens, qu'il soit brûlé vif. Et elle courut former le bûcher. Polycarpe, comme un bélier choisi dans le troupeau pour être offert à Dieu en sacrifice, y monta. Mais les flammes, en s'élevant, formèrent une auréole glorieuse autour du saint martyr. Les impies, voyant que le feu l'épargnait, commandèrent au bourreau d'aller le percer d'un coup de poignard ; le sang qui jaillit de la plaie éteignit le feu. Ce double miracle manifesta l'éminente sainteté du serviteur que Jésus-Christ se complaisait à glorifier [1]. Son exemple encouragea tous les chrétiens de Smyrne à souffrir avec patience tous les genres de supplices.

Dans une ville, à l'autre extrémité de l'Empire, s'accomplissait, vers le même temps, un drame non moins sanglant.

[1] Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. 4, ch. 15.

Lyon avait ses chrétiens, elle avait aussi ses martyrs. Pothin, vénérable nonagénaire, son premier évêque, était foulé aux pieds dans l'arène. Blandine, faible esclave, était assise dans une chaise de fer ardent, déchirée avec des tenailles, percée avec des lames : les bourreaux se succédaient du matin au soir pour la torturer, et étaient contraints de s'avouer vaincus. Le Seigneur se plaisait à montrer en elle, que ce qu'il y a de plus méprisable aux yeux des hommes, est sublime à ses yeux par la grandeur de l'amour divin. Chaque fois qu'au milieu de tourments inouis, dont le moindre aurait dû lui donner la mort, cette pieuse fille répétait : Je suis chrétienne! une force nouvelle la ranimait. Les bêtes la traînèrent sur le sable de l'arène, elles lui firent des blessures nouvelles. Enfin, comme une victime pure, Blandine tendit la gorge au glaive qui l'immola à son Dieu. Attale, déchiré par le fouet, était promené autour de l'amphithéâtre avec cet écriteau sur sa poitrine : C'est Attale le chrétien! Le peuple, à sa vue, entra en fureur. Mais comme il était citoyen romain, on le replongea dans la prison. Il profita de ce délai pour ramener à la foi les malheureux apostats qui avaient renié leur Dieu. Puis il marcha à leur tête au supplice. Le gouverneur et le peuple n'en devinrent que plus acharnés à la perte des ennemis de leurs fausses divinités, afin que cette parole de l'Apocalypse fût accomplie : L'injuste deviendra encore plus inique, et le juste, plus parfait [1]. Il y eut dans cette persécution, dont personne ne pourra jamais se figurer la violence, une telle multitude de victimes, que les eaux du Rhône furent teintes de sang.

[1] Apocalypse, ch. 22; Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. 5, ch. 1.

Sur un ordre du tyran, les chrétiens, détenus dans les cachots, sont massacrés en masse ; et saint Justin, l'éloquent apologiste du Christianisme, victime de la haine des philosophes qu'il a souvent convaincus d'ignorance et de mensonge, dit Eusèbe, est décapité à Rome [1]. A Autun, Symphorien refuse de sacrifier aux idoles dont il se moque publiquement. Pendant qu'on le conduit au supplice, sa mère lui crie du haut des remparts : Symphorien, mon fils, souvenez-vous du Dieu vivant. Montrez votre courage et votre foi ; on ne doit point craindre une mort qui conduit sûrement à la vie. Soutenu par la voix de sa mère et par la grâce divine, le jeune homme souffre courageusement le martyre. Variez les supplices, avait écrit Marc-Aurèle aux gouverneurs des provinces. Un empereur philosophe ne pouvait pas faire mourir les sectateurs de la vérité et de la vertu d'une simple mort : avant de les livrer au supplice, il importait de tenter une apostasie à force de tortures. Lorsqu'ils demeuraient inébranlables, on les condamnait au genre de mort le plus infamant et le plus douloureux : ils étaient crucifiés, brûlés, jetés aux bêtes ; car on connaissait les sentiments haineux de l'empereur [2]. Là, sans doute, plutôt que dans ses ineptes doctrines, sont les titres de ce monstre, repu de crimes et d'impudicité, aux éloges enthousiastes des modernes philosophes, ces enfants de l'impiété et de la débauche. Marc-Aurèle, en mourant empoisonné, a la douleur de laisser le trône à un fils insensé : car Commode n'est qu'un fou furieux couronné [3]. Sous son règne, le sé-

[1] Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. 4, ch. 16.
[2] Dœllinger, tome 1, ch. 15.
[3] Voir Dion et Capitolin, *Règne de Marc-Aurèle*.

nateur Apollonius, homme célèbre par l'éminence de sa doctrine, est décapité, après avoir adressé au sénat un éloquent discours en faveur du christianisme.

Trois empereurs vicieux, dont l'un, Didius, a acheté l'empire aux enchères [1], sont tués en cinq mois. Monté sur le trône impérial, Septime-Sévère flatte le peuple par des jeux continuels ; fait périr, sans aucune forme de procès, un grand nombre de sénateurs et de personnages consulaires ; et, bien que miraculeusement guéri par le chrétien Proculus, il ouvre une nouvelle et violente persécution contre l'Église, dans les provinces d'Italie, des Gaules, d'Afrique et d'Égypte [2]. On voit à Carthage, Perpétue, de noble naissance, âgée de vingt ans, portant dans ses bras l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, résister aux larmes d'un vieux père encore païen, agenouillé à ses pieds, et s'avancer d'un pas ferme, le visage serein, vers les bêtes du cirque. Félicité, Saturnin, Révocat et d'autres chrétiens l'accompagnent. Regardez-nous bien en face, dit à la foule Satur, qui s'est joint à eux, afin de nous reconnaître au jour du jugement. Saturnin et Révocat sont exposés à la fureur d'un léopard et d'un ours qui les traînent autour de l'amphithéâtre. Perpétue et Félicité, lancées en l'air par une vache furieuse, retombent meurtries dans l'arène. Un léopard, d'un coup de dent, étend Satur baigné dans son sang ; et la foule des spectateurs éclate en rires ironiques. Sur la demande du peuple qui veut rassasier ses yeux du spectacle de la mort, les gladiateurs achèvent avec leurs épées l'ouvrage des bêtes féroces [3].

[1] Zozime, *Histoire romaine*, liv. 1.

[2] Alzog, *Histoire de l'Église*, ch. 67, persécution au 2e siècle.

[3] Doun Ruinart, *Actes des martyrs ; Martyre de saintes Félécité et Perpétue.*

Il n'y a presque point de ville qui n'ait ses martyrs. L'empereur fait d'Alexandrie le centre de ses barbares exécutions. Les plus généreux défenseurs de la religion, les plus intrépides athlètes de la pénitence y sont amenés de l'Égypte et de la Thébaïde, comme sur un champ de bataille, où leur patience soutiendra les attaques des tortures et des supplices, où leur courage triomphera de la rage de leurs ennemis. Saint Léonide, le père d'Origène, est le premier qui se signale dans ce combat des fils de Dieu contre les fils de Bélial : il a la tête tranchée. L'esclave Potamienne, dont la mémoire est restée en vénération dans le pays, y défend avec héroïsme sa chasteté, au milieu des outrages d'une populace corrompue. Épuisée par les tourments et consumée, à côté de sa mère, dans les flammes d'un brasier, elle va chercher au ciel une couronne, qu'elle revient bientôt déposer sur la tête de Basilide, son bourreau, converti par sa constance et ses prières [1]. Quels sont ces livres que vous vénérez? demande aux Scillitains le proconsul d'Afrique.— Ce sont les quatre Évangiles et l'Écriture inspirée de Dieu, répond Spérat. Et, condamnés pour leur foi, ils rendent grâce au ciel de leur bonheur. Lyon applaudit au massacre de saint Irénée et de vingt mille chrétiens tués par les soldats; le sang de ces justes inonde les places publiques et forme des ruisseaux dans les rues [2]. De cruelles souffrances attendent à son tour le persécuteur. Des douleurs aigües le retiennent dans une litière ; des défaites successives de ses armées par les Calédoniens l'accablent ; la tentative de parricide

[1] Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. 6, ch. 1 et 5.

[2] Dom Ruinart, *Actes des martyrs*, Vie de saint Irénée; et les autres vies de saint Irénée.

de son fils achève de l'abattre. Une sédition aggrave sa maladie. Toutes ces afflictions, dont un peu de gloire militaire ne saurait adoucir l'amertume, lui arrachent à sa mort cette exclamation de désespoir : J'ai été tout et rien ne me sert[1] !

Maximin, fils d'un paysan de la Thrace, cherche à étouffer le souvenir de sa naissance obscure dans le sang de ses amis, puis il étend sa cruauté sur des milliers de citoyens de haut rang. Mais c'est surtout contre le catholicisme que ce grossier tyran exerce ses fureurs. Cette persécution, qui succède à celle de Caracalla, s'attache à mettre à mort tous les pasteurs des chrétientés. Semblables à leurs prédécesseurs, Zéphirin et Calliste martyrisés sous les règnes d'Héliogabale et d'Alexandre, les saints papes Pontien et Anthère ne montent sur le siége de Rome que pour descendre plus vite dans la lice, toujours ouverte aux pieux combattants. Césarée, où les chrétiens passent de l'obscurité des cachots dans le brillant séjour qu'éclaire le Soleil éternel, n'est plus un lieu de sûreté pour les vertueux Ambroise et Protoctète. Origène, qui déjà a écrit à son père, au fond de la prison, de rester ferme dans la foi, est occupé à parcourir plusieurs provinces, afin de soutenir les fidèles durant la lutte; il adresse aux deux ministres du culte cette exhortation : Voici, généreux athlètes, votre partage : une tribulation au-dessus de toutes les tribulations, mais aussi une espérance au-dessus de toutes les espérances ; car le Seigneur sait glorifier de ses dons ceux qui auront méprisé ce vase d'argile que la mort brise. Je voudrais à l'approche du combat vous voir tressaillir de joie, comme autrefois les apôtres, qui s'applaudis-

[1] Voir Dion, 76; Spartien, *Règne de Sévère*, 18; Tillemont, *Règne de Sévère*; Dumont, *Histoire romaine*, tome 3, *Sévère*.

saient d'avoir été trouvés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus. Souvenez-vous de cette parole d'Isaïe : « Ne craignez point l'opprobre qui vient des hommes, et ne « vous laissez pas abattre par leurs mépris. » Les hommes rient aujourd'hui, et demain ils ne sont plus : déjà le gouffre éternel, avec ses supplices mérités, les renferme pour toujours. Quand vous serez dans le lieu du combat, pensez avec Paul que vous êtes donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Si vous triomphez, les chrétiens applaudiront à votre courage ; les Esprits célestes se réjouiront de votre victoire ; mais si vous succombez, les puissances des ténèbres feront éclater leur joie; et l'enfer s'ébranlera jusqu'au fond de ses brûlants abîmes pour aller à votre rencontre. Combattez donc vaillamment ; et, à l'imitation d'Éléazar, laissez un grand exemple de constance et de vertu dans le souvenir de votre mort [1].

Maximin ne tarde pas à porter la peine de ses forfaits. Le Sénat, révolté des vexations atroces sous lesquelles gémissent les provinces, le dépose. A cette nouvelle, on ne saurait dire quelle est la commotion de cette âme farouche. Il court çà et là, déchirant ses habits et se roulant par terre ; il prend son épée, comme s'il pouvait tuer tous ces rebelles si éloignés. Ce n'est plus un homme, mais une bête féroce. Il marche à grandes journées sur l'Italie, dont il assiége l'une des premières villes qu'il rencontre. Mais bientôt une sédition générale éclate dans le camp, le tyran est tué ; et sa tête, portée au bout d'une pique, annonce aux habitants d'Aquilée la fin du siége. Quand arriva à Rome la connais-

[1] Origène, *Exhortation au martyre*, ch. 1, 2, 3, 4, 18 et 22, passim.

sance de sa mort, le peuple, qui était au théâtre, se levant d'un mouvement unanime, courut aux temples rendre grâce aux dieux [1].

Sous le règne de Gordien et de Philippe, l'Église se reposa de ses combats ; mais ces instants de paix, mêlés d'un contact continuel avec une société païenne au centre de laquelle elle vivait, lui étaient plutôt nuisibles qu'utiles. Il entrait dans les desseins de Dieu que le feu de la persécution continuât de ranimer les tièdes, d'écarter les indifférents; et que la barque de Pierre, nouvellement lancée dans la mer du monde, s'affermît par la tempête. C'est pourquoi, un nouveau César est livré par la Providence à ses instincts sanguinaires. Dèce arrive au pouvoir avec la résolution d'étouffer et de détruire entièrement la religion nouvelle. Dès la première année de son règne, un édit paraît qui ordonne, sous les peines les plus sévères, à tous les gouverneurs et fonctionnaires publics de l'Empire d'employer tous les genres de supplices pour forcer les chrétiens à pratiquer les observances du paganisme, et à apostasier leur foi. En conséquence, les épées, les bûchers, les bêtes féroces, les chaises brûlantes, les tenailles de fer, les chevalets, les instruments pour mettre les chairs en lambeaux ou disloquer les os, en un mot, l'appareil entier des tortures est disposé dans les salles des enquêtes et les tribunaux [2]. Beaucoup de fidèles, usant de la permission, accordée par le Sauveur, de fuir le péril, se retirent dans les déserts, abandonnant leurs maisons, leurs biens, leurs richesses à la confiscation. Les pre-

[1] Hérodien, *Histoire romaine*, liv. 7 et 8 ; Zozime, *Histoire romaine*, liv. 1 ; Capitolin, *Histoire des Empereurs*, de 20 à 26.

[2] Dœllinger, *Origines du christianisme*, liv. 1, ch. 16.

mières victimes de l'édit sont les évêques de Rome, d'Antioche et de Jérusalem : Fabien, Babylas et Alexandre. Ils illustrent de plus en plus, par leur martyre, des lieux illustrés déjà par le séjour et par la mort des apôtres, leurs prédécesseurs. Dans toute l'étendue de la domination romaine, la persécution devient tellement violente, qu'il n'est plus donné aux chrétiens de mourir, écrit saint Cyprien : on évite avec soin qu'ils expirent au milieu des incessantes douleurs dont on les accable. Les persécuteurs, ayant reconnu que plus ils mettent de chrétiens à mort, plus il en renaît de leur sang, se contentent, ajoute saint Augustin, de torturer leurs victimes, jusqu'à ce qu'elles renoncent à la foi. Sous cette douceur apparente, le démon du Midi cachait un raffinement de malice et de rage. Car combien qui eussent souffert courageusement une prompte mort, ont été vaincus par la longueur des supplices ! Tous les instruments inventés par la cruauté humaine servent, d'après saint Grégoire de Nysse, à déchirer, nuit et jour, les corps des martyrs. Les provinces sont consternées ; les familles, décimées ; les villes, désertes ; et les déserts se peuplent [1].

Un autre évêque, saint Denis d'Alexandrie, fait ce douloureux récit de cette persécution dont il fut le témoin : Dieu connaît le fond de mon cœur, je parle en sa sainte présence, il sait si j'avance quelque chose contre la vérité. Le soleil se couchait, lorsque nous tombâmes entre les mains des persécuteurs, qui nous emmenèrent à Taposire. Mais des personnes, réunies dans un repas de noces, ayant appris notre captivité, accoururent, nous ren-

[1] Saint Grégoire de Nysse, *Vita Thaumat.*

dirent la liberté et nous forcèrent de fuir.... Le nombre des martyrs est trop considérable, pour que je les énumère. Il suffit que l'on sache que, sans regarder ni à l'âge, ni au sexe, ni au rang, on tourmenta, avec une égale cruauté, les hommes et les femmes, les enfants et les vieillards, les bourgeois et les soldats. Les fouets, le fer, le feu, tout fut mis en usage contre les fidèles. Aux uns, on ôte la vie de la manière la plus barbare ; aux autres, on fait subir les rigueurs des plus horribles tortures. Les captifs sont plongés dans les cachots les plus noirs et les plus infects. Mais Dieu se rit de la cruauté du tyran : prenant plaisir à tromper la vigilance des gardes, il procure à la charité des fidèles le moyen de s'insinuer dans ces réduits affreux, et il y fait entrer avec elle la consolation et le soulagement. Il fortifie, en même temps, d'intrépides serviteurs qui vont, au péril de leurs jours, ramasser et ensevelir soigneusement les corps des martyrs... Si le préfet est impitoyable, le peuple ne l'est pas moins. Après avoir lapidé le vieillard Métras, et traîné par les pieds la fervente Quinta sur les pierres des rues, il s'est précipité dans les maisons des chrétiens, qu'il a livrées au pillage, comme dans une ville prise d'assaut. S'emparant d'Apolline, il lui a brisé les dents, puis l'a poussée vers un bûcher, où cette admirable vierge s'est précipitée elle-même. Sérapion, tout meurtri de coups, a été jeté, du haut de sa maison ; Julien, cruellement fustigé et brûlé publiquement, ainsi que Macar ; Mercurie et Denise ont été conduites au supplice après les tourments les plus raffinés, et Dioscore, vertueux jeune homme de quinze ans, éprouvé au milieu des tortures. Mais toutes ces colonnes de l'Église d'Alexandrie sont demeurées iné-

branlables sur la base solide de la foi. Assis maintenant avec Jésus-Christ dans son royaume, ces martyrs jouissent du prix de leur fermeté, en attendant qu'ils jugent avec lui le monde [1].

Smyrne, Antioche, Lampsaque, Toulouse, Nîmes, Marseille, et une foule d'autres cités, comptent les martyrs par milliers. Saint Saturnin, l'apôtre du Languedoc, est arrêté par le peuple pendant qu'il se rend à sa petite église, et attaché à un taureau furieux qui le brise contre les degrés du Capitole ; saint Asclépiade est brûlé en Syrie, saints Lucien et Marcien, à Nicomédie. Le sol de l'Empire est rougi du sang chrétien : la vengeance du Tout-Puissant éclate. Une peste violente sévit dans les principaux centres, et dure aussi longtemps que la persécution. Des invasions de Barbares ravagent les provinces, où elles exterminent plus de cent mille habitants. Le tyran, s'étant avancé contre les Carpiens et les Scythes, qui venaient de s'emparer de la Dacie et de la Mœsie, est trahi par Gallus qui commande un corps d'armée; il est attiré perfidement avec ses légions dans les marécages qui bordent le Danube, enveloppé par les Barbares, et massacré, ainsi que la majeure partie de ses troupes. Il ne jouit même pas des honneurs du tombeau : son corps n'eut pour sépulture que le ventre des bêtes sauvages et des vautours, comme le méritait un ennemi de Dieu [2].

Des marais fangeux du Danube, transportons-nous dans

[1] Lettres de saint Denis dans Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. 6, ch. 40, 41, 42 et suiv., passim.

[2] Lactance, *De la mort des persécuteurs*, ch. 4 ; Zozime, *Histoire romaine*, liv. 1.

les belles campagnes de l'Italie, le traître y règne. Un tribunal est élevé dans la ville d'Ostie, un gouverneur, envoyé de Rome, y siége, entouré de ses gardes : en face est un groupe de chrétiens, d'une contenance résignée, mais ferme; à côté, des bourreaux sont occupés à torturer : l'un disloque les membres d'une jeune vierge sur le chevalet; un autre pratique, avec des ongles de fer, de larges ouvertures dans les flancs d'un faible adolescent. Bourreaux, c'est assez! s'écrie tout-à-coup le gouverneur, d'un ton que le dépit de se voir vaincu, a rendu terrible : qu'on tranche la tête à celui-ci, qu'une croix élève celui-là dans les airs, que du haut de ce rocher je voie précipiter cet autre, et qu'une barque, dont la carène s'entr'ouvre, aille enfoncer ces derniers au milieu des flots. Comme il achève ces mots, le saint vieillard Hippolyte lui est amené, chargé de fers. Un instant tombé dans l'hérésie de Novat, il s'est relevé par la pénitence, et a été placé à la tête de la chrétienté d'Ostie. Aussitôt une jeunesse, avide d'émotions sanglantes, se met à crier : C'est le maître des chrétiens, c'est Hippolyte! et elle presse le juge de le livrer à la mort. Hippolyte? reprend le gouverneur; qu'il soit, comme le fils de Thésée, traîné par des chevaux fougueux et mis en pièces. A peine la sentence est-elle rendue, qu'on va chercher dans le haras deux chevaux, qui n'ont jamais senti la main d'un guide, ni été soumis au frein; on les force de recevoir un mors : une corde y tient, et le saint martyr y est attaché par les pieds. On excite alors de la voix les deux coursiers, on les presse de l'aiguillon : ils s'élancent dans la plaine, entraînant derrière eux le vieillard. Les dernières paroles de leur évêque que peuvent saisir les

chrétiens, au milieu des clameurs de la foule, sont celles-ci : Ils entraînent mon corps, Seigneur Jésus, recevez mon âme ! Bientôt il fut broyé contre les rochers, et les lambeaux de sa chair s'attachèrent aux ronces de la forêt [1].

Si la persécution continua de sévir sous l'usurpateur, la peste continua également ses ravages, et la guerre recommença. Gallus, vaincu à Intéramna, tomba sous les coups de ses propres soldats [2]. Maître de l'empire, Valérien, à qui ni la mort violente de son prédécesseur ni les fléaux n'ont pu ouvrir les yeux, redouble la persécution. L'exil des prêtres, peine fréquente sous Gallus, donnait des missionnaires aux contrées les plus reculées ; la condamnation aux mines mêlait les fidèles à des milliers d'esclaves païens qu'ils convertissaient : Valérien le sait, il prescrit la mort. Entre les sept lévites, qui, dans l'Église de Rome, approchaient le plus près de l'autel, Laurent tenait le premier rang : les clefs du sanctuaire lui étaient confiées, et il avait été choisi, à cause de son grand mérite, pour être le dispensateur des riches offrandes que la piété des fidèles déposait, chaque jour, dans les saints parvis, pour l'entretien des membres pauvres de la communauté chrétienne. Le vénérable Sixte, d'illustre mémoire, occupait alors le siége apostolique. Laurent voyant qu'on conduisait au supplice son évêque, condamné pour la foi, se mit à pleurer. Où allez-vous, lui disait-il, mon cher père, où allez-vous sans

[1] Extrait du poëme historique de Prudence en l'honneur du saint martyr Hippolyte. Dom Ruinart qui cite ce poëme dans ses *Actes des martyrs*, place cette mort sous Gallus. — Prudence fait d'Hippolyte un maître des chrétiens, c'est-à-dire un évêque; car dans d'autres actes le mot maître signifie pasteur d'une chrétienté.

[2] Dumont, *Histoire des Empereurs*, tome 3, ch. 91. Gallus.

votre fils? Où courez-vous, prêtre de Jésus-Christ, sans votre diacre? Vous n'aviez pas coutume d'offrir le sacrifice sans ministre; permettez encore que je joigne mon sacrifice au vôtre. Saint Sixte, se tournant alors vers saint Laurent: Je ne vous abandonne pas, mon fils, lui répondit-il, mais le ciel vous réserve pour de plus grands combats. On nous épargne, nous autres vieillards; pour vous, qui êtes dans la fleur de l'âge et dans la vigueur de la jeunesse, une victoire plus éclatante vous attend. Dans trois jours vous me suivrez. Sixte fut crucifié, et Laurent retourna à ses charitables fonctions.

La ville de Rome avait, en ce temps, un gouverneur que l'avarice et la cruauté possédaient également. Ministre inhumain d'un maître furieux, et vil esclave d'une passion basse, il ne songeait qu'à amasser de l'or et à répandre du sang. Croyant que les églises des chrétiens renfermaient des trésors cachés, il fait citer devant lui le diacre Laurent, il le presse de lui remettre, pour les besoins de l'État, le riche dépôt. C'est vrai, répond avec calme le dispensateur des aumônes, nous possédons de grandes richesses; permettez-moi de dresser un mémoire exact de nos trésors, de les accumuler en un seul lieu, et je vous les livrerai. A cette promesse, le préfet tressaille de joie; l'espérance de posséder bientôt cet immense amas d'or et d'argent lui avance le plaisir de la jouissance. Il prépare dans son logis un endroit spacieux, pour le déposer sûrement. Cependant, durant le délai des trois jours qui lui sont accordés, le saint diacre parcourt toute la ville; et, ramassant tout ce qu'il trouve de mendiants, d'invalides, d'estropiés, il en rassemble un grand nombre dans le vestibule de l'église, place

en tête les aveugles, armés du bâton qui guide leurs pas, puis les boiteux et les perclus. Ceux qui n'ont plus de bras ou de jambes, et dont le corps ressemble à un buste mutilé, ceux que des ulcères rongent, viennent ensuite. Tous sont connus de Laurent, tous le connaissent : la chrétienté de Rome, qui les nourrit, laisse au diacre le soin de pourvoir aux besoins de chacun d'eux.

Enfin le jour qui semble au gouverneur si lent à paraître, arrive. Aussitôt il fait chercher Laurent et le somme de tenir sa parole. Je suis prêt à l'accomplir, répond le saint diacre, donnez-vous seulement la peine de me suivre. Et ils se dirigent tous deux vers l'église des Chrétiens. On arrive au sacré portique : Voilà, dit Laurent, en en ouvrant les portes, les richesses les plus précieuses de notre Dieu, voilà ses perles et ses joyaux. A l'instant, un bruit confus et lamentable s'élève de cette foule de malheureux : ils implorent d'un ton de voix lugubre le secours des assistants. A cette vue, le préfet frémit d'horreur. C'est donc ainsi qu'on se se joue de moi, s'écrie-t-il, pâle de colère, et l'insolent respire encore! Qu'on l'étende sur un gril, et qu'on entretienne dessous un feu lent ; car le supplice du bûcher serait trop prompt et trop faible pour châtier une telle insulte. Aussitôt deux bourreaux dépouillent de sa tunique celui qui avait si souvent revêtu les indigents, ils le couchent sur ce funeste lit, et l'y attachent. Mais des rayons de lumière environnent la tête du saint martyr : ils ne sont visibles que pour ceux qu'ont régénérés les eaux du baptême, les yeux des infidèles, voilés par les ténèbres de l'impiété, ne les distinguent pas. Il en est de même de l'odeur qu'exhale le corps à mesure que le brasier le

consume : pour les païens elle est insupportable, et pour les fidèles, d'un parfum exquis.

Le feu, quoi que lent, n'avait pas laissé de produire son effet ; et, pénétrant insensiblement les chairs, il avait brûlé la moitié du corps. Laurent se soulève un peu sur le gril : Je crois, dit-il au juge, qu'il faudrait me retourner sur l'autre côté ; je suis assez rôti de celui-ci. Le gouverneur, qui a voulu savourer ses inexprimables douleurs, le fait, en frémissant de rage, retourner sur le côté que le feu n'a point encore atteint. Le saint martyr, levant alors les yeux au ciel, s'écrie d'une voix inspirée : Oh Jésus ! seul Dieu de l'univers, auteur de toutes choses, c'est vous qui avez donné à Rome tous les sceptres de la terre ; qui avez voulu que le monde entier reconnût sa puissance et fût soumis à ses lois. Mais vous aviez vos desseins : ces desseins admirables avaient en vue la religion de votre Fils, le nom chrétien et l'union de tous les peuples, dont ce nom sacré devait être le lien. Que Rome, la capitale du monde, en se soumettant à vous, vous soumette tout l'univers : Que tous les membres de ce vaste corps, unis à un chef chrétien, vous soient unis par ce chef. J'aperçois un prince, qui met son diadème aux pieds de Jésus-Christ : brûlant d'un saint zèle, il renverse les autels des faux dieux ; il abolit les sacrifices abominables ; il ferme pour jamais des temples où croîtra l'herbe des champs. Le martyr inspiré s'arrête : son âme vient de s'envoler vers le ciel avec sa prière [1].

[1] Extrait du poëme historique de Prudence ; Dom Ruinart, *Acte du martyre de saint Laurent* ; Saint Ambroise, *Extrait des offices*. — On a retrouvé depuis son corps dans les catacombes ; ses os sont calcinés. Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, ch. 3, *Catacombes*.

En la même année, Cyprien, évêque de Carthage, célèbre par son zèle d'apôtre et ses écrits en faveur des saines doctrines, était traduit devant le tribunal du proconsul d'Afrique, Galère. Le proconsul Galère lui dit : Tu es Thascius Cyprien ? L'évêque Cyprien répondit : Je le suis. Le proconsul Galère lui dit : C'est toi le chef des chrétiens ? L'évêque Cyprien répondit : C'est moi. Le proconsul Galère lui dit : Sacrifie aux Dieux. L'évêque Cyprien répondit : Je ne le puis. Le proconsul Galère lui dit : Prends conseil. L'évêque Cyprien répondit : Dans une chose juste le conseil est bientôt pris. Le proconsul Galère, ayant consulté son conseil, lui dit : Tu as vécu sans piété ; tu as entraîné une infinité de personnes à ton culte, nous te condamnons à perdre la tête. L'évêque Cyprien répondit : Dieu soit béni !.. Dès que les frères eurent entendu prononcer ce jugement contre leur saint pasteur, ils se dirent les uns aux autres : Allons, et mourons avec lui. Et un très grand nombre le suivirent au lieu de l'exécution. Cyprien y étant arrivé, mit les genoux en terre et pria quelque temps. Puis il ôta son manteau, se dépouilla de sa dalmatique, et ne garda qu'une simple tunique de lin. Les frères étendirent des linges autour de lui. Lorsque le prêtre et le diacre Julien lui eurent lié les mains, il s'en couvrit les yeux et reçut le coup qui mit fin à sa vie. Son corps que les frères accompagnèrent, portant des flambeaux de cire et chantant des hymnes, fut enterré dans un champ appartenant à Macrobe Candide, intendant de la province, près du chemin de Mappale. Galère ne lui survécut que peu de jours [1].

[1] *Vie et passion de Cæcilius Cyprianus*, par son diacre Pontius ; et *Actes proconsulaires de saint Cyprien.*

Si nous n'avions déjà assez d'exemples d'héroïsme, nous pourrions encore citer, à Tarragone, l'évêque Fructueux qui, du haut du bûcher, étend les bras en croix, ainsi que ses deux diacres, et prie pour l'Église catholique, répandue, selon son expression, sur toute la terre; à Antioche, le combat de Nicéphore, dont la tendre charité cueille la palme immortelle destinée à Saprice, que l'obstination dans la haine et le refus d'un pardon sollicité par son ami, conduisent à l'apostasie. Nous pourrions décrire le trajet que fait le jeune Lucius, de la prison au lieu des exécutions, en exhortant ses amis à persévérer; et celui de Flavien, que sa courageuse mère accompagne, de la prison au tribunal, et du tribunal à la prison, bien que son cœur maternel soit douloureusement déchiré par les souffrances de son fils, auquel tous les fidèles de Carthage forment à leur tour un pompeux cortége jusqu'au lieu du supplice. Ces jours sont les beaux jours de l'Église d'Afrique. Utique voit tomber en une fois les têtes de cent-cinquante-trois adorateurs du Christ [1]. Cyrthe, en Numidie, fournit des martyrs par milliers : on les aligne dans un vallon au bord d'un fleuve, entre deux rangs de collines élevées, comme pour favoriser le spectacle; et l'exécuteur, passant de l'un à l'autre, leur coupe la tête [2]. Mais de même que le déluge, en élevant l'arche, la sauvait; de même ces tempêtes, en contribuant à élever l'Église vers le ciel, assuraient sa conservation. Non-seulement elles l'affermissaient, mais elles la développaient de plus en plus. Depuis Néron, jamais les édits de persécution n'ont été rapportés. Si quelques rares empereurs ne furent

[1] Tillemont, *Histoire de l'Église*, tome, 4.
[2] Darras, *Histoire de l'Église*, tome 1, ch. 12.

point personnellement persécuteurs; sous chacun d'eux néanmoins, l'Église a compté des martyrs ; et tous ces martyrs, après avoir donné aux chrétiens de la terre l'exemple du courage dans les luttes à soutenir, et de la fermeté dans la foi, sont montés aux cieux prier pour l'extension et le règne de la religion, pour laquelle ils ont versé leur sang. Les conversions ont été nombreuses ; et l'Église, à cette époque, compte, sur toute l'étendue du globe, des millions de fidèles.

Les châtiments visibles, dont la justice divine frappait les persécuteurs, ne contribuaient pas peu à déterminer ceux que l'indécision retenait en balance : à la suite de chacun de ces coups, un certain nombre embrassaient le christianisme. La punition ne se fit point attendre pour Valérien ; car le sang de beaucoup de victimes réclamait une vengeance exemplaire. Cet empereur, dont la paresse mettait à nu toute la médiocrité, s'étant avancé pour repousser une invasion persanne, tomba avec ses troupes au pouvoir de Sapor, le monarque de la Perse. Ses ennemis le traînèrent partout, chargé de chaînes, en dévastant, sous ses yeux, les plus fertiles contrées de son Empire, et en égorgeant en sa présence les populations. Et quand Sapor, son vainqueur, voulait monter à cheval, il faisait un signe, et l'empereur de presque toute la terre courbait le dos, afin que ses épaules, recouvertes de la pourpre romaine, servissent de marche-pied au monarque barbare. Cette ignominie du persécuteur ne finit qu'à sa mort. On écorcha alors son cadavre, on en tanna la peau, et l'ayant empaillée, on la suspendit à la voûte du principal temple de la capitale. Dieu fit subir à Valérien ce châtiment humiliant et nouveau,

pour qu'il servît de témoignage à la postérité, que, tôt ou tard, les méchants reçoivent la peine due à leurs crimes[1].

Les fléaux qui fondent sur l'Empire, et surtout l'incessant accroissement du christianisme : voilà ce qui enflamme la haine des suppôts de l'enfer, Dioclétien et Galérius, partisans du culte idolâtrique, parce qu'il leur concède une licence sans frein dans les mœurs, et un despotisme illimité dans l'exercice du pouvoir. Cette haine est encore excitée par les prêtres des idoles qui sentent disparaître leur influence, et déclarent qu'ils ne peuvent plus rendre d'oracles, parce que les justes, par leur présence, les empêchent de parler. Des édits sévères, lancés contre les chrétiens, ouvrent la dernière, mais la plus violente, des dix persécutions générales. Ces édits portent que les chrétiens, ennemis des dieux et de l'État, soient dépouillés de leurs dignités, de leurs biens; torturés et mis à mort; que leurs églises soient renversées, et leurs livres religieux, brûlés. Alors, continue Lactance, un long gémissement s'étend sur toute la terre, parce que, de l'Orient à l'Occident, se promène la fureur des trois bêtes féroces Dioclétien, Galérius et Maximien[2]. Des hommes sont fouettés jusqu'à ce que la chair tombe des os; puis on coule dans leurs plaies du vinaigre ou du plomb fondu.

A Antioche, on amène dans la salle des interrogatoires Barallah, âgé de sept ans[3]. Faut-il adorer plusieurs dieux ou un seul? lui demande le gouverneur. L'enfant sourit et répond : Il n'y a qu'un seul Dieu dont Jésus-Christ est le Fils. Qui t'a instruit ainsi, petit impie? reprend le préfet.

[1] Lactance, *De la mort des persécuteurs*, ch. 5; Voir aussi les autres historiens déjà cités. — [2] Lactance, *De la mort des persécuteurs*, ch. 7 et 8.
[3] Prudence, livre *des Couronnes*, hymne 10.

C'est ma mère, dit l'enfant, qui m'a appris ces vérités, et c'est Dieu qui les a apprises à ma mère. Elle est appelée. Des bourreaux dépouillent le petit confesseur de ses habits, le suspendent en l'air ; et les verges coupent en mille endroits sa chair innocente. Chaque fois que l'impitoyable osier frappe cette tendre victime, il revient couvert d'un nouveau sang. Tous les assistants fondent en larmes ; les bourreaux eux-mêmes frappent en pleurant Cependant, le pauvre enfant se sent comme brûlé par la rigueur des tourments : J'ai soif ! s'écrie t-il, donnez-moi un peu d'eau. Mais sa mère, en qui la grâce triomphe de la nature, le regarde d'un air sévère, puis ajoute : Bientôt, mon fils, vous serez à la source des eaux vives. Non satisfait de cette rigueur, le juge condamne l'enfant à avoir la tête tranchée. La mère de Baralah le porte elle-même dans ses bras au lieu du supplice. Elle le baise tendrement, se recommande à ses prières, le remet à l'exécuteur et étend son voile pour recevoir la tête du jeune martyr (1).

En Phrygie, on brûle une ville avec ses dix à quinze mille habitants, parce qu'elle est entièrement chrétienne[2]. Chaque province a son supplice particulier : le feu en Mésopotamie ; la roue dans le Pont, le gril en Syrie ; la hâche en Arabie ; les barreaux pour briser les jambes en Cappadoce ; la suspension en Afrique ; le chevalet dans les Gaules, et les bêtes à Rome[3]. Pourquoi ces cris de joie au Colysée ? C'est que

(1) Cet exemple de fermeté me rappelle la naïve réponse du fils de l'un de mes amis, jeune chrétien de six ans, à qui l'on demandait dernièrement : — Gustave, si on voulait te faire renoncer à Dieu, y consentirais-tu ? — Jamais. — Et si ou te menaçait de te couper la tête ? — Je la laisserais couper. — Tu n'aurais plus de tête ! — Cela ne serait rien : le bon Dieu me la remettrait dans le ciel.

[2] Eusèbe, *Hist. de l'Église*, liv. 8, ch. 11. — [3] Eusèbe, liv. 8, ch. 12 et suiv.

des lions y dévorent des familles entières de chrétiens : ils arrachent les membres des uns, traînent dans l'arêne les entrailles des autres. Cent mille Romains sont là, pour voir couler le sang des martyrs, et se rassasier de leurs souffrances. Si la violence de la douleur leur arrache un cri, ils applaudissent. Probus et Andronic, les yeux creyés, les dents brisés, les membres meurtris, sont jetés dans l'amphithéâtre de Tarse : un ours et un lion sont lancés contre eux, ils viennent se coucher aux pieds des saints dont ils lèchent les plaies ; mais les spectateurs, plus cruels que ces bêtes féroces envoient des gladiateurs mettre à mort ceux qu'elles ont respectés. Entrez à Marseille, dans ce palais où se trouve Maximien : on tire Victor, officier distingué, de l'obscur cachot où, après lui avoir disloqué les membres, on l'avait jeté mourant; mais c'est pour lui broyer les os sous une meule de moulin La meule se brise en lui donnant la mort; et on entend cette voix au ciel : Victor, vous avez vaincu ! Pénétrez dans ce prétoire : un juge est assis impassible sur son tribunal. Des bourreaux ont saisi deux nobles jeunes gens ; ils sont occupés à leur enfoncer des roseaux sous les ongles, à leur arracher les chairs avec des crochets, à leur briser les membres avec une barre de fer ; tandis qu'à côté Victorin est pilé dans un mortier, et Claudien coupé par morceaux. Dans cet autre tribunal, un chrétien est écorché vif : tout-à coup le juge se trouve frappé de cécité. Le chrétien s'agenouille tout sanglant, adresse une prière au ciel et lui rend la vue. Pour le remercier, le juge le fait décapiter [1].

En présence de cette angélique douceur d'un côté, et

[1] *Extraits de divers actes des martyrs*, sous la domination romaine, en Orient et en Occident, par Assemani et Dom Ruinart.

de cette froide cruauté de l'autre, de cette patiente résignation de la part des martyrs, et de ces redoublements de rage chez leurs persécuteurs; en face de juges qui commandent des raffinements de supplices, de bourreaux qui redoublent les tortures, et d'une foule, ivre de sang, qui applaudit avec frénésie; on serait tenté de demander: Chez quelle tribu sauvage de cannibales se sont passées ces scènes de mort? Hélas! On ne sait que trop que l'Empire romain en fut le constant théâtre. Les voilà donc ces Romains tant loués, tant exaltés par les siècles modernes! Les voilà à l'œuvre, dans chacune de leurs villes, sous chacun de leurs empereurs! Eux-mêmes nous ont transmis, dans leurs registres proconsulaires, les pièces authentiques de leurs révoltantes atrocités, qu'on les juge à présent! Assez longtemps des historiens, cédant à leurs penchants mauvais, ont complaisamment étalé à nos yeux les dégoûtantes orgies des empereurs et de leurs courtisans, et les crapuleuses débauches de la populace de Rome, en nous disant: Voilà la complète histoire des temps de l'Empire! quand ils ne nous en montraient que les turpitudes avilissantes. Assez longtemps des narrateurs, passionnés pour les émouvants spectacles de la guerre, nous ont traînés sur tous les champs de bataille où se sont déployées les légions romaines, en nous disant à leur tour: Voilà la série des évènements dont se compose l'existence du grand Empire! alors qu'ils nous célaient ces milliers d'autres combats, non moins glorieux, livrés dans la lice des amphithéâtres, et ces évènements bien plus émouvants du massacre de millions de paisibles citoyens sur les places des villes. Assez longtemps enfin de soi-disant moralistes, des legistes nous

ont, avec Montesquieu, fatigués de leurs pompeux éloges de toutes les institutions de Rome, ou de leurs interminables récits des mœurs romaines[1]; sans nous parler de ces interrogatoires, de ces sentences où se dévoilent les caractères des proconsuls et des juges, les habitudes des accusés; sans mentionner ces séditions populaires si fréquentes contre les chrétiens, dans lesquelles se montrent à découvert les mœurs d'un peuple; et ces mille faits de la persécution, qui nous initient à la vie intime des populations romaines. Historien impartial, nous avons trouvé qu'il était important de rendre à l'histoire son intégrité dont, depuis deux siècles, on l'a dépouillée. Dans ce but, nous avons décrit les plus intéressants de ces drames sanglants qui, chaque jour, depuis Néron jusqu'à Dioclétien, se sont déroulés dans chaque province, dans chaque ville du vaste Empire.

Chrétien, et prêtre du Seigneur, nous avons tenu à raconter les luttes héroïques de ceux qui sont nos pères dans la foi; car nous dirons dans le même sens que le profond auteur des Pensées[2]: l'histoire du reste des Romains pâlit à côté de l'histoire des martyrs. Tandis que les uns, étrangers et païens, ne nous intéressent guère, les autres, citoyens d'une même patrie, et ancêtres vénérés d'une famille dont nous sommes les membres, nous touchent de près et nous intéressent souverainement. Nous achèverons donc de célébrer la grandeur d'âme de tous ces courageux athlètes, qui, dans le dernier combat livré à

[1] Voir l'ouvrage de Montesquieu, *sur la grandeur et la décadence des Romains.*

[2] Pascal, *Pensées*, 2e partie, article 17, paragraphe 24.

l'Église, ont immolé leur corps, pour défendre une liberté précieuse ; nous chanterons la gloire immortelle de ces disciples de la croix qui ont combattu, non pour un prince de la terre et des palmes que le temps flétrit, mais pour le roi des cieux et l'immortelle couronne du martyre. Qu'ils sont beaux les triomphes de la légion d'Exupère et de Candide, lorsque ses soldats préfèrent obéir à Dieu plutôt qu'au prince! Commandez-nous des choses justes, disent-ils à Maximien, vous nous trouverez soumis, prêts à tout entreprendre pour votre service. Montrez-nous l'ennemi, nous répondons de sa défaite ; mais ne nous ordonnez pas d'égorger des chrétiens, des Romains : ils sont nos concitoyens, ils sont nos frères. Ne nous obligez point à violer nos serments envers le Dieu dont nous tenons la vie : notre fidélité à son culte est la sûre garantie de notre dévouement à votre personne. Vous pouvez nous immoler, nous ne résisterons pas ; la crainte de la mort n'armera pas nos mains pour la repousser. Mais nous sommes chrétiens, et jamais on ne parviendra à nous faire verser le sang des chrétiens. Et, déposant leurs épées victorieuses, ils se laissent tranquillement massacrer par une légion païenne [1].

Quelle est admirable la piété des deux frères Donatien et Rogatien, illustres par la noblesse de leur naissance, mais bien plus illustres encore par l'ardeur de leur foi! Jetés dans la ténébreuse prison de Nantes, leur ville natale, Donatien embrasse le jeune Rogatien, en lui disant : prions mon frère! Ils s'agenouillent et veillent toute la nuit. Le lendemain la Loire recevait leur sang [2].

[1] Extrait du récit de saint Eucher, évêque de Lyon.
Actes des martyrs, de Dom Ruinart.

Qu'ils sont éclatants les prodiges qui signalent la fin des nombreux martyrs de la Palestine ! Tandis que les pasteurs, arrachés à leurs troupeaux, sont traînés au supplice ; que Gaza ouvre les portes de son amphithéâtre aux fidèles ; et que les mines de la Cilicie reçoivent les chrétiens à qui l'on arrache l'œil droit et l'on brûle le pied gauche ; le corps d'Appien, jeté tout couvert de glorieuses blessures, dans le port de Césarée, y soulève une tempête qui ébranle la ville; les membres sanglants des confesseurs, que les chiens traînent dans les rues, recouvrent, par le temps le plus serein, les édifices publics d'abondantes larmes : c'est la terre qui pleure l'outrage fait à ces corps saints, et les pierres et le bronze, devenus sensibles, qui reprochent aux habitants leur barbare dureté. Peut-être, dit Eusèbe, que la postérité peu crédule refusera d'ajouter foi à ce miracle, et que les esprits forts des siècles à venir traiteront mon récit de conte fait à plaisir, ou de pieuse fiction : il n'en est point de même de ceux qui vivent en ces jours, et qui, tous témoins du miracle, ne peuvent démentir leurs yeux [1]. Saint Romain, torturé à Antioche, par le gouverneur lui-même qui se joint aux bourreaux, est, après d'inutiles efforts, attaché sur un bûcher. Mais à l'instant les nuages s'amoncèlent et une pluie, mêlée de grêle, tombe en si grande abondance sur le feu, qu'elle arrête le progrès des flammes. Le peuple, effrayé, s'enfuit en criant que le ciel se déclare pour Romain. Le juge, dans le dépit de sa défaite, ordonne qu'on coupe la langue au saint martyr. Bien qu'elle soit coupée jusqu'à la racine, le confesseur,

[1] Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. 8, 2e partie, ch. 9, et ch. 1 à 13.

rentré dans la prison, commence à publier les prodiges du Tout-Puissant en sa faveur, et à redire aux autres prisonniers la mort, la résurrection et les victoires de Jésus-Christ. Sa mort seule met fin à ce miracle d'autant plus extraordinaire qu'un criminel, à qui l'on fit alors subir le même supplice, mourut aussitôt [1].

Dans cette universelle persécution, personne ne saurait énumérer l'innombrable multitude des martyrs, ni retracer leurs souffrances. Dieu seul qui les a récompensés, connaît le nombre de ses saints et la grandeur de leurs épreuves [2]. Il n'est point d'endroit habité qui ne voie couler leur sang, point de plage qui n'en soit arrosée. Si les falaises de Tanger boivent celui du centurion Marcel ; si les plaines de la Mauritanie sont imbibées de celui de leurs habitants ; les rivages de Tyr servent d'arène à d'intrépides combattants, et les sables de la Thébaïde, de tombeaux à d'illustres victimes. Nous avons été, nous-même, rapporte Eusèbe, assez heureux pour voir, dans l'amphithéâtre de Tyr, quelques-uns de ces généreux confesseurs de la foi, le corps livide et gonflé à force de contusions et de coups, entrer au combat avec des lions et des tigres, des ours et des sangliers qu'on rendait plus furieux encore, en les aiguillonnant avec des dards rougis au feu. Nous avons été témoins de leurs combats et de leurs victoires. Mais il nous a été facile d'y reconnaître la puissance divine de Celui qui est la force des martyrs : elle éclatait dans la constance extraordinaire et le courage plus qu'humain de ces athlètes

[1] *Actes des martyrs* par Dom Ruinart, Martyre de saint Romain ; Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. 8, 2e partie, ch. 2.

[2] *Martyrologe romain*, passim.

du christianisme. Il arrivait souvent que les bêtes, qu'on lâchait sur eux, s'arrêtaient tout court et semblaient respecter leurs corps sacrés. Elles se retiraient sans les toucher, fuyaient même, comme si une main invisible les eût chassées, ou qu'une vertu secrète les eût empêchées d'approcher. Un saint jeune homme fut amené dans l'amphithéâtre : à peine avait-il vingt ans. Debout au milieu de l'arène, il se mit à prier, les bras étendus vers le ciel. Un léopard et un ours qui semblaient ne respirer que carnage, s'élancèrent vers lui; mais bientôt baissant la tête et refermant leur gueule béante, ils se retirèrent à l'autre extrémité. Le martyr, uniquement attentif à sa prière, n'avait point reculé d'un pas, ni paru troublé de leur approche. Quatre autres jeunes gens, comme lui disciples de Jésus-Christ, attendaient la mort, un peu plus loin. Un taureau furieux bondit dans l'arène, et, prenant sa course vers un groupe de païens, il les saisit avec ses cornes et les jeta à demi-mort sur le sable. Puis, se tournant du côté des martyrs, il courut à eux avec une démarche menaçante qui fit pâlir une partie des spectateurs. Mais, à leur grand étonnement, il recula, bondit en arrière; et, quoique des conducteurs lui pressassent les flancs avec des aiguillons ardents, jamais on ne parvint à le faire avancer : il poussait d'horribles mugissements, enfonçait ses cornes dans le sable, inspirait de la frayeur aux plus hardis. Dans l'impossibilité de le pousser contre les martyrs, on fut contraint de les égorger tous cinq, et l'on donna à leurs corps la mer pour sépulture [1].

[1] Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. 8, ch. 7; et Dom Ruinart, *Persécution de Dioclétien.*

En Égypte, des chrétiens, cloués à des croix, y languissaient, plusieurs jours, en proie à d'horribles souffrances. D'autres, attachés à des poteaux élevés, attendaient que la mort vint mettre un terme aux tortures de la faim. D'autres étaient traînés sanglants aux pieds des idoles, puis dénoncés partout comme apostats : Dieu seul était témoin de leur innocence, et recevait les soupirs de ces cœurs indignement calomniés dans ce qu'ils avaient de plus cher. Chaque jour éclairait le supplice de vingt, soixante, quatre-vingt et jusqu'à cent martyrs. J'en ai vu, en un seul jour, périr par le fer et le feu un si grand nombre, qu'on en comptait plusieurs monceaux. Les bourreaux, fatigués de tuer, se renouvelaient; et ces exécutions ont duré plusieurs années [1]. Toutes les classes de la société fournirent alors à la foi leur contingent de confesseurs fidèles. Dorothée, officier de la chambre de Dioclétien, renonça pour elle aux prérogatives d'un rang élevé et au prestige des honneurs. D'autres officiers du palais, guidés par son exemple, foulèrent aux pieds la gloire, les plaisirs, les faveurs; ils préférèrent à tous ces avantages, les affronts, l'extrême misère et les tourments. On les broya contre le pavé, on fit griller leurs chairs, on versa du vinaigre et de la poix fondue dans leurs plaies qui laissaient voir les os à nu. Leurs intolérables douleurs, supportées avec une patience évangélique, excitèrent chez les fidèles de Nicomédie l'amour du martyre, que presque tout le troupeau souffrit avec Anthime, l'évêque de cette résidence impériale. Philorome, intendant des finances de la province d'Égypte, donnait, de son côté,

[1] Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. 8, ch. 8, 9 et 10; et Dom Ruinart, *Martyrs sous Dioclétien.*

l'exemple du courage aux chrétiens d'Alexandrie. Et Philéas, évêque de Thmuis, écrivait de sa prison : La lecture assidue des divines Écritures a tellement rempli l'esprit et le cœur de nos martyrs de la sainte doctrine, et élevé leurs pensées et leurs désirs vers la perfection du christianisme, qu'ils supportent avec joie les tourments que la cruauté des tyrans a pu inventer. On en rencontre que la populace flagelle, ou à qui elle brise les reins à coups de bâtons ; on en aperçoit écartelés par une roue, ou pendus par un bras à des portes ; il en est dont on a écorché les bras et les jambes, et qu'on a jetés ensuite dans un coin, jusqu'à ce que la vivacité du mal leur fasse rendre le dernier soupir. Voilà le spectacle qui venait frapper les yeux de ce célèbre philosophe converti, lorsqu'il traversait la ville pour se rendre à des interrogatoires qui allaient le mener lui-même au martyre [1]. Quand les juges étaient fatigués d'exécutions en masse, ils se délassaient par quelques supplices particuliers : ainsi, aux uns ils faisaient enfoncer des éclats de roseau sous les ongles ; à d'autres ils ouvraient le ventre, pour porter le fer et le feu dans leurs entrailles ; à d'autres ils coupaient le nez, les oreilles, ou arrachaient la peau de la tête. Tous ces supplices étaient commandés et présidés par des proconsuls, des gouverneurs, des juges romains ; toutes ces tortures étaient appliquées par des soldats et des citoyens romains demeurés païens [2]. D'un bout à l'autre de l'Empire, on n'apercevait que bûchers dressés, instruments de mort en exercice, et le sang chrétien qui coulait à flots.

[1] Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. 8, ch. 6 et suiv., ch. 10.

[2] Voir Eusèbe, *Histoire de l'Église*, liv. 8, ch. 12 ; et le martyrologe romain, passim.

Mais si partout les martyrs meurent, partout Dieu triomphe dans ses saints. Il domine la fureur des tyrans, par l'inébranlable fermeté et l'inaltérable patience de ses serviteurs. Il domine les supplices, par la force héroïque et la bravoure magnanime de ses confesseurs. Il commande à la mort, par les miracles sans nombre qui signalent la fin des martyrs. Il règne sur les populations et les cités, il règne sur l'Empire et ses souverains, par les prodiges éclatants en faveur de l'Église persécutée, qui, de toutes parts, se manifestent aux yeux des provinces qu'ils jettent dans la stupeur ou l'admiration. En vain, sous l'impulsion de Rome, les nations frémissent, et les peuples méditent de noirs complots; en vain les rois de la terre se lèvent, et les princes se liguent contre le Seigneur et son Christ, en disant : Brisons leurs liens, et rejetons leur joug loin de nous. Celui qui habite dans les cieux se rit d'eux, il insulte à leurs efforts. Il leur parle dans sa colère, et il les confond dans sa fureur [1]. Suivons ce règne du Très-Haut sur l'Empire persécuteur.

A mesure que les martyrs quittent la terre, des enfants dévoués de l'Église recueillent leurs reliques vénérées, et conservent, de leurs derniers combats, un souvenir fidèle, que plus tardi ls lèguent au pieux génie de savants docteurs. Augustin, dites-nous comment sont tombés les forts sur cette terre d'Afrique, que vos mâles vertus allaient bientôt doublement illustrer? Abitine ne vous a-t-elle point confié le récit de la fin glorieuse de son sénateur Datif et de ses nobles imitateurs? Thébeste ne vous a-t-elle point fait l'é-

[1] Psaume 2.

loge de la fermeté de Maximilien, ce soldat du Christ qui ne voulut jamais mettre son courage au service des Césars païens; et Tibiure ne vous a-t-elle point montré l'astre des nuits se voilant d'un crêpe ensanglanté, quand est tombé sous le glaive le vertueux Félix, son premier pasteur? Échos des solitudes de la Pannonie, apportez-nous les chants de victoire d'Irénée, de Quirinus et de Pollion, au jour de leur triomphe aux lieux où fut Sirmium; redites leurs soupirs d'amour vers la patrie et leur impatience à quitter la vallée de l'exil. Et vous, terres des Gaules et de Sicile, rappelez à leurs descendants quelle fut, au milieu de l'épreuve, la résignation de Ferréol, de Quintinien et d'Euplius. Les eaux du Rhône s'affermissent sous les pas de Ferréol, meurtri par les supplices. Les portes de la prison cèdent devant Quintinien, torturé pour la foi. Le livre des Évangiles s'ouvre miraculeusement sous la main du confesseur Euplius instruisant ses juges, et il lit : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice! Puis il lit encore : Que celui qui veut venir après moi prenne sa croix et me suive! Tous trois la portèrent, cette croix, à la suite de leur divin Maître [1]. Antiques métropoles d'Antioche et de Constantinople, et vous, augustes sanctuaires de Nysse, de Nazianze et de Césarée, répétez-nous les éloquents panégyriques de Chrysostôme, de Grégoire et de Basile-le-Grand, lorsqu'ils célébraient les magnanimes combats de Pélagie, de Domnine et de Julien, ou qu'ils publiaient à leurs peuples les grandeurs de Théodore, et des héros de Sébaste.

[1] Dom Ruinart, *Actes de ces martyrs*.

Dieu soit loué! s'écrie l'orateur de Constantinople, la mort n'a plus rien de formidable ; elle est devenue le jouet du sexe le plus faible et le plus timide : des femmes, de jeunes filles la méprisent, lui insultent. C'est vous, divin Époux des vierges, qui avez donné à votre épouse Pélagie cette ardeur qui la fit devancer un trépas entouré de périls pour sa vertu. Les soldats ont paru sur le seuil de son appartement ; mais elle s'est échappée de leurs mains, ainsi qu'une tourterelle s'échappe des filets de l'oiseleur ; et, s'élançant d'une fenêtre élevée, elle a pris son vol vers les cieux . Julien, promené dans toute la Cilicie, parfume de la suave odeur de ses vertus tous les endroits où il passe. Il fait briller partout, ainsi que le grand Paul, la puissance de son Dieu [1] ; et ses chaînes d'ignominie se changent en lauriers glorieux. Ses entrées dans les villes sont des triomphes. Son corps, couvert des cicatrices du martyre, resplendit comme les étoiles du firmament [2]. Drosis à qui la grâce, en descendant dans son âme, a communiqué une force que lui avait refusée son sexe, est ravie en extase sur le bûcher ; les flammes lui forment un vêtement de pourpre et d'or. Domnine, Bérénice et Prodoscé, douces et pures victimes choisies pour le sacrifice, que votre dévouement doit couvrir de honte tant d'hommes pusillanimes ! L'Église de Jésus-Christ est persécutée, ses temples sont abattus ; Domnine prend ses deux filles et leur dit : Mes chers enfants, allons chercher sur la terre étrangère la liberté que nous refuse notre patrie de servir le

[1] Saint Chrysostôme, tome 1, homélie 40.
[2] Saint Paul, 2, cor. 2, 14.
[3] Saint Jean Chrysostôme, tome 1, homélie 47.

Seigneur. Et, accompagnée de Bérénice et de Prodoscé, elle s'éloigne avec tristesse des lieux qui l'ont vue naître, arrache son cœur au vaste patrimoine qu'ont ennobli ses ancêtres ; et, cheminant sous la garde d'un invisible protecteur, à travers des pays inconnus, des déserts arides, elle arrive à Edesse, métropole de la Mésopotamie, renommée pour la piété de ses habitants. C'est là que, dans l'humble demeure d'une pieuse veuve, les trois amantes du divin Époux attendent des jours meilleurs. Mais à peine ont-elles commencé à goûter les douceurs de cette paisible retraite, que l'arrivée d'un persécuteur à la tête d'une troupe de soldats trouble la ville. Il est écrit aux saints livres : Le mari livrera sa femme, et le père, ses enfants[1]. C'est l'époux de Domnine et le père de Bérénice et de Prodoscé, qui vient, au nom de l'empereur, réclamer les trois chrétiennes. Sur son ordre, les soldats les entraînent vers Jérapolis. Elles n'y arrivèrent point : le courant d'un fleuve emporta leurs corps qui se tenaient doucement par la main ; et le ciel s'ouvrit pour recevoir leurs âmes[2].

Vous m'ordonnez, vénérable père, écrit Théodore, évêque d'Icone, de vous informer des particularités du martyre de saint Cyr et de sainte Juliette, sa mère. J'ai interrogé les personnes de qualité des premières maisons d'Isaure, voici ce que j'en ai appris : Juliette, issue d'une famille royale, voyant que la persécution ravageait l'Église de la Lycaonie, se réfugia à Séleucie. Mais comme cette chrétienté était tout aussi affligée que celles des autres pro-

[1] Mathieu, ch. 10, v. 21.
[2] Saint Jean Chrysostôme, tome 5, homélie 71, tome 1, homélie 51.

vinces de l'Empire, elle prit dans ses bras son fils, âgé de trois ans, et se dirigea vers Tarse en Cilicie. Arrêtée sur la route par le gouverneur lui-même, et ramenée dans la ville, elle confessa qu'elle était chrétienne. Alexandre ne put qu'avec peine lui arracher son enfant, dont l'air noble et candide dénotait une illustre origine. Cyr tendait ses petites mains vers sa mère, la suivait du regard, et lorsqu'elle répétait : Je suis chrétienne ! il répétait aussitôt : Je suis chrétien ! Quand le gouverneur eut, dans sa colère, brisé la tête du petit martyr contre les marches de son tribunal, Juliette se jeta à genoux et fit cette prière : Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous avez bien voulu donner à mon fils une place dans votre royaume ; recevez-y pareillement votre servante, afin que mon âme vous bénisse éternellement. A cet instant, le glaive abattit sa tête, et deux de ses suivantes recueillirent les reliques sacrées de leur princesse : car il est écrit qne le Seigneur conservera les ossements des Saints.

Deux ans après que ce récit était tracé, un autre Théodore, soldat de l'Empire, ayant mis le feu à un temple d'idoles, tombait sous le tranchant de l'épée. Plus tard, la paix était rendue à l'Église de Dieu. Un jour, saint Grégoire, montait dans sa chaire de Nysse et commençait ainsi un panégyrique : Troupeau bien-aimé du Sauveur, vous qu'il a choisi pour son peuple, race bénie, venue des villes et des campagnes, quelle solennité vous rassemble ? Quels pressants motifs vous ont fait quitter vos foyers au milieu d'une saison rigoureuse ; vous ont porté à entreprendre un voyage long et pénible, quand la nature est dans l'inaction et que l'homme se repose tranquille dans sa

demeure? Ah! c'est le martyr Théodore dont nous célébrons la fête; c'est l'illustre saint qui, en s'avançant avec la croix au devant d'un ennemi envahisseur, détourna de ces belles provinces une armée de Barbares. Sa grande âme, en quittant la terre, est allée occuper le trône que ses vertus lui avaient préparé au ciel; son corps repose parmi nous dans un magnifique tombeau, objet de notre vénération et de notre culte. Ces reliques sacrées sont comme un dépôt précieux que chaque siècle conserve soigneusement, pour le représenter au jour de la résurrection générale[1].

Bien que la multitude des martyrs ne nous permette pas de répéter ni les éloges que saint Astérius accorde à la vierge Euphémie, sur qui descend une croix lumineuse; ni la fermeté de Gordius que l'évêque de Césarée compare à un rocher contre lequel vont se briser les vagues mugissantes de la tempête; ni l'amour ardent d'une Juliette à qui le bûcher sert de lit nuptial, dont l'emplacement est marqué depuis par une fontaine miraculeuse, présent que cette femme forte laisse à ses concitoyens en quittant la terre[2]; cependant nous ne saurions taire les sublimes accents qu'emprunte le docteur saint Basile, pour parler dignement des quarante martyrs de Sébaste. Si les peintres et les orateurs, dit-il, ne doivent avoir pour fin de leurs tableaux et de leurs discours que d'exciter dans les cœurs l'amour de la vertu et la pratique du bien; notre but, en retraçant les exploits des invincibles héros de Sébaste, est de vous porter

[1] Extrait du discours de saint Grégoire de Nysse.
[2] Saint Basile le Grand, homélies 5 et 19.

à imiter leurs hauts faits. Nos quarante martyrs n'avaient pas tous pris naissance sous un même climat, plus d'une ville les réclamait pour ses citoyens. Mais à quoi bon parler ici des lieux qui les virent naître, puisqu'ils ne reconnaissent plus de patrie sur la terre? La véritable patrie des martyrs est la cité de Dieu, cette Jérusalem céleste qu'il a construite, pour être le séjour de ses élus. Il suffit que l'on sache que nos saints, déjà célèbres par des actions d'éclat, étaient honorés des dignités et de l'estime des empereurs. Lorsqu'après l'édit de persécution, on leur demanda leur nom : Nous nous appelons Chrétiens, répondirent-ils d'une voix unanime. Si les promesses ne purent les tenter, les menaces furent tout aussi impuissantes à les ébranler. Nous n'aimons pas la vie ; nous ne craignons pas la mort : voilà à toutes les sollicitations, à tous les efforts, les seules réponses qu'on en obtint. On était alors au plus fort de l'hiver, si rigoureux en Arménie. Une nuit plus froide encore que les autres est choisie : ils sont conduits au milieu d'un vaste étang, et couchés, nus, sur la glace. Afin d'augmenter, s'il est possible, leur supplice, un bain tiède est préparé, à côté, pour ceux qui voudront renoncer à la foi. Un seul la renie et va expirer dans le bain ; mais l'un des soldats, chargés de les garder, se dépouille aussitôt de ses vêtements et prend sa place ; il avait vu des anges descendre du ciel, les mains chargées de couronnes et de présents, qu'ils distribuaient aux martyrs. Le matin, le feu consume leur reste de vie. Entrés dans le séjour de l'éternelle récompense, ils purent chanter avec le roi prophète [1] :

[1] Psaume 65.

Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous nous avez mis, Seigneur, dans un lieu de rafraîchissement [1].

Pendant que les provinces d'Achaïe et de Macédoine entendent les hymnes de louange que chante Arcadius quand on le démembre, ou qu'elles applaudissent aux réponses d'Irène glorifiant la Providence de son Père céleste ; pendant que la province de Germanie voit couler les larmes de repentir de la courtisane Afra durant son interrogatoire ; pendant que la province d'Italie admire la conversion et la mort de l'acteur Genès qui, jouant en présence de Dioclétien le rôle de néophyte, s'écrie, dès qu'il a reçu le baptême sur le théâtre, qu'il est chrétien, et termine une plaisante comédie par le dénouement tragique de son supplice; la province d'Espagne exalte le nombre et le mérite des enfants qui l'illustrent [2]. Que Cordoue, s'écrie, au IVe siècle, Prudence, dans des vers pleins d'une tendre et touchante poésie, que Cordoue célèbre le beau dévouement et les pieux colloques de Janvier, Fauste et Martial ! Que Valence ouvre au voyageur chrétien le ténébreux souterrain où le Sauveur descendit couronner la persévérance de Vincent, dont la couche de grès pilé se parsema de fleurs aux mille nuances ! Que Barcelone s'appuie sur la recommandation du martyr qui la protége ! Pour vous, Saragosse, ma chère patrie, que presse l'amour de Jésus, il vous est donné de compter des hétacombes de martyrs. Toutes vos avenues d'oliviers ont été teintes du sang de ces saintes victimes dont les ossements se sont accumulés en montagnes de

[1] Saint Basile le Grand, *Homélie en l'honneur des martyrs de Sébaste.*

[2] *Actes des martyrs* de Dom Ruinart, passim.

chaque côté de vos portes. Oui, Saragosse, où le Christ règne, a été la patrie des martyrs. C'est dans cette terre fertile en palmes et en couronnes, qu'ils sont venus cueillir celles dont leurs mains et leurs têtes ont été chargées. Elle fut le le quartier général où toute cette illustre milice s'est réunie pour prendre, en corps d'armée, la route du ciel. Elle n'a sous ce rapport, rien à envier à Carthage la grande, ni même à Rome, la souveraine du monde [1].

Mérida, illustre colonie des anciens peuples d'Estramadure et de Léon, assise sur la rapide rivière de la Guadiana aux rives fleuries, reçoit les derniers regards de l'astre du jour, lorsqu'il se plonge dans les eaux de la mer. Remarquable par la beauté de ses édifices, la richesse de ses habitants, la charmante cité de la Lusitanie doit surtout son lustre à la noble vierge Eulalie. A peine douze hivers ont dépouillé les arbres de leur brillant feuillage, depuis qu'Eulalie a ouvert les yeux à la lumière. Née de parents que l'Église compte au nombre de ses enfants, douée de vertueuses inclinations et de goûts simples, la jeune chrétienne ne s'étudie pas à rehausser, par le brillant de l'or et des pierreries, l'éclat de l'aimable beauté que le Créateur a répandue sur ses traits. Une démarche modeste, une conduite réglée, une candeur pleine de charmes, composent toute sa parure; elles font admirer, dans une fille de douze ans, toutes les vertus de la vieillesse. Au bruit de l'approche de la persécution, sa mère, poussée par une tendre sollicitude, l'a conduite au fond d'une campagne solitaire, afin de

[1] Prudence, *Martyrs de Saragosse*, et martyre de saint Vincent et de saint Janvier.

la dérober au péril : car elle est la consolation de sa vie. Une maison retirée, peu apparente, abrite quelque temps la colombe du Seigneur. Mais bientôt cette existence tranquille, loin du danger, pèse à celle qu'enflamme l'amour divin avec ses désirs ardents. Eulalie, qu'une filiale affection retient, se décide enfin à rompre les seuls liens qui l'attachent à la terre, et à se dérober aux soins et à la vigilance de sa mère. Ouvrant, durant la nuit, la porte de la paisible demeure, elle prend la première route qui se présente, ou plutôt elle ne suit aucun chemin ; mais, marchant au hasard, tantôt elle s'engage dans des fonds marécageux, tantôt elle traverse des broussailles dont les ronces déchirent ses pieds délicats. Mais, elle n'est pas seule : une troupe d'anges l'accompagne ; et quoiqu'une nuit sombre couvre de ses voiles les campagnes d'alentour, l'Auteur de la lumière, qui embrase son cœur, éclaire aussi ses pas. Ainsi marchait autrefois la vierge d'Israël, lorsqu'elle se rendait dans le pays des montagnes, pour visiter une parente bien-aimée.

Cependant, la nuit s'avance : peu à peu les clartés, de plus en plus brillantes, de l'aurore dissipent les ténèbres ; le soleil se lève sur l'horizon ; et, projetant ses premiers rayons sur les cimes élevées, il dessine, dans le lointain, les tours et le sommet des temples de Mérida. L'héroïne chrétienne presse le pas et se dirige vers la ville. Dès qu'elle en a franchi les portes, elle court au palais, se fraie un passage à travers les gardes, et arrive en face du tribunal où siége le gouverneur. De grâce, seigneur, dit-elle d'une voix élevée, quelle fureur vous pousse à perdre les âmes ? Pourquoi abusez-vous de la faiblesse de malheureux

que le séjour de la prison ou les tortures ont affaiblis, pour les forcer à abandonner le culte du vrai Dieu et à se prosterner devant des idoles, taillées par la main des hommes? Que votre empereur dépose son diadème aux pieds d'impures divinités! qu'il fléchisse le genou devant la pierre et le bois! mais qu'il ne prétende pas assujettir des personnes libres à ces honteuses bassesses! Vous cherchez des chrétiens? Je suis chrétienne! Un discours si peu attendu, mais en même temps si vif et si pressant, excite le dépit et la rage dans l'âme du gouverneur. Qu'on la prenne, s'écrie-t-il, qu'on l'accable de supplices! A peine achève-t-il ces mots qu'il reconnaît Eulalie, le dernier rejeton d'une ancienne et illustre famille. Malheureuse! ajoute-t-il, à quoi me contrains-tu!... Jette les yeux sur ta maison, prête à tomber par ta chute; considère les avantages que te donne la naissance distinguée que tu viens inutilement sacrifier; entends les plaintes de tes ancêtres; ils gémissent en voyant la plus belle et la dernière fleur de leur tige infortunée, se flétrir au moment où elle commence à s'épanouir. Voudrais-tu déshonorer leur nom et éteindre leur noble souche? Pour toute réponse, la courageuse fille renverse d'un coup de pied l'autel sacrilége et son idole. Cette sainte audace reçoit à l'instant sa récompense. Deux bourreaux la saisissent, la dépouillent de ses vêtements et la déchirent. Mais tandis qu'ils tracent dans sa chair de sanglants sillons, Eulalie lève les yeux au ciel et répète: On imprime vos plaies adorables sur moi, mon Jésus; on grave sur mon corps, avec le fer et l'acier, vos victoires et votre nom! Puis elle se tait. Son âme est tranquille, on n'entend aucun soupir sortir de sa bouche; le sang pur et vermeil qui coule de

ses blessures ne sert qu'à relever d'un nouveau coloris sa blancheur naturelle : c'est un fard innocent qui la rend plus vive et plus belle.

La cruauté du tyran n'en demeure pas là ; c'est peu pour lui d'avoir porté ses mains sanguinaires sur le corps d'une vierge dont l'âge et la beauté, l'esprit et la naissance eussent adouci un tigre ; sa barbare fureur lui fait trouver que le fer ne le seconde pas au gré de ses volontés, il a recours au feu. Plusieurs flambeaux sont allumés autour de la jeune martyre : la flamme l'environne de toutes parts ; elle s'attache aux flancs, à la poitrine, elle court, elle vole par tout le corps. Voyant qu'on lui ôtait ses habits, la chaste vierge avait, dès le commencement, dénoué ses cheveux qu'une tresse retenait négligemment relevés sous son voile. Ils venaient flotter sur ses épaules et les couvraient d'une infinité de boucles que l'art n'avait point faites. Cette précaution avait un peu rassuré sa pudeur alarmée. Mais déjà la flamme s'élève, elle gagne cette chevelure éparse. Alors Eulalie, s'apercevant que le seul voile qui lui restait pour cacher son sein au regard des hommes, lui est ôté par la violence du feu, crut qu'elle ne devait plus survivre : elle ouvrit donc les lèvres, et, respirant pour la dernière fois, elle attira dans ses poumons la mort enveloppée dans un tourbillon de flammes. On vit en même temps sortir de sa bouche une colombe, plus blanche que la neige, qui prit son essor vers les cieux : c'était l'âme d'Eulalie qui s'échappait de sa terrestre demeure et allait s'unir au chœur des vierges. Aussitôt les flambeaux s'éteignent d'eux-mêmes ; la tête de la sainte s'incline doucement, et sa dépouille mortelle s'affaisse dans l'attitude du repos. Le gouverneur,

les bourreaux et les gardes, témoins du prodige, prennent la fuite. La neige commence à tomber en épais flocons dans la salle déserte, le corps de la vierge Lusitanienne en est couvert : le ciel se charge des funérailles de celle qui lui est chère ; il coordonne lui-même la pompe, et y fait régner partout la couleur des vierges. Mérida avait été le berceau de sa naissance, elle fut le tombeau de ses reliques. C'est dans le sein de cette heureuse patrie qu'Eulalie repose, sous le dôme pompeux d'un édifice de marbre. Là, l'or éclate sur les lambris ; mille bouquets artificiels, formés de pierres précieuses, composent une riche mosaïque qui reproduit l'aspect d'une prairie émaillée de fleurs. Là, le dévot pèlerin et le curieux voyageur viennent révérer ses cendres sacrées [1].

Pourquoi, au milieu de tant d'illustres martyrs, avons-nous si peu parlé des vierges dont s'énorgueillit l'Église romaine? Ah ! c'est qu'il eût fallu louer la grandeur d'âme d'une Agathe, qui reproche à son persécuteur d'avoir fait trancher le sein qui l'a nourri ; et redire comment Pierre, le divin médecin, prend les traits d'un vieillard, et descend dans la prison restituer à la servante du Seigneur sa mamelle enlevée. Il eût fallu s'élever à la hauteur des sublimes vertus d'une Cécile qu'un ange tutélaire, visible à la sainte, accompagne partout, afin de protéger son chaste corps ; et montrer cet Esprit céleste agenouillé à côté de la vertueuse chrétienne, lorsqu'elle adresse au ciel ses ferventes prières. Il eût fallu décrire l'étendue de la science

[1] Voir Prudence, liv. 3, *des Couronnes* ; Ribadéneira, sainte Eulalie, 10 décembre ; et les autres vies de la sainte.

d'une Catherine qui réfute et confond les plus célèbres philosophes ; et raconter comment la roue destinée à lui donner la mort se brisa contre son corps rendu plus dur que l'acier. Il eût importé ensuite de présenter Lucie, la vierge de Syracuse, miraculeusement inébranlable, quand ses juges veulent l'entraîner dans un lieu de corruption, puis conservée intacte au milieu d'un brûlant foyer. Il eût été nécessaire, enfin, de montrer Agnès, la vierge romaine, terrassant à ses pieds les impudiques qui cherchent à attenter à sa pudeur. Nous laisserons à la grande piété des habitants des cloîtres le bonheur de célébrer dignement toutes ces sommités de la vertu; pour nous, descendons dans les catacombes, et, avant de nous séparer de nos chers martyrs, allons nous prosterner devant leurs tombeaux.

Pendant que j'étais à Rome, écrit le solitaire de la grotte de Bethléem, j'avais coutume de visiter, chaque dimanche, avec quelques amis, les sépulcres des apôtres et des martyrs. Nous pénétrions dans les cryptes, creusées dans les profondeurs de la terre. L'obscurité y est si grande, qu'il semble, en y entrant, qu'on pourrait s'appliquer ce mot du prophète : Ils descendent tout vivants dans les abîmes.. En continuant de marcher pas à pas dans la nuit de ces souterrains, vous vous rappelez ce vers de Virgile : Ici tout fait frissonner, et le silence même y est plein d'épouvante [1]. A mesure que l'on avance, on voit s'allonger devant soi des galeries sombres qu'à peine éclairent, de loin en loin, quelques lampes suspendues. Les murs des corri-

[1] Saint Jérôme, sur Ézéchiel, ch. 40.

dors funèbres sont bordés d'un triple rang de cercueils, placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres ; répand une immobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles [1]. C'est là, comme dans les rayons d'une immense bibliothèque, que la mort a rangé ses œuvres ; c'est-là, qu'en attendant le jour de la résurrection, l'Église a déposé ses martyrs. Rien n'est plus touchant que les pieux emblèmes que l'amour des fidèles a gravés sur leurs sépultures ; c'est le Bon Pasteur, symbole de la sollicitude d'un Pontife suprême ; c'est la vision d'Ézéchiel, prophétie du réveil après le long sommeil de la mort ; c'est le sacrifice d'Abel, figure d'une généreuse oblation du présent de la vie, ou le sacrifice d'Isaac pour indiquer une immolation volontaire. C'est aussi le pressoir montrant que le maître de la vigne fait la vendange et recueille dans les celliers éternels le bon raisin. C'est, plus loin, l'ange gardien qui a protégé l'innocence d'une vierge ; la colombe, emblême de sa pureté céleste, ou la tourterelle, image de ses amoureux soupirs vers le ciel. C'est le vaisseau de l'Église et l'ancre de l'Espérance ; l'épée du martyre, la palme de la victoire et la couronne de l'éternelle récompense [2]. Rien n'est plus touchant que les inscriptions que la tendresse, parfois mêlée de regrets, de parents ou d'amis chéris a tracées sur la tombe de pierre de ces martyrs. En les parcourant on lit : A Claudius bien méritant et dévoué qui m'a aimé ; il a

[1] Châteaubriand, *les Martyrs*, liv. 5.

[2] Voir Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, ch. 3, des Catacombes; et Raoul-Rochette, *Tableau des Catacombes*, ch. 3 et 4.

vécu XXV ans : qu'il soit en paix !... A Januarius, doux et bon fils que tous honoraient et appréciaient, ses parents!... A Simplicius de bonne mémoire qui a vécu XXIII ans, ses frères!... Ici a été posé pour dormir, Gorgonic, ami de tous et ennemi de personne... Laurinie plus douce que le miel repose en paix !... Tu es tombée trop tôt, Constantia, admirable de beauté et de grâce, sois en paix ! A côté est la fiole qui renferme le sang de cette aimable martyre de dix-huit ans [1].

Mais il est temps de nous arracher à ces lieux bénis ; car de grandes scènes agitent Rome, et un immense bouleversement ébranle l'Empire. La justice du Tout-Puissant poursuit de ses vengeances les quatre empereurs qui se sont ligués contre le Christ. Les villes se soulèvent, les provinces se révoltent, la guerre civile menace la capitale, les Barbares envahissent l'Occident, le Nord, le Midi, ils s'avancent et ravagent. Dioclétien, qui a pressuré les peuples pour assouvir ses passions et solder des débauches [2], voit le bonheur s'éloigner pour toujours. Une maladie le tient dans un état de continuelles souffrances. Les acerbes critiques des Romains remplissent son âme d'amertume, et le confinent à Nicomédie. Les exigences brutales de Galérius lui deviennent insupportables. Forcé, malgré lui, de se démettre de l'Empire et de rentrer dans la vie privée, il y traîne dans la honte et le chagrin un reste de vie que le mal ronge. A tous ces supplices s'est joint celui du remords : il lui enlève tout repos, le jour comme la nuit. Enfin il vomit, rongée de vers,

[1] Voir les textes originaux dans Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, ch. 3, Catacombes.

[2] Lactance, *de la mort des Persécuteurs*, ch. 7 et suiv.

cette langue qu'il a si souvent fait couper aux chrétiens ; et, ne pouvant plus longtemps résister à l'opprobre, il se laisse mourir de faim [1]. Maximien, fatigué de sanglantes dépouilles, fruits de ses injustices, porte envie à l'affection que les soldats accordent à Maxence, son fils, avec qui il partage le pouvoir. Il rassemble l'armée : au milieu d'un long discours, rempli de reproches, il porte la main sur Maxence, l'accuse d'être l'auteur des calamités publiques, et lui arrache la pourpre. Un murmure général d'indignation accueille l'acte de l'ingrat vieillard, qui bientôt est ignoblement chassé de Rome. Marseille, où il a présidé aux tortures des chrétiens, le dépouille de la pourpre et le traîne aux pieds de Constantin, son gendre, qu'il a lâchement trahi. Alors il essaie d'assassiner ce jeune empereur : armé d'un poignard, il se précipite dans la chambre impériale; mais, en croyant frapper Constantin, il ne frappe que l'esclave qui lui a été substitué. Pour toute grâce, on laisse à Maximien le choix du supplice : il se pend, et termine une vie détestable par une mort ignominieuse [2].

Galérius, monstre à face humaine, d'une férocité bestiale, et dont les délassements consistent à faire dévorer, chaque soir, des hommes par des ours, dignes compagnons d'un tel souverain, marche à la tête d'une armée contre Rome, où règne Maximien. Mais, arrivées sous les murs, ses troupes se révoltent, et l'ignoble empereur est réduit à se jeter honteusement à leurs pieds, afin de les supplier de ne point le livrer à ses ennemis. Quelques légions ayant cédé, il se place

[1] Lactance, *de la mort des Persécuteurs*, ch. 17 à 20, ch. 42 ; Voir aussi saint Jérôme.

[2] Lactance, *de la mort des Persécuteurs*, ch. 28 à 31.

au milieu et prend la fuite [1]. Sa retraite précipitée, à travers les provinces, fut marquée par une dévastation générale qui rendit l'Italie semblable à un pays conquis. Une autre déception douloureuse l'attendait à son retour à Nicomédie. Maximin, né d'un bouvier d'Illyrie, être adonné à tous les vices, et que Galérius avait ramassé dans la boue, venait de se tourner ouvertement contre lui, en se faisant proclamer empereur. Tous ces chagrins n'étaient que le prélude de maux plus grands que lui réservait le Ciel. Tout-à-coup, au milieu de son règne, Dieu le frappe d'une plaie absolument incurable : un ulcère se déclare. Les médecins coupent, tranchent : c'est inutilement, un nouvel ulcère perce la cicatrice. Ils taillent de nouveau, la plaie ne s'en étend que davantage. Loin d'adoucir les souffrances, les remèdes les accroissent. Bientôt toute la partie inférieure du corps tombe en pourriture ; le palais est infecté d'une odeur de chair corrompue. Les douleurs deviennent insupportables. Alors Galérius se rappelle les tortures qu'il a fait subir aux chrétiens : Qu'on arrête la persécution, s'écrie-t-il. Il est forcé de s'interrompre : la vivacité du mal lui fait pousser des mugissements horribles. On applique sur la plaie large et putride des animaux vivants, afin que la chaleur attire au dehors la vermine qui s'y est engendrée ; quand on les ôte, on aperçoit au fond d'une ouverture noire, dégoûtante, des entrailles livides. L'extrême maigreur des bras, le gonflement des jambes, ont fait perdre au corps toute forme humaine. Dans les intervalles des crises, il promet de rétablir la Religion catholique et ses ministres, de réparer même les

[1] Lactance, *de la mort des Persécuteurs*, ch. 9 et 27.

maux qu'il a causés à l'Église. « Nous permettons, décrète-t-il, le libre exercice de la religion chrétienne, la réunion des assemblées; et nous espérons que, profitant de notre indulgence, les fidèles prieront Dieu pour notre santé et la prospérité de notre Empire. » Ce scélérat, dirons-nous avec les Écritures, sollicitait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. Assez longtemps il avait torturé, égorgé : la mort vint mettre un terme à ses forfaits [1].

Maximin, dont la langue latine ne saurait, malgré la force de ses expressions, caractériser les infamies, fait vœu à Jupiter, s'il remporte la victoire sur son compétiteur, d'abolir à jamais le nom chrétien. Le ciel a entendu son blasphème, une défaite en est le châtiment. Maximin, caché sous l'habit d'un esclave, prend la fuite. Ses ennemis le cernent par terre et par mer ; dans l'impossibilité de leur échapper, il prend un breuvage mortel. Le poison lui consume les entrailles avec des tourments qui le poussent à la fureur : il dévore la terre, se frappe la tête contre les murailles avec une telle violence que les yeux sortent de leurs orbites. Il voit un tribunal dressé, le Souverain Juge qui lui fait son procès ; il se défend, avoue son crime, s'excuse avec larmes et rend son âme criminelle au milieu d'épouvantables frayeurs. C'est ainsi que Dieu se vengea de ses ennemis, dont les enfants mêmes ne furent pas épargnés : ils s'égorgèrent les uns les autres. Où sont maintenant ces noms fameux de Dioclétien, de Galérius, de Maximien dont retentissait l'Empire ? Le Seigneur en a purgé la terre. Célébrons donc le triomphe de notre Dieu ; jour et nuit adressons lui nos prières, afin qu'il affermisse pour toujours la paix [2].

[1] Lactance, *de la mort des Persécuteurs*, ch. 27, ch. 32, 33, 34.
[2] Lactance, de *la mort des Persécuteurs*, ch. 46 à 52.

Fléaux que les persécutions attirent sur l'Empire.

Ainsi, partout où l'on promène ses regards, on trouve les Romains occupés à verser des flots de sang, à faire expirer dans les supplices les hommes de vertu et les Saints de l'Église ; partout on rencontre des soldats qui traînent à la mort, et une foule, ivre de sang, qui applaudit. Suivez-les, ces impitoyables maîtres, dans toute l'étendue de leur domination : vous les apercevrez massacrant au pied des Alpes une légion chrétienne malgré sa bravoure, parce qu'elle a refusé d'égorger ses frères d'armes; vous les trouverez en Espagne, aux portes de Saragosse, passant des multitudes de chrétiens au fil de l'épée, et formant des hécatombes de martyrs. Dans l'Égypte et dans l'Asie-Mineure, ils mettent à mort des milliers de fidèles qui prient chaque jour pour la prospérité de l'Empire, et ils inondent la Palestine du sang de ses justes. Ils font, dans la province des Gaules, un affreux carnage des enfants de la foi ; et livrent au supplice des citoyens, dont les pieuses supplications ont plusieurs fois délivré le pays ou l'armée des fléaux qui les menaçaient. Durant trois siècles, le sang des justes coule dans toutes les parties du vaste Empire ; neuf millions de martyrs sont immolés sur sa surface, parce qu'ils sont les disciples du vrai Dieu. Pense-t-on que ce sang, comme celui d'Abel, ne monte pas vers le ciel, et crie pas vengeance contre la nation qui le verse ? que tant de tourments et de cruautés ne seront pas enfin punis de Celui

qui compte les souffrances de ses élus, en même temps qu'il pèse les crimes de leurs bourreaux ? Pense-t-on que les gémissements et les larmes qu'arrache parfois la douleur aux martyrs, ne retomberont jamais en calamités effrayantes sur ce peuple qui n'a plus, au milieu de ses débauches, de courage que pour torturer ? Oui, ils arriveront ces malheurs, et ils seront épouvantables, comme les massacres qui les auront appelés. Je vis, dit saint Jean, l'exilé de Pathmos, le ciel ouvert, et sept anges qui portaient les sept plaies destinées à satisfaire le courroux du Tout-Puissant. Une voix forte leur dit : Allez et répandez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu. Et le premier ange répandit sa coupe sur la terre, et les hommes qui avaient le caractère de la bête et adoraient son image, furent frappés d'une plaie maligne et dangereuse. Le second ange répandit sa coupe sur la mer, et elle devint comme le sang d'un mort, et tout ce qui avait vie dans la mer mourut. Le troisième ange répandit sa coupe sur les fleuves et les fontaines qui se changèrent en sang. Le quatrième ange répandit sa coupe sur le soleil, et les hommes furent tourmentés par l'ardeur de ses feux. Le cinquième ange répandit sa coupe sur le trône de la bête, et son royaume devint ténébreux. Le sixième ange répandit sa coupe sur le fleuve de l'Euphrate, et ses eaux livrèrent passage aux rois d'Orient. Le septième ange répandit sa coupe dans l'air... Et une voix forte se fit entendre venant du trône et dit : C'en est fait ! Aussitôt il se fit des éclairs, des bruits de tonnerre et un immense tremblement de terre ; et la grande cité fut partagée en trois parts, et les villes des

nations tombèrent, les îles s'enfuirent et les montagnes disparurent [1].

Lorsque, à partir du moment où le bien-aimé disciple du Sauveur eut ses visions célestes, on parcourt, dans les historiens de ces temps-là, les évènements de l'Empire romain, on est frappé de l'accomplissement textuel de ces prédictions. Oui, le prophète des destinées de l'Église, a vu les calamités sans nombre prêtes à fondre sur ce peuple impie; il a épouvanté la terre de la grandeur des catastrophes sanglantes par lesquelles allait être bouleversé l'Empire persécuteur des Saints de Dieu. Qu'arrive-t-il, en effet, aussitôt après la mort du dernier apôtre? Les pestes se suivent; les tremblements de terre se succèdent; les incendies et les sécheresses s'alternent; les séditions surgissent de toutes parts; les révoltes se multiplient dans les provinces; sous chaque règne, les Barbares envahissent l'État de l'Orient à l'Occident, sèment le carnage et la dévastation sur leur passage : leurs incursions sont les grandes moissons de la mort. Dans le seul espace de cinquante ans, cinquante empereurs montent sur le trône des Césars, et en sont précipités. Tous les persécuteurs essuient les revers les plus humiliants; et la plupart d'entre eux, nous l'avons dit, terminent par une fin violente une vie souillée dans le crime. Voilà le lugubre tableau qui se déroule aux regards de l'observateur chrétien. Il y aperçoit, d'une part, l'aveugle obstination des païens qui, en accusant les chrétiens de leurs maux, reconnaissent, sans pourtant ouvrir les yeux à la vérité évangélique, ce qu'il

[1] Apocalypse. ch. 15 et 16, passim.

y a de surnaturel dans ces calamités. Il admire, d'autre part, dans les fidèles volant au secours de leurs persécuteurs, cette ardente charité qui grandit avec les malheurs publics. Les chrétiens aux lions! tel est bien à chaque catastrophe nouvelle [1] le cri de rage de la populace; mais Dieu y répond par une plaie nouvelle; et si chaque persécution, en succédant à la précédente, prend un caractère plus violent de férocité, la vengeance du Très-Haut redouble aussi ses coups; et des fléaux plus terribles, des pestes plus désolantes, des invasions plus exterminatrices ruinent le coupable Empire.

Mais reprenons chacune des sept plaies répandues par les anges sur le monde, afin d'en mieux constater les dégâts vengeurs : les faits sont nombreux et accablants. La première coupe versée frappe les hommes d'une plaie maligne et dangereuse : la contagion de la peste. Au temps de la persécution de Marc-Aurèle, une peste, aussi effroyable que la persécution elle-même, entre dans Rome, à la suite du char du triomphateur jaloux, qui recueille, dans un triomphe, la gloire de ses généraux vainqueurs. Après avoir exercé de terribles ravages, elle se répand dans les villes et les campagnes, pour décimer les populations. Chaque jour des tombereaux passent pour recueillir les cadavres des pestiférés. Les terres restent incultes, cette année là, faute de bras pour les cultiver. Après l'Italie, nulle part elle ne sévit autant que dans les Gaules [2]. Non-seulement elle continue, durant tout le règne de Marc-Aurèle, à dépeu-

[1] Tertullien, *Apologétique*, ch. 40.

[2] Voir Capitolin, *Histoire de Marc-Aurèle*, ch. 13; *Histoire de Vérus*, ch. 8. — Ammien-Marcellin, liv. 23, ch. 6. — Orose, liv. 7, ch. 15.

pler les provinces ; mais, sous celui de Commode, elle rentre dans Rome, pour y enlever jusqu'à deux mille personnes par jour. Les bêtes comme les hommes souffrent les mortelles atteintes du mal contagieux [1]. Des assassinats nombreux, commis dans l'étendue de l'Empire, à l'aide d'aiguilles empoisonnées, viennent, en outre, doublement frapper les Romains de plaies malignes et dangereuses.

Durant toute la persécution de Dèce et celle de Gallus, une peste affreuse, sortie des régions de l'Éthiopie, se répand dans chaque province de la domination romaine, laissant partout des milliers de victimes sur son passage. A Rome, on compte jusqu'à cinq mille décès par jour [2] : terribles représailles des cruautés du cirque ! A Carthage, autre centre du martyre, la contagion se précipite soudainement sur la ville, elle envahit les maisons. La population tremble et fuit : chacun, en abandonnant les siens en proie à la maladie, croit fuir la mort elle-même. Dans toutes les rues gisent, non pas quelques corps, mais des monceaux de cadavres sans sépulture, vers lesquels se traînent des pestiférés, chassés par leurs parents. La terreur des païens n'est surpassée que par leur cupide audace à dépouiller les mourants. Tout est, dans la populeuse cité, consternation et crime [3]. Au milieu de cette obscurité de misère et de vice, le courage et la charité de Cyprien brillent d'un resplendissant éclat. Il parcourt les

[1] Hérodien, liv. 1, *Commode.*

[2] Dumont, *Histoire romaine*, tome 3, ch. 92.

[3] *Vie de saint Cyprien*, par le diacre Pontius, ch. 9. — *Vie et temps de saint Cyprien*, par Collombet, ch. 10.

rues; et, montrant dans la rigueur du fléau, le châtiment des rigueurs de la persécution, il invite les Gentils au repentir et à la conversion [1]. Puis il assemble son troupeau fidèle, et lui adresse de paternels conseils sur les temps de mortalité. Vous êtes tristes, dit-il, mais votre tristesse se changera en joie; car quand ces choses arrivent, c'est un signe que le royaume de Dieu est proche. Ne vous plaignez point que la contagion vous attaque aussi bien que les païens; vous n'avez pas embrassé la foi pour éviter les maux, mais bien plutôt pour gagner le ciel par la souffrance. N'êtes-vous point revêtus d'un corps mortel? Pourquoi ne seriez-vous pas soumis aux calamités de cette vie? Et si vous avez accepté les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en accepteriez-vous pas les maux? S'ils vous sont envoyés, c'est afin de perfectionner vos vertus, de faire éclater votre charité : la tempête fait connaître un pilote, et la guerre, un soldat. Tous succombent autour de vous? Quelle hauteur d'âme de demeurer debout au milieu de ces ruines du genre humain! La maladie vous gagne? Quelle grandeur de courage d'en soutenir les violentes attaques sans pâlir! Que celui-là appréhende de mourir, qui n'est point marqué du signe du Rédempteur? Que celui-là appréhende la mort, qui est destiné à brûler dans des flammes éternelles! Pour nous, mourir est un gain [2].

Après la persécution de Valérien, la peste succéda à la guerre. Alexandrie que divertissait le massacre des chrétiens, est plongée dans la tristesse : tout le monde pleure,

[1] Saint Cyprien à Démétrianus, passim.
[2] Saint Cyprien. *Discours sur la peste*, passim.

écrit saint Denis, son patriarche, la ville ne retentit que de gémissements et de soupirs, manifestations des regrets accordés aux morts ou aux mourants. On peut dire qu'il s'est élevé aujourd'hui un grand cri en Égypte, comme aux jours de la mort des premiers-nés. Il n'y a point de maison où il n'y ait des funérailles. C'est surtout contre les païens que sévit le fléau vengeur. Quant à nos frères, s'ils sont victimes, c'est plutôt de leur dévouement à soigner les pestiférés que de l'épidémie. Tandis que les chrétiens tiennent les moribonds entre leurs bras, les secourent, les soulagent ; tandis, quand ils ont expiré, qu'ils leur ferment les yeux, les baisent, les parent de leurs plus beaux vêtements, les chargent sur leurs épaules et les portent au champ du repos ; les païens chassent impitoyablement ceux qui sont attaqués du mal. Ils fuient la présence de leurs proches, ils les jettent à demi-morts dans les rues et laissent leurs cadavres sans sépulture. Mais cette barbare indifférence ne les préserve point des atteintes de la contagion [1]. Plus de la moitié des habitants d'Alexandrie périssent. En bien des provinces, la moitié de la population est moissonnée [2]. Durant la persécution de Dioclétien, une peste générale et un ulcère qui, se jetant sur les yeux, prive de la vue un grand nombre de personnes, comme on en privait les martyrs de la Palestine, viennent apporter une dernière confirmation à la prophétique vision de saint Jean [3].

Le second ange répand sa coupe dans la mer, elle se teint

[1] *Lettre de saint Denis d'Alexandrie.* Eusèbe, *Histoire de l'Église,* liv. 7, ch. 22.

[2] Gibbon, *Décadence et chute de l'Empire romain,* ch. 10.

[3] Eusèbe, *Histoire de l'Église,* liv. 9, ch. 8.

de sang, et tout ce qui a vie en elle meurt. Le monde est cette mer que les Barbares rougissent du sang des citoyens romains (1). Ouvrons l'histoire : chaque fois que le sang chrétien coule dans les amphithéâtres, des flots de sang romain inondent les champs de bataille. Quand la foule, déchaînée, se rue sur les enfants de l'Église, des hordes indisciplinées se précipitent sur les provinces. A peine Trajan a-t-il ouvert la persécution, que les Parthes, par une sorte de talion, lui taillent en pièces une armée commandée par son lieutenant-général [2].

Marc-Aurèle persécute les fidèles avec une violence extrême; partout on leur fait endurer des supplices inouïs. Une suite non interrompue de calamités et de guerres trouble son règne, du commencement à la fin. Les attaques incessantes des Barbares ne laissent au persécuteur aucun repos. Les Parthes, sous la conduite de Vologèse, leur roi, envahissent la Syrie et écrasent plusieurs légions en Arménie. Les Cattes et les Calédoniens franchissent les frontières. Les Marcomans anéantissent plusieurs cohortes romaines, et s'avancent jusqu'à Aquilée, au nord de l'Italie. Marc-Aurèle lui-même, enveloppé bientôt après par les Quades dans une plaine brûlante et sans eaux, ne doit son salut et celui de ses troupes qu'aux prières de la légion fulminante, qui fait descendre du ciel sur les Romains une pluie rafraîchissante, et sur les ennemis une grêle meurtrière. En vain l'impiété moderne a-t-elle essayé d'effacer de l'histoire cet éclatant prodige : il est attesté par les imposants témoignages d'une

(1) Les saints docteurs comparent sans cesse le monde à la mer, et l'appellent la mer du monde.

[2] Dion et Tillemont, *Règne de Trajan.*

foule d'auteurs païens et chrétiens, tels que Dion, Capitolin, Claudien, Thémistius, Tertullien et Orose [1]; il fut confirmé par la lettre de Marc-Aurèle au Sénat [2]; il reste gravé sur la colonne Antonine, élevée par le Sénat aussitôt après, comme une sorte de monument du miracle [3]. Les Gaules et le nord de l'Empire ont été un théâtre de sanglantes persécutions: les Sarmates, les Vandales, les Alains, les Suèves se coalisent pour dévaster le pays, de la Bretagne à la Pannonie. L'Italie est une seconde fois envahie; et Marc-Aurèle est forcé, pour faire face à tant d'invasions simultanées, de vendre à l'encan sur le Forum les meubles précieux du palais, afin de regarnir le trésor épuisé. Ne pouvant éloigner les uns qu'au prix d'une portion du territoire romain, il leur accorde une partie de la Pannonie et de la Germanie; il meurt en combattant les autres [4]. Comme si l'Empire n'était point assez châtié, toutes ces invasions continuent sous Commode. De plus, les assassinats se multiplient d'une manière effrayante; et un bandit, Maternus, à la tête d'une troupe de brigands, égorge dans les Gaules des populations entières [5].

Pendant que sévit la persécution de Septime-Sévère, une armée romaine essuie, à l'Orient, de grandes pertes au siége d'Atra; une autre, qui marche, à l'Occident, contre les in-

[1] Dion, liv. 71; Capitolin, *Marc-Aurèle;* Claudien, *De sexto cons. Honorii,* v. 3, 40; Thémistius, orat. 15.

[2] Tertullien, *Apologétique*, ch. 5.

[3] Voir *La religion chrétienne autorisée par les auteurs païens,* par le Père de Colonia, 1re partie, ch. 3.

[4] Voir Dion, Capitolin, Hérodien, *Règne de Marc-Aurèle;* Voir aussi Tillemont, *Règne de Marc-Aurèle,* et Dumont, *Histoire romaine,* tome 3, id.

[5] Crévier, *Histoire des Empereurs,* liv. 21, *Commode.*

sulaires de la Grande-Bretagne, afin de réprimer leurs incursions dévastatrices, est écrasée, et laisse sur divers champs de bataille cinquante mille hommes [1]. Une bande de six cents brigands, commandés par Bulla, bravant l'empereur et ses cohortes, parcourt, deux années entières, l'intérieur de l'Italie, surprend les bourgades, pille les villas de la noblesse, et entretient le pays dans un état de continuelle alarme [2]. Sous le règne de Gordien, autre persécuteur, les Francs, qui apparaissent pour la première fois dans l'histoire, descendus des bords du Wéser, font des courses dans toute la Gaule, et sont enfin vaincus, près de Mayence, par Aurélien encore tribun. Six cents sont tués, trois cents vendus pour l'esclavage [3].

Tandis que Dèce déploie contre les chrétiens tous les raffinements de supplices que peut inventer la malice humaine, les Goths passent le Danube, et portent le fer et le feu dans l'Illyrie, dans la Thrace, dans la Macédoine; l'un des généraux chargés de les repousser prend la pourpre et se met à leur tête. Les légions de Rome sont plusieurs fois vaincues; cent mille habitants sont égorgés, les populations des villes sont emmenées en esclavage; enfin, comme nous l'avons dit ailleurs, le persécuteur lui-même périt dans les marais du Danube avec toutes les forces romaines. Il est impossible, en présence de semblables calamités dont est accablé ce court règne de deux ans, de ne point reconnaître les coups redoutables de la vengeance céleste. Ils conti-

[1] Dion, liv. 75 et 76; Hérodien, liv 3; Bède, *Histoire de l'Église d'Angleterre*, ch. 1 à 5; Spartien, *Règne de Sévère*.

[2] Dion id.

[3] Tillemont, *Règne de Gordien*, ch. 3.

nuent, avec la persécution, sous le règne suivant. Les Goths, les Borans, les Burgundes, les Carpiens pillent l'Europe et massacrent tout ce que la peste a épargné. Les Scythes et les Perses dévastent l'Asie [1]. Les Éthiopiens, les Libyens ravagent l'Afrique. Ils enlèvent les Numides pour la captivité ; et saint Cyprien, en adressant aux évêques de Numidie l'argent d'une collecte destinée au rachat des captifs chrétiens, leur écrit : C'est avec un très-grand gémissement de notre âme et avec larmes que nous avons lu la lettre, que vous nous avez adressée, sur la captivité de nos frères et de nos sœurs. Leur douleur est devenue la nôtre ; car si un membre souffre, tous les autres compatissent [2]. C'est le Christ lui-même, dont ils sont les temples, qui est tombé aux mains des Barbares ; c'est lui que nous devons nous empresser de racheter. Nous vous remercions de nous avoir fourni l'occasion de concourir à cette bonne œuvre [3].

Sous le règne de Valérien, nouvelle persécution, nouvelles invasions, nouveaux massacres. Les Germains portent la désolation le long du Rhin et du Tibre ; les Goths, sur les rives du Tanaïs et du Danube ; et les Scythes, sur les bords de l'Euphrate et du Méandre. La Gaule, l'Italie, l'Illyrie, la Grèce, l'Asie-Mineure, la Bithynie, la Colchide sont simultanément exposées au pillage des Barbares : Nicomédie, Pithyonte et Nicée sont brûlées ; Trébizonde et Chalcédoine, saccagées par les Borans [4]. Sous le règne de Gallien, comme si les maux n'étaient point encore assez multipliés pour

[1] Zozime, *Histoire romaine*, liv. 1. *Gallus*.
[2] Saint Paul 1, cor. 12, 26.
[3] Saint Cyprien, *Lettre*, 60.
[4] Zozime, *Histoire romaine*, liv. 1, *Valérien* ; Tillemont, *Règne de Valérien*.

venger les tortures dont les chrétiens sont partout accablés sous ces deux empereurs, presque toutes les provinces de l'Empire sont envahies, sont parcourues par les Barbares, qui ne laissent après eux que des cadavres et des ruines. Les Allemands dans l'Italie, les Goths dans la Thrace, les Germains dans les Gaules, les Scythes dans l'Illyrie, les Hérules dans la Grèce et la Macédoine, dont ils prennent les villes, vérifient cette prédiction du lecteur Marianus, agenouillé sur les bords de la Pagyde, et prêt à recevoir la couronne du martyre : Le Dieu des chrétiens va venger le sang innocent par les calamités de la guerre, de la peste et de la famine [1]. Les Isaures et les Ciliciens, secouant le joug, font irruption sur les terres de la Lycaonie ; les Francs fatiguent, durant douze années consécutives, les Gaules et même l'Espagne, de leurs redoutables incursions [2].

Sous Claude II, les Germains s'avancent de nouveau jusqu'aux frontières de l'Italie ; les Goths assemblent une armée de trois cent vingt mille hommes : deux mille vaisseaux la transportent sur les côtes de la Grèce. Partout où elle descend, en Achaïe, en Thessalie, en Macédoine, tout est mis à feu et à sang [3], Sous Aurélien, les Goths, vaincus, sont forcés d'accepter des conditions de paix ; mais les Allemands les remplacent et marchent sur Rome. Aurélien tombe avec l'armée romaine dans une embuscade, au milieu d'une forêt, près de Plaisance ; la défaite est telle, que l'Empire se voit exposé à périr [4]. Zénobie, reine de Palmyre, l'illustre aïeule

[1] Baronius, *Annales*, ch. 260.

[2] Voir Zozime, liv. 1, *Gallien ;* Ammien-Marcellin, liv. 14, ch. 2; Trébellius Pollion, *Règne de Gallus ;* Orose, liv. 7, ch. 22 et suiv.

Zozime, liv. 1 ; Trébellius, *Règne de Claude.*

[4] Dumont, *Histoire romaine,* tome 3, ch. 93, *Aurélien.*

du solitaire Zénobe, étend par la conquête sa domination sur l'Égypte, l'Asie-Mineure, la Cappadoce. Sous Probus, un corps de Francs, relégué aux rives du Pont-Euxin, s'ennuyant de ne plus errer dans ses forêts du Nord, se lance sur de fragiles esquifs à travers les mers orageuses et les difficiles passages de l'Hellespont, de la Grèce et de la Sicile, où il brûle Syracuse qui avait brûlé d'illustres vierges martyres ; puis, franchissant les colonnes d'Hercule, il côtoie l'Espagne, la Gaule, et rentre dans sa Germanie, après avoir inscrit partout avec le fer et le feu les traces de son voyage autour du monde romain [1]. Que dire des incursions qui eurent lieu sons le gouvernement de Dioclétien ? L'Empire est déchiré de toutes parts d'un bout à l'autre ; les légions romaines ne sont occupées qu'à repousser les envahissements. Il semble que Dieu veuille redemander à chaque province le sang des confesseurs de la foi. Plus, en s'accumulant les unes sur les autres, les persécutions couvrent de crimes la surface de l'Empire, plus l'invasion étrangère accroît ses incursions et ses ravages. Plus la domination de Rome incline vers sa ruine, plus les envahisseurs viennent chercher sur ses terres les éléments de la civilisation et les lumières de l'Évangile. Les guerres que, sous Gallien et ses successeurs, Rome eut à soutenir contre les Barbares, écrit Sozomène, servirent d'occasion à la conversion de ces peuples. Les captifs chrétiens guérissaient leurs malades, leur donnaient l'exemple d'une vie sainte, et amenaient par là ces idolâtres à la foi [2].

Le troisième ange répand sa coupe dans les fleuves et les

[1] Vopiscus, ch. 18 ; Zozime, *Histoire romaine*, liv. 1, Aurél.

[2] Sozomène, *Histoire de l'Église*, liv 2, ch. 6.

fontaines, qui se changent en sang. Cette prédiction n'est pas moins que la précédente accomplie à la lettre. Saint Denis d'Alexandrie nous représente dans sa ville des fleuves de sang versé par le tyran qui y domine. Trente autres tyrans semblables s'élèvent en d'autres villes, et y commettent les mêmes excès; en sorte que les fleuves ne roulent plus que des ondes ensanglantées [1]. C'est l'expiation du sang des justes, dont les flots venaient d'inonder la coupable cité; car la justice vengeresse ne s'appesantit pas moins sur les villes que sur les provinces. Aux temps des persécutions de Dèce et de Valérien, les Alexandrins avaient fait endurer aux chrétiens mille supplices dont saint Denis nous a retracé les tortures. Ils duraient encore, que déjà la punition descendait du ciel. Une violente sédition éclata dans la capitale de l'Égypte. Au milieu des mêlées meurtrières, il était plus facile de passer d'Occident en Orient, que d'aller d'un quartier dans un autre. La grand'place était plus déserte que la solitude de la Thébaïde. Le Nil roulait des cadavres, la mer battait le port de ses vagues de sang, et l'air était rempli de vapeurs putrides [2]. Précédemment, Septime-Sévère, encouragé par les applaudissements des habitants, y avait égorgé tant de fidèles, que les fontaines publiques débordaient de leur sang [3]. A peine en était-il sorti, que Caracalla, son successeur, y entrait et massacrait tous les citoyens. Cette affreuse boucherie, que l'empereur considérait du haut du temple de Sérapis, dura plusieurs jours [4].

1 Eusèbe, liv. 7, ch. 21; Tréb. Pollion, *Trig. tyrann.*
2 Lettre de saint Denis; Eusèbe, *Histoire de l'Église,* liv. 7, ch. 21.
3 Clément d'Alexandrie, *Stromates,* liv. 2.
4 Hérodien et Dion, *Règne de Caracalla,*

Il faut aux métropoles du crime des châtiments particuliers : Byzance et Lyon ont jeté aux bêtes, dans leurs amphithéâtres, des milliers de chrétiens ; des exécutions en masse ont eu lieu dans ces villes : leurs places fument encore du sang innocent, que déjà Sévère, vainqueur de Niger, rase Byzance, et que, vainqueur d'Albin, il livre Lyon au pillage et aux flammes, après avoir fait un massacre général des habitants [1]. Il n'y avait que peu d'années que les habitants de Carthage avaient montré une joie féroce au martyre des saintes Félicité et Perpétue, et avaient déployé, à l'égard de ces deux héroïnes, une froide cruauté, lorsqu'arriva le châtiment, terrible et imprévu. L'arène de Carthage portait encore les traces des corps des martyrs que les tigres venaient d'y traîner durant la persécution de Maximin, quand un partisan de cet empereur, Capélien, se rendit maître de cette métropole passée dans le parti des Gordiens. Il l'inonda du sang de ses principaux citoyens, livra au pillage les temples, les maisons particulières ; puis alla exercer les mêmes violences sur les autres cités de la province d'Afrique, ce vaste théâtre du combat de tant de confesseurs de la foi [2].

Il était en Asie un autre centre de barbares exécutions : Antioche, à chaque persécution, avait été souillée du meurtre des fidèles. Après le départ de saint Ignace, qu'elle avait dénoncé à Trajan, un effroyable bouleversement avait enseveli une multitude considérable d'habitants sous les décombres de leurs édifices renversés [3]. Durant la persécution

[1] Spartien, *Règne de Sévère.* — Capitolin, *Vie d'Albin,* 10, 13. — Hérodien, liv. 3.

[2] Hérodien, liv. 7; Capitolin, *Règne de Maximin,* ch. 19 ; *de Gordien,* ch. 15 et 16.

[3] Dion, *Règne de Trajan ;* Crévier, id. liv. 18.

de Valérien, un jour que le peuple se trouve à l'amphithéâtre, peut-être occupé à voir déchirer des chrétiens, une femme se retourne et s'écrie : Ou je rêve, ou voilà les Perses ! En effet, ils descendaient des hauteurs qui dominent la ville Étant entrés dans Antioche, ils la saccagèrent. A peine Valérien l'eut-il rétablie, qu'ils la saccagèrent une seconde fois, et en emmenèrent la population en captivité [1]. Smyrne ne fut pas plus épargnée : quand de souterraines secousses ne la bouleversaient point [2], de soudains envahissements de barbares la renversaient. Césarée, il est vrai, demeura plus longtemps debout ; mais tous ceux qui avaient concouru à la mort des confesseurs, dans la persécution Dioclétienne, périrent eux-mêmes au milieu des supplices, ou finirent leurs jours dans la disgrâce [3]. Nous ne mentionnerons enfin ni la révolte de Cassius, qui troubla le règne de Marc-Aurèle ; ni celle des Gordiens, qui divisa celui de Maximin ; ni les séditions de Priscus, de Valens et d'Émilien, qui agitèrent les règnes de Dèce et de Gallus ; ni la guerre civile qui ouvrit le règne de Sévère, et termina celui de Gallien ; alors que chaque province créait son empereur et que l'Empire comptait trente maîtres. Il nous suffira de dire, avec Eusèbe, que pendant les dix années que dura la persécution de Dioclétien, les païens ne cessèrent de se déchirer par la fureur des dissensions intestines. Il n'y avait ni liberté sur mer où les vaisseaux étaient attaqués cons-

[1] Zozime, *Histoire romaine*, liv. 1 ; Ammien-Marcellin, liv. 23; Trébellius, *Trent. tyr.* 2.

[2] Crévier, *Histoire des Empereurs*, liv. 20. *Marc-Aurèle.*

[3] Eusèbe, *Histoire de l'Eglise*, liv. 8, 2e partie, *Martyrs de la Palestine*, ch. 7 et 11.

tamment, ni tranquillité sur la terre où l'ennemi entretenait un perpétuel effroi [1].

Le quatrième ange jette sa coupe contre le soleil, et les hommes sont tourmentés par les ardeurs de ses feux. Aux jours de Marc-Aurèle, le sol se dessèche, les sources tarissent, le ciel refuse à la terre ses fécondantes pluies, et l'empereur est obligé de faire arriver à grands frais des blés de la province d'Égypte [2]. Cette famine qui est, selon la remarque de Lampride, l'effet de la méchanceté des hommes, bien plus que celui de la stérilité des campagnes, et que les remèdes ne font qu'aggraver, continue sous Commode [3]. Pendant que les feux, allumés par la persécution Valérienne, consument les fidèles, une longue sécheresse amène la famine dans les provinces. Tous les fleuves, même le Nil, desséchés jusqu'au fond de leurs lits, cessent de conduire leurs eaux aux villes, ou ne leur mènent plus qu'une onde sale et fangeuse, impropre aux besoins domestiques. Non seulement une chaleur suffocante frappe de mort l'habitant des campagnes au milieu de ses travaux, et le soldat dans ses marches; mais la famine, qui en est le résultat, produit une mortalité effrayante. Saint Denis la mentionne pour Alexandrie; saint Cyprien ajoute que le monde entier en était affligé [4]. Comme, en bien des contrées, la populace s'est insurgée contre les Croyants, c'est la populace que Dieu veut spécialement

1 Eusèbe, *Histoire de l'Eglise*, liv. 8, ch. 15.
2 Capitolin et Dion, *Règne de Marc-Aurèle*.
3 Lampride, *Règne de Commode*, 14.
4 Saint Denis, dans *Eusèbe*, liv. 7, ch. 21. — Saint Cyprien à Démétrianus.

punir par ces famines. Elle le fut à ce point, qu'en bien des villes d'Italie, des séditions eurent lieu à cause de la disette des vivres.

Le règne de Dioclétien, si fécond en calamités, eut également à supporter les rigueurs de la famine. Les sujets de l'Empire furent si pressés par la faim, que la mesure de froment se vendit deux mille cinq cents drachmes attiques, c'est-à-dire un prix exorbitant. Il y eut une telle mortalité dans les villes et les campagnes, que les derniers recensements devinrent inutiles. Plusieurs furent contraints, par la disette, de vendre leurs enfants aux riches pour en retirer quelques aliments. Les autres vendirent peu à peu leurs terres et se réduisirent à une extrême pauvreté. Quelques-uns se nourrirent de foin ou d'herbes qui altérèrent pour toujours leur santé. Des dames de qualité furent réduites à la triste nécessité de demander l'aumône dans les rues. La faim en renversait beaucoup sur les chemins ; et l'on voyait ces squelettes vivants solliciter du passant un morceau de pain destiné à prolonger leurs jours. Mais la misère endurcissait les cœurs; et chacun, fermant l'oreille aux plaintes des moribonds, tombés sur les places, ne songeait qu'à soi. La peste attaquait subitement les riches, les magistrats, les gouverneurs, que la famine ne pouvait atteindre ; en sorte qu'on n'entendait dans toutes les villes, que cris lugubres et gémissements de douleur. La mort, escortée de la famine et de la peste, ses satellites, parcourait les rues, entrait dans chaque maison, frappait à la fois deux ou trois membres d'une même famille, puis allait porter le deuil dans une autre. Voilà, s'écrie Eusèbe, témoin ocu-

laire des affreux ravages que causèrent les deux fléaux, quelle fut la récompense des décrets d'extermination que ces villes avaient rendus contre les Chrétiens ! Quand le courroux céleste eut assez accablé de calamités publiques ceux qui nous persécutaient injustement, le Seigneur rendit la paix au monde [1].

D'autres feux que ceux dont l'astre du jour embrasait la terre, étaient destinés à consumer les hommes de leurs dévorantes ardeurs : d'immenses incendies, souvent allumés par la foudre, réduisaient en cendres de florissantes cités. Aujourd'hui, c'était Carthage, changée en quelques heures, sous l'action des flammes, en un monceau de ruines ; demain, c'était Nicopolis, vaste foyer d'incendie, qui s'affaissait sur elle-même. Les regards étaient à peine attirés sur l'Orient où brûlaient de riches cités, que déjà ils se reportaient vers Rome : que s'y passait-il ? La foudre venait de descendre sur le Capitole, et le feu, qui le dévorait, avait gagné le temple de la Paix, l'un des plus célèbres de la belliqueuse capitale [2]. Partout où pénètrent les Barbares, comme autrefois partout où pénétraient les armées de César [3], les villages et les moissons, les villes et les forteresses deviennent la proie des flammes : vers quelque point de l'horizon que l'on porte la vue, on aperçoit les lueurs rougeâtres et sinistres de l'incendie. Ainsi l'avait annoncé l'illustre Pionius, lorsqu'il avait adressé ce discours au peuple de

[1] Eusèbe, *Histoire de l'Eglise*, liv. 9. ch. 8.

[2] Voir pour ces incendies Crévier, *Histoire des Empercurs*, Trajan, Marc-Aurèle et Commode.

[3] César, *De la Guerre des Gaules*, liv. 5, passim ; liv. 8, ch. 3.

Smyrne, réuni autour de son bûcher : Comment éviterez-vous la vengeance du Souverain Juge, lorsque bientôt éclatera sa colère ? Tremblez, Juifs, nouveaux persécuteurs du Christ, votre pays doit vous retracer l'image de redoutables jugements. Je l'ai vue, cette terre qui fume encore des feux qu'y alluma autrefois la justice vengeresse : une partie n'est plus qu'un grand amas de cendres, infertiles ruines de cinq villes criminelles. J'ai vu ce lac dont les eaux donnent la mort, cette mer que les êtres vivants fuient, comme elle fuit elle-même les hommes ; car si quelqu'un tombe dans ses flots, elle le rejette aussitôt sur ses bords. Mais pourquoi rappeler des évènements si éloignés ? qu'est-il besoin de remonter si haut dans l'antiquité, pour y trouver des exemples de la colère de Dieu, lorsque nous la voyons se développer d'une manière effrayante sur les impies ? Peuples, jetez les yeux sur la Lydie, vous y apercevrez dix cités qui fument encore ; tournez vos regards vers la Sicile : et voyez-la toute couverte d'un déluge de lave brûlante que le mont Etna vomit de son cratère enflammé ; considérez la Lycie qui se dévore elle-même par des feux souterrains : où pensez-vous que ces feux s'allument ? Sachez que ces rochers incandescents, ces sources intarissables de flammes liquides, sont autant de soupiraux par lesquels l'enfer jette quelques étincelles du feu que la justice divine y entretient. Toutes ces catastrophes ne sont que les préludes du jugement universel qui se fera un jour, pour tous les hommes, par le Verbe de Dieu, qui doit venir juger le monde par le feu [1].

[1] *Actes des Martyrs* de Dom Ruinart, *Martyre de saint Pionius et de ses compagnons.*

Mais Rome, le rendez-vous du martyre, n'a point encore eu son châtiment spécial : un ange y répand la cinquième coupe de la colère du Tout-Puissant ; et le grand théâtre de Pompée, où furent déchirés par les bêtes, tués par les gladiateurs tant de milliers de chrétiens, est incendié ; et le Tibre, sortant de son lit, entraîne des quartiers de la capitale du monde ; et le peuple, ameuté contre les soldats, remplit la ville de meurtres ; et les gardes prétoriennes ensanglantent constamment ses rues et ses places, en élevant ou renversant leurs empereurs d'un jour ; et les empereurs périssent les uns après les autres, assassinés sur le trône ; et tous les maux fondent à la fois sur la Ville éternelle : des secousses souterraines entr'ouvrent son sol ; la mer, refluant dans son fleuve, inonde ses campagnes ; des ténèbres extraordinaires l'enveloppent comme d'un linceul funèbre, et changent ses jours en nuits sombres ; on entend mugir le tonnerre sans orage ; la disette survient, et la peste complète la désolation [1].

Le sixième ange répand sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate : aussitôt ses eaux livrent passage aux rois d'Orient. On ne saurait annoncer plus clairement les invasions non interrompues des Parthes, des Scythes et surtout des Perses. A la suite de leurs rois ou de leurs chefs, ils ravagent toute la partie orientale de l'Empire, et frappent l'armée romaine de défaites si terribles, que le souvenir en est resté gravé dans toutes les histoires. Sapor envahit l'Asie-Mineure, l'Arménie, la Cilicie ; il pille les villes, et dévaste

[1] Voir Dumont, *Histoire romaine, Règnes de Marc-Aurèle et Commode, de Maximin et de Gallien.* — Eusèbe, liv. 9.

les plaines. Chevauchant sur des monceaux de cadavres, il chasse devant lui des troupeaux de captifs affamés. Et ces dévastations se renouvellent à chaque année de son long règne [1].

Le septième ange répand sa coupe dans les airs, et le globe est ébranlé ; et voilà des éclairs, des tonnerres et un immense tremblement de terre, tel que les hommes n'en ont jamais ressenti de pareil depuis qu'ils l'habitent... et Dieu se ressouvint de la grande Babylone pour lui faire boire le vin de sa fureur [2]. A peine l'apôtre a-t-il prononcé cet anathème, que des tremblements de terre épouvantent en Syrie, en Grèce, en Galatie, les bourreaux de Trajan, occupés à torturer [3]. A la suite de la persécution d'Adrien, le monde entier vacille, depuis Narbonne qui est détruite, jusqu'à Antioche où l'œil ne contemple plus que des décombres. L'effroi est au cœur des populations ; les plus célèbres temples des faux dieux sont renversés : c'est un solennel avertissement de la chute prochaine des idoles et de leur culte [4]. Aussitôt que s'est ralenti le feu de la persécution de Maximin et de Gordien, de nouvelles et violentes oscillations fendent le globe et engloutissent dans ses entrailles des villes entières avec tous leurs habitants [5]. Enfin, tandis que Gallien et les autres tyrans jusqu'à Dioclétien, ensevelissent les chrétiens tout vivants dans les mines de l'Espagne, de la Sicile et de la Cilicie ; la terre

[1] Trébellius, *Trente Tyrans*, ch. 10. — Zozime, *Histoire romaine*, liv. 1. — Ammien-Marcellin, liv. 23. — Lactance, *Mort des Persécuteurs*, ch. 5.
[2] Apocalypse, ch. 16.
[3] Dion, *Règne de Trajan.* — Crévier, id.
[4] Tillemont, *Histoire d'Adrien et d'Antonin.*
[5] Capitolin, 26.

ouvre fréquemment ses abîmes pour ensevelir dans ses profondeurs insondables les persécuteurs de l'Église [1]. Tous ces bouleversements qui se succèdent sont les annonces répétées du grand bouleversement qui doit bientôt renverser la cité des Césars et en disperser les débris sur le sol. Qui ne reconnaît aux éclairs, au bruit des formidables tonnerres, annoncés par saint Jean, le fracas des derniers combats des Barbares, et comme les effroyables craquements du vaste Empire qui s'écroule? Le monde semblait tomber en ruines; avec Rome, on crut voir périr l'univers entier [2].

Vices, causes de la décadence.

Si, dans notre étude sur l'Empire romain, après avoir exposé les causes divines de sa décadence, nous en cherchons les causes naturelles, c'est-à-dire les vices auxquels Dieu abandonne l'État qu'il veut perdre, nous les découvrons dans la violation des lois par les chefs et par les sujets; dans l'amour immodéré des plaisirs et dans une corruption de mœurs telle qu'aucun autre État n'en a jamais offert de plus dégradante. Que l'affranchissement de toute loi s'appelle despotisme quand il opprime par le bras des Grands, ou qu'il s'appelle anarchie, lorsqu'il se manifeste dans les révoltes de la populace; il n'en est pas moins, des deux côtés, un entier mépris de l'autorité divine, une violation

[1] Trébellius, *Trente Tyrans*, et *Règne de Gallien*, etc. — Tillemont, *de Gallien à Dioclétien*. — Dumont, id.

[2] Saint Jérôme, *Commentaires sur Ezéchiel*,

flagrante de la constitution qui régit un peuple, et une marque de désorganisation dans le système gouvernemental. Plus cette licence s'accroît chez les gouvernants, qui sont les premiers sujets de la loi, et chez les gouvernés dont elle est destinée à régler tous les actes civils, plus l'harmonie disparaît entre les divers ordres de citoyens ; plus aussi le désordre, la confusion grandissent dans un État ; jusqu'à ce qu'enfin, abandonné à sa faiblesse, sans chefs pour commander au nom des lois par eux foulées aux pieds, sans sujets pour obéir à un commandement qu'ils méconnaissent, ce malheureux État se trouve abandonné à sa faiblesse, ouvert sans défense aux ennemis extérieurs.

C'est ce qui arriva à l'Empire romain. Pendant que ses empereurs remettaient en vigueur, comme au temps des proscriptions, la loi des suspects, si l'on peut appeler de ce nom une mesure qui était la destruction entière de la loi ; pendant que, par des récompenses, ils enhardissaient les délateurs, cette espèce d'hommes, suscités pour la ruine publique ; et que les premiers du Sénat, se prêtant en secret aux plus basses délations, sans discerner l'étranger du parent, l'ami de l'inconnu [1], fournissaient par ce moyen de nombreuses victimes à cette odieuse mesure ; les légions des Gaules, de la Pannonie, secouaient toute discipline, et fomentaient ces terribles révoltes que Germanicus avait tant de mal à réprimer. Plus tard, on vit des généraux heureux, sans respect pour le pouvoir établi, méditer le meurtre du César que la fortune avait placé sur le trône, et s'en débarrasser par une sédition. L'exemple ne fut pas perdu pour les

[1] Tacite, *Annales*, liv. 6, ch. 7.

gardes prétoriennes : leurs mobiles caprices devinrent la loi de succession au trône. Elles élevèrent, elles renversèrent à chaque instant les souverains du monde ; perpétuant ainsi l'agitation dans les provinces, et d'incessants changements dans les régions administratives : autre cause de perturbation générale. Dans la dernière période de la domination romaine, chaque fois que le pouvoir abuse de la force pour faire périr de paisibles citoyens, l'émeute, de son côté, égorge dans les maisons et brise dans la rue. Dans cet État où règne l'insubordination à tous les degrés, plus rien n'est sacré, ni la souveraineté, ni la propriété, ni la vie. On sait qu'au milieu de ces bouleversements le pouvoir est passager, et on ne le reçoit que pour satisfaire ses vengeances. Chacun envisage, non pas les devoirs de sa charge, mais la facilité qu'elle donne de piller et de s'enrichir. Tous les moyens sont bons. Seulement il faut se hâter, car les moments sont courts. Comme la vie est enlevée chaque jour à quelque sujet, que chaque jour elle est arbitrairement menacée, on donne la mort et on la reçoit avec une égale indifférence. Dans aucun temps on ne rencontre autant de suicides que pendant la durée de l'Empire romain. A chaque instant, des centaines de citoyens s'ouvrent les veines au bain, se jettent sur la pointe de leur épée, se coupent la gorge ou se laissent mourir de faim. Au milieu de ces désespoirs, de ces dégoûts de la vie, un seul amour reste aux Romains, c'est celui des plaisirs [1].

A cet amour des plaisirs est prodiguée, non-seulement l'heure du travail, mais l'existence elle-même. Le peuple

[1] Voir tous ces faits dans Suétone et Tacite, *Histoires*, Tillemont et Crévier. — Voir aussi Sénèque, *De la brièveté de la vie*, et *De la vie heureuse*, passim.

romain seul nous offre le spectacle de citoyens sacrifiant leur vie par mode d'amusement, et s'égorgeant dans l'arène pour récréer leurs concitoyens. Au lieu de délibérer sur les graves intérêts de la chose publique, les sénateurs passent le temps à combattre au cirque contre des animaux, et avilissent leur dignité jusqu'à s'offrir en spectacle à la populace. A partir des premiers Césars, il fut d'usage que les sénateurs descendissent dans l'amphithéâtre comme gladiateurs. Le peuple, laissant aux esclaves la culture des arts, la pratique des métiers [1], passe des jours entiers, entassé sur les gradins de ses nombreuses salles de jeux. De l'une, il entre dans l'autre : le matin, c'est le théâtre qui occupe ses loisirs, l'après-midi il court au cirque ; et ce qui a lieu à Rome se répète dans les principales villes, qui toutes possèdent leur cirque et leur théâtre. L'or ou les aliments viennent-ils à manquer à ces cités : les provinces par leurs impôts, les royaumes par leurs tributs, sont chargés de pourvoir à chacun de leurs besoins. Plus la décadence avance, plus augmente, avec le goût des jeux, les largesses faites au peuple. Septime-Sévère flatte la populace par les combats répétés de centaines de bêtes féroces, en même temps qu'il épuise le trésor public par ses largesses envers les soldats [2]. L'un de ses successeurs lance les uns contre les autres deux cents lions. Pendant que l'armée de Maximin menace Rome, le peuple assiste à des jeux que n'interrompent même pas les dangers de la patrie. On apprend à Gallien, occupé au théâtre à couronner des acteurs, sous les yeux des citoyens réunis,

[1] Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains*, ch. 10.
Crévier, *Histoire des Empereurs, Règne de Septime-Sévère*,

que l'Égypte vient de se révolter : Eh bien ! répond-il, ne pouvons-nous pas subsister sans le lin d'Égypte ? Un autre messager se présente : il lui annonce que les Gaules viennent aussi de se détacher de son gouvernement : Serons-nous ruinés, reprend-il, parce que nous n'aurons plus les étoffes et les saies d'Arras [1] ? La passion du jeu anéantit toute autre préoccupation : les soins, les intérêts de l'État s'effacent devant l'intérêt des spectacles. Amusez-vous, habitants de Rome, écrit Aurélien du fond de l'Orient ; occupez-vous des jeux, des courses de chariots dans le cirque ; votre entretien, l'envoi des blés sont notre affaire ; la vôtre, ce sont les plaisirs [2].

Mais que sont ces théâtres, ces lieux de réunion que Tertullien appelle des temples de Vénus, des citadelles d'infamies [3] ? Écoutons ce qu'en dit un païen, Ammien-Marcellin : Je ne peindrai pas, écrit-il, ces goufres appelés banquets, avec les mille raffinements que la sensualité y déploie, ni ces dîners en plusieurs actes, festins interminables et meurtriers. Le peu de maisons où le culte de l'intelligence était encore en honneur se trouvent envahies par le goût des plaisirs, enfants de la paresse. On n'y entend plus que voix qui modulent, qu'instruments qui résonnent. Les chanteurs ont chassé les savants, et les professeurs d'éloquence ont cédé la place aux maîtres en voluptés. Un fait récent montre à quel point les idées sont perverties : la crainte d'une disette ayant fait expulser précipitamment de Rome tous les étrangers, le décret fut appliqué brutalement même à ceux qui, en petit

[1] Trébellius, *Règne de Gallus*, ch. 6.
[2] Vopiscus, *Règne de Firmus*, ch. 5.
[3] Tertullien, *Contre les Spectacles*, ch. 10.

nombre, exerçaient des professions scientifiques et libérales; trois mille cependant furent exceptés de la mesure générale : c'étaient les histrions, les danseuses et les comédiens. La populace passe ses jours et ses nuits à jouer dans les amphithéâtres, ou à discourir sur le mérite de tel cocher ou de tel cheval qui dispute le prix des courses. Telles sont les préoccupations auxquelles Rome est livrée, et qui n'y laissent place pour rien de sérieux [1]. Le judicieux païen n'avait point, sur les spectacles, les doctrines que professent de modernes chrétiens : il n'en était point venu à reconnaître aux théâtres une influence moralisatrice; il n'érigeait pas, comme plusieurs de nos écrivains, en pontifes de la vertu, les acteurs et les baladins qui infiltrent, chaque soir, la passion dans les cœurs, par mille moyens plus ou moins déguisés et perfides.

Mais c'est la volupté, dans laquelle se vautre le peuple romain, qui surtout l'abaisse et le dégrade. Sous Tibère, le Sénat est obligé d'interdire par un décret la prostitution publique aux femmes nobles [2]. Suétone est rempli de monstrueux détails sur la corruption romaine. Elle surpasse, dans toutes les classes de la société, tout ce qu'on peut se figurer d'ignoble et d'obscène : à chaque page, le cœur bondit de répugnance. Si l'on dépouillait l'histoire romaine de toutes les fastueuses sentences et de tous les lieux communs de la sagesse politique, pour examiner ses détails dans toute leur nudité et avec tous leurs traits caractéristiques, plus d'un homme de cœur se sentirait étrangement ému, et serait saisi

[1] Ammien-Marcellin, liv. 14, ch. 6.
[2] Tacite, *Annales*, liv. 2, ch. 85.

d'horreur et de dégoût à la vue de ce tableau d'une vérité si tragique; car les Romains comblèrent en tout la mesure: ils furent géants dans la dissolution de leurs mœurs comme dans le reste, au point que la dépravation des Grecs ne paraît, au milieu de cette licence effrénée, que comme le premier pas de l'enfance dans la carrière du vice [1].

Veut-on savoir à quel niveau de dégradation étaient descendues les mœurs romaines, qu'on ouvre Salvien : il vivait à la désastreuse époque où le colosse romain, tombé en pourriture, s'écroule sous le poids de ses crimes et de ses vices. « Des esclaves dérobent, dit-il, d'autres sont asservis à la bonne chère : ce sont des vices d'esclaves; mais, j'en prends tout le monde à témoin, des vices plus nombreux, plus flétrissants déshonorent les maîtres. Quel riche n'est pas souillé de toutes les iniquités : excès quotidiens d'intempérance, voluptés effrénées, brigandages publics, violences continuelles, rapines incessantes? On ne l'ignore ni dans les Espagnes, à qui on n'a laissé que le nom; ni dans l'Afrique qui n'est plus; ni dans les Gaules qui, dévastées par beaucoup, dépouillées par la rapacité d'un grand nombre, n'ont conservé qu'un reste d'existence. Où est le noble qui ne s'est point fait assassin, certain qu'il est de l'impunité? Où est le riche qui garde les serments sacrés et inviolables du mariage, et ne se laisse point emporter par la fureur de la passion? Quelle maison n'est pas un foyer d'infamies? C'est une sorte de chasteté de mettre un frein à ses débauches, et de respecter la fidélité jurée à une épouse. Je dis épouse, car on en est venu à ce degré d'impudence

[1] Schlégel, *Philosophie de l'Histoire*, leçon 9e.

que la plupart des hommes mariés donnent ce nom aux viles esclaves dont ils s'entourent, et à la foule des concubines qu'ils parviennent à soumettre à leur brutalité, en les rendant les complices de leurs immondes passions [1]. »

Les orgies de la débauche et les turpitudes du sérail, tel est l'abîme au fond duquel l'État romain exhale son dernier souffle de vie.

La corruption est devenue tellement universelle qu'elle a gagné jusqu'aux chrétiens eux-mêmes. Les fils des martyrs se sont laissés envelopper de la contagion du vice qui ravage les provinces. « Nous mettons notre étude, continue l'éloquent évêque de Marseille, non seulement à ne point accomplir les préceptes, mais encore à faire tout le contraire. Dieu nous commande de nous aimer mutuellement : nous nous déchirons par des haines réciproques. Dieu commande à tous d'assister les indigents ; et tous s'approprient le bien d'autrui. Dieu commande à tout chrétien d'être chaste jusque dans ses regards : quel est celui qui ne se roule point dans la fange des impuretés? J'en appelle à la conscience de ceux à qui je parle, quel est celui qui n'a pas à se reprocher quelqu'un de ces grands crimes? ou plutôt quel est celui qui ne s'est point rendu coupable de tous? Il est plus facile de trouver des chrétiens souillés de tous les forfaits, que d'en rencontrer qui soient purs de quelques-uns; plus facile de trouver de grands coupables, que des pécheurs ordinaires. Une grande partie des Romains baptisés en sont venus à un tel débordement de mœurs, que, parmi les fidèles, c'est une sorte de sainteté d'être moins vicieux. D'impurs crimi-

[1] Salvien, *Du Gouvernement de Dieu*, liv. 4, passim.

nels se précipitent dans les temples du vrai Dieu sans aucun respect pour la majesté divine. On s'y rend pour méditer, dans le silence, des iniquités nouvelles. A peine les saints mystères sont-ils achevés, que les uns retournent au larcin ; les autres, à l'ivresse ; ceux-ci, à la fornication ; ceux-là, aux brigandages. Qu'est-ce que la vie des courtisans? injustice et iniquité. Qu'est-ce que la vie des fonctionnaires? mensonges et calomnies. Qu'est-ce que la vie des gens de guerre? violence et rapine. Qu'est-ce que la vie des négociants? fraude et tromperie. Hélas! nos vices nous déshéritent du beau nom de chrétiens ; car la dépravation des mœurs rend indigne des prérogatives de la naissance. Une conduite basse détruit la gloire d'un titre honorable. Puisqu'il n'est aucune condition qui ne soit souillée, aucun lieu qui ne soit plein des énormités des chrétiens, ne nous glorifions plus de ce beau nom : il ne sert qu'à nous rendre plus coupables, qu'à aggraver nos offenses [1]. »

La mesure est comble, sans doute ; quelque effrénée que soit la passion, elle ne saurait aller au-delà ? Tous les genres d'infamies ont été réunis, épuisés? Détrompez-vous : Voici qu'un illustre évêque, habitant sur le rivage opposé, vient, en nous donnant la description des mœurs païennes, ajouter encore à ces infamies des infamies plus monstrueuses, à ces turpitudes des turpitudes plus honteuses. Il fallait, par un dernier raffinement de débauche, associer la divinité à chacun de ces vices, la faire présider à leur perpétration, il fallait les diviniser tous : c'est ce qu'a fait le Romain, descendu au plus bas degré de la corruption. L'impureté

[1] Salvien, *Du Gouvernement de Dieu*, liv. 3, passim.

eut ses temples, elle eut ses fêtes, ses processions, à la suite desquelles sa statue était solennellement couronnée au milieu des places publiques, en présence de toute une population qui applaudissait [1]. Mais arrêtons-nous : il vaut mieux, dit Tertullien, céler une partie de la vérité, que de rappeler de semblables souvenirs [2].

Chute de l'Empire Romain.

Enfin la grande vengeance va éclater, le prophète du Nouveau Testament, saint Jean, l'annonce en ces termes : L'un des sept anges qui portaient les sept coupes, me dit : Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux; avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus, et les habitants de la terre se sont enivrés du vin de la prostitution. Il me transporta en esprit dans le désert, et je vis une femme assise sur une bête de couleur écarlate, pleine de noms de blasphême, qui avait sept têtes et dix cornes. La femme était vêtue de pourpre, parée d'or et de pierres précieuses; elle tenait en sa main un vase d'or rempli de ses abominations. Sur son front était écrit : Mystère : la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre. Et je vis cette femme enivrée du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus. L'ange me dit : La bête sera précipitée dans la perdition; et les habitants

[1] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. 7, ch. 2 et 3, ch. 21.
[2] Tertullien, *Contre les Spectacles*, ch. 19.

de la terre seront dans l'étonnement, en voyant qu'elle n'est plus. Les sept têtes sont sept montagnes sur lesquelles la femme est assise. Les dix cornes sont dix rois qui n'ont pas encore reçu leur royaume, mais qui recevront la puissance ensemble, après la bête. Dans leur haine contre la prostituée assise sur les eaux, c'est-à-dire la grande ville qui règne sur les rois, sur les peuples et les nations de la terre, ils la réduiront à la dernière désolation, la dépouilleront, dévoreront ses chairs et la feront brûler au feu. Car le Seigneur leur a mis dans le cœur d'exécuter ses volontés [1].

Si saint Pierre écrit de Rome aux fidèles : l'Église qui est dans Babylone vous salue [2]; on ne doit point s'étonner qu'une tradition constante de tous les siècles ait vu dans la Babylone de saint Jean la Rome païenne qui, semblable à la première Babylone fut, selon la pensée de Tertullien, grande, superbe, dominant par la victoire, passionnée pour les fausses divinités, déifiant ses monarques, et, comme elle, persécutrice du peuple de Dieu. Saint Jean ne l'appelle-t-il point la ville aux sept montagnes, la grande ville qui commande à tous les rois de la terre? Il la représente sous la figure d'une bête, parce qu'elle s'est abrutie dans toutes les idolâtries. Il qualifie Rome de grande prostituée, parce qu'elle est la mère des impuretés et des abominations; qu'il n'est aucune prostitution à laquelle elle n'ait entraînée les nations soumises. Le mot : Mystère, qu'elle porte sur le front, révèle tous les mys-

[1] *Apocalypse*, ch. 17, passim.

[2] Saint Pierre, 1re *Epitre*, ch. 5, v. 13.

tères d'iniquité auxquels elle s'est associée : mystères d'Éleusis, de Bacchus, de Mytra et tous les mystères inventés par la corruption païenne. Le manteau royal dont elle enveloppe sa pourriture et sa laideur, indique sa domination sur le monde ; l'or et les pierreries, dont elle est couverte, marquent ses immenses richesses. Pour mieux désigner encore la capitale de l'Empire romain, saint Jean la montre enivrée du sang des martyrs de Jésus, dans ses nombreuses et atroces persécutions contre l'Église ; et il déclare que ces persécutions seront la cause de sa ruine. C'est donc aussi la chute de Rome et de sa puissance que décrit prophétiquement l'apôtre exilé. Au second siècle, saint Irénée, évêque de Lyon, dit que saint Jean signale le démembrement de l'Empire, quand il avance que dix rois ravageront Babylone. Ne nous fait-il pas en réalité toucher du doigt l'occupation de l'État romain par les Barbares, quand il parle de rois qui n'ont pas encore reçu leur royaume, mais qui le recevront en se partageant les dépouilles de la bête : ce qui eut lieu par la formation de dix royaumes sur le territoire de l'Empire fractionné par les conquérants ? Ne nous dépeint-il pas l'implacable haine de ces Barbares contre l'insolente reine des nations, et les dévastations dont ils l'accablèrent, quand il annonce qu'ils la dépouilleront et la brûleront ? Rome est la ville que Dieu a maudite dans l'Apocalypse, écrit saint Jérôme, sous la figure de Babylone, avec laquelle elle eut tant de rapport par ses conquêtes, sa domination et ses vices. Bien qu'elle ait effacé en partie, par la profession du Christianisme, le nom de blasphème, écrit sur son front, les malédictions

ne descendront pas moins sur elle, si elle ne les écarte par la pénitence [1].

Hélas! ces conseils de conversion ne furent point entendus. Loin de profiter de la prédication de l'Évangile, Rome s'obstine à soutenir le culte idolâtrique en Occident. Les traditions de son orgueil faisaient remonter à Mars sa fondation et le succès de ses armes; elle se regardait comme la fille des Dieux. Son enceinte était leur sanctuaire privilégié, depuis que tous, sans exception, y possédaient des temples; et, qu'au mépris du Dieu véritable, elle faisait monter devant tous l'orgueilleuse fumée de ses sacrifices [2]. Mère et centre de l'idolâtrie, Rome avait constamment regardé comme ennemis de sa puissance ceux qui rejetaient le culte de ses idoles; et, comme ennemis de son nom, ceux qui refusaient d'adorer ses Césars. Combattre une religion à laquelle elle reportait toutes ses prospérités, attaquer les dieux qui lui promettaient par leurs oracles une destinée éternelle, c'était, selon elle, attaquer la base de sa domination, combattre sa grandeur. A coup sûr, la morale chrétienne n'allait pas à ses instincts dépravés, et l'enfer était pour beaucoup dans la guerre qu'elle faisait à la croix; cependant, à ne considérer que les seules idées de sa politique, elle y trouvait déjà des titres à se faire persécutrice du christianisme : les textes mêmes des édits de persécution désignent toujours les chrétiens comme ennemis de l'État, et éminemment hostiles à la prospérité publique.

[1] Saint Jérôme, *Commentaires sur Isaïe.*
[2] *Cité de Dieu*, liv. 3, ch. 12.

Lorsqu'enfin la foi triomphe avec Constantin, l'esprit des ténèbres tente un dernier effort. Dans son dépit de se voir chassé de la capitale du monde et du vaste foyer, d'où il propageait partout, jusqu'au fond des provinces, l'erreur et le vice, il ranime le culte idolâtrique chez ses sectateurs, et il entretient dans leur cœur une haine implacable contre une religion qui envahit tout. Sous Théodose, le sénat réclame pour l'idolâtrie d'anciens priviléges, et pour le lieu de ses réunions un autel à la Victoire. Tout, déclare saint Ambroise, est, dans Rome, infecté de la fumée des sacrifices païens; on y rencontre de tous côtés des idoles provocatrices de la vengeance d'En-Haut. Sous Honorius, on célèbre les jeux séculaires, pleins d'idolâtries et de superstitions. Plus les fléaux précurseurs se multiplient dans cette capitale, pour annoncer que son obstination aveugle dans le culte des démons va entraîner sa perte, plus les blasphêmes redoublent dans son enceinte : le nom de Jésus-Christ est regardé comme la cause de tous les maux [1]. On a recours aux augures, on implore les dieux; les sénateurs choisissent des consuls païens, décrètent des honneurs aux prêtres des idoles; le peuple excite des séditions contre les chrétiens. Et ce qui se passe à Rome a lieu dans les autres villes soumises encore à la domination romaine. C'est comme une dernière provocation jetée aux foudres du ciel. Quand ces crimes arrivent devant le trône du Dieu des justices, ils y trouvent, selon la vision prophétique de l'apôtre, les âmes des saints martyrs, prosternées, et criant au Seigneur : Vous, qui êtes saint et véritable, jusques à quand

[1] Orose, liv. 7, ch. 37.

différerez-vous de faire justice et de venger notre sang sur les impies qui habitent la terre [1] ?

Enfin le délai qu'a sollicité de ces martyrs la divine miséricorde est accompli, ceux de leurs frères qui devaient, comme eux, souffrir la mort, sont tombés sous le glaive des dernières persécutions. Le moment des suprêmes vengeances, promises aux victimes, arrive. Roi des nations, mais roi adultère et homicide, l'Empire romain s'est couvert d'impudicités ; son glaive a frappé le juste et celui qui combattait au premier rang de ses armées ; Voilà pourquoi l'épée ne sortira plus de sa maison [2]. Le vrai Dieu qu'il a méprisé, persécuté, crucifié dans ses disciples, va susciter contre lui des maux affreux. A leur tour, ses enfants tomberont sous le glaive, et ses femmes seront livrées à l'étranger. C'est une loi de la justice divine que chaque puissance conquérante soit soumise à une juste expiation par une autre puissance qui apparaît subitement sur la scène du monde, et se trouve destinée à devenir l'instrument de l'asservissement et de l'extermination de la première [3]. Celle que Dieu enverra contre la domination romaine, c'est la redoutable puissance des Barbares.

Rome qui, au temps de sa prospérité, n'apercevait à ses frontières que des solitudes, croyait n'avoir rien à craindre ; et cependant, c'est dans ces camps vides que le Tout-Puissant rassemblait les forces des nations. Plus de trois cents ans lui furent nécessaires, pour réunir cette innombrable armée. Tandis que Néron versait le premier sang

[1] Saint Jean, *Apocalypse*, ch. 6.
[2] 2 Reg. ch. 12.
[3] Schlégel, *Philosophie de l'histoire*, leçon 9e.

chrétien, les ancêtres d'Attila cheminaient silencieusement dans les bois, ils venaient prendre poste à l'orient de l'Empire [1]. Pendant que Domitien interrogeait un captif Calédonien, le Barbare tournait instinctivement la tête du côté du nord. Que s'y passait-il ? Les Goths commençaient à descendre les fleuves qui conduisaient aux provinces septentrionales ; et les Germains, se rangeant autour des frontières des Gaules, essayaient leurs forces dans des incursions de plus en plus fréquentes. C'était surtout à ces belliqueux enfants des régions boréales qu'était destinée la dépouille du vieil État ; à ces nombreuses peuplades Germaines dont Tacite a dit : Leurs unions sont chastes, leurs mœurs dignes d'éloges. Un mari n'y a qu'une seule épouse ; l'hyménée associe chez eux la femme aux périls de l'époux. Dans la paix comme dans la guerre, elle doit souffrir, oser autant que lui. Les femmes vivent, protégées par la vertu ; aucune des séductions romaines, aucune des sensualités de leurs festins ne les corrompent. Il est, dans une si populeuse nation, très peu d'adultères. Là, personne ne rit des vices : corrompre et être corrompu ne s'appelle point vivre selon le siècle. Limiter le nombre des enfants, faire périr les derniers est un crime [2]. Ce sont ces hommes au corps mâle et robuste, au regard fier, au langage sans ruse ni artifices, sachant supporter la faim et le froid, pleins de valeur et d'intrépidité, amateurs de combats et d'exploits lointains, que Dieu va jeter sur le perfide Empire perdu de débauches et affaibli par la mollesse. C'est

[1] Châteaubriand, *Etudes historiques*, *Etude* 1re, *Exposition*.
[2] Tacite, *Germania*, ch. 18, et 19.

à ces Germains, restés chastes, dit Salvien, et déjà en partie convertis à la foi chrétienne, que Dieu, pour les récompenser de l'austérité de leurs mœurs ou de leurs vertus, a destiné l'héritage du peuple conquérant.

Mais auparavant, il importe qu'il pourvoie à la conservation de ses élus. De même que les premiers fidèles étaient, sous l'impulsion divine, sortis de Jérusalem à l'approche de sa ruine ; ainsi les chrétiens désertent Rome à l'approche de sa chute. Ils connaissaient ces paroles du prophète qui y avait confessé la foi au milieu d'une chaudière d'huile bouillante : Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous ne soyez enveloppé dans ses calamités : car les péchés de cette ville sont montés jusqu'au trône du Très-Haut, et il s'est ressouvenu de ses iniquités. C'est pourquoi la mort, le deuil et la famine fondront sur elle en un même jour : elle sera brûlée par le feu, parce que c'est un Dieu puissant qui la jugera [1]. Mélanie, en s'éloignant de la coupable cité, avait recommandé aux sénateurs chrétiens d'abandonner au plus vite une ville que les Barbares allaient envahir. Dociles aux conseils de la sainte, et à ce conseil de leur divin Maître : « Quand ils vous poursuivront dans une ville, fuyez dans une autre : » les hommes de bien délaissèrent les lieux où allait être exterminée une multitude païenne [2]. Le pape Innocent sortit de la cité du crime, comme autrefois Loth de Sodome, afin de ne pas voir la ruine d'un peuple livré au péché. Sainte Paule alla, en compagnie d'illustres dames romaines, peupler la solitude [3].

[1] Saint Jean, *Apocalypse*, ch. 18.
[2] Orose, liv. 7.
[3] Saint Jérôme, *Lettre* 7e.

Tous les chrétiens fidèles abandonnèrent leurs maisons, leur patrimoine et quittèrent au plus vite la terre de l'Italie que la justice suprême avait condamnée à la dévastation. Saint Jérôme reçut quelques débris de tant de grandeur dans cette grotte où le Roi des rois était né pauvre et nu. Quel spectacle et quelle leçon que ces descendants des Scipions et des Gracques, réfugiés au pied du Calvaire! Le solitaire de la Palestine commentait alors Ézéchiel; il appliquait à Rome les paroles du prophète sur la ruine de Tyr et de Jérusalem : « Je ferai monter contre vous plusieurs peuples, comme la mer fait monter ses flots. Ils détruiront les murs jusqu'à la poussière.... Je mettrai sur les enfants de Juda le poids de leurs crimes.... ils verront venir épouvante sur épouvante [1]. » Mais lorsque, lisant ces mots : ils passeront d'un pays à un autre, il jetait les yeux sur ses hôtes, il fondait en larmes [2].

Tandis qu'ils s'acheminent vers les contrées diverses où les conduit l'Esprit-Saint, afin qu'ils y propagent la foi; du haut du ciel, le Souverain Maître des peuples fait signe aux Barbares, et les Barbares accourent une dernière fois. Ils abordent de tous côtés aux rivages de la désolation : les uns à pied, les autres traînés par des cerfs ou des rennes [3], ceux-ci portés par des chameaux, ceux-là flottant sur des boucliers ou sur des barques de cuir et d'écorces [4]. Navigateurs intrépides parmi les glaces du Nord et les tempêtes du Midi, ils semblent avoir vu le fond de l'Océan à découvert.

[1] Ezéchiel, ch. 7 et 12.
[2] Châteaubriand, *Etudes historiques; étude 6e, 2e partie.*
[3] Vopiscus, *Vie d'Aurélien.*
[4] Grégoire de Tours, liv. 3. — Apollinaire, *Panégyriq. d'Avit.*

vert [1]. De toutes parts, ils se précipitent, acharnés sur l'immense proie qu'un irrévocable décret leur abandonne. Laissez-les passer, ces hordes dévastatrices ; elles vont exécuter de célestes représailles ; laissez passer la vengeance du Seigneur. Quelles sont redoutables dans leur impétueuse énergie ! Que leurs rangs sont serrés ! Ce sont les Visigoths à l'aspect farouche, qui, après avoir ravagé les provinces de l'Orient, envahissent l'Occident ; les Vandales, terribles dans leurs ravages, qui, ayant dévasté les Gaules, comme un champ qu'on foule aux pieds, passent par delà, et vont mettre l'Afrique à feu et à sang ; les Suèves, terribles enfants du Nord, qui s'abattent sur les plaines fertiles de l'Espagne ; les Burgundes, qui, à la suite de désastreuses pérégrinations à travers d'opulentes contrées, se fixent au centre des Gaules. Ce sont les Huns, qui, semblables au torrent lorsqu'il rompt ses digues en mugissant, et renverse tout sur son passage, s'élancent en poussant d'horribles hurlements, ne laissent derrière eux que des ruines informes, et portent la mort et l'effroi au cœur des populations. Ce sont les Ostrogoths, qui, fixés d'abord sur les rives du Danube, s'ébranlent vers l'Italie, en chassant devant eux leurs troupeaux, en traînant leurs chariots, où sont leurs femmes et leurs enfants ; et vont conquérir Ravenne, dont ils font leur capitale. On voit s'avancer, à travers d'autres régions, et les Lombards qui franchissent les Alpes, incendient les campagnes, bouleversent les villes, massacrent les habitants et établissent dans l'Ombrie et la Toscane le siége de leur royaume ; et les Francs, guerriers invincibles, lan-

[1] Châteaubriand, *Etudes historiques; Etude 6e, 2e partie.*

çant le javelot et brandissant la framée, qui conquièrent sur les armées romaines le nord des Gaules ; et les Allemands qui, sortis des bords de l'Oder, descendent occuper les campagnes situées entre le Danube et le Rhin ; et les pirates Anglo-Saxons, qui, après avoir longtemps ravagé les bords de la Grande-Bretagne, y abordent enfin pour s'y fixer.

Les malheureux insulaires sont égorgés dans leurs montagnes. Les habitants des terres continentales, massacrés dans les forêts où ils se cachent. Ailleurs, des fugitifs, poussés par la faim, reviennent se livrer à l'ennemi, et obtiennent, comme une faveur signalée, les chaînes de la servitude. D'autres gagnent les contrées d'outre-mer, et pendant la traversée, ils chantent avec des gémissements : O Dieu ! tu nous a livrés comme des brebis pour un festin ; tu nous as dispersés parmi les nations [1]. Pendant ces jours de tristesse, un captif, poète et chrétien, chassé des Gaules, cheminait à côté de son évêque, comme lui prisonnier ; il chantait ainsi les malheurs de sa patrie : Quand l'Océan aurait inondé les Gaules, il n'y eût point fait d'aussi horribles dégâts que ces invasions. Si l'on a ravi nos bestiaux, nos fruits, nos grains ; si l'on a détruit nos vignes et nos oliviers ; si nos demeures sont ruinées ou désertes ; ce n'est là que la moindre partie de nos maux. Car nos cités ont été livrées au carnage, et nos bourgades à la dévastation. Les châteaux bâtis sur les rochers, les places fortes élevées sur les montagnes n'ont pu garantir les habitants de la fureur des Barbares [2].

[1] *Hist. Gildæ, De excidio Britanniæ.*

[2] *De Providentia Divina, Trad.* de Tillemont.

Tous ces peuples que le Seigneur tenait en réserve dans les régions septentrionales pour le jour des solennelles vengeances, fondent sur l'Empire romain, comme ces noirs orages qui, s'élevant des mers du Nord, vont répandre la terreur et la ruine sur le continent. Quand ils abordent à la province que Dieu assigne à chacun d'eux, la terre est ébranlée de leur marche. Les populations fuient à leur approche; mais c'est en vain. Car, à leur tour, elles sont marquées pour le massacre ou l'esclavage. Ne faut-il pas que le Seigneur venge les tortures de ses martyrs; qu'il trouve dans le carnage du peuple persécuteur une dernière expiation des trois siècles de persécution soufferte par son Église? Ne faut-il pas que les Barbares redemandent au fier Romain ses vexations, ses perfidies, ses invasions qui les refoulèrent sans cesse; et les chairs vivantes de leurs guerriers dont ce cruel conquérant a gorgé ses tigres dans ses amphithéâtres? Voilà pourquoi ils seront impitoyables.

Deux rois goths, Radagaise et Alaric, l'un païen, l'autre chrétien, marchent, chacun de leur côté, à la tête d'une puissante armée contre Rome. Le païen Radagaise ne devait point la prendre : il eût épargné les païens, ravivé l'idolâtrie. Quel chrétien aurait échappé soit aux armes, soit aux souillures de cet envahisseur, renommé pour son impiété, et entouré d'une multitude de soldats non moins impies que leur chef? Quel tombeau des martyrs eût-il respecté? Aussi la Providence se hâte-t-elle de le prévenir en l'exterminant miraculeusement avec son armée [1]. En même temps, elle conduit vers la capitale, vouée à la destruction, les

[1] *Cité de Dieu*, liv. 5, ch. 23.

armées victorieuses du Barbare chrétien, afin qu'il massacre la population païenne, renverse les idoles et leurs derniers simulacres. Alaric s'avance vers Rome à la tête de ses guerriers. Un solitaire sort de sa grotte pour l'arrêter. Non, répond le conquérant, une voix mystérieuse me dit : Marche et va saccager Rome [1]. Après avoir rendu la liberté à quarante mille de ses compatriotes prisonniers et esclaves, il frappe la ville d'une si énorme contribution qu'elle est forcée de dépouiller ses temples de leurs ornements employés à d'ignobles superstitions, ou mis au service d'adulations impies. La colère divine n'est point satisfaite : trop longtemps ces temples furent les théâtres des sacriléges apothéoses du crime divinisé, et les réceptacles de vices infâmes ; trop longtemps les édifices publics ont abrité tous les genres d'horreurs : ils doivent disparaître. A la suite d'un nouveau combat dans lequel le chef goth fait une effroyable boucherie de ces Romains, assez lâches pour massacrer tous les Goths auxiliaires de leurs armées, il livre Rome à la dévastation ; et, ennemi acharné des démons, il déclare aux idoles une guerre plus terrible encore qu'aux hommes [2]. Le doigt de Dieu lui marque les endroits où il doit porter ses coups : au milieu des ruines dont il s'entoure, les monuments qu'il laisse presque seuls debout, ce sont les églises chrétiennes ; leurs enceintes spacieuses sont pour les gentils eux-mêmes des lieux d'asile que les Barbares ne violent point, par respect pour le Christ. J'en atteste, dit saint Augustin, les basiliques des apôtres qui,

[1] Socrate, *Histoire Ecclésiastique*, liv. 7, ch. 10.— Sozomène, liv. 9, ch. 6.
[2] *Cité de Dieu*, liv. 5, ch. 23.

dans cet horrible désastre, ont également ouvert leurs portes aux chrétiens et aux païens. C'est là que venait expirer la fureur des meurtriers ; quand, partout ailleurs impitoyables, ils arrivaient à ces asiles sacrés, on voyait se ralentir cette soif de faire des prisonniers, cette fureur brutale de répandre le sang. Au lieu d'imputer leurs malheurs aux chrétiens, que les Romains ne s'en prennent qu'à leurs crimes. Ils ont plus abaissé Rome par leurs vices qu'elle ne l'a été par sa chute : cette chute n'a fait tomber que des pierres et du bois, tandis que leurs vices ont ruiné les mœurs, fondement et ornement des Empires [1].

La plus illustre des villes et la capitale du monde fut consumée par un seul embrasement [2]. Les maisons de la noblesse romaine furent pillées et incendiées. Du milieu de la mer, saint Probe qui fuyait put contempler sa patrie fumante [3]. Rome devint comme le sépulcre de ses enfants : ravagée par la faim, avant de l'être par le glaive, il ne lui resta qu'un petit nombre de citoyens. On vit ses riches patriciens, réduits au plus triste dénûment, aller mendier leur pain, loin de leur patrie [4]. La chute de cette ville fameuse souleva un cri de douleur jusque chez les peuples de l'Orient ; les grandes cités des pays lointains firent de son malheur, un deuil public [5]. Ainsi se réalisèrent à la lettre ces menaces de l'exilé de Pathmos : La faim fondra sur elle, ses richesses lui seront enlevées, le feu la dévorera [6]. Quant

[1] *Cité de Dieu*, liv. 1, ch. 1 et liv. 2, ch. 2.
[2] Saint Jérôme, *Epist.* 12, *ad Gaudent.*
[3] Saint Jérôme, *De Virg. ad Damet.*
[4] Saint Jérôme, *Epit.* 16, et *Comm. in Ezech.*, ch. 3.
[5] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. 1, ch. 33.
[6] Saint Jean, *Apocalypse*, ch. 17 et suiv.

au conquérant, dont l'œuvre de destruction était terminée, il disparut, et ses guerriers détournèrent le lit d'un fleuve pour y creuser son tombeau. Lorsqu'ils l'y eurent déposé, ils laissèrent rouler les flots dessus : tant ils sentaient eux-mêmes que leur occupation providentielle n'était que transitoire.

« Totila vint, en complétant sa destruction, appliquer à » la persécutrice du christianisme une sorte de peine du » talion. Des machines, instruments d'une espèce de fla- » gellation gigantesque, abattirent ses murailles. Des mo- » numents furent mis sur le bûcher : on alluma des feux » au pied des obélisques, afin de les calciner. Des édi- » fices périrent, précipités dans le Tibre où avaient été » englouties tant de saintes victimes. La ville qui avait » forcé pendant longtemps les chétiens à peupler les grot- » tes souterraines, fut réduite à n'être elle-même qu'une » caverne inhabitée : Totila en chassa le reste de la popu- » lation. Pendant plus de soixante jours, il n'y resta que » des animaux [1]. Alors arriva la mort de la vieille Rome : » privée de ses habitants, elle devint un corps que l'âme » a quitté, et la campagne romaine, triste et silencieuse, fut » comme un immense cimetière où le grand cadavre de- » meura gisant... Quelques prêtres, gardiens des tombeaux » des apôtres, restèrent seuls dans ce désert pour méditer » sur la justice de Dieu, et redire, sur tant de ruines, les » chants prophétiques de l'apocalypse [2] ».

Mais déjà un autre ravageur s'avance : c'est Genséric, roi des Vandales. Où te conduire, lui demande le pilote chargé

[1] Procope, *De la Guerre des Goths*, liv. 6, ch. 22.

[2] Extrait abrégé de Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, ch. 1, *introduction*. — J'ai dû changer quelques mots pour adapter ici ce passage,

de diriger sa course ? Va, répond le Barbare, vers ceux que la colère de Dieu veut punir [1]. Par une remarquable direction de la justice divine, c'est contre la province d'Afrique, entre toutes la plus corrompue dans ses mœurs et la plus cruelle au temps des persécutions, que la horde envahissante, la plus dévastatrice de toutes, dirige ses coups. Les chrétiens aussi seront châtiés ; elle retournera contre eux, dit Salvien, les paroles de leurs livres sacrés. Cette nation féroce a été suscitée de Dieu pour notre honte et notre ruine : elle avait mission de ravager l'univers. Voilà pourquoi, après avoir dévasté la Germanie romaine, dévoré par l'incendie les contrées belges, et l'opulence de la molle Aquitaine ; après avoir bouleversé l'Espagne, endormie dans ses vices malgré les fléaux, elle va punir les crimes de l'Afrique. Pourquoi les Vandales ne s'arrêtent-ils pas dans les fertiles provinces des Gaules ou dans l'agréable séjour de l'Espagne, au lieu d'aller chercher les brûlantes contrées de l'Afrique ? Vainqueurs, ils n'ont rien de plus à redouter dans ces provinces qu'au-delà des mers. C'est que la main qui les conduit contre les habitants de ces terres coupables, les force de passer en Afrique, afin de la saccager. Voilà la cause pour laquelle on les entend répéter avec le roi assyrien, ravageant la terre d'Israël : Croyez-vous que je sois venu dans ce lieu sans la volonté du Seigneur ? C'est lui qui nous a dit : Entrez dans ce pays et détruisez-le.

En effet, il y avait là, d'après le témoignage de Salvien qui vivait en ces temps, de longues et criantes iniquités ; là

[1] Zozime, *De la Guerre des Vandales*, liv. 1. — Procope, *Histoire des Vandales*, liv. 1.

abondaient tous les genres de forfaits. Plus qu'aucun autre peuple, les Africains, dont la nature était en quelque sorte changée en une nature criminelle, avaient mérité ces fléaux. Avarice, ivrognerie, orgueil, parjures, rapines, horribles sacriléges, impures obscénités : tous les désordres avaient souillé la terre africaine, où le bien n'était plus connu. Sentine du monde entier, elle était, de plus, comme un Etna de flammes impudiques. Qu'avait-on vu dans la Rome africaine, dans Carthage, où débordaient les crimes, où se remuaient tous les genres d'iniquités ? Les vices l'emportaient sur les richesses, et le nombre des infamies sur le nombre des citoyens. On y rivalisait de rapacités ou de bonne chère, de luxe ou de débauches. Chez tous on trouvait les mêmes erreurs mortelles dans l'esprit, la même corruption dégradante dans le cœur. Quand même les orphelins, les pauvres et les veuves n'auraient point, du fond de leur oppression, gémi, chaque jour, devant le Seigneur, afin qu'il envoyât l'ennemi adoucir leurs maux ; est-ce que toutes ces turpitudes ne suffisaient pas pour attirer la ruine sur l'Afrique entière [1] ? Qu'on ne demande donc plus maintenant comment est tombée cette seconde Carthage, la cité de saint Cyprien : La colère du Très-Haut s'est appesantie sur elle ; et cette fois elle a été anéantie pour toujours ! L'entendez-vous s'abîmer dans les dernières convulsions de la mort? Au dehors le fracas des armes, au dedans le bruit des jeux; avec la voix des mourants se confond la voix d'une populace en délire ; à peine le cri des victimes de la guerre se peut-il distinguer des acclamations de la foule réunie au

1. Voir Salvien, *Du Gouvernement de Dieu*, liv. 7, passim.

cirque [1]. Carthage a disparu, et, avec elle, les vices abominables. Dans leur horreur de la lubricité, les conquérants en purgèrent le pays en mettant à mort les impudiques, et en proscrivant l'adultère et la fornication, sous les peines les plus sévères. Tant il est évident que ces Barbares, aux mœurs austères, avaient été choisis par un bras tout-puissant pour punir et réformer l'Afrique [2]. Cette immense dévastation, dit Posidonius, témoin oculaire, rendit très amère à saint Augustin les derniers temps de sa vie. Il voyait les villes ruinées, les campagnes ravagées, les habitants tués ou mis en fuite. Les uns avaient succombé aux tourments, les autres avaient péri par le glaive, d'autres servaient comme esclaves des ennemis brutaux. Ceux qui s'enfuyaient dans les bois, dans les cavernes des rochers étaient pris et massacrés, ou mouraient de faim [3]. Les envahisseurs ravageaient les édifices publics échappés aux flammes, arrachaient les vignes et les arbres fruitiers, massacraient impitoyablement les Romains [4].

Le Midi recevait son châtiment; le Nord et le Centre auront leur tour. Un redoutable chef se lève dans la Scythie; c'est Attila, roi des Huns. Il traîne à sa suite sept cent mille guerriers de toutes les tribus sauvages; et, personnifiant la destruction, il bouleverse les provinces d'Orient; il bondit ensuite sur l'Occident, comme sur une victime vouée à l'immolation, saccage Trèves, Worms, Mayence, Tongres, Arras, met les Gaules à feu et à sang. Qui es-tu? lui demande un

[1] Salvien, *Du Gouvernement de Dieu*, liv. 6.
[2] Salvien, *Du Gouvernement de Dieu*, liv. 7.
[3] Fleury, *Histoire Ecclésiastique, époque des invasions.*
[4] Victor, *De Pers. Afric.*

évêque. Je suis, répond le farouche guerrier, le fléau de Dieu. En effet, à mesure qu'il avance, les forêts tombent, les populations sont exterminées, et les contrées qu'il laisse derrière lui, sont changées en solitudes. C'est le Dieu des justices qui continue de promener ses fureurs sur la terre de l'iniquité, et de laver les tâches du sang de ses martyrs avec le sang de leurs bourreaux. Cependant le Pontife suprême s'avance à la rencontre de ces hordes sauvages, il leur dit de s'éloigner, et elles se retirent, comme pour mieux montrer que leur action est subordonnée à l'impulsion divine, et qu'elles avancent ou reculent, selon que le Tout-Puissant les pousse ou que son représentant les arrête.

Mais déjà le bruit d'une invasion non moins redoutable se fait entendre au loin, semblable au bruit formidable de la tempête qui approche. Ce sont les Francs, les hommes libres de la Germanie, les guerriers intrépides, aux mœurs sobres, au cœur généreux, selon le témoignage de saint Jérôme. Ils envahissent les Gaules où dominent plus spécialement l'esprit d'injustice et de rapine, les vices d'ivrognerie et d'avarice. Les malheurs du temps n'ont fait qu'accroître l'iniquité de cette terre. Elle a tellement perdu sa vieille énergie, que, dans une cité dont l'ennemi envahit les remparts, les magistrats ne peuvent se résoudre à quitter un festin [1]. Dieu, ce semble, les enchaînait sur le théâtre même de leurs orgies, pour rendre plus palpable la cause de leur perte. Déjà les Francs avaient fait explorer cette nouvelle terre promise ; déjà ils s'étaient emparés, presque sans coup férir, de villes d'où avait fui l'esprit de prévoyance

[1] Salvien, *De gubernatione Dei*, lib. 6 et seq.

et de crainte : parce que Celui qui les leur livrait, avait endormi les habitants dans une insouciante négligence. Déjà, sur les frontières, ils avaient, sous la conduite de leurs chefs Pharamond, Childéric ou Mérovée, battu en diverses rencontres les armées romaines. Cette fois ils s'avancent dans l'intérieur des Gaules que la Providence abandonne à leurs vertus de loyauté, de probité et de justice, pour la régénération de ce pays, appelé à de si hautes destinées en servant l'Église. Syagrius, à la tête des légions impériales marche contre les Francs; mais le Dieu de Clotilde fortifie les guerriers de Clovis, et la victoire de Soissons leur remet toute la Gaule romaine.

Ainsi tombent au pouvoir des Barbares, les unes après les autres, toutes les provinces de Rome. Ainsi s'écroule, démembré par la victoire, le vaste Empire d'Occident, et avec lui, le règne du paganisme dans le monde, conformément à la prédiction du disciple du Sauveur. Quand la poussière qui s'élevait sous les pieds de tant d'armées, qui sortait de l'écroulement de tant de monuments, fut tombée ; quand les tourbillons de fumée qui s'échappaient de tant de villes en flammes furent dissipés ; quand la mort eut fait taire les gémissements de tant de victimes ; et que le bruit de la chute du colosse romain eut cessé ; alors on aperçut une croix, et au pied de cette croix un monde nouveau [1]. Les royaumes modernes étaient fondés, et le règne de Jésus-Christ commençait sur la terre. Depuis, tous les évènements manifestent sa souveraineté, révèlent sa domination. Il règne dans les victoires obtenues, comme celle de Tolbiac, par

[1] Châteaubriand, *Etudes historiques, Etude* 6e, 2e *partie.*

l'invocation de son nom, et dans les législations, qui, semblables à la législation franque dont il a posé les principes et dicté, en quelque sorte, les règlements [1], le proclament le premier arbitre, en même temps que le fondement de toute justice. Il règne [2] dans les institutions des peuples, calquées sur sa morale, et dans les usages des populations, dirigés par ses préceptes. Il règne dans les cérémonies du culte public, que, depuis leur fondation, les États catholiques célèbrent en son honneur; et dans ces monuments, dont la foi qu'ils symbolisent a parsemé l'Europe. Jésus-Christ règne avec l'auguste Marie, et dans ces millions de pieux et fidèles serviteurs, qui, depuis l'établissement du christianisme, tournent à la gloire de la Mère et du Fils les occupations tumultueuses du siècle ou les méditations calmes du cloître; et dans ces héros chrétiens qui marchent au combat en invoquant le secours céleste; et dans ces saints rois et ces saintes reines dont la vie de soumission à la religion et de dévouement à l'Église nous dit éloquemment qu'au-dessus de leurs trônes terrestres, ils voient d'autres trônes; et, au-dessus de leurs pouvoirs, des pouvoirs bien autrement souverains, ceux de Jésus et de Marie!

[1] Voir le *Recueil des lois Saliques*.

[2] Christus imperat, vicit, regnat.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PROLOGUE : Tout restaurer dans le Christ VII

ÉTUDE PRÉLIMINAIRE.

De l'influence de la philosophie moderne sur l'histoire 1
Action générale du matérialisme, du rationalisme, du naturalisme. 2
Action particulière du mauvais esprit et de l'impiété. 12

INFLUENCE DU CATHOLICISME SUR L'HISTOIRE.

La Foi donne le secret de l'existence des Empires, des souverains et des évènements 22
Dieu n'a fondé les Empires qu'en vue de son Christ 33

LA JUSTICE ÉLÈVE LES EMPIRES ; LE PÉCHÉ LES DÉTRUIT.

Bénédictions et malédictions sur les peuples anciens 45
Bénédictions et malédictions sur les peuples modernes 55
Fléaux et calamités des temps présents : épidémies, révolutions. 64

JUDÉE.

Vertus, bases de ce royaume 82
Grandeur et mission divine de la Judée 99
Châtiments et captivité 116
Retour de la captivité et rétablissement de la nation. 127
Décadence, siége et ruine ; désolation de cette terre. 134

ÉGYPTE.

Vertus qui l'ont élevée 145
Grandeur et mission providentielle de l'Égypte. 156
Adversité et décadence 164
Causes de sa chute et tableau de ses ruines 174

PHÉNICIE.

Pages.

Vertus et qualités qui l'élèvent 185
Grandeur et mission sociale de la Phénicie 187
Quels vices amènent sa perte 192
Destruction de sa puissance. Gémissements des prophètes . . . 197

ASSYRIE.

Élévation de ce brillant Empire 203
Sa gloire et ses revers 207
Sa mission terrestre et divine 211
Sa décadence. 226
Vues de Dieu dans l'anéantissement de cet État. Ses solitudes. . 232

PERSE.

Sur quelles vertus s'établit et s'affermit la monarchie persane. . 239
Son rôle providentiel dans le monde 244
Décadence et destruction de ce florissant royaume. 258

GRÈCE.

Considérations générales sur la vie et la mort des peuples. . . 269
Quels titres avait la Grèce à ses heureuses destinées 270
Grandeur de la Grèce 277
Divines destinées de la Grèce 282
Guerres civiles et leurs châtiments 302
Empire d'Alexandre. Sa mission 312
Domination grecque en Egypte 323
Domination grecque en Syrie 331
Quels vices Dieu voulut châtier dans la décadence de la Grèce. 346
Chute de la Grèce, coup-d'œil sur ses ruines. 358

EMPIRE ROMAIN.

Vertus et qualités qui établissent l'Empire Romain 369
Élévation progressive de cet empire. 380
Vices de la Constitution Romaine. 390
Punition divine dans les maux qui fondent sur la République. . 390
Grandeur de l'Empire Romain. 405
Triple mission de Rome dans le monde 407
Dispositions et punition céleste des Empereurs 430
Ere des persécutions. Les martyrs. Châtiment des persécuteurs. 441
Fléaux et catastrophes que les persécutions attirent sur l'Empire. 499
Vices, causes naturelles de la décadence 521
Invasions. Chute de l'Empire romain, description de sa chute. . 530

Arras : imp. Rousseau-Leroy.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

Arras. — Imprimerie de Rousseau-Leroy, rue Saint-Maurice, 26.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 06045101 1